MADAME DE BASILY-CALLIMAKI

ISABEY

dr Laufer

J.-B. ISABEY

JUSTIFICATION DU TIRAGE

CINQ CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

500 exemplaires sur vélin à la cuve (Nos 1 à 500).

50 — sur japon ancien (Nos I à L).

N° XXVIII

J.-B. ISABEY

SA VIE - SON TEMPS

1767-1855

SUIVI DU CATALOGUE

DE L'ŒUVRE GRAVÉE PAR ET D'APRÈS ISABEY

par

Mme DE BASILY-CALLIMAKI



PARIS

FRAZIER-SOYE, GRAVEUR-IMPRIMEUR

153, Rue Montmartre

1909







PETIT, alerte, vif et pétulant, tel, ceux qui se rappellent encore de Jean-Baptiste Isabey vers les années 1850 nous le dépeignent; il est étrangement émouvant pour notre génération agitée, inquiète, instable, de toucher presque à ces gens d'un autre temps dont la vie, quoique pleine de catastrophes, les laissait gais, sans souci de l'avenir.

Ils prenaient tout du bon côté, ils s'amusaient de tout, et par là nous donnent un grand exemple; ayant senti l'instabilité des choses humaines, ayant compris que personne n'est sûr du lendemain, ils ne s'inquiétaient pas de ce lendemain et s'en remettaient au sort propice. Aujourd'hui, c'était le Roi devant lequel on s'inclinait jusqu'à terre, demain le premier Consul devenu empereur, devant lequel on tremblait, après avoir subi la fureur populaire et la guillotine des démagogues, et la république triomphante, puis les guerres terribles, les invasions, la royauté de nouveau, mais transformée et diminuée de son auréole de prestige, d'autres révolutions, encore une royauté, des barricades, un nouvel empire. Voilà, durant sa longue vie, tout ce qu'avait vu et subi Jean-Baptiste Isabey.

On peut généralement raconter la vie d'un artiste sans la mêler étroitement à l'histoire de son pays, l'art et la politique allant par des sentiers différents. Ici il n'en va pas de même, le sort a voulu qu'Isabey ait toujours été le commensal des souverains et l'on n'arrive à raconter son histoire, qu'en parlant des grands qui ont régi le

monde pendant presque un siècle. Non seulement Isabey fut le portraitiste attitré de tous ceux qui brillèrent en Europe par leur situation, leur beauté, leur esprit, leur richesse, leur valeur, mais il fut aussi le grand metteur en scène des fêtes, des cérémonies, des théâtres de tous ces puissants du jour. Même sous le règne de Napoléon III, lorsque trop vieux, il ne pouvait plus que se reposer et attendre de la vie une fin clémente, on le consultait, afin de suivre les traditions protocolaires du premier empire. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans cet ouvrage, nous touchons sans cesse à l'histoire, nous vivons pour ainsi dire avec elle, et si la suite de miniatures et de portraits faits par Isabey, est une véritable galerie de la première moitié du XIX[e] siècle. Ceci donnera, nous pensons, quelque intérêt à ce volume et l'on voudra bien avoir un peu d'indulgence pour celle qui s'est permis de parler de si grands personnages, à cause de leurs traits qu'elle s'est efforcée de retrouver disséminés à travers l'Europe.

Nous remercierons ici tous ceux qui ont bien voulu contribuer à la gloire d'Isabey en nous accordant la reproduction des trésors qu'ils possèdent; ils sont tant que nous ne pouvons les nommer, mais leurs noms figurent avec les miniatures ou dessins qu'ils ont prêtés, quoique nous n'ayons pu, faute de place, donner toutes les œuvres d'art qu'on nous avait confiées.

Nous n'avons été ni encouragés, ni renseignés, ni documentés, par ceux qui restent de la famille d'Isabey, car ils tâchent « de l'enterrer craintivement dans le silence ». Quant à celle qui hérita de tout ce que laissait Isabey par une voie détournée et en priva sa famille, elle s'est fait une auréole de ce qu'elle devrait cacher et croit qu'elle seule a le droit de toucher à la vie de cet homme qui ne l'a jamais connue. Ainsi la tâche a été plus difficile; la tradition orale existant pour ceux dont un demi-siècle seulement nous sépare, n'a guère pu jouer de rôle ici. Plus tard, le temps ayant fauché bien des existences, calmé bien des regrets, apaisé bien des rancunes, il sortira peut-être plus d'informations concernant le siècle qui nous précède, des lettres, des récits; et nos enfants auront ce qu'il ne nous a pas été donné d'atteindre.

Quant aux documents dont nous avons pu faire usage, nous les avons puisés aux sources mêmes, aux archives nationales, aux archives de la manufacture de Sèvres, à celles de l'Opéra, à celles de la ville de Reims, dans des collections particulières, dans les mémoires et journaux de l'époque; partout où nous avons pensé recueillir quelques détails sur ce temps que les diverses révolutions, guerres, incendies de la Commune ont éloigné beaucoup de nous, plus que de raison, détruisant tous les vestiges auxquels on se rattache ordinairement pour écrire l'histoire.

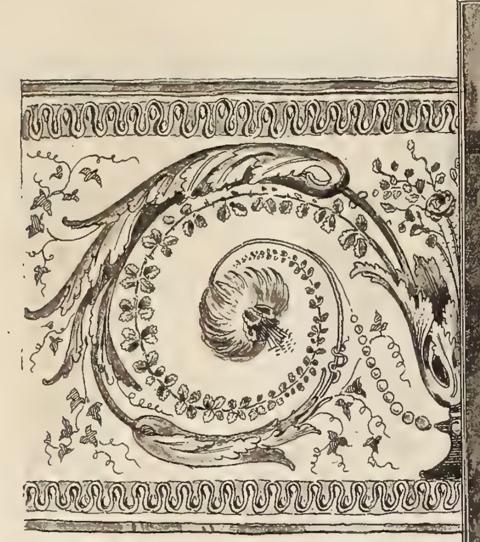
Chaque fois que nous avons donné une date ou un fait, ce n'est pas dans les livres relativement récents que nous avons été les chercher, mais en consultant les documents et les journaux du temps, les pièces notariées, les archives publiques ou particulières.

D'aimables correspondants ont aidé et facilité avec bienveillance nos recherches ou nous ont communiqué quelques informations; nous voulons les remercier ici en citant leurs noms : les D[rs] Justus et Albert Brinckmann père et fils, directeur

du musée pour l'art et l'industrie à Hambourg et assistant au musée Kestner à Hanovre; MM. Artaria à Vienne; M. Demaison, archiviste de la ville de Reims; l'aimable personnel de la bibliothèque Doucet à Paris, cette fondation si généreuse et intelligente; M. Lazard, archiviste aux archives municipales à Paris; M. Lemoisne, conservateur adjoint aux estampes à la bibliothèque nationale; M. Lechevallier-Chevignard, secrétaire archiviste de la manufacture nationale de Sèvres; M. Lorin, avoué à Rambouillet; M. Parisy et M. Martial Téneo, secrétaires de M. Malherbe, archiviste de l'Opéra, tous ceux que je ne nomme pas et qui ont aussi contribué d'une façon ou d'une autre à ce travail, que nous avons voulu aussi consciencieux que possible et au sujet duquel nous demandons humblement l'indulgence du public pour les erreurs involontaires qui auront pu se produire.









CHAPITRE I

1767

Naissance d'Isabey. — Commencement de carrière.



Voici l'acte de baptême de Jean-Baptiste Isabey, tel qu'il est extrait du registre de l'Eglise paroissiale de Saint-Sébastien de Nancy, en l'an de grâce 1767.

« Jean-Baptiste, fils légitime du sieur Jacques Ysabez, Marchand, et de Marie-Françoise Poirel, son épouse, est né le onzième jour du mois d'Avril de l'an Mil sept cent soixante-sept, à neuf heures du matin, et a été baptisé le même jour. Parain : Jean Borguet, dit Saint-Paul, et pour maraine Marguerite Halgué, épouse de Pière Nouroit, Maître dotel et lesquels ont signé.

Jean Borguet, dit Saint-Paul;
Marguerite Halgué, épouse de Pierre Noroy;
G. Barail, prêtre de la Communauté.

Notre héros naquit donc à Nancy dans la maison que son père le sieur Jacques Ysabez occupait aux numéros 383 et 384 de la rue de la Boucherie, dans la Ville Neuve, suivant le « rôle des Marchands de Nancy à l'époque ». Aujourd'hui cette maison se trouve au numéro 54 de la rue Saint-Dizier. Jacques Ysabez était fils d'un maître d'école de Châtenais, petit village près de Dôle en Franche-Comté, qu'il quitta à l'âge de quinze ans pour aller à Strasbourg, ensuite il vint s'établir

à Nancy où il se maria, et à l'enseigne de « La Vierge » il possédait une boutique d'épicerie fort bien achalandée; comme dans toutes les villes de province il joignait aux épiceries, de la mercerie et mille objets utiles et divers.

Il eut sept enfants dont deux vécurent. L'aîné des deux, Louis, naquit à Nancy



Premier dessin d'Isabey.
Appartient à M. Lucien Wiener.

le 6 Mars 1766, le septième et dernier fut Jean-Baptiste. Les deux frères furent élevés ensemble et s'aimaient tendrement. Louis devint compositeur de musique et violoniste fameux; dès l'âge de quatorze ans il se fit entendre à Paris dans plusieurs concerts spirituels et alla ensuite à Pétersbourg où il fut premier violon de l'Empereur Alexandre. Le 15 Avril 1792 il épousa dans cette ville Charlotte Elisabeth Taffin, originaire de Toul. On retrouve sa trace à Nancy en 1808, puis il mourut subitement

en 1813 d'un anévrisme, se trouvant dans la rue à Paris, donc bien avant son frère; mais un même tombeau rassembla leurs cendres et Jean-Baptiste fit graver sur la pierre qui, plus tard, devait aussi porter son nom : « Ici repose mon meilleur ami, c'était mon frère ».



Oncle d'Isabey.

La prononciation du peuple de Nancy, douce et mouillée, ayant changé dans le mot Ysabez le Z primitif en Y, la coutume orale fut conservée, pour l'écriture aussi, et Ysabez se changea en Isabey.

Dans la province de Lorraine, une vieille tradition datant de loin affirmait : que chaque septième né doit appartenir au Roi et porter en naissant un signe ressemblant à une fleur de lys. Isabey racontait quelquefois en riant que dans son enfance les vieilles commères du quartier venaient voir par elles-mêmes s'il portait ce signe distinctif. Son père, ayant par son commerce acquis une situation assez aisée, se permit de donner des carrières libérales à ses deux fils et non d'en faire des soldats; il aurait voulu que l'aîné devînt peintre et le cadet musicien, mais la nature ne se laisse pas contraindre, et il fut bien obligé de reconnaître que Louis était né avec l'âme d'un violoniste, tandis que Jean-Baptiste dessinait avec esprit tout ce qui lui tombait sous les yeux. La ville de Nancy, depuis le bon règne de Stanislas Leczinski, mort en 1766, avait le culte des arts, toutes les classes de la société héritèrent de ce goût; et même les bons bourgeois, comme Jacques Isabey, ne trouvaient rien d'aussi honorable que de cultiver la musique et la peinture. Jean Baptiste travailla de son mieux dans sa ville natale qui, pourtant n'offrait pas grandes ressources d'enseignement, il étudia le dessin, la perspective, s'exerça en peignant des devants de cheminées, des paravents, des bannières d'église et de confréries, et enfin entra dans l'atelier de « Claudot » qui jouissait d'une réputation très grande à Nancy où, miniaturiste du Roi de Pologne, il avait su peindre également les grands tableaux de paysage qui ornent encore l'Hôtel de Ville devenu depuis le Musée.

Nous reproduisons ici un dessin fait par Isabey chez Claudot, alors qu'il n'avait que douze ou treize ans et qui appartient à M. Lucien Wiener, l'ancien conservateur du Musée de Nancy; il l'acquit en 1858 à la vente de la collection Noël. On y voit le dieu Pégase, conduisant son char et quatre coursiers fougueux à travers des nuages solides et résistants, mais tout y est dessiné avec une entente égale de la figure et de l'animal, on voit déjà poindre le décorateur, celui auquel son Maître ne

craignit pas de confier à l'âge de seize ans la direction des travaux de restauration de la salle du Théâtre de Nancy, alors qu'il devait faire une absence d'une certaine durée.

Mais le jeune homme rongeait son frein, la capitale l'attirait invinciblement. On n'était personne tant qu'on n'avait pas bu à la source de toutes sciences et cette source était pour tous déjà, ce qu'il est resté, le vivant et bruyant Paris. Jean-Baptiste avait dix-huit ans, il devint follement amoureux d'une belle dont le nom ne nous est pas parvenu; les déceptions, paraît-il, ne lui manquèrent pas, si bien que son père l'expédia dans ce Paris, but de son ambition. Nous allons le laisser nous conter lui-même ses aventures, ce que nous ferons chaque fois que nous pourrons trouver des fragments de son journal, dont son neveu, M. Edmond Taigny, nous donne les principaux passages dans la brochure intéressante qu'il publia après la mort de Jean-Baptiste Isabey.

« Je me sentis le cœur gros lorsqu'il fallut quitter cette ville, où tous les visages étaient amis, le toit paternel, où les baisers d'une mère séchaient mes larmes. Compères et commères venaient me regarder et me disaient en ouvrant de grands yeux : « C'est donc vrai, mon petit, vous allez moult loin? » C'était à qui me prédirait le plus de merveilles et de succès. La veille de mon départ, ma pauvre mère me fit asseoir près d'elle; et elle me remit en pleurant une petite bourse contenant cinq louis de vingt-quatre francs. Cette pauvre femme cherchait à me donner le courage qui lui manquait. Je dormis peu la nuit qui précéda le grand jour de la séparation. A cinq heures du matin, mon père entra dans ma chambre, sa voix tremblait quand il me donna sa bénédiction. En sortant de la maison j'aperçus une main qui soulevait le rideau de la fenêtre et m'envoyait un dernier baiser; c'était ma mère. Tous mes camarades s'étaient réunis pour me faire leurs adieux... Puis le coche s'ébranla; et lorsque les dernières maisons de la ville natale eurent disparu dans la brume du matin, mon émotion un instant comprimée éclata en sanglots. Pendant les huit jours que dura mon voyage, je ne cessai de pleurer; je sortis de mon abattement en me trouvant dans la cour des coches à Paris : c'était le 24 Janvier 1785; j'avais dix-huit ans!

Un fiacre me conduisit à l'Hôtel du Comte d'Helmestadt, rue Cassette. C'est là que je devais loger. Je remis au suisse une lettre de recommandation pour M. Bocquet, maître d'hôtel du Comte. Je fus accueilli avec bonté et installé dans un petit réduit donnant sur les communs. Je vois encore ma cellule de huit pieds carrés, avec ses murs blanchis à la chaux; un lit de sangle, une chaise de paille, une vieille table de sapin avaient eu de la peine à y entrer. Un petit miroir cassé pendait à la croisée qui s'ouvrait sur une cour d'écurie. Je ne pus m'empêcher de sourire au milieu de mes larmes en contemplant cet objet de luxe et mon menton imberbe. Cependant il fallait songer à l'avenir. Me ferai-je peintre de marine? La réputation de Joseph Vernet m'attirait; mais il n'avait pas d'atelier. Irai-je trouver David? Second désappointement, il venait de partir pour Rome avec son élève favori, Drouais, qu'il ne devait pas ramener; la mort interrompit cette naissante renommée que le tableau de Marius à Minturnes avait déjà rendue populaire. Que devenir? J'étais porteur d'une lettre de recommandation pour Dumont, mon compatriote, premier peintre en miniature de la Reine. Je me rendis chez lui. Il habitait un bel appartement où tout respirait le luxe; je le trouvai enveloppé dans une robe de chambre bleu et or, coiffé et poudré à l'oiseau royal. Sa froideur me déconcerta. « Je ne puis rien faire pour vous, me dit-il, je ne prends pas d'élèves pour la miniature; mais je connais un atelier de modèles que je visite quelquefois le matin; si vous le désirez, je vous recommanderai à la personne chargée de recevoir ». Ce n'était pas la réception à laquelle je m'attendais. Faute de mieux, j'acceptais son offre et me rendis à l'atelier. Mais tout en travaillant pour l'art, il fallait vivre et payer les frais d'installation. Or mes cinq louis se trouvaient réduits à deux. Je résolus d'imiter l'exemple de quelques condisciples qui se créaient par des occupations accessoires quelques modestes ressources. J'entrai tout de suite en relations avec un tabletier qui me commanda des couvercles de tabatière. C'étaient, pour la plupart, des copies de Vanloo ou de Boucher. Chaque médaillon m'était payé de six à huit francs, sans l'ivoire. Comme il était encore

Le Jeu au Palais-Royal.
Appartient à M. Beurdeley.

[illegible] pas de confier à [illegible] de seize ans [illegible] [illegible]

[illegible]

Mais le jeune homme [illegible] de l'ami[illegible]. On n'était personne [illegible] cette [illegible] fait pour [illegible] dix-huit [illegible] ne [illegible] pas parvenu [illegible]

[illegible]

[illegible] donne les principaux passages dans [illegible]

« Je me [illegible] [illegible]

[illegible] à Paris, c'était le [illegible] j'avais dix-huit ans [illegible]

[illegible] je fus accueilli avec bonté et installé dans un petit réduit [illegible]

[illegible] que le [illegible] de Marius à Minturnes avait déjà rendue [illegible] d'une lettre de recommandation pour [illegible] mon compatriote [illegible]

[illegible]



de mode à cette époque de porter des boutons de la grandeur d'une pièce de cinq francs, sur lesquels on peignait en camaïeu des amours, des fleurs, des paysages, je me livrai à ce travail mercantile. Chaque sujet m'était payé douze sols. Je fis aussi quelques pastels pour un marchand de tableaux qui avait sa boutique sous les colonnades du Louvre. Ce personnage pratiquait une singulière



Dessin appartenant à M. Bernard Franck.

industrie, il possédait toute une collection de portraits ébauchés, encadrés et numérotés, calculés pour tous les âges et pour toutes les professions. Quand un chaland se présentait, notre homme le regardait attentivement, consultait son catalogue et disait au commis : Numéro un, deux, trois ou quatre, série Beauté. Quant aux numéros cinq et six, comme ils correspondaient aux types classiques, il prétendait que c'était «un four en commerce». En revanche, quand il indiquait la série « Laideur», il abordait les numéros les plus élevés, disant avec sang-froid au patient : « Là, il n'y a point de limite ». Un peu peintre lui-même, il mettait les yeux en couleur, donnait quelques retouches, et l'on avait ainsi son portrait pour douze francs sans avoir l'ennui de poser ».

Cela n'empêchait pas le jeune Isabey de chercher à faire des miniatures, il avait fini par être connu et apprécié par les bourgeois de la rue Saint-Denis, où il se fit une sorte de clientèle; mais chaque moment de liberté, il l'employait à travailler son dessin et à lire, afin de compléter une instruction forcément un peu élémentaire. Une maladie de son père l'appela à Nancy, mais il y arriva trop tard; le 17 Juillet 1787 Jacques Isabey, âgé de 65 ans, mourut à 7 heures du soir et fut inhumé à l'église Saint-Sébastien en présence de Louis Isabey. Jean-Baptiste revint à Paris après un court séjour à Nancy; c'est pendant ce séjour qu'il faut placer, sans doute, le portrait de son oncle, dessiné d'après nature évidemment, d'une main encore un peu naïve, mais déjà fort observatrice et experte en l'art des valeurs; ce dessin pourrait être attribué à Millet, tant il rappelle certaines notations de l'auteur de « l'Angelus ». Le dix-huitième siècle perd déjà ses droits, Jean-Jacques Rousseau nous a prêché le culte de la nature, on y arrive, c'est dans l'air même; les jeunes gens, sans s'en rendre compte, suivent le chemin nouveau. Nous avons si peu des premières productions de notre héros que ce dessin possède pour nous une valeur toute particulière, il nous a été communiqué par M. Charles Oulmont.

De retour à Paris, le jeune homme fort découragé lutta âprement pour gagner une existence que rien ni personne ne lui facilitait. Il n'est tel que de dépendre exclusivement de soi-même pour travailler et combattre avec énergie; nul ne connaît la valeur de la vie comme celui qui la doit pour ainsi dire à son propre effort. Isabey s'installa alors avec un camarade d'atelier dans une petite chambre à six francs par mois, aux environs du Louvre, et ce hasard heureux décida de son existence entière. Son camarade, dont le père était employé chez le Marquis de Serent, gouverneur des Enfants de France, le mena souvent avec lui, à Versailles, et on présenta Isabey au Marquis. Justement la Reine Marie-Antoinette avait chargé M. de Serent de faire peindre les portraits des Ducs d'Angoulême et de Berry pour les offrir à leur mère la Comtesse d'Artois et on pensa qu'Isabey saurait se tirer de ce travail avec honneur. Isabey raconte lui-même comment il vit pour la première fois la Reine Marie-Antoinette et la vie qu'il menait à Versailles en 1787.

« Ce ne fut pas sans de vives appréhensions que je vins donner ma première séance. A la troisième déjà je pus croire, par les éloges de l'entourage, que la ressemblance des jeunes princes était satisfaisante. Je m'absorbais dans mon travail un des jours suivants, quand tout à coup on annonce la Reine. Il faut se reporter à ces temps monarchiques, tenir compte de mon jeune âge, du point de départ de mon existence, pour bien comprendre l'émotion profonde dont je fus saisi à la vue de cette belle et imposante personne chez laquelle la double souveraineté de femme et de reine se confondait si merveilleusement; mes mains tremblaient; je ne pouvais reprendre mon travail; elle sourit et dit au Comte d'Artois qui l'accompagnait : « Voilà donc, cher frère, ce jeune Lorrain dont vous m'avez parlé? »

Je me sentis encouragé en reconnaissant que Monseigneur avait à l'avance parlé de moi. La Reine vint s'asseoir à mes côtés et mon orgueil s'épanouit en entendant l'éloge qu'elle voulut bien donner à l'œuvre commencée. Comme elle se retournait pour causer avec le Comte d'Artois, j'examinai à la dérobée cette beauté dont l'éclat formait alors le côté dominant, plus tard elle acquit cette grâce touchante qui la rendit irrésistible. Le Comte d'Artois, qui m'observait du coin de l'œil, se divertissait du trouble où j'étais plongé. Il me frappa familièrement sur l'épaule et vint offrir la main à Marie-Antoinette. Sa Majesté se leva, embrassa les jeunes princes et, en sortant, me dit avec bonté : « Continuez, mon enfant, cela va très bien ».

Trois jours après, je reçus l'ordre de me rendre à Trianon où la Reine me confia la copie d'un portrait peint d'après elle par Sicardi. Une séance me fut accordée pour quelques modifications de costume.

Alors je m'établis à Versailles et l'on m'appela bientôt « le petit peintre de la Cour ». Ma vie devenait plus gaie; le cercle de mes succès s'élargissait; déjà se réalisait une partie des prédictions dont mes vieilles amies de Nancy avaient salué mon départ.

Souvent j'allais le soir au théâtre, j'y avais mes entrées grâce à la protection des peintres décorateurs. Je m'étais lié avec des pages et des gardes du corps, jeunes comme moi et aimant le plaisir. Pour rien au monde, je n'eusse manqué les bals costumés, qui faisaient fureur à cette époque. La Reine prit envie d'assister à l'un d'eux : il se donnait au grand théâtre. Comme il arrive toujours en pareil cas, le secret ne fut pas si bien gardé que chacun ne sut la nouvelle; c'était une invitation indirecte faite à la galanterie du temps et tout le monde se mit en frais pour la fête.

La Comtesse de Calignac, à qui je donnais des leçons de dessin, paria avec Madame de Simiane que, sous des vêtements de femme, elle me mènerait à cette mascarade, où je passerais pour une de ses amies. Nouveau chérubin, je fus livré aux mains des caméristes de la comtesse. Grâce à mon menton imberbe, à mes joues roses et à ma petite taille, l'illusion était, jusqu'à un certain point, possible.



Portrait charge d'Horace Vernet.
Appartient à Mme de Basily-Callimaki.

J'arrive au bal escorté d'un cavalier habillé en garde du corps, tandis que je me cache sous un domino rose. En entrant dans la salle, je joignis Madame de Calignac, ainsi qu'il était convenu. Elle me dit à l'oreille d'entrer dans une loge touchant aux avant-scènes et occupée par messieurs les pages. La vue d'une femme dans la loge de ces messieurs fit sensation; tous les yeux se portèrent de ce côté. Après quelques minutes d'un dialogue fort animé d'où je sortis à mon honneur, la porte de la loge s'ouvrit, et la Comtesse, m'offrant le bras, m'entraîna pour intriguer la Reine, disait-elle. Je la suivis, mais je jugeai par l'accueil que me fit Sa Majesté qu'elle était prévenue de mon déguisement et voulait s'en divertir. Je jouai cependant de mon mieux mon rôle d'ingénue et de dupe; je pouvais ignorer absolument le rang du domino qui m'agaçait. Invité à ôter mon masque, je le fis, et l'air modeste avec lequel je portais la poudre, le bouton de rose et les deux longues boucles qui complétaient ma coiffure, excitèrent l'hilarité de la Reine et de la Princesse de Polignac qui l'accompagnait. En ce moment, Musson, peintre estimé, mystificateur par excellence, était à deux pas de nous, costumé en père nourricier; d'un coup d'œil il me reconnut et, ne pouvant supposer le rang des dominos avec lesquels je m'entretenais, il m'adressa une vigoureuse apostrophe en soutenant que je faisais partie de la collection d'enfants qu'il avait en sevrage, que je m'étais échappé et qu'il allait me remettre en lisières. Un peu grisé par le bruit, les lumières et ma singulière situation, voyant Musson s'avancer vers moi, sans hésiter, je pris le parti le plus bouffon: relevant de chaque côté



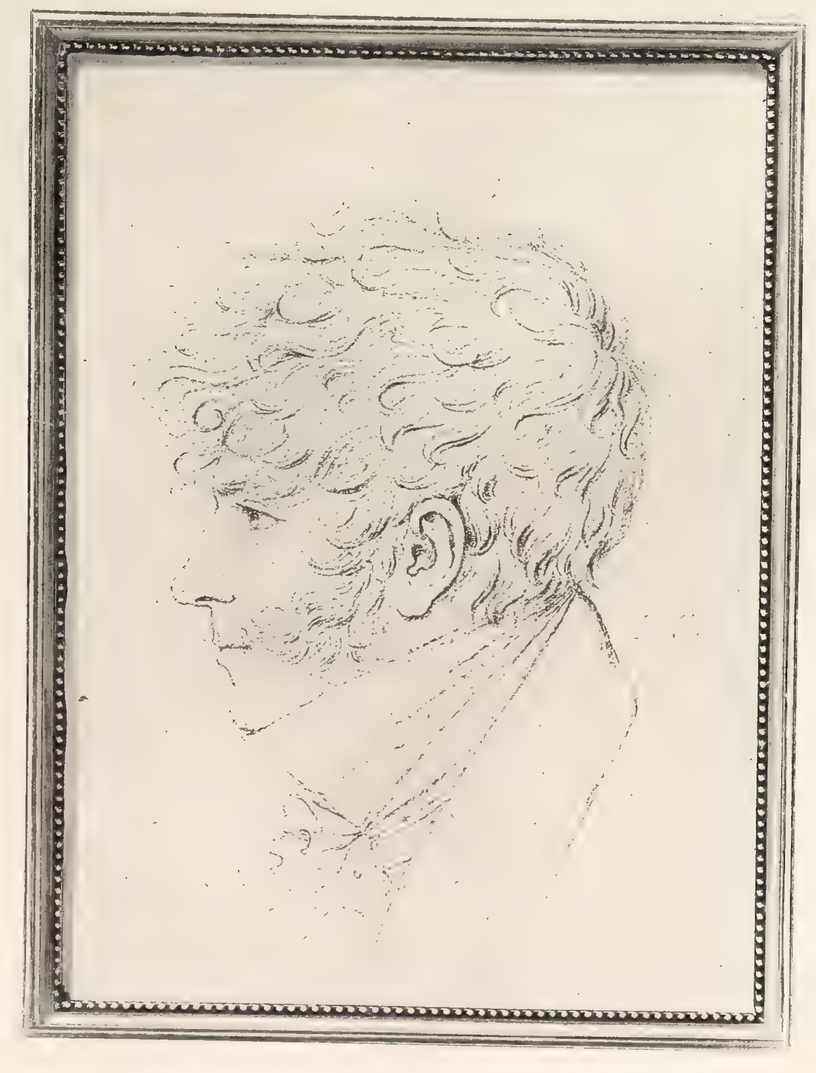
Tariot en polichinelle.
Appartient à Mme de Basily-Callimaki.

les pans de mon domino de satin rose, de mes bras et de mes jambes j'enlaçai la colonne de l'avant-scène près de laquelle nous étions; j'y grimpai avec la dextérité d'un chat et ce fut aux exclamations générales que je m'échappai par une loge des premières; une fois hors d'atteinte, je n'osai m'interroger sur la violation des lois d'étiquette dont je m'étais rendu coupable, et je remis ce souci au lendemain. Je dirai tout de suite que Madame de Polignac me rassura; convaincue que j'ignorais son auguste présence, la Reine n'avait vu que le côté plaisant de ma conduite.

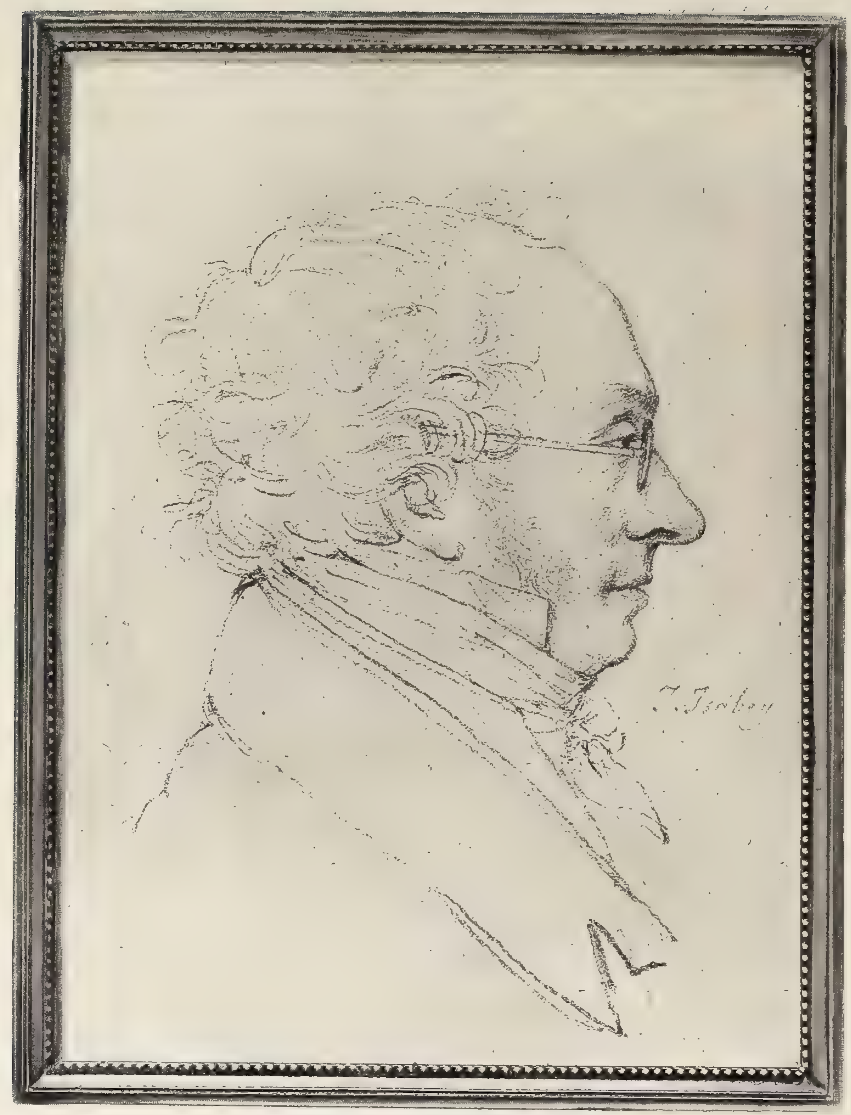
Après ma fugue ascensionnelle, j'avais promptement changé de domino afin de pouvoir prendre de nouveau part à la fête. Ce bal est demeuré dans ma mémoire comme une des belles nuits de cette époque frivole et charmante. Tous les rangs se trouvaient confondus dans cette foule parée, et nul ne se révoltait contre l'égalité passagère que le plaisir fait naître. Ici, un marchand de chansons débitait des couplets en l'honneur de la famille royale; à côté, un sorcier mêlait à sa bonne aventure des saillies indiscrètes que la malignité publique renvoyait promptement à leur adresse. Un groupe s'était formé autour de Musson qui, en ce moment, tenait par le bras Rousseau le statuaire, remplissant le personnage de nourrice avec un tablier dont l'ampleur masquait sa taille épaisse et devant eux se tenait Fourneau, employé des Finances, qui, avait revêtu d'un bourrelet et de tout l'attirail enfantin, une stature gigantesque. La scène la plus bouffonne avait lieu entre ces trois personnages les plus gais et les plus spirituels de cet heureux temps. Les rires de la foule qui se pressait autour d'eux excitaient leurs piquantes reparties, quand tout à coup avisant un grand nombre de Turcs qui, sans doute pour soutenir le caractère de l'habit, restaient froids au milieu de l'entrain général, Musson, donnant le mot à ses compagnons, s'écria : « Messieurs, la tabatière du Comte d'Artois vient d'être volée ! » — Et les deux autres de répondre : « Un Turc est soupçonné, la police est sur les traces... » — En une seconde et comme par un coup de baguette magique tous les turbans disparaissent. Un grave pacha demeurait seul à sa place, donnant le bras à un élégant domino couvert de dentelles, et qui, sous le loup, laissait éclater un rire perlé. Je regardai attentivement les deux masques et je reconnus que je ne me trompais pas, en entendant la dame dire au Turc : « Allons-nous en, car la mystification de Musson a si bien réussi que vous seriez soupçonné de vous être volé vous-même». — C'était la Reine et le Comte d'Artois. »

Ce récit nous montre combien Isabey savait se plier aux événements et avait d'agilité physique et morale; qualités qu'il garda toute sa vie et qui l'aidèrent à rester jeune de corps et dispos d'esprit, à se faire accepter partout et à savoir se

conduire dans tous les mondes. Mais à ce moment de son existence, la lutte était dure; la vie élégante qu'il devait mener, si elle lui rapportait des commandes, lui coûtait terriblement cher; les pages et les gardes du corps, avec lesquels il frayait, dépensaient largement et sans compter; il comprit qu'il avait encore besoin de leçons sérieuses pour devenir tout à fait maître de son art, et c'est alors, en 1788, qu'il rentra à Paris et se fit présenter à Louis David, le peintre fameux des Horaces, des Sabines, de la mort de Marat, plus tard de Bonaparte au Mont-Saint-Bernard, du couronnement de Napoléon, etc., qui revenait de Rome et auquel le Comte d'Angiviller, Directeur général des bâtiments sous Louis XVI avait donné un atelier au Louvre du côté de la colonnade. Isabey fut accepté comme disciple par David, lequel forma une pleïade d'élèves remarquables : Gérard, Gros, Fabre, Girodet, Drouais, Drolling, Ingres, Léopold Robert, etc. Tous les jours, David se rendait à l'atelier de ses élèves et les corrigeait, les modèles d'hommes étant seuls admis. Ils lui payaient chacun environ 80 francs par mois, ce qui donnait comme somme totale de 9 à 10.000 francs par an; son vieil ami et élève Mullard, rassemblait ces cotisations et les remettait à l'homme d'affaires de David, M. Lemol. Mais David, plein de bonté pour les jeunes, faisait souvent grâce lorsqu'il remarquait que l'élève était dans la gêne. Ainsi le Maître ne comprenait pas d'abord pourquoi Isabey allait si souvent à Versailles, et s'inquiétait de le voir lancé dans le monde de la Cour, trop mondain, quittant souvent des études sérieuses pour faire des miniatures, des tabatières et autres travaux moins profitables pour son avenir que ceux qu'il poursuivait dans son atelier. Isabey sentait combien David était dans le vrai, mais sa fierté l'empêchait d'avouer que les portraits et les miniatures étaient sa seule ressource, et qu'avant tout, il fallait manger pour vivre. Enfin David apprit la situation de son élève, fit venir le jeune homme, lui défendit désormais de payer les mois d'atelier et lui offrit une somme d'argent, le priant de faire appel à sa bourse, sans se gêner, chaque fois qu'il en aurait besoin.



Portrait de J.-B. Isabey, par lui-même.
Appartient au Prince de la Moskowa.



Portrait de Bourdois, médecin.
Appartient au Prince de la Moskowa.

Il estimait fort le talent d'Isabey; et bien plus tard, un jour, entendant certains artistes qui dénigraient de grandes miniatures de son élève, il dit d'un ton qui n'admettait pas la réplique : « Je ne sais, Messieurs, si c'est à l'huile ou au vinaigre, mais, certes, c'est de la belle et bonne peinture. »

David demeura en excellents termes avec ses élèves, il aimait à les réunir, ainsi que ses amis, autour de sa table, dans l'intimité, comme le prouve la lettre suivante, adressée à Isabey :

Paris, Mardi 14 Octobre 1806.

Mon cher Isabey.

Je rassemble pour demain mercredi à dîner chez moi les élèves qui m'ont le plus fait honneur. Mon projet ne serait pas rempli si tu n'en faisais pas nombre (ils sont peu nombreux), car il est plus facile de ne pas avoir de talent : le nombre de ceux-là est beaucoup plus grand. Ces élèves sont Fabre qui arrive de Florence, Girodet, Gros, Gérard et toi, pas davantage; tu en sens les conséquences sans que je te les explique. S'il y avait de l'équivoque, chacun pourrait dire, pourquoi n'y suis-je pas, moi? Mais pour ceux-ci, ils resserrent la barrière. A demain mon ami, viens me prendre à mon atelier : Eglise Cluny, place Vendôme, tu verras où en est mon tableau. Dégages-toi si tu as donné parole. Je m'y prends un peu tard à la vérité, mais je comptais trouver un moment pour aller t'en parler chez toi. A demain mercredi, sans faute.

Ton ami,
David.

Place Vendôme est une distraction de David, qui avait loué moyennant 500 francs par an l'Eglise de Cluny, place de la Sorbonne, pour peindre le tableau du Couronnement.

On a reproché à David la part qu'il prit à la Révolution, son intimité avec Robespierre, son vote de la mort de Louis XVI; il est certain qu'il fut un des plus fougueux jacobins, mais il profita de sa situation pour sauver bien des œuvres d'art que la fureur populaire eut détruites dans sa rage inassouvie; grâce à lui, Vivant Denon fut rayé de la liste des émigrés et Robespierre, le sachant ami de David, le

reçut avec intérêt et l'écouta dans plusieurs questions artistiques. Peu après la mort de Robespierre, à un bal donné par Talleyrand, un jeune officier désirant un verre de limonade, Denon lui présenta celui qu'il venait de se faire servir. Ils causèrent et ce fut l'origine des relations de Bonaparte avec Denon lequel fut très aimé, protégé par Napoléon et successivement baron de l'Empire, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut et Directeur général des Musées. Bonaparte l'emmena en Egypte d'où Denon rapporta une belle collection d'antiquités et le goût des porcelaines chinoises et des objets anciens orientaux. Ensuite David paya de sa liberté sa liaison avec Robespierre et la défiance publique le fit emprisonner plusieurs fois. On disait alors que l'on avait bien fait de lui sauver la vie, car c'était un grand artiste qui, par sa niaiserie et sa bêtise, s'était rendu complice à son insu des plus grands criminels. Bonaparte désira le connaître pendant la campagne d'Italie et l'apprécia comme artiste à un très haut degré. Tous les peintres qui furent élèves de David, lui durent une grande pureté dans le dessin, surtout Isabey et Ingres qui se distinguèrent tous deux par ces portraits tracés en quelques lignes simples, d'un crayon impeccable et d'une vérité si particulière. Nous donnons ici trois spécimens de ces portraits venant du crayon d'Isabey. David un peu froid et terne comme couleur, fit preuve d'une grande noblesse dans la composition de ses œuvres, mais on peut lui reprocher d'être parfois théâtral et convenu; son tableau des Horaces mit à la mode l'Antiquité, influa sur les arts, les vêtements, les mœurs et fit préférer les lignes sévères et anguleuses des anciens aux formes douces et onduleuses des styles du dix-huitième siècle. Isabey travailla à plusieurs tableaux de son maître, il racontait lui-même avoir peint tous les détails du fond et les motifs d'architecture du tableau des Amours de Pâris et d'Hélène qui avait été commandé à David par le Comte d'Artois, devenu plus tard Charles X.



Portrait de Vincent, peintre.
Appartient au Prince de la Moskowa.

La Reine Marie Antoinette continuant sa protection à Isabey, il fit plusieurs miniatures d'elle et de ses dames, mais que devinrent ces portraits dans la grande

tourmente? « Le retour de la promenade du Dauphin au vieux château de Meudon en 1791 » est un des seuls dessins de cette époque qui nous reste. Hall, Sicardi et Jacques Dumont, les peintres attitrés de la Cour étaient sur leur déclin, Isabey pouvait prendre dès lors une place que nul ne vint lui disputer; il n'a jamais été influencé par la manière de Hall, de la fille duquel il fit une étude que nous reproduisons ici; mais dans ses premières œuvres, du moins en jugeant de celles qui nous sont parvenues, on peut reconnaître l'école de Dumont, dans l'atelier duquel il fréquenta quelque peu, ainsi qu'il nous le dit lui-même. Ensuite il s'affranchit de cette manière plutôt lourde, sans transparence et sans éclat; l'influence de David raffina son art, si on peut employer cette expression, l'annoblit, donna à son dessin la finesse du contour, le sentiment vrai et profond de la forme, un modelé juste et ferme; tant il est vrai que pour tous ceux qui sont jeunes et doués, les fréquentations et les influences sont importantes au suprême degré. Isabey resta très lié avec ses compagnons de l'atelier de David; souvent ils se promenaient ensemble et faisaient des excursions dans la campagne aux environs de Paris, dessinant ce qu'ils rencontraient, s'amusant de tout, mangeant au hasard de la route; c'est ainsi qu'est restée comme trace et témoin du passage de Gérard et d'Isabey, l'enseigne d'un traiteur à Montmorency, peinte à double face avec un cheval attaché à l'écurie d'un côté, en liberté dans les champs de l'autre, chaque animal peint par un des deux amis. Longtemps l'hôtelier du Cheval Blanc, M. Leduc, en orna sa devanture, puis elle passa en vente publique.

Dans les notes d'Isabey, il parle aussi, lors de son séjour à Versailles, de ses rapports avec Hubert Robert :

« C'est de là, dit-il, que date mon intimité avec Robert, peintre de paysage, homme de talent et de ressources. Je commençai à travailler sous sa direction au château de Beauregard qui appartenait alors au Comte d'Artois. C'est à Robert qu'on doit principalement attribuer l'introduction en France des parcs anglais. Ce ne fut pas sans de vives controverses qu'on parvint à rompre avec les routines traditionnelles; mais il était écrit que tout ce qui tenait au grand siècle de Louis XIV allait disparaître en même temps : la majesté du trône et la majesté des jardins. Lenôtre était vaincu. Les ifs et les charmilles firent place à des bosquets naturels, à des allées sinueuses; les labyrinthes à des pelouses et à des corbeilles de fleurs; ce que les parcs perdirent en style et en grandeur, ils le gagnèrent en élégance. Robert avait infiniment de goût; il transforma complètement Beauregard et commença l'œuvre que devait continuer, quelques années après, avec un égal succès, Berthaud, architecte, dessinateur des jardins de la Malmaison. »

Nous arrivons à ce moment terrible de 1789 où un monde entier s'écroule et où un autre apparaît au milieu des secousses effrayantes, inévitables, et du désarroi complet que produisent de tels événements. Chaque jour amène de nouvelles catastrophes, la terreur règne, ceux qu'Isabey avait pour protecteurs et soutiens disparaissent, sont tués ou proscrits; et il ne pouvait voir sans tristesse le martyr de toute cette famille royale qui l'avait si bien accueilli; aussi toute sa vie garda-t-il à la pauvre Reine un souvenir respectueux et attendri. Le peuple devenu subitement souverain et se plaisant à exercer brutalement son pouvoir, ne connaissait plus aucune modération; au plus fort de l'orage la tempête emporte tout. Et la vie devenait un problème pour notre pauvre artiste qui n'avait plus de commandes et que ses fréquentations royalistes avaient rendu suspect. Un capucin le cacha



Isabey dans son atelier peignant le portrait de sa femme.
Gouache de J. B. Isabey.
Appartient à Mme de Basily-Callimaki.

[illegible] « [illegible] au vie [illegible] 1791 » est un [illegible] nous reste. [illegible] Dumont, [illegible] déclin. [illegible] dès lors [illegible] que nul ne vint lui disputer [illegible] jamais été [illegible] nière de [illegible] la fille duquel il fit une étude [illegible] reproduisons [illegible] ses premières œuvres, du moins en jugeant de [illegible] qui nous sont [illegible] peut [illegible] l'école de Dumont, dans l'atelier duquel il fréquenta quelq[illegible] ainsi [illegible] nous le dit lui-même. Ensuite il s'affran[illegible] cette manière plutôt lo[illegible] sans [illegible]parence et sans éclat ; l'influence de [illegible] son art, si on peut [illegible] cette expression, l'annoblit, donna à son des[illegible] finesse du contour, le se[illegible]

[illegible] qui sont jeunes et doués, les fréquentations et les i[illegible] sont [illegible] au suprême degré. Isabey resta très lié avec ses comp[illegible]atelier [illegible] souvent ils se promenaient ensemble et faisaient des ex[illegible] aux environs de Paris, dessinant ce qu'ils rencontraient [illegible] au hasard de la route ; c'est ainsi qu'est restée [illegible] Gérard et d'Isabey, l'enseigne d'un trai[illegible] avec un cheval attaché à l'[illegible] chaque animal peint par un des [illegible] M. Leduc, en orna sa devanture, [illegible]

Dans les notes d'Isabey, il parle [illegible] rapports avec Hubert Robert :

« C'est de là, dit-il, [illegible], peintre de paysage, ho[illegible] talent et de ressources. [illegible] direction au château de Beaure[illegible] appartenait alors au Comte d'Artois. C'est à Robert qu'on doit principalement attribuer [illegible]duction en France des parcs anglais. Ce ne fut pas sans de vives controverses qu'on par[illegible] avec les routines traditionnelles ; mais il était écrit que tout ce qui tenait au grand [illegible] Louis XIV [illegible] en même temps : la majesté de [illegible] des jardins [illegible] des allées sinueuses ; le[illegible] perdirent en style et [illegible] grandeur, [illegible] en élégance. [illegible] ; il transforma complète[illegible]ment Beauregard et commença l'œuvre que devait [illegible] années après, avec un é[illegible] »

Nous arrivons à ce moment terrible de 1789 où un monde entier s'écrou[illegible] complet que produisent de tels événements. Chaque jour amène de [illegible] disparaissent, sont tués ou proscrits ; et il ne pouvait voir sans tristesse [illegible] à la pauvre Reine un souvenir respectueux et attendri. Le peuple de[illegible] souverain et se plaisant à exercer brutalement son pouvoir, [illegible]





Mme Isabey-Salienne.
Appartient à Mme Achille Fould.

quelque temps dans un couvent, puis il erra et changea plusieurs fois de retraite avec son frère le musicien, enfin ils se décidèrent à regagner au plus vite leur ville natale. Déjà la voiture qui les emmenait sortait de Paris, quand, à la barrière, on les arrêta, on les mena à l'Hôtel de Ville pour les interroger. Ils se défendirent de leur mieux et on permit à l'aîné, Louis Isabey, de continuer son voyage et de rejoindre sa famille à Nancy; mais on interdit à Jean-Baptiste de le suivre et il dut revenir à son triste et solitaire logis. Il fallait vivre coûte que coûte, il fallait redoubler d'énergie. Il en avait heureusement; sa bonne humeur et sa jeunesse intéressaient toux ceux qui le voyaient, c'est ainsi que dans ces durs moments, il trouva encore moyen de sortir d'embarras. Suivons-le dans son récit :

« Une veine nouvelle de travaux se rencontra : elle surgit des malheurs mêmes de l'époque. Je me mis en campagne, offrant mes services à toutes les âmes en peine. Je baptisai ainsi mes œuvres nouvelles du titre de « portraits de consolation ». Tantôt une mère voulait, en émigrant, rassembler dans un même médaillon les traits de ses chers enfants, souvent aussi dans une courte séance, un double souvenir devait être échangé. Que de fois j'assistai à ce don mutuel de l'amour, suivi d'une cruelle séparation! L'absence ne devait durer qu'un mois, disait-on. Hélas, n'étaient-ce pas toujours d'éternels adieux! Parlerai-je de la véhémence de mon émotion lorsque le hasard me faisait retrouver, dans les listes d'exécution, le nom d'une de ces têtes adorables dont, la veille, j'avais essayé de reproduire la beauté, et dont le dévouement délicat, le courage d'amour, m'avaient laissé un ineffaçable souvenir!...

J'étais peu payé et je ne l'étais pas toujours. Une banqueroute d'une vingtaine de louis a pris les proportions d'une catastrophe; le soir où je devais toucher cette somme inpatiemment attendue, j'avais donné rendez-vous à tout mon petit monde de créanciers : Hélas! j'avais compté sans mon débiteur; la veille il avait émigré.



André Chénier.

La triste figure que je fis devant mes fournisseurs à cette nouvelle émut ces braves gens; ils me quittèrent sans rien exiger, me laissant le temps nécessaire pour me procurer de nouvelles ressources, et poussant la générosité jusqu'à m'ouvrir un nouveau crédit. Voilà qui tient du merveilleux, j'en conviens. Ce sont les chances de la jeunesse; elle force les sympathies par la bonne foi, la gaîté et la confiance. A ce même temps, une brave femme prise d'un sentiment maternel à mon endroit me blanchissait coquettement mon linge, remettant le paiement à des jours plus fortunés. Elle me protégea et je lui dus un travail assez lucratif qui contribua à me donner quelque réputation. Je fus présenté par elle à un de ses clients, éditeur en librairie, qui venait d'entreprendre la biographie des membres de l'Assemblée Législative, il désirait faire précéder l'ouvrage d'une collection de portraits. La plus grande partie de cette tâche me fut confiée.

Installé au réfectoire du couvent des Capucins, j'attendais, comme dans une souricière, les députés qui, au sortir de la séance, défilaient tous devant moi à tour de rôle. Ainsi je fis connaissance avec le plus grand nombre des hommes célèbres de la Révolution; j'exécutai alors deux cent vingt-huit portraits payés chacun six francs. Tout est relatif; car ces six francs me semblaient alors plus précieux que les billets de banque dont le même travail fut plus tard rétribué. »

On peut retrouver encore une partie de ces portraits gravés d'après les dessins d'Isabey, mais pas en si grand nombre, même à la Bibliothèque Nationale; ils sont pour la plupart gravés au trait et en profil. Notre artiste fut aidé dans ce travail par Moreau, Labadie, et Alexandre Duval.

A ce moment, Isabey ayant remporté plusieurs médailles, voulait concourir pour la peinture à l'huile dans le grand prix d'histoire, mais Mirabeau, le célèbre orateur et tribun dont il fit le portrait, peu de temps avant sa mort vers 1791, lui déconseilla de se consacrer à la peinture à l'huile et aux tableaux d'histoire, en lui disant qu'il valait mieux exceller et être le premier dans un genre, fût-il même secondaire, qu'être moins bon dans un style plus épique et réputé plus noble, mais où on demeure inférieur; et en cela il lui donna le meilleur des conseils.

Durant la terreur, David continuait à s'intéresser à son élève, il voulait l'entraîner dans la propagande révolutionnaire dont Isabey, au contraire, désirait par goût et par tempérament, demeurer éloigné. Son caractère répugnait à ces emportements violents; il était élégant, correct, même un peu muscadin, et redoutait les luttes politiques et souvent sanguinaires. Aussi nous doutons qu'Isabey ait fréquenté, comme David, Gérard et Prudhon, le salon de Mme Duplay, rue Saint-Honoré, où demeurait Robespierre. David lui dit à plusieurs reprises : « Tu n'es pas patriote, tu n'es jamais venu à une de nos séances; passe donc me prendre, je te ferai entrer aux Jacobins comme affilié ». Pour ne pas résister à son maître et par prudence aussi, Isabey vint le chercher un jour et il nous raconte ainsi la séance du club des Jacobins, dont Robespierre fut longtemps le chef.

« J'avais pris, dit-il, le costume de rigueur : houppelande à collet rouge, veste dite « Carmagnole », casquette et cocarde tricolore. En entrant, comme mot de passe, David répéta : « Le frère est avec moi ». On nous remit des papiers imprimés. Ne perdant pas de vue mon patron, la tête haute, fronçant les sourcils pour « m'enfaroucher », j'allai m'asseoir à une place qu'une sorte d'huissier m'avait désignée. J'étais un peu ému; mais je le fus bien davantage quand je vis un membre de l'Assemblée monter à la tribune, d'où il s'écria d'une voix de tonnerre : « Mes frères, nous avons un traître parmi nous! » Tremblant; je crus sentir tous les regards tomber sur moi, je ne respirai qu'en entendant nommer Drouet, le maître de poste de Varennes. En ce moment-là, je l'avoue, l'amour du prochain fit défaut; je fus enchanté de n'être pas à la place du citoyen-frère Drouet. Profitant d'un moment d'agitation, je m'esquivai. Le lendemain je confiai au grand peintre la frayeur que j'avais eue : « Ah ! Ah ! s'écria David, en riant, tu te sentais morveux ! »

Il n'était pas étonnant que l'on eut peur et que l'on trembla; tel qui rentrait tranquille chez lui et paisible le soir, était enlevé aux siens et à son logis, dès l'aube, jeté en prison sous le moindre prétexte, la moindre dénonciation, restait là des semaines, parfois des mois. Puis on était jugé à la hâte et souvent on ne sortait des cachots que pour aller à l'exil ou à l'échafaud avec une fournée d'autres malheureux, d'autres innocents. On écoutait chaque pas dans la rue, l'œil au guet, la crainte

Mme Isabey-Salienne.
Musée de l'Albertina. — Vienne.

[illegible] défilaient [illegible] des hommes [illegible]

[illegible] Bibliothèque [illegible]

[illegible]

[illegible] pour la peinture à l'huile dans le grand [illegible] déconseilla de se consacrer à la peinture à l'huile et [illegible] disant qu'il valait mieux exceller et être le premier [illegible] secondaire, qu'être moins bon dans un style plus [illegible] où on demeure inférieur : et en cela il lui donna le [illegible]

[illegible] dans la propagande [illegible] luttes politiques et souvent sanguinaires [illegible] comme David, Gérard et Prudhon, le [illegible] demeurait Robespierre. David lui dit à plusieurs reprises : « Tu n'es pas [illegible] n'es jamais venu à [illegible] nos séances ; passe donc me prendre, je te ferai [illegible] Jacobins comme affilié ». Pour ne pas résister à son maître et par prudence [illegible] Isabey vint le chercher un jour et il nous raconte ainsi la séance du club des [illegible] dont Robespierre fut longtemps le chef.

« [illegible], le costume de rigueur : [illegible] bonnet rouge, veste dite « Car[illegible] [illegible] s'écria d'une voix de tonnerre : « Mes frères, nous [illegible] qu'en entendant nommer Drouet, le maître de poste de Varennes. En ce moment-là [illegible] l'amour du prochain fit défaut ; je fus enchanté de n'être pas à la place de [illegible] frayeur que j'avais eue. « Ah ! Ah ! s'écria David, en riant, tu [illegible]

Il n'était pas étonnant que l'on eût peur et que l'on tremblât [illegible] [illegible] en prison sous le moindre prétexte, la moindre de [illegible] semaines, parfois des mois. Puis on était jugé à la hâte et [illegible] que pour aller à l'exil ou à l'échafaud avec une [illegible]



dans le cœur et c'est pourtant à ce moment que le désir de vivre fût en quelque sorte le plus ardent. Partout on vivait au jour le jour, on ne savait rien du lendemain, on voulait jouir alors qu'il en était temps encore; à quoi eussent servi la prévoyance, la



Mlle Hall, fille du Miniaturiste.
Appartient à M. David Weill.

raison, les calculs? Lorsqu'on ne peut être sûr de l'heure suivante, on prend ce que la vie donne, avec rage, avec frénésie, et l'on se dit : Après moi... le déluge!

C'est ainsi que le 15 Août 1791 Isabey se marie. Il n'avait rien, sa fiancée non plus, mais c'était un mal commun ; puisque l'on confisquait tous les biens, il ne servait à rien d'en posséder; chacun était dans le même cas. Un jour, dans la rue, Jean-Baptiste remarqua une jeune fille distinguée et gracieuse qui conduisait un vieillard aveugle; il les vit entrer chez un notaire où était employé un de ses amis,

M. Baillot, depuis pair de France. Par lui il s'enquit de ce couple touchant et il apprit que Mlle Laurice de Salienne habitait avec son père à Meudon, qu'elle avait



Isabey et sa fille Alexandrine.
Tableau à l'huile, par Gérard.
Musée du Louvre.

une sœur aînée, épouse de l'architecte de Mesdames de France, qu'elle avait environ 25 ans, qu'elle était douce et aimable. Il persuada à son ami de le présenter; et une

fois admis dans la maison, il ne tarda pas à se faire agréer par la jeune fille. Le père trouvait que son futur gendre ne possédant aucune fortune, lui non plus, il valait mieux remettre un mariage offrant peu de garanties, mais Isabey fut éloquent, parla de son amour, de l'avenir qui lui était réservé, de son talent déjà apprécié, et des



Famille Redouté, sépia.
Appartient à M. Thiebault-Sisson

succès qu'il venait de remporter à l'exposition du salon de Madame Vigée-Lebrun où ses miniatures et dessins au crayon noir avaient été fort remarqués. Il eut raison, car, à partir de ce moment, les commandes affluèrent, la célébrité se fit autour de son nom : tous ceux qui prétendaient à l'élégance et à l'immortalité firent faire leur portrait par lui : Barrère, Saint-Just, Collot d'Herbois, Couthon et bien d'autres encore. Isabey avait alors un atelier place Louis XV (ensuite place de la Concorde), cette place n'était pas déblayée comme à l'heure actuelle et c'est du côté de la rue Boissy-

d'Anglas, dans des baraques en bois que se trouvaient plusieurs ateliers de peintres, dont un occupé par notre artiste.

De cette époque date ce beau dessin au crayon noir, portrait du peintre François Gérard qui appartient à sa petite fille la Comtesse Foy, et cette miniature du poète Marie-Joseph Chénier où il est représenté regardant mélancoliquement devant lui, vêtu d'un habit de velours bleu et cravaté de blanc. Peu après, le pauvre Chénier fut arrêté à Passy, enfermé sans raison à Saint-Lazare, et ayant chanté la jeune captive, Aimée de Coigny, ayant été même ignoré d'elle, sans qu'on sut seulement de quoi il était accusé, il fut déclaré coupable et guillotiné au printemps de 1794.

Ainsi bien d'autres que lui périrent; parce qu'il fallait que des têtes tombent, parce que les nations qui apprennent à se gouverner librement doivent être baptisées dans le sang, parce que la liberté et l'égalité ne peuvent être conquises, comme les biens les plus précieux, qu'au milieu des violences et de la lutte.

Au salon de 1794, Isabey exposa deux dessins se faisant pendants : « Le Départ » et « Le Retour», dont nous donnons plus loin la feuille de souscription destinée aux gravures qui les reproduisirent. Ce sont des dessins à la manière noire, ainsi que la « Barque » qu'Isabey exposa plus tard, inspirés par l'étude des gravures anglaises alors à la mode, mais dessinés avec plus de précision, une grande netteté dans les détails, une adresse extrême, un fini remarquable pour la chevelure, et une émotion vraie et sincère. On y sent un amour des joies de la famille qui est nouveau après les grâces galantes et les mœurs relâchées du XVIII[e] siècle. Ce soldat qui part et celui qui revient sont des époux fidèles qui ont pensé avec angoisse aux proches qu'ils laissaient derrière eux et qui portent dans leur âme le culte familial de l'épouse, de la mère et de l'enfant. Isabey exposa la « Barque » en 1797 et le catalogue du salon de cette année parle ainsi de cette œuvre, en reproduisant au trait et en petit ce dessin gravé par Normand.

« Cette charmante composition, connue sous le titre de « la Barque d'Isabey », représente cet artiste donnant à son épouse et à ses enfants le plaisir d'une promenade sur l'eau. Il dirige lui-même l'esquif léger et contemple d'un œil satisfait les objets les plus chers à son cœur. Un voile étendu au-dessus de leurs têtes les garantit des ardeurs du soleil et plus loin la rive opposée est rafraîchie par un ombrage épais. » Cette scène gracieuse, intéressante, fut exposée au salon de l'an VI (1797) y attira tous les suffrages et fut d'autant mieux accueillie qu'elle représentait l'auteur lui-même et son agréable famille. Isabey ayant près de lui son portefeuille et ses crayons, nul doute que ce site pittoresque n'ait été saisi d'après nature. La grande réputation que cet artiste s'est acquise par ses admirables miniatures pourrait faire présumer aux lecteurs que la gravure que nous lui offrons a été faite d'après une peinture de ce genre, mais l'original est un dessin aux crayons noir et blanc d'environ trois pieds et demi de proportion ; on y trouve réunis à un degré supérieur, la grâce de la composition, la finesse du dessin, des ressemblances parfaites, une exécution légère et facile, la suavité des demi-teintes et la vigueur de l'effet général. »

En 1796 Gérard exposa pour la première fois son fameux tableau de Bélisaire, qui eut un succès très grand et attira énormément de public, mais d'acheteurs point ; Gérard était pauvre et commençait à se désespérer, lorsqu'Isabey qui l'aimait et l'admirait beaucoup, lui proposa de lui céder pour quatre mille francs ce tableau. Quelque temps après Isabey, l'ayant revendu à M. Meyer, envoyé de la République

Portrait de Gérard.

Appartient à la comtesse Foy.

[illegible]

[illegible]

Gérard [illegible] partient à sa petite fille [illegible], et cette miniatu[illegible]
Marie-[illegible] Chénier où il est repr[illegible] mélancoliq[illegible]ment d[illegible]
[illegible]
ar[illegible] à Passy, enfermé sans [illegible] avait chanté l[illegible]
A[illegible]e de Coigny, ayant été m[illegible] [illegible] sut seulement de [illegible]
était accusé, il fut déclaré coupable et guillot[illegible] [illegible]ntemps de 1794.

Ainsi bien d'autres que lui périrent; par[illegible] fallait que des têtes tomben[illegible] parce que les nations qui apprennent à se gouve[illegible] [illegible]ement d[illegible]ent être ba[illegible] dans le sang, parce que la liberté et l'égalité ne peuvent [illegible] conquises, comme les biens les plus précieux, qu'au milieu des violences et de la [illegible].

Au salon de 1794, Isabey exposa deux dessins se faisan[illegible] : « Le Départ » et « Le Retour », dont nous donnons plus loin la feuill[illegible] aux gravures qui les reproduisirent. Ce sont des dessi[illegible] la « Barque » qu'Isabey exposa plus tard, inspir[illegible] des [illegible]s [illegible]
[illegible]
détails, une ad[illegible], un [illegible] remarquable [illegible] une émotion vraie et sincère. On y sent un amour d[illegible] [illegible]eau après les grâces [illegible] [illegible]rt et celui qui revient sont des [illegible] qu'ils laissaient derrière e[illegible] familial de l'épouse, de la mère et de l'enfant. [illegible] » en 1797 et le catalogue [illegible] cette année parle ai[illegible] œuvre, en reproduisant au trait et e[illegible] dessin gravé par Normand.

« C[illegible] charmante composition, connue sous le [illegible] « la Barque d'Isab[illegible] », représe[illegible]
[illegible]
[illegible] l'esquif léger et contemple [illegible] objets les plus c[illegible]
[illegible]
[illegible] pays. » Cette scène gracieuse, intéressante [illegible] ex[illegible]
[illegible] et fut d'autant mieux accueil[illegible] qu'el[illegible]
[illegible]. Isabey ayant près de lui se[illegible]
[illegible]
[illegible] artiste s'est acquise par ses admirables miniatures pourrait faire présumer [illegible] gravure que nous lui offrons a été faite d'après une peinture de ce genre [illegible] l'or[illegible] dessin aux crayons noir et blanc d'environ trois pieds et demi de pro[illegible] ; on y [illegible] à un degré supérieur, la grâce de la composition, la finesse du dessin, des [illegible]semb[illegible], une exécution légère et facile, la suavité des demi-teintes et la vigueur de [illegible]

[illegible]
[illegible]
Gér[illegible] était pauvre et commençait à se désespérer, lorsqu'Isabey qui l'ai[illegible]
[illegible]
Quelque temps après Isabey, l'ayant revendu à M. Meyer, envoyé de la République



de Hollande, pour dix mille francs, apporta à Gérard la différence que ce dernier ne voulait pas accepter, trouvant ce procédé par trop généreux. Pour remercier cet ami dévoué, Gérard fit ce joli portrait d'Isabey que nous admirons tous au Louvre et dont nous donnons ici une réduction. Il est bien dans la note pittoresque de l'époque, l'artiste y est peint en veste flottante de velours noir, culotte verdâtre, bottes à revers, tenant par la main sa petite fille Alexandrine, vraie petite infante, qui devint plus tard Mme Ciceri. Ils sont en train de quitter l'atelier qu'on avait donné au Louvre à Isabey. Eugène Isabey le peintre de marine offrit après la mort de son père ce tableau au musée du Louvre où il fait grand honneur au pinceau de Gérard.



Portrait charge de Ciceri.
Appartient à M. Grosjean Maupin.

C'est aussi vers ce moment qu'Isabey peignit la grande gouache qui appartient à Mme de Basily-Callimaki et où il fait poser sa femme dont il va faire le portrait à l'huile, chose qui ne se présentera pas souvent, car notre héros fit quelques études à l'huile, mais fort peu, et sauf les deux tableaux que possède le comte de Girardin et les trois qui sont à Chateauneuf chez le Duc de Maillé, nous n'en connaissons pas. Cette gouache est fort intéressante, d'abord par sa grandeur inusitée dans les œuvres d'Isabey, ensuite par le fini des différents bibelots qui se trouvent dans l'atelier; puis par le procédé employé par l'artiste pour donner de la transparence et de l'éclat aux chairs, il les traite en miniaturiste expert sur des plaques d'ivoire dont les contours découpés irrégulièrement se confondent avec le fond gouaché. On retrouve ce même procédé dans une grande miniature du Duc de Reichstadt qui appartient à la collection Pierpont-Morgan. Nous offrons ici encore plusieurs portraits présumés de Mme Isabey, mais où sa blonde physionomie change tellement avec ses coiffures différentes, qu'il est assez difficile d'affirmer que c'est bien son portrait. Il n'y a pas de doute en tout cas

pour la grande miniature appartenant à M. David Weill et où Isabey s'est peint avec sa femme, son frère Louis et la femme de son frère. Les petits angelots sont les enfants, dont le plus vieux est Eugène Isabey et le tout petit, à peine indiqué, est celui que Louis Isabey et sa femme espèrent et ne connaissent pas encore. Souvent Isabey peignit les petits enfants avec des ailes d'anges et en cela il suivit une tradition fort en usage au commencement du XIXe siècle; mais peut-être, était-ce bien lui qui avait établi cette mode. Nous voyons aussi un joli crayon en profil de Mme Isabey qui se trouve au Musée de l'Albertina à Vienne et une sépia de la famille Redouté se promenant sur l'eau dans les costumes caractéristiques du Directoire, cela forme une scène tout à fait charmante pour nos yeux. L'un des Redouté était le célèbre peintre de fleurs qui fit tant de travaux pour l'Impératrice Joséphine et travailla de longues années au jardin des Plantes.

Ici se place une histoire assez curieuse qui fit grand bruit à l'époque :

On lit ce qui suit dans *Le Rédacteur* du 3 Brumaire an X (23 Octobre 1799), journal officiel du Directoire :

« Une citoyenne qui a brillé sur l'un de nos premiers théâtres : La citoyenne Lange, femme Simons, dont la beauté a fait du bruit, était convenue de cinquante pièces de vingt-quatre livres pour son portrait. L'ouvrage achevé, elle n'en offrit que vingt-cinq. Le peintre, outragé de ce manque de foi, déchira le portrait de la dame et lui en fit passer la moitié. Il la peignit ensuite en Danaë, avec les défauts secrets qu'il avait eu l'occasion de connaître. Autour de cette Danaë, il mit une troupe de dindons, et son mari, en Jupiter, la lorgne avec une pièce d'or en main. On voit un miroir à côté, représentant la Fidélité, rompu en deux pièces, etc. etc. La foule a couru le 30 au Muséum satisfaire sa malignité en examinant et commentant cette caricature. »

Au Rédacteur du 18 Brumaire an X (30 Octobre 1799) :

La lettre que nous adresse le citoyen Isabey, artiste connu et distingué, nous a paru nécessaire à publier pour rétablir la vérité sur un fait aussi affligeant pour les Arts et pour ceux qui les cultivent :

Citoyen,

« D'après un paragraphe de votre journal du 3 Brumaire sur un tableau de Girodet exposé au Salon du 30 Vendémiaire, j'ai vu cet artiste duquel j'ai reçu le désaveu très formel d'avoir voulu désigner dans son tableau la citoyenne Simons, de laquelle il n'a jamais éprouvé que des procédés, dont plusieurs artistes et moi, avons eu connaissance. J'ai cru devoir également à la vérité de déclarer publiquement et comme témoin, qu'il est faux que dans aucun temps, il y ait eu de la part de la citoyenne Simons, convention ni refus de payer pour son portrait, (déchiré par Girodet) cinquante ou vingt-cinq pièces d'or; conséquemment il n'a pu exister de manque de foi. Je vous aurais plus tôt adressé cette obervation, si je ne l'avais attendue du citoyen Girodet lui-même.

Salut et Fraternité, ISABEY, peintre. »

Malgré le démenti de notre peintre, dont nous ignorons les motifs, le fait n'en reste pas moins probant, car plusieurs journaux de l'époque mentionnent cette histoire, entr'autres le *Journal des Arts* et la *Décade* de 1799, et le poète J. N. M. de Guerle l'a mise en vers sous le titre « Conte de Stratonice et de son peintre » ou « Les deux portraits ». Il semble que Girodet, ayant exposé le portrait de la belle au Salon de 1799, comme nous l'avons vu sur le livret de ce Salon portant la mention « Portrait de la citoyenne M. Simons, née Lange », l'ancienne actrice, ne se trouvant pas assez flattée et jalouse du succès du portrait de la belle Mme Regnault de Saint-Jean d'Angély, intrigua près des puissants du jour et fit retirer son portrait



Jean-Baptiste Isabey, son frère Louis et leur famille.
Appartient à M. David Weill.

[illegible]

[illegible] enfants dont le plus vieux est Eugène Isabey et le tout petit, à peine [illegible] [illegible] tradition tout en usage au commencement [illegible] siècle ; mais peut-être, [illegible] [illegible] Mme Isabey qui se trouve au [illegible] et une sépia de la famille Redouté se promenant sur l'eau dans les [illegible] caractéristiques du Directoire, cela forme une scène tout à fait charmante pour [illegible] L'un des Redouté était le célèbre peintre de fleurs qui fit tant de travaux pour l'Impératrice Joséphine et [illegible]

Ici se place une histoire assez curieuse qui fit grand bruit [illegible] [illegible] journal officiel du Directoire :

« Une citoyenne qui a brillé sur l'un de nos premiers théâtres, la citoyenne [illegible] dont la beauté a fait du bruit, était convenue [illegible] pièces de [illegible] pour son portrait [illegible] elle n'en [illegible] cinq. Le peintre [illegible] de ce [illegible] les dessins secrets qu'il avait eu l'occasion de [illegible] [illegible] dindons, et son mari, un Jupiter [illegible] [illegible] le 30 au [illegible]

Au Rédacteur [illegible]

La lettre que nous [illegible] connu et distingué, nous a paru nécessaire à [illegible]

Citoyen,

« D'après un paragraphe de votre journal du 3 Brumaire sur un tableau de [illegible] exposé au [illegible] jamais éprouvé [illegible] des procédés [illegible] devoir également à la vérité de [illegible] aucun temps, il y ait eu de la part [illegible] pièces d'or ; conséquemment il n'a pu exister de manque de foi. Je vous [illegible] observation, si je ne l'avais attendue du citoyen Girodet lui-même.

Salut et Fraternité. ISABEY, peintre. »

Malgré le démenti de notre peintre, dont nous ignorons les motifs, le fait n'en [illegible] de Guerle l'a mise en vers sous le titre « Conte de Stratonice et de son peintre » [illegible] mention « Portrait de la citoyenne M. Simons, née Lange », l'ancienne [illegible]



dès les premières heures de l'ouverture du Salon. Girodet le coupa en deux, lui en envoya une moitié et se livra à la satire imagée que raconte *Le Rédacteur* du 3 Brumaire. L'exposition de ce tableau causa un tel scandale, que la peinture fut retirée par ordre de la Police, d'autant que la Danaë était d'une ressemblance criante, paraît-il. Mlle Elizabeth Lange avait d'abord fait partie de la Comédie Italienne, puis ensuite de la Comédie Française, elle fut la maîtresse de nombre de gens, entre autres de Barras, quitta le théâtre pour épouser en 1797 Michel Simons, fils d'un riche carrossier de Bruxelles, Jean Simons. Ce dernier arriva à Paris pour tâcher de s'opposer au mariage de son fils, s'éprit et épousa lui-même au bout de deux mois



Mlle Lange.
Appartient au Prince d'Essling.

l'amie de Mlle Lange, Mlle Candeille, autre actrice de la Comédie-Française. Ensuite, Mlle Lange quitta son mari pour retourner sur les planches et la femme plus que décolletée, miniature d'Isabey qui appartient au Prince d'Essling et qui est merveilleuse comme ton, comme fini, comme modelé, passe pour être le portrait de cette belle personne. Est-ce là le motif de la lettre d'Isabey; voulait-il défendre et celle qui ne lui refusait rien et son ami Girodet ? Peut-être bien ?

Nous parlerons à cette date d'un dessin rendu populaire par des gravures plutôt modernes, représentant le boulevard de Gand, dit petit Coblentz, sous le Directoire; cercle en plein air où les muscadins, les merveilleux, les incroyables, les émigrés se pavanaient dans des costumes excentriques; c'est une scène burlesque qui fait défiler devant nous quelques-uns des types connus se promenant sur le boulevard des Italiens, à l'entrée de la rue Taitbout, devant le café Tortoni; on y voit, grotesquement accoutrés : Talleyrand, Bonaparte, Garat donnant le bras à Mme Récamier, le beau Murat, Vestris le danseur et Isabey qui n'a pas manqué de se mettre en

si belle compagnie; amusant dessin à la plume, lavé d'encre de Chine et d'un peu d'aquarelle. Isabey aimait fort les caricatures dont la mode était grande sous la Révolution, il composa plusieurs promenades d'incroyables, des groupes de dormeurs sur un lit, l'un bâillant à se décrocher la mâchoire, l'autre plongé dans un sommeil de plomb, et bien d'autres encore.

Les portraits-charge étaient sa passion, il dessina tous ses amis en contrefaisant et exagérant les défauts de leurs physionomies, et il les réussissait fort bien avec quelques touches à peine indiquées à la sépia; toute sa vie ce fut un de ses passe-temps favoris. Il y en a ici quelques-uns de particulièrement ressemblants, celui d'Horace Vernet le peintre fameux, de Ciceri, décorateur de théâtres remarquable et paysagiste délicat qui devint son gendre, de Tourton banquier, de Tariot en polichinelle. La nomenclature de ces différentes œuvres d'Isabey nous prouve une fois de plus combien son talent était devenu sérieux et varié, et avec quelle raison la renommée s'attachait à son nom.

Les Etrivières de Juvénal de l'An V s'exclament ainsi sur son compte :

Ha! comme il me séduit! Que ses contours sont fins!
Quel faire plein de goût! Ho! le charmant génie!
Esprit, correction, facilité, fini,
Grâces et sentiment, il a tout réuni.



CHAPITRE II

1800

Le Consulat.



Nous commencerons ce chapitre en parlant du logement avec atelier qu'habitait Isabey dans les Galeries du Louvre, le Gouvernement ayant coutume de donner l'hospitalité aux artistes d'une notoriété incontestée : tels que les deux Vernet, Greuze, Prud'hon, Fragonard, Regnault, Hubert-Robert, Pajou, Mme Vallayer-Coster, Marie Joseph Vien, etc. Le décret impérial du 18 Mai 1806 rend aux Galeries du Louvre leur destination primitive et tout ce peuple d'artistes quitte ses installations provisoires et se disperse comme un vol d'hirondelles. Ces galeries se trouvaient dans la partie du Louvre actuelle qui donne sur la Seine et où sont les salles de sculpture ; un long couloir unique dont les fenêtres prenaient jour sur le fleuve desservait ces appartements, et servait de salle de jeux commune à tous les enfants des artistes.

Ces logis s'ouvraient sur la rue des Orties, rue intérieure qui se trouvait entre ce corps de bâtiment du Louvre et le square actuel ; ils se composaient d'un sous-sol, d'un rez-de-chaussée sur la rue des Orties et de

deux étages de chambres basses dans l'entresol, sous le plancher du Musée. On n'y craignait pas l'incendie comme de nos jours.

Dès qu'un décès se produisait, une nouvelle famille arrivait et chacun arrangeait, à son idée et selon ses moyens, l'espace concédé.

Ce fut le numéro 8 qui échut à Isabey, il remplaça Robin, ancien horloger de Louis XVI, qui, lui-même, avait eu le logement à la mort de Latour, le pastelliste fameux. Nous en trouvons la preuve dans une lettre qu'Isabey écrit au Citoyen Arnaud en 1798 ainsi conçue :

Mon ami,

Je te prie de me rendre le service d'écrire une lettre pressante au Citoyen Raimont, je croie qu'il n'ause demander les clefs à la Citoyenne Robin et que la Citoyenne Robin ne les lui donnera que quand on la pressera de près ; ce n'est que mauvaise volonté, depuis dix jours, elle n'i habite plus, de sorte que le logement reste inhabité ; écris-lui, je te prie dans la journée, car je vais me trouver sur le pavé.

Tout à toi,
ISABEY.

Nota. — J'ai soupé hier avec M[dme] Latour. Je me suis justifié d'un faux soupçon ; quand je te verrai, je te dirai ce dont il s'agit.

(Musée Calvet, d'Avignon).

Isabey qui avait des idées pratiques et ingénieuses s'installa avec goût et dépensa beaucoup d'argent pour améliorer ce logis où il s'établit avec sa jeune femme et ses enfants ; il en changea la disposition, se meubla élégamment et déploya un luxe inusité chez les habitants des Galeries du Louvre. Il recevait une nombreuse et brillante société : les officiers de l'entourage du Premier Consul, leurs femmes, des gentilshommes, des étrangers de haut parage, de riches financiers, des dames connues par leur beauté ou leur rang, des artistes célèbres ; tous venaient dans son salon, dans son atelier.

Un tableau que Louis Boilly exposa au salon de l'an VI (Juillet 1798) au Museum Central des Arts, sous le nom de : « Réunion d'artistes dans l'atelier d'Isabey » reproduit la décoration que Percier et Fontaine, les architectes alliés et fameux du Premier Empire firent pour leur ami Isabey, décoration que la gravure a fait passer à la postérité.

Ce tableau de Boilly fut très regardé et eut un grand succès de curiosité, comme chaque fois que l'on montre au public les contemporains dont il entend parler constamment et qu'il a soif d'approcher. Nous avons perdu les traces de cette œuvre qui fut commandée par un amateur, M. Séguin, passa en vente à l'Hôtel Drouot en 1867 où nous la revoyons de nouveau en 1874 à la vente de Laneuville. Mais il s'en trouve un dessin au Musée de Lille, dont nous donnons la reproduction et on peut juger de ce qu'étaient à l'époque les réceptions d'Isabey, peintre à la mode, recevant, tenant salon. C'est presque un club littéraire et artistique que nous montre là Boilly. Quelques aquarelles qui servirent d'étude à Boilly pour son tableau sont au Musée de Lille et la gravure de Clemens nous indique presque tous les portraits. Nous savons que le N° 25 est le peintre Gérard, auquel Isabey (N° 13), en habit rouge vif anglais et

Atelier d'Isabey.

Par E. Boilly.

[illegible]

Dès qu'un décès se produisait [illegible] nouvelle famille arrivait et chacun arrangeait à son [illegible] et selon ses moyens [illegible]

Ce fut le numéro 8 qui [illegible] Robin, ancien horloger de [illegible] à la mort de [illegible], le pastelliste [illegible] qu'Isabey [illegible] Citoyen [illegible]

[illegible]

Je te prie de me rendre le service d'[illegible] Citoyen Raimont, je crois qu'il n'ause demander les clefs à la Citoyenne [illegible] les [illegible] que quand on la [illegible] de près ; ce n'est qu'[illegible] trouver sur le [illegible].

[illegible]

Note. — J'ai soupé hier avec M[me] Latour [illegible] serai, je te [illegible] il s'agit.

[illegible]

Isabey [illegible] avec goût et dépensa beaucoup d'argent [illegible] avec sa [illegible] femme et [illegible] inusité chez les habitants des Galeries du Louvre. [illegible] une nombreuse et [illegible] lante société : les officiers de l'entourage du Premier Consul, leurs femmes [illegible] connues par leur beauté ou leur rang, des artistes célèbres ; tous venaient [illegible] dans son atelier.

[illegible] que Louis Boilly exposa au salon de l'an VI (Juillet 1798) [illegible] d'artistes dans l'atelier d'Isabey [illegible]

[illegible] tamment et qu'il a soif d'approcher. Nous avons perdu les traces de cette œuvre [illegible] fut commandée par un amateur, M. Séguin, passa en vente à l'Hôtel [illegible] où nous la revoyons de nouveau en 1874 à la vente de Laneuville [illegible] un dessin au Musée de Lille, dont nous donnons la reproduction [illegible] ce qu'étaient à l'époque les réceptions d'Isabey, peintre à la mode [illegible] salon. C'est presque un club littéraire et artistique que [illegible] quelques aquarelles qui servirent d'étude à Boilly pour son [illegible]

[illegible]



cheveux noirs, montre la peinture posée sur son chevalet, tandis que le paysagiste Taunay (N° 14) regarde par dessus l'épaule d'Isabey, et que derrière eux, l'artiste délicat qu'est Swebach (N° 10) et Martin Drolling (N° 7), autre peintre, font aussi partie de ce groupe. Plus loin, assis à une table, le Raphaël des fleurs Joseph Redouté (N° 6), Girodet (N° 26) élève de David, et à l'extrême gauche François Hoffman (N° 5) le critique convaincu du *Journal de Paris*, Corbet le sculpteur, Chenard artiste du Théâtre Italien, Boilly auteur du tableau, Percier et Fontaine les célèbres architectes décorateurs, Bidault peintre paysagiste, le fameux acteur Talma, Thiébaut peintre et architecte, Baptiste aîné acteur au Français, Vandéal peintre de fleurs, Méhul compositeur de musique, Lethière peintre d'histoire, Bourgeois miniaturiste, Serangely artiste peintre, Lemot et Chaudet sculpteurs, Menié peintre, de Marne paysagiste, Blot et Bertault graveurs, Carle Vernet peintre de batailles, y sont tous fidèlement représentés.

Le *Moniteur Universel* du 15 Novembre 1804 nous parle aussi de la gravure de A. Clémens :

« Les amis des Arts se rappellent sans doute un tableau d'une très heureuse composition et d'un effet très agréable qui fut exposé au Salon de l'an IX et qui fixa constamment la foule. Ce tableau était de Boilly et avait pour objet une réunion d'artistes chez Isabey. On ne devait point chercher dans cette réunion tous les artistes connus, ni même tous les artistes les premiers dans leur art; mais on y reconnaissait tous ceux que le peintre y avait placés et principalement Talma, Baptiste, Isabey, Vernet, Girodet, Swebach, Méhul, Lethiers, Chenard, Hoffman, de Marne. C'est un tableau que M. Clémens vient de graver avec beaucoup d'exactitude et de fidélité. »

Le *Moniteur Universel* fait erreur, ce n'est pas en l'an IX que ce tableau fut exposé, car c'est sur le Livret du Salon de l'an VI que nous le retrouvons, à moins qu'il n'ait été exposé deux fois.

Quatre planches au trait dans l'œuvre de Percier et Fontaine, ces artistes merveilleux dont le talent, la grâce, l'art distingué immortalisèrent l'art consulaire et du Premier Empire, nous font juger de tous les détails de l'ornementation employée par eux pour l'atelier d'Isabey. La planche N° 1 est justement la muraille du fond de l'atelier avec Diane et Apollon conduisant chacun leur char de nuit et de jour. Le N° 3 nous donne en plus grand les quatre panneaux représentant les Arts, panneaux qui se font vis à vis sur les deux murs les plus longs de l'atelier, les deux autres murs étant, nous le supposons, occupés par les portes et les fenêtres. Sous le buste central de la Minerve, un poêle était placé, orné d'un génie victorieux et d'un caducé avec cornes d'abondance, souhaits prophétiques des bienveillants architectes pour leur ami Isabey. Quant à la planche N° 4, elle donne les détails des supports, des ornements, des frises, d'un lampadaire, d'une jardinière et de différentes amphores destinées à compléter cet intérieur tel que le goût du jour l'exigeait.

Le 25 Germinal an XIII, c'est-à-dire le 15 Avril 1805, fut conclu devant le notaire Jallabert l'achat de la maison située n° 7, rue des Trois-Frères :

« Monsieur Jean-Baptiste Isabey, dessinateur du cabinet de Sa Majesté l'Empereur, des cérémonies et des relations extérieures, et Dame Justine Laurisse de Salienne, son épouse, ont acheté à M. Claude Vaillant, peintre en bâtiments et Dame Catherine Vatel, son épouse, un terrain et une

maison composée d'un étage ayant cinq croisées de face sur la porte cochère, trottoir pavé, cour et jardin et puits mitoyen dans la cour, pour la somme de trente-huit mille francs. »

La rue des Trois-Frères est devenue ensuite la rue Taitbout et l'ancienne maison d'Isabey répond au n° 59 de la rue de ce nom. C'est là qu'au printemps de 1805, il transporte ses pénates et qu'il va demeurer jusqu'à la mort de sa femme Justine de Salienne.

Tout ce qui précède nous prouve que la réputation d'Isabey était à son apogée, que la vie lui souriait maintenant, qu'il n'en était plus à se creuser la tête pour savoir comment soutenir sa famille et qu'avec la célébrité, l'existence facile, agréable, même luxueuse, était atteinte. Nous arrivons au moment le plus intéressant de sa carrière, il va approcher de très près le plus grand héros des temps modernes, il va passer dans son ombre et à ceux-là il reste comme une vague auréole, tout ce qui touche à Napoléon en gardant comme un pâle reflet.

Cette époque du Directoire et du Consulat fut un moment brillant, gai, amusant; on subissait le contre-coup de la Terreur, on voulait jouir, s'étourdir. Autant on avait tremblé, on avait souffert, autant on voulait oublier, se distraire. Les armées de la France, conduites par Bonaparte marchaient de victoires en victoires; après la tempête peu à peu le calme revenait. Les salons s'ouvraient, une nouvelle société se formait, car ceux qui autrefois recevaient, donnaient le ton, avaient disparu, ayant perdu leur fortune ou ayant émigré et ceux qui arrivaient se distinguaient plutôt par leur vulgarité et leurs allures outrées; Isabey, quoique fort gai, savait rester de bon ton; son humeur égale, facile, accessible à la plaisanterie en faisait le favori des salons; il n'y avait pas de fête complète sans lui. Il fût toute sa vie grand amateur de femmes et l'amour l'occupa dans plus d'une occasion; c'est le moment de son existence qui lui laissa les meilleurs souvenirs, évidemment il y noua quelques intrigues que les mœurs faciles du jour favorisaient; il était recherché, adulé, l'arbitre des salons, l'oracle des élégances. Jusqu'à sa mort il garda dans ses habits la coupe des modes du Directoire; Barras, les deux Garat, le sénateur et son neveu le chanteur fameux, de Trénis et Vestris, les danseurs inimitables, les hommes du jour, les Incroyables, étaient ses amis; il se vit longtemps l'hôte des salons de Mme Tallien, Mme de Staël, Mme Récamier, Mme de Montesson; ses manières raffinées et les habitudes de bonne compagnie qu'il avait contractées, dès son extrême jeunesse, dans le milieu de Versailles, le faisait accueillir partout où on réagissait contre le sans-gêne des mœurs révolutionnaires et le ton fruste des nouveaux parvenus. Vers 1796, il fit chez Mme de Montesson, veuve du Duc d'Orléans, la connaissance de Mme Campan, ou plutôt il la retrouva, car lorsqu'elle était première femme de chambre de Marie-Antoinette il avait dû la rencontrer à Versailles et cette relation influa très heureusement dans sa vie. Mme Campan, née Genest, était très dévouée à la Reine dont on la sépara de force lorsque celle-ci fut enfermée au Temple; la Révolution ruina tout à fait Mme Campan et pour soutenir son mari infirme, et élever son fils Henri, elle fonda en 1795, à Saint-Germain-en-Laye, un pensionnat de jeunes filles auquel elle donna le titre pompeux « d'Institution Nationale de Saint-Germain », y attira tous les meilleurs professeurs et finit par avoir un pensionnat fort à la mode où devait passer

Atelier d'Isabey.

Décoration par Percier et Fontaine.

[illegible] »

[illegible]

[illegible] pénates et qu'il va [illegible]

[illegible] ce qui précède nous [illegible] lui souriait maintenant, [illegible] se creuser la tête pour sav[illegible] soutenir sa famille et qu'avec [illegible] [illegible]ause, était atteinte. Nous arrivons [illegible] intéressant de [illegible] ombre et à ceux-là il reste comme [illegible]

Cette époque du Directoire et du Consulat [illegible]

[illegible] perdu leur fortune [illegible] leur vulgarité et leur [illegible]

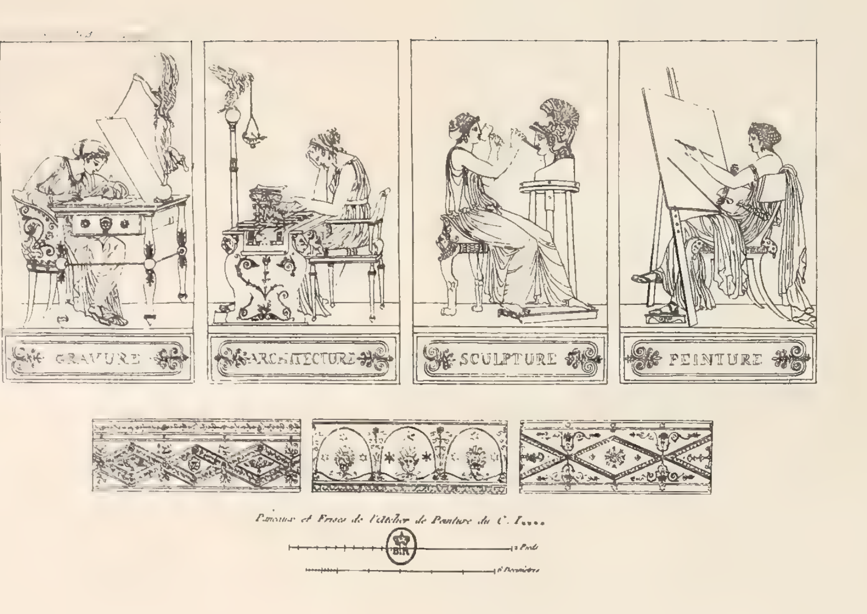
[illegible] qui lui laissa les meilleurs souvenirs, évidemment il y noua que[illegible] que les mœurs faciles du jour favorisaient ; il était recherché, [illegible] des élégances. Jusqu'à sa mort il garda dans ses ha[illegible]

[illegible] étaient ses amis ; il se [illegible] des salons de [illegible] Mme de Montesson ; ses manières raffinées et [illegible]

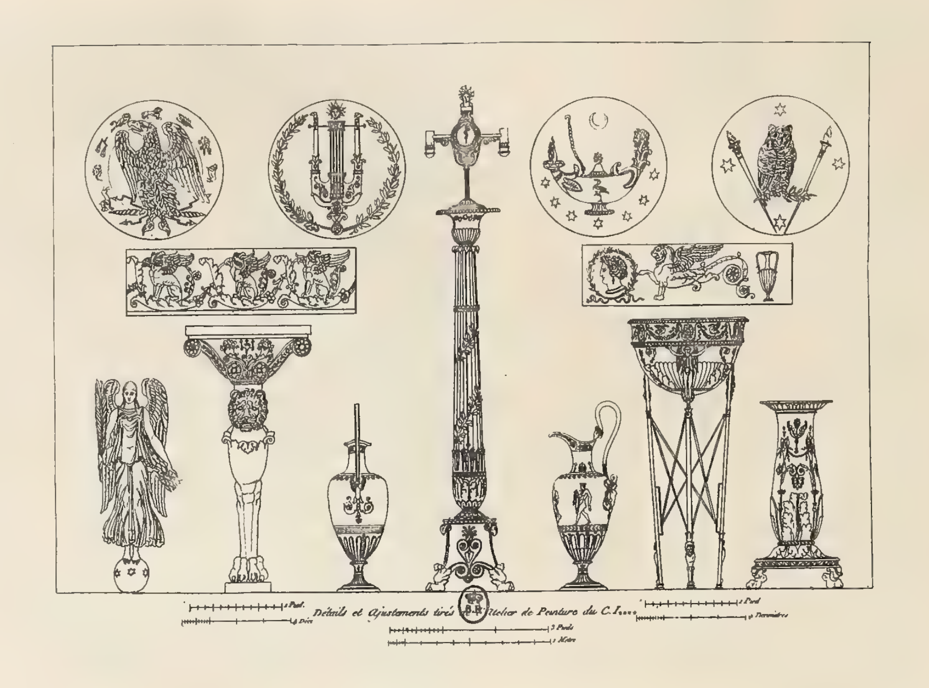
[illegible] ou plutôt il la retrouva, car lorsqu'elle était première femme [illegible] [illegible]toinette il avait dû la rencontrer à Versailles et cette relation [illegible]

[illegible] lorsque celle-ci fut enfermée au Temple ; la [illegible] et pour soutenir son mari infirme, et [illegible]

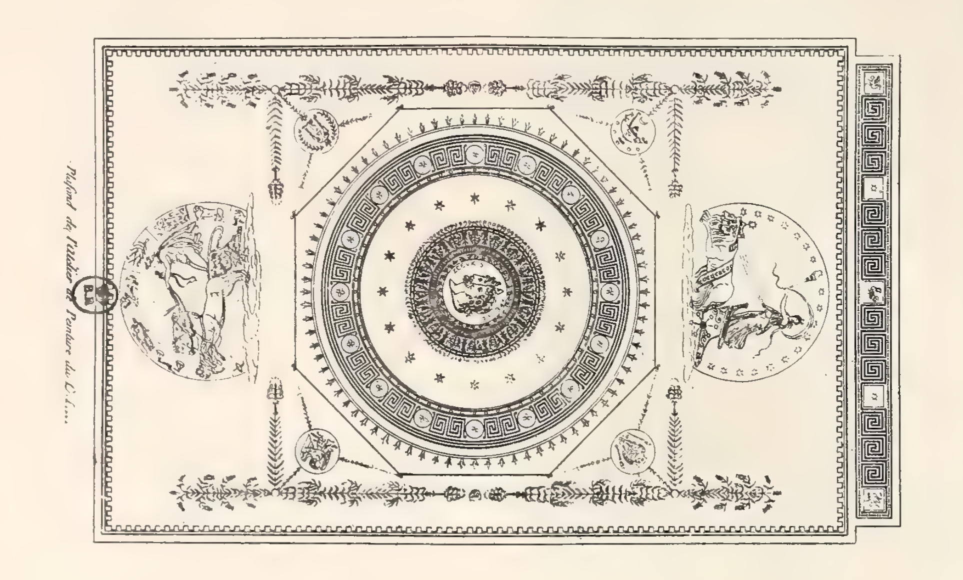
[illegible] et finit par avoir une pension [illegible]



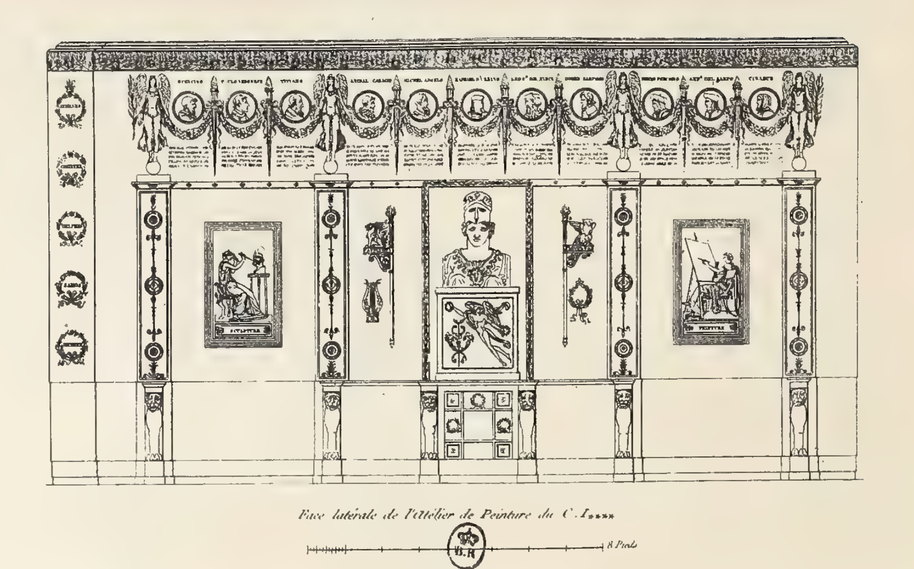
Peintures et Fresco de l'Atelier de Peinture du C. I****



Détails et Ajustements tirés de l'Atelier de Peinture du C. I****



Plafond de l'Atelier de Peinture du C. I....



Face latérale de l'Atelier de Peinture du C. I****

toute la jeunesse féminine élégante et distinguée. Mme Campan choisit tout de suite Isabey comme professeur de dessin à cause de sa grande réputation, elle lui adjoignit encore pour la peinture Léger et Thiénon ; pour la musique ce fut Steibelt, compositeur de musique et pianiste, un ami de notre héros sur lequel nous reviendrons, et Alvimare qui inspira à Hortense de Beauharnais le goût de la composition musicale.

C'est ainsi qu'Isabey fit connaissance d'Hortense de Beauharnais, que sa mère la Vicomtesse Joséphine de Beauharnais avait confiée à Mme Campan, de même que son fils Eugène, placé dans la pension de jeunes gens tenue par M. Mac-Dermott et voisine de la maison de Mme Campan.



Maison d'Isabey, n° 7, rue des Trois-Frères.

Isabey s'attacha à ces deux enfants et devint le maître préféré d'Hortense, dont il suivit les progrès en dessin et en peinture pendant toute sa vie, lui donnant des conseils et corrigeant ce qu'elle faisait. Il pénétra ainsi dans l'intimité de la famille Beauharnais et fut ensuite protégé par Bonaparte.

Nous allons citer ici quelques fragments de lettres qui parleront plus éloquemment que n'importe quel récit et nous donneront une idée des rapports constants du maître et de l'élève. Séjournant à Mantoue en 1797, Joséphine, qui avait rejoint Bonaparte pendant la campagne d'Italie, écrit à sa fille Hortense, pensionnaire chez Mme Campan :

« Applique-toi, je t'en prie, au dessin; je t'en apporterai de bien beaux et des plus fameux maîtres. Envoie-moi de temps en temps de tes ouvrages. J'espère que Mme Campan est bien contente de toi. »

Hortense alla rejoindre aux eaux de Plombières en Juillet 1798 sa mère, Mme Bonaparte qui venait de faire une chute pénible, étant tombée sur le sol avec un balcon, trop vermoulu sans doute, et qui, forcée de rester quelque temps immobile, désirait la société de sa fille pour abréger sa convalescence; Mme Campan lui écrit le 24 Juillet 1798 en lui parlant de la distribution de prix qui vient d'avoir lieu dans son pensionnat :

« L'exercice, ma bonne Hortense, a été le plus brillant de ma maison depuis qu'elle existe. Combien vous y avez été regrettée... ! Mais enfin au moment où Isabey vous a donné publiquement le premier prix de dessin, les applaudissements et la joie de vos compagnes étaient l'éloge le plus sincère de mon aimable Hortense. Votre bonne maman a joui de ce spectacle, c'est à elle que le prix a été porté; malheureusement le bon papa n'est venu qu'au bal du soir... Le prix qui vous est destiné est charmant, c'est une madone de Raphaël avec l'Enfant Jésus. »

La bonne maman est Euphémie Tasher de la Pagerie, Mme Veuve Renaudin, seconde femme du vieux Marquis de Beauharnais, grand-père d'Hortense et tante elle-même de Joséphine Bonaparte.

Ensuite Hortense quitte définitivement le pensionnat, et après la campagne d'Egypte, le Premier Consul et Mme Bonaparte s'installant aux Tuileries, elle les suit; fraîche, fine, charmante, gracieuse, elle s'attache tous les cœurs et accompagne sa mère partout pendant les nombreuses fêtes du Consulat.

Mme Campan conserva jusqu'à sa mort en 1822 une très grande influence sur son élève et lui écrivait constamment, lui donnant de maternels conseils; elle lui envoie une longue lettre le 7 Avril 1800 qui finit ainsi :

« J'attends une lettre de votre maman ou de vous sous peu de jours. L'idée que vous avez eue est mieux placée que jamais et produira un excellent effet. Faites-moi, je vous prie, un beau dessin d'un des mamelucks du Premier Consul, Isabey vous donnera des conseils; il sera exposé à mon exercice et ce sera le premier, le seul ouvrage que j'aurai de mon Hortense. »

Hortense fit en effet le portrait de Roustam le mameluck, serviteur et homme de confiance du Premier Consul.

Voici encore un autre fragment de lettre de Mme Campan adressée à Hortense de Beauharnais en avril 1800 :

« Vous ne pouvez pas quitter Isabey comme maître de dessin, vous le désoleriez; vous vous feriez des ennuis dans son parti, car chaque artiste a le sien. Voici ce qu'il faut faire sans céder ni à Isabey ni à David : Prendre des leçons de peinture du jeune élève qu'on vous a indiqué et continuer de dessiner de temps en temps avec Isabey. Dans vos voyages, vous aurez toujours des crayons; l'apprêt pour la peinture est plus difficile, amenez donc ce genre au degré où Mlle Godefroy le possède actuellement. Vous pouvez toujours avoir un dessin commencé. Isabey vous dira : « Je peux vous faire peindre. » Vous répondrez : « Je compte toujours sur vos soins pour la partie du dessin, mais j'ai promis d'apprendre à peindre avec un élève de David. » Celui-là vous dira : « Ne dessinez pas, cela vous refroidit. » Vous continuerez sans le croire et vous ferez bien. Ne donnez pas de cachet à Isabey, il ne tient qu'à l'avantage d'aller chez vous et d'y avoir accès libre; par la suite vous verrez, ou si vous le permettez, nous verrons ce que vous aurez à faire; mais cela n'est pas pressé. »

Autre lettre de Mme Campan à Hortense de Beauharnais, le 29 Avril 1800 :

« J'embrasse tendrement Caroline et je la recevrai avec bien du plaisir, mais qu'elle m'obtienne donc de ce cher Isabey la dernière séance à son portrait; les artistes sont aussi oublieux que les jolies femmes. »



Mme Campan.
Collection du Prince de la Moskova.

Caroline Murat était la sœur cadette de Bonaparte et l'ancienne élève de Mme Campan; elle épousa le général Murat en 1802 et devint plus tard reine de Naples.

Après l'attentat de la machine infernale, le 24 Décembre 1800, rue Saint-Nicaise, qui eut lieu à 8 heures 12 minutes du soir et auquel le Premier Consul, se rendant à l'Opéra, échappa comme par miracle, de même que les personnes qui le suivaient

dans la seconde voiture et qui étaient : Joséphine, Hortense et Caroline Murat accompagnées de l'aide de camp de Bonaparte le colonel Rapp, Mme Campan écrit à



Portrait-charge d'Henry Campan.
Collection Malherbe.

Hortense le 26 Décembre 1800 pour les féliciter d'être sains et saufs et elle ajoute : « Je craignais que la commotion n'ait brisé la glace du dessin d'Isabey, cela l'aurait abîmé ».

Elle fait allusion évidemment à une miniature faite par Isabey que Joséphine Bonaparte ou Hortense devait porter en bijou. Les journaux du temps parlent de la présence d'Isabey à l'Opéra ce soir-là, où l'émotion fut grande, lorsqu'on apprit le terrible danger qui avait menacé le Premier Consul. On donnait pour la première fois



Mme Joséphine Bonaparte, 1798.
Appartient à Mme de Taigny.

la « Création du Monde », oratorio de Haydn; les places avaient été doublées de prix pour cette représentation exceptionnelle, mille quatre cent dix-sept personnes y furent présentes et la recette se monta à 24.000 francs. Steibelt, ami d'Isabey et professeur de musique des Beauharnais, ayant été exilé à la suite de bruits fâcheux qui couraient sur son compte, et voulant rentrer en grâce, avait rapporté d'Allemagne cet



Bonaparte, 1800.
Collection Bernard Franck.

oratorio qui eut le plus grand succès, ainsi que les autres œuvres de Haydn qu'il mit à la mode.

En Janvier 1801, Mme Campan écrit :

« Lolotte a un petit rôle qu'elle joue à merveille, mais la petite Isabey et elle ne pouvaient jamais retenir le mot de la réplique. Pour obvier à cet inconvénient, je les fais tenir par deux plus grandes qui leur prennent le bout du petit doigt quand elles doivent parler; de cette manière, elles vont à merveille. Je l'ai déjà pensé, je serais parvenue à faire danser des petits chiens à ravir. »

Lolotte, dont il est question ici, était Charlotte Bonaparte, fille de Lucien, frère de Napoléon. Il s'agit d'une comédie composée par Mme Campan et que ses élèves doivent jouer pendant les jours gras; c'est de la fille aînée d'Isabey, plus tard Mme Ciceri, qu'il est question et Mme Campan espère qu'à sa petite fête, non seulement Hortense assistera, mais aussi le Premier Consul !

Voici un Palmarès de l'Institution de Mme Campan où Alexandrine Isabey obtint un prix; mais ce fait n'était pas fréquent, paraît-il, car les deux filles d'Isabey furent élevées chez Mme Campan et leur père les en retira parce qu'elles n'avaient pas assez de prix, ensuite le 19 Février 1807, Mme Campan écrit à la Reine Hortense qu'il les a ramenées chez elle, et qu'il donne plus que jamais ses soins à la partie du dessin.

PALMARÈS DE L'INSTITUTION DE Mme CAMPAN

Maison d'éducation de Mme Campan à Saint-Germain-en-Laye (Département de Seine-et-Oise).
4 et 5 Thermidor an XI (23 et 24 Juillet 1803)

Classe Verte :

Alexandrine Isabey de Paris obtient un prix.

Professeurs de la Maison d'Éducation « pour la partie du dessin » :

Messieurs Isabey, Buguet, Thomas.

Dans la même classe « verte » sont nommées :

Clothilde et Antoinette Murat, Marcelle Clary, etc.

(Papiers de la famille Campan).

Le général Baron Thiébault a laissé des mémoires où il raconte un déjeûner qu'il fit aux Tuileries, pendant l'hiver de 1801, dans l'appartement qu'y occupait le général Murat avec sa femme Caroline, la jolie sœur de Bonaparte « vrai paquet de roses dans du lait » :

« Il était difficile d'être plus simple que Murat, plus naturel que ne le fut cette future reine de Naples.

Dans une position d'autant plus élevée qu'elle s'éloignait de leur position ancienne, sur la voie de toutes les prospérités humaines, placés au premier rang comme parents de celui qui devait devenir l'homme le plus puissant du monde, tous deux à cet âge par qui tout s'embellit, elle jolie comme les anges, lui superbe de taille, de force, de visage, de chevelure, et couvert de lauriers moissonnés en Italie, en Allemagne et en Egypte. Après un excellent déjeûner servi dans une très belle porcelaine, on apporta un pot de grès fort grossier et contenant du raisiné : « C'est un régal de mon pays, me dit Murat, c'est ma mère qui l'a fait et me l'a envoyé. »

« Au moment où nous sortions de table, Isabey apporta une miniature, représentant Achille Murat qui venait de naître, la copie fut jugée digne de l'original, arrivant au monde comme le complément de tant de prospérités. »

Murat et sa femme formaient un couple fort uni et Mme Campan, dans une de ses lettres à Hortense, la prie de dire à Caroline, qu'il est inutile qu'elle embrasse son mari au théâtre, devant tout le monde, car cela fait jaser et scandalise, qu'une meilleure tenue s'impose.

Plus loin le général Thiébault ajoute qu'à la fin de son séjour à Paris, dînant un jour chez le Premier Consul et ayant montré à Mme Bonaparte, une tabatière avec le portrait de son père peint par Sicardi, Mme Bonaparte, après l'avoir longtemps admirée, la déclara magnifique et ajouta qu'elle éprouvait un vif regret de n'avoir pas été peinte par Sicardi.

« Je me demandais ce qui l'empêchait de mettre fin à son regret; ce n'était pas son âge, le plus grand nombre de ses portraits est postérieur à cette époque qui, d'ailleurs, est son époque historique. J'ai donc cru que c'était par égard pour Isabey qu'elle ne s'était pas fait peindre par Sicardi. »

Nous avons trouvé un billet d'Isabey dans les Archives de Reims de la collection Tarbé adressé au citoyen Degoti aux Menus-Plaisirs, rue du Faubourg Poissonnière :

« Isabey salue Degoti et le prie de lui faire savoir par le porteur, quel jour, à quelle heure et à quel endroit Mme Campan doit envoyer chercher les décorations; elle m'a bien prié de lui faire savoir aujourd'hui cette réponse. Je vous salue de cœur. »

Ce 13 Pluviôse (Janvier).



Bonaparte, 1801.
Collection Bernard Franck.

Les Menus-Plaisirs étaient l'atelier de décoration pour l'Opéra et le théâtre des Tuileries, dont Degoti était le peintre décorateur en chef de 1795 à 1808, moment où Isabey lui succéda. Cet atelier était situé dans l'emplacement actuel du Conservatoire de Musique et de Déclamation. Degoti avait le droit de travailler pour les particuliers et il est à présumer qu'il s'agit ici de décors qu'il peignît pour le pensionnat de Mme Campan, soit en Janvier 1801 pour la pièce dont nous parlons plus haut, soit en 1803, car nous trouvons dans une lettre de Mme Campan à son fils Henri, le 2 Janvier 1803, qu'elle va faire jouer *Esther* de Racine et *la Rosière de Salancy* de Dorat le 12 et le 13 Février : « Il ne faut pas cette année, dit-elle, gagner le carême, le clergé rétabli en totalité le trouverait mauvais. » On joua encore *Esther* à Saint-Germain le 2 Prairial an XI (22 Mai 1803); Adèle Auguié, la très jolie nièce de Mme Campan, devenue plus tard Mme de Broc, dame d'honneur de la reine Hortense s'acquittait fort bien du rôle d'Esther, remarque Mme Campan, mieux que Mlle Duchesnois des Français; Mme Campan fait ici allusion à une représentation d'Esther donnée à cette époque sur le théâtre de la Cour à Saint-Cloud. Les principales actrices du pensionnat étaient Mlle de Beauharnais, les demoiselles Auguié (Eglé et Adèle) et Mlle Pannelier, toutes trois nièces de la directrice. Hortense resta très attachée à ses anciennes compagnes de Saint-Germain, un des plus grands plaisirs de sa vie était de les retrouver; Aglaé Auguié devint la Maréchale Ney et la pauvre Adèle de Broc, qu'Hortense Bonaparte aimait tant, périt sous ses yeux à Aix-les-Bains, noyée en traversant un torrent sur une étroite planche. C'est au milieu de toute cette jeunesse qu'Isabey passait sa vie, égayant tout le monde à la Malmaison, arrangeant les promenades, les fêtes, étant metteur en scène, décorateur, acteur, portraitiste, professeur, etc., suivant les besoins et les circonstances. Il resta toujours très intime avec Joséphine, était de toutes ses fêtes et de ses petits soupers; car Joséphine, devenue Impératrice, demeura malgré toute sa grâce, un peu bohême; mais elle savait captiver son entourage et garder des partisans, si bien qu'elle forma à Bonaparte une escorte d'artistes et d'écrivains dévoués.

Hortense, le 4 Janvier 1802 épouse Louis Bonaparte, frère du Premier Consul, sans aucun enthousiasme; et la pauvre femme toute sa vie traînera le poids de l'erreur commise par sa mère, laquelle désirait s'attacher toujours plus l'époux auquel elle ne pouvait donner d'héritier et sacrifiait sa fille pour se concilier un allié dans une famille qui la détestait.

Mme Campan écrit à Mme Louis Bonaparte en 1804 :

« Mon cher ange, recevez mes remerciements. Isabey m'a apporté hier votre portrait, il ne m'a pas quittée de toute la journée; je l'ai fait dîner, souper avec moi. Il est parfaitement ressemblant et composé avec goût. Les accessoires en sont aussi bien traités que la ressemblance est précieuse. »

Il s'agit sans doute de la miniature appartenant actuellement à M. Gaëtan Partiot, arrière neveu de Mme Campan et que M. C. d'Arjuzon a placée aux premières pages de son livre : « Madame Louis Bonaparte ». C'est une délicate petite effigie où Hortense semble très amaigrie et songeuse; elle est appuyée contre une fenêtre ouverte, un joli paysage s'aperçoit au fond.

Dans ce livre intéressant de M. d'Arjuzon est raconté le mariage d'Aglaé Auguié,



Esquisse pour le tableau : Visite de Bonaparte
à la manufacture des frères Sevenne, à Rouen.
Sépia appartenant à Mme de Basily-Callimaki.

Les Menus-P[illegible] Tuileries, [illegible] le peintre décorateur en chef de 1705 à [illegible] Isabey [illegible]. Cet atelier était situé dans l'emplacement actuel [illegible] toire de [illegible] et de Déclamation. [illegible] avait le droit de travailler [illegible] [illegible] est à présumer [illegible] qu'il peignit pour le [illegible] de [illegible]mpan, soit en janvier [illegible] nous [illegible] [illegible], car nous trouvons [illegible] Campan à son [illegible] [illegible] le 12 et le 13 Février : « il [illegible], dit-elle, gag[illegible] [illegible] s'acquittait fort bien du rôle d'Esther, remarque M[illegible] C[illegible] mieux [illegible] M[illegible] Duchesnois des Français; Mme Campan fait ici allusion à [illegible] représentation d'Esther donnée à cette époque sur le théâtre de la [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] reste [illegible] plus [illegible] [illegible] milieu de toute cette [illegible] rateur, acteur, [illegible], etc., suivant les besoins et les circonstances. Il resta toujours [illegible] Joséphine, était de toutes ses fêtes et de ses petits [illegible] mais elle savait captiver son entourage et garder des partisans, si bien [illegible] à Bonaparte une escorte d'artistes et d'écrivains dévou[illegible]

[illegible] pour se concilier [illegible]

[illegible]

[illegible] pas [illegible] de tem[illegible] je lui fait d[illegible], souper avec moi. Il est par[illegible] et composé avec goût. Les accessoires en sont aussi bien traités que [illegible]

Il s'agit sans doute de la miniature appartenant actuellement à M. Gaétan [illegible] [illegible] son [illegible] : « Madame Louis Bonaparte ». C'est une délicate p[illegible]

[illegible]



nièce de Mme Campan, avec le Maréchal Ney; tous les détails en sont tirés des papiers inédits de la famille Campan. Isabey, peintre du Premier Consul, âgé de 34 ans, y figure comme témoin, il donne son adresse : Galerie du Louvre. Le mariage eut lieu le 29 Juillet 1802; là aussi Isabey a préparé la fête et le soir on donne une comédie de circonstance composée par Dupaty, jouée par Savary, Mlle Pannelier et ses cousines Antoinette Gamot et Adèle Auguié; une chaumière élevée sur un tertre a été convertie en salle de spectacle par les soins d'Isabey, le décorateur par excellence et le boute-en-train de la bande. Ce n'est pas tout encore, sous la conduite d'un jeune paysan, on se rend au milieu des bois, dans une cabane, afin d'y consulter une sorcière diseuse de bonne aventure : « Le paysan c'est Isabey, la sorcière c'est Mme Campan. Tous deux font assaut de verve et d'esprit, puis ils entraînent la jeunesse vers le bal... » « Pendant plusieurs jours, dit Mlle Alexandrine Pannelier plus tard Baronne Lambert, dans son journal intime, on ne parla que de cette fête à La Malmaison, et longtemps après, on la citait encore comme une des plus jolies qu'ait organisées Isabey. » Cette vie qui commençait si gaiement et qui devait finir d'une manière si tragique fut remplie d'actions de bravoure et d'éclat; le général Ney avait une belle prestance, une figure mâle et énergique; il était bon, très passionné, brusque et un peu rude, mais avant tout patriote enthousiaste, dévoué au bien de la patrie.



Mlle Henriette Rath.
Collection Pierpont-Morgan.

Le 22 Juillet 1803 naquit Eugène Isabey rue des Orties, au Louvre, le seul des fils de notre héros qui survécut jusqu'à un âge avancé et acquit une grande réputation comme peintre de marine et de genre. Les deux filles, toutes deux jolies, mariées plus tard l'une à Ciceri, peintre décorateur, et l'autre à Collioud, étaient plus âgées; son fils Hector naquit en 1798.

Nous avons fait parler plusieurs témoins de la vie d'Isabey, maintenant il faut le



Collection David Weill.

laisser raconter lui-même ses rapports avec le Premier Consul et sa famille. Nous sommes trop heureux lorsque nous pouvons découvrir des fragments de son journal, où il se raconte lui-même :

« Parmi les nombreuses élèves qui suivaient ma classe de dessin chez Mme Campan, aucune ne m'inspira plus d'intérêt que la jeune Hortense de Beauharnais. Je le lui témoignai et devins bientôt l'ami de Madame Bonaparte. Dans mes fréquents voyages à St-Germain, souvent elle me confiait ses enfants pour les emmener ou les reconduire en pension : ceux-ci m'aimaient beaucoup, parce qu'ils s'amusaient en ma compagnie, et que je consultais leur goût dans le choix des distractions que je m'efforçais de leur offrir.

« Madame Bonaparte habitait alors la petite maison de la rue Chantereine qui avait appartenu à Talma; mais le général qui, un peu par calcul désirait la solitude, voulant d'ailleurs se soustraire à la curiosité et aux importunités des solliciteurs, parla d'acheter une campagne dans les environs de Paris. L'ayant ouï dire, Madame Lecoulteux, avec laquelle j'avais de fréquents rapports d'intimité, me chargea de faire des ouvertures à Madame Bonaparte, au sujet d'une propriété qu'elle possédait près de Rueil. Celle-ci consentit à la visiter; je l'accompagnai et l'acquisition de La Malmaison fut faite sur l'heure même.

« Le château était loin de réunir les conditions d'élégance et de confortable que pouvait désirer la femme du général en chef de l'armée d'Italie; les pièces étaient à peine meublées et les murs dans un état de délabrement déplorable. Cependant grâce au bon goût de la châtelaine, au talent de Fontaine, les choses furent mises assez vite dans un état présentable. Berthaud fut chargé de remanier le parc et en fit un petit chef d'œuvre qui justifia pleinement la réputation de l'ancien élève de Robert.

« Au retour de la campagne d'Italie, le vainqueur d'Arcole et de Lodi vint s'installer à La Malmaison. Il trouva le château restauré et établit en sa nouvelle demeure le train qui convenait à son rang. Les salons furent remeublés, la cave bien montée, les écuries, la livrée mises sur le pied convenable pour recevoir la bonne compagnie qui commençait à se grouper autour du pouvoir nouveau. L'intimité fut restreinte dans les premiers temps du retour du général; mais comme il avait rapporté d'Italie le goût des spectacles et des charades, il se mêlait volontiers à nos divertissements. Il jouait aux barres et trichait même pour ne pas se laisser prendre. Il affectionnait particulièrement les rôles tragiques qui, selon lui, convenaient mieux à sa voix sonore et à sa figure maigre et expressive. Sa danse favorite était la *Monaco :* du moins, disait-il, c'est un exercice salutaire. Nos charades étaient jouées sans aucun apprêt derrière les paravents; des châles, tout ce qui tombait sous la main constituait nos ressources en costumes et accessoires. Ce ne fut qu'au retour de Marengo que nous abordâmes la comédie sérieuse et qu'une salle de spectacle fut construite à cet effet. Nous jouâmes successivement : le Barbier de Séville, Crispin Rival, les Fausses Confidences, le Collatéral, l'Impromptu, la Gageure, l'Avare, les Plaideurs, etc... Je cite ces pièces pour donner une idée des ressources de notre troupe. Nos directeurs étaient Mademoiselle Hortense et son frère Eugène de Beauharnais, nos maîtres : Talma, Michot, Fleury et Mademoiselle Mars.

« Là j'exécutai le premier portrait en pied du général Bonaparte. Du matin au soir, je le voyais se promener solitairement dans le parc, les mains derrière le dos, absorbé dans ses conceptions; il me fut aisé de saisir son expression pensive et la physionomie de sa tournure. Ce portrait terminé je le présentai au général. La ressemblance lui plut, il me félicita surtout de pouvoir travailler ainsi sans faire poser mon modèle.

« Les séjours que le général faisait parmi nous n'étaient pas de longue durée. Parfois il a pu désirer le repos, mais il ne savait pas le goûter. Ce fut pendant cette apparence d'inaction que la campagne d'Egypte fut résolue. Désigné pour l'accompagner, Eugène voulait absolument que je fisse partie de l'expédition; mais ce projet n'eut pas de suite et je dus demeurer.



Visite de Bonaparte
à la manufacture des frères Sevenne, à Rouen.
Sépia du Musée de Versailles.

laisser raconter lui-même ses rapports avec le [illegible] [illegible]

[illegible] qui suivaient ma classe de [illegible] des fréquentes [illegible] St-[illegible] les enfants [illegible] ceux-ci m'amenèrent [illegible] compagnie, et que je [illegible]

cais de leur [illegible]

Chantereine qui avait appartenu à Talma [illegible] et qui, un [illegible]

[illegible] collectionneurs [illegible] d'acheter

[illegible] avais de [illegible] faire des [illegible]

[illegible]

remanier le parc et [illegible] de l'ancien élève de Robert.

« Au retour de [illegible] campagne d'Italie, le vainqueur d'Arcole et de Lodi vint s'installer [illegible] La Malmaison [illegible] à son rang. Les salons furent [illegible], la cave bien montée, les écuries [illegible] mises sur le pied [illegible] able pour recevoir la bonne compagnie qui commençait à se grouper [illegible] du pouvoir [illegible] fut restreinte dans les premiers temps du retour du général, [illegible] goût des spectacles et des charades, il se mêlait volontiers à nos [illegible] se laisser prendre. Il affectionnait [illegible] qui, selon lui, [illegible] à sa voix sonore et à sa [illegible] c'est un [illegible]

[illegible] Ce ne fut qu'au retour de M[illegible] [illegible] spectacle fut construite à cet effet [illegible] les Fausses Confidences, le [illegible] ressources de notre troupe. Nos directeurs étaient Mademoiselle Hortense et son frère [illegible] Beauharnais, nos maîtres : Talma, Michot, Fleury et Mademoiselle Mars.

« Là j'exécutai le premier portrait en pied du général Bonaparte. Du matin au soir [illegible] se promenait solitairement dans le parc, les mains derrière le dos, absorbé dans ses [illegible] me fut aisé de saisir son expression pensive et la physionomie de sa tournure. [illegible] le présentai au général. La ressemblance lui plut, il me félicita surtout de [illegible] faire poser mon modèle.

« Les séjours que le général faisait parmi nous n'étaient pas de lo[illegible]

[illegible]



« Le retour du vainqueur des Pyramides ne modifia pas sensiblement nos habitudes d'intimité; seulement dès qu'il était présent, invinciblement tout ramenait autour de lui les idées guerrières. Je vois encore, comme si j'y assistais, un déjeûner champêtre que l'on nous servit sous les beaux ombrages du parc une matinée de printemps. Un ton de badinage y régnait; on projetait des jeux innocents à la mode dans le grand monde d'alors. Nous sommes interrompus par l'approche d'un grenadier tenant une lettre à la main pour le général. « Ah! dit celui-ci en examinant attentivement le militaire, nous nous sommes vus là-bas. N'étais-tu pas un des braves qui, devant Aboukir, gardaient une batterie d'où ils ont été culbutés? Vous étiez cinq. Ton nom est Joly, je m'en souviens; c'est toi qui m'a remis trois sabres que m'envoyait Junot. » — « C'est absolument çà, mon général. J'étais avec Toinon, le grand blond, un fameux rageur vous savez. » — « Oui, oui, répondit en riant Bonaparte. »

« Cette petite reconnaissance suffit à le mettre de bonne humeur pour toute la journée. Se levant de table, il dit à sa femme : « Vois-tu, chère amie, c'est avec des gaillards comme ceux-là qu'on gagne des batailles. » — « Mais c'est avec ta bonté, répliqua Joséphine, que tu gagnes tous les cœurs. »

« Elle disait vrai. Ajoutons que tout éclair de bonté partant d'un homme de guerre touche profondément. Napoléon, par cette promptitude de mémoire, la cordiale fraternité qu'il ressentait pour le soldat, excitait autour de lui l'enthousiasme jusqu'au fanatisme.

« Je citerai parmi ceux qui subissaient complètement ce prestige du jeune héros, le mameluk Roustam revenu d'Egypte à la suite du général. Il m'aimait parce que j'avais la complaisance d'écouter son langage arabe, en lui laissant croire que je le comprenais. Pendant longtemps il crut pouvoir exprimer toutes ses pensées avec deux mots français : Vive Bonaparte! Il suivait toujours le sort de son maître. Une forte blessure au talon l'empêcha d'accompagner le général un jour de bataille, il en gémissait : « Qui sait, lui dis-je, c'est peut-être un bonheur pour toi, un boulet de canon aurait pu t'emporter! » — « Non, me répondit-il avec feu, à côté du Consul, jamais mort. » Et ce dévouement devait pourtant s'affaiblir comme celui de la plupart des serviteurs du futur empereur. Je laisse aux moralistes à décider si en agissant ainsi, ils ont subi cette loi même de la passion, qui, lorsqu'elle ne peut plus augmenter, doit décroître. Ce n'est pas philosophiquement, mais avec douleur que j'enregistre ce fait que Roustam donna le signal de la défection en refusant en 1814 de suivre l'Empereur à l'Ile d'Elbe.

« Joséphine subissait l'ascendant de son époux, je remarquais avec sollicitude que son affection semblait augmenter, tandis que l'amour du général s'affaiblissait avec le temps. En dépit de quelques défauts qui tenaient à son éducation créole, à une mobilité d'impressions qui donnait prise à la malveillance, on l'aimait. Toujours en elle l'action d'un cœur aimant se faisait sentir; sa bienveillance était extrême et donnait du charme à tous ses rapports. Certaine de l'admiration que provoquait sa grâce pleine d'abandon, elle paraissait ambitionner davantage l'estime des qualités de l'esprit. C'est là qu'elle plaçait sa coquetterie. Elle avait enseigné à ses enfants l'art de plaire. Mademoiselle de Beauharnais était adorée; douée de toutes les séductions, simple et modeste durant sa haute fortune, elle sut montrer plus tard l'énergie et la résignation d'une âme forte. Elle justifia pleinement le mot de Madame Krudner à la date de 1815 : « Elle ressemble à la mer qui doit tous ses effets aux orages. »

« Il n'est pas étonnant que de telles femmes aient attiré une nombreuse société à La Malmaison. La nomination de Napoléon à la dignité de Premier Consul contribua, en outre, à donner une grande animation à ce séjour. L'attention publique s'arrêtait sur ce jeune gagneur de batailles et sa présence imposait silence aux factions; on pressentait de grandes destinées réservées au héros; après avoir essayé du gouvernement de tous, on courait aveuglément au devant de celui d'un seul homme.

« Ce furent alors vraiment les jours brillants de La Malmaison, que les Tuileries et Saint-Cloud n'avaient pas encore fait abandonner. Quel brouhaha sur la route! Quel flot de visiteurs s'entre-choquant du matin jusqu'au soir! Dès six heures du matin arrivaient les ministres, à huit heures les rapports des préfets, après déjeûner les conseillers d'État, puis les consuls, le soir les ambassadeurs et la société particulière du Premier Consul : Mesdames Leclerc, Bacciochi, sœurs de Bonaparte, les généraux et colonels : Lannes, Lavalette, Duroc, Junot, Bessière, Rapp, etc... On évitait de

toucher aux questions politiques, mais chacun s'appliquait à lire sur la figure du Premier Consul si les choses marchaient à son gré.

« Un jour nous étions au billard quand arrive Lacuée, aide de camp, porteur de dépêches datées de Bruxelles. Il ne peut pénétrer jusqu'à Bonaparte enfermé avec Bourienne. Celui-ci sort enfin du cabinet et nous jette rapidement en passant un « Garde à vous ! Le Premier Consul n'est pas de bonne humeur. » — « Qu'a-t-il, dites en grâce? » — « Il vient d'apprendre la mort de Paul Ier... » Sous cette impression on se mit à table. Personne ne se souciait d'entamer la conversation; il régnait un silence embarrassant. Lacuée ne mangeait pas, il se dissimulait voulant être remarqué dans un meilleur moment. Ce qu'il redoutait cependant ne tarda pas à arriver. Interpellé brusquement : « A propos, Lacuée, vous arrivez de Bruxelles? » Il ne pouvait nier. « Oui, général. » — « Combien y a-t-il de femmes galantes? » — « Trois cent soixante-cinq, » répondit hardiment l'intrépide aide de camp, heureux du tour que prenait l'interrogatoire. Le Consul sourit; il cherchait à interdire les gens et savait apprécier les reparties promptes et spirituelles. Cet incident détendit un peu les nerfs des convives, mais le Consul redevint soucieux et méditatif. Plus tard, causant avec Mme de Narischkine de l'étrange effet que produisit sur le Consul la mort de Paul Ier : « N'en soyez pas surpris, me dit-elle, il savait que son buste était au château de l'Ermitage, et chaque fois que l'Empereur Paul passait devant, il ôtait son chapeau en répétant : « Saluons le plus grand général des temps modernes ! »

« L'histoire d'ailleurs nous a initiés aux plans que formait alors contre l'Angleterre, le général Bonaparte, comptant sur le concours de la Russie pour les amener à bonne fin. Dans le but de renouer des relations de même nature avec Alexandre, Duroc partit aussitôt en mission pour Saint-Pétersbourg.

« Si l'on avait conscience, au moment même, de l'importance des choses, que de détails j'aurais pu consigner qui ont échappé alors à mon attention ! Ma vie journalière, durant ce séjour à La Malmaison, serait aujourd'hui de l'histoire; un mot, une plaisanterie prennent à cette distance, grâce aux noms auxquels ils se rattachent, une physionomie piquante. Je citerai comme exemple l'anecdote suivante qui est restée dans mes souvenirs :

« Un jour, Rapp étant de service, dut annoncer les envoyés de Corse. Malgré les gestes du Premier Consul qui l'invitait à se retirer, il demeure dans le salon. Après l'audience, Bonaparte lui demande pourquoi il n'avait pas voulu sortir : « Téné Chénéral, répond Rapp avec sa forte prononciation alsacienne, tous les Corses sont de s... coquins. » Cela dit, il vient dans la pièce où nous étions réunis, nous conter la chose. « Ché crois que che fiens de tire une pêtise, ajoute-t-il en se grattant la tête. » — « Tu en es bien capable, s'écria en riant Savary. » A dîner le Premier Consul, prenant un air sévère, demande à Madame Bonaparte si elle avait entendu dire que tous les Corses étaient des coquins. Demande à Rapp, ajouta-t-il, il te le dira. » Puis il partit d'un franc éclat de rire auquel nous nous joignîmes tous. Il augmenta la confusion de ce pauvre Rapp. Ce fut, au reste, la seule punition que le Premier Consul lui infligea.

« Notre séjour était rempli par de fréquentes promenades dans les environs, quelquefois même de petits voyages. Nous allâmes entre autres à Morfontaine où habitait Joseph. Celui-ci pour fêter son frère et chasser l'ennui, avait réuni de joyeux convives : Talma, Michot, Arnauld, Despréaux le chansonnier, Méhul, Coupigny, Menneval qui se tenait modestement à l'écart, mais que sa figure fine et discrète désignait, sans qu'il le soupçonnât, à l'attention de l'Empereur. Il y avait aussi d'Effreville, vieux poète ami de Lucien; il amusait singulièrement Bonaparte par sa naïveté et son entêtement à garder une perruque à queue. Cette malheureuse perruque donna lieu à des mystifications sans nombre, et fit les principaux frais de notre gaieté. Garat occupait les soirées; sa vogue était telle, dès le commencement de la Révolution, qu'il fut le seul qui osa affronter la Terreur en conservant son costume de petit maître. Son nom était connu de tout le monde et ses excentricités acceptées comme des traits d'esprit. Musicien exquis, il faisait d'une romance, un drame ou une idylle; interprète émouvant de Glück, il joignait à son talent une verve qui, en dépit de son afféterie, devenait communicative. Recherché dans toutes les réunions et exposé à rentrer très tard dans la nuit, il n'avait qu'à entonner une roulade pour être reconnu des postes et dispensé de montrer aux sentinelles sa carte de citoyen. Hélas ! ce petit voyage de Morfontaine fut le dernier que nous fîmes dans de pareilles conditions; le règne de l'étiquette allait arriver; le Premier Consul



Mme Récamier.
Collection Pierpont-Morgan.

[illegible] aux questions [illegible] Premier Consul [illegible] choses marchaient [illegible].

« Un jour [illegible] au billard quand [illegible] Lacuée, [illegible] de Brumaire. Il ne peut pénétrer jusqu'à [illegible] enfermé avec [illegible] enfin du cabinet et nous jette [illegible] un « Gare à vous ! [illegible] n'est pas de bonne humeur. » — « [illegible] — » Il vient d'apprendre [illegible] de Paul I[er] [illegible] cette impression [illegible] ne se souciait d'[illegible]

[illegible] dans un meilleur moment. [illegible] ne tarda pas à arriver [illegible] : « A propos, Lacuée, vous [illegible] ne pouvait nier. « [illegible] — « Combien y a-t-il de femmes galantes ? » — « [illegible] soixante cinq, » répond-il [illegible]

[illegible] les gens et savait apprécier les réponses promptes et spirituelles. Cet incident [illegible] peu les nerfs des convives, mais le Consul redevint soucieux et méditatif. Plus tard, [illegible] M[me] de Narischkine de l'étrange effet que produisit sur le Consul la mort de Paul I[er]. [illegible] pas surpris, me dit-elle, il savait que son buste était au château de [illegible] l'Empereur Paul passait devant, il ôtait son chapeau en répétant : « [illegible] temps modernes ! »

L'histoire d'[illegible] formait [illegible] Russie pour [illegible] Alexandre [illegible]

« Si l'on avait [illegible]

La Malmaison [illegible] grâce aux [illegible] l'anecdote suivante qu[illegible]

« Un jour, Rapp [illegible] Premier Consul qui [illegible] demeure dans le salon. [illegible] demande pourquoi il n'avait [illegible] sortir : « Tené Chénéral, répond Rapp [illegible] ciation alsacienne, tous les Corses sont de s... coquins. » Cela dit, il vient dans [illegible] étions réunis, nous conter la chose. « Ch' crois que che fiens de tire une p[illegible] grattant la tête. » — « Tu en es bien capable, s'écria en riant Savary. » A dîner [illegible] [illegible], demande à Madame Bonaparte si elle avait entendu dire [illegible] [illegible] Demande à Rapp, ajouta-t-il, il te le dira. » Puis il partit d'[illegible] [illegible] confusion de ce pauvre Rapp. [illegible]

[illegible] où habitait Joseph. [illegible] pour [illegible] [illegible], Michot, Ar[illegible] [illegible] à l'État, [illegible] à l'attention de l'Empereur [illegible]

[illegible] à garder une perruque à queue. Cette malheureuse perruque [illegible] sans nombre, et fit les principaux frais de notre gaieté. Garat occu[illegible] telle, dès le commencement de la Révolution, qu'il fut le seul qu[illegible] [illegible] son costume de petit maître. Son nom était connu de tout [illegible] comme des traits d'esprit. Musicien exquis, il faisait d'une [illegible] interprète émouvant de Gluck, il joignait à son talent [illegible] devenait communicative. Recherché dans toutes les [illegible]

[illegible] sa carte de citoyen. Hélas ! ce petit [illegible]



quittait définitivement La Malmaison pour Saint-Cloud et Fontainebleau. Adieu les quadrilles animés, les charades divertissantes... ! Le Cérémonial était né ! »

Cette société de La Malmaison était joyeuse, vive, heureuse de vivre; tous aimaient à rire et à s'amuser, le Premier Consul adorait avoir de la jeunesse et des jolies femmes autour de lui, seuls ses pesants soucis le vieillissaient; ses trente-deux ans reprenaient alors leurs droits et il avait le plus vif plaisir à participer aux jeux et aux spectacles de société dont Hortense et Isabey étaient les meilleurs acteurs.

Joséphine prenait aussi des leçons de dessin et ce n'était que pour avoir le droit de protéger Isabey, Prud'hon, Redouté et de les avoir près d'elle. Vivant Denon que Bonaparte appréciait et qui fut, tour à tour diplomate, courtisan, écrivain, artiste, antiquaire et dont l'amour éclairé pour les arts fit un graveur d'eaux-fortes, suggéra à Joséphine le goût des antiquités égyptiennes, car il avait compris un des premiers tout l'intérêt qui s'attache à ces objets d'un autre âge.

C'est du commencement du Consulat que datent les premiers portraits de Bonaparte par Isabey, outre celui si célèbre de La Malmaison avec son petit chapeau devenu légendaire, dont le dessin original est au Musée de Versailles. Isabey étant admis dans l'intimité du Premier Consul, pouvait plus facilement qu'un autre, saisir au hasard du crayon, un croquis qu'il modifiait suivant de nouvelles observations basées sur les différentes expressions, l'humeur, la santé, les dispositions où il rencontrait l'homme déjà occupé et préoccupé qu'était devenu le Premier Consul. Napoléon ne voulant jamais poser pour un portrait, les artistes qui avaient mission de le peindre saisissaient les occasions qu'ils pouvaient rencontrer : sa présence au théâtre, aux cérémonies religieuses, la moindre circonstance qui l'obligeait à rester quelques instants immobile.

Nous croyons que le premier portrait officiel fut ce profil gravé par Tardieu, admirable de finesse et d'expression, véritable médaille romaine et sous lequel on lit ces vers :

« Qui prêtera jamais pour tracer son histoire, »
« Une plume à Clio ? l'aile de la Victoire. »

Un autre portrait de Bonaparte fait par Isabey parut dans la revue ou parade militaire du Quintidi (Jeudi) an X, revue qui fut passée au Carrousel, peu après le 18 Brumaire, et où Bonaparte compta les siens. Isabey ne flatta pas le Premier Consul et le dessina les épaules remontées et un peu voûtées; cela déplut à Bonaparte qui approuva le dessin lorsqu'Isabey le lui montra, mais fit remarquer à l'artiste qu'il l'avait représenté avec le dos courbé, la tête penchée en avant, se tenant mal, et il demanda si cette attitude ne pouvait être changée : « Oui, général, répondit Isabey, mais si l'on avait représenté le grand Frédéric droit comme un grenadier, pensez-vous qu'il eut été ressemblant ? » Le Premier Consul ne répondit rien et le dessin resta tel que. Ces épaules remontées étaient un signe distinctif chez les Bonaparte, nous l'avons nous-même observé chez le Prince Napoléon, fils du Roi Jérôme, qui ressemblait tant à son oncle : ce dos carré, cette tête énergique aux méplats si accusés, un peu enfoncée dans les épaules, cela impressionnait et frappait vivement,

tout l'ensemble était noble et imposant. Le Premier Consul lui-même indiqua à Isabey tous ceux qui devaient figurer dans son état-major; et ils devaient être facilement reconnaissables, car Mme de Rémusat, née Clary de Vergennes, amie des Beauharnais, écrit à son mari qui est avec Napoléon à Mayence, le 1er Vendémiaire an XII (23 Septembre 1804) :

« J'ai été ce matin au Salon où j'ai vu d'assez belles choses. Ensuite le dessin d'Isabey qui est charmant et dont toutes les figures sont d'une ressemblance parfaite. »

Isabey n'étant pas spécialiste pour les chevaux, s'était adjoint Carle Vernet et c'est en collaboration qu'ils firent ce grand dessin plein de mouvement et de vie. « Où, dit Charles Blanc, les personnages de l'un sont si bien assis sur les chevaux de l'autre. » Bonaparte est sur un cheval blanc, il porte l'uniforme des guides de sa garde, un habit bleu à revers blancs et le chapeau d'ordonnance. Ce dessin fut gravé par Pauquet et terminé par Mécou.

Un danois, M. Bruun Neergaard qui publia les lettres qu'il écrivit de Paris à un ami en 1801, nous donne d'autres détails :

« Vernet et Isabey ont travaillé ensemble à un dessin qui est un des plus considérables qui ait été exécuté depuis peu. Ce dessin, qui a cinq pieds de longueur sur quatre de largeur, représente la grande parade qui a lieu le Quintidi de chaque décade dans la cour principale des Tuileries en présence du Premier Consul. On distingue plus de trente personnages dont la plupart sont à cheval. Bonaparte, qui se trouve placé au milieu d'eux, est d'une ressemblance parfaite; l'architecture ainsi que les têtes sont d'Isabey, cette partie ne laisse rien à désirer. Le reste est de Vernet, les chevaux ont beaucoup de mouvement. Ce superbe dessin, qu'on voit en payant, a été exécuté au lavis et au crayon. »

Isabey était installé depuis plusieurs années dans son atelier des Galeries du Louvre, lorsqu'il commença à exécuter la Revue du Premier Consul; Carle Vernet était son voisin, ce qui amena tout naturellement cette collaboration. David venait d'adopter la mode anglaise d'exposer au public dans son atelier le tableau des Horaces, moyennant une entrée de trente-six sols. Isabey et Vernet voulurent faire de même.

Le général Caffarelli, chef d'état-major de la garde consulaire, aide de camp de Bonaparte, qui habitait au Louvre, leur prêta aimablement un de ses salons, mais on ne vint pas en foule. Un anglais leur proposa d'exposer le tableau en Angleterre, et comme Vernet ne s'en souciait pas, Isabey, au contraire, accepta immédiatement et racheta pour 12,500 francs la part de Vernet dans l'œuvre commune. Nous n'avons pu savoir s'il se trouva bien de ses expositions en Angleterre, mais nous l'y retrouvons en 1820.

Le *Journal des Débats* du 15 Brumaire an IX (6 Novembre 1800) relate ainsi cette exposition :

« A l'exemple de David, les citoyens Isabey et Vernet vont sous peu de temps exposer publiquement un grand dessin, à la manière anglaise, représentant une des revues des cinq de chaque décade au Palais des Tuileries. »

Encore une citation du *Journal des Débats* du 16 Messidor, an IX (5 Juillet 1801) :

Bonaparte 1 Consul.
Collection Achille Fould.

Bonaparte.
Collection du Prince
Victor Napoléon.

Napoléon en uniforme
des
chasseurs de la Garde.
Collection du Prince
de la Moskowa.

Napoléon sur une boîte en émail bleu.
Collection du Prince d'Essling.

Bonaparte en uniforme
des chasseurs de la Garde, 1803.
Collection Bernard Franck.

[illegible] écrit à son [illegible] Napoléon [illegible]

« J'ai été ce matin au S[illegible] parfaite. »

Isabey n'étant pas spécialiste [illegible], s'était [illegible] C'est en collaboration qu'ils [illegible] plein de mouvement. [illegible] « Où, dit Charles [illegible] l'autre. » [illegible] un cheval [illegible] il porte l'uni[illegible] garde, un habit [illegible] à revers [illegible] par Pauquet et terminé par Mécou.

[illegible] été exécuté [illegible] qui [illegible] le Quinze [illegible] de Po[illegible] [illegible] ont beaucoup de [illegible]

Isabey était [illegible] depuis plusieurs années [illegible] Louvre, lorsqu'il commença à [illegible] la Revue [illegible] [illegible] moyennant une entrée de trente-six sous. Isabey et [illegible]

[illegible] de la garde con[illegible]

[illegible] racheter [illegible] la part de Vernet dans l[illegible]

Le *Journal des Débats* du 15 Brumaire an IX [illegible]

« A le temple de David, les citoyens Isabey et Vernet [illegible]

[illegible] *Journal des Débats* [illegible]











« Isabey après avoir dessiné la plus grande partie des Quintidis, tableau si précieux par le fini des détails et la ressemblance des groupes, a entrepris et vient d'achever un portrait du Premier Consul. Il l'a saisi au moment où il se promène dans les jardins de La Malmaison. Isabey fait faire sous ses yeux la gravure de ce tableau et le public en jouira incessamment. »

Au Salon de 1802, Isabey exposa une sépia de Bonaparte en pied, ressortant vivement sur le lointain grisâtre du parc et du château de La Malmaison sommairement indiqués. « C'est, remarque Reichardt, dans ses lettres intitulées : *Un hiver à Paris sous le Consulat*, le seul portrait vrai de Bonaparte que l'on connaisse, quoiqu'Isabey l'ait représenté trop grand », et l'on peut ajouter que c'est un portrait charmant, fin, inoubliable par la mélancolie qui s'en dégage. Le *Moniteur* du 14 Août 1801 en parle en ces termes :

« Le citoyen Isabey vient d'achever un dessin qui représente le Premier Consul se promenant seul à La Malmaison. La ressemblance est frappante, il porte l'uniforme du corps des Guides, le chapeau est sans plumet. Le grand intérêt qu'inspire le sujet et l'ordonnance si simple de ce dessin, forment un constraste piquant et dont le charme ne saurait s'exprimer. Le citoyen Isabey a commencé à le faire graver sous ses yeux. Ce dessin ne cède nullement en perfection dans l'exécution à celui de la Revue de Quintidi devant le château des Tuileries, quoique le cadre moins grand n'ait que deux pieds sur un et demi. La revue attire à présent l'attention du public à Lyon, d'où elle sera envoyée à Amsterdam et à Hambourg. »

Le *Courrier des Spectacles* du 3 Floréal an XI (samedi 23 Avril 1803) vante ainsi et la gloire de Bonaparte et la célébrité de son peintre habituel :

A ISABEY

Sur son portrait de Bonaparte.

Je crois le voir, je crois l'entendre,
Ce héros redoutable et cher aux nations
Bienfaiteur d'un pays que son bras sut défendre,
Oui, c'est lui-même, il pense, il vit sous tes crayons.
Immortel par plus d'un ouvrage,
Cher Isabey, rends grâce à ton heureux talent.
Des siècles à venir et du siècle présent
Il t'assure le juste hommage
Quand tu peins Bonaparte et le peins ressemblant !

VIGÉE.

L'auteur de ces vers peu sonores est le frère de Mme Vigée-Lebrun, la célèbre portraitiste. Le musicien Reichardt qui passa l'hiver de 1803 à Paris donne des détails sur une soirée chez Miss Williams, anglaise littéraire et socialiste, quoique le mot ne fut pas de ce temps, où l'on disait simplement qu'on était enthousiaste des idées de la Révolution ; et il décrit d'une façon amusante comment Vigée s'établit au milieu d'un salon sur un fauteuil, avec Miss Williams presque couchée sur ses genoux, pour mieux l'entendre, et toute une quantité de belles dames rangées sur des chaises contre les murs, tandis que le troupeau des hommes était repoussé de droite et de gauche ; mais malgré les mines pâmées de Miss Williams, le monologue d'Ariane pleurant Thésée que lut le poète n'eut aucun succès et nous ne nous en étonnerons qu'à moitié après avoir goûté nous-mêmes sa poésie allégorique, mais terriblement

plate. Reichardt nous raconte aussi une visite qu'il fit à Isabey dans son atelier. Il commence par parler de l'atelier de Gérard et d'un portrait qu'il fait de Mme Mère, ajoutant que Gérard cède à toutes les fantaisies de la vieille dame, espérant que le Premier Consul consentira à poser pour lui, faveur réservée jusqu'à présent au seul Isabey :

« C'est aussi de la famille Bonaparte que s'occupait Isabey quand je suis entré chez lui ; il travaillait à une miniature de Mme Louis (Madame Louis Bonaparte, la future Reine Hortense). Sa femme, vraie blonde néerlandaise, assise auprès de lui et dessinant un paysage, faisait contraste avec son mari, dont les cheveux et les épais favoris noirs accentuent un air naturellement sombre. Pendant que les deux époux restaient à leur travail, j'ai admiré la grande sépia, où l'artiste s'est peint en marinier dirigeant une barque, dans laquelle sont assis, sous une toile qui projette une ombre pittoresque, sa femme et ses trois beaux enfants. L'étang sur lequel vogue la nacelle est entouré d'un bois très finement dessiné. Cette délicate composition méritait d'être gravée par Morel ou Clémens. Le talent d'Isabey s'affirme surtout dans ses miniatures grand module. J'ai vu dans son atelier deux peintures de demi-grandeur naturelle. L'une représente un vieillard avec un enfant qui sont d'un mérite exceptionnel, comme conception et comme fini et ce qui n'est pas à l'éloge des amateurs, s'il en est encore, ces peintures exposées plusieurs fois, n'ont pas d'acheteur. »

Kotzebue, dans ses souvenirs de Paris en 1804, par un étrange hasard parle aussi de ce même tableau du vieillard avec l'adolescent, et nous ne connaissons pas l'œuvre à laquelle ces deux voyageurs font allusion. Kotzebue toujours si peu indulgent n'est ici que louangeur et bienveillant. Il critique quelques grands peintres et leurs ateliers, David, Gérard, Drouais, enfin il arrive à Isabey et ajoute :

« C'est à proprement parler le peintre de la miniature, mais on trouve dans son atelier des morceaux d'un fini admirable.

« J'ai remarqué surtout un vieillard et un jeune homme, l'ouvrage le plus parfait que j'ai vu en ce genre. Madame Tallien en voyant cette peinture s'écria : « Ça pue l'huile ! »

Madame Tallien, née Thérèse Cabarrus, qui tenait un salon très fréquenté sous le Directoire et le Consulat et qui, divorcée d'avec son premier mari, Davin de Fontenay, épousa Tallien, fut la maîtresse de Barras, d'Ouvrard, puis se maria en troisième noces au Comte de Caraman-Chimay, ne réussit jamais, à cause de son passé scabreux et malgré tous ses efforts, à être admise à la cour de Napoléon et pourtant elle passe pour avoir protégé Joséphine de Beauharnais lorsque celle-ci fut emprisonnée aux Carmes en Avril 1794. Bonaparte alors tout jeune, pauvre, sans soutien, ni renom aucun, lui demande une lettre le recommandant au commissaire Lefeuve qui accorde au jeune général de brigade le drap nécessaire pour un uniforme. Le futur conquérant de l'Europe faisait alors la cour à la belle Madame Tallien et remarqua chez elle Joséphine de Beauharnais, sa future épouse. Madame Tallien était une enjôleuse d'une séduction rare, lançant toutes les modes les plus osées, « richement déshabillée » comme disait Talleyrand, que Paris appelait ainsi que ses amies « les sans-chemises » et qu'Isabey peignit, dit-on, en Diane au bain ; malgré tous ses débordements et excentricités, elle fut toujours bonne et serviable.

C'est de cette époque que date aussi la grande sépia exposée au Salon de 1804 qu'on voit à présent au Musée de Versailles et qui commémore la visite que le Premier Consul fit à la manufacture des frères Sevenne en Novembre 1802, à Rouen.

Mme Moreau, née Hulot.
Appartient à M. Thiébault-Sisson.

[illegible] visite [illegible]

[illegible] ajoutant [illegible] cède [illegible] toutes [illegible] de la [illegible]

« C'est aussi de la famille [illegible] quand je suis [illegible] à une miniature de Mme [illegible] la future Reine [illegible] vraie blonde [illegible] un paysage, faisait [illegible] pendant que les deux époux restaient [illegible] de sépia, où l'artiste [illegible] en marinier dirigeant une barque, [illegible] sous une toile qui projette un [illegible] pittoresque, sa femme et ses [illegible] sur lequel vogue la [illegible] d'un bois très finement dessiné. Cette délicate composition méritait d'être gravée par Moreau [illegible] Clémons. Le talent d'Isabey s'affirme surtout dans [illegible] très grand module. J'ai vu dans son atelier deux peintures de demi-grandeur [illegible] vieillard avec un enfant [illegible] d'un mérite exceptionnel. [illegible]

[illegible]

« C'est à proprement [illegible] morceaux d'un fini [illegible]

[illegible] Tallien [illegible]

[illegible] et le Consulat et qui, divorcée d'avec son [illegible] Tallien, fut la maîtresse de Barras, d'Ouvrard [illegible]

[illegible] richement déshabillée » comme disait Talleyrand, [illegible]

[illegible] à présent au Musée de Versailles [illegible] la visite [illegible]


Mozart



Général Moreau.
Collection Bernard Franck.

La scène est charmante; Joséphine, drapée dans son voile de dentelle va choisir des pièces d'étoffes que produit la manufacture, et augmenter encore ses deux cent onze robes de soie, de crêpe, de mousseline, de gaze, de tulle, de blonde, de casimir, de gros de Naples, de velours et de satin, sans compter toutes les robes de dentelle, les grands habits et tout ce que cette femme charmante, ayant la folie du luxe et de la dépense, savait accumuler de chiffons, de bijoux et d'objets futiles. Bonaparte s'entretient avec les frères Sevenne, s'informe de tout, se met au courant en peu d'instants de toute la situation politique, économique de l'endroit et avec son esprit net, lucide, voit ce qu'il faut ordonner, défendre ou recommander. On reconnait Eugène de Beauharnais dans son superbe costume de colonel des chasseurs de la garde.

Celle qui personnifia la beauté sous le Consulat fut aussi peinte par Isabey, nous voulons parler de la toute belle Madame Récamier, née Juliette Bernard, qu'il représenta dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa splendeur. Le *Courrier des Spectacles* raconte que Madame Récamier, ayant paru dans une promenade publique, on s'empressa tellement pour la voir qu'elle faillit être étouffée et dut se sauver pour échapper à ce triste sort.

Dans la miniature, elle est en blanc, debout, montrant ses épaules nues et soulevant d'un geste gracieux un voile de dentelle qui lui tombe à demi sur le visage. Il semble qu'Isabey veuille indiquer par ce geste, que la vie demeura pour elle un long mystère, qu'elle ne la considéra qu'à la dérobée et bien plus tard dans toute sa réalité et sa cruauté. Jamais femme ne fut plus adorée et adulée; M. Jules Lemaître dit avec raison que « son règne fut celui de la beauté plus que de l'esprit, et qu'elle était aussi étonnée et effrayée, que ravie, du plaisir que sa vue faisait à tout le monde ». Tous ceux qui l'approchèrent, s'en éprirent. Lucien Bonaparte l'aima follement; elle parvint à réduire ce Corse impétueux sans le désespérer. Masséna, Eugène de Beauharnais, Gérard le peintre, Canova le sculpteur, Barante, Junot, Benjamin Constant, Mathieu Montmorency dont le portrait gravé par Isabey est bien connu, les Staël et bien d'autres furent tous ses adorateurs; elle ne fut intime avec aucun. Ce n'est que Châteaubriand qui la conquit et dont elle fut l'esclave jusqu'à sa mort en 1848. Elle eut en 1807 sur les bords du lac de Genève une idylle purement romanesque avec le Prince Auguste de Prusse, le Prince don Juan, comme on l'appelait, dont Isabey peignit la jolie figure pendant le Congrès de Vienne. La divine Juliette,



Général Leclerc.
Collect. du Prince d'Essling.

comme la nommait ses amis, avait à cette époque un teint transparent de jeune fille, des attitudes naïves presque enfantines et pleines de grâce. Elle était toujours très simplement vêtue d'une robe blanche et d'une écharpe qu'elle drapait avec des gestes pleins de séduction. Bartolozzi fit une gravure célèbre de la miniature d'Isabey (actuellement possédée par M. Pierpont-Morgan) et on attribua à tort cette miniature à Cosway qui n'a fait que copier l'original d'Isabey; si bien que le nom de notre peintre ne figure pas sur la gravure et celui de Cosway lui est indûment substitué.

Avant son mariage, voici le madrigal que le *Courrier des Spectacles* fit sur Mademoiselle Juliette Bernard :

Quel sera le mortel par son choix couronné ?
Son cœur retient encore le trésor qu'il recèle,
De la fille des dieux, c'est l'image fidèle.
C'est Vénus... mais avant que l'amour ne fut né !

Ici nous parlerons d'une élève d'Isabey, une genevoise, Mademoiselle Henriette Rath, issue de parents français émigrés à Genève à l'époque des guerres de religion, qui vint étudier à Paris en 1798, en 1801, en 1809 et en 1814, à laquelle Isabey prodigua ses conseils et ses encouragements avec l'amabilité qui lui était coutumière et avec laquelle il resta en termes fort intimes. Au Salon de 1800, elle exposa une tête d'après nature représentant Platon tenant un traité de l'immortalité de l'âme; en 1810 elle expose de nouveau, des émaux cette fois. Elle revint souvent à Paris jusqu'en 1844, dernier voyage que Mademoiselle Rath fit en France, et chaque fois elle alla voir son vieux maître; elle fut même en 1837 la marraine de sa dernière fille; nous donnons ici un portrait de Mademoiselle Rath fait par Isabey avec dédicace à son élève; celle-ci a fondé à Genève un musée d'art qui se nomme « Musée Rath », auquel elle a laissé toutes ses économies, celles de son frère et de sa sœur. Les autres élèves d'Isabey dont la réputation est parvenue jusqu'à nous sont : Benner qui vécut en Russie, Aubry, Vincent, Bertrand, Mansion, etc. Sous l'Empire, Isabey eut tant de répliques à faire des portraits officiels qu'il avait trois à quatre ateliers dans Paris et employait beaucoup d'élèves à reproduire ses originaux. Plusieurs de ces jeunes gens se distinguèrent et imitèrent leur maître, ainsi plus d'une miniature passe pour être d'Isabey, qui n'est qu'une faible copie à laquelle il n'a contribué en rien. Dans ce chapitre nous voyons les portraits du général Moreau et de sa femme; celui qui posait en rival de Bonaparte, dont l'ambition, excitée par ses partisans, le fit se tenir à l'écart, fronder et plus tard, allant jusqu'à l'extrême, trahir sa patrie et passer dans le camp de ceux qu'il avait lui-même combattu et vaincu. Sa femme, née Hulot, jalouse de Joséphine, qui, pourtant l'avait elle-même mariée à Moreau, poussa son mari à se brouiller avec « la famille régnante » comme on appelait les Bonaparte au temps du Consulat. Elle était créole, jolie, souple, gracieuse, très douée, jouant du piano à la perfection, aussi Isabey l'a représentée, dans le portrait au crayon noir que nous

donnons ici, près d'une partition de Mozart dont elle interprétait les œuvres à ravir, quoique ce compositeur délicat ne fut pas encore très connu à Paris. Elle jouait aussi du Clémenti et du Steibelt sur un excellent piano Erard, dansait en s'accompagnant au tambourin des gavottes qui charmaient l'auditoire; on s'écrasait dans les salons pour admirer ses attitudes élégantes et naïves. Chez elle se réunissaient les meilleurs musiciens et exécutants de Paris et l'on organisait des concerts de musique classique très brillants, on les nommait « Académie de musique ». Moreau, calme, froid, toujours maître de lui, avait acheté quatre cent mille francs la propriété de Gros-Bois où il donnait de belles chasses; à Paris il avait une installation large et confortable, et l'origine de cette fortune, trouvée toute naturelle à l'époque, passerait maintenant pour une malversation; il avait, suivant l'usage, reçu comme général en chef six millions pour la campagne; la guerre terminée, quatre lui restèrent entre les mains, il en distribua deux aux officiers de son état-major et les deux millions restant constituèrent sa fortune. Ses partisans l'encensaient, rabaissaient les mérites de Bonaparte et l'excitaient à la révolte. Il fut arrêté, jugé coupable d'avoir voulu armer les citoyens les uns contre les autres et condamné le 1er Juin 1804 à l'exil. Il revint d'Amérique en 1813, entra au service d'Alexandre Ier, Empereur de Russie, comme aide de camp, et mourut le 2 Septembre à Dresde d'un boulet qui lui fracassa les deux jambes, en murmurant : « Je n'ai rien à me reprocher ! » Sa femme, plus qu'une autre est responsable de cette fin tragique, car son ambition effrénée la rendit ingrate et orgueilleuse au suprême degré.

Nous ne voulons pas manquer non plus de parler du portrait du général Leclerc, le premier mari de Pauline, sœur de Bonaparte, celle que Canova immortalisa par la statue de la Vénus victorieuse. Leclerc mourut à Saint-Domingue, laissant libre une épouse facilement consolée et prête à convoler bientôt avec le Prince Borghèse; notre miniaturiste a peint aussi Pauline, mais ne termina pas ce portrait; sans doute un caprice de la belle interrompit les séances, elle en eut tant et de tous genres, qu'il était difficile de fixer cette beauté inconstante.

Isabey s'occupa avec son adresse coutumière et sa facilité extrême des modes des belles citoyennes. Il contribua à illustrer plusieurs journaux de mode et feuilles satiriques du temps. Les merveilleuses du jour consultaient son goût délicat pour leurs parures, leurs costumes à la sauvagesse, leurs schalls, leurs copies des statues antiques, des costumes grecs et romains, elles inventaient les robes à la Flore et à la Diane fendues jusqu'à la hanche, les tuniques à la Cérès et à la Minerve, les voiles à la Vestale; si bien que les « merveilleuses » devinrent les « impossibles ».

M. Beurdeley possède plusieurs aquarelles d'Isabey destinées à ces journaux de mode, dans l'une d'elle la dame se prélasse en longue vitchoura de velours vert bordée de martre zibeline, elle est coiffée d'un toquet de gros de Naples rose avec plumes blanches, le monsieur, qui lui fait pendant, est prêt à sortir aussi en chapeau « pot à fleurs », en redingote bleue, culotte jaune collante, bottes molles à revers, cravache dans la main. Il y a aussi le chapeau en ballon, les cheveux à la Chérubin,

les manches en spirales, le chapeau en vol au vent, le tout terminé par le carrick aux cinq pélerines; enfin la mode complète de cette époque excentrique, affolée par les secousses terribles que l'on vient d'éprouver et par l'avenir immédiat si plein de danger.

On s'amusait pourtant, on recherchait le plaisir à outrance, on voyait tout du bon côté et nous dirons comme l'*Arlequin* au Muséum de l'An XII, parlant d'Isabey :

Toi dont le délicat pinceau
Rival heureux de la nature
Nous la montre toujours en beau!



Reine Hortense avec Napoléon III enfant.

Collection Pierpont-Morgan.

[illegible]

On s'amusait pourtant [illegible] le plaisir à [illegible] tout du bon côté et nous [illegible] l'*Arlequin* au Muséum [illegible] XII, parlant d'Isabey :

> [illegible]
> Rival [illegible] nature
> Nous la [illegible] jours en beau

CHAPITRE III

1804

L'Empire. — Le Sacre.



AVEC l'Empire qui commence, Isabey est nommé par décret de Napoléon : peintre dessinateur du Cabinet de sa Majesté l'Empereur, des cérémonies et des relations extérieures. Nous trouvons une lettre de l'Impératrice Joséphine écrite de Strasbourg, le 5 Brumaire an XIV (27 Octobre 1805) ainsi conçue :

Monsieur Isabey,

Je vous ai nommé Premier Peintre de ma Chambre, pour les présents; et en attendant que le brevet vous en soit délivré, je vous autorise à en prendre le titre.

JOSÉPHINE.

Voici donc l'ami des jours heureux de la Malmaison installé, à titre officiel, aux Tuileries, d'autant plus que Napoléon le nomme « Ordonnateur des réjouissances publiques et des fêtes particulières aux Tuileries, Dessinateur du Sceau des titres », et Isabey compose avec

l'Empereur des blasons pour la nouvelle noblesse impériale, entre autres pour Masséna, Prince d'Essling : une victoire ailée, messagère de triomphe, portant palmes et couronnes, accompagnée d'un lévrier qui bondit et la suit avec fidélité; le tout est sur fond sablé, au-dessus se trouve un chef étoilé. Les dessins de l'ordre de la Légion d'Honneur qu'Isabey composa et exécuta à la fin du Consulat, sont un de ses plus beaux titres de gloire et des moins connus ; il s'en occupe, après que l'Ordre de la Légion d'Honneur est créé par la loi du 19 Mars 1802. On avait d'abord dessiné une sorte de soleil d'or, traversé, entre ses rayons, de branches de laurier en émail vert; nous ignorons qui fut l'auteur de ce dessin que l'on retrouve aux Archives Nationales dans la série AF IV, mais que Bonaparte n'accepta pas, car il devait le trouver, ce qu'il était en effet, lourd et disgracieux; c'est un des nombreux projets proposés par les dessinateurs J. J. Gay, Biennais et autres. A ce moment vraisemblablement, l'Empereur ayant nommé Isabey dessinateur de son Cabinet, le chargea du dessin de l'ordre qu'il voulait créer, et Isabey inventa cette étoile d'émail blanc à cinq rayons, avec centre en émail bleu foncé, sur lequel se détache le profil du souverain en or, tandis qu'une couronne de lauriers passe sous l'étoile; une couronne impériale du même métal surmonte le tout; la plaque était brodée en argent sur l'habit avec l'aigle au centre. Du reste à cette époque on ne parlait pas de croix de la Légion d'Honneur, mais bien de l'étoile, ce qui est plus juste; et ceux qui étaient marqués de ce signe glorieux l'appréciaient d'autant qu'il était plus rare, et qu'il désignait à l'admiration ceux qui s'en étaient rendus dignes d'une façon éclatante; beaucoup le refusaient comme un trop grand honneur, lorsqu'ils trouvaient qu'ils n'avaient pas encore assez fait pour le mériter; ce qui était dire qu'à la gloire, à l'honneur, au courage, ils joignaient la conscience et l'amour du devoir. Maintenant ce n'est plus cette étoile glorieuse et rare qu'Isabey composa sur l'ordre de celui qui savait si bien dominer les hommes et les attirer à lui. M. Henri Welschinger, dans son livre si intéressant sur le Roi de Rome, fait remarquer qu'au moment de la naissance du fils de l'Empereur, sur 65 candidats proposés, Napoléon nomme deux officiers et douze chevaliers, et ceci parut une promotion considérable pour ce temps où l'on ne prodiguait pas cette décoration. Le Décret qui fixa la forme de la décoration parut le 22 Messidor an XII (11 Juillet 1804). On inaugura l'ordre de la Légion d'Honneur par une cérémonie aux Invalides le 14 Juillet 1804, où Napoléon distribua les premières Etoiles. Toutes les archives de la Légion d'Honneur ont été brûlées pendant la Commune de 1871, et c'est ainsi qu'ont disparu les dessins d'Isabey et les documents qui ont trait à cette commande faite à Isabey. Le capitaine Maurice Bottet dans son livre « Autour de la Légion d'Honneur » a confirmé l'idée que nous avions d'attribuer à J. B. Isabey ces dessins des décorations de la Légion d'Honneur, après avoir mis la main sur un vieux document qui fixait à l'année 1802 cette nouvelle mission confiée à notre héros. Nous retrouvons du reste en Hollande confirmation de la spécialité que s'était créée Isabey, dans ce genre tout particulier. Le Roi Louis Bonaparte, devenu Roi de Hollande en Mai 1806, s'adresse à lui lorsqu'il veut fonder dans son royaume néerlandais une nouvelle décoration. Le 2 Juillet 1806 le Roi Louis nomma une

commission composée du Ministre des Affaires Etrangères, Maarten van der Goes, et de MM. van de Kasteele, Six et Vos van Steenwyk, Membres du Conseil d'Etat, (Staatsraad) pour faire un projet réglant la fondation de l'Ordre de l'Union. Le 9 Juillet suivant, la commission présenta son projet provisoire au Conseil d'Etat réuni, qui chargea la commission de faire une rédaction définitive de ce projet. Et le



Décorations de l'ordre de l'Union de Hollande.
Archives Nationales AF IV 1683.

11 Décembre 1806 le Corps Législatif confirme ce projet, auquel le Décret Royal du 12 Décembre 1806 nº 1 mit une sanction définitive en créant l'Ordre.

Grâce à l'obligeance de M. Riemsdyk, archiviste du Royaume de Hollande à la Haye, nous pouvons reproduire quelques lettres à ce sujet, trouvées dans les papiers de la famille van der Goes ; malheureusement ce ne sont que les réponses, les demandes eussent été plus curieuses ; mais elles n'ont pas échappé à la destruction. Les lettres que nous donnons ici sont les réponses que faisait M. J. Brantsen, ambassadeur de Hollande à Paris, à celles que lui écrivait, sur l'ordre du Roi, son

Ministre des Affaires Etrangères M. Maarten van der Goes, à propos des dessins de l'ordre de l'Union. Ce sont des lettres privées, la correspondance officielle ne fait aucune mention de cette affaire.

A Son Excellence Monsieur le Ministre des Affaires Étrangères de Hollande à la Haye, Monsieur Maarten van der Goes.

Paris, le 21 Juillet 1806.

J'ai reçu, mon cher ami, avec votre lettre du 15 par laquelle vous me faites part de l'intention du Roy de créer un Ordre de Chevalerie, dont les dessins qui y étaient joints. J'ai invité de suite M. Isabey à se rendre chez moi, je lui ai montré et remis les dessins en lui communiquant le contenu de votre lettre, et je l'ai prié au nom du Roy, de vouloir faire deux à trois modèles de sa façon et de me les porter le plus tôt possible.

Quel qu'occupé qu'il étoit dans ce moment-ci par le travail d'un dessin qu'il doit faire pour l'Empereur, il m'a dit qu'il ne pouvoit rien refuser au Roy d'Hollande et que je devois être sûr que je recevrai ces modèles demain sur les 3 heures. Comme je ne doute pas qu'il ne tienne parole, j'écris celle-ci d'avance pour les accompagner et j'espère que Sa Majesté sera contente de son travail.

Je suis, mon cher ami, avec l'attachement le plus sincère,

Tout à vous,

J. Brantsen.

Le 24 Juillet 1806.

Voici, mon ami, la lettre que j'avais faite pour accompagner les dessins d'Isabey, s'il ne m'avait pas fait faux-bon. J'y joins actuellement les six qu'il m'a transmis hier au soir, et j'en ai causé ce matin avec M. Darjuzon que le Roy avait chargé, avant son départ, de s'entendre avec moi sur cet objet. Le résultat de notre conversation se trouve tracé sur la note, que je joins pareillement à celle-ci, pour vous mettre à portée de rendre compte au Roy de notre opinion et Sa Majesté se déterminera ensuite comme bon lui semblera.

J. Brantsen.

A Son Excellence l'Ambassadeur de Hollande à Paris.

Ce lundi soir.

Monseigneur,

Je vous avais promis pour demain les trois ordres que vous m'avez demandé, en place des trois, j'en fais six. Il m'est venu des idées nouvelles et j'aime mieux retarder jusqu'à mercredi, afin de donner plus de choix à Sa Majesté.

Croyez, Monseigneur, au désir que j'ai de faire tout pour le mieux. J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, votre très humble, très obéissant serviteur.

Isabey.
Dessinateur du Cabinet.

A Son Excellence le Ministre des Affaires Étrangères de Hollande, Monsieur Maarten van der Goes à La Haye.

Paris, ce 14 Août 1806.

Je me trouve, mon bien bon et cher ami, en bonne possession de vos deux lettres, l'une du 6 l'autre du 8 de ce mois. La première a été accompagnée des deux pièces marquées A et B et renfermait les observations et les ordres du Roy, relatifs à l'Ordre de Chevalerie qu'il se propose de créer en Hollande. J'ai conféré de suite sur cet objet avec M. Darjuzon et j'engagerai M. Isabey à faire les dessins que vous demandez, mais entre nous soit dit, je ne comprends pas bien clairement ce que le Roy veut; je n'hésite pas sur ce qu'il dit du *rouge;* selon moi, cela n'a aucun rapport au liseré du cordon que nous avons proposé, mais cela se rapporte au fond, *au champ rouge*, sur lequel le lion armé est posé; il veut que ce fond, ce champ, soit en blanc et le lion en or; c'est contre les règles du blason, mais n'importe. Ce qui m'embarrasse davantage, c'est ce qu'il dit d'un modèle

Napoléon Ier.
Appartient au Prince Victor Napoléon.

Napoléon Ier.
Appartient au Prince Victor Napoléon.

Napoléon, lauré, 1807.
Appartient à M. Bernard Franck.

Napoléon Ier.
Appartient à M. Mühsam.

Napoléon Ier en costume de Sacre.
Appartient au Général Teuffenbach.

[illegible]

[illegible] en der Goes [illegible]

[illegible] reçu, [illegible] de créer un Ordre [illegible] rendre [illegible] de votre [illegible] et je [illegible] honneur et de [illegible] porte, [illegible]

[illegible] que je [illegible]

[illegible] plus pareillement [illegible] opinion et Sa Majesté [illegible]

[illegible] Hollande à Paris [illegible]

[illegible] signé [illegible]

[illegible] ans [illegible] de Loi [illegible]

[illegible] objet avec [illegible]

[illegible]











pour la *grande* et la petite plaque du commandeur; s'il entend par la plaque, *la croix même avec ses rayons et ses ornements*, on en fera deux modèles, quoiqu'un seul suffiroit, parce qu'on n'a qu'à rapetisser le grand, mais plaque n'est pas la croix de l'ordre, plaque est ce qu'on porte brodé sur l'habit et il n'y a que les grands cordons qui peuvent la porter. Tout autre, comme commandeur et chevalier, ne portent ni ne peuvent porter des plaques; c'est du moins l'usage commun, excepté peut-être, quoique je ne me le rappelle pas bien, dans l'ordre de Volodomir en Russie.

Il me semble que les chevaliers de la seconde classe portent le ruban en sautoir et la plaque. Quant à la devise, Sa Majesté a attaché à l'ancre une autre idée que moi; j'ai regardé l'ancre, non comme un symbole de l'espoir, mais comme un attribut de la marine, et j'aurois cru que l'ancienne devise, qui est moins longue aurait plus davantage, mais *Fiat voluntas sua.*

Quand les dessins seront faits, je vous les transmettrai sans retard.

Votre lettre du 8 est d'un plus grand intérêt pour moi...

..... Adieu, mon cher van der Goes, soyez heureux et aimez-moi toujours.

BRANTSEN.

A Son Excellence le Ministre des Affaires Étrangères de Hollande, Monsieur Maarten van der Goes, la Haye.

Paris, ce 18 Août 1806.

J'ai reçu.......... etc. J'ai consulté avec M. Darjusson sur les nouveaux dessins à faire par Isabey. Ils sont faits et partis pour Wisbaden avec M[lle] Angia, dame du Palais de la Reine, qui a eu ordre de joindre Sa Majesté aux eaux. M. Darjusson croyait que c'étoit convenable pour une plus prompte expédition.... etc.

Tout à vous,

J. BRANTSEN.

Archives Nationales Françaises
AF IV 1683.

Fin d'une lettre du Roi de Hollande Louis Bonaparte à l'Empereur Napoléon.

Aix-la-Chapelle, 24 Août 1806.

Je prie, Votre Majesté, de me répondre relativement au Camp d'Utrecht. Je désirerais former un ordre de l'Union. Cela fera un grand bien.

Je supplie Votre Majesté de me dire si elle approuve le dessin que je prends la liberté de lui adresser. Il sera purement honorifique sans aucune espèce de traitement. La devise qui est autour signifie : *L'Union fait notre Force.*

Je prie Votre Majesté de me répondre un mot sur ces objets. Je suis, Sire, de Votre Majesté Impériale et Royale, le très attentionné et dévoué,

frère LOUIS.

A cette lettre était jointe une petite aquarelle, que nous reproduisons, fin petit dessin, très soigné, teinté légèrement d'aquarelle et signé d'Isabey. Ce sont les trois modèles de la décoration de l'Union, la première est posée sur ruban laissé en blanc, et dessiné simplement avec le centre et la couronne teintés d'or. La seconde est sur ruban bleu d'azur moiré, l'ancre est d'émail bleu pâle, la croix en émail blanc, le centre et la couronne en or. La plaque est d'or, la croix et le centre en émail blanc, le lion d'or et l'ancre en émail bleu pâle.

Le Roi Louis établit cet ordre, malgré la lettre de Napoléon qui lui écrivait de Saint-Cloud, le 15 Septembre 1806 :

« Je ne puis que vous réitérer ce que je vous ai déjà dit : ce n'est pas le moment de créer un ordre, et le temps de vous faire couronner n'est pas arrivé. Ce n'est pas au milieu des troubles de

l'époque actuelle qu'il faut songer à cela. Le Prince Murat, qui n'en veut faire qu'à sa tête, ne fait que des bêtises.... Ne point instituer d'ordre et retarder votre couronnement ne constitue pas un régime provisoire. Il est tout simple que vous annonciez que votre couronnement n'aura lieu que dans un an. Croyez en mon expérience et mon tact dans les affaires : Qui va lentement va bien, qui se presse fait des sottises....... etc.

NAPOLÉON.

Il semble que le Roi Louis se pressa trop !

Archives Nationales
AF IV 1683 — I Dos. A.

A S. M. le Roi de Hollande à Amsterdam.

Paris, 23 Avril 1808.

Sire,

De service au Palais de S. M. la Reine de Hollande, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que la Reine se trouve fort bien, la révolution du lait étant terminée ; le jeune Prince est aussi dans un état très satisfaisant. En remplissant ce devoir, Votre Majesté me permet-Elle d'oser mettre à ses pieds l'hommage de mon dévouement et de tous les sentiments dont je suis pénétré. Je suis avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très humble et fidèle serviteur.

DARJUZON.

Celui qui donnait ainsi des nouvelles de la Reine Hortense à un époux éloigné et pas très empressé, car ce ne fut jamais un ménage tendre et uni, c'est le Comte Gabriel d'Arjuzon, chevalier d'honneur de la Reine Hortense, dont l'arrière petite-fille Mme Albert de Voize-d'Arjuzon nous a aimablement communiqué le portrait, et le jeune Prince dont il trouve l'état satisfaisant, c'est le troisième fils de la Reine Hortense et du Roi Louis de Hollande, le futur empereur Napoléon III qui naquit à Paris au château des Tuileries, le 20 avril 1808. Lady Blessington, dont les récits firent sensation à l'époque, écrit de Rome, en 1828 :

« Le Prince Louis Napoléon! Vit avec sa mère, la Reine Hortense et je n'ai jamais vu affection plus grande que celle qui existe entre la mère et le fils ». La miniature du comte d'Arjuzon par Isabey est délicate, fine, originale de pose. Le comte, grand bel homme, dont la chevelure abondante et déjà grise adoucit les traits, a une figure intelligente, sympathique, des yeux bleus et malins, une fossette qui lui donne un grand air de jeunesse et de gaieté. Il inscrit sur un tronc d'arbre des initiales que l'on ne distingue pas bien, mais qui sont sans doute chères à son cœur. Il resta toujours l'ami dévoué de la Reine Hortense, et nous voyons souvent son nom dans l'entourage de cette femme charmante, si peu heureuse malgré une vie qui avait tant d'éléments de bonheur, et qui fut si tragique pourtant. Mme de Rémusat parle en ces termes de la Reine Hortense en écrivant à son mari en 1805. « Elle gagne tous les jours en raison et en grâce ; avec sa manière toute simple, elle a une dignité parfaite, et avec la raison la plus éclairée, une indulgence qui ne se dément pas ».

Monsaldy le graveur distingué, fit de la Reine Hortense, d'après Isabey, une gravure en couleur, gravure devenue rarissime, et qui doit donner une idée exacte de l'aquarelle originale, disparue on ne sait où. La Reine regarde bien en face, faisant une légère moue, ses yeux sont doux et rêveurs; un voile de tulle très transparent

l'enveloppe sans presque la toucher; partant du sommet de la tête, sous une touffe de ne m'oubliez-pas ou d'hortensias bleus, il descend, en couvrant un œil, pour s'enrouler autour du buste; une fraise très fournie, en tulle léger entoure le cou. La robe est du même bleu franc, pourtant sans dureté, que les fleurs de la coiffure; un diadème en forme de peigne, retient à gauche les boucles blondes.



Cte Gabriel d'Arjuzon.
Appartient à Mme Albert de Voize.

En 1859, il y eut une importante vente d'estampes françaises, dont parle la *Gazette des Beaux-Arts* de cette année-là, et il fut vendu une de ces gravures en couleur de la Reine Hortense, reprise à l'aquarelle entièrement avec le plus grand soin par Isabey lui-même, sauf le dessous qui avait été tiré très pâle, ce qui en fait presque une aquarelle originale. Elle atteignit en vente publique la somme de 90 francs; ceci nous confirme dans l'idée que, le petit nombre des portraits de la Reine Hortense gravés par Monsaldy, qui existent, furent tous rehaussés par Isabey lui-même, et c'est ce qui en fait la valeur spéciale, outre la rareté. Ce portrait dont nous parlons fut un des plus réussis de notre miniaturiste, on voit qu'il connaissait bien son modèle, qu'il l'aimait, et en comprenait la nature et le caractère. Maintes et maintes fois, Isabey reproduisit les traits de la Reine Hortense, il réussit toujours. Nous donnons aussi un portrait qui appartient à la Comtesse Tassilo Festetits Hamilton et qui est charmant; Monsaldy grava d'après Isabey une autre effigie de la Reine qui orne la première page de son volume de romances, elle est représentée assise à mi-corps, tenant une lyre dans ses bras, une écharpe d'un bleu extrêmement doux l'entoure deux fois de ses plis, une couronne royale est posée en arrière parmi ses boucles blondes, un ciel avec des rayons à peine indiqués s'étend derrière elle; les gravures ordinaires en bistre ou en noir sont amusantes, mais celles en couleur, dont il existe, à peine peut-être, deux ou trois exemplaires, et qui ne sont pas retouchées, ont une valeur artistique réelle comme procédé et comme délicatesse de teintes; ce mode de reproduction n'est plus à la portée de nos graveurs, paraît-il, on n'atteint pas à la perfection d'autrefois, car on ne prend plus le temps nécessaire pour réussir et faire œuvre d'art.

La superbe aquarelle, reproduite ici en couleur, appartenant à M. Pierpont Morgan, est un portrait de la Reine Hortense et de son troisième fils, le futur Napoléon III. Elle est d'une grâce et d'une couleur sans pareille, l'expression en est délicieuse; la Reine est représentée belle, douce, sérieuse, méditative; on dirait qu'elle pressent l'adversité que l'avenir lui réserve. Comme Mme de Rémusat disait : « Il y a, au fond de l'âme de la Reine Hortense, une si douce mélancolie qu'elle paraît résignée à l'avenir ». L'enfant serre dans ses menottes un paquet de roses blanches et ne les laisse pas échapper, il tient déjà bien ce qui est à sa portée, présage d'un futur où il cherchera ce qui n'est pas facile à atteindre.



La Reine Hortense.
Appartient à la Comtesse Festetits-Hamilton.

La mère et le fils se ressemblent, leur teint est frais, transparent, leurs yeux de ce bleu profond des ciels du midi, si rare à trouver de cette intensité. La légère draperie qui les entoure tous deux, est comme un symbole de l'affection si grande qui les lia.

Chez le comte Louis Napoléon d'Arjuzon, arrière-petit-fils du comte Gabriel dont nous venons de parler, nous avons admiré une miniature faite par la Reine Hortense et corrigée sans doute par son maître Isabey; elle est signée : « Hortense 1816 » et représente ce même prince Louis Napoléon, son fils, à l'âge de huit ans par conséquent; elle fut probablement peinte à Constance, en Suisse, où celle qui s'appelait désormais Duchesse de Saint Leu habita pendant l'été de 1816 et où elle dessina beaucoup pour se distraire de ses chagrins et de son exil rendu plus dur encore par la surveillance constante et inquiète des gouvernements alliés. Cette aquarelle est faite avec une grande naïveté, qui n'est pas sans charme, justement à cause de son manque de prétention; la petite tête se détache sur le fond blanc du papier, et s'arrête à la naissance du cou, le colori en est tendre et doux, l'on dirait une petite fille; les cheveux bouclés trahissent la main experte du professeur, le visage est de trois quart tourné à gauche, une couronne de bleuets, d'un joli ton, forme auréole et cadre à ce petit visage enfantin; ce n'est pas une œuvre d'art, mais c'est un souvenir d'un charme personnel et délicat. Le prince de Ligne disait de la Reine Hortense avec vérité : « Elle est encore Reine par la grâce des grâces et du talent, quand elle a cessé de l'être par la grâce de Dieu ».

La Reine composait aussi de fort jolies romances sur des paroles de M. Amédée de Beauplan, neveu de Mme Campan, ou d'autres poètes du temps. « Partant pour la Syrie » est resté populaire dans toute l'Europe, surtout depuis le règne de son fils Napoléon III.

Nous pouvons encore citer une lettre qui montre une fois de plus combien

Isabey vivait dans l'intimité de cette famille de Napoléon où on l'employait tant, de toutes manières, et où il gagnait si largement son existence.

Isabey à Monsieur Baur, Secrétaire à l'Intendance Générale de la Maison de S. M. l'Empereur et Roi, Hôtel du Chastelet, rue de Grenelle, Faubourg Saint-Germain, Paris.

Paris, ce 13 Mai 1808.

Monsieur,

Sa Majesté la Reine de Hollande me fait dire à l'instant, qu'elle me fera remettre le montant du portrait en pied du Prince Louis, montant à la somme de deux mille cinq cents francs. Cela étant, Monsieur, je vous prie de ne pas porter cette somme sur votre proposition, ne me revenant pour le compte de S. M. l'Empereur que celle de trois mille six.

Isabey.

(*Communiqué par C. d'Arjuzon*).

Le fils aîné de la Reine Hortense, Napoléon Charles, né le 10 Octobre 1802, que l'Empereur adorait, dont il voulait faire son successeur et qui mourut du croup au mois de mai 1807, portait au cou depuis l'âge de deux ans le portrait de son oncle peint par Isabey et monté en médaillon, c'était un cadeau de l'Empereur à son neveu, et l'enfant avait une vrai passion pour « Oncle Bibiche ». Sa mort décida l'Empereur à divorcer d'avec Joséphine, car il sentit alors plus que jamais la nécessité d'avoir un enfant de son sang, de sa chair, et apparenté à l'une des familles impériales ou royales d'Europe. Lorsque Napoléon Charles naquit, Louis Bonaparte fit à sa femme la surprise de lui offrir, peinte par Isabey, la miniature du nouveau-né, sortant d'un panier de roses suspendu à une branche d'arbre, ainsi qu'Isabey venait d'en peindre une des deux enfants Murat pour Caroline Murat; il paraîtrait que le bébé, quoiqu'à peine âgé de quelques jours, fut jugé ressemblant, et la composition amusante.



Les Enfants Murat.
Appartient au Comte Primoli.

Ici se place une infamie, comme à l'époque on en commit que trop, mais pour la politique, que ne fait-on, hélas, et la Cour de Mitau était trop apte à accueillir toutes les calomnies qui pouvaient lui parvenir sur la Cour de « l'Usur-

pateur Buonaparte ». Il y avait des espions partout qui, volontiers, jouaient un double rôle, étant payé des deux côtés et qui dénaturaient toutes les actions, même les plus nobles pour les faire servir à leurs rapports. Napoléon était plein de bontés et d'égards pour les deux enfants de sa femme, Hortense et Eugène de Beauharnais, il les comblait de ses bienfaits; il n'en fallait pas tant pour qu'on l'accusa d'avoir des rapports illicites avec la séduisante Hortense, et d'avoir favorisé son mariage avec son frère Louis pour cacher soi-disant une grossesse prématurée et qui lui aurait été imputable. Le fait n'a pas besoin d'être démenti, il tombe de lui-même, ainsi que la monstrueuse accusation qui concerne Isabey. Voici ce que nous relevons dans une correspondance adressée, par un de ses agents, au comte de Provence, plus tard Louis XVIII, correspondance que l'on recopiait pour la communiquer aux Cabinets étrangers et à divers personnages en Europe. On fait allusion à la naissance du premier enfant d'Hortense et de Louis Bonaparte, Napoléon Charles, que l'Empereur désirait adopter et qui, soit disant, était né avant terme et dont on avait caché la naissance.

Paris, le 16 Octobre 1802.

La seconde naissance de l'Enfant du Mystère a mis la Cour de Saint-Cloud dans un grand mouvement. On a fait à cette occasion un grand étalage de luxe et de vanité. Il y avait pour 10.000 francs de dentelles au berceau.

Le nouveau-né se nomme décidément Napoléon, le véritable père s'est décelé par sa joie indiscrète. Quelques personnes néanmoins, qui jugent de la fille par la mère, prétendent que cette paternité peut encore appartenir à quelqu'autre et ils l'attribuent au peintre Isabey. Le pauvre Louis « quem nuptive démonstrant », boude toujours et reste à son régiment dans les environs de Paris. Il vit à table d'hôte avec ses officiers à 60 francs par mois. Depuis la disgrâce de Duroc, c'est Caffarelli qui le remplace provisoirement et paraît jouir de beaucoup de faveur.

(Extrait des papiers de Paget, Ambassadeur d'Angleterre à la Cour d'Autriche en 1802, à qui copie de cette lettre a été envoyée par d'André).

Propriété de Lady Paget.

(Arch. des Affaires Étrangères).

Nous avons sous les yeux l'acte de naissance de Napoléon Charles, et Louis Bonaparte est présent lorsqu'on dresse l'acte le 23 vendémiaire an IX de la République (15 octobre 1800); donc il ne boude pas tant que veut le faire croire ce peu estimable et peu véridique espion. Fouché avait toujours une main secourable pour cette vilaine et lâche cuisine; Fouché, devenu Duc d'Otrante, fut un des mauvais génies de Napoléon. Il avait des yeux pénétrants, une figure de pierre, des paroles incisives, des manières sèches et absolues. Il savait pourtant être aimable, quand il le voulait, parce qu'il était toujours ce qu'il était nécessaire qu'il fut, dit un de ses contemporains. On le retrouvera chaque fois qu'une trahison sera à l'ordre du jour et Napoléon regrettera à Sainte-Hélène de ne pas l'avoir fait fusiller; certaines indulgences de Napoléon, qui se rendait si bien compte de la valeur de ceux qui l'entouraient, sont incompréhensibles.

La famille et les enfants Murat furent peints très souvent et de diverses manières par notre miniaturiste; dans ce chapitre-ci nous voyons plusieurs de leurs portraits; d'abord dans la miniature appartenant au comte Primoli, ils s'amusent à goûter sur l'herbe; dans celle de M. Gutmann ils entourent leur jolie Maman, et enfin chez

Joachim Murat, roi de Naples.
Appartient au Musée Wallace.

Reine Caroline Murat.
Appartient au prince Victor Napoléon.

[illegible]

[illegible] les leur [illegible] à leur [illegible]. Napoléon était [illegible]
[illegible] pour les deux [illegible] Hortense et Eugène [illegible] il
[illegible] de ses [illegible] pour qu'on [illegible]
[illegible]
été imputable. Le [illegible]
[illegible]. Voici ce que nous [illegible]
une correspondance adressée, par [illegible]
Louis XVIII [illegible]
étrangers et à divers personnages de l'Europe. On fait allusion à la naissance [illegible]
premier enfant d'Hortense et de Louis [illegible] Napoléon-Charles, que l'Empereur
[illegible]

[illegible]

[illegible] Cour [illegible]

[illegible]

[illegible] Louis [illegible] dénouement [illegible] de Paris. Il [illegible] de Duroc, [illegible]

(Extrait des papiers de Paris, [illegible] d'Angleterre à la [illegible] à qui copie de cette lettre a été envoyée par d'André.)

[illegible]

[illegible]

[illegible] le 23 [illegible] an IX de la [illegible]
[illegible] pas [illegible] le jour [illegible]
[illegible] toujours [illegible]
[illegible]

[illegible] de [illegible]

[illegible] indulgences de [illegible] qui se rendait si bien compte de [illegible]

[illegible]

[illegible] de M. [illegible] ils [illegible]







La Reine Hortense.
Appartient à Mme de La Tour.

Mme Taigny on voit les deux aînés : Napoléon Achille, filleul d'Hortense et de Bonaparte, né en 1801 et la seconde, Lætitia-Joséphine, la favorite de son père qui devint plus tard Marquise Pepoli. Le troisième Lucien-Charles est le père des Murat actuels et la dernière fille Julie-Caroline, épousa le comte Rasponi; ils sont charmants ces enfants, chaque fois qu'Isabey les groupe, en des poses naturelles et pittoresques; il savait comme personne trouver ce qui convenait à ses modèles enfantins.

A aucune époque de sa vie, Isabey n'eut autant de charges diverses et d'occupations pressantes; comme dessinateur du Cabinet il avait aussi la mission de dessiner les uniformes et les broderies des costumes de Cour. Dans le *Courrier des Spectacles* du 18 octobre 1804, nous relevons le passage suivant :

« On assure qu'il est prescrit aux dames qui se présentent à la Cour de n'être vêtues que d'étoffes françaises; les velours et les satins paraissent généralement adoptés, on en fait des queues de Cour qui sont des espèces de manteaux traînants s'adaptant à la robe, tout autour règne une riche broderie. Le costume des hommes est aussi fixé, et il leur a été assigné des couleurs et des broderies d'après les dessins d'Isabey. »



Reine Caroline Murat et ses enfants.
Appartient à M. Gutmann.

Nous allons parler du Sacre, mais nous entrerons auparavant dans différents détails qui se placent à une époque postérieure; ici l'ordre des dates n'est pas scrupuleusement suivi. L'Empereur et sa suite partent en avril 1805 pour Milan, où Napoléon doit être sacré Roi d'Italie et Mme de Rémusat écrit à son mari, qui, en qualité de préfet du Palais, accompagne l'Empereur.

Paris, 22 Germinal an XIII
(12 Avril 1805).

« J'ai vu Isabey ce matin. Vos manteaux partiront Samedi prochain; il ne perd point de temps; il m'a paru inquiet d'être obligé de partir, il ne s'en soucie guère ».



Nous trouvons encore trace

de ce voyage de l'Empereur à Milan dans l'exposition qui eut lieu à la Malmaison en 1867 et où était exposée une tabatière ornée d'un médaillon contenant une mèche de cheveux de Napoléon Ier et une feuille de la couronne de lauriers en or qu'il posa sur sa tête comme roi d'Italie à Milan; une inscription de la main d'Isabey y était jointe :

A Saint-Cloud, en 1805, avant le départ pour Milan, j'essayais à l'Empereur la couronne royale qui devait surmonter celle de laurier du sacre de Notre-Dame. Une feuille se détache, j'allais la remettre au premier Chambellan; Sa Majesté me dit : « Gardez-la en souvenir de votre maladresse. »

Isabey.

Et nous avons une lettre d'Isabey, datée du 11 mars 1852, où il écrit à MM. Deseres, joailliers-bijoutiers, rue Saint-Martin, 211, à Paris, et il leur dit :

« Messieurs Deseres, souvenez-vous que vous m'avez promis ma tabatière de la feuille de laurier cette semaine; je compte sur votre promesse.

« Si vous ne tenez pas parole, je vous assure que c'est la dernière fois que je m'adresse à vous. »

Isabey père.

La couronne de feuilles de lauriers avait coûté 8.000 francs et la boîte pour la mettre 1.350 francs.

C'était donc Isabey qui, non seulement, dessinait et commandait tout, mais qui essayait aussi les costumes à ses souverains et à leur suite.

Voici une lettre de cette époque que lui adresse M. de Rémusat, devenu grand Chambellan :

« Comme c'est vous, Monsieur, qui avez dessiné les modèles des costumes de l'Empereur et de l'Impératrice et de toutes les grandes places, et que, quand bien même vous n'en auriez pas donné les modèles, je ne pourrais m'adresser à personne qui eut plus de goût et d'intelligence, je vous prie de vouloir bien vous charger de l'exécution de tous ces costumes. L'intention de l'Empereur est qu'on se serve le plus possible de tous les fournisseurs et ouvriers ordinaires. Il faudra, en conséquence, que vous les fassiez venir et que vous régliez avec eux, ce dont chacun sera chargé. Vous parlerez à tous avec l'autorité de ma place, parce que je vous la confie toute entière pour cet objet ».

Rémusat.

Partout se retrouvent les traces des dessins d'Isabey pour les costumes de Cour; pour le sacre, Isabey dessine au bottier Jacques les souliers de velours blanc brodés d'or que porte l'Empereur, et le baudrier de style antique, qui soutiendra l'épée, fait par Etienne.

Dans l'inventaire du 16 avril 1821, que Napoléon joignit à son testament, il désigne les effets, qu'à son départ de Paris pour Sainte-Hélène en 1815, il laissa en dépôt chez le comte de Turenne; parmi ses vêtements, deux chapeaux à plumes dont un avec broderies d'or et garni d'une ganse de 26 brillants, dessiné par Isabey et fourni par le chapelier Poupard. Chez Picot brodeur, qui demeurait alors rue de Valois, n° 2 (à l'ancienne Cour Batave), son successeur Brocard nous a montré les dessins qui servirent pour broder les vêtements de l'Empereur, pour la cérémonie du

sacre à Paris, ceux du couronnement comme Roi d'Italie à Milan, et les vêtements de satin et de poult de soie blanc qu'il porta pour son mariage avec Marie-Louise. Picot se chargea aussi des broderies du trône que nous voyons reproduites dans les deux grandes aquarelles d'Isabey : Napoléon et Marie-Louise en costume de mariage, qui appartiennent à l'Archiduc Régnier d'Autriche ; et notre artiste se montra plein d'imagination et de goût pour les modèles de toutes ces broderies d'or



Achille et Lætitia Murat.
Appartient à Mme Taigny.

fin, branches de chêne avec glands, branches de lauriers, palmettes et fleurs de couronnes impériales entrelacées, abeilles parsemées, du plus riche et bel effet. Chez Picot on broda aussi les draperies du trône que le Roi Jérôme de Westphalie voulut en velours rouge avec motifs en or fin très en relief, et le modèle pour l'étendard du régiment de ce pays dessiné et peint à l'aquarelle par Isabey, qui est original et charmant de couleur. Au centre les armes des provinces de Westphalie,

érigées en départements français : cheval blanc, lions, ours, etc....., entourées du collier de la Légion d'honneur avec main de justice et sceptre entrecroisés en dessous, tandis que les armes sont surmontées d'une couronne royale délicatement dessinée, et ornée de pierres précieuses; sur les quatre côtés quatre aigles d'or aux ailes déployées dans un triangle bleu lilas doux et, entre ces triangles aux quatre coins, des ronds gansés d'or en lilas très pâle, sur lesquels sont brodés des 3 énormes, qui sont le numéro du régiment de Westphalie. Isabey dessina de même une partie des vêtements du sacre de Charles X, où les fleurs de lys héraldiques et naturelles remplacèrent les abeilles et les fleurs de couronnes impériales. Dans les livres de Picot, nous relevons différents prix pour les vêtements impériaux, sommes qui parurent énormes à l'époque et qui maintenant sembleraient fort modestes.

A la date du 10 Frimaire an XIII (1er Décembre 1804) :

Le grand manteau impérial en velours pourpre semé d'abeilles.	15.000	francs
Le petit manteau de velours pourpre, revers satin blanc brodé d'or.	10.000	—
L'habit de velours pourpre brodé sur toute la taille, et veste en velours blanc.	3.500	—
Ceinture d'habit, veste, culotte.	500	—
De nombreuses paires de jarretières, velours blanc et autres, la paire et 8 boutons.	68	—
Pour le mariage avec Marie-Louise, en Mars 1810, une veste de velours blanc, brodée d'or	450	—
Un habit de velours pourpre, brodé sur toutes les coutures.	2.500	—
Un manteau de velours pourpre, brodé d'or.	10.000	—
Un ceinturon de velours blanc, brodé d'or.	324	—
Un oreiller de satin blanc, en soie amarante aux étoiles, une couronne et le chiffre de Sa Majesté l'Impératrice, livrée au sieur Mégret	48	—
Une couronne et un chiffre de S. M. l'Impératrice pour le fauteuil du trône par ordre de M. Fontaine	96	—

Nous trouvons aussi différents objets destinés à Isabey lui-même, ou commandés par lui. L'art des brodeurs était merveilleux, à ce commencement du XIXe siècle, où l'habileté manuelle était grande et le travail d'un prix minime, ce qui permettait d'atteindre à une vraie perfection; l'époque de l'Empire a produit des merveilles en étoffes, en broderies et en bronzes d'une grande richesse, on se surpassait par la grâce des motifs, leur originalité et l'extrême fini des détails.

Voici encore quelques relevés des livres de Picot :

Du 27 Brumaire an XII (19 Novembre 1803). Doit M. Isabey :		
Une veste de satin blanc, brodée en soie lilas et argent, fourni une aune de satin. . . . . Total.	96	francs
Du 11 Thermidor an XIII (30 Juillet 1805). Doit M. Isabey :		
Un étendard brodé d'une inscription Grand Sphinx, brodé en fil or fin. Total.	40	—
Du 8 Juin 1811, doit S. M. l'Empereur :		
Fourni par ordre de M. Isabey, dessinateur du Cabinet de S. M. la poignée du cierge pour le baptême de S. M. le Roi de Rome, semée d'abeilles et de roses d'Italie ciselées	168	—
Du 30 Octobre 1813, doit S. M. l'Impératrice Marie-Louise, par ordre de M. Isabey, un sac à ouvrage de velours bleu et blanc, brodé d'or	84	—
Un dit pour Mme la Duchesse de Montebello.	66	—

Comme d'habitude, l'Impératrice Marie-Louise fait faire en double, ce qu'elle désire, afin que son amie Mme de Montebello possède le même objet.

Pour revenir au sacre, qui eut lieu le 2 Décembre 1804, et dont Isabey dut s'occuper dans tous les détails, nous verrons qu'il fut à la hauteur des circonstances. M. de Ségur, grand maître des cérémonies, devait s'occuper de régler les costumes et le cérémonial pour les grandes fêtes du couronnement; mais huit jours avant la date fixée, rien n'était encore arrêté. M. de Ségur fit prévenir Isabey que l'Empereur l'appelait à Saint-Cloud et nous trouvons dans les mémoires de M. Bausset, préfet du Palais, le récit suivant :



Princesse Caroline Murat
Reine de Naples.
Appartient à la Duchesse d'Isly.

« L'Empereur lui demanda sept dessins représentant les sept cérémonies qui devaient avoir lieu dans l'Eglise Métropolitaine, mais dont les répétitions ne pouvaient se faire à Notre-Dame en présence des nombreux ouvriers qui étaient employés aux embellissements et aux décorations. Faire sept dessins, réunissant chacun plus de cent personnes en action, dans un si court délai, c'était réellement demander l'impossible. Ce prince n'admettait d'ailleurs jamais une pareille excuse. Le mot *impossible* était rayé depuis longtemps de son dictionnaire.

L'imagination heureuse et fertile de M. Isabey lui inspira dans le moment une singulière idée. Il répondit avec assurance et au grand étonnement de l'Empereur, que, dans deux fois vingt-quatre heures, ses ordres seraient exécutés. Avant de rentrer chez lui, il fut acheter chez les marchands de joujoux, tout ce qu'il put trouver de petits bonshommes en bois qui servent à l'amusement des enfants. Il les habilla en papier de la couleur du costume de chaque personnage qui devait figurer dans les cérémonies du couronnement, fit un plan de Notre-Dame sur une échelle en rapport avec ses petites poupées et se rendit le surlendemain auprès de Napoléon à Fontainebleau qui s'empressa de lui demander les sept dessins. « Sire, je vous apporte mieux que des dessins, lui répondit Isabey ». Il déroula son plan et posa les personnages qui devaient figurer dans la première cérémonie et dont il avait écrit les noms au bas de chacun. Cette première action était la répétition, sous le dais à la porte de l'église. L'Empereur fut si content, qu'il fit appeler, sur le champ, tous ceux qui devaient concourir à l'éclat de cette grande circonstance. Les répétitions se firent dans le salon de l'Empereur et sur une grande table. Une seule cérémonie plus compliquée que les autres, exigea une répétition réelle. Elle se fit dans les galeries de Diane aux Tuileries, par le moyen d'un plan tracé au blanc sur le parquet. Isabey avait mis tout le goût possible dans les habillements de ses poupées, et sauva, par son talent, le côté ridicule de ses dessins en relief. Le clergé, les dames, les princesses, l'Empereur, le pape lui-même, tout le monde était costumé de la manière la plus exacte et la plus convenable ».



Napoléon Ier.
Collection du Prince Victor Napoléon.

L'Empereur qui n'était pas prodigue d'éloges ordinairement, fut si satisfait qu'il ne les ménagea pas à Isabey et le chargea de la direction de toutes



Napoléon Ier.
Appartient au Prince Victor Napoléon.

les cérémonies du couronnement. Notre artiste dut s'occuper aussi de faire monter les joyaux de la couronne et fit placer le Régent, diamant fameux, à la garde de l'épée de l'Empereur.

Isabey, avec Percier et Fontaine, passa les dernières nuits à faire disposer les décorations de Notre-Dame. Talleyrand, Ministre des relations extérieures, lui avait écrit le 1er décembre les derniers ordres de l'Empereur ainsi conçus :

« Vous voudrez bien, Monsieur, vous rendre demain à sept heures du matin, dans la salle de l'Archevêché, où doit s'habiller l'Empereur. Vous y porterez tous les objets dont vous avez été chargé et qui ne seraient pas encore livrés, comme corbeilles, coussins, masses des huissiers, offrandes, nappes brodées, soucoupes, carreaux, plats, tabourets pour les grands officiers, etc. Les insignes de Charlemagne et ceux de l'Empereur sont entre les mains de M. l'Abbé de Mons, aumônier de Sa Majesté; ils sont déposés dans la sacristie, et vous présenterez à M. l'Abbé de Mons la lettre ci-jointe, en le priant de vous les remettre sur le reçu que vous lui en donnerez. Vous placerez tout dans l'ordre dans lequel ils doivent être portés ou employés, afin qu'au moment de l'arrivée de l'Empereur, on attende le moins possible.

J'ai l'honneur, d'êre, etc... TALLEYRAND.

Les dispositions étaient si bien prises que tout réussit à merveille, aucun imprévu ne dérangea cette cérémonie si bien préparée, et dont le souvenir reste vivant pour nous, grâce aux beaux dessins qu'Isabey nous en a laissés, dans le volume du Sacre, reproduit par la gravure et dont les dessins originaux, reliés en un exemplaire unique, sont conservés au Musée du Louvre. Voici les détails de cette publication tels que nous les donne le *Moniteur Universel* du 22 mars 1805 :

« On travaille actuellement au *Livre du Sacre* de L. M. I. L'exécution de ce grand ouvrage doit répondre, par sa magnificence, à la pompe d'une cérémonie qui a surpassé les autres cérémonies de ce genre, par la réunion de tout ce qui est auguste et imposant. Son Excellence M. de Ségur, grand maître des cérémonies, chargé par S. M. l'Empereur de la direction générale de cette belle entreprise, en a confié l'exécution savoir : pour la rédaction du Livre à M. Aignan, aide des cérémonies, sécretaire impérial à l'introduction des ambassadeurs, et pour le dessin à M. Isabey, peintre dessinateur des cérémonies et du cabinet, et à MM. Fontaine et Percier, architectes de S. M. Le premier est chargé des figures, les deux autres de l'architecture et ornements. Le burin des plus célèbres graveurs sera employé pour consacrer ces grands souvenirs. L'ouvrage paraîtra vers la fin de l'année prochaine. »



Joséphine en grand habit.
Appartient à M. Edouard Kann.

Ce superbe volume coûta environ 195.000 francs, dont les derniers accomptes ne furent payés qu'en 1815; ceci est prouvé par le tableau suivant trouvé dans les archives de Reims, collection Tarbé, carton 22.

ADMINISTRATION DE MONSEIGNEUR
LE GRAND-MAITRE DE CÉRÉMONIES

Archives de Reims.
Collection Tarbé.
Carton XXII, n° 53.

EXÉCUTION DU LIVRE DU SACRE

Montant des dépenses faites au 15 juin 1815	194.436 72
Somme payée en 9 acomptes	164.600 »
Restant dû	29.836 72
Dixième acompte proposé	25.000 »

DÉCOMPTE

NOMS & QUALITÉS		DÉSIGNATION des OUVRAGES ET FOURNITURES	MONTANTS des DÉPENSES	PAYEMENTS FAITS	RESTANTS DÛS
Godefroy	Graveur	Vignette de texte	800 »	800 »	» »
Malbeste	Graveur	Vignette de l'Empereur	2.000 »	2.000 »	» »
Dupréel, Malbeste, Tardieu	Graveurs	L'Empereur en grand costume	7.200 »	7.200 »	» »
Ribault	Graveur	L'Empereur en petit costume	4.000 »	4.000 »	» »
Audouin	Graveur	L'Impératrice en grand costume	6.000 »	6.000 »	» »
Ribault	Graveur	L'Impératrice en petit costume	4.000 »	4.000 »	» »
Godefroy	Graveur	Vignette du Pape	600 »	600 »	» »
Petit	Graveur	Le Pape	3.500 »	3.500 »	» »
Simonet	Graveur	Prince Français	1.960 »	1.960 »	» »
Delvaux	Graveur	Princesse	2.460 »	2.460 »	» »
Petit	Graveur	Prince grand dignitaire	2.100 »	2.100 »	» »
Massard, Urbain	Graveur	Maréchal d'Empire portant les honneurs	2.050 »	2.050 »	» »
Dupréel	Graveur	Dame du Palais portant les honneurs	1.960 »	1.960 »	» »
Audouin	Graveur	Le Cardinal grand aumônier	2.400 »	2.400 »	» »
Massard, Urbain	Graveur	Grand maître des Cérémonies	2.050 »	2.050 »	» »
Ribault	Graveur	Le Ministre grand juge	2.075 »	2.075 »	» »
Simonet	Graveur	Un Ministre	1.960 »	1.960 »	» »
Guttenberg	Graveur	Le Colonel général des Cuirassiers	2.000 »	2.000 »	» »
Pigeot	Graveur	Le Colonel général des Dragons	2.000 »	2.000 »	» »
Pauquet	Graveur	Le Colonel général des Hussards	2.950 »	2.950 »	» »
Pauquet	Graveur	Le Colonel général des Chasseurs à cheval	2.450 »	2.450 »	» »
Delvaux	Graveur	Officier ordinaire de la maison	1.560 »	1.560 »	» »
Delvaux	Graveur	Aide des Cérémonies	1.660 »	1.660 »	» »
Lavalé	Graveur	Maître des Cérémonies de l'Église	2.150 »	2.150 »	» »
Petit	Graveur	Un Page	1.660 »	1.660 »	» »
Massard, Urbain	Graveur	Un Hérault d'armes	1.550 »	1.550 »	» »
Massard, Jean	Graveur	Un Huissier de la Chambre	2.050 »	2.050 »	» »
Lavalé	Graveur	Un Sénateur	1.800 »	1.800 »	» »
Massard, Jean	Graveur	Un Conseiller d'État	2.050 »	2.050 »	» »
Ribault	Graveur	Un Législateur	2.100 »	2.100 »	» »
		A reporter	73.095 »	73.095 »	» »

DÉCOMPTE *(Suite)*

NOMS & QUALITÉS		DÉSIGNATION des OUVRAGES ET FOURNITURES	MONTANTS des DÉPENSES	PAYEMENTS FAITS	RESTANTS DÛS
		Report	73.095 »	73.095 »	» »
Lavalé	Graveur	Un Tribun	1.950 »	1.950 »	» »
Massard, Urbain	Graveur	Premier Président de la Cour de Cassation.	2.050 »	2.050 »	» »
Audouin	Graveur	Un Maire de Ville	2.050 »	2.050 »	» »
Ribault	Graveur	Un Président de Canton	2.050 »	2.050 »	» »
Dequevauviller	Graveur	La Sortie du Palais des Tuileries	8.000 »	8.000 »	» »
Dupréel	Graveur	L'Arrivée à Notre-Dame	8.000 »	8.000 »	» »
Lavalé	Graveur	Les Onctions	8.000 »	8.000 »	» »
Delvaux	Graveur	Le Couronnement de l'Empereur	8.000 »	8.000 »	» »
Simonet	Graveur	Les Offrandes	8.000 »	8.000 »	» »
Pauquet	Graveur	Le Serment	8.000 »	8.000 »	» »
Malbeste	Graveur	La Distribution des Aigles	8.000 »	8.000 »	» »
Tardieu	Planeur	Fourniture de cuivres	97 15	97 15	» »
Gallois	Planeur	Fourniture de cuivres	1.592 07	1.592 07	» »
Dien	Graveur	Pour la gravure des titres	50 50	50 50	» »
L'Épine	Graveur	Gravure de lettres	335 »	335 »	» »
Villain	Imprimeur	Impression et fourniture de papier	7.200 »	300 »	6.900 »
Baron	Ecrivain	Explication des titres	1.300 »	500 »	800 »
Lemarié		Pour remboursement de frais de caisses, transport et collage du manuscrit	237 »	237 »	» »
Tessièr	Relieur	Reliure et dorure	130 »	130 »	» »
Isabey	Dessinateur.	7 grands dessins à 2.000 fr. 14.000 » 31 costumes à 500 fr. 15.500 »	29.500 »	16.036 50	13.463 50
Percier	Dessinateur.	Une vignette d'introduction. 500 » 31 vignettes à 300 fr. 9.300 »	9.800 »	7.310 40	2.489 60
Fontaine	Dessinateur.	7 grands dessins pour l'Architecture à 1.000 fr. chaque. 7.000 »	7.000 »	816 38	6.183 62
		TOTAUX	194.436 72	164.600 00	29.836 72

État de proposition de la somme de vingt-cinq mille francs à payer par le Trésorier général de la Couronne à MM. Isabey, Percier et Fontaine, Peintres et Dessinateurs, acompte des dépenses faites pour l'exécution du *Livre du Sacre.*

Laquelle somme de vingt-cinq mille francs sera représentée par les quittances des fournisseurs et Coopérateurs dont MM. Isabey, Percier et Fontaine justifieront, ci. . . . . 25.000 »

Le présent état a été arrêté à la somme de vingt-cinq mille francs par nous, premier Architecte de l'Empereur.

GRAND-MAITRE DES CÉRÉMONIES
Exercice de 1814
LIVRE DU SACRE

A Paris, ce 17 Juin 1815.
FONTAINE.

Vu ordonné et approuvé le présent État de proposition s'élevant à vingt-cinq mille francs payables à MM. Percier, Isabey et Fontaine, *en justifiant par eux des quittances en double, des parties prenantes auxquelles ces vingt-cinq mille francs sont répartis au présent État;* la dite somme à ordonnancer sur le fonds alloué pour la confection du *Livre du Sacre* par le Budget de 1814 et le supplément au dit Budget.

A Paris, ce 18 Juin 1815.

Le Grand-Maître des Cérémonies,
Le Comte DE SÉGUR.



Napoléon et l'Impératrice Joséphine.
Musée Wallace.

[illegible]		[illegible]	Dépense	
[illegible]	Graveur	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Massard, Urbain.	Graveur.	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Audouin	Graveur	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	Graveur	Un [illegible]	[illegible]	[illegible]
Dequevauviller	Graveur	Le [illegible]	8.000 »	[illegible]
[illegible]	Graveur	L'Arrivée [illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	Graveur	Les [illegible]	[illegible].000 »	8.000 »
Lefebvre	Graveur	Le Couronnement de l'Impératrice.	[illegible]	[illegible]
Duponet	Graveur	Les [illegible]	[illegible]	[illegible]
Tessier	Relieur	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Isabey	Dessinateur	7 grands dessins à 2.000 fr. 14.000 » ; 31 costumes à 500 fr. [illegible] ; Une vignette d'introduction [illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	Dessinateur	31 vignettes à [illegible] fr. 9.300 »	[illegible]	[illegible]
[illegible]	Dessinateur	7 grands dessins pour l'Architecture à 1.000 fr. chacun. 7.000 »	[illegible]	[illegible]
		Total	191.416 7-	

[illegible] acquitté [illegible] faites pour [illegible]

[illegible] représentée par les quittances des fournisseurs et [illegible]

[illegible] par nous, premier Architecte [illegible]

A Paris, le [illegible]

[illegible] et approuvé le présent état de proposition s'élevant à [illegible] quittances en [illegible] la dite somme [illegible]

A Paris [illegible]



Nous remarquerons aussi combien de graveurs y furent employés. C'était un des traits du génie de Napoléon, protégeant et encourageant les arts, les sciences, l'industrie, le commerce, l'agriculture, donnant des commandes de toutes sortes, d'une façon précise, lucide, intelligente, montrant son activité partout. Lorsque la Restauration arriva, une sorte de somnolence s'étendit de toutes parts, cette énergie vitale disparût et l'engourdissement envahit les ressorts qui faisaient vibrer la France entière. L'Empereur travaillant toujours, où qu'il fut, à toute heure, et s'occupant de tout, la somme de travail qu'il pouvait donner, était immense et son esprit d'organisation merveilleux. Mme de Rémusat fait cette réflexion en 1805 :

Nous voyons très peu sa Majesté; depuis lundi que je suis ici (à Saint-Cloud) je ne l'ai aperçue que deux fois. Elle travaille sans relâche. On pourrait dire d'Elle, comme on disait du Roi de Prusse : « Voilà un roi qui se donne bien du bon temps! »

Napoléon n'accordait à son corps et aux faiblesses de ce corps que l'extrême nécessaire. Son esprit et son âme le conduisaient uniquement.

Avant d'aller plus loin, nous relaterons un petit fait sur le couronnement, que M. Taigny nous communique dans sa brochure et qu'il tenait d'Isabey lui-même. Pendant la cérémonie à Notre-Dame, Joséphine, en descendant du trône pour aller à l'autel, près de son mari et devant le Pape, perdit son anneau; elle fit un signe de détresse à son fils Eugène de Beauharnais, et celui-ci, aidé d'Isabey, retrouva l'anneau sous les coussins du trône, et le remit assez vite à l'Impératrice Joséphine, si bien que l'Empereur ne s'en aperçut point. Joséphine fort superstitieuse, toujours inquiète au sujet d'un divorce possible et se faisant dire la bonne aventure à chaque occasion, fut très effrayée de ce qu'elle regardait comme un mauvais présage.

Nous avons eu la chance de trouver, chez M. Finaly, l'aquarelle qu'Isabey fit à cette époque du cabinet de l'Empereur aux Tuileries, nous la reproduisons, et c'est un de nos documents les plus intéressants, car cette œuvre d'art réduite au tiers, pour atteindre les dimensions obligées de notre volume, est fort peu connue. Napoléon est debout près de son bureau et nous voyons tout le fond de son cabinet; la partie de devant, vers la fenêtre, dans l'embrasure de laquelle se tenait le secrétaire intime écrivant à sa table n'est pas reproduit; un tableau n'ayant pas la possibilité de représenter les quatre faces d'une pièce. Cette aquarelle appartint d'abord à Achille Murat, fils du Roi de Naples, puis au Prince Démidoff, peut-être par son mariage avec la Princesse Mathilde, et à la vente de San Donato, en mars 1880, fut acquise par M. Finaly. Le meuble principal est ce magnifique bureau d'acajou chargé de bronzes dorés et supporté par des griffons, le fauteuil de bureau de forme antique a les bras terminés par les mêmes têtes de griffons. L'Empereur ne s'y asseyait que pour donner des signatures; en général c'est sur cette causeuse recouverte de taffetas vert qu'il s'installait, près de laquelle on plaçait un petit guéridon avec la correspondance du jour, nous voyons à terre et sur le petit canapé des débris de missives et des papiers. Dans le fond du cabinet nous remarquons quatre grandes bibliothèques séparées au milieu par une pendule-régulateur, des cartes sont accrochées aux portes des bibliothèques. En face de la cheminée se trouvait une longue armoire vitrée, à hauteur d'appui, recouverte d'un marbre et sur laquelle l'Empereur voulait

toujours voir la statuette de Frédéric II de Prusse, le souverain qu'il admirait le plus et dont la tactique guerrière le laissait songeur. Mais notre aquarelle s'arrête avant cette armoire et la statuette. Peu de personnes pénétraient dans ce cabinet, où l'Empereur se retirait toujours pour travailler et où il se promenait de long en large en dictant à son secrétaire les ordres qui devaient régir l'Empire, de l'Atlantique à la Baltique, du Danube au Guadalquivir. Il recevait dans une grande pièce éloignée de son cabinet, ou chez l'Impératrice; et les intimes étaient en général admis pendant les quelques instants qu'il concédait à son déjeûner; repas qu'il prenait vers neuf heures et demie, presque toujours seul, et qui durait dix à douze minutes, excepté lorsque l'Empereur décidé à se reposer et à « fermer son cabinet » comme il disait, causait plus longuement avec ceux qui venaient habituellement et les charmait par sa conversation claire, rapide, imagée, son esprit et son intelligence supérieures. Les enfants de la famille venaient le trouver à cette heure-là, il plaisantait avec eux et les taquinait, il aima toujours beaucoup les petits; puis Talma l'acteur, Denon dont il fit le directeur des Musées, Fontaine son premier architecte, Berthollet le chimiste, Costaz et Monge les deux géomètres, Gérard, David, Isabey, ses peintres favoris jouissaient de la faveur d'être reçus pendant qu'il prenait ce léger repas. Nous n'avons pu découvrir ce qui se passa vers les années 1809, 1810, et qui indisposa l'Empereur contre Isabey; mais certainement il ne jouit plus de la même faveur qu'il avait pendant le Consulat et la première partie de l'Empire, et qui lui avait créé une place tout à fait à part dans la maison de l'Empereur. Nous avons lieu de croire qu'une fois son tact habituel dut lui faire faute, il se permit une familiarité que Bonaparte eut tolérée et que Napoléon ne pardonnait pas, et il oublia probablement la distance qui sépare un homme de talent d'un homme de génie, surtout quand cet homme de génie devient lui-même esclave de l'étiquette qu'il place autour de lui. Napoléon fut peut-être aussi froissé des besoins d'argent constants d'Isabey qui, de tous côtés, touchait souvent des sommes assez fortes, et augmentait ses prétentions et ses prix de jour en jour; nous avons découvert plusieurs documents, prouvant que l'Empereur s'impatientait souvent, lorsqu'on abusait de ses faveurs. Il y eut aussi à ce moment une correspondance active à propos des miniatures destinées aux cadeaux et qui ne satisfaisaient pas l'Empereur. Nous avons relevé aux Archives Nationales tout ce qui va suivre.

Archives Nationales
O[2] 204 — Paris, le 10 Messidor an XIII (29 Juin 1805).

Note des portraits de S. Majesté l'Empereur et Roi faits par ordre de M. Fleuriau, Conseiller d'Etat, Grand Officier de la Légion d'Honneur, Intendant général de la Maison de l'Empereur.

Savoir :

Du 7 Messidor an XIII (26 Juin 1805) livré à M. Danny, bijoutier; deux portraits en petit costume	1.000 francs.
Du 8 Messidor an XIII (27 Juin 1805) au même, 2 portraits, idem.	1.000 —
Total.	2.000 —

Isabey
Peintre dessinateur du Cabinet de S. Majesté l'Empereur, des Cérémonies et des relations extérieures.

Ordonnance du 28 Messidor an XIII (17 Juillet 1805).

Napoléon Ier dans son cabinet, aux Tuileries.
Appartient à M. Hugo Finaly.



Après cette note on trouve une demande d'Isabey pour obtenir 600 francs par portrait. Mais M. Fleuriau écrit sur la demande :

« Sa Majesté, ayant décidé que les petits portraits seraient payés 500 francs, ne peut revenir sur cette décision ».

Archives Nationales
AF ^{IV} 1050

Lettre de Denon, Directeur des Musées de l'Empereur.

Paris 18 Germinal an XIII (8 Avril 1805).

Sire,

.... Monsieur de Fleuriau m'a écrit que Votre Majesté lui avait donné l'ordre de me consulter sur les prix de 20.000 francs que demande M. Isabey pour le dessin qu'il a fait et qui a pour sujet « La visite de Votre Majesté à la Manufacture des Frères Sevenne à Rouen. » J'ai répondu à Monsieur l'Intendant Général, Sire, que je ne pouvais pas mettre de prix à un dessin dont on demandait 20.000 francs, parce que quelque gracieux que me paraît celui-ci et quelque intéressant qu'il soit par les portraits qu'il contient, je ne connais pas de dessin au monde dont le prix approchât de celui que demande Monsieur Isabey ; que le plus beau dessin de Raphaël que possède le Musée n'a pas coûté 3.000 francs et que les quatre célèbres cartons colorés de Jules Romain qui auraient fait l'ornement de la galerie impériale, vendus l'année dernière à l'encan, n'avaient été portés tous quatre à 22.000 francs que par une vente simulée.

Vous voudrez me permettre d'ajouter, Sire, que votre volonté, étant de protéger paternellement les Arts, il y a d'autres moyens que d'établir un prix qui ne soit point d'affection ; ensuite si quelque raison particulière ou un mérite transcendant doivent faire déroger à cette règle, ce ne doit être que par des honneurs et des pensions, et M. Isabey se trouve déjà dans le cas d'avoir à rendre grâce à Votre Majesté à cet égard.

Je suis, avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le plus fidèle sujet.

DENON.

Archives Nationales
O² 30

Lettre du Grand Maréchal Duroc au Comte Daru, Intendant Général de la Maison de l'Empereur.

Saint-Cloud, 8 Août 1807.

Monsieur,

Les boîtes pour bijoux que S. Majesté a fait faire l'année dernière, au nombre de cent par M. Marguerite, bijoutier de la Couronne, étant épuisées, S. M. désire que vous en fassiez faire cent nouvelles, soit à chiffre, soit à portrait, du même prix et dans la même proportion pour les différentes quantitées que l'année dernière. Je vous prie de vous faire représenter la lettre, que j'ai eu l'honneur de vous écrire à ce sujet, le 15 Mars 1806, et ainsi que la commande qui y était jointe. Elles seront payées par un ordre de S. M., à fur et mesure qu'elles seront remises au trésor par le bijoutier. S. M. désire que les mêmes formes qui ont été suivies pour la commande, facture et réception de celles de l'année dernière, soient les mêmes pour cette nouvelle commande. Elle a été fort mécontente des portraits de M. Isabey et elle désirerait, ou qu'il fasse mieux, ou que l'on employa un autre peintre.

Je vous renouvelle, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

DUROC.

Archives Nationales
O² 30

Lettre du Comte Daru à Isabey peintre du Cabinet.

Paris, le 14 Août 1807.

L'Empereur a ordonné, Monsieur, la confection de cent boîtes d'or enrichies, parmi lesquelles vingt-cinq doivent être ornées de portraits. J'ai déjà eu l'honneur de vous prévenir de vive voix et de vous engager à vous occuper de ces portraits avec tout le bien dont vous êtes capable. Je

ne dois pas vous laisser ignorer que Sa Majesté a été fort mécontente des derniers; et ce n'est qu'à condition de l'engagement du mieux, que je suis autorisé à vous en charger; mais avec un artiste de votre talent, le désir de plaire au héros que vous peignez et l'amour de la gloire, sont de bien sûrs garants de l'exécution de votre engagement.

J'ai l'honneur etc... DARU.

Archives Nationales
O² 30

Isabey au Comte Daru, Intendant Général de la Maison de l'Empereur.

Paris, 27 Août 1807.

Monsieur,

Le peu d'habitude que j'ai de la correspondance m'a fait commettre une faute, en ne vous accusant pas réception de votre lettre du 14 du présent, par laquelle vous me demandez 24 portraits de S. M. l'Empereur et Roi. Je ferai mon possible pour les soigner et par là répondre à la confiance qui m'est continuée. J'ai reçu depuis, de M. Marguerite, une lettre par laquelle il me dit qu'il y en a douze qui lui sont destinés, mais, d'après votre dernière lettre en date du 25, j'aurai l'honneur de vous adresser les portraits à mesure qu'ils seront faits, en vous indiquant le bijoutier auquel ils seront destinés. J'espère, à la fin de la semaine prochaine, vous en adresser un pour chaque.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur, votre très humble serviteur.

ISABEY.

Nota. — Je n'ai point eu de séance, M. le Grand Maréchal m'ayant dit que S. Majesté trouvait bien celui que je lui ai soumis.

Archives Nationales
O² 30

M. Desmasis, administrateur des mobiliers impériaux au Grand Maréchal Duroc.

12 Septembre 1807.

Monsieur,

D'après vos ordres, Monsieur, j'ai dit aux fournisseurs qu'ils seraient payés au fur et à mesure de leurs livraisons, afin d'activer leur zèle. J'ai fait déposer au trésor de la couronne onze boîtes enrichies de brillants faites par MM. Nitôt orfèvres. Il y en a quatre à portraits dans les prix de 10.000 francs et de 6.000 francs, deux à cercles et chiffres d'environ 6.000 francs et cinq d'environ 3.000 francs; mais je n'ai encore rien pu obtenir de M. Isabey, les boîtes les attendent. J'ai bien d'autres peintres, mais comment leur demander des ressemblances sans séance....

Archives Nationales
O² 204

Lettre de Monsieur le Grand Maréchal du Palais Duroc, à Monsieur l'Intendant Général de la Maison de l'Empereur, Comte Daru.

Rambouillet, 15 Septembre 1807.

Sa Majesté n'est pas satisfaite, Monsieur, du portrait que vous m'avez envoyé. Elle trouve que le ton de la figure est trop dur. Elle préfère d'ailleurs être représentée avec ses habits militaires. Sa Majesté désire que, sans égard à tel ou tel peintre, on en prévienne plusieurs que l'on a besoin de 40 à 50 portraits de l'Empereur, qu'ils seront payés vingt-cinq louis chacun, c'est-à-dire ceux reconnus bons et qui conviendront à Sa Majesté; tant mieux par conséquent pour celui qui réussira. Recommandez-leur de faire des figures plutôt gracieuses.

J'ai l'honneur de vous saluer. DUROC.

En Octobre 1808, Isabey écrit au Comte Daru, Intendant Général de la Maison de l'Empereur :

« Je vous adresse, Monsieur, deux portraits de l'Empereur. J'ai l'honneur de vous prévenir que mon prix est de 600 francs chaque et que je ne souffrirai aucune diminution. »


Napoléon Ier.
Appartient au Comte Primoli.

On céda cette fois, et désormais le prix de 600 francs fut établi pour tous les petits portraits de l'Empereur de quelque peintre qu'ils fussent. Mais l'Empereur exigea de les voir, aussitôt terminés, et aucun ne pouvait être porté chez le bijoutier, pour être monté, avant qu'il ne fut accepté par lui. Quoiqu'en disent certains auteurs, et des plus autorisés, « l'Empereur n'avait pas adopté pour sa propre effigie une expression qui s'approche assez peu de la réalité » ; dans ce cas nous aurions une unité dans les portraits de Napoléon que ce livre dément plus qu'aucun autre, puisque contenant plus de trente portraits de sa personne faits par le même artiste, on peut voir qu'ils sont si différents, pas un seul n'est pareil à l'autre. Jamais le souverain n'était complètement satisfait de ce qu'on lui montrait; mais il était fort difficile de le reproduire, car il n'avait ni le loisir, ni le désir de poser pour ces différents portraits; et il en fallait un grand nombre, comme on vient de le voir, pour les cadeaux, les souvenirs. Napoléon, très nerveux et remuant, changeait constamment d'expression. Si l'on suit, par ordre de date, les multiples effigies qui le reproduisent, depuis le fin profil dessiné par Isabey et gravé par Tardieu « vrai camée antique », comme dit David, de Bonaparte, lorsqu'il vit l'Empereur pour la première fois, jusqu'au dernier portrait de 1815, il est aisé de voir combien l'âge et la vie fatigante des camps et des guerres avaient alourdi l'Empereur, combien son teint s'était plombé au milieu des soucis qui l'accablaient. Et ce ne serait pas le cas, si tous ces portraits en avaient fait un César déifié, s'il avait voulu se faire passer comme supérieur aux accidents de la vie, à la vieillesse et aux changements qu'elle apporte.

Le Baron de Meneval raconte dans ses mémoires que, Napoléon voulut que l'on fit un portrait de lui marchant dans son cabinet, et dictant des rapports à son secrétaire Meneval, tableau qui figura au Salon de 1809, et qu'exécuta le peintre Garnier. Mais l'Empereur et Meneval partirent pour un voyage lointain, et Garnier très embarrassé s'adressa à Isabey pour les ressemblances qu'il ne pouvait saisir à distance. Lorsque l'Empereur revint, il ne fut pas satisfait de cette œuvre, écrivit à Denon pour la refuser, mais ce dernier employa si bien son éloquence en faveur du peintre que ce tableau resta aux Tuileries jusqu'à la Restauration, où on l'envoya dans les greniers rejoindre les autres indices du pouvoir tombé. Voici une lettre de Mme de Rémusat à son mari, adressée à Vienne où il avait accompagné l'Empereur, et nous pouvons ainsi juger de la joie que procuraient les œuvres de notre peintre :


Reine Catherine de Westphalie.
Col. Metternich.

Paris 11 Frimaire an XIV (2 Décembre 1805).

Mon ami, j'ai été interrompue par une aimable visite que j'attendais depuis quelques jours, et que je désirais presqu'autant que le plaisir de vous revoir; enfin dont la vue m'a causé une émotion toute semblable à celle que j'éprouve, quand je vous retrouve près de moi. Devinez-vous qui c'est? Faut-il donc vous le dire et ne savez-vous pas déjà que c'est ce portrait tant souhaité qu'Isabey m'a apporté. Mon bon ami, il est charmant et d'une ressemblance qui m'a fait pleurer. Malheureusement il n'est pas encore fini et il m'a fallu le rendre. Avec quelle impatience je l'attends

maintenant, et comme je vous remercie d'avoir eu la patience de le faire faire. J'y ai retrouvé cette expression si douce de votre physionomie et ce sourire un peu malin qu'on prétend que vous avez quelquefois. Comme portrait, je regrette qu'on vous ait fait baisser les yeux; mais cette petite lettre, qu'on a placée dans vos mains et qu'Isabey prétend que vous regardiez toujours, m'impose silence. Puisque l'original s'éloigne de moi, c'est avec cette aimable miniature que je causerai désormais; c'est elle qui sera la confidente des regrets de mon cœur, des sentiments dont il est plein.

On ne peut être touché plus aimablement et plus gentiment rendre grâce d'une agréable surprise.

Le poète Evariste Parny, qu'Isabey peignit vers cette époque, fut non moins heureux de la peine que prit son ami de le faire ressemblant; pour le remercier, il composa la poésie suivante. Les portraits de Parny furent gravés d'après les dessins d'Isabey; il y en a plusieurs et de différentes grandeurs, mais tous de profil et dans lesquels le nez pointu du poète s'avance menaçant.

A ISABEY FAISANT MON PORTRAIT

Savant et pur, sage et brillant,
Sans recherche, et non sans parure,
Isabey, d'une esquisse obscure
Doit-il occuper son talent?
Je le vois, bravant la critique,
Dans un coin du sacré vallon,
Sur un vieux profil poétique
User le crayon d'Apollon.

Parny (Mélanges, œuvres de).

Isabey exposa plusieurs objets au Salon de 1806, dont le livret nous rend compte.

« J'ai remarqué que la plupart des peintres de miniatures se pressaient beaucoup trop à saisir la palette, tandis qu'ils auraient dû tenir le crayon pendant longtemps. Il faut le dire, il est très rare qu'ils sachent dessiner correctement et surtout les mains. Monsieur Isabey est peut-être le seul qui réunisse la correction du dessin, un fini précieux sans sécheresse, un ton vigoureux sans trop d'éclat.

Sous le n° 274 : « Visite de S. M. l'Empereur à Jouy-en-Josas », par M. Isabey, dessinateur du Cabinet et des Cérémonies, élève de David. Le 20 Juin 1806, l'Empereur accompagné de l'Impératrice et suivi d'une partie de la Cour, va à Jouy pour visiter la belle manufacture de toiles peintes de M. Oberkampf. L'Empereur examine tout, s'informe de tout, puis prend sa croix de la Légion d'Honneur et l'attache sur la poitrine de M. Oberkampf. En rendant compte de ce dessin, on ne peut que répéter les louanges méritées que l'on a données aux reproductions précédentes de ce célèbre artiste. Toujours même pureté de trait, même exactitude, même ressemblance, même charme, même finesse. L'opposition de l'air simple et du costume du vieillard fait valoir la richesse des habits de Cour. On a reproché à l'artiste un peu de froideur dans la scène, mais ne sait-on pas que les grands sont dans une immobilité respectueuse devant leur maître; d'ailleurs pour donner du mouvement à sa composition, l'artiste a eu soin d'y faire voir une foule de peuple, dont l'amour, au-dessus du respect qui surmonte les obstacles pour se rapprocher de son Empereur et écartant la Garde, entre même par les croisées et autres issues des ateliers. »

On voit en effet le mameluk Roustam qui écarte des ouvriers, d'autres personnes sortent par les fenêtres, car la scène se passant en plein air, ils ne peuvent entrer, ainsi que le dit le *Livret du Salon*. Cette scène, moins

Jérôme, roi de Westphalie.
Appartient à M. Bernard Franck.

Louis Bonaparte, roi de Hollande.
Appartient à M. Bernard Franck.

Roi Jérôme et sa femme, Catherine de Wurtemberg.
Appartient au prince Victor Napoléon.

Lucien Bonaparte, prince de Canino.
Appartient à M. Bernard Franck.

Roi Jérôme de Westphalie.
Appartient au Musée de Dresde.

[illegible], et comme [illegible] d'avoir eu la patience de [illegible]. J'y ai [illegible] [illegible] si [illegible] de vo[illegible] et ce sourire un pe[illegible] [illegible] ne pe[illegible] [illegible], qu'on a placée dans vos [illegible] tez toujours, m'impo[illegible] [illegible]. [illegible] l'original [illegible] avec celle [illegible] [illegible] c'est elle qu[illegible] [illegible] nt il est plein.

On ne peut être [illegible] d'une [illegible]

[illegible] ne, fut no[illegible] [illegible] faire res[illegible] [illegible] gravés d'après les dessins d'Isabey; il y en a plusieurs et [illegible] et dans lesquels le nez pointu du poète [illegible]

[illegible] compte.

« J'ai remarqué que la plupart des peintres de miniatures se press[illegible] [illegible] saisi la partie, tandis qu'ils auraient dû tenir le crayon pendant longtemps. Il [illegible] le seul qui [illegible] la correction du dessin, un fini précieux sans sécheresse, un [illegible]

[illegible] -en-Josas », par M. [illegible] [illegible] accom[illegible] [illegible] de [illegible] peut, puis prend[illegible] [illegible] compr[illegible] e dessin [illegible] peut [illegible] données aux reproductions [illegible] même [illegible] fausse. L'opposition [illegible] habits de Cour. On a reproché à l'artiste u[illegible] dans la scène [illegible] sont dans une immobilité respectueuse devant leur maître; d'aille[illegible] sa composition, l'artiste a eu soin d'y faire voir une foule de [illegible] la G[illegible]







connue que la visite du Premier Consul à la Manufacture des frères Sevenne à Rouen, est aussi moins réussie, il y a moins de personnages, et ceux-ci sont groupés d'une façon contrainte et peu naturelle, quoique le groupe principal en soit charmant; l'état de cette sépia, qui se trouve dans une des salles du second étage au château de Versailles, est plutôt précaire; une série d'accidents a dû se produire, car nombre de personnages ont été arrachés et des pièces sont remises partout et en tous sens; il est regrettable de voir périr ainsi une œuvre délicate donnant bien l'impression de la vie et des mœurs de l'époque.



Mmes de Saint Alphonse, Linqq et Holzing, dames d'honneur de la Grande Duchesse Stéphanie de Bade.
Appartient à la Comtesse Festetits-Hamilton.

En 1806 Stéphanie de Beauharnais, nièce de l'Impératrice Joséphine, est adoptée par l'Empereur et épouse le prince héréditaire de Bade. Elle quitte le pensionnat Campan, cette pépinière de jolies femmes au service du Premier Empire, et vient habiter aux Tuileries au moment de son mariage. Le fiancé était blond, gros, poupard, taciturne, aussi la petite Stéphanie, fraîche, jolie, malicieuse, âgée de seize ans et demi, ne le regarda même pas, mais fut éblouie par le dieu qui lui prodiguait fêtes, titres, honneurs, présents, et elle se monta la tête pour Napoléon; si bien que dans les commencements de son mariage, elle faisait coucher une femme de chambre au pied de son lit pour empêcher son gros époux de venir la rejoindre. On lui donna trois petites dames d'honneur, presque aussi jeunes qu'elle, qu'Isabey peignit ensemble, et ce bouquet de jeunesse, que nous pouvons admirer ici et qui appartient à la Comtesse Festetits-Hamilton, est délicieux; leurs fins profils ont la naïveté de l'enfance et la grâce de l'adolescence. Elles partirent toutes pour Carlsruhe où elles finirent par se résigner à la vie un peu bourgeoise qui les attendait, après les pompes de ce règne éclatant et de cette Cour fastueuse. Pour ce mariage seulement, Isabey fit pour 3.600 francs de miniatures qui furent montées par Nitôt et fils, bijoutiers.



Le Maréchal Ney.
Collection du Prince de la Moskowa.

Le 20 avril 1806 on avait donné aux Tuileries une fête splendide où l'on dansa des quadrilles en costume, il y en eut un dans la salle des Maréchaux, conduit par la princesse Louis Bonaparte et l'autre dans la

galerie de Diane, dirigé par Caroline Murat, Duchesse de Clèves et de Berg. Ce fut Isabey qui dessina les costumes, ils étaient blancs ou verts, rouges ou bleus; les dames en blanc avaient des diamants, les vertes des émeraudes, les bleues des turquoises ou des saphirs. Il y eut deux mille cinq cents invitations et jamais on ne vit rassemblées autant de jeunes et jolies femmes.

Dans les *Salons de Paris*, la Duchesse d'Abrantès relate ainsi le plaisir que l'Empereur trouvait à ces bals et ce qui s'y passait :

« L'Empereur s'amusait de ces bals et de ces mascarades, comme s'il eut été encore sous-lieutenant. Il était excessivement facile à reconnaître, sa démarche saccadée et pourtant remarquable était connue, non seulement de nous toutes, mais des personnes qui n'étaient pas de la Cour des princesses, et qui ne voyaient pas, comme nous, l'Empereur tous les jours. Sa prononciation avait aussi un caractère d'accentuation tout particulier et que je n'ai connu qu'à lui et n'ai retrouvé dans personne, elle le décelait autant que sa démarche. Il n'aimait pas qu'on le reconnut et le témoignait en ne reparlant jamais à la personne qui l'avait nommé; il avait des mains, comme on le sait, vraiment charmantes et dont une femme eut été jalouse, ses mains devaient le faire reconnaître; dans les derniers hivers, pour les mieux cacher, il mettait deux ou trois paires de gants. Ceci me rappelle un autre fait. On sait à quel point Isabey était amusant. Son charmant talent de peinture, ce talent européen, avec lequel il donnait de la ressemblance à un portrait dont l'original n'avait quelquefois ni beauté ni agrément, et qui pourtant donnait l'idée d'une jolie femme, ce talent qu'il n'a transmis à aucun de ses élèves, n'était pas le seul en lui; son esprit était charmant de finesse et de gaieté. Il avait, ce qu'il a toujours, de la malice sans méchanceté et une rapidité de conception étonnante. L'Empereur l'aimait et lui accordait même beaucoup de confiance. En voici la preuve : Connaissant Isabey et sachant ce qu'il savait faire comme mime parfait, il ne douta pas qu'Isabey ne le fit lui-même, comme il le peignait pour les milliers de portraits qui se donnaient en Europe; en conséquence il dit un jour à Isabey, qu'il fallait qu'il se fit passer pour lui, le lendemain dans un bal déguisé des princesses. Isabey demeura confondu de la mission.

— « Ils ne me laissent jamais en repos, Duroc, Fouché et Savary. Je ne me présente pas à un masque pour causer un moment, que je ne sois aussitôt entouré de cinquante personnes, parce qu'on a reconnu Savary et tous ceux qui font sentinelle autour de moi. Acceptez-vous? »

— « Si j'accepte, Sire, s'écria Isabey, avec joie et bonheur. Mais, reprit-il ensuite, je crains qu'il y ait quelque chose qui s'oppose à ce que j'aie l'honneur de représenter Votre Majesté. »

— « Quelle raison? »

Isabey avança ses deux mains sans parler et semblait les montrer d'un air dolent qui fit rire Napoléon. Le fait est que les deux mains d'Isabey en auraient fait quatre comme celles de l'Empereur.

— « Ah! Ah! vous avez raison, en effet, dit-il, nos mains ne se ressemblent guère. Mais comment faire? »

— « Je crois que j'ai trouvé un moyen, dit Isabey après avoir réfléchi un instant, et il rendra votre Majesté encore plus difficile à reconnaître. Il faut que l'Empereur mette trois ou quatre paires de gros gants, et même cinq si cela est nécessaire. Moi j'en mettrai également, mais seulement deux ou trois paires. Comme les deux masques sosies ne seront pas près l'un de l'autre, on ne pourra comparer et trouver celui qui est plus ou moins ganté.

La chose réussit tellement bien, qu'il y a des gens qui, certes, connaissaient bien l'Empereur, qui ont été dupes, surtout des gants. Quant à la démarche, aux gestes, à la tournure, au portement de la tête, tout était si bien observé que jamais on n'aurait reconnu Isabey pour être lui-même sous ce déguisement. Ce fut Duroc qui me découvrit le secret un jour, pour me préserver de l'Empereur qui arrivait quelquefois comme une bombe auprès de nous et faisait les plus étranges questions; mais il me fit jurer de n'en pas parler, et, en effet, je ne prévins personne et ne nommai pas Isabey. Maintenant que la chose peut être connue et qu'on peut donner à chacun ce qui lui revient, il me faut arrêter un moment l'attention sur la noble conduite de l'artiste, qui n'eut pas un seul moment la pensée qu'il courait un danger de vie et de mort. Non seulement il ne l'eut pas alors, mais aujourd'hui elle ne lui est jamais venue. C'est d'un noble caractère. Eh bien! voilà encore un



Napoléon lauré.
Appartient au Musée Wallace.

[illegible] dessina les costumes. [illegible] étaient blancs ou verts, rouges ou [illegible] avaient des [illegible], les vertes des émeraudes, les bleues [illegible] ou des saphirs. [illegible] deux mille cinq cents invitations et [illegible] rassemblées autant [illegible] femmes.

[illegible] les *Salons* [illegible] d'Abrantes relate ainsi le plaisir [illegible] l'Empereur trouvait [illegible] :

« L'Empereur s'amu[illegible] estacades, comme s'il eut été encore sous-lieutenant. Il était [illegible] marche saccadée et pourtant remarquable était connue, non seulement de [illegible] des personnes qui n'étaient pas de la Cour [illegible] princesses, et qui ne voyaient pas, comme [illegible], l'Empereur tous les jours. Sa prononciation avait aussi un caractère d'accentuation tout particulier et que je n'ai connu qu'à lui et n'ai retrouvé [illegible] personne, elle le décelait autant que sa démarche. Il n'aimait pas qu'on le reconnut et le [illegible] [illegible] il avait des mains [illegible] le faire reconnaître. [illegible] de [illegible]

[illegible]

[illegible] en Europe. [illegible] pour lui le lendemain dans un [illegible] guise des princesses. [illegible] de la maison.

— « Ils ne me laissent jamais en repos, Duroc, Fouché et Savary. Je ne me présente pas [illegible] masque pour causer un moment, que je ne sois aussitôt entouré de cinq [illegible] personnes, parce qu'on a reconnu Savary et tous ceux qui font sentinelle autour de moi. A[illegible]

— « Si j'accepte, Sire, s'écria Isabey, avec joie et bonheur. Mais, [illegible] je crois [illegible] quelque chose qui s'oppose à ce que j'aie l'honneur de représenter [illegible]. »

[illegible] raison ? »

[illegible] deux mains sans parler et semblant les montrer d'un air de [illegible]

[illegible] nos mains ne se ressemblent guère [illegible]

[illegible] après avoir réfléchi un moment, et il [illegible] que l'Empereur mette trois ou quatre [illegible]

[illegible] des gens qui, certes, connaissaient [illegible] des gestes, quant à la démarche, aux gestes, à la tournure [illegible]

[illegible] C'est Duroc qui me découvrit le secret un jour, pour me [illegible]

[illegible] que la chose peut être connue et qu'on peut [illegible] arrêter un moment [illegible] qui s'e[illegible] qu'il courait un danger de vie [illegible]



homme dont le type disparaît chaque jour et c'est fâcheux. Comme il jouait la comédie ! comme il improvisait un proverbe ! comme il faisait bien toutes ces charges qui réunissaient la gaieté et l'esprit et ne rappelaient jamais ni Tabarin ni ses pareils, mais faisaient oublier Dugazon et ses scènes les plus burlesques. Jamais je n'oublierai Isabey lorsqu'il sautait autour d'un salon, sur les bras des fauteuils, imitant un singe et épluchant une noix. Et lorsqu'il avait le grand Lenoir pour compère ! Lorsque celui-là faisait le nain et l'autre le géant ! On ne savait quel était le plus comique des deux. Il n'est pas changé d'humeur ni d'esprit; il est toujours aussi amusant, aussi gai lui-même. Il me donnait le bras l'hiver dernier, dans un bal chez M. Dupin, président de la Chambre des députés, et ses remarques, sur les gens qui passaient devant nous, auraient fait rire la douleur même ».

La Duchesse d'Abrantès écrivait cela en 1835, et tous ces détails, qui lui étaient restés si nets dans l'esprit, sont fort curieux et divertissants. Comme les personnes qui ont laissé des mémoires, ses livres sont un peu le reflet de tous les racontars des uns et des autres et par cela même manquent d'impartialité et souvent d'indulgence, les rancunes personnelles s'y mêlant inévitablement ; mais on y trouve pourtant l'image de la société de ce temps et on respire un peu de cet air d'autrefois, que les écrivains arrivés plus tard ne peuvent saisir ni rendre de la même manière.

Le *Mercure de France* de 1807, insère à la gloire d'Isabey la poésie suivante, à propos de son dessin de *La Barque*, dont nous avons parlé dans le premier chapitre :

A M. ISABEY

Peintre de S. Majesté Impériale et Royale sur son dessin de « La Barque ».

Toi dont les flexibles crayons,
Guidés par la main du Génie,
Rendent chaque nuance, expriment tous les tons,
Et montrent à l'âme ravie :
Tantôt ces gracieux tableaux
Où brillent l'innocence,
La modeste candeur, les grâces de l'enfance,
Tantôt ces sublimes travaux,
Eternisant les traits du plus grand des héros.
Isabey, j'aime à voir cette barque légère,
Où, ton aimable épouse et ses tendres enfants,
Conduits par la main de leur père
Voguent sur les flots blanchissants.
Douce et touchante allégorie,
D'un père, dont les soins et les efforts heureux,
Dirigent les objets les plus chers à ses yeux
Sur les flots inconstants du fleuve de la vie !
Innocente famille, ah, pourquoi tremblez-vous ?
Votre bonne mère est tranquille :
Elle a pour guide son époux.
O père heureux, pilote habile,
Maître du plus riche trésor,
Acceptez-en l'augure, il gagnera le port ;
Et la barque élégante
Qui forma ton génie, où s'assied la beauté,
Sans craindre la tourmente
Te conduit en famille à l'immortalité.

C. L. Molevant.

C'est vers cette époque qu'Isabey maria sa fille aînée, le 24 Février 1810. Alexandrine-Marie épousa le peintre Ciceri; Isabey se fit aider souvent par son gendre pour les décors de théâtre où Ciceri se distinguait spécialement, créant des effets inconnus jusqu'alors dans la décoration théâtrale. Ensuite, sous la Restauration, il fut nommé décorateur de l'Opéra; on y allait spécialement pour admirer ses brillants décors dans la *Muette de Portici*, *Guillaume Tell*, *Robert le Diable*, *la Vestale*, *Moïse*, etc. Au sacre de Charles X, on employa Ciceri dont l'imagination était féconde, pleine de fantaisie et de fantasmagorie; il est connu aussi pour ses aquarelles d'Italie et de Suisse, vues nombreuses d'un effet charmant. La seconde fille d'Isabey, Louise Simone, épousa Félix Collioud, le 25 Septembre 1828. Isabey subvint longtemps à leur existence et ensuite Collioud eut la charge de fondé de pouvoir de M. Maxime Wey, agent de change, mari de la dernière fille d'Isabey. Parmi les miniatures de cette partie de la vie de notre héros, nous parlerons de celle si remarquable du Maréchal Ney, auquel Isabey s'était attaché depuis son mariage avec la nièce de Mme Campan, Mlle Eglé Auguié, et que nous retrouverons dans le chapitre VIII, au moment de sa mort tragique; c'était une nature brusque, emportée; mais il était bon et brave à l'excès et ses succès militaires le firent créer Duc d'Elchingen et Prince de la Moskowa, avec différentes dotations lui rapportant plus de 500.000 francs de rente; car Napoléon comble ses généraux de dons considérables. Pour sa famille il n'est pas moins bon; ils l'abreuvent tous d'amertume et d'ennuis; lui, les élève jusqu'à sa hauteur, en fait des ducs, des princes, des souverains, c'est son unique vengeance. Ici nous donnons le portrait de sa sœur Elisa Bacciochi, la seule qui ne fut pas remarquable par sa beauté; elle épousa en 1797 Félix Bacciochi, d'une ancienne famille corse. Napoléon lui conféra la principauté de Piombino et ensuite le Grand Duché de Toscane. Nous pouvons juger de sa figure pointue et revêche; même Isabey n'a pu l'embellir, pourtant elle est orgueilleuse, ambitieuse, et ne rachète par aucune qualité ce que son commerce a de pénible. Isabey peignit aussi nombre de fois les frères de Napoléon. Lucien qui se brouilla avec l'Empereur, à cause du mariage qu'il contracta avec sa maîtresse Mme Jouberthon, et qu'il ne voulut point rompre, quoique Napoléon l'exigea; ce fut un égoïste qui ne fit que susciter à l'Empereur une foule de difficultés et d'embarras; tous dans la famille ne savaient qu'être ingrats avec celui qui les avait tirés de leur obscurité. Louis, dont Bonaparte s'occupa comme de son propre enfant à cause de la différence d'âge qu'il y avait entre eux, frondeur et mécontent comme les autres, quitta le trône de Hollande, se sépara de sa femme la Reine Hortense, et se retira en Autriche. Puis Jérôme, le plus jeune, qui ne se querella jamais avec l'Empereur, mais n'en fit qu'à sa tête. Il épousa en Amérique Miss Paterson, que Napoléon le força de répudier, disant avec raison qu'on avait abusé de son inexpérience. Il était marin fort courageux, mais incapable d'esprit de suite; en 1806, Napoléon le fit Roi de Westphalie et négocia son mariage avec Catherine, fille du Roi de Wurtemberg. L'Empereur s'intéressa vivement à cette jeune femme, eut mille prévenances pour elle, et ce fut la seule qui, quoique étrangère, reconnut tous ses bons procédés, et demeura reconnaissante; dans le malheur elle ne voulut jamais quitter son mari, partageant avec lui la bonne comme

la mauvaise fortune. Quant à l'aîné de tous, Joseph, que Napoléon nomma Roi de Naples, et ensuite Roi d'Espagne, il fut incapable, paresseux; certainement une des causes de la chute de l'Empereur qui, pourtant, ne voulut jamais le sacrifier.

Notre chapitre commence et finit par un portrait de Lætitia Bonaparte,



Elisa, Princesse Bacciochi.
Collection Hodgkins.

Mme Mère, dont Isabey nous donne fidèlement la physionomie curieuse. Ces miniatures sont montées en bijoux, l'une est une tabatière appartenant au Prince Victor Napoléon, venant par conséquent de la famille impériale, et l'autre un collier monté avec une chaîne or et perles, appartenant à M. Bernard Franck. Son regard est perçant, fin, spirituel; on remarque des restes de grande beauté

et une tenue pleine de dignité. C'était une maîtresse femme, dont la jeunesse fut pleine de péripéties et de difficultés, qui sut se tirer de tout avec son grand bon sens et son économie pratique, que son fils, devenu empereur, respectait et appelait « une digne femme ». Mme Mère se tint à l'écart pendant tout le règne, quoique son fils fut plein de déférence pour elle; elle parlait fort mal le français et l'italien, et avec une grande finesse de jugement pensait, sans doute, que sa présence fréquente eut gêné son fils; puis tout lui semblait si éphémère, sa lucidité lui faisait envisager cette merveilleuse histoire comme une féerie un peu invraisemblable et qui ne pouvait durer.

Enfin pour clore notre chapitre, voici une aquarelle de l'Impératrice Joséphine, appartenant au Musée d'Angers et qui accuse des ans l'irréparable outrage; elle est fleurie d'un joli bouquet qui orne sa coiffure, une chérusque légère entoure le décolleté du corsage en pékin lilas; déjà ses traits sont durcis, anxieux, fatigués et ce n'est plus l'expression animée et jeune encore de l'aquarelle que Monsaldy a immortalisée par sa gravure en couleur, où le visage de l'Impératrice paraît seul dans une auréole de tulle diaphane, véritable nuage poétisant ses traits gracieux; Isabey a su la rendre dans son charme créole, dans sa vivacité nerveuse; pourtant il ne l'a jamais flattée. Joséphine sait toujours s'habiller avec goût, car ce fut une grande coquette, calculant ses mots, ses gestes, ses parures pour paraître à tous et toujours à son avantage. C'est vers cette époque que se place ce divorce qui va agir si fatalement sur les deux époux et que Joséphine redoute déjà comme un terrible cauchemar depuis plusieurs années. Napoléon veut un fils de son sang et veut se remarier pour donner un successeur à son Empire; il est poussé aussi par sa famille qui, dès le premier jour, fut acharnée contre Joséphine; les sœurs de l'Empereur l'envient, la jalousent, elles s'estiment du même rang qu'elle et n'admettent pas qu'une Beauharnais les domine. Avec Joséphine, Isabey perd une amie, une alliée et une protection efficace près de Napoléon; il sera bien vu et appelé souvent par Marie-Louise, mais ce n'est plus la même chose; Joséphine sait trouver les mots qui persuadent, sait prier et influencer son mari; Marie-Louise se laisse aduler et égoïstement jouit de tout ce qu'on lui offre, sans penser à en faire participer les autres, sauf sa famille et de rares favoris. En quittant Joséphine, l'Empereur se sépare de sa confidente des bons et des mauvais jours, de l'amie dans le cœur de laquelle il déversait tous ses soucis, pleurait et souriait tour à tour. Devant Marie-Louise, Napoléon se domina toujours, c'était une petite fille bornée qu'il protégeait, qu'il soignait, qui irait confier à son père l'Empereur d'Autriche les secrets qui ne lui appartenaient pas; ce n'était pas la femme à laquelle il put crier ses douleurs et ses souffrances, lorsque les revers surgirent. Malgré l'immense chagrin que Napoléon par le divorce causa à Joséphine, celle-ci resta toujours sa femme moralement, et prit le plus grand intérêt à tout ce qui lui arriva. Napoléon de son côté, lui conserva une grande tendresse; aussi lorsqu'elle mourut, pendant son exil à l'Ile d'Elbe, accourut-il à la Malmaison dès son retour, durant les Cent Jours, pour avoir des détails précis sur la fin de sa première femme, pour pleurer avec

Hortense, pour revoir tous ces lieux où il avait aimé. Marie-Louise quoique née sur un trône, fut la véritable bourgeoise, étroite d'idées, mesquine, ne s'intéressant qu'à sa famille d'Autriche, à ses habitudes, et ne comprenant jamais



Impératrice Joséphine.
Musée d'Angers.

la grandeur de celui auquel la vie l'avait attachée; elle cherchait avant tout la satisfaction des sens, flattée d'abord d'être près d'un être qu'elle sentait vaguement lui être si supérieur et qui l'encensait, l'adulait, puis, confusément déçue de n'avoir pu l'abaisser jusqu'à son propre niveau, elle s'en détacha, s'éprenant ensuite de Neipperg

qui paraissait bien plus charmant et romanesque à son intelligence obscure et médiocre. Elle ne saisit jamais l'honneur que le sort lui avait fait et fut un être ordinaire près d'un astre aveuglant. Pour Napoléon, Joséphine était la maîtresse, Marie-Louise l'épouse. A Sainte-Hélène, il parlera de Marie-Louise, comprenant sans le dire qu'elle fut le moyen adopté par les alliés pour le perdre, qu'elle lui fut néfaste; mais il ne la blâmera jamais, ne la rendra pas responsable, en parlera avec reconnaissance, avec regret :

C'était une fille de Roi, c'était la mère de son fils!

De Joséphine, quand il ressasse ses souvenirs, c'est de son charme exquis qu'il parle, de ce charme qui avait emporté avec lui sa fortune, son bonheur, sa gloire!

Le 16 Décembre 1809 un Sénatus-Consulte prononça le divorce.





Impératrice Marie-Louise.

Collection Bernard F[illegible].





CHAPITRE IV

1810

L'Empire. — Second Mariage de Napoléon.



Le second mariage de Napoléon inspira à notre artiste une de ses plus délicieuses œuvres : l'arrivée de Marie-Louise à Compiègne, le 26 Mars 1810, sépia vigoureuse, habile, et quoique monochrome, ayant de la couleur à cause de l'intensité des différentes valeurs et du fini délicat de chaque personnage. Ce tableau appartient au prince de la Moskowa, et l'on peut dire, à coup sûr, que c'est une des plus remarquables aquarelles d'Isabey. Jamais il n'a rendu une scène importante avec tant d'esprit, de légèreté, d'exactitude, de lumière. La jeune Impératrice, svelte et pourtant déjà imposante, arrive à sa descente de voiture, devant le palais de Compiègne, et pour elle les portes s'ouvrent à deux battants; chacun scrute son visage, on se presse aux fenêtres pour l'apercevoir, elle est reçue par l'Empereur empressé, galant, impérial et génial parvenu, accueillant dans son palais et dans son lit, la fille des Habsbourg, de cette race puissante et ancienne par le droit divin. Quel rêve réalisé et à quel prix!

Le général Berthier, prince de Neufchâtel, remit le 8 Mars 1810 à l'archiduchesse Marie-Louise, lorsqu'il vint demander sa main à Vienne, un médaillon, portrait de l'Empereur peint par Isabey, entouré de douze superbes solitaires en



Duchesse de Montebello.
Appartient au Comte Jean de Montebello.

diamant, d'une valeur de 175.000 francs. Désormais ce bijou, qui lui fut attaché au cou par sa grande maîtresse, ne la quittera pas, on le verra sur sa poitrine à toutes les cérémonies de son voyage et de son mariage. Ainsi, dès que l'image de son futur mari parvînt à ses regards, Marie-Louise connut Isabey; et pendant son règne, elle aura recours constamment à lui pour faire les portraits de sa famille, à laquelle elle tient tant, pour lui donner des leçons, et afin de peindre les présents qu'elle destine à son entourage. Marie-Louise offrira à l'Empereur son médaillon, monté en or par Nitôt, avec l'inscription en perles fines et pierres de couleur : « Louise, je t'aime » qu'elle fera fixer sur l'écritoire de son mari; elle lui donne encore le 11 Septembre 1810, en souvenir de leur mariage religieux, avec la date du 2 Avril 1810, son portrait toujours peint par Isabey et monté sur une tabatière d'écaille noire doublée d'or. En Janvier 1811, l'Empereur remet à sa femme, pour ses étrennes, son portrait par Isabey monté avec 40.000 francs de brillants. Marie-Louise, qui comble sa dame d'honneur Mme de Montebello, de cadeaux, fait emprunter à sa mère, Mme Guéhéneuc, les portraits de ses enfants et en fait faire de belles miniatures qu'on monte en un riche bracelet. Enfin nous n'en finirions pas de citer toutes les occasions où Isabey trouve dans la nouvelle impératrice une protectrice, qui, toujours, lui donne des commandes et l'envoie même à Vienne pour exécuter les miniatures de ses parents. Mais avant tout, Isabey est le maître de dessin que Marie-Louise affectionne, car cette fille des Habsbourg veut à tout prix perfectionner son éducation, et quoiqu'elle le fasse lourdement, sans grâce et, on peut même dire, sans beaucoup de profit, elle a contracté à la Cour d'Autriche le goût de l'étude, elle lit, elle fait de la musique, elle veut dessiner et peindre; puis d'ailleurs, comment occuper les loisirs que lui laisse une existence peu remplie, car elle ne sait pas prendre part ni se mêler à la vie française toute nouvelle pour ses habitudes de souveraine autrichienne. Napoléon la tient dans une solitude plutôt sévère, lui interdisant, par une étiquette rigoureuse, toute intimité même apparente, avec d'autres que Mmes de Montebello et de Luçay, ses dames d'honneur et d'atour : « la femme de César ne doit pas être soupçonnée ». La





Arrivée de Marie-Louise à Compiègne
avant son mariage.
Appartient au Prince de la Moskowa.

duchesse de Montebello en profitera pour dominer complètement l'Impératrice; c'est elle qui, petit à petit, plus tard, la détachera de l'Empereur et de la France, la séquestrera presque et n'admettra près d'elle que les personnes qui lui conviendront; Isabey sera de ceux-là, avec Corvisart son médecin. La duchesse était belle, froide,



Comtesse de Luçay d'Auteroche.
Appartient au Comte de Luçay.

d'une conduite irréprochable et l'Empereur, qui aimait beaucoup son mari le Maréchal Lannes, mort à la bataille d'Essling, avait dit en la nommant : « Je donne à l'Impératrice une véritable dame d'honneur ». Ensuite il eut plus d'un regret lorsqu'il vit l'influence néfaste que cette dame, de dix ans plus âgée que Marie-Louise, sut prendre sur cette nature molle et apathique. Mme de Luçay était douce, bonne, et comme elle était consciencieuse, en maintes occasions elle se trouva en lutte

avec l'altière et dominatrice duchesse; elle en référa directement à l'Impératrice, ne se laissa pas détourner de ses devoirs par des tracasseries perpétuelles, continua son service, mais n'acquit aucune influence et resta en dehors de toutes les décisions; jolie et élégante, elle savait s'habiller, commandait à Leroy, le couturier à la mode, ce qu'il fallait à l'Impératrice; son portrait nous est aussi donné par Isabey.

Lorsque Marie-Louise, après son mariage, voulut commencer ses études de dessin, Vivant Denon lui envoya à Compiègne, en Avril 1810, Prudhon, cet artiste délicieux dont le crayon et le pinceau transforment et idéalisent tout ce à quoi ils touchent; ce n'était pas le maître qu'il fallait; ce fils de maçon n'était pas courtisan, ne savait nullement distraire son élève, il la fatiguait en lui faisant copier au pastel et parfois à satiété, des modèles classiques qui l'ennuyaient; aussi Marie-Louise préférera-t-elle mille fois Isabey qui viendra lui enseigner l'aquarelle, l'amusera en lui faisant dessiner, d'abord avec quelques touches de couleur, tout ce qui l'entoure, les pièces qu'elle habite, les scènes qu'elle voit, tout ce qui vit autour d'elle. Mme de Montebello assiste à toutes les séances. Nous trouvons en 1812 une lettre d'Isabey adressée à M. Picard, membre de l'Institut et directeur de l'Opéra, s'excusant de ne pouvoir se présenter devant le jury de peinture, qui discute ses décorations pour l'Opéra, vu que le jour choisi est celui de la leçon de S. M. l'Impératrice. Les leçons d'Isabey enchantèrent tellement Marie-Louise, qu'il finit par rester son seul maître de dessin et dans le brevet qui lui donne cette qualité et les appointements de 3.000 francs par an, il est spécifié que le professeur ne devra pas retoucher les dessins de l'impériale élève; nous ne comprenons pas les motifs de cette interdiction et il est probable, que plus d'une fois, on y fera infraction, lorsque Marie-Louise désirera perfectionner un dessin dont elle voudra faire un cadeau, ou qu'elle tiendra à garder, telle la petite scène qui décèle la main d'Isabey et qui est attribuée à Marie-Louise : Corvisart, le médecin du couple impérial est debout dans la chambre à coucher de l'Impératrice, qui est couchée, une dame d'honneur s'asseoit près d'elle et le docteur considère des bibelots sur lesquels Marie-Louise semble attirer son attention; ce petit tableau appartient au marquis de Montebello. Du reste, si Isabey ne devait pas toucher à ce que peignait Marie-Louise, il pouvait lui dessiner, de son crayon agile, tout ce dont elle voulait garder le souvenir, et il sera en plus son peintre attitré, car elle n'aimera pas voir ses traits reproduits par un autre que lui, quoique Gérard et Robert Lefèvre aient fait d'elle des portraits officiels; mais les seuls qu'elle autorise à faire graver sont ceux d'Isabey. Il la peindra, elle et Napoléon, dans le costume splendide de leur mariage en deux aquarelles de toute beauté que la gravure a reproduites et qui partirent immédiatement pour la Cour d'Autriche où elles sont encore. Elles réchauffèrent le cœur paternel de l'empereur François qui admirera l'élégance et l'éclat de sa fille, devenue impératrice des Français, à côté de « l'Usurpateur »; comme si l'histoire recommençait encore une fois et que, la fille des Habsbourg, la nièce après la tante, retournait sur ce trône qui avait porté malheur à l'une, qui était héroïque, et avait épargné l'autre qui était nulle et faible. Ces portraits sont actuellement chez l'archiduc Régnier d'Autriche, lequel a daigné nous en accorder la reproduction.



Napoléon en costume de mariage.
Appartient à l'Archiduc Régnier.

[illegible] pas [illegible] devoirs par des tracasseries [illegible]

[illegible] elle [illegible] commandait à Leroy, le [illegible] à l'Impératrice [illegible] est aussi donné [illegible]

[illegible] Marie-Louise [illegible] voulut commencer [illegible]

[illegible] délicieux dont le [illegible] et idéalisent tout ce [illegible] touchent; ce n'était [illegible] ce fils de maçon n'était pas [illegible] et parfois à satiété, des modèles classiques qui l'ennuyaient [illegible] Marie-L[illegible] préférera-t-elle mille fois Isabey qui viendra lui [illegible] lui faisant dessiner, d'abord avec [illegible] entoure, les pièces qu'elle habite, [illegible] autour d'elle.

[illegible]

[illegible] par an, il est [illegible]

[illegible] plus d'une fois, on y fera infraction, lorsque Marie-Louise désirera [illegible] dessin dont elle voudra faire un cadeau, ou qu'elle tiendra à garde[illegible] scène qui décèle la main d'Isabey et qui est attribuée à Marie-Lou[illegible] médecin du couple impérial est debout dans la chambre à coucher [illegible] qui est couchée, une dame d'honneur s'assoit près d'elle et le doct[illegible] lesquels Marie-Louise semble attirer son attention [illegible] de Montebello. Du reste, si Isabey ne devait [illegible]

[illegible] le souvenir, [illegible] son peintre [illegible], car [illegible] traits reproduits par un autre que lui, [illegible] qu'el[illegible] dans [illegible] splendeur de leur [illegible] de toute beauté qu[illegible]

[illegible] encore. Elles [illegible] le cœur paternel de l'empereur Fr[illegible] l'élégance et l'éclat de sa fille, devenue impératrice d[illegible] « l'Usurpateur » : comme si l'histoire recommençait enco[illegible]

[illegible] qui était héroïque, et avait épargné l'autre [illegible] sont actuellement chez l'archiduc Ré[illegible]



Dans la critique du Salon de 1810, voilà la remarque qui est faite sur ces deux aquarelles :

« La miniature s'enrichit chaque année de quelques nouveaux talents; les anciens néanmoins conservent encore leur supériorité, tant il faut d'études et de persévérance pour atteindre cette parfaite exécution qui distingue éminemment nos premiers peintres de ce genre. M. Isabey qui joint, avec un avantage qui lui est particulier, la grâce de la composition, le bon goût des accessoires, au charme du pinceau brillant et facile, a offert cette année les portraits de L. L. Majestés Impériales et Royales. Ces tableaux ont constamment attiré la foule au Salon, durant le peu de jours qu'ils ont été exposés. »



Bernadotte.
Appartient à Mme de Basily-Callimaki.

Enfin Isabey fit des portraits sans nombre de Marie-Louise, mais aucun ne vaut celui gravé par Monsaldy, où les roses de son teint supportent le voisinage des roses de sa parure, où un tulle aérien masque ce que son visage a de lourd et de disgracieux dans l'ovale, où ses yeux en amande un peu japonais et d'un bleu froid de faïence clignotent trop, mais dont l'ensemble est pourtant ressemblant et agréable, parce qu'Isabey sait embellir tout ce qu'il touche et mettre les qualités en valeur, au détriment des défauts qu'il tâche d'escamoter. N'est-ce point encore le propre d'un courtisan? Et celui, qui doit fixer pour la postérité les traits d'une femme, est bien porté à l'être. Nous donnons ici en couleur une variante du même portrait sur fond de paysage, miniature d'une délicatesse extrême, fine de couleur, brillante de ton; elle fait partie de la collection de M. Bernard Franck.

L'Empereur voulant plaire à sa femme, commande à Isabey des vues de Laxenburg et de Schœnbrunn, où l'Impératrice a passé son enfance, et dans les Archives nationales O² 30 on retrouve la trace d'une discussion que quelques-unes de ces commandes amènent.

Duroc, le grand maréchal du palais, avait écrit à Isabey :

« Sa Majesté demande son portrait en pied, costume des chasseurs de la Garde, pour être monté sur une bague sans entourage. Plus, une miniature représentant deux colombes dans le casque de Vénus et un aigle tenant une rose blanche, pour être placé sur la première feuille d'un agenda; sur la seconde on mettra des vers à la paix. L'Empereur vous autorise à vous adresser pour ces vers à Evariste Parny. »

Nous ne savons si l'idée des deux colombes dans le casque de Vénus, assez extraordinaire, avait été inspirée par le petit opéra en un acte de Collin d'Harleville, musique de Grétry : « Le Casque et les Colombes » qui n'eut du reste, fin 1801,

aucun succès. Quant aux vers de Parny, ils furent refusés, ils devaient être, sans doute, terriblement mauvais!

Archives Nationales
Doss. O^2 30.

A Monsieur l'Intendant général Comte Daru,

Paris, 28 Juin 1810.

Monsieur,

J'ai fait faire hier l'expertise du « Souvenir » et des autres bijoux envoyés par S. Exc. le grand chambellan comte de Montesquiou. Ces objets forment deux mémoires : l'un, des bijoutiers qui ont fourni les brillants et la monture, l'autre de M. Isabey qui a exécuté les peintures. Le mémoire des bijoutiers, montant en demande à 14.828 francs a été réduit, d'après estimation des experts à 12.618 fr. 50 c. Les mêmes experts n'ont pas pu évaluer les peintures faites par M. Isabey dont les prix paraissent fort chers. Il est assez difficile de trouver quelqu'un pour les faire estimer; on m'a indiqué comme très capable MM. Augustin et Dumont, peintres en miniatures. J'ai l'honneur, Monsieur le Comte, de vous proposer de les faire appeler, ou, si vous le préférez, de charger M. Denon de faire une expertise. J'ai l'honneur, etc...

CHANAL, Caissier Intendant.

A Monsieur le Comte Daru, Intendant général de la Maison de l'Empereur,

Paris, 29 Juin 1810.

Monsieur l'Intendant général,

Aussitôt la réception de votre lettre du 28 courant, j'ai fait venir MM. Le Brun et Aubourg, attachés au Musée, pour l'expertise des miniatures que vous m'avez adressées, en les invitant à y mettre un prix honorable. Je joins ici la note d'estimation qu'ils m'ont faite, et j'ai légalisé leurs signatures.

DENON.
Directeur général du Musée Napoléon, etc...

Note de miniatures faites pour Sa Majesté l'Empereur et Roi par Isabey, Peintre dessinateur du Cabinet.

(Ecriture d'Isabey).

Pour un souvenir.	1.200	francs
Un portrait en pied dans un ovale de 8 lignes.	1.200	—
La gloriette de Schœnbrunn.	600	—
Une autre représentant une maison de campagne de S. M[té] Marie-Louise. . .	600	—
Total.	3.600	francs

ISABEY.
2 Avril 1810

Visé sur le fonds de 680.000 francs pour diamants et bijoux donnés par l'Empereur à S. M. l'Impératrice.

Expertise des peintres en miniatures.

Les deux petits paysages représentant les vues de Schœnbrunn n'ont de prix que par la circonstance et peuvent être évalués à la somme de.	240	francs
Vue bague sur laquelle est le portrait de l'Empereur.	600	—
Peinture contenue dans un « Souvenir ».	600	—
Total.	1.440	francs

(Signé) LE BRUN, AUBOURG, DENON.



Marie-Louise en costume de mariage.
Appartient à l'Archiduc Régnier.

A Mon[illegible]

J'ai fait faire [illegible] les autres bijoux envoyés par S[illegible]

bijoutiers qui ont fourni les [illegible] et la [illegible] de M. Isabey qui a exécuté les pe[illegible]
Le mémoire des bijoutiers, montant en [illegible] a été réduit, d'après [illegible]
experts à 12.618 fr. 50 c. [illegible] experts [illegible] pu évaluer les peintures faites par M. Isabey
dont les prix paraissent fort chers. Il est assez difficile de trouver quelqu'un pour les faire estimer,
[illegible]
l'honneur, Monsieur le Comte, de [illegible] si vous le préférez, de
charger M. D[illegible]

[illegible]

Note de [illegible] par Sa Majesté l'Empereur et [illegible] par [illegible]
du Cabinet.

[illegible]	[illegible]	francs
[illegible] un ovale de 8 lignes	[illegible]	—
[illegible]	600	—
[illegible] de S. M. Marie-Louise	600	—
[illegible]	[illegible] 600	francs

Isabey.

[illegible] à S. M. l'Empereur.

[illegible] des peintures en miniature.

[illegible] les vues de Schœnbrunn n'ont de prix
[illegible] la somme de [illegible]

[illegible]

Total [illegible]



Cette somme soldait le compte d'un « Souvenir » en or émaillé enrichi de brillants et de perles fines, puis d'une bague offrant le portrait de l'Empereur, plus une boîte à cure-dents en or gravé et ciselé avec deux vues de Schœnbrunn et de Laxenburg que l'Empereur offrait à l'Impératrice au moment du mariage. Ces mémoires furent réglés sur le fonds de 680.000 francs que le budget du 10 Mars 1810 mit à la disposition du grand chambellan comte de Montesquiou, pour les dépenses concernant les bijoux donnés par l'Empereur à la nouvelle Impératrice.



Général Andoche Junot (Duc d'Abrantès).
Collection Bernard Franck.

Par les récits du baron de Meneval, on peut apprécier combien Napoléon protégea, non seulement les arts en France, mais aussi l'industrie; persévérant dans sa lutte avec l'Angleterre, il voulait empêcher toute importation anglaise en France et faire bénéficier le commerce français de tout ce que l'anglais aurait perdu. Ce génie universel savait mettre la main à toutes choses et comprenait supérieurement les intérêts vitaux de sa patrie. Le 12 Mai 1810 l'Empereur accorde par décret un million de francs à celui qui inventera la meilleure machine à filer le lin, de quelque nationalité qu'il soit, afin de faire diminuer le prix de la toile et de détruire l'industrie cotonnière qui est spécialement anglaise.

« Napoléon proscrivit le coton et les bois étrangers dans les ameublements impériaux. Il voulut que les personnes invitées aux cercles de la Cour n'y parussent qu'avec des vêtements de soie, pour encourager les fabriques de Lyon. Il faisait la guerre aux cachemires de l'Inde, mais son pouvoir demeura impuissant contre la tyrannie de la mode et la routine. Napoléon menaça en vain l'Impératrice de jeter au feu ses châles de cachemire. L'Impératrice répondait que lorsqu'on lui donnerait des tissus aussi légers, aussi chauds que ceux des laines de cachemire, elle s'empresserait de les porter. L'Empereur encouragea les fabriques de châles français (celle entre autres de M. Ternaux) et chargea Isabey de faire les dessins d'une magnifique étoffe de laine, façon cachemire à fond blanc, avec laquelle on confectionna un châle et une robe. Marie-Louise les porta avec quelque répugnance, ces étoffes n'avaient pas le mœlleux qu'elles ont acquis de nos jours. L'Empereur en paya fort cher les premiers essais. »

Le Roi de Rome naît le 20 Mars 1811 et les occasions d'employer Isabey à la Cour se multiplient. Le Journal de l'empire du 24 Juin 1811 relate que, lors de la fête orientale, donnée pendant toute la journée du 23 Juin à Saint-Cloud, en l'honneur du roi de Rome, il y eut dans le parc des divertissements de toutes sortes, des distributions et loteries de vivres, fontaines de vin, une véritable foire qui attira plus de 300.000 personnes. A six heures, l'Empereur et l'Impératrice circulèrent en calèche dans la foule, au milieu des vivats et des ovations.

Vers l'entrée de la nuit, un feu d'artifice splendide occupa les curieux ; dans le parc intérieur, la Cour, les membres du Corps législatif, les députés des villes



Marie-Louise et Roi de Rome.
Musée Wallace.

circulèrent au milieu d'illuminations féeriques et de bosquets recélant des orchestres mélodieux. L'Empereur et l'Impératrice parcoururent cette fête privée et s'arrêtèrent

Duc de Reichstadt.
Collection Pierpont-Morgan.





devant l'optique arrangée par Isabey et présentant des vues, rappelant d'intéressants souvenirs, d'après des tableaux dessinés par lui : le départ de l'Impératrice quittant Vienne pour la France, le château de Schœnbrunn, la rencontre à Compiègne avec l'Empereur, l'entrée de Marie-Louise à Paris le 2 Avril 1810. Des paysans exécutèrent des danses allemandes autour d'une statue de l'hymen qu'ils couronnèrent de fleurs, un théâtre élevé au milieu d'un bosquet offrit la surprise d'un opéra comique et d'un ballet de circonstance. On soupa sous deux immenses tentes et leurs Majestés se retirèrent vers onze heures ; un orage mit fin aux festivités. Isabey parle de cette fête dans sa lettre à Brongniart du 20 Juin 1811 (Chapitre VII).



Roi de Rome.
Collection du Pce Victor-Napoléon.

Nous trouvons, dans ce volume, sept effigies différentes de ce bel enfant blond et gras qu'était le roi de Rome, faites dans les premiers mois de sa naissance et les années suivantes. Celle qui se trouve au palais impérial de Vienne est la première, il a douze jours, n'a pas encore la force de s'asseoir ; il est couché ; le ruban de la Légion d'honneur se détache en rouge sur sa petite chemise, le bandeau royal lui sert de hochet, l'impérial bambin regarde dans l'avenir. Sur les deux miniatures appartenant à M. David Weill, il semble avoir deux ans ; assis dans une corbeille, il joue avec un chien favori, ensuite dans l'autre portrait il effeuille des roses ; toute la naïveté enfantine s'y trouve et on admire ce peintre, qui sait rendre le charme de ce baby déjà si aimé, si caressé, si admiré et qui finira plus tard tristement, seul, solitaire, sans parents, sans amis, le regret poignant au cœur, de son père mort loin de lui, et de cette patrie qu'il n'aura jamais servie. Une telle poésie et un si grand sentiment émanent de ces portraits, on sent que ce n'est pas d'un pinceau indifférent qu'Isabey peignit celui sur qui devait, plus tard, reposer les destinées de la France, et qui traîna



Napoléon regardant le Roi de Rome endormi.
Appartient au professeur Politzer.

bientôt, presque captif, une existence faite de spleen et de chagrin. On commanda à Isabey pour l'archiduchesse Caroline, sœur de l'Impératrice, un portrait du roi de Rome avec de petites ailes, qui sera monté en cadenas pour fermer un bracelet fait des cheveux de l'Impératrice et du mot « Louise » en pierres de couleur; la nourrice du roi de Rome, Mme Auchard, reçoit un collier diamants et perles avec le médaillon de son nourrisson peint par Isabey. Une aquarelle qui se trouve au musée de Nancy représente l'impérial enfant à l'âge de deux ans environ, ses membres potelés sont rendus avec grâce et souplesse, il est assis sur un fauteuil enfantin formant trône et le caractère napoléonien du visage est plus accusé que dans les autres portraits; évidemment l'Empereur avait donné ses ordres à l'artiste et l'idée dynastique avait dominé le sentiment artistique.

Trois portraits presque identiques nous montrent le Prince impérial avec ses belles boucles blondes; dans l'un il est sur les bras de sa mère, miniature du musée Wallace à Londres; l'autre appartient à l'empereur d'Autriche et le troisième au prince Victor Napoléon. Enfin le plus intéressant de tous ces portraits est à M. Pierpont Morgan, on en jugera par la reproduction; c'est peut-être l'œuvre la plus émouvante d'Isabey; elle fut achetée sous ce titre « portrait inconnu ». Par quelles aventures passa-t-elle jusqu'à ce qu'elle ait repris la place qui lui convient comme un des portraits les plus fameux et les plus rares du duc de Reichstadt? Le petit exilé, en ce costume presque militaire qu'il aimait tant, s'amuse dans son jardin de Schœnbrunn, entouré de fleurs, de jouets et d'instruments de jardinage. Il tient un bilboquet à la main, porte de petites bottes noires à glands, un pantalon et une veste de velours bleu gansée d'argent, un gilet et un shako rouges avec broderies d'argent, plumet tricolore et giberne grenat, de jolies roses gisent à terre; Isabey le peignit sans doute pendant le congrès de Vienne. Nous avons déjà dit plus haut que ce beau portrait a des parties peintes sur ivoire, et le reste admirablement gouaché sur un panneau en bois de sycomore. Une esquisse appartenant au professeur Politzer à Vienne, paraît être un projet pour un plus grand tableau; Napoléon, au milieu de la nuit, vêtu de sa robe de chambre de bazin blanc, vient voir son fils profondément endormi; trois femmes veillent l'impérial baby, et la lumière qui repose sur le plancher, les éclaire d'en bas et donne un curieux effet à cette gouache uniquement faite de blanc pur sur du papier brun foncé. L'empereur a mis tout son espoir, toute son ambition, tout son amour sur ce frêle rejeton qu'il vient contempler, et cette vue lui redonne des forces, même après la campagne désastreuse de Russie, même lorsqu'il sent l'Autriche, sur laquelle il devait compter, se tourner aussi contre lui.

C'est ici que nous parlerons du portrait du prince Eugène de Beauharnais, fils de Joséphine, frère de la reine Hortense, qu'Isabey fit poser plusieurs fois; nature chevaleresque et délicate, il sera toujours dévoué à Napoléon, ne demandera jamais rien, le servira avec abnégation, patience, intelligence, lorsqu'il sera vice-roi d'Italie. Il épouse en 1806 la princesse Auguste, fille du roi de Bavière et à cette occasion Napoléon l'adopte. Pendant la campagne de Russie, seul il sut conduire la retraite, et malgré tout ce qu'on lui offrit à la chute de Napoléon, il n'accepta rien

Impératrice Maria Ludovica.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.

Empereur François I.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.

Archiduc Charles.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.

Archiduc Ferdinand.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.



et se retira en Bavière; nous le retrouvons triste et découragé pendant le congrès de Vienne. On ne peut en dire autant du général Marmont, qui, quoique très brave, pactisa avec les alliés et rendit l'abdication de Fontainebleau inévitable; il servit ensuite la royauté; sa femme la duchesse de Raguse était très jolie, comme nous la montre Isabey par cette aquarelle qui appartient au grand duc Nicolas Mikhailovitch; elle était intelligente, charmante et fort amie de la duchesse d'Abrantès et de la famille Isabey. La duchesse de Rovigo et Mme Bernadotte, née Clary, future reine de Suède, embellissaient aussi de leurs grâces toutes les fêtes de l'Empire, comme nous pouvons en juger par les miniatures d'Isabey.



Mme Marmont, Duchesse de Raguse.
Appartient au grand duc Nicolas Mikhailovitch.

Un jour que Napoléon se trouvait chez Marie-Louise, Isabey vint lui donner sa leçon habituelle et montra à l'Impératrice un collier qu'il venait de faire monter pour la reine Caroline de Naples avec les médaillons peints par lui, de son mari, le roi Joachim, et de ses quatre enfants. Marie-Louise témoigna du plus grand désir d'avoir ainsi les portraits de tous les siens; comme l'Empereur ne lui refusait jamais rien, il fut convenu qu'Isabey l'accompagnerait en Autriche, où elle devait aller après avoir suivi l'Empereur jusqu'à Dresde, et où ses parents vinrent la visiter. Napoléon partit pour la triste campagne de Russie et Marie-Louise le 5 Juin 1812 arrive à Prague où elle reste presque un mois, Isabey l'y rejoint, assiste à toutes les fêtes données en l'honneur de sa souveraine, mais ne peut terminer tous les portraits de la famille. Il repart avec elle pour Saint-Cloud; en route il profite du séjour que la Cour fait pendant toute une semaine à Wurzbourg pour faire le portrait de l'archiduc Ferdinand, grand duc de Toscane, oncle préféré de Marie-Louise; il revient à Paris, d'où il retourne en Septembre 1812 à Vienne pour terminer les portraits de la famille impériale, ainsi que le démontre cette lettre écrite à son ami Redouté, le peintre des roses.

Ce 9 Septembre 1812.

Mon cher Redouté,

Qu'il y a donc longtemps que je ne t'ai vu, toi et ta chère famille. Je veux cependant t'embrasser avant de partir pour Vienne, ce qui sera dans huit jours. J'irai te voir avant et te demander en grâce le bouquet que tu m'as promis pour mon Stambourg (?) Je serai bien aise de le faire voir dans mon voyage; penses-y, afin que je puisse avoir ce plaisir. Amitié à toi, et à tous les tiens.

Isabey.



Mme Bernadotte, Reine de Suède.
Appartient au Prince Victor Napoléon.

Archiduchesse Caroline, Duchesse de Saxe.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.

Archiduchesse Maria Anna.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.

Archiduchesse Léopoldine, Impératrice du Brésil.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.

Archiduchesse Maria Clémentine,
Princesse de Salerne.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.



Les seize portraits de la famille impériale furent exposés au Salon de 1812, et Marie-Louise ira les admirer avec la plus grande joie les premiers jours de Novembre 1812, elle y verra aussi les différents portraits de son fils par Prudhon, Rémy, Gérard, Rouget et Bosio. Les fêtes qu'on donna à Prague à Marie-Louise et à sa suite furent sans fin, et fatiguèrent par leur durée tous ceux qui y assistaient; il y eut des banquets, des illuminations, des promenades en bateau, en voiture, des bals parés, des représentations de gala, des fêtes chez le burgrave de Prague. Voici dans le journal d'Isabey ce qui se rapporte au séjour qu'il fit à Laxenburg, à Baden et à Vienne pour terminer les portraits de la famille de Marie-Louise. Laxenburg et Baden, près de Vienne, étaient et sont encore des résidences impériales, où les membres de la famille d'Autriche résident pendant l'été.



Duchesse de Rovigo.
Appartient à Mme de Soubeyran.

« A mon arrivée à Vienne, écrit Isabey, ma première visite fut pour l'empereur François Ier auquel j'avais été annoncé. Je reçus de lui un accueil dégagé de toutes les formules d'étiquette. Logé au château de Laxenburg, puis à Baden près de Vienne, admis dans l'intimité du prince, j'appréciai les qualités de cet homme simple, auquel le faste était antipathique. Après avoir terminé son portrait et celui de ses enfants, je rentrai dans Vienne pour y joindre les archiducs et le prince Charles. Ayant à peindre trois hommes de guerre, je devais réserver l'expression la plus martiale pour le général le plus renommé, c'était évidemment le prince Charles, héros tant vanté par Napoléon. Malheureusement, il se présenta le dernier : tout entier à l'intérêt de l'œuvre présente, j'avais donné à l'archiduc palatin l'attitude fière d'un hussard hongrois, à l'archiduc Régnier, surnommé l'homme de bronze, l'air sévère du commandement; de sorte que mon embarras fut extrême, lorsque je fus en présence du prince Charles. Je ne trouvais dans son

extérieur que désappointement et rien qui put éveiller ma verve. C'était un petit homme à l'aspect doux et modeste, qui parlait de ses belles tulipes avec l'ardeur d'un bourgeois d'Amsterdam. Je confiai ma détresse à son aide de camp, le colonel R... qui s'occupait un peu de peinture; il me promit de me sortir de peine, sans me dire par quel moyen; mais, à la première séance, au moment où mon modèle se plaçait devant moi, la musique d'un régiment fit entendre, sous les fenêtres, les préludes d'une marche militaire; ils éveillèrent subitement tous les instincts guerriers du héros; sa taille se redressa, son œil devint brillant, et sa narine s'enfla comme celle du coursier qui entend la trompette. Il était beau ainsi. Je ne sais quel mirage faisait apparaître devant lui les canons de l'ennemi. Je compris l'homme et toute la difficulté d'atteindre la hauteur de mon sujet. Cependant je pris un si vif intérêt à mon modèle, que le résultat fit honneur à mon pinceau. »

Napoléon disait de l'archiduc Charles : « Un tel rival est digne de moi, c'est un favori de Bellone et un ami de Minerve; mais je crains bien de ne pouvoir parvenir à le vaincre en générosité. »

Pour ce voyage à Vienne et pour ces seize portraits, Isabey reçut de l'Impératrice seule 16.459 Frs. Tous les portraits de la famille impériale, qui sont reproduits ici, nous ont été accordés par la gracieuse bienveillance de S. M. l'empereur d'Autriche, qui a les originaux dans sa chambre à coucher au palais de la Burg, à Vienne. D'abord on remarque le père de l'impératrice Marie-Louise, l'empereur François I, au front démesuré, à la lèvre inférieure des Habsbourg fortement accentuée, le chef de la famille; puis cette ennemie implacable de Napoléon, l'impératrice Maria-Ludovica d'Este-Modène, troisième femme de François I, belle-mère de Marie-Louise; cette dernière la gâte, la comble de cadeaux, et ne parvient pas à calmer la jalousie de cette femme qui ne cherche qu'à abattre le colosse que le hasard lui a donné comme gendre et à le séparer de son épouse; mais elle constate à sa grande rage que la jeune ingrate a passé dans le camp ennemi. Elle est frêle, délicate, d'une mauvaise santé, toujours enveloppée et emmitouflée, mais son âme intraitable résiste pourtant à toutes les séductions que Napoléon tâche d'exercer sur elle. Puis les huit frères de l'Empereur : l'archiduc Antoine grand maître de l'ordre de Malte, dont le visage est encore plus long que celui de l'empereur son frère; l'archiduc Ferdinand, à qui un de ses descendants l'archiduc Guillaume, cousin en second de l'empereur François-Joseph, ressemblera fortement; l'archiduc Charles que Napoléon eut toujours pour adversaire sur les champs de bataille; l'archiduc Jean au regard sévère et autoritaire; l'archiduc Rodolphe, plus tard archevêque et cardinal d'Olmutz, bon musicien, cultivant aussi la peinture; l'archiduc Joseph, prince palatin en costume hongrois et riche fourrure; l'archiduc Régnier, mâle et beau visage; l'archiduc Louis insignifiant et placide, avec les mêmes yeux que son frère Rodolphe; puis le fils de l'empereur, Ferdinand Ier qui n'avait que dix-neuf ans alors, qui ressemble à ses cinq sœurs et dont le règne, pareil à celui des rois fainéants, s'éteignit dans les troubles de 1848 pour laisser la place à son neveu, l'Empereur actuel, le vénérable et chevaleresque François-Joseph. Enfin le duc Albert de Saxe Teschen, gendre de l'impératrice Marie-Thérèse, à la tête étroite et longue, à l'air obtus. Nous terminerons par les quatre sœurs de Marie-Louise, charmantes de fraîcheur et de jeunesse surtout, l'archiduchesse Caroline aussi fine que la rose qu'elle tient, à l'air candide et naïf, future duchesse de Saxe; l'archiduchesse Léopoldine drapée dans une écharpe, vêtue d'une

Archiduc Rodolphe.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.

Archiduc Antoine.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.

Archiduc Régnier.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.

Empereur Ferdinand I.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.

[illegible] désappointement et rien qui put éveiller [illegible] à l'aspect [illegible] modeste, qui parlait de ses belles tulipes avec [illegible] Amsterdam. Je [illegible] ma détresse à son aide de camp, le colonel R... qui [illegible]; il me [illegible] de me sortir de peine, sans me dire par quel moyen. [illegible] séance, au [illegible] où mon modèle se plaçait devant moi, la musique d'un rég[illegible], sous les fenêtres, les préludes d'une marche militaire; ils éveillèrent subit[illegible] les instincts guerriers du héros; sa taille se redressa, son œil devint brillant, et sa narine [illegible] du coursier qui entend la trompette. Il était beau ainsi. Je ne sais quel mirage [illegible] devant lui les canons de l'ennemi. Je compris l'homme et toute la difficulté d'atte[illegible] hauteur de mon sujet. Cependant je pris un si vif intérêt à mon modèle, que le résultat [illegible] à mon pinceau. »

Napoléon [illegible] l'archiduc Charles [illegible] favori de Bellone et un ami de Minerve; mais je crains bien de ne pouvoir parvenir à le vaincre en générosité. »

Pour ce voyage à Vienne et pour ces seize portraits, Isabey reçut de l'Impératrice seule 16.459 Frs. Tous les portraits de la famille impériale, qui sont reproduits ici, nous ont été accordés par la gracieuse bienveillance de S. M. l'Empereur [illegible] les [illegible] à coucher au palais [illegible] Vienne. D'abord on [illegible] l'impératrice Marie-Louise, l'empereur François I, au front demesuré, à la lèvre inférieure des Habsbourg fortement accentuée, le chef de la famille; puis cette ennemie implacable de Napoléon, l'impératrice [illegible] d'Este-[illegible] cette dernière [illegible] sa jalousie de cette femme qui ne cherche qu'à abattre le colosse que le hasard lui a donné comme gendre et à le séparer de son épouse; mais elle constate à sa grande rage que la jeune ingrate a passé dans le camp ennemi. Elle est frêle, délicate, d'une mauvaise santé, toujours enveloppée et emmitouflée, mais son âme intraitable résiste pourtant à toutes les séductions que Napoléon tâche d'exercer sur elle. Puis les huit frères de l'Empereur : l'archiduc Antoine grand maître de l'ordre de Malte, dont le visage est encore plus long que celui de l'empereur son frère; l'archiduc Ferdinand, à qui un [illegible] descendants l'archiduc Guillaume, cousin en second de l'empereur François-Joseph, ressemblera fortement; l'archiduc Charles que Napoléon eut toujours pour [illegible] aussi la peinture; l'archiduc Joseph, prince palatin en costume hongrois et [illegible], mâle et beau visage; l'archiduc Louis insignifiant [illegible] que son frère Rodolphe; puis le fils de l'empereur Ferdinand I[illegible]-neuf ans alors, qui ressemble à ses cinq sœurs dont le règne, pareil à celui des rois fainéants, s'éteignit dans les troubles de [illegible] pour laisser la place à son neveu, l'Empereur actuel, le vénérable et chevaleresque François-Joseph. Enfin le duc Albert de Saxe Teschen, gendre de l'im[illegible] Marie-Thérèse, à la tête étroite et longue, à l'air obtus. Nous terminer[illegible] quatre sœurs de Marie-Louise, charmantes de fraîcheur et de jeunesse [illegible] archiduchesse Caroline aussi fine que la rose qu'elle tient, à l'air candide [illegible] duchesse de Saxe; l'archiduchesse Léopoldine drapée dans une [illegible]



robe qu'on dirait de nos jours, elle se détache sur un fond de paysage où l'on reconnaît les collines qui entourent Laxenburg, ce sera une future impératrice du Brésil; l'archiduchesse Marie-Clémentine rappelant sa sœur Marie-Louise avec un regard plus éveillé, future princesse de Salerne, et enfin la dernière, Maria-Anna, toute jeunette, presque une enfant. On comprend, en regardant tous ces portraits, que l'impératrice des Français, élevée au milieu de cette nombreuse famille avec toutes ses sœurs, se soit trouvée isolée et triste, loin de tous, et que son mari eut été sa seule consolation dans les premières années. Ensuite elle s'accoutuma à ses absences, se lia trop avec Mme de Montebello et incapable de se diriger par elle-même, laissa sa volonté et son cœur entre les mains de ceux qui surent s'en emparer. Ces portraits sont jolis, vivants, bien dessinés, fins de couleur, très ressemblants et les princesses surtout d'une grâce incomparable. Isabey fit alors à Vienne nombre de connaissances, qui lui furent fort utiles; lorsqu'il revint pour le congrès en 1815, il était déjà en rapport avec les princes de Metternich, de Ligne, tout l'entourage de l'empereur d'Autriche et des archiducs : ceci devait beaucoup faciliter la mission de notre héros et l'aider pour ses nombreuses commandes.



Napoléon.
Appartient au Prince d'Essling.

Le 26 Juillet 1813 l'impératrice Marie-Louise vient à Mayence, où l'empereur Napoléon la rejoint, arrivant de Dresde après les victoires de Lutzen et de Bautzen. Pendant son séjour à Mayence, l'Impératrice, désirant faire un cadeau à l'Empereur pour le jour de sa fête qui approchait, chargea Isabey, lequel faisait une cure à Vichy, de faire son portrait et celui de son fils groupés sur une tabatière. Elle écrit à sa dame d'atour, Mme de Luçay :

« Si M. Isabey n'était pas de retour à Paris, vous lui écrirez qu'il travaille à Vichy à cette miniature, sans perdre de temps; parce que mon intention est qu'elle soit exécutée par lui-même et non par un autre. M. Isabey disposera le groupe comme il l'entendra, en plaçant mon fils sur mes genoux. »

Marie-Louise ne se préoccupait pas beaucoup de la ressemblance que pouvait atteindre Isabey, devant exécuter à Vichy un groupe d'elle-même, qui est à Mayence et de son fils, resté à Saint-Cloud.

L'Empereur commençait en ce moment la campagne de Saxe et remportait la victoire de Dresde sur les armées alliées, autrichiennes, russes et prussiennes. L'Impératrice récemment nommée régente, se rendit à petites journées à Cherbourg,



Napoléon en 1810.
Appartient à M. Bernard Franck.

où l'on devait inaugurer le nouveau port creusé pour les grands vaisseaux de guerre. Isabey fit une sépia très belle de cette inauguration qui a été gravée sous le nom de « Revue de Cherbourg » le 27 Août 1813. On voit un pavillon dressé sur la rive et l'impératrice Régente, entourée de sa suite, regardant le spectacle émouvant de la digue arrachée, tandis que la mer, en vagues immenses, tourbillonne et remplit le nouveau bassin. Il paraît en réalité que Marie-Louise, indolente, dîna trop longuement et arriva après que la mer avait déjà rempli le nouveau port de ses vagues moutonnantes et écumantes; si l'Empereur s'était trouvé là, ce retard n'aurait pas eu lieu, car avec son exactitude coutumière, il ne fut pas arrivé après cet imposant spectacle. Il était en Allemagne, il luttait avec énergie contre toute l'Europe qui se levait comme un seul homme, au mépris des conventions et des alliances; les Saxons le trahissaient, Bernadotte passait dans le camp russe, Murat faisait cause commune avec les Autrichiens, par une ingratitude qui sera punie avant peu, l'Espagne et l'Italie se soulevaient; Napoléon faisait face à tout. Il revient à Paris pour tout combiner, pour préparer une nouvelle armée, pour repartir attaquer les forces des alliés qui envahissent la France. Le trio Fouché, Talleyrand, Metternich agissaient dans l'ombre; les ennemis de l'Empereur se liguaient étroitement, toutes les trahisons avaient beau jeu; on ne peut déjouer que ce qu'on peut prévoir. Joséphine avait souvent mis Napoléon en garde contre Talleyrand : « Méfie-toi de Talleyrand, lui disait-elle, tu l'as offensé et un homme tel que lui ne peut supporter l'idée d'être abaissé par un homme tel que toi. »

Archiduc Joseph Palatin.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.

Archiduc Louis.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.

Duc Albert de Saxe-Teschen.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.

Archiduc Jean.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.



On appelait sous les armes tous ceux qui avaient la force de tenir un fusil et Isabey, lui-même, allait payer le triste tribut que chacun devait donner avec son sang pour la défense de la patrie.

Dans les archives nationales nous trouvons les documents suivants :

Archives Nationales
AF IV. — Plaq. 5933.

A S. M. l'Empereur Napoléon,

Sire,

Isabey, peintre dessinateur du Cabinet de Votre Majesté, la supplie d'accorder une place gratuite à l'Ecole impériale militaire de St. Cyr pour son fils Hector Isabey, âgé de 16 ans. Il est avec un profond respect, Sire, de Votre Majesté le très humble serviteur et fidel sujet.

ISABEY.

Au Palais des Tuileries le 27 Février 1813.

Napoléon, Empereur français, Roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération suisse, etc., etc.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article 1er.

Le jeune Hector Isabey, âgé de 16 ans, est nommé à une place gratuite d'élève à notre Ecole impériale militaire de St. Cyr.

Article 2.

Notre Ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

(Signé) : NAPOLÉON.

Expédié le 2 Mars au Ministre de la guerre.

Et nous lisons dans les mémoires de la générale Durand que le 14 ou 15 Avril 1814, après l'abdication de Fontainebleau, Isabey fut introduit chez l'Empereur, auquel il apporta le portrait qu'il venait de faire de l'Impératrice ; l'Empereur lui serra plusieurs fois la main, sans lui dire un mot. Puis comme Isabey portait l'uniforme de lieutenant de grenadier dans la Garde nationale, l'Empereur lui dit : « Isabey, est-ce que vous êtes aussi dans la Garde nationale ? » Et le peintre lui répondit que, quoiqu'il eut un fils dans l'armée, qui s'était battu dans les plaines de Champagne et dont il ignorait le sort, il avait cependant voulu revenir lui-même dans Paris. Napoléon ajouta : « Bien, Isabey ! très bien ! je vous reconnais-là. »

Le lendemain Isabey apprenait que son fils avait été tué au champ d'honneur, à la bataille d'Arcis-sur-Aube. Il avait donc dix-sept ans, ce pauvre petit soldat, tombé pour la patrie, étant encore enfant ; on les prenait jeunes, car la moisson d'hommes était considérable ; pour couvrir l'Europe de légions toujours nouvelles et toujours massacrées, pour défendre le drapeau tricolore et l'amener triomphant, on avait pris tous les hommes valides. Maintenant la défaite arrivait, on luttait encore, on luttait toujours ; l'armée faisait des prodiges, on prenait des enfants pour remplacer les morts et ceux-ci tombaient à leur tour.

Les hameaux, les cités s'écroulent dans les flammes,
Les pierres ont souffert, mais que dire des âmes ?
Près des pères, les fils gisent inanimés.
Le deuil sombre est assis devant les foyers vides ;
Car ces monceaux de morts inertes et livides,
Etaient des cœurs aimants et des êtres aimés.

(*La Guerre*, œuvres de L. ACKERMANN).



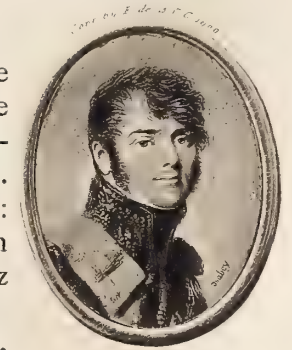
Napoléon.
Appartient à M. Achille Fould.

Avec rapidité, les événements marchent, les défaites et les défections se suivent et l'immortel héros, que la fortune abandonne, se rend à Fontainebleau espérant au moins sauver le trône de son fils et de sa femme, en se sacrifiant lui-même et en acceptant l'exil à l'île d'Elbe. Il ne cède que pour laisser la place à la Régente et au roi de Rome : « Voulant quitter le trône, la France et même la vie pour le bien de la patrie, inséparable des droits de son fils, de ceux de la régence de l'Impératrice, et des lois de l'Empire » (Acte d'abdication à Fontainebleau 4 Avril 1814). Même cela lui est refusé; et tout seul, abandonné de tous les siens, sans personne pour le consoler, le soutenir, il subit le martyre de la défaite, de l'humiliation, de l'anéantissement, et sa femme, dont la place devrait être près de lui, quitte Paris, se sauve devant les alliés, va à Rambouillet, puis à Blois, d'où elle retourne à Rambouillet rencontrer son père l'empereur d'Autriche. Le roi de Rome, malgré son jeune âge, ne veut pas quitter les Tuileries, est pris d'un désespoir profond, on est obligé de l'emporter de force. Isabey nous décrit ses adieux à son impériale élève au moment du départ des Tuileries, et son entrevue avec l'Empereur à Fontainebleau. Il devait le revoir pendant les Cent Jours.

« Le 28 Mars 1814 j'étais à la tête de ma compagnie de la Garde nationale, (capitaine depuis plusieurs années), quand un courrier du château vint m'apporter l'ordre de me rendre en toute hâte près de l'Impératrice. J'arrive dans la cour des Tuileries. Tout annonçait un départ précipité; elle était encombrée de voitures, de fourgons, et de paquets.

Introduit près de Sa Majesté, je m'écriais plein d'émotion :

« Vous nous quittez, Madame! Au moment même où nous venons de prêter serment à la régente, au roi de Rome! écoutez la voix du peuple; elle vous supplie de rester! — « Je ne le puis, répondit-elle, avec tristesse, l'Empereur commande que je parte. » Sa résolution était prise, je compris tout. Me tendant la main, elle me remit son portefeuille sur lequel elle avait écrit : « De la part d'une écolière qui conservera toujours le souvenir de son bon maître ». « Je serai demain à Rambouillet, continua-t-elle, si vous pouvez vous y rendre, je vous verrai avec plaisir. »



Général Bertrand.
Appartient
au prince de la Moskowa.

Je n'y manquai pas. A Rambouillet, Marie-Louise avait rejoint son père. En m'apercevant, elle dit à François I : « Voici Isabey, veuillez l'engager à venir nous voir à Vienne pour terminer les portraits qu'il a commencés, il y a trois ans. » A ces mots s'évanouit le seul espoir qui me soutenait.

Duc de Reichstadt (1815).
Appartient à l'Empereur d'Autriche.

Roi de Rome.
Appartient à l'Empereur d'Autriche.

Fontainebleau ... au ...

... le trône de son fils et de ...

... en se sacrifiant lui-même ...

ne cède que pour laisser la ... à la Regente et au roi de Rome :

d'où elle retourne à Rambouillet rencontrer son ...

... Fontainebleau. Il devait le revoir

Appartient à l'Empereur d'Autriche.

« De la ...

... Rambouillet, continua-t ...

Je n'y manquai pas ...

... l'apercevant, elle dit à François I : « Voici Isabe ...

... voir à Vienne pour terminer les portraits ...




Isabey

Il devenait évident que l'Impératrice avait renoncé pour toujours à la France. Ayant fait mes adieux à l'Impératrice, je me rendis auprès de l'Empereur, surmontant toutes les difficultés qui s'opposaient au voyage de Fontainebleau. J'arrivai au château dans la matinée. Je rencontrai tout d'abord le général Bertrand. « Passez, me dit-il, par l'escalier tournant, l'Empereur est dans les petits appartements. » J'y fus précédé et annoncé par Constant, valet de chambre de Napoléon. Le duc de Rovigo se trouvait avec l'Empereur ; il tenait à la main une description de l'île d'Elbe. Sa Majesté se promenait de long en large. M'apercevant, l'Empereur fit quelques pas à ma rencontre. L'émotion m'oppressait ; ne pouvant prononcer un seul mot, tant mon cœur était plein, je m'agenouillai en m'emparant de sa main : « Allons, dit Napoléon avec bonté, en me relevant, c'est fini pour moi ; mais vous, continua-t-il, vous devez à votre famille la continuation de vos travaux. Prenez courage, Isabey, mes successeurs vous rechercheront.... » S'arrêtant, il appela Constant pour lui demander la tabatière, sur laquelle était le portrait de Marie-Louise. « Tenez, me dit-il, vous savez que je change de tabatière à chaque instant, faites-moi donc mettre ce portrait sur un portefeuille de poche, afin qu'il soit plus près de moi et ne me quitte jamais. Renvoyez-le moi de suite et gardez la tabatière en souvenir de moi. » Il me reconduisit jusqu'à la porte. En sortant, je l'entendis qui disait à Rovigo, reprenant sans doute la conversation où il l'avait laissée à mon arrivée : « Mais l'armée m'est restée fidèle ? »...



Napoléon.
Tabatière donnée au Maréchal Ney.
Appartient au Prince de la Moskowa.

Le duc de Bassano me joignit avant que j'eusse quitté le château. « L'Empereur a été sensible à votre démarche, me dit-il, je viens vous le répéter en son nom ». Je repris le chemin de Paris où je rentrai absorbé par l'unique pensée de la grandeur émouvante de l'Empereur dans l'adversité. Mais tous ceux auxquels je m'adressais ne me comprenaient plus... Ils avaient bu à la source de l'oubli !

Le général Bertrand dont parle Isabey, dans son récit, fut un de ceux qui n'oublièrent pas ; il accompagna l'Empereur à Sainte-Hélène ainsi que sa femme, et ne le quitta pas jusqu'à la fin ; on peut voir ici les traits de cet ami fidèle jusqu'à la mort, reproduits par Isabey.

A propos de la tabatière, nous avons eu la chance de trouver ces deux lettres qui sont intéressantes à plus d'un point de vue. La première nous a été communiquée par le petit-fils du baron de Meneval, auquel elle avait été adressée par Isabey.

Château de Gillevoisin par Etrechy
23 Juillet 1846.

J'ai parié que l'Empereur ne prenait pas son tabac à même la poche de son gilet, contre un bavard frondeur qui ajoutait : « Si monsieur de Meneval était là, il vous l'assurerait. Je n'ai pas dit

que j'avais l'honneur d'être connu de vous. Si vous avez un moment de loisir, faites-moi l'amitié de me répondre. Je suis chez un ami commun, Amédée Jaubert, il ignore que je vous écris. Veuillez, s'il vous plaît, faire agréer à Madame, l'hommage respectueux de votre dévoué serviteur.

Le vieux peintre Isabey.

Voici la réponse que fit M. de Meneval :

« Je reçois votre lettre, mon cher Isabey. Je vous écris de mon lit où j'ai réellement élu domicile; car lorsque je le quitte, ce n'est pas la peine de m'habiller; huit jours après il faut y rentrer. Je ne comprends pas ce conte absurde qui se renouvelle si souvent, savoir que l'Empereur prenait du tabac à même la poche de son gilet. Parce que c'était l'usage du grand Frédéric, on croit que l'Empereur devait faire de même. Mais quelque grand homme que fut Frédéric, c'était un homme fort sale. Napoléon, au contraire, était d'une propreté minutieuse. Il avait toujours dans sa chambre dix tabatières d'une forme oblongue avec de petites médailles antiques sur le couvercle et toujours remplies, qu'il changeait à mesure qu'elles étaient vides. A la guerre, ses tabatières le suivaient; l'idée même d'user autrement son tabac l'aurait dégoûté. Vous pouvez tenir ça pour certain. »

Signé : Meneval.
Ermitage de Gif, Juillet 1846.

Dans ses mémoires, Bausset, préfet du palais impérial, remarque que « plus que tout homme que j'ai connu, l'Empereur avait une répugnance extrême pour tout ce qui n'était pas d'une grande propreté... »

Amédée Jaubert, chez lequel se trouvait Isabey au château de Gillevoisin, lorsqu'il écrivit cette lettre, fut un orientaliste connu, accompagna Bonaparte en Egypte, remplit plusieurs missions en Orient, devint ensuite, sous Louis-Philippe, professeur de persan au collège de France et directeur de l'Ecole des langues orientales.

Devant tout ce désarroi, Isabey ne sait plus que devenir, tout lui manque à la fois : ses leçons à la Cour, les commandes des portraits impériaux, toutes les gratifications dont il jouit comme ordonnateur des fêtes et dessinateur du Cabinet, rien ne reste; d'autant que chacun est inquiet, l'argent se fait rare, la guerre et l'invasion sévissent, personne ne dépense que l'extrême nécessaire et notre pauvre peintre, chargé de famille, se demande quel parti prendre. C'est pourquoi il écrit à Marie-Louise qui a quitté Blois, se rendant à Vienne, où elle arrive à la fin de Mars. Il la prie de le prendre près d'elle en Autriche, afin qu'il puisse continuer à lui donner tous ses soins pour son dessin. Nous n'avons pu trouver la lettre qu'Isabey écrit à l'Impératrice, mais voici la réponse que celle-ci lui adresse :

« J'ai reçu, il y a peu de jours votre lettre, et j'ai été bien touchée de l'attachement que vous m'y montrez. Soyez persuadé que je serai fort contente de vous avoir près de moi, mais réfléchissez avant à la démarche que vous voulez faire, je crains que vous ne regrettiez plus tard de l'avoir entreprise. Je ne puis savoir quel sort je pourrai vous faire, et en quelle qualité je pourrais vous placer près de moi. Je crains que cela ne fasse tort à votre famille. Ainsi, réfléchissez-y bien avant; mais si vous êtes déterminé après de venir, vous pouvez être sûr d'être bien reçu et être sûr que je serai fort aise de vous voir près de moi. En tous cas, je serai toujours charmée de vous voir aux eaux. Je compte y être rendue le 10 Juillet. Je vous prierai de m'y faire venir les objets dont la liste est jointe ici, à l'exception de ceux marqués avec une croix que je laisse à la Duchesse. Je voudrais aussi avoir une copie en petit du portrait de la Duchesse et ses cinq enfants en pied par Gérard. Ne pourrais-je l'avoir en émail, ou comme les esquisses de Mlle Godefroy qui sont dans l'atelier de



Maréchale Lannes, Duchesse de Montebello.
Appartient à Mme de Basily-Callimaki.

[illegible] Madame, l'hommage [illegible] de votre [illegible]

Le vieux [illegible]

[illegible] la réponse [illegible]

[illegible] reçois votre lettre, [illegible] de mon lit [illegible] montrer. Je ne [illegible] souvent, [illegible] que [illegible] tabac à même la poche de [illegible] c'était l'usage du grand Frédéric, [illegible] que l'Empereur devait faire de même. Mais quelque grand homme que fut Frédéric, [illegible] sa chambre [illegible] tabatières d'une forme oblongue avec de petites médailles antiques sur le couvercle et toujours remplies, qu'il changeait à mesure qu'elles étaient vides. À la [illegible]

[illegible]

[illegible] Bousset, [illegible]

[illegible]

Devant tout ce désarroi, Isabey ne sait plus que [illegible] mois : ses leçons à la Cour, les commandes des portraits [illegible] rations dont il [illegible] comme ordonnateur des fêtes et [illegible] [illegible] d'autant que chacun est inquiet, l'argent se fait rare, la [illegible] [illegible] à Vienne, [illegible] elle arrive à la fin de [illegible]

[illegible] avoir près [illegible] vous [illegible] tort à votre famille. Ainsi [illegible] en tous cas, je serai [illegible]





Gérard. Au reste je le laisse à votre disposition, je suis persuadée qu'il sera alors au mieux. J'attends votre réponse seulement après une mûre réflexion de votre part, et je désire qu'elle ne puisse pas s'opposer au désir que j'ai de vous avoir auprès de ma personne. Croyez à tous mes sentiments d'estime. »

Louise.

Ce 28 Mai 1814.



Napoléon.
Appartient au Pce Victor Napoléon.

Mademoiselle Marie-Eléonore Godefroy, élève d'Isabey, était maîtresse de dessin dans l'institut de Mme Campan à Saint-Germain-en-Laye; tel est le titre qu'on lui donne dans les livrets des Salons. Par cette lettre, une fois de plus, on peut remarquer l'influence prépondérante que la duchesse de Montebello exerce sur son impériale amie; au milieu de cette crise qui devrait l'abattre et la consterner, c'est encore le portrait de la maréchale Lannes qu'elle réclame, elle ne pense guère à aller retrouver Napoléon si bon et si plein de soins et d'égards pour elle. Elle va se rendre à Aix en Savoie pour prendre les eaux; Mme de Montebello dit à qui veut l'entendre : « Qu'il me tarde que cela finisse, que je voudrais être tranquille avec mes cinq enfants dans ma petite maison de la rue d'Enfer! » Et pour en finir, elle sépare autant que faire se peut Marie-Louise, de Napoléon, en lui racontant que l'empereur ne lui écrit plus (on intercepte les lettres), qu'il ne pense plus à elle et lui est infidèle. Chacun, qui vivra près de Marie-Louise intimement, prendra de l'influence sur son esprit et la dirigera complètement. Elle fut demeurée une femme fidèle et attachée si Napoléon avait été sans cesse à ses côtés; mais elle est et restera jusqu'à son dernier jour la petite bourgeoise inconsciente et sensuelle, qu'une volonté plus forte conduira et qui, jamais, n'aura de retours de conscience ou d'éveil moral, ou du moins si faibles, qu'ils seront bien vite surmontés. Ce fut d'abord son père l'empereur d'Autriche, devant les volontés duquel elle plia, puis son époux Napoléon, dont les soins l'enchantèrent. Elle en est séparée, elle n'y pense plus; sa bonne Montebello est tout pour elle. Suivons-là à Aix, où elle est rendue le 17 Juillet 1814, et où elle trouve Mme de Montebello, Isabey et Corvisart, arrivés de Paris, et qui l'attendent. Neipperg, nommé par l'empereur d'Autriche chambellan près de Marie-Louise, l'a précédée à Aix, et Bausset raconte comment la villa choisie par Neipperg pour la duchesse de Colerno, hors de la ville d'Aix sur une petite colline, est charmante avec une jolie vue et un air excellent : c'est celle qu'avait habitée la reine Hortense les années précédentes. Marie-Louise voyageant incognito, prit le titre de duchesse de Colerno, du nom d'un de ses palais à Parme. Elle avait laissé son fils à Schœnbrunn avec Mme de Montesquiou et l'avait quitté en versant quelques larmes.

Fouché, à ce moment, mécontent de Louis XVIII qui ne le faisait point ministre, pensa à remplacer le roi par le duc d'Orléans. Il en parla à Talleyrand; mais les deux compères ne trouvèrent pas le duc d'Orléans disposé à prendre le pouvoir; ils imaginèrent alors une régence avec Marie-Louise et le roi de Rome



Prince Eugène de Beauharnais.
Appartient à la Duchesse d'Isly.

comme souverain, sous le nom de Napoléon II; seulement il fallait éloigner Napoléon de l'île d'Elbe et de l'Europe et l'emprisonner dans une île de l'Océan. On chargea Isabey et Corvisart de pressentir l'Impératrice à ce sujet. Talleyrand, Fouché, Davout, le prince Eugène devaient être du conseil de régence, on n'en avait pas encore parlé aux deux derniers. La reine Catherine de Wurtemberg parle de ce complot dans son journal. Le 16 Septembre 1814 Talleyrand part pour le congrès de Vienne, les choses traînèrent en longueur, si bien que Napoléon, aux Cent Jours, revenant de l'île d'Elbe, surprit tout le monde et renversa toutes les prévisions.

A Aix, pour que les eaux lui soient salutaires, Marie-Louise fait beaucoup d'exercice, monte à cheval, et Neipperg l'accompagne chaque fois; ce Neipperg publiquement connu pour avoir été l'ennemi des Français, dit Napoléon. Au premier moment, il déplaît à l'Impératrice; mais ensuite il sait si bien s'y prendre, qu'il se rend indispensable. Talma, l'acteur fameux, qui revenait de Genève, où il avait donné des représentations, s'arrête à Aix; pendant plusieurs soirées, il lit devant Marie-Louise des fragments du théâtre anglais et les déclame avec un art consommé. Bausset ajoute :

« Isabey, aussi célèbre par ses aimables qualités personnelles que par la supériorité de ses talents, vint également passer quelques jours à Aix. Le dérangement de sa santé lui rendait nécessaire l'usage des bains avant d'entreprendre le voyage de Vienne, où il était appelé pour faire les portraits de tous les souverains qui devaient y former le congrès. »

Marie-Louise passe sa vie entre la duchesse de Montebello, Isabey et Corvisart,

Roi de Rome
Appartient à M. David Weill.

Roi de Rome (1813)
Appartient à M. David Weill.





mais ils la quittent ensuite et retournent à Paris; elle reste seule avec Neipperg. L'empereur Napoléon est à l'île d'Elbe, insiste pour que sa femme et son fils viennent l'y retrouver; mais Marie-Louise ne pense qu'à la souveraineté du duché de Parme qui vient de lui être promise, elle désire y aller immédia-



Comte Herbert de Montesquiou.
Appartient à la Comtesse de Caraman-Chimay.

tement; l'empereur son père la rappelle à Vienne, car elle s'est trop amusée à Aix, et trop bruyamment. Elle veut former sa Cour comme souveraine de Parme et emmener avec elle l'italien Paër, maître de chapelle de Napoléon, son maître de chant, et Isabey. Dans ses mémoires le baron de Meneval, qui

accompagnait Marie-Louise en qualité de secrétaire, après avoir été celui de l'Empereur, dit que :

« L'Impératrice était habituée aux leçons de cet habile et spirituel dessinateur. Elle le goûtait beaucoup et aimait son humeur enjouée. Il était d'ailleurs l'ami de Corvisart et protégé par la duchesse de Montebello, dans laquelle Marie-Louise avait une grande confiance. Isabey, en allant se fixer à Parme, voulait y trouver une compensation aux avantages qu'il perdait en quittant Paris. Ses prétentions parurent trop élevées à l'Impératrice, qui n'était plus ni assez riche, ni assez grande souveraine pour les satisfaire, comme elle l'aurait désiré. D'ailleurs, me faisait-elle l'honneur de m'écrire, même s'il venait pour rien, je ne me permettrais jamais de le prendre, avant d'en avoir obtenu le consentement de l'Empereur. Vous savez les préventions qu'il avait contre lui ; quoique séparée de lui, je n'en suis pas moins responsable de ma conduite envers mon mari. »

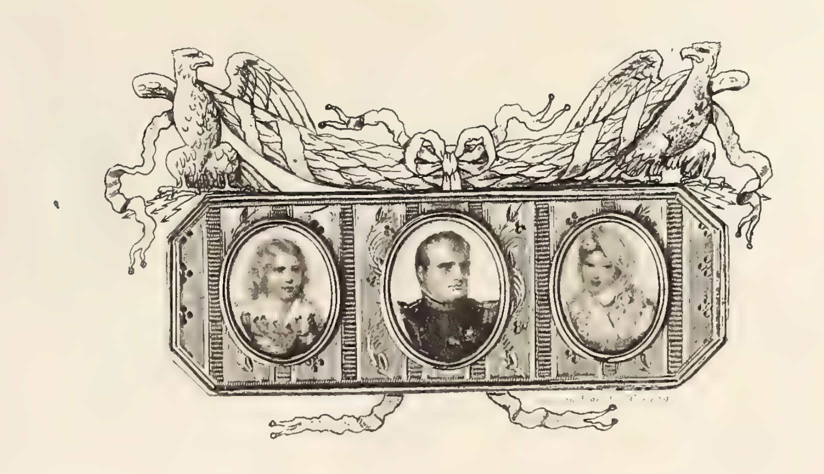
Pourtant Marie-Louise ne tarde pas à oublier toute responsabilité de conduite; elle quitte Aix et retourne à Vienne par la Suisse, en visitant tous les points de vue; Neipperg l'entoure de ses soins, l'accompagne dans ses excursions, chante avec elle, lui fait passer des soirées charmantes, la distrait de toutes façons. Il a quarante-deux ans, un bandeau noir couvre son œil crevé par les sabres français, elle lui trouve l'air fatal et romantique, et s'enflamme pour sa réputation d'homme irrésistible. Il prend un empire absolu sur la fille de son souverain, lui persuade qu'elle doit se soumettre aux volontés de son père, qu'elle sera alors duchesse de Parme; elle le croit, elle oublie tout avec impudeur et inconscience, et lui accorde tout ce qu'elle devait réserver seulement pour son époux. Napoléon l'avait tenue presque cloîtrée par l'étiquette sévère de la Cour; dès qu'elle est libre, elle jette au vent la pourpre et la dignité de son rang et devient la maîtresse de son chambellan, donnant pour successeur au maître de l'Europe, le premier officier venu, audacieux et osé. Après Neipperg, ce fut Bombelles, et cette femme pour laquelle Corvisart avait assuré à Napoléon qu'une nouvelle couche serait fatale, eut de nombreux bâtards.

Pendant que sa mère était à Aix, le roi de Rome demeura à Vienne avec sa gouvernante Mme de Montesquiou, née Le Pelletier de Montmirail, « noble de cœur et noble de nom » et attachée au plus haut point à l'enfant qu'elle élevait; on accusa son fils M. Anatole de Montesquiou, qui était venu la voir, de comploter l'enlèvement du roi de Rome, on le retint quelque temps prisonnier et on congédia Mme de Montesquiou, isolant de plus en plus l'impérial enfant de tout son passé, et de sa patrie. Nous donnons ici la reproduction d'une miniature par Isabey du petit-fils de Mme de Montesquiou, le vicomte Napoléon de Montesquiou-Fezensac avec son fox terrier aimé.

Le général Vincent, qui était avec Napoléon à l'île d'Elbe, raconte dans son journal que le 28 Mai 1814 Napoléon a demandé à parcourir tous les cantons du service du génie, et a fait remarquer en rentrant chez lui le portrait de l'Impératrice tenant son fils dans ses bras; « la mère et l'enfant sont entourés de guirlandes de fleurs, ce petit tableau de huit pouces de haut sur cinq de large est un chef-d'œuvre d'Isabey. » Qu'est devenu ce portrait; disparut-il dans les bagages de l'Empereur pendant cette fatale campagne de Waterloo qui va s'ouvrir, ou bien est-il encore dans la famille de Napoléon ? Nous l'ignorons; mais la pensée constante de ce grand

génie pour ceux qu'il aime, au milieu de toutes ses douleurs, est touchante et tragique au suprême degré.

A Sainte-Hélène, à Longwood, dans la chambre à coucher de l'Empereur, les portraits de son fils tenaient la première place; toutes les différentes miniatures faites par Isabey ou par Aimée Thibault de 1811 à 1815 et le buste qu'un sculpteur français fit à Vienne en l'été de 1814, et dont Marie-Louise envoya la copie, par l'entremise de Bausset, d'Aix-les-Bains à l'île d'Elbe, se trouvaient sur la cheminée ou pendues au mur. C'est devant ces pauvres reliques que, durant sept mortelles années, le grand prisonnier repassait dans sa mémoire tous ses souvenirs de bonheur, de gloire et d'amour paternel. Devant le silence et l'immense solitude qui l'entouraient, son martyre s'accroissait chaque jour, et ce titan, enchaîné sur son roc, n'eut comme consolation que ces tristes épaves du temps où il était maître du monde. C'est en les contemplant qu'il ferma les yeux à jamais, et s'enfuit dans l'éternité, malgré les flottes anglaises qui le gardaient et les barrières élevées contre lui par l'univers entier.



Musée Napoléon

Exercice 1812

Fonds de 100,000 fr

Acquisition d'Objets d'Art.

4e 747

Exercice 1812.
fonds de 100,000
n°. 24 d'ord.
ordon. Payé
le 21 février
1812.

Etat de proposition de payement à faire pour acquisition de dessins et Portraits en miniature exécutés par Mr. Isabey pour le service de Sa Majesté.

A Mr. Isabey, peintre,

1°. — Pour un dessin représentant Sa Majesté l'Empereur à la Manufacture de Jouy . . . . 6000. —

2°. — Pour la bordure et la glace de ce dessin . . . . 1500. —

3°. — Pour les portraits en miniature de Leurs Majestés Impériales en grand costume, ayant 42 cent. 12 mill. de hauteur sur 24c. 03. . . . . 8000. —

4°. — Pour la bordure et la glace du dessin représentant Sa Majesté visitant la Manufacture des frères Sevenes à Rouen . . . . 1500. —

Total — 17000. —

EMPIRE FRANÇAIS
DIRECTION GÉNÉRALE DES ARCHIVES

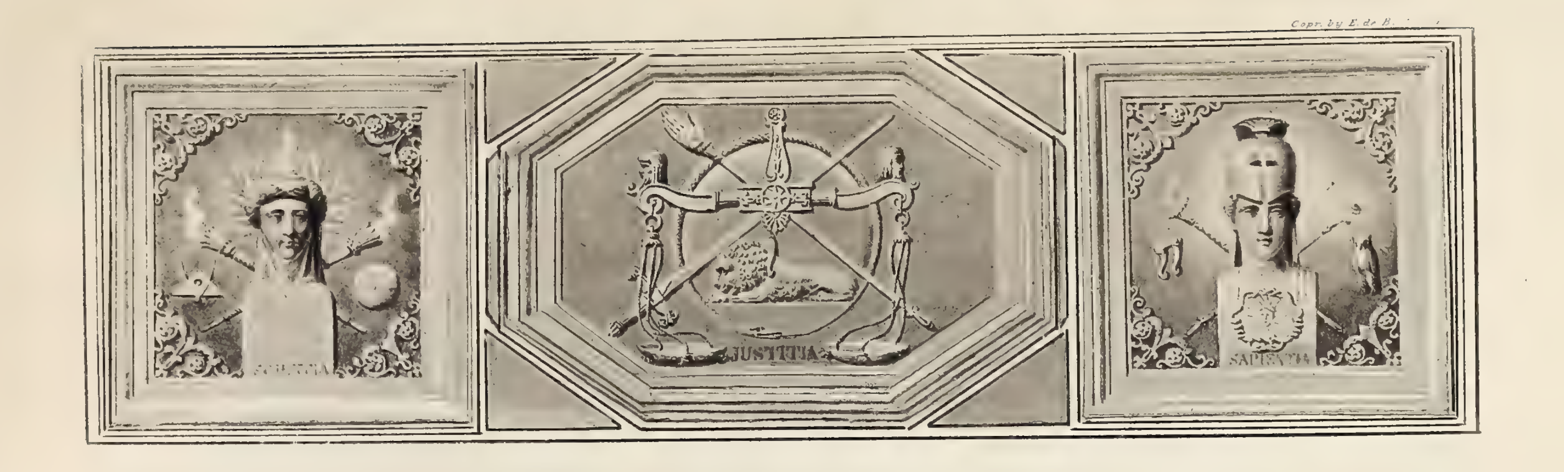
Vu et arrêté à la somme de dixsept mille francs.

Paris le 17 février 1812.

Vu et vérifié
Chanel

Le Directeur Général
Denon

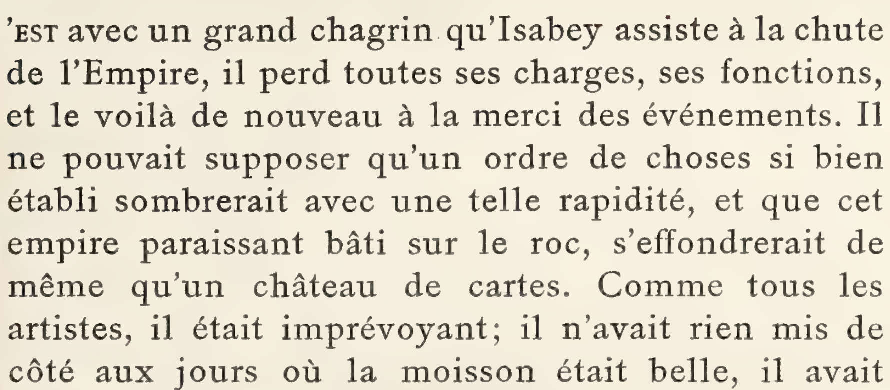
Compte présenté à l'Empereur pour les dessins et miniatures d'Isabey, en 1812.



CHAPITRE V

1815

Le Congrès de Vienne.



C'EST avec un grand chagrin qu'Isabey assiste à la chute de l'Empire, il perd toutes ses charges, ses fonctions, et le voilà de nouveau à la merci des événements. Il ne pouvait supposer qu'un ordre de choses si bien établi sombrerait avec une telle rapidité, et que cet empire paraissant bâti sur le roc, s'effondrerait de même qu'un château de cartes. Comme tous les artistes, il était imprévoyant; il n'avait rien mis de côté aux jours où la moisson était belle, il avait dépensé au fur et à mesure toutes les sommes considérables qu'il avait gagnées avec les commandes sans cesse renouvelées, de portraits, de miniatures pour cadeaux, de décorations pour fêtes et galas, d'armoiries, de décors de théâtre, de peintures sur porcelaine, outre les leçons et les missions artistiques qui étaient largement rétribuées. Une sorte de pudeur le retenait de solliciter immédiatement le nouveau gouvernement; il sentait qu'il devait trop à l'ancien. Du reste beaucoup de personnes étaient dans son cas, redoutant leur conscience et le voisin qui les jugeraient, cherchant à mettre d'accord, leurs opinions du passé et leurs intérêts du présent et de l'avenir.

Isabey revint de son voyage à Aix, près de Marie-Louise, fort perplexe, et alla trouver le prince de Talleyrand à son petit lever. Celui-là n'était pas timoré, il passait d'un maître à un autre avec d'autant plus de facilité qu'il contribuait lui-même à les renverser et à les remplacer. Pourtant Talleyrand avait été comblé de bienfaits par Napoléon; en 1806 il fut nommé prince et duc de Bénévent, ensuite vice-grand

électeur avec un demi-million de traitement; cela ne l'empêcha pas de s'assurer de l'appui de la Russie et de l'Autriche et d'aider les Bourbons à rentrer en France. Il avait servi et secondé la Révolution comme citoyen et comme ecclésiastique, dit le certificat de la Convention nationale du 4 Septembre 1795; mais il prend part au 18 Brumaire. Depuis l'Assemblée constituante jusqu'à la restauration, il intrigue pour et contre tous les gouvernements; pour eux, quand ils commencent à s'établir et qu'on peut en espérer des avantages; contre eux, quand ils faiblissent et qu'il y a plus à gagner avec leur successeur présumé. Même lorsqu'il défendait la France, il travaillait toujours et seulement pour la puissance et l'influence de l'ancien évêque d'Autun. A Talleyrand, Isabey exposa sa détresse; ce dernier lui conseilla d'accompagner la mission française qui partait pour le congrès de Vienne, dont il était le chef; et lui montrant une gravure de la paix de Münster, d'après le tableau de Terburg, suspendue au mur de son cabinet, il l'engagea à peindre tous les membres du congrès et lui dit qu'il ferait partie de la légation française. Isabey, enchanté, accepta au plus vite de retourner à Vienne, où il avait laissé d'aimables connaissances et où de bons souvenirs le ramenaient agréablement. Nous lui laisserons la parole et nous montrerons à nos lecteurs la maison que notre héros habitait, pendant le congrès, dans la Léopoldstadt, faubourg de Vienne, qui est séparé du centre de la ville par le canal du Danube et que le pont Ferdinand relie actuellement au Ring, boulevard circulaire remplaçant les anciens remparts. C'est le chemin du Prater, promenade délicieuse et boisée des bords du Danube; aussi tous ceux qui, chaque jour, se rendaient dans de beaux équipages au bois de Boulogne de la capitale autrichienne, passaient près de l'atelier d'Isabey, dont on aperçoit les murs vitrés auprès d'un café très fréquenté pendant longtemps, le café Jüngling; une petite rue longe la façade de droite de la maison (qu'on ne voit pas) et sur cette rue donne l'atelier dans le sens de la longueur; sur le quai, c'est en largeur seulement qu'il se trouve. Isabey va nous raconter lui-même son séjour à Vienne :

« Arrivé à Vienne, mon premier soin fut de choisir un logement convenable, sur les bords du Danube à l'entrée du Prater. Le lendemain de mon installation, j'aperçus avec surprise des ouvriers occupés à niveler le terrain, et à enlever les bornes et des barrières qui gênaient, devant ma porte, la circulation des voitures. Cette galanterie de la police de Vienne me parut de bonne augure.

« Comme j'avais, à mon premier séjour à Vienne en 1811, établi de nombreuses relations avec des personnages importants de la Cour et remis, faute de temps, l'achèvement de plusieurs portraits, mes premières journées furent très occupées. Ne voulant pas être dérangé, j'avais fait défendre ma porte; mon valet de chambre était un ancien militaire qui ne badinait pas avec la consigne. Un matin un étranger se présente. Suivant l'ordre, mon factionnaire lui dit que je ne reçois pas. « Aurait-il donc la migraine, ce cher Isabey? » A ce détail intime la porte s'ouvre, et je presse dans mes bras le prince Eugène. « Que je suis heureux de vous revoir, cher ami, me dit-il. Que ce serrement de mains du compagnon de mes jeunes années me reporte avec délices au milieu de notre belle France! »

« Alors les souvenirs d'aller leur train, les questions de se succéder sans interruption. « Ah! que nous sommes vieillis! Te souviens-tu de nos joyeuses réunions d'autrefois à l'Hôtel de Salm (aujourd'hui le palais de la Légion d'honneur). Comme nous dansions! Et le bal que tu nous donnas dans les ateliers des galeries du Louvre, à l'occasion du mariage de ma bonne Hortense! Et la Malmaison! Et le sacre! Hélas! comme tous ces souvenirs me rappellent l'empereur! C'est encore à lui, même tombé, que je dois le reflet de grandeur qui me protège. » Il avait en parlant



Congrès de Vienne.

[illegible] France. Il [illegible]

[illegible] jusqu'à la rest[illegible]on, il intrigue [illegible] ceux, quand ils commen[illegible]nt à s'établir [illegible] on peut en [illegible] ceux, quand ils faiblissent [illegible] qu'il y a plus à gagner avec [illegible]. Même lorsqu'il défendait la F[illegible] [illegible]

d'Autun. A Talleyrand, Isabey exposa sa détresse: ce dernier lui conseilla d'accompagner la mission française qui partait pour le congrès de Vienne, dont il était le chef; et lui montrant une gravure de la paix de Münster, d'après le tableau de Terburg, suspendue au mur de son cabinet, il l'[illegible]

[illegible]

et [illegible]

[illegible] au Ring, [illegible] [illegible]que

[illegible] longe la façade de droite de la maison (qu'on ne voit pas) et [illegible] dans le sens de la longueur; sur le quai, c'est en [illegible]

Isabey va nous raconter lui-même son séjour à Vienne :

[illegible] arrivé à Vienne, mon premier soin fut de choisir un logement [illegible] du Prater. Le lendemain de mon installation, j'aperçus [illegible] et à enlever les bornes et des barrières [illegible] cette galanterie de la police de Vienne [illegible]

[illegible]

[illegible] » A ce [illegible]

Que [illegible] de notre [illegible]

[illegible] que nous sommes vieillis! Te souviens-tu de nos joyeuses [illegible] aujourd'hui le palais de la Légion d'honneur). Comme [illegible] donnés dans les ateliers des galeries du Louvre, à l'occasion [illegible] Et la Malmaison! Et le sacre! Hélas! comme tous ces [illegible] même tombé, que je dois le reflet de [illegible]


CONGRÈS DE VIENNE

les larmes aux yeux. « Mais maintenant, ajouta-t-il, que comptes-tu faire? Je veux être ton maître des cérémonies. Demain, nous irons chez l'empereur de Russie; c'est lui qui m'a appris ton arrivée. » Je ne pouvais choisir un meilleur patron, mais quand même le prince Eugène ne m'aurait pas offert ses bons services, j'étais assez connu des souverains réunis à Vienne pour ne pas douter un seul instant du concours bienveillant que je devais attendre d'eux comme peintre officiel du congrès. L'empereur François I, lors de la dernière visite que je rendis à Marie-Louise à Rambouillet, m'avait engagé à revoir Vienne; l'empereur de Russie, le grand duc Constantin et le roi de Prusse m'avaient également, à leur passage à Paris, donné des témoignages flatteurs de leur bienveillance. Un matin un aide de camp du roi de Prusse était venu de la part de Sa Majesté me prier de lui servir de guide dans une promenade qu'il voulait faire à Versailles. Le palais nous fut montré par un ancien gardien nommé Perot qui avait servi sous Louis XVI et que la bonté du grand



Café Jüngling. — Léopoldstadt à Vienne.

maréchal Duroc avait laissé vieillir dans ses fonctions. Il ne savait trop, en parlant, comment concilier sa reconnaissance pour l'empereur avec ses souvenirs pour la branche aînée. Il eut à ce sujet un mot d'une naïveté charmante que je n'ai pu oublier. Comme le roi Guillaume s'émerveillait des grands travaux de restauration que l'Empereur avait exécutés : « Ah ! s'écria Perot avec attendrissement, si notre bon roi Louis XVIII avait voulu seulement attendre deux ans encore, il aurait trouvé son palais tout achevé. » Cette réponse fut rapportée au roi : il avait trop d'esprit pour s'en fâcher.

« La bienveillance des souverains ne me fit nullement défaut à cette occasion. Je fus invité à présenter une esquisse préparatoire de mon ouvrage : car la diplomatie n'admettait pas le libre arbitre du peintre ; elle avait ses lois d'étiquette et son cérémonial. Le sujet par lui-même, laissait peu de place à l'imagination. La grande difficulté était de grouper un grand nombre de personnages dans un espace restreint, dans des attitudes à peu près semblables, sans tomber dans la monotonie, et de donner aux physionomies une expression appropriée au rang et au caractère des individus, sans altérer la ressemblance. Un autre embarras était de décider, à quel moment de la séance, je peindrais

les plénipotentiaires. Seraient-ils en délibération? Saisirai-je plutôt l'instant où la causerie familière suit la clôture des discussions? Je m'arrêtai à ce dernier parti. Les représentants des principales puissances durent figurer au premier plan, le fauteuil du président rester vide pour indiquer que la séance était levée ; mon croquis fut agréé. Chaque ambassadeur vint poser chez moi, c'est ainsi que je reçus successivement MM. de Nesselrode, de Hardemberg, de Dalberg, de Noailles, le prince de Metternich, les lords Clancarthy, Steward, Castelreagh, etc. Ce dessin était en partie achevé, lorsque Wellington vint remplacer lord Castelreagh. On décida que le général prendrait place au congrès. Je fus obligé de l'ajouter à ma composition.

« J'avais eu déjà l'occasion, à l'entrée des alliés à Paris, de recevoir sa visite. Il était venu me trouver avec un sans-façon tout britannique, qui m'avait obligé à lui refuser net l'honneur de peindre ses augustes traits. Comme il avait senti le manque de procédé dont il s'était rendu coupable à mon égard, il était revenu me voir avec la duchesse de Santa-Cruz; j'avais consenti à faire son portrait. Je le trouvais à Vienne plein de prévenances pour moi. M'ayant demandé pourquoi je le dessinais de profil dans le congrès, et voulant répondre à sa courtoisie par quelque chose qui lui fut agréable, je découpais une fraise et une barbe en papier, la posais sur son profil et lui montrais quelle ressemblance il tenait d'Henri IV. Il me sut infiniment gré de cette petite flatterie, qui fit dire au prince de Metternich que j'étais assez bon diplomate pour faire partie du congrès.

« Pendant la durée des conférences, mon petit gîte, tout modeste qu'il était, fut le rendez-vous de bien des têtes couronnées; les souverains, les princes qui n'étaient pas tenus de siéger au congrès, les plénipotentiaires même qui n'osaient se rendre visite chez eux officiellement, pour ne pas éveiller des susceptibilités rivales, avaient en se rencontrant dans mon atelier, mille prétextes plausibles pour échanger des communications et des confidences. Ma maison fut, en quelque sorte, les coulisses du congrès.

« Le prince de Ligne m'avait enseigné à ce sujet toutes les règles du cérémonial hiérarchique; je savais par exemple, que lorsqu'un souverain posait, il n'y avait qu'un empereur ou un roi qui pût se faire annoncer. C'est ainsi qu'un jour l'empereur Alexandre se présenta pendant que je donnais séance au roi de Prusse. Celui-ci se leva, alla jusqu'à la porte d'entrée et ne reprit sa place que sur l'invitation de l'empereur. Dans le cas contraire, on ne frappait pas à la porte, on grattait; alors le personnage me disait : « Voyez, monsieur Isabey, qui est là. » Lorsque le nom du visiteur lui était familier, je faisais entrer.

« Je ne sortis de mon atelier que pour peindre l'impératrice d'Autriche et l'impératrice de Russie. La première, l'impératrice Béatrix m'avait spécialement chargé de diriger les fêtes qu'elle donnait au château, les carrousels et la distribution des rôles dans les tableaux vivants fort à la mode dans la société de Vienne. C'était un beau spectacle que nous avions sous les yeux : pour spectateurs, un parterre de rois; pour acteurs, les plus beaux noms de l'Empire et des beautés fameuses dans toute l'Europe; c'étaient les belles princesses de la Tour et Taxis et d'Esterhazy, la comtesse Appony, la princesse Bagration dont le teint éblouissait moins que l'esprit, la comtesse Zamoyska, la comtesse Fuchs. Mme la comtesse de Périgord et ses deux sœurs, Mmes Wolkonsky, Potocka, la duchesse de Sagan. Je trouvais un grand charme dans ces plaisirs qui me reportaient aux jours de ma jeunesse, et plus d'une fois, avec Eugène de Beauharnais, nous nous prîmes à songer à la Malmaison.

« Bals et dîners se succédaient. Comme attaché à l'ambassade française, j'avais mon couvert mis chez le prince de Talleyrand, et je me trouvais invité à tous les grands dîners qui avaient lieu chez ses collègues.

« Il n'y a pas de congrès sans festin, les diplomates ont toujours passé pour aimer la bonne chère; les princes Esterhazy, Hardinguen, Rasumowski rivalisaient de luxe. Pour donner une idée du faste déployé dans ces circonstances, nous dirons que la table impériale coûtait cinquante mille florins par jour. On évalue à plus de quarante millions les dépenses occasionnées par le congrès. Après avoir résolu dans la journée les questions les plus ardues de la politique, remanié la carte de l'Europe, ces graves visages se déridaient autour d'une table somptueusement servie; il n'y avait plus de puissances prépondérantes; elles disparaissaient pour faire place aux puissances de l'esprit. L'éloquence des ambassadeurs ne s'employait qu'à vanter les productions de leurs pays ; mais le patriote perçait encore sous le gourmet, et sur ce terrain, on défendait sa nationalité.

Impératrice Elizabeth Alexiewna de Russie.
Appartient à la Comtesse Tassilo Festetits.

Empereur Alexandre I.
Appartient à l'Empereur de Russie.





« Je me souviens qu'à un dîner donné chez le prince de Bénévent, la discussion s'engagea sur les fromages. L'Angleterre réclama la priorité pour le stilton, le chester, etc. Une voix suppliante qui devait être italienne, prononça tout bas le nom de strachino; mais l'arrogante Albion ne cédait pas; elle allait triompher quand on annonça un courrier de France.

« Qu'apporte-t-il? Des dépêches importantes?

« Bien mieux : un fromage de Brie. — Le déboîter, le chapeler fut l'affaire d'un instant, et le congrès décida, à la majorité des voix, que la France était la terre promise des fromages.

« Parmi les seigneurs les plus fameux de la Cour de Vienne, se distinguait particulièrement le prince Rasumowski. Le jour où l'incendie dévora son magnifique palais avec la plus grande partie des richesses et objets d'art qu'il renfermait, je me trouvai par hasard chez M. de Talleyrand, lorsque le prince lui rendit visite. Aux compliments de condoléance qu'on lui adressait, il ne répondait qu'avec un sourire, roulant une large tabatière enrichie de diamants. Il semblait que sa vanité secrète trouvât une satisfaction à paraître indifférent au malheur qui atteignait sa fortune. Il se consolait, disait-il, pensant que la Flore de Canova avait pu être sauvée.



Comtesse Lanckoronska, née Rzewuska.
Appartient au Comte Charles Lanckoronski.

« J'avais eu l'occasion de visiter son palais avant l'incendie, et sa riche collection de tableaux et de statues. Si tout, dans cette demeure respirait le luxe héréditaire, qui est le cachet inimitable des grands seigneurs, certains détails se ressentaient de l'originalité, presque des manies du propriétaire. Cet homme qui contemplait sans sourciller une perte de deux millions, avait des petitesses dignes d'un bourgeois. Par exemple, il tenait fort à sa cave et ne laissait à personne le soin de la surveiller. Comme il ne pouvait y descendre lui-même, il avait eu l'idée de faire construire un grand coffre en acajou contenant le plan en relief du caveau; dans chaque case étaient rangées symétriquement de petites bouteilles en ivoire, portant l'étiquette du cru et de l'année. Avant chaque repas, le majordome apportait un plateau et le prince choisissait les bouteilles. Celles qui n'avaient pas été servies étaient replacées dans le coffre. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la place de sommelier était peu recherchée dans sa maison. »

Isabey avait au moins besoin d'autant de qualités diplomatiques, que ceux qui l'entouraient, pour ménager toutes les susceptibilités de ces princes, ducs, comtes, lords qui posaient pour lui et dont la vanité augmentait encore les questions de préséance, sans parler de celles d'étiquette. La fatuité bien connue du duc de Wellington, s'alliant à beaucoup de prétentions, aurait créé à Isabey de cruels embarras, s'il n'avait su le prendre justement par sa vanité; c'était un bel homme, de haute stature, de maintien assuré, parlant peu et écoutant avec attention;

persévérant et prudent, ses réponses étaient courtes, ses contradictions polies, il avait un calme qui en imposait.

Pendant ce congrès qui avait réuni à Vienne une société éminemment cosmopolite, tout le monde ne pensait qu'à s'amuser, une vie intense se développa qu'on peut apercevoir à travers les mémoires, les lettres, les récits, les tableaux qui sont parvenus jusqu'à nous; Isabey fut accueilli avec distinction et apprécié par tous ces grands seigneurs, que Paris et la France attiraient et qui y trouvaient toujours le luxe, le goût, l'élégance qu'ils cherchaient vainement ailleurs; c'était un pays envahi, vaincu, déchiré par les luttes intestines, mais c'était toujours le paradis rêvé de ceux qu'une culture raffinée rendait plus sensibles à l'art, et c'est pourquoi tous voulaient avoir leur portrait peint par notre artiste que son talent souple, délicat, ses inventions ingénieuses, son caractère charmant faisaient aimer par chacun et inviter à toutes les fêtes. Le comte de la Garde-Chambonas, dont la vie fut un éternel voyage, selon l'expression du comte Fleury qui a publié ses souvenirs, nous donne de précieux détails sur le congrès, nous parle d'Isabey et nous entraîne à sa suite dans la société qui brillait à Vienne. Pendant cette fin d'année 1814 et trois mois de l'année 1815, le plaisir absorba tout; l'amour aussi régnait despotiquement et asservissait ces maîtres du monde qui étaient réunis pour déterminer la carte d'Europe, tailler, diviser, distribuer les empires et les royaumes. Parfois on se ressaisissait; dans ce tourbillon mondain où chacun était emporté, des pensées sérieuses pénétraient, et vite on se remettait au travail, on arrondissait une province, on accordait une indemnité, on nommait des ducs et des princes; puis les bals et les fêtes reprenaient de plus bel et on ne pensait plus guère qu'aux beautés, souveraines des cœurs et aux racontars de tout ce monde qui se voyait plusieurs fois par jour et avait toujours un commérage nouveau ou quelques bons mots à citer des uns ou des autres.

« L'impératrice d'Autriche était, dit le comte de la Garde, l'âme de cette succession de bals, de banquets, de réunions, de mascarades. Née en Italie, et issue de cette illustre maison d'Este célébrée par l'Arioste et le Tasse, elle avait reçu en héritage de ses ancêtres, le goût et l'instinct de tous les arts. Sa bonté était extrême; sa fraîche imagination se complaisait dans ces joyeux détails. Deux artistes français M. Isabey et M. Moreau, architecte rempli de talent, étaient ses auxiliaires habituels. Elle inventait, ordonnait; leur tâche à eux consistait à rendre fidèlement et à mettre en œuvre ses riantes idées. »

L'impératrice Maria Ludovica, toute heureuse d'avoir réussi à renverser Napoléon, à n'avoir plus comme rivale sa belle-fille Marie-Louise, qu'elle a, de concert avec Metternich reléguée à Schoenbrunn, organise au palais impérial des tableaux vivants dont Isabey s'occupe en détails; les tableaux seront suivis de romances chantées et mises en action. Comme lever de rideau, il y eut une symphonie de cors et de harpes, puis, devinant ce que l'art théâtral introduirait cent ans plus tard, Isabey fait éteindre toutes les bougies de la salle, pour ne laisser éclairée que la scène. Comme premier acte, on donne la représentation vivante d'un tableau peint par un peintre viennois : Louis XIV aux pieds de Mme de La Vallière; le second tableau est la copie exacte de la peinture de Guérin : Hippolyte se

Grande Duchesse Marie Pawlowna,
Grande Duchesse de Saxe Weimar
Appartient au Grand Duc de Weimar.

Grande Duchesse Catherine Pawlowna,
Reine de Wurtemberg.
Appartient au Grand Duc de Weimar.



défendant devant Thésée de l'accusation portée contre lui par Phèdre. Ensuite on passa aux romances en action, tandis que pendant l'entr'acte, l'orchestre exécutait du Mozart et du Haydn. On débuta par : « Partant pour la Syrie » composition de la reine Hortense, chantée par une jeune personne douée d'une belle voix, à laquelle se joignirent des chœurs, tandis que la romance était mimée par un gracieux couple. La seconde romance fut de Coupigny : « Un jeune troubadour qui chante et fait la guerre », et la troisième encore une œuvre de la reine Hortense : « Fais ce que dois, advienne que pourra ». Ces tableaux reproduits par des femmes ravissantes, des costumes splendides et exacts, et des jeux de lumière admirablement disposés eurent un succès complet.

Pour clore le spectacle on représenta l'Olympe avec tous ses dieux et déesses. Le baron de Meneval qui était à Vienne en qualité de secrétaire de Marie-Louise remarque :

« On n'avait pu trouver de Vénus, ou plutôt aucune dame n'avait soutenu la prétention de représenter cette déesse. Une princesse Bagration eut plus de témérité, mais avant le lever du rideau, elle retira l'offre qu'elle n'avait faite que pour tirer les acteurs d'embarras. L'ingénieux Isabey, pour tout concilier, imagina de faire paraître Vénus vue par derrière, drapée avec toute la grâce et l'élégance dont cet habile artiste a le secret. »

Ce rôle de Vénus, vue de dos par conséquent, fut représenté par Mlle de Wilhem, dame d'honneur de la princesse de Tour et Taxis. Pour remplir le rôle d'Apollon, on choisit le jeune et beau comte de Wurbna; mais Isabey ne parvint, ni personne de la troupe, non plus que le régisseur, à lui faire raser ses moustaches, et on ne pouvait admettre un Apollon beau comme le jour, mais avec une moustache de hussard, enfin on eut recours à l'impératrice; si bien qu'Apollon revint privé de tout l'ornement de sa lèvre supérieure et éclaira de ses rayons ce magnifique ensemble de grâces et de beautés. Du reste, ce qui prouve combien on ne songeait qu'à s'amuser, sans être même bien difficile sur le choix des plaisirs, c'est que les souverains eux-mêmes, comme les simples mortels, repoussaient la politique au second plan, et ne voulaient que parties et divertissements. L'empereur Alexandre de Russie, ce même jour, tint un pari plutôt extraordinaire avec une dame viennoise : il s'agissait de savoir qui changerait le plus vite de vêtements. On divisa un salon en deux au moyen de paravents, derrière lesquels chacun des rivaux devaient se déshabiller et se rhabiller. Des témoins constatèrent de part et d'autre que le déshabillement était complet, en se tenant près de l'Empereur et près de la dame, et en leur passant tout ce qui leur était nécessaire. La dame gagna le pari, l'Empereur fut cette fois vaincu; mais ce n'était pas en général le cas, car Alexandre Ier plutôt volage, et ne prêtant nulle attention à l'impératrice Elisabeth, délicieuse créature, âme incomprise, faisait la cour aux autres femmes et savait toutes les conquérir par son charme et son caractère chevaleresque. Joséphine et Hortense, lorsqu'il vint à Paris avec les alliés, ne firent pas exception, le fêtèrent et lui demandèrent son appui qu'il leur accorda d'une manière très efficace.

La princesse Bagration, dont parle Meneval, née comtesse Skawronski, une des plus jolies femmes du congrès, veuve du feld maréchal russe tué à la bataille



Princesse Bagration.
Appartient au Prince François Auersperg.

de la Moskowa, fut peinte par Isabey; c'est une de ses plus belles aquarelles, elle appartient au prince Auersperg. Nous citerons le comte de la Garde à ce propos :

« La princesse Bagration était alors dans tout l'éclat de sa beauté. Qu'on se figure un jeune visage, blanc comme l'albâtre, légèrement coloré de rose, des traits mignons, une physionomie douce, expressive et pleine de sensibilité, un regard auquel sa vue basse donnait quelque chose de timide et d'incertain, une taille moyenne mais parfaitement prise; dans toute sa personne une noblesse orientale jointe à une grâce andalouse ».

Telle aussi la peignit Isabey, le peintre de toutes les célébrités du congrès. Elle est en blanc, de face, la tête toute entourée d'une diaphane écharpe, qui laisse seulement à gauche s'échapper quelques boucles de cheveux blonds; sa main gauche gantée de blanc soulève son voile, des buissons de roses d'une couleur légèrement saumonée et d'un feuillage frais et tendre, ombragent à droite ce doux visage; des roses encore à gauche, mais le teint est si pur, si transparent, que même ce voisinage de fleurs ne lui nuit pas. Ses toilettes et ses équipages faisaient sensation où qu'elle alla; elle portait souvent le riche costume des boyardes russes et se faisait admirer, dansant la masurka et les danses cosaques; elle jouait aussi la comédie en français. Plus tard elle s'établit à Paris, épousa secrètement le général anglais lord Howden, beaucoup plus jeune qu'elle, dont elle ne porta pas le nom et mourut en 1856. Elle passait les dernières années de sa vie à consulter toutes les chiromanciennes et tireuses de cartes du monde et ne payait ses factures, même les plus petites, que contrainte par huissier. Pendant le congrès de Vienne elle écrivit ce qui suit sur l'album qu'Isabey conservait précieusement et où chacun mettait un souvenir :

« Il faudrait une plume digne du pinceau d'Isabey pour entreprendre avec succès le portrait de l'Appelle de nos jours. Mais Isabey demande un chef-d'œuvre avec la confiance d'un homme habitué à en faire. Celui qui sait égaler la nature ne croit pas aux difficultés. Avec un extérieur agréable, des formes polies et une éloquence naturelle, Isabey a tout ce qu'il faut pour attirer l'envie et la désarmer.

Il joint l'esprit au talent, la sensibilité à la gaité et une certaine bonhomie au piquant des idées les plus originales.

Plein de goût et de grâce dans ce qu'il dit, comme dans ce qu'il fait, il est recherché dans tous les cercles, et l'on paye avec plaisir à l'homme aimable, le tribut d'admiration dû à l'homme de génie.

Le court séjour qu'il a fait dans un pays où sa réputation l'avait précédé, y laissera des regrets. Puisse-t-il distinguer les miens. Je trace, avec un sentiment d'espoir et de fierté, mon nom à côté de noms qui lui sont chers; c'est s'armer en quelque sorte contre l'oubli; car dans ses moments de loisirs, il regardera sans doute ce recueil de souvenirs ».

On ne peut, en un langage plus aimable, tracer un portrait plus flatteur! Une autre beauté, dont Isabey a laissé plusieurs portraits, gravés d'après ses aquarelles, c'est la comtesse Sophie Zamoyska, née princesse Czartoryska, elle était grande, blonde, fine, d'une blancheur éblouissante; à toutes ces qualités, elle joignait une voix superbe, stylée et cultivée; devant ce parterre de rois et de reines, elle fit plus d'une fois applaudir les romances de la reine Hortense. Deux portraits délicieux, également peints par Isabey, sont ces belles aquarelles des deux sœurs de l'empereur Alexandre, la grande duchesse Marie de Weimar, douce et charmante et sa sœur la grande duchesse Catherine d'Oldenbourg dont le prince héritier de Wurtemberg est amoureux fou pendant le congrès et qu'il finira par épouser. Elle ressemble beaucoup à son frère l'empereur de Russie et a autant d'esprit que de beauté, avec un caractère malicieux et espiègle. Depuis ce moment Isabey fait moins de miniatures sur ivoire et multiplie les aquarelles faites facilement, librement, légèrement sur carton ou sur papier blanc, avec un grand soin dans les détails. Il quitte le pointillé et procède plutôt par taches légères, transparentes et vaporeuses, évitant la gouache, et ne s'en servant souvent que pour adoucir ou voiler un contour, ainsi qu'une femme qui s'enveloppe d'un léger nuage de poudre de riz. Parmi les étrangers que le congrès



Prince Nicolas Esterhazy.
Appartient à M. René Nagelmackers.

attira à Vienne, Isabey peignit encore les portraits de nombreux Russes entre autres des princes et princesses Repnine et Serge Wolkonsky et de M. Jean de Vizine.

Ce congrès, si fertile en réjouissances, en fêtes magnifiques, d'une somptuosité orientale, vit une solennité encore plus pompeuse et ce fut un carrousel impérial donné dans le grand manège du palais de la Burg. Vingt-quatre cavaliers en costumes magnifiques de l'époque François Ier montés sur de superbes chevaux, exécutèrent des joutes d'adresse, des tournois selon les rites d'autrefois et mille sortes de jeux guerriers, tandis que vingt-quatre dames choisies par eux, et nommées « belles d'amour » comme dans les tournois anciens, reçurent leurs hommages. Isabey en avait réglé tous les détails, costumes et décorations, et avait recherché les modèles qui servirent au grand carrousel sous Louis XVI; « car, dit le comte de la Garde, on ne faisait rien sans le consulter et c'est lui qui dirigeait les fêtes de cette ère si brillante ». Ici est venu le moment de parler de quelques personnes avec lesquelles notre héros fut particulièrement en bons rapports durant son séjour à Vienne, surtout avec le prince de Ligne, grand seigneur plein d'esprit et de charme; nous citerons toujours le comte de la Garde :

« Déjà en 1812 dans le voyage qu'Isabey avait fait en Allemagne, se trouvant à Prague, il avait esquissé un portrait du prince de Ligne, esquisse qu'il a conservée et qui se voit dans son atelier; on y retrouve cette noblesse de physionomie, cette finesse de regard que, malgré ses soixante dix-huit ans, on admirait encore chez le modèle. Le Prince ne connaissait alors Isabey que par ses ouvrages; un matin il se rend chez lui; l'artiste était sorti. Son album était entr'ouvert près de son chevalet; comme carte de visite, le prince poète prend une plume et, sur une feuille blanche, écrit une dizaine de vers légers et faciles, dans lesquels il caractérise ainsi le talent d'Isabey :

Si l'inspiration suffit
Pour exprimer et la grâce et l'esprit
Du premier grand homme en peinture,
Je dirai qu'Isabey, rival de la nature,
Dont il est l'enfant chéri,
Est lui-même génie, en rendant le génie
Des illustres beautés que l'on adore ici.
Il fait autant honneur aux arts qu'à sa patrie,
Et par cet impromptu, moi, je suis peintre aussi.
Maréchal de LIGNE.

Cet hommage du prince de Ligne n'est qu'une des richesses de l'album d'Isabey. Tous les personnages importants de l'Europe, ministres, généraux, artistes, grandes dames ont pris également plaisir à y consigner le témoignage de leur estime et de leur sympathie. »

Le prince de Ligne fit mettre sur son tombeau : « Sans remords, sans regrets, sans crainte, sans envie », et ces quelques mots peignent cet aimable homme qu'on avait surnommé le dernier des chevaliers français, tant il était bon, bienveillant, noble sans hauteur, spirituel et poli de cette grâce d'autrefois qui ajoutait tant de prix aux belles manières. Il était adoré dans la société qu'il amusait et divertissait par ses saillies, ses bons mots, ses anecdotes piquantes et toujours du meilleur goût. Citons encore le comte de la Garde :

« Aujourd'hui, me dit le prince de Ligne, vous ne refuserez pas de m'accompagner chez Isabey, je dois y poser ce matin pour mon portrait. Pendant cette heure de torture, vous aurez le loisir d'y examiner une galerie de portraits dont son salon est orné. Isabey, c'est le congrès fait

Princesse Zénaïde Wolkonski.
Appartient à M. P. P. Dournovo.

Prince Serge Wolkonski (Décabriste).
Appartient à M. Vsevolojsky.





peintre. Venez, sa parole est aussi spirituelle que son pinceau. » Isabey était logé magnifiquement, comme autrefois Benvenuto Cellini au Louvre. Son atelier entièrement tapissé des esquisses de ses dessins, de ses portraits ébauchés, semblait une lanterne magique où apparaissaient tour à tour les notabilités réunies en ce moment au congrès. La conversation d'Isabey était vive et piquante; elle s'animait, quand il racontait les merveilles du couronnement, dont il avait ordonné les magnificences, ou les joies intimes de la Malmaison. L'heure que lui donna le Prince me parut courte; de temps en temps, le travail était interrompu par quelque mot piquant ou par quelque observation fine et enjouée. La conversation roulait principalement sur cette petite aventure « du saut de mouton » qui occupa tout Paris à l'époque du Consulat et à laquelle l'opinion publique ajoutait une foi opiniâtre, malgré les démentis d'Isabey; la voici telle qu'on la racontait à cette époque. Bonaparte, on le sait, avait l'habitude de marcher les bras croisés et la tête légèrement penchée en avant. On était à la Malmaison : Isabey et les jeunes aides de camp du premier Consul jouaient au cheval fondu sur la pelouse. Emporté par l'ardeur du jeu, Isabey avait déjà sauté par dessus la tête de la plupart d'entre eux, lorsqu'au détour d'une allée, il en avisa un dernier qui, dans la position requise, semblait attendre qu'on le franchit. Le sauteur poursuit sa course sans regarder, mais prend si mal son élan qu'il n'atteint qu'au cou du personnage. Renversés par le choc, tous deux roulent sur le sable : c'était Bonaparte! A cette époque, il n'avait pas encore réfléchi à la possibilité des chûtes; aussi, disait-on, rétif à cette première leçon, il s'était relevé écumant de colère, et tirant son épée il s'était précipité sur le malencontreux sauteur. Isabey, heureusement plus leste à courir qu'à sauter, s'était promptement enfui jusqu'aux fossés qui bordent la route; et là, la frayeur lui donnant des ailes, il avait franchi tout d'un trait le parapet, et, parcourant toujours à la course, le trajet de la Malmaison à Paris, il ne s'était arrêté qu'à la grille des Tuileries. On ajoutait qu'il s'était rendu aussitôt à l'appartement de Mme Bonaparte, qui, après avoir beaucoup ri de sa mésaventure, lui avait conseillé de se tenir caché dans le premier moment. Et il avait fallu, rapportait-on, tout l'esprit et la bienveillance angélique de Joséphine, joints à son ascendant sur Napoléon, pour apaiser son courroux et obtenir le pardon du peintre. Bonaparte, en ce moment, n'était encore que consul à vie, mais l'on pouvait pressentir l'empire. Cette partie de la société parisienne, qui ne voyait pas sans ombrage le retour aux anciennes idées, avait accueilli avec avidité l'anecdote de la Malmaison. Les dénégations d'Isabey qui s'empressa de démentir toutes les circonstances, n'avaient alors que peu de partisans : on trouvait l'aventure piquante, on s'obstinait à y croire. Dans le cours de notre conversation avec Isabey, le prince de Ligne le pressait vivement à ce sujet comme si la chûte définitive de Napoléon eût dû lui rendre toute liberté et toute franchise. Isabey se défendait toujours avec non moins de vivacité : Cette aventure de la Malmaison, nous dit-il, est controuvée de tous points, elle est ridicule. C'est une des folies semi-historiques qui m'ont le plus affligé. On donnait aussi à Napoléon un caractère qui n'était pas le sien. Quand cette histoire courut dans Paris, je ne l'avais pas vu depuis plus de six semaines. A peine en fus-je informé, ainsi que des circonstances minutieuses qu'on y attachait, que je me rendis à Saint-Cloud. Dès que le premier Consul m'aperçut, il vint à moi; je n'eus pas de peine à le convaincre que je n'étais pour rien dans cette fable; elle n'allait à rien moins qu'à me perdre auprès de lui.

Napoléon m'accueillit avec beaucoup de bonté et me rappela le mot si connu de Turenne qui, frappé par son valet, se contenta de lui dire :

— « Quand c'eut été, Georges, il ne fallait pas frapper si fort. »

Mais quoiqu'on les réfute, les mensonges, qui plaisent à la malignité publique, se répètent et finissent par rester des quasi-vérités.

« Ma foi, lui dit le prince, je ne sais si à votre place j'aurais pris tant de peine pour démentir cette fable; si on me l'eut prêtée, je l'aurais peut-être acceptée. Il eut été piquant, en effet, de sauter ainsi sur les épaules de celui qui, sans façon, sautait si bien sur les épaules des autres. »

On parla ensuite du jeune Napoléon dont nous avions admiré le portrait quelques jours auparavant.

Cet enfant, nous dit Isabey, n'est préoccupé que d'un seul souvenir, celui de son père. Un jour qu'il posait, on entend un bruit de trompettes, c'était la garde hongroise qui passait dans une des cours de Schœnbrunn. Aussitôt il s'échappe de son siège, court à la fenêtre, revient, et me prenant par la main : « Ah! tenez, s'écrie-t-il, voilà les lanciers de papa qui passent ».



Roi Frédéric Guillaume III de Prusse.
Musée Hohenzollern, Berlin.

Le portrait du prince de Ligne était déjà assez avancé pour qu'on put juger de la ressemblance. J'en félicitai l'artiste. Tous ceux qui ont connu l'admirable vieillard l'ont trouvé là tout entier. »

Les trois monarques les plus considérables de l'Europe : l'empereur d'Autriche, celui de Russie et le roi de Prusse virent tous trois leurs traits immortalisés par l'artiste dont chacun voulait une œuvre d'art et leurs caractères sont amusants à rapprocher. Un contemporain disait avec raison que, l'empereur François I, ses frères et ses enfants, ont tous un si grand bon sens et une instruction si solide et complète, que tous auraient pu, comme simples bourgeois, gagner leur existence et se suffire à eux-mêmes. L'empereur détestait toutes les innovations et ne voulait entendre parler ni de constitution ni de parlement; la révolution française lui faisait horreur, et l'on peut dire, que, dans son gouvernement, composé d'employés et de fonctionnaires, il en était simplement le premier. Il avait peu de cœur, peu de bienveillance, n'aimait ni les fêtes, ni le faste et ne donnait que ce qu'il ne pouvait éviter, faisant le moins de dépenses possibles. Quant aux discussions politiques, il les abandonnait à Metternich; mais il se réservait les décisions. Le roi Frédéric Guillaume III de Prusse, ressemblait à l'empereur d'Autriche comme caractère, c'était un homme aux idées étroites, mais de bon sens, fuyant la pompe et l'éclat qui s'attachent aux grandeurs, d'une nature paresseuse et obstinée. Ainsi que tous les Hohenzollern, il était avant tout bon militaire; il se plaisait dans l'intimité des petits cercles, évitant les cérémonies et l'étiquette de la Cour; lui aussi, au congrès, laissa agir ses ministres, et se retira au second plan.

Tout autre était l'empereur de Russie, il prit la première place dans le congrès, parla et discuta ouvertement; par son charme et sa générosité, il gagnait tout le monde et arrivait ainsi à son but. Son caractère n'était pas à la hauteur de ses idées

et de sa volonté; il était bien intentionné, mais indécis, versatile et toujours trop facilement influencé par son entourage. Elevé par Laharpe, ayant été nourri des idées de Jean-Jacques Rousseau, il admirait la révolution, les principes d'égalité, mais il s'effrayait des résultats et craignait de mettre en pratique ce que sa générosité lui inspirait; c'était pourtant le souverain libéral de son temps, influencé par les idées nouvelles et le mysticisme religieux; on sait la domination que M[me] de Krudener exerça sur lui. Il aurait voulu partager avec la France la puissance en l'Europe, et ne se décida à entrer en lutte avec elle que devant l'intention bien marquée par Napoléon, de ne souffrir aucune puissance égale, mais toutes tributaires. C'était un beau parleur aux phrases sonores et entraînantes.

Le prince chancelier Clément de Metternich dont nous avons deux portraits dans ce chapitre : l'un dans la gravure du congrès où il parle et gesticule, l'autre en buste, miniature appartenant au prince de Montenuovo, a été l'un des hommes d'état les plus célèbres du XIX[e] siècle.

« Ses traits, dit La Garde, étaient parfaitement réguliers et beaux, son sourire plein de grâce, sa figure exprimait la finesse et la bienveillance, sa taille moyenne était aisée et bien prise, sa démarche remplie de noblesse et d'élégance. C'est surtout dans le beau dessin d'Isabey représentant les plénipotentiaires au congrès qu'on peut se former une idée exacte de tous ces avantages extérieurs auxquels son cœur n'était pas insensible. »

La miniature de 1812, faite pendant le premier voyage d'Isabey à Vienne, le représente sur un fond de paysage, ses yeux sont gris-bleu, ses cheveux gris, il est pâle, porte un habit bleu foncé sur lequel se détache l'ordre de la Toison d'Or. Dans ce portrait de belle allure, on remarque la physionomie calme et froide de l'homme d'état habitué à réfléchir et à commander. D'abord ambassadeur, ensuite chancelier d'Autriche et ministre de 1809 à 1848, il joua Napoléon et fut avec Talleyrand et Fouché duc



Princesse Sophie Wolkonsky.
Appartient à la Duchesse de l'Isly.

d'Otrante, le trio qui le perdit. Il présida le congrès et sincèrement fit tout pour la paix européenne; mais il fut l'implacable ennemi du libéralisme, partout où il le rencontra. S'il fit son pays grand et respecté à l'étranger, il sema à l'intérieur les germes des luttes intestines qui ne sont pas encore apaisées, après soixante ans et plus. Metternich était amoureux de toutes les femmes dont les maris pouvaient posséder quelques secrets de l'état. Il mettait près d'elles, de la politique dans ses œillades et de la diplomatie dans ses soupirs, c'est ce qu'une femme de son temps nous assure; et elle a dû le voir à l'œuvre.

Talleyrand pour la France, Metternich pour l'Autriche, Nesselrode pour la Russie furent les plénipotentiaires les plus marquants et les plus autorisés du congrès. Nesselrode, fin et habile, fit preuve de qualités diplomatiques remarquables, Castlereagh, l'envoyé anglais, ennemi acharné de la France et de Napoléon, anti-libéral par principe, s'attira dans le congrès les rancunes de tous les petits pays, dont il sacrifia les intérêts, ne comptant qu'avec les grands.

L'homme brillant par excellence, dont on citait les mots d'ironie sanglante, c'était Talleyrand, quoiqu'il eut presque plus d'esprit dans ses réticences que dans ses propos. Il parlait peu, avec indolence, avait une physionomie impassible. Lady Morgan disait de lui : « Jamais visage ne fut moins baromètre ». Talleyrand sut dépenser des sommes énormes, comme aucun particulier n'avait l'idée de le faire à cette époque. Pour subvenir à ses fringales d'argent, il jouait considérablement à la bourse avec l'aide de Destillières, son agent à Paris; il lui passa par les mains plus de 140 millions, ce qui représenterait un chiffre trois fois plus élevé actuellement. Sa nièce par alliance, la comtesse Edmond de Périgord, connue sous le nom de duchesse de Dino, née princesse de Courlande, l'accompagnait pendant tout le congrès; aussi fine et intelligente, que sa femme Mme de Talleyrand, ancienne Mrs Grant, était naïvement et lourdement stupide, elle sut se rendre indispensable; il renvoya l'américaine et garda auprès de lui, jusqu'à sa mort, cette charmante jeune femme qui, dit-on, était plus qu'une nièce pour lui; ce qui est d'autant plus inconcevable que cet ancien prélat avait eu une passion pour la duchesse de Courlande mère. Isabey fit plusieurs portraits très séduisants de la duchesse de Dino; celui qui a été gravé, où elle est coiffée d'un turban mettant en valeur sa beauté brune, au cou long et gracieux, aux yeux langoureux, est plein de distinction. Elle avait une tournure élégante, un maintien noble et séduisant; on comprend l'influence qu'elle garda jusqu'à la fin sur ce diplomate qui disait de lui-même, que sa montre était toujours en avance, voulant signifier par là qu'il prévoyait tous les événements et s'y préparait. Mme Edmond de Périgord avait avec elle à Vienne ses deux sœurs les duchesses de Sagan et d'Exerenza, on les nommait les trois grâces; Metternich eut une liaison avec la duchesse de Sagan, Wilhelmine de Biren; y cherchait-il quelques secrets d'état?

Isabey était intime avec tout ce monde brillant et agité; il fréquentait aussi chez le comte Fries, un des gentilshommes les plus mondains et les plus riches de

Grand Duc Michel Pawlovitch.
Appartient au Duc de Saxe Altembourg.

Prince Auguste de Prusse.
Musée Wallace.



la ville de Vienne, laquelle s'enorgueillissait de nombreux salons très cosmopolites. La lettre suivante écrite par Isabey au comte Fries est intéressante à plus d'un point de vue :

Vienne ce 3 7bre 1812

Monsieur le Comte

on ne fait pas toujours ce que l'on
voudrait, moins encore tout
ce qui pourrait vous faire plaisir
je trouve en refusant votre aimable
partie la plus grande contrariété
je dois vous dire la raison
majeure qui s'y oppose.
Sa Mté l'Empereur devant
partir lundi, je dois dimanche
être à Baden pour le suivre.
Ses ordres aller prendre congé
~~[illegible]~~ ce que je regrette encore
plus c'est de n'avoir pu faire
le portrait de Madame
qui pour le jour de votre naissance
voulait en me procurant l'honneur
de la prendre me joindre au
plaisir qu'elle vous préparait
vous voyez Monsieur le Comte
que je suis indiscret mais
l'indiscrétion nous est permise
lorsqu'elle sert à dire à un
bon époux qu'il est aimé
de son épouse

Je serai heureux à mon retour
en Autriche de le plaisir de vous
témoigner ainsi qu'à Madame
la reconnaissance la plus vraie
de l'aimable accueil que j'ai
reçu de Madame la
comtesse et de vous Monsieur
le Comte vous m'y autorisez
Recevez en attendant
l'assurance de mon profond
respect

Isabey

Notez permettez que je
vous rappelle la promesse
que vous m'avez faite
pour [illegible]

On remarquera que cette lettre est écrite au premier voyage d'Isabey à Vienne, lorsqu'il peignit la famille tout entière de Marie-Louise; et à son second voyage, il retrouva un accueil bienveillant dans la famille du comte Fries, pour lequel il fit plusieurs portraits et dont le palais était et est resté un des plus beaux de la ville de Vienne. Le comte Fries, ainsi que sa femme et ses enfants, fut peint en pied par Gérard dans un tableau qui est un chef-d'œuvre ; sa fortune considérable lui permettait un luxe inouï, son hospitalité était princière; avec son esprit cultivé et raffiné il sut attirer à lui tous les artistes et les hommes distingués de l'époque ; il fit bâtir son palais entre 1782 et 1784 par l'architecte renommé Ferdinand Hohenberg qui bâtit aussi la gloriette du parc de Schœnbrunn pour l'empereur d'Autriche. Entourant la Josefsplatz de trois côtés, se trouve le palais impérial de la Burg, monumental, imposant, de style sévère, avec ses nombreuses fenêtres à petits carreaux et sa toiture élevée, sur le bord de laquelle des titans de bronze roulent une sphère dorée et verdâtre. Le quatrième côté de la place est formé par le palais Fries, maintenant propriété du marquis Pallavicini et le palais Palffy habité par l'ambassade d'Italie. En 1805, on décora le centre de la place avec la statue équestre en bronze de l'empereur Joseph II. Tout l'ensemble de la place a gardé absolument

son caractère de la fin du XVIIIe siècle. Pendant le congrès, le palais Fries reçut tout ce que Vienne comptait de beau monde, et Isabey aida à la décoration de ces nombreuses fêtes et galas. On avait illuminé le palais, le 16 Juin 1814 pour fêter le retour de Paris de l'empereur d'Autriche, avec un transparent allégorique, et cette illumination fut le commencement de toutes les réjouissances qui ne cessèrent d'éblouir la ville de Vienne, habituée jusqu'alors au calme et à la tranquillité, et passant tout à coup au rang de capitale du monde.

La baronne du Montet dans ses souvenirs sur le congrès de Vienne écrit à la date du 19 Décembre 1814 :

« J'ai été ce matin avec la comtesse Chotek voir l'exposition des portraits et des dessins d'Isabey. Il y avait beaucoup de monde et entr'autres le prince royal de Bavière qui nous a fait l'honneur de nous adresser ses réflexions artistiques. Isabey a pris une méthode sûre pour avoir la vogue : il flatte excessivement. Il n'y a pas de femme même laide, qui, peinte par lui, ne paraisse jolie et aérienne comme une sylphide. Son pinceau est doux, gracieux, mœlleux, son coloris transparent ; mais il travaille pour son époque, non pour la postérité ; il a peint ici tous les souverains, princes, généraux, ou ministres et même les jolies femmes qui ont figuré au congrès. Cette collection de miniatures aura un grand intérêt dans un siècle, si le temps n'en a pas altéré le coloris, déjà très faible aujourd'hui. Parmi ses dessins, j'en ai remarqué un à l'encre de Chine que l'impératrice Marie-Louise a daigné lui donner pour son album, il représente une espèce de forteresse. Aussi Isabey ne manque-t-il pas de l'appeler pompeusement « Ma souveraine ». Je n'aime pas le genre maniéré qu'il a adopté pour le costume de femme, ni les éternelles guirlandes de roses dont il les entoure. La duchesse de Weimar, la princesse Bagration, toutes les princesses de l'Europe sont entourées, emmaillotées, voilées dans des flots de mousseline et dissimulées dans des roses ; et pourtant c'est joli ! »

Mme du Montet n'était pas entourée de fleurs et la grâce des autres la gênait évidemment. La comtesse Chotek, dont elle parle, était depuis longtemps la proie du tombeau, lorsqu'une de ses descendantes monta sur les marches d'un trône, car l'épouse morganatique de l'héritier du trône impérial d'Autriche, la princesse Hohenberg, est née Chotek. Au milieu des occupations de toutes natures qui remplissaient le temps d'Isabey, il était préoccupé de l'avenir et travaillé par l'idée de rentrer en grâce près de Louis XVIII. Dans une lettre qu'il écrit de Vienne le 1er Janvier 1815 à l'architecte Bellanger, celui qui construisit Bagatelle pour le comte d'Artois, il le prie de s'occuper de lui, car il désire prendre à l'académie la place laissée libre par le graveur Moreau le jeune, qui vient de mourir ; le prince de Talleyrand va écrire en sa faveur et il ajoute : « La circonstance qui se présente vient de me servir en me donnant l'occasion de composer un catafalque pour l'anniversaire de Louis XVI. »

En effet dans le *Moniteur universel* du Lundi 30 Janvier 1815 nous lisons :

« Il a été célébré un service pour le 21 Janvier dans l'église cathédrale de Saint-Etienne à Vienne en mémoire de feu le roi Louis XVI. La tribune impériale avait été préparée pour les souverains. Le catafalque et la décoration de l'église avaient été exécutés sous la direction et d'après les dessins de M. Moreau architecte et de M. Isabey. Au coin du catafalque étaient placées quatre statues représentant la France abîmée de douleur, l'Europe versant des larmes, la Religion tenant le testament de Louis XVI et l'Espérance avec les yeux fixés sur le ciel. »

Notre héros réussit à se rappeler au souvenir de celui qu'il avait connu à Versailles, alors que Louis XVI régnait encore et que lui-même était comte de

Provence, actuellement Louis XVIII. Isabey fit plusieurs portraits du roi qui se montra bienveillant à son égard, mais ce n'était plus la protection et les commandes innombrables de Napoléon; le règne de gloire était fini, malgré le faux espoir qu'amenèrent les Cent Jours.

Marie-Louise, en Octobre 1814 rentra au château de Schœnbrunn après son séjour à Aix et, de retour de son voyage à travers la Suisse avec l'irrésistible Neipperg, elle retrouve Isabey à Vienne; voici en quels termes son secrétaire le baron Meneval s'exprime dans ses mémoires :

« L'Impératrice qui, depuis son départ de la France avait négligé le dessin, profita de la présence d'Isabey à Vienne pour se remettre à ses leçons. J'ai dit que cet habile artiste était venu pour faire les portraits des souverains. Il travaillait en effet à son tableau d'une assemblée du congrès. Ce tableau est aussi remarquable par la ressemblance des personnages que par la manière spirituelle et la façon heureuse dont Isabey a su les grouper; mais le pinceau a dû s'échapper souvent des mains du peintre, car il travaillait à une œuvre pénible pour un français. Il dérobait quelques heures chaque semaine à ses travaux pour venir repasser avec l'impératrice les leçons dont elle avait si bien profité. »

Le comte de la Garde va avec le prince de Ligne faire visite au jeune duc de Reichstadt dans le palais de Schœnbrunn, et là aussi, il rencontre Isabey, qui était souvent près de la mère et du fils.

« Dans le vestibule un domestique français portant encore la livrée de Napoléon, vint à notre rencontre. Il connaissait le prince de Ligne et alla aussitôt l'annoncer à Mme de Montesquiou. « Nous n'attendrons pas, je l'espère, me dit le prince; car ainsi que je vous l'ai dit, je suis presque un comte de Ségur à Schœnbrunn. » Il faisait ainsi allusion à la place de grand maître des cérémonies remplie auprès de Napoléon par M. de Ségur qu'il avait connu jadis intimement à la Cour de Catherine.

Peu d'instants après, Mme de Montesquiou vient poliment s'excuser de ne pouvoir nous introduire immédiatement. « Le jeune prince, nous dit-elle, pose en ce moment pour un portrait qu'Isabey fait de lui et qui est destiné à l'impératrice Marie-Louise. Comme il aime beaucoup Monsieur le maréchal, son arrivée ne manquerait pas de lui causer des distractions. J'abrégerai la séance le plus qu'il me sera possible. »

— « Vous savez, me dit le prince, lorsque Mme de Montesquiou nous eut quittés, ce qui m'arriva à ma première visite, quand on vint annoncer à cet enfant que le maréchal prince de Ligne venait le voir : « Est-ce un des maréchaux qui ont trahi Papa? Qu'il n'entre pas! » s'écrie-t-il. On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que la France n'était pas le seul pays où il y eut des maréchaux. Mais bientôt après, Mme de Montesquiou nous introduisit. A la vue du prince de Ligne, le jeune Napoléon, s'échappant de la chaise où il posait, vint aussitôt se jeter dans ses bras. C'était en vérité le plus bel enfant qu'il fut possible de voir. Sa ressemblance avec son aïeule Marie-Thérèse était étonnante, la coupe angélique de son visage, la blancheur éblouissante de son teint, le feu de ses yeux, ses jolis cheveux blonds, tombant en grosses boucles sur son cou, offraient le plus gracieux modèle au pinceau d'Isabey. Il était vêtu d'un uniforme de hussards, richement brodé et portait sur son dolman l'étoile de la Légion d'honneur.

— « Voici un Français, mon prince, lui dit le maréchal en me montrant. »

— « Bonjour, Monsieur, me dit le jeune enfant, j'aime bien les Français. »

Nous nous rapprochâmes d'Isabey qui venait d'achever le portrait du jeune prince. Il était frappant de ressemblance et gracieux comme toutes les productions de cet artiste; c'est le même qu'il présenta à Napoléon en 1815, à son retour de l'île d'Elbe.

— « Ce qui me plaît le plus dans ce portrait, fit observer le prince de Ligne, c'est son extrême ressemblance avec celui de Joseph II, lorsqu'il était encore enfant et dont Marie-Thérèse m'a fait

Comte Charles Esterhazy.
Appartient au Prince Montenuovo.

Prince Clemens Metternich.
Appartient au Prince Montenuovo.



présent. Après tout, cette ressemblance avec un grand homme est d'un heureux présage pour l'avenir. »

Puis il fit compliment au peintre sur la perfection de son travail, et il ajouta quelques mots bienveillants sur sa réputation européenne. Cependant le jeune Napoléon était allé dans un coin du salon chercher un régiment de uhlans en bois que son grand oncle l'archiduc Charles lui avait envoyé, depuis quelques jours. Mûs par un mécanisme fort simple, les cavaliers, posés sur des fiches mobiles imitaient toutes les évolutions militaires. On vint interrompre les grandes manœuvres en annonçant l'impératrice. Comme elle aimait à être seule avec son fils, dont elle surveillait elle-même l'éducation, nous nous retirâmes en laissant Isabey qui désirait lui montrer son travail. »



Boïeldieu.
Appartient à M. Vsévolojski.

Un Français qui, vers l'année 1830 visita les appartements du duc de Reichstadt rapporte que les murs de cette demeure du fils de Napoléon n'étaient point ornés de tableaux, ces décorations accoutumées des palais allemands; il a vu seulement auprès du lit, quelques gravures, plusieurs cravaches fines et des éperons luisants. Une de ces estampes représentait Bonaparte, premier consul, se promenant, une main placée dans son gilet, sur le plateau du château de la Malmaison, d'après un admirable dessin d'Isabey. Ce passage est pris d'un journal intitulé « Napoléon » qui parut vers 1835 et a trait aux faits du premier empire, l'article signé : Un réfugié polonais s'intitule « Habitudes du duc de Reichstadt ». Ainsi ce pauvre jeune homme consuma sa vie dans le regret de n'avoir pas vécu près de ce père qu'il adorait, qu'il eut voulu servir, imiter : il en mourut !

Parlons maintenant du dessin du congrès de Vienne que possède actuellement le roi d'Angleterre et que la gravure a fait connaître au monde entier; la scène se passe dans un des salons du ministère des affaires étrangères, au Ballplatz à Vienne; le portrait de l'empereur François I en costume impérial domine tous les plénipotentiaires assemblés, le buste de Kaunitz, le célèbre ministre de l'impératrice

Marie-Thérèse, orne un des murs et dans la chambre du fond s'aperçoit l'effigie de cette remarquable princesse en habits de veuve; toutes les gloires de l'Autriche sont présentes. Les souverains des différentes puissances en profil médaillé et les armes de tous les pays forment l'encadrement. Les plénipotentiaires viennent de lever la séance, ils vont se séparer; mais les affaires cessant, ils causent encore entre eux, et les anecdotes, les bons mots vont leur train. Isabey connaissait bien les hommes, leur nature, et savait que pour les rendre vivants et naturels, il fallait les saisir au moment où la liberté reprend ses droits.

Le comte de Lagarde, allant dans l'atelier d'Isabey, le trouve mettant les dernières retouches à ce beau dessin.

« Notre attention se porta ensuite sur ce dessin qui, sous le nom de congrès de Vienne, rattachera celui de son auteur aux hommes illustres qu'il a retracés. Tout le monde connaît cette composition. Elle représente la salle du congrès au moment où le prince de Metternich y introduit le duc de Wellington; lord Castlereagh est au milieu, le bras appuyé sur un fauteuil; près de lui M. Talleyrand est vu de face, reconnaissable entre tous à son immuable imperturbabilité. Les autres plénipotentiaires, MM. de Nesselrode, de Humboldt, de Hardemberg, de Stakelberg, etc., sont groupés autour de la table où se signèrent les destinées de l'Europe. Chacune des figures a l'expression qui lui est propre et leur ressemblance frappante a confirmé à cet égard la réputation méritée de l'artiste. Isabey a vaincu aussi une des grandes difficultés de ces œuvres d'apparat, la froideur et le défaut d'ensemble; avec une extrême habileté, il a su donner à tous ces personnages des attitudes variées. Enfin ce qui ne devait être qu'une collection de portraits est devenu un véritable tableau, monument pour les arts, aussi bien que pour l'histoire. Au nombre des mandataires européens devait nécessairement figurer le baron de Humboldt, diplomate prussien et philologue dont le nom n'a pas besoin d'éloge. On avait prévenu Isabey qu'il trouverait une grande résistance auprès de cet homme d'état, auquel on connaissait une aversion décidée à laisser faire son portrait. Il l'avait même refusé à la princesse Louise Radziwill, sœur du prince Ferdinand de Prusse. Prévenu de cette singularité et même un peu intimidé, Isabey se présente chez le diplomate. Son embarras feint ou réel augmente la proverbiale bonne humeur du baron qui, fixant sur lui ses gros yeux à fleur de tête, lui répond ainsi :

« Regardez-moi bien, et convenez que la nature m'a donné un visage trop laid pour que vous n'approuviez pas la loi que je me suis faite de ne jamais dépenser un sou pour mon portrait. N'est-ce pas? La nature rirait bien à mes dépens si elle découvrait en moi cette sotte vanité. Elle doit voir que je reconnais le mauvais tour qu'elle m'a joué. » Frappé de cette réponse, le peintre regarde avec stupéfaction la figure hétéroclite du ministre. Rappelant bientôt son esprit et sa gaieté : « Mais aussi, reprend-il, je compte bien ne demander à Votre Excellence aucune récompense de la peine très agréable que je prendrai. Je ne viens solliciter que la faveur de me donner quelques séances. »

« N'est-ce que cela? Je vous en donnerai tant que vous voudrez. Ne vous gênez pas. Mais je ne puis renoncer à mon principe de ne rien dépenser pour ma laide figure. » Effectivement le spirituel diplomate posa devant l'artiste autant de fois qu'il le désira. Lorsque la gravure parut, son portrait fut trouvé le plus ressemblant de tous et souvent il disait : « Moi, je n'ai rien payé pour mon portrait. Isabey a voulu se venger de moi : il m'a fait ressemblant. »

C'était le baron Humboldt qui disait que, depuis le départ de Napoléon, il n'avait fallu que trois mois à la France pour reprendre son rang et sa considération politique dans les affaires de l'Europe. Tous ces pygmées s'entendaient pour dénigrer ce géant!

Voici quelques lettres provenant des archives du ministère des affaires étrangères de Saint-Pétersbourg, à propos de la gravure du congrès.

Isabey au comte de Nesselrode, plénipotentiaire pour la Russie.

Vienne, Janvier 1815.

Monsieur le Comte,

Plusieurs membres de la conférence m'ayant encouragé à entreprendre un tableau qui devra être gravé, représentant la réunion des ministres des huit puissances. Flatté de peindre les hommes



Comte Charles Pozzo di Borgo.

les plus distingués de l'Europe, j'entreprends avec un sentiment d'honneur un ouvrage aussi marquant et j'espère arriver au but que je me propose, si Votre Excellence veut bien me donner deux séances et m'indiquer le jour et l'heure qui lui conviendront. Une heure en deux fois est tout le temps que je la prie de m'accorder.

Veuillez m'honorer d'un mot de réponse et croire, Monsieur le Comte, au profond respect de votre très humble et très obéissant serviteur.

ISABEY.

Un feuillet détaché accompagnant la feuille imprimée pour la souscription est ainsi conçu :

Pour la gravure du dessin de la conférence du congrès de Vienne. Le graveur John Godefroy demande 40.000 francs. M. Isabey ne peut faire une avance aussi considérable, s'il n'a l'assurance que la souscription qu'il va ouvrir sera remplie. En conséquence il ose prendre la liberté de supplier leurs excellences, Messieurs les ministres des huit puissances, de vouloir bien avoir la bonté de s'intéresser à lui près de leurs gouvernements respectifs, pour qu'ils souscrivent chacun pour trente épreuves : savoir dix avant la lettre, et vingt après pour la somme de 5.000 francs.

Janvier 1815.

Au général Pozzo di Borgo, Ambassadeur de Russie à Paris. (Lettre venant sans doute de la chancellerie de l'empereur de Russie).

Vienne, 17 Février / 1er Mars 1815.

Mon Général,

L'Empereur a souscrit pour trente épreuves de la gravure représentant une conférence du congrès de Vienne, par Isabey. Votre Excellence trouvera ci-joint le reçu de cet artiste au sujet des 5.000 francs que j'ai été chargé de lui payer. Je la prie de la faire valoir à Paris au plutôt que l'ouvrage en question aura paru, et de m'envoyer les trente exemplaires de cette gravure afin que je puisse les remettre à Sa Majesté Impériale.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le général comte Charles de Pozzo di Borgo, dont nous donnons ici le portrait peint par Isabey, était corse et secrétaire de Paoli qui voulait livrer l'île aux anglais; il fut l'ennemi acharné de Napoléon, se mit au service de la Russie et joua un rôle peu sympathique et peu honnête dans la politique des divers pays où il se trouva mêlé; c'était au sens propre du mot un aventurier.

On trouva dans les notes de Gœthe à Weimar une inscription datant de 1820 où le grand poëte mentionne une feuille historique qui lui avait été envoyée par la duchesse Dorothée de Dino et qui représente le congrès de Vienne assemblé; c'est la gravure de Godefroy, gravée d'après le dessin d'Isabey.

Isabey écrit en 1825 à M. Chailloux, marchand éditeur de gravures, rue Saint-Honoré, pour se plaindre de ce que les marchands de gravures vendent l'estampe du congrès à trop bas prix.

Paris, 20 Septembre 1825.

J'espérais et désirais, Monsieur, que MM. les commerçants de gravures profitassent du bénéfice de vingt-cinq pour 100 et la treizième sur la vente de mon ouvrage. J'ai la certitude que je faisais trop de remise, puisqu'on vendait mon estampe au-dessous du prix annoncé par la circulaire. C'est pourquoi, Monsieur, je la fais vendre chez moi 120 francs.

Je suis votre serviteur.

Isabey.

Notre artiste fit aussi pour le comte Nesselrode les portraits en buste, à la sépia, très finements traités, des 23 plénipotentiaires du congrès de Vienne; toutes ces fines petites aquarelles, reliées en un bel album, eurent différentes vissicitudes jusqu'à ce que le grand duc Nicolas Mikhaïlovitch, ami éclairé des arts, en soit devenu le possesseur il y a peu de temps.

Princesse Gabrielle Lobkowi

Appartient au Prince Francois Auers

[illegible] avance aussi [illegible], s'il [illegible] l'assurance [illegible] conséquence il [illegible] la liberté de [illegible]
[illegible] Excellence [illegible] connaissances, de vouloir [illegible] la [illegible]
s'intéresser à lui [illegible]

[illegible] la Russie et tous [illegible]

On trouve dans les [illegible] de Goethe à [illegible] une inscription [illegible]
où le grand poète mentionne une feuille historique qui [illegible]
duchesse [illegible]
la gravure de [illegible], gravée d'après le dessin [illegible]
[illegible] écrit en [illegible] à M. Chailloux, marchand [illegible] rue Saint-[illegible]
[illegible] pas pris.

[illegible] 18[illegible]

[illegible] le [illegible]

[illegible] ce que le grand duc [illegible]
[illegible] possession il y a peu de temps.


by E de B C C.

Il est curieux de constater le jugement des contemporains sur le dessin et la gravure du congrès de Vienne; voici d'abord ce qu'en dit le livret du Salon de 1817 où fut exposé ce dessin :

« Autant les conférences du congrès de Vienne devaient intéresser les peuples dont elles réglaient les destinées, autant elles étaient peu favorables pour l'artiste chargé d'en donner l'idée par un dessin. En effet pour faire un morceau d'art, il ne suffisait pas de rassembler quinze ou vingt personnages autour d'une table dans une salle de conseil. En vain cette salle est ornée du portrait en pied de l'empereur d'Autriche, en vain ces personnages sont comptés parmi les plus illustres de leur ordre. Le prestige des noms qui brillent dans l'histoire n'a pas, dans les arts, la puissance qu'il exerce sur les ouvrages de l'esprit; il n'est pas aisé d'arranger suivant les règles de la peinture, des hommes asservis par état aux lois de l'étiquette, de donner du mouvement à des figures qui s'entr'observent avec une attention presque défiante, de rendre expressives des physionomies ministériellement impénétrables.

M. Isabey s'est tiré de ces difficultés en homme d'esprit; il a saisi le moment où la séance vient d'être levée, il a pu ainsi varier son ordonnance, diversifier ses attitudes et obtenir quelques contrastes. N'étant pas libre de donner carrière à son génie dans des figures d'invention, il a fait d'excellents portraits; il s'est sauvé de l'expression par la ressemblance, et il a substitué à la variété des sentiments celle des airs de tête, en conservant à chacun des personnages le caractère propre à sa nation. Toutes ces têtes occupées d'intérêts délicats et graves sont en même temps fines et sérieuses; elles sont remarquables par la noblesse, par la vérité et par une grandeur historique qui convient à des hommes accoutumés à traiter des affaires d'état.

Les parties inférieures sont bien modelées, mais on trouve que dans plusieurs figures, elles ne sont pas exemptes d'une certaine raideur; on sent aussi que l'œil est trop attiré vers les jambes. Le premier de ces défauts tient à la forme de l'habillement moderne; le second à l'éclat des bas de soie, chaussures plus élégantes dans une toilette, qu'avantageuses dans un tableau.

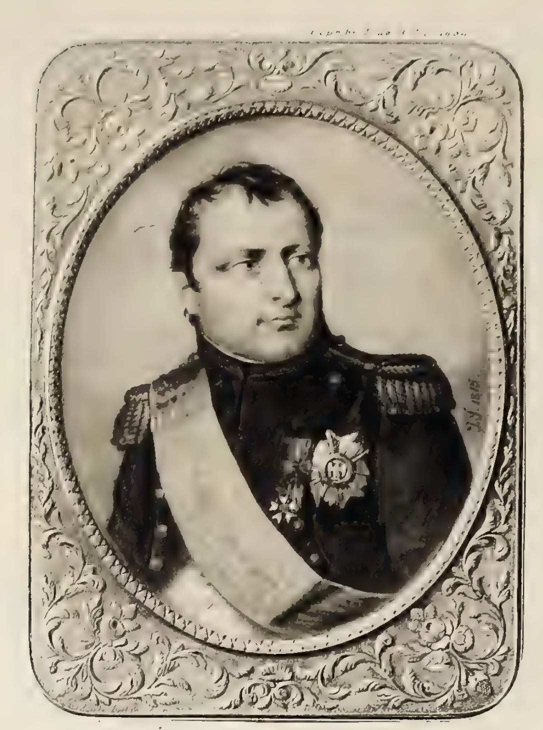
Tout le dessin est encadré par une riche vignette qui réunit les portraits des souverains, les armoiries des puissances, les blasons et les noms des ministres. Ces accessoires sont traités avec goût et avec soin.

L'ouvrage de M. Isabey est un monument diplomatique d'un genre nouveau, et fort honorable pour la France, car les plénipotentiaires assemblés, ayant à l'unanimité fait choix d'un artiste français pour peindre le congrès, il demeure convenu et arrêté, entre les hautes puissances contractantes, que la France a dans l'Europe la suprématie des beaux-arts. »

La note du *Moniteur universel* du Mardi 16 Novembre 1819, s'exprime en ces termes :

« Depuis Samedi, la gravure de la réunion des ambassadeurs des puissances alliées au congrès de Vienne, d'après le beau dessin de M. Isabey, fixe les regards des amateurs. Elle est exposée dans le salon d'Apollon. Cette belle production ne peut qu'ajouter à la réputation de M. Godefroy. Il a su rendre, avec la plus parfaite intelligence, l'effet général du dessin dont la reproduction devait présenter de grandes difficultés. L'usage qu'il a fait du pointillé et de la taille a répandu sur cette estampe tout le charme de l'original. Les étoffes sont rendues avec une vérité remarquable au moyen d'une manière de buriner qui nous a paru nouvelle. On remarque aussi le fac-similé des divers personnages; M. Isabey l'a lithographié avec précision; c'est donner une double valeur à cet ouvrage où l'on trouvera réuni, à la fois, le talent d'un des plus habiles graveurs et celui d'un de nos peintres les plus distingués. »

Le coup de tonnerre du retour de l'île d'Elbe retentit dans l'Europe entière; le génie qui a nom Napoléon n'est pas encore mort; il faut compter avec lui, il faut se défendre. « Le congrès est dissous », a-t-il dit, en débarquant au golfe Jouan, le 1er Mars 1815, et c'est la fin de toutes les fêtes et de toutes les réjouissances. Talleyrand décide les alliés à faire la guerre à Napoléon et non à la France. Isabey



Dernier portrait de Napoléon, 1815.
Appartient à M. Bernard Franck.

va nous raconter la fin de son séjour à Vienne, et la dernière entrevue qu'il eut avec celui qui avait été si bon pour lui, avec Napoléon. Le général de Caulaincourt que Napoléon venait de nommer ministre des affaires étrangères pendant les Cent Jours, écrit à Mme de Montesquiou : « Isabey vient de rendre l'Empereur bien heureux en lui remettant le joli portrait du prince impérial qu'il vient de finir. Revenez vite, ramenez-nous, avec l'Impératrice, ce cher enfant que nous aimons à devoir à ses soins et aux vôtres ! » Caulaincourt comptait sans Talleyrand, sans Metternich, sans François I, sans toute l'Europe à sa proie acharnée. Isabey, pendant les Cent Jours, fit un dernier portrait de l'Empereur avec la date 1815, très distincte après les deux J, dont il signait souvent ses œuvres les plus personnelles; cette miniature se trouve sur une belle tabatière appartenant à M. Bernard Franck; le caractère olympien et dominateur de la tête est frappant, le regard est impérieux, la bouche est amère; c'est l'homme qui va jouer ce qui lui reste de chances ici-bas, et qui demeurera grand dans l'adversité, comme il fut admirable dans la gloire. Laissons la parole à Isabey :

« Cependant le tableau du congrès touchait à sa fin; je dus songer au retour. L'impératrice de Russie m'avait offert de me ramener jusqu'à Baden, et le prince de Talleyrand, pour utiliser mon voyage, devait me remettre des dépêches. La veille du jour fixé pour notre départ, j'étais au grand théâtre, suivant d'un œil charmé le ballet de Nina où la Bigotini faisait fureur, quand un bruit soudain traversa la salle comme une secousse électrique : « Napoléon a débarqué à Cannes !... » Je renonce à décrire l'étonnement, l'agitation qui s'emparèrent de la salle à cette nouvelle. Doutant encore de la vérité, je courus au palais, où je reçus de la bouche de l'Impératrice la confirmation du débarquement de l'Empereur. Mon désir d'arriver à Paris en toute hâte ne fit que s'accroître. Je fus chercher mes dépêches et prendre congé du prince de Metternich. Il me reçut avec sa bonté ordinaire, ne paraissant nullement surpris du retour de Napoléon. « Dépêchez-vous, me dit-il, vous arriverez encore avant l'Empereur à Paris. » Le soir, en rentrant chez moi, je trouvais son nom et un billet en réponse à la demande que je lui avais faite d'emporter un souvenir de sa cordiale réception. Voici le billet :

« Vous nous quittez, Isabey, et vous désirez avoir une marque de souvenir de ma part. Je regrette en vous l'artiste créateur, l'homme aimable; comme tel vous êtes citoyen de tous les pays; mes vœux vous accompagnent. Vous qui, d'une main habile, savez si bien fixer les traits de vos amis, vous saurez également ne pas les oublier. »

METTERNICH.

Le lendemain j'étais en route, impatient déjà de toucher le but de mon voyage. A Strasbourg, je trouvais toutes les populations en émoi; les postillons avaient remis leurs vestes vertes, leurs boutons à l'aigle et couvert leurs chapeaux de rubans tricolores. Partout on buvait à la santé du *Père la violette.* C'est ainsi qu'on désignait l'Empereur. Mon domestique allemand me faisait passer pour un courrier autrichien et m'attirait des regards hostiles et la malveillance des maîtres de poste. Heureusement, nous étions en Lorraine, moi sur mon terrain : « Hatevès donc ; vé n'alleimes ; vè mè mènez comme écrevisses de la Moselle ». Cette phrase, débitée en bon patois eut

un effet magique. Le courrier autrichien devint un général français. J'arrivai à Paris à grandes guides. L'Empereur n'avait pas encore quitté Lyon.

Le surlendemain, à sept heures du matin, un valet de pied vint me quérir de la part de l'Empereur. Napoléon était aux Tuileries depuis la veille au soir. Je fus annoncé. L'Empereur était en robe de chambre de piqué blanc. Il se rasait : « Eh bien, me dit-il, m'apportez-vous des nouvelles de mon fils? Je sais que vous avez fait son portrait à Vienne. Je veux le voir; il doit être plus beau que celui que vous m'avez remis à Fontainebleau. Faites-le graver immédiatement ajouta-t-il, vous mettrez au bas : Roi de Rome, avec les armes de l'Empire. » Je me disposais à prendre congé, quand il me fit signe de demeurer. Il me fit mille questions sur mon séjour à Vienne, sur le congrès et les plénipotentiaires ; il me demanda comment j'avais appris son retour et rit beaucoup quand je lui dis qu'à Strasbourg on buvait à la santé de la *violette*. L'entrée du général Drouot mit fin à mon audience.

Je m'arrête ici. Mon rôle n'est pas celui de l'historien. Je ne raconterai pas ce drame si court qu'on appelle les Cent Jours. Cette visite fut la dernière : je ne devais plus revoir l'Empereur !... »



CHAPITRE VI

Isabey décorateur à l'Opéra et aux théâtres de la Cour.



Une activité toute nouvelle s'impose à Isabey lorsque l'Empereur, vraisemblablement à la fin de 1807, ou les premiers jours de 1808, lui donne de fait la succession de Degoti comme décorateur en chef des théâtres impériaux; c'est-à-dire à l'Opéra, l'académie impériale de musique, et au théâtre de la Cour, aux Tuileries, à Saint-Cloud, à Fontainebleau et à Compiègne, suivant l'endroit où la Cour se transportait. A l'Opéra, Degoti depuis 1804 avait pris le titre de décorateur en chef; mais Napoléon, qui examinait tous les comptes, n'avait pas été satisfait de ceux que cet italien lui avait présentés, et prenant prétexte, que jamais Degoti n'établissait un devis exact en commençant, ou même en terminant une décoration, il le remplaça par Isabey; pourtant aucun décret ne parut et nous verrons que le conseil d'administration de l'académie impériale de musique ne nommera Isabey,

dessinateur dirigeant l'atelier de peinture qu'à titre provisoire et seulement en Février 1810; nous avons cependant plus d'une preuve que notre artiste en faisait fonctions depuis 1808. Evidemment il exerçait concurremment avec Degoti, auquel on ne retira son titre officiel qu'en Février 1810. Isabey exécutait chaque décor en petit et ensuite ses maquettes étaient agrandies et portées à la dimension définitive et nécessaire par Mœnch père et fils, Matis et Desroches, Lemaire, Ciceri et Gigun, peintres décorateurs qu'Isabey avait sous ses ordres et auxquels il distribuait leur tâche et donnait ses instructions. Notre artiste réglait les devis pour les décorations des théâtres de la Cour, le comité consultatif des bâtiments de la Couronne les examinait ensuite, ou le surintendant des théâtres et, sur l'approbation de ces dernières instances, la caisse de la liste civile soldait les comptes. L'Empereur désirait tout voir et décider par lui-même, témoin les différents faits qui vont suivre. Reichardt, le musicien allemand dont nous avons déjà cité les lettres sous le Consulat, remarque que le premier Consul s'est réservé l'approbation de tout nouvel opéra, de tout nouveau ballet, de tout nouveau décor. C'est aussi sous le Consulat, que Bonaparte fit installer au palais de Saint-Cloud une salle de spectacle où l'Opéra et l'Opéra-bouffe (italien) devaient alterner. Ce château de Saint-Cloud si charmant, où une telle moisson de souvenirs s'est accumulée pendant tant de lustres, fut brûlé par les allemands durant la guerre de l'hiver 1871, il n'en reste que les pittoresques cascades et le beau parc. En Octobre 1806, pendant la campagne de Prusse, l'Empereur, dans une lettre à Fouché, datée de Potsdam, donne les ordres suivants :

« Je vous envoie mon approuvé de la dépense relative à la mise en scène du ballet « Le retour d'Ulysse ». Faites-vous rendre compte en détail de ce ballet et voyez-en la première représentation pour vous assurer qu'il n'y a rien de mauvais ; vous comprenez dans quel sens. Le sujet d'ailleurs me paraît beau. C'est moi qui l'ai donné à Gardel. »

Ulysse, ballet-pantomime, en trois actes, de Milon, musique de Persuis (un des chefs du chant à l'Opéra), n'eut pas grand succès et fut représenté pour la première fois à l'Opéra le 27 Février 1807; l'impératrice Joséphine assistait à cette représentation; un accident dans la décoration causa la chute d'une ballerine, Mlle Aubry, au sort de laquelle l'Impératrice s'intéressa vivement et pour lui permettre de soigner ses blessures, elle donna aux Tuileries un bal en sa faveur. Une fois de plus, à propos de ce ballet, nous pouvons constater combien partout et toujours, pendant les campagnes rapides et les batailles sanglantes, ainsi que durant la paix féconde, Napoléon, ce génie universel, gouvernait, organisait, administrait tout dans son empire et s'intéressait aux arts. Il apportait le même soin à tout ce qui touchait à l'art dramatique et lyrique, réglant par une législation sage et expérimentée le sort du Théâtre français et contrôlant directement l'Opéra, dans tous ses détails, donnant des gratifications et des encouragements au génie, au talent, au mérite et se montrant accessible à tous les sentiments nobles, élevés, à tous les raffinements de l'art dramatique et de la musique.

Un décret impérial, daté de Fontainebleau le 1er Novembre 1807, décide qu'un officier de la maison de l'Empereur sera chargé de la surintendance des spectacles,

L'Enfant prodigue (ballet).
Portes de Memphis.

[illegible] depuis [illegible] exerçait concurremment avec [illegible]

[illegible] ses ordres et auxquels il [illegible]

[illegible] les théâtres de la Cour, le [illegible] consultatif des bâtiments de la Couronne [illegible] examinait ensuite, ou le surintendant des théâtres, et sur l'approbation de [illegible]

[illegible] devait tout voir et décider par lui-même [illegible]

[illegible] il n'en reste que [illegible]

[illegible] pour vous assurer qu'il n'y a rien [illegible] sujet d'ailleurs me paraît [illegible]

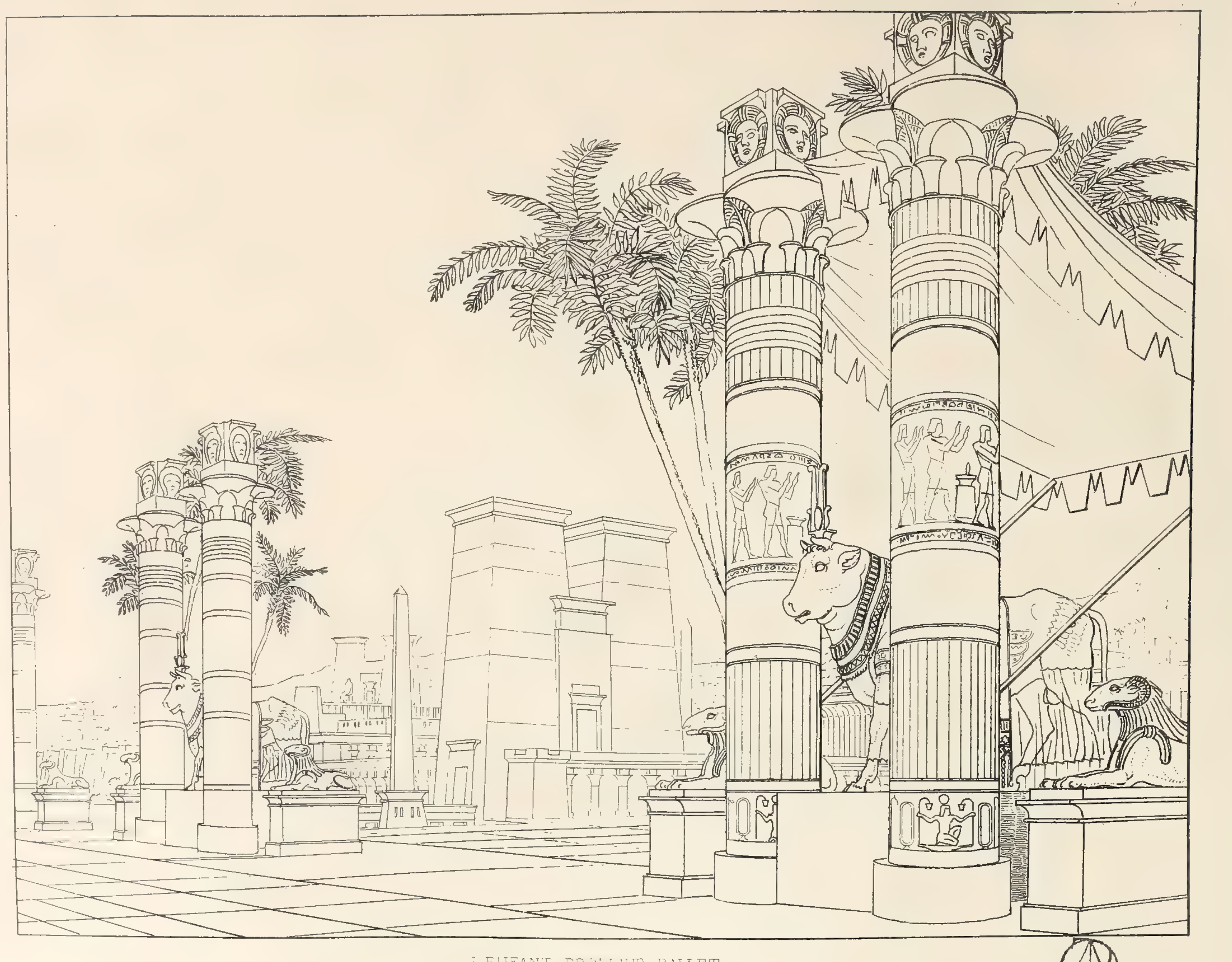
[illegible] le [illegible] février 1807 l'impératrice Joséphine assista à cette représentation [illegible]

[illegible] partout et toujours [illegible] que durant [illegible]

[illegible] se montrant accessible à tous les sentiments [illegible] de l'art dramatique et de la musique.

[illegible] décret impérial, daté de [illegible]

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE



L'ENFANT PRODIGUE, BALLET.

PORTES DE MEMPHIS.

et Mme de Rémuzat, dame de l'impératrice Joséphine, écrit à son mari M. de Rémuzat, surintendant des théâtres, qui a accompagné l'Empereur à Erfurt, la phrase suivante :

Paris, 28 Septembre 1808.

« Les théâtres vont assez bien ici, je m'occupe de *Numa* et je fais comme la mouche (du coche). Enfin j'ai vu Gardel qui répond des ballets. Paër répète tous les deux jours et on m'a dit que le 25 on pourrait représenter l'opéra ; Isabey presse les décorations. »

Il s'agit ici des représentations de l'opéra *Numa Pompilio*, dont le livret était de Mateo Noris, la musique de Paër et qui fut joué sur le théâtre de la Cour, aux Tuileries, le Jeudi 12 Janvier 1809. Paër avait été engagé comme maître de chapelle par l'Empereur qui, en 1806, écrivait de Posen en Prusse, à l'impératrice Joséphine : « Paër, le fameux musicien, sa femme virtuose que tu as vue à Milan, il y a douze ans, et Brizzi sont ici ; ils me donnent un peu de musique tous les soirs. » Ensuite le roi de Saxe, à la Cour duquel se trouvait Paër, s'entremit en sa faveur près de l'Empereur qui l'emmena à Paris aux appointements de 50.000 francs par an. Il fut très apprécié aux Tuileries et en France en général ; on aimait sa musique facile, légère, de l'école de Cimarosa d'abord, influencée ensuite fortement par les mélodies fines et délicates de Mozart. Nous avons vu que Marie-Louise, dont il était le maître de chant, insistait pour qu'il la suive à Parme d'où il était natif. Paër avait un caractère gai, badin, il aimait la fréquentation des femmes de théâtre, si bien qu'il en épousa une, dont il ne tarda pas à se divorcer. Ingrat envers Napoléon son bienfaiteur, il passa au service des Bourbons après les Cent Jours, devint professeur de composition au Conservatoire et membre de l'Institut.

Pierre Gardel, maître de ballet à l'Opéra, de 1780 à 1816, fut d'abord premier danseur ; puis à la suite d'un accident, il renonça à la danse et dirigea tous les ballets exécutés à l'Opéra et sur les théâtres de la Cour, il en composa une quantité, remarquables par l'imagination et la grâce des figures ; des inventions nouvelles et de belles décorations mirent à la mode le genre ballet-pantomime. Sa femme remplaça la Guimard ; pleine de talent, elle était très aimée du public. Né à Nancy et compatriote d'Isabey, Gardel se lia avec ce dernier ainsi qu'avec Grégoire, secrétaire particulier de la musique de l'Empereur et ensuite du roi, premier violon à ses heures ; nous verrons dans le huitième chapitre une lettre qu'Isabey lui adresse à propos de son voyage en Italie ; Paër aussi était de l'intimité de notre héros, apprécié généralement et aimé, par ceux qui avaient des rapports fréquents avec lui et qui ne jalousaient pas ses capacités ni les protections dont il jouissait.

Très peu des œuvres d'Isabey, comme décorations théâtrales, ont survécu aux révolutions que traversa le XIXe siècle ; nous n'en avons retrouvé que six, et c'est encore un pur hasard. A la suite de la restauration, il y eut des bouleversements et des changements dans toutes les administrations ; la gérance de l'Opéra passa par des mains différentes ; La Ferté, plusieurs directeurs obscurs, enfin Sosthènes de Larochefoucauld dirigèrent les destinées de l'académie royale de musique et enlevèrent beaucoup de papiers importants qui, de 1821 à 1830 furent transportés et

déposés en divers endroits, entr'autres au ministère de l'intérieur et à la cour des comptes. Certains directeurs, accusés de dilapidations et craignant des poursuites, firent disparaître nombre de documents qui les gênaient, quelques-uns vendirent des dessins qu'ils pensaient de peu d'importance et qui leur rapportaient quelques deniers; enfin pendant les incendies de la Commune, en 1871, des documents de l'Opéra, déposés à l'Hôtel de ville, brûlèrent avec ce monument. En 1872 tout un lot fut rapporté à l'Opéra, renvoyé par le ministère de l'intérieur. Le fond Régnier, acquis par Régnier, acteur du Théâtre français, qui racheta, et donna aux archives de l'Opéra tout ce qu'il put trouver, ayant appartenu ou intéressant l'académie de musique, où il était inspecteur des études, prouve combien de documents furent dispersés et s'en allèrent de par le monde. Voilà bien des raisons qui expliquent comment tous les dessins qu'Isabey a créés comme dessinateur en chef et directeur de l'atelier de peinture des théâtres impériaux disparurent à tout jamais. Nous verrons que lors de la mort de la première femme d'Isabey, à l'inventaire qui fut fait de tous les objets contenus dans la maison de la rue des Trois Frères, se trouvait un carton rempli de plusieurs esquisses et décorations pour le théâtre, estimé 300 francs; que sont-elles devenues? Où sont-elles à cette heure? Peut-être, parées du nom d'un autre artiste, ces aquarelles passent pour représenter tout autre sujet que ce à quoi elles furent destinées. La difficulté de rédaction que présente ce chapitre est grande, car nous n'avons aucun document positif pour nous diriger et l'histoire des théâtres de la Cour sous Napoléon Ier n'a été faite par personne, les journaux de l'époque nous renseignant fort peu et d'une manière très incomplète sur ce qui se passait au théâtre de la Cour, les journalistes n'y étaient pas admis. Nous allons donner ici la correspondance qu'Isabey eut avec M. Picard, directeur de l'Opéra, ou du moins ce qui en est tombé entre nos mains. Picard, auteur dramatique estimé, composa beaucoup de petites comédies et se fit même acteur pour les jouer; mais, élu membre de l'Académie française, il cessa de monter sur les planches et prit la direction de l'Opéra le 1er Novembre 1807, il y resta jusqu'en Janvier 1816; ensuite il passa à la direction de l'Odéon qu'il quitta en 1821, il mourut sept ans plus tard.

Académie Impériale de Musique.

Le Directeur,

Vu la délibération du Conseil d'administration de l'Académie impériale de musique à la séance du Samedi 3 Février du présent mois. Arrête.

Article 1er.

M. Isabey, dessinateur du Cabinet de S. Majesté l'Empereur et Roi est chargé provisoirement des fonctions de dessinateur, dirigeant l'atelier de peinture de l'Académie impériale de musique, aux termes de l'article 1er de l'arrêté du Préfet du Palais du 18 Messidor an XI.

Article 2.

Copie du présent arrêté lui sera adressée pour son exécution.
Fait en administration.

Picard.
Directeur de l'Académie impériale de Musique.

Paris, ce 4 Février 1810.

Atelier de peinture.

Ce 6 Février 1810.

Le Directeur,

Vu la délibération du Conseil d'administration à la séance du Samedy 3 de ce mois.

Vu son arrêté du 4 du dit sur la nomination de M. Isabey chargé provisoirement des fonctions de dessinateur dirigeant l'atelier. Arrête.

Article 1er.

Les appointements fixes de M. Isabey, chargé provisoirement des fonctions de dessinateur dirigeant l'attelier de peinture, seront de quatre mille francs par an, à dater du 1er de ce mois.

Article 2.

Copie du présent sera adressée à M. l'administrateur comptable pour son exécution.

Paris, ce 6 Février 1810.

Picard.

Lettre d'Isabey présumée écrite à Ciceri son gendre.

Le 8 Avril 1810.

Mon ami,

L'homme propose et Dieu dispose. J'ai reçu l'ordre de me rendre sur le champ à Compiègne; j'ai disposé tout de manière à ce que le service marche comme si j'étais présent. J'écris à Boutron qui en vaut bien un autre pour l'activité et l'intelligence. Reçois mes regrets de ne pouvoir te dire de vive voix : je t'aime.

Isabey.

Isabey à Monsieur le Directeur de l'Académie impériale de Musique.

Ce 21 Août 1810.

Monsieur,

J'ai déjà eu l'avantage de parler du désir que j'ai de faire pour mon confrère Degoty le tems nécessaire pour qu'il obtienne la pension accordée aux artistes employés près de l'Académie impériale. Monsieur Degoty n'a pu se faire une fortune. Monsieur Degoty dépensait tout pour son instruction. Je sais de bonne part qu'il est on ne peut plus gêné.

Je demande de nouveau de faire pour lui, et comme si c'était lui, les années qui lui restent à faire pour jouir de la pension à laquelle il aura droit de prétendre. Bien entendu, que mon droit ne commencerait qu'après que j'aurais rempli entièrement le tems qui reste à faire à monsieur Degoty. Je vous prie, Monsieur le Directeur, de prendre en considération l'objet de ma demande et de la soumettre à Monsieur le Surintendant à qui j'ai eu l'honneur d'en donner connaissance, monsieur le comte de Rémusat.

Je ne vous ai point parlé de cela, lors de ma nomination, parce que je croyais que mon prédécesseur recevrait une indemnité pour ses longs services près de l'Académie.

J'attends, Monsieur le Directeur, votre réponse à ce sujet. J'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur.

Isabey, dessinateur par intérim.

Isabey à Monsieur Picard, Directeur de l'Académie impériale de Musique.

9 Novembre 1810.

Monsieur,

Il n'y a que huit jours que je suis instruit du nombre et de l'état des décorations qui doivent servir pour le ballet des *Sabines*. J'avais toujours entendu dire que tout était prêt pour cet ouvrage. Mais j'ai été fort surpris, lorsque j'ai appris qu'il fallait repeindre entièrement trois rideaux de paysage, faire une montagne neuve et repeindre tous les chassis et plafonds des trois décorations. Je vous avoue que dans l'état où est l'atelier dans ce moment, comblé comme il l'est de tout ce qui doit servir à *Sophocle*, je suis embarrassé pour la place. Que cela cependant ne vous afflige pas. Je vais faire tout ce qui dépendra de moi pour que vous ayez tout ce qui est nécessaire aux *Sabines*,

le 24 du présent. Je ne puis le promettre avant. Vous prévenant que n'ayant que deux peintres de paysage à l'atellier, je serai obligé de prendre deux externes à 6 francs par jour. Je tâcherai de n'en avoir besoin que d'un, en promettant une petite gratification à notre élève. Raportez vous en à moi et comptez sur mon zèle. C'est par suite de l'intérêt que je prends à l'administration que je dois la prévenir d'une chose qui va la surprendre.

J'ai connaissance qu'on doit incessamment remettre *Armide.* Je vous déclare que je ne me chargerai de cet ouvrage que lorsque *Persée* et la *Bayadère* seront entièrement soldés. Et en voici la raison : l'administration accorde 3000 francs par mois ce qui fait 36.000 francs par an ; du train dont on y va, on dépensera 60.000 francs par an, ce qui laissera un arriéré de 24.000.

Je vous prie, Monsieur, de penser sérieusement à cela et surtout d'en bien parler à Monsieur le Surintendant, afin de le bien pénétrer que l'intérêt de l'Académie impériale n'est pas de donner, ni remettre successivement des ouvrages, avant que celui qui précède n'ait fait rentrer les fonds avancés pour lui, plus l'intérêt.

Je vais écrire à Monsieur Vante pour lui demander les 3000 francs du mois courant 9[bre]. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur.

Isabey, dessinateur en chef.

Le ballet de l'*Enlèvement des Sabines* fut donné à l'Opéra le 25 Juin 1811, ballet historique en cinq actes, livret de Milon, musique par Berton ; il réussit fort bien et fut répété de nouveau sur le théâtre de la Cour à Fontainebleau pour la fête du 4 Novembre 1811, jour où l'Empereur baptisa vingt-quatre jeunes garçons de 8 à 10 ans appartenant aux premières familles de l'empire. A ses filleuls, l'Empereur fit réserver plusieurs loges de la représentation du soir. Une anecdote assez amusante rapporte que tout le personnel du ballet, amené à Fontainebleau de Paris le soir même, en de nombreuses berlines et carrosses, eut ses bagages volés en route, à la faveur de l'obscurité ; ils arrivèrent sans les costumes nécessaires pour figurer Romains, Sabins, Sabines ; mais on fit diligence ; les magasins donnèrent toutes les étoffes qu'ils possédaient et de nombreuses toges et tuniques coupées en hâte drapèrent les ballerines et les acteurs à temps pour l'heure du spectacle. Les décors furent admirés, Isabey se distingua ainsi que Gardel. Ce soir-là, on ajouta au spectacle : *Une heure de Mariage*, opéra-comique d'Etienne et Dalayrac.

Sophocle, opéra en trois actes, livret de Morel et musique de Fiocchi, tomba piteusement après avoir été joué une fois le 16 Avril 1811 ; il était annoncé depuis des mois sans jamais paraître, la salle était loin d'être pleine à la première représentation, quoique la musique fut plutôt agréable mais, paraît-il, imitée de tous les compositeurs possibles. M[me] Branchu tenait le rôle de Carite, Lays celui du poète Sophocle, Nourrit celui de Cléon, Derivis l'archonte Léocrate ; les danses étaient charmantes avec Vestris et M[lles] Bigottini, Clotilde, Chevigny et Gosselin. Isabey aimait à citer cet opéra comme une de ses meilleures décorations ; le *Journal de l'Empire* du 19 Avril 1811 admire surtout le décor du dernier acte : « L'assemblée du peuple autour de l'enceinte destinée aux jeux olympiques. »

Enfin nous continuerons à détailler le sort de toutes les pièces dont Isabey s'occupa ; le 12 Juin 1811 on reprit l'*Armide*, de Glück, avec les chanteurs les plus remarquables de l'époque ; M[me] Branchu qui déploya dans le rôle d'Armide les plus grandes qualités, Nourrit représenta Renaud ; Lays, Derivis, tous se distinguèrent, et Gardel improvisa de nouveaux ballets dans lesquels sa femme dansa avec une

L'Enfant prodigue (ballet).

Place publique de Memphis.

[illegible] présent. Je ne puis [illegible] Vous prévenant que [illegible] peintres de [illegible] l'atelier, je [illegible] à 6 francs [illegible] de n'en [illegible] d'un [illegible] gratification à notre [illegible] en à moi [illegible]

[illegible]

[illegible] de cet ouvrage [illegible] seront entièrement [illegible] : l'administration [illegible] ce qui fait 36.000 francs [illegible] on y va, on dépensera [illegible] par an, ce qui laissera un arriéré de 24.000.

Je vous prie, Monsieur, [illegible] à cela et surtout d'en bien parler à Monsieur le Surintendant, afin de le bien pénétrer que l'intérêt de l'Académie impériale n'est pas de donner, [illegible] avancés pour lui, plus l'intérêt.

Je vais écrire à Monsieur Vanre pour lui demander [illegible] J'ai [illegible]

[illegible]

[illegible] A sa [illegible] l'Empereur fit [illegible] bagages volés en route, à la [illegible] Romains, [illegible] drapèrent les ballerines et les acteurs à temps pour l'heure du spectacle. Les décors [illegible]

[illegible] précisément [illegible] il était annoncé depuis des mois sans [illegible] première représentation [illegible] de tous [illegible] compositeurs [illegible] celui de [illegible] les danses [illegible] et Gosselin [illegible] meilleures [illegible] ; le [illegible]

[illegible] s'occupa : le 12 Juin 1811 on reprit l'*Armide*, de Gluck, avec [illegible]

[illegible] BALLET

[illegible] MEMPHIS

légèreté de sylphide; voici comment le *Moniteur universel* du 15 Juin 1811 parle des décorations de notre peintre :

« Les décorations peintes sur les dessins de M. Isabey ont été marquées à chaque renouvellement par de vifs applaudissements; par un rapprochement singulier et la double direction qu'il donne à son talent, cet artiste habile ajoute une seconde réputation à celle qu'il avait déjà si bien établie. Le *bis in idem* est ici non seulement permis, mais fort digne d'éloge, on a surtout applaudi à l'élégance et aux belles formes du quatrième acte et à l'effet de l'incendie du palais. »

Les décorations dont Isabey veut absolument voir solder la note avant de s'occuper d'autre chose, et dont il a dessiné les divers changements à vue sont pour *Persée* et *Andromède*, ballet pantomime en trois actes, de Gardel, musique de Méhul, qu'on avait joué à l'Opéra le 8 Juin 1810 et qui eut le plus grand succès; les danses étaient d'une légèreté et d'une grâce merveilleuses; Mmes Clotilde, Bigottini, Gardel, rivalisaient de souplesse et Vestris leur donnait la réplique. Le *Journal de l'Empire* du 12 Juin 1810 ajoute :

« La danse et la pantomime ont fait des progrès infinis, ainsi, quoiqu'on soit forcé de convenir que tous les miracles de la fable d'Andromède ont déjà paru autrefois sur la scène, il est plus probable que ce n'étaient pas des miracles aussi bien faits qu'aujourd'hui. Le compositeur de ballets M. Gardel, le machiniste M. Boutron, le décorateur M. Desgoty ou M. Isabey sont des thaumaturges bien plus habiles que Torelli et les autres Italiens qu'on avait fait venir du temps de Louis XIV pour produire ces magnifiques illusions et que le peuple prenait pour des sorciers. »

Les *Bayadères*, opéra en trois actes, mentionné aussi par notre artiste, plut énormément au public. La première représentation eut lieu le 8 Août 1810, les paroles étaient de Jouy, la musique de Catel et il fut chanté par les meilleurs artistes. Mme Branchu dans le rôle de la Bayadère Lamea, Derivis, dans celui d'Olkar excitèrent l'enthousiasme, ainsi que les ballets, dont les figures furent disposées fort artistiquement. Les décors d'Isabey furent très remarqués et ajoutèrent à sa réputation de peintre à l'imagination vive et hardie. Citons le *Journal de l'Empire* du 10 Août 1810 :

« En parlant de l'Opéra des *Bayadères*, je ne dois pas oublier les décorations, parties essentielles d'un opéra. Le plus grand éloge qu'on puisse faire de celles des *Bayadères*, c'est de dire qu'on y a trouvé encore de quoi admirer, après tant de merveilles, tant de gloires, tant de ciels, tant de paradis, qui, depuis quelque temps, se sont succédés sur ce théâtre et semblaient avoir épuisé l'admiration. »

Le petit cul-de-lampe qui orne la fin de ce chapitre provient de la décoration des *Bayadères*; nous avons recueilli ce fragment aux archives de l'Opéra, où nous avons aussi découvert les maquettes des décors de *Cléopâtre*; mais malgré les recherches les plus minutieuses, le sort ne nous a pas favorisés davantage et nous n'avons pu mettre la main sur autre chose, ni trouver les maquettes du ballet de *Nina ou la folle par amour* qu'Isabey racontait à son neveu M. Edmond Taigny avoir composé pour la représentation à l'Opéra du 23 Novembre 1813; le ballet était en deux actes, par Milon, musique de Dalayrac et Persuis; la Bigottini y fit fureur et émut fortement le public par son jeu passionné et sa mimique expressive, arrachant

des larmes de tous les yeux, lorsqu'elle mimait la folie de la pauvre Nina. Le goût délicat de notre décorateur se fit aussi apprécier dans les deux décors qu'il composa pour ce ballet.

Voici quelques renseignements puisés dans le recueil des séances du Conseil d'administration de l'Opéra de 1811 à 1815, qui nous éclaireront en partie sur les travaux que l'on exigeait du dessinateur en chef de l'Opéra sous le premier empire :

Séance du 20 Avril 1811. (17e Séance). Le Directeur arrête qu'il sera écrit à M. Isabey, dessinateur, pour l'inviter à activer les travaux de décoration de l'Armide de Glück, devant être terminés du 20 au 25 Mai prochain.

Séance du 27 Avril 1811. (18e Séance). M. Isabey, dessinateur en chef des décorations est admis à la séance pour faire connaître l'état des décorations d'Armide et les travaux y relatifs. M. Isabey déclare qu'il lui sera impossible de livrer ces décorations entièrement terminées du 20 au 25 Mai prochain, mais dans tous les cas, elles seront prêtes pour les premiers jours de Juin.

Séance du 20 Juillet 1811. (29e Séance). Il sera écrit à M. Isabey, dessinateur des décorations de l'opéra d'Amphion par Laborde, qui doit être mis au théâtre, afin qu'il les soumette le plus tôt possible au jury de peinture.

Séance du 13 Août 1811. (32e Séance). M. Isabey sera invité à se rendre Samedi prochain 17 du courant au Conseil pour le consulter sur les décorations de l'opéra d'Amphion.

Séance du 18 Janvier 1812. (3e Séance). Il sera écrit à M. Isabey, dessinateur des décorations pour lui mander de faire savoir au Directeur le jour où il pourra soumettre à l'examen du jury de peinture, les dessins des décorations du ballet-pantomime de l'Enfant Prodigue.

Nous avons vu qu'on représenta *Armide* le 12 Juin 1811. L'opéra *Amphion* ne fut jamais donné; le ballet-pantomime, *l'Enfant prodigue* de Gardel, en trois actes, dont la musique était de Berton fut mis à l'étude par ordre de Napoléon Ier, il eut un succès immense à la première représentation du 28 Avril 1812, triomphe qui ne se ralentit point; on remarquera que les ballets mimés et dansés plaisaient énormément à cette époque, on les préférait à tout autre spectacle. Nous donnons trois décors de ce ballet, contenus dans un livre édité en 1830 par Léger Larbouillat, intitulé « Recueil de décorations théâtrales et autres objets d'ornement » et qui est devenu introuvable. La mise en scène et la décoration étaient de toute beauté. Le décor des Portes de Memphis reconstituait une ville de l'Egypte ancienne si fort dans le goût du jour, grâce à la campagne toute récente de Bonaparte dans ce pays. Cette civilisation, si raffinée et si reculée pourtant des habitants des bords du Nil, avait charmé les Occidentaux; les statues du bœuf Apis, du dieu Ammon sous forme de bélier, les obélisques, les temples, les hiéroglyphes, tout plaisait dans cette antique cité; et la place publique de Memphis était rendue avec un caractère d'originalité, rare pour une époque, qui n'avait pas comme nous, la reproduction de tout un passé étudié par des textes et des gravures sans nombre, rendu ainsi accessible à tous ceux qui veulent connaître l'antiquité et les siècles précédant l'ère chrétienne. Isabey s'était documenté et avait recherché, avec science et en artiste consommé, des informations pleines de pittoresque; sur cette place publique de Memphis, l'enfant prodigue devenait la proie des malfaiteurs et des courtisanes de l'Egypte. Le troisième décor qui nous amène dans une campagne de l'Arabie est plus banal; c'est là où l'enfant prodigue va succomber à sa misère si on ne le secoure; un pavillon d'un style peu défini se

trouve à droite et le paysage pourrait aussi bien provenir d'un site du midi de la France que du voisinage du désert. Une caravane passant à l'horizon doit y rappeler la couleur locale, mais ces deux chameaux sont légèrement enfantins et cette ruse n'ajoute rien à la vraisemblance; pourtant le public d'alors s'en faisait une autre idée et l'admira profondément ainsi que le décor des portes de Memphis avec le temple d'Apis; et ce fut un des grands triomphes de notre artiste comme décorateur de théâtre.

Les journaux du temps nous racontent que cette pantomime fut jouée par des acteurs hors ligne; Vestris mimait l'Enfant prodigue, quoiqu'il fut plutôt très laid, la fameuse Mlle Bigottini, l'idole de tous ceux qui l'applaudissaient, jouait la touchante Lia; Beaupré, comique favori du public, représentait l'esclave nègre qui secourait l'enfant prodigue mourant de faim, et Mlle Gosselin, danseuse remarquable, ne fut reconnue sous son masque de négresse que par sa souplesse inimitable et la grâce de ses petits pieds noirs, si nous pouvons nous exprimer ainsi. On reprit ce ballet à l'Opéra le 26 Janvier 1813 et le *Journal de l'Empire* s'exprime en ces termes :

« Les décorations de ce ballet charment les regards des connaisseurs. Le temple d'Apis et tous les détails de la fête voluptueuse sont conformes au goût et aux mœurs des Egyptiens, la peinture du désert est d'une vérité frappante. »

Décidément au commencement du XIXe siècle, on voyait le désert autrement que nous!

Séance du 6 Juin 1812. (23e Séance). Isabey malade, est remplacé par son gendre Ciceri, qui est chargé des décors pour la *Jérusalem délivrée*, opéra en cinq actes, livret de Baour Lormian, musique de Persuis.

Cet opéra fut donné le 15 Septembre 1812 et son succès fut à peu près honorable, grâce à la mise en scène et à la décoration.

Isabey était porté malade, parce qu'il accompagnait à ce moment Marie-Louise à Prague, comme nous l'avons vu dans le chapitre IV, et qu'il allait ensuite à Vienne terminer les portraits de la famille impériale.

Séance du 20 Septembre 1813. (36e Séance). M. Isabey, chef de l'atelier de peinture de l'Académie, adresse à M. le directeur une lettre dans laquelle il annonce que MM. les peintres réclament le solde des mémoires de la décoration de la *Jérusalem délivrée* et il joint à sa lettre une demande de M. Dumay, élève peintre, qui sollicite une augmentation de traitement et une indemnité de la part de M. Ciceri, pour les travaux qu'il a faits pendant la maladie de M. Isabey.

Séance du 14 Novembre 1814. (47e Séance). M. Degotty, ancien peintre, a fait une réclamation au Conseil d'administration de l'Opéra, on lui répondra à ce sujet dès le retour de M. Isabey; et à l'époque du 1er Janvier, on prendra une délibération à ce sujet, le Conseil est de l'avis du directeur et il sera répondu dans ce sens à M. Degotty.

Nous ne savons ce que réclamait M. Degotty, mais Isabey se trouvait à ce moment à Vienne, au congrès, où il avait accompagné Talleyrand comme nous l'avons vu dans le précédent chapitre.

Séance du 1er Mai 1815. M. Isabey, dessinateur en chef de l'atelier de peinture, met sous les yeux du Conseil les dessins du premier décor de l'opéra en trois actes : *Oreste*, de Kreutzer. Cette

décoration doit être composée pour faire un fond de magasin, pour servir dans les ouvrages grecs ou romains et elle sera soumise au jury de peinture Vendredi prochain, conformément à l'arrêté du premier préfet du Palais du 18 Floréal an XIII (8 Mai 1805).

Nous sommes à l'époque des Cent Jours et l'activité semble fébrile. L'opéra d'*Oreste* fut reçu, mais ne fut jamais représenté.

Séance du 8 Mai 1815. Le Directeur fait part au Conseil de la séance tenue par MM. les membres du jury de peinture, pour l'examen des dessins de la décoration nécessaire à l'opéra d'*Oreste*. Il résulte que cette décoration destinée à être employée pour tous les ouvrages grecs et romains a été approuvée par les membres du jury. M. Isabey sera invité à faire confectionner immédiatement cette décoration, après la mise au théâtre de l'opéra en trois actes, *la Princesse de Babylone*, par Kreutzer.

Cet opéra, dont le livret était de Vigée et Morel, fut joué le 30 Mai 1815 et fut sifflé.

Nous allons continuer à lire les lettres échangées entre Isabey et la direction de l'Opéra, correspondance pleine d'aménité, comme on peut le voir, et qui deviendra de plus en plus pénible. Picard ne perdra pas de temps à rappeler Isabey à l'ordre, lorsque ce dernier partira pour le congrès de Vienne et à lui faire comprendre qu'on ne peut pas, en même temps, être payé à Paris et gagner de l'argent à Vienne. Puis Isabey n'a plus la protection de Napoléon, aussi dès que les Cent Jours, terminés par l'épopée sanglante de Waterloo, auront ramené la seconde restauration, on remerciera brutalement le peintre du premier empire.

Ce journal des séances de l'administration de l'Opéra ne parle pas des *Abencérages*, opéra en trois actes, dont les décors peints par Isabey, eurent le plus grand succès si l'on en croit le *Moniteur universel* du 12 Avril 1813.

« On a donné hier les Abencérages, opéra dont le texte est de M. de Jouy, la musique de Chérubini, les ballets arrangés par Gardel, chanté par Mme Branchu la cantatrice fameuse, Nourrit le ténor inimitable, représentation fort brillante. Les décorations font le plus grand honneur à M. Isabey; la galerie des armes du palais de l'Alhambra est une composition d'un ordre très élevé, celle des jardins du palais par un clair de lune est d'un effet mélancolique et doux, très bien en harmonie avec la scène; celle du champ clos a paru manquer de caractère et de perspective. »

Isabey continue sa correspondance avec le directeur de l'Opéra, poursuit ses réclamations, mais sans résultat.

A Monsieur le Directeur de l'Académie impériale de Musique.

2 Janvier 1812.

Monsieur le Directeur,

D'après la délibération du Conseil d'administration du 3 Février 1811, j'ai été nommé provisoirement dessinateur en chef, dirigeant l'atelier de peinture aux appointements de 6000 francs.

Monsieur le Surintendant et vous, Monsieur le Directeur, m'avez fait espérer que je serais porté à 8000 francs comme mon prédécesseur, si, durant la première année, l'administration était satisfaite de mon service. Voilà vingt mois que je remplis provisoirement cette place, je vous demande, Monsieur le Directeur, à être nommé en titre, avec le traitement de 8000 francs accordé par l'arrêté de Monsieur le Surintendant, en date du 28 de X^bre^ 1811.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

ISABEY.

L'Enfant prodigue (ballet).
Campagne de l'Arabie.

[illegible] Spontini [illegible] conformément à l'arrêté du [illegible] 28 Mai 1809.

Nous sommes à [illegible] leurs et l'activité [illegible]. L'opéra [illegible] fut reçu [illegible] présenté.

[illegible] au jury de peinture [illegible] de la décoration nécessaire à [illegible] d'Orphée [illegible] été approuvé par les membres du jury [illegible] Isabey sera invité à faire confectionner immédiatement [illegible]

[illegible]

[illegible] l'Opéra [illegible] correspondance [illegible]

[illegible]

« On a donné hier les Abencérages, opéra dont [illegible] de M. [illegible] Jouy, [illegible] »

[illegible]

[illegible] janvier 18[illegible]

[illegible] du [illegible] le [illegible] de la [illegible] vous avez fait [illegible] avec le [illegible]

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE



L'ENFANT PRODIGUE BALLET

CAMPAGNE DE L'ARABIE

A Monsieur le Directeur de l'Académie impériale de Musique.

Paris le 15 Mars 1814.

Monsieur le Directeur,

Il m'est dû cinq cents francs sur mes appointements de 1813. Dans ce moment cette somme me rendrait le plus grand service. Je vous prie de prendre ma demande en considération, eu égard au sacrifice que j'ai fait de 2000 francs pour l'an 1814. Les particuliers, qui me doivent, ne me payent pas et si je n'en avais besoin, je ne vous importunerais pas.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur.

Isabey.

Le Directeur de l'Académie royale de Musique à M. Isabey, dessinateur et chef de l'attelier de peinture de l'Académie royale de musique.

Paris 27 Septembre 1814.

Monsieur,

L'art. 139 du Règlement de l'Académie royale de musique prescrit la retenue des appointements de tout artiste à qui il est accordé un congé pour aller exercer son talent. Cette disposition est ponctuellement exécutée et l'administration ne pourrait faire une exception sans être injuste. Je vous fais connaître l'article du règlement, relatif à la retenue des appointements, pour vous prier de me faire savoir quels sauraient être les motifs qui pourraient déterminer l'administration à ne pas exécuter à votre égard une disposition qui est applicable à tous les artistes de l'Académie. J'attendrai votre réponse pour en faire part au Conseil d'administration qui, dans sa dernière séance, s'est occupé de cette affaire.

Picard.

Le Directeur de l'Académie royale de Musique à Madame Isabey, rue des 3 Frères N° 7.

Paris, ce 23 Janvier 1815.

Madame,

Son Excellence le Ministre de la Maison du Roi m'ayant, par sa lettre en date du 5 de ce mois, recommandé la stricte exécution de l'art. 139 du règlement qui prescrit la retenue des appointements des artistes, pendant le temps de leur absence, j'ai été dans la nécessité de suspendre ceux de M. Isabey.

Je vous prie d'agréer, Madame, mes sincères hommages.

Picard.

Le Directeur de l'Académie royale de Musique à M. Isabey, dessinateur et chef de l'attelier de Peinture.

Ce 1er Février 1815.

Monsieur,

Le service et les travaux de décorations de l'Académie royale de musique exigent impérieusement votre présence et il est indispensable que vous soyés de retour à Paris le 20 de ce mois au plus tard; car si votre absence se prolongeait encore, je ne pourrais m'empêcher de pourvoir à votre remplacement. Cette mesure rigoureuse serait commandée par les besoins du service et votre absence, beaucoup trop prolongée, en serait la première cause.

Je ne puis donc trop vous recommander, Monsieur, un prompt retour.

Picard.

Académie Royale de Musique.

Le Directeur de l'Académie royale de Musique à Son Altesse Sérénissime le Prince de Talleyrand.

Ce 25 Février 1815.

Monseigneur,

La lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'adresser m'aurait déterminé à accorder à M. Isabey la prolongation de congé dont il a besoin pour terminer ses travaux, quand je n'y aurais

pas été porté par l'intérêt que je prends à sa science et à sa personne. Si j'ai pressé son retour à Paris, je n'ai d'autre vue que de ménager ses intérêts.

Je suis avec respect, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime, etc.

PICARD.

Isabey à Monsieur Picard, Directeur de l'Académie impériale de Musique.

Ce 1[er] Juin 1815.

Monsieur,

Mon prédécesseur avait 8000 francs d'apointement lorsque j'ai été appelé à lui succéder. J'avais le même traitement, on m'a demandé à réduire, pour une année seulement, mes apointements à 6000 francs ; il y a deux et plus et on ne m'a pas remis à 8000..... Je vous prie Monsieur le Directeur de vouloir bien me donner connaissance du motif de cette diminution. Veuillez y joindre aussi la raison qui fait qu'on ne me paye par mois qu'à raison de 4000 francs et que les autres 2000 francs me sont payés tous les 6 mois.

C'est à ce sujet que je prends la liberté de réclamer 500 francs sur le dernier semestre de 1814. On m'a retenu 3 mois d'apointement sur les 4000 que je touche par 12[ème] et on ne m'a rien donné sur les 1000 francs du dernier semestre de 1814, ce qui fait que je n'ai touché que 1000 francs et je dois, me retenant 3 mois, toucher 1500 francs, c'est pourquoi je crois devoir réclamer 500 francs sur 1814.

J'ai l'honneur de vous saluer.

ISABEY.

R. S. V. P.

Isabey ne cesse de réclamer; simplement les caisses étaient vides et on cherchait mille moyens de faire des économies, sans toujours les trouver. Enfin avec la seconde restauration on se débarrasse de ce pauvre Isabey et on a la cruauté de remettre en son lieu et place, son prédécesseur Degoti et son gendre Ciceri, qui aura plus tard la place de décorateur en chef, à laquelle ses aptitudes toutes spéciales le désignaient particulièrement.

Argenterie
Menus plaisirs
et Affaires
de la Chambre du Roi.
—
N° 391.

Paris, 17 Août 1815.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous prévenir que Monsieur le comte de Pradel, surintendant des théâtres de S. M. le Roi, vient de me faire connaître ses intentions à l'égard de M. Isabey, chef de l'atelier de peinture de l'Académie royale de musique, et qu'en conséquence vous voudrez bien lui notifier qu'à compter de ce jour ses fonctions ont cessé.

Sur la réclamation que M. Isabey ne manquera sans doute pas d'élever pour raison de l'indemnité que lui assure le règlement de l'Académie, Monsieur le comte de Pradel ne verra aucun obstacle à ce que cette indemnité lui soit accordée en raison de son traitement fixe de 4000 francs; mais j'ai l'honneur de vous engager, Monsieur le Directeur, à me faire savoir en vertu de quelle décision ou de quel titre, M. Isabey a pu ou pourra prétendre au traitement extraordinaire de 2000 francs dont il paraît avoir joui. Ce renseignement m'est indispensable pour répondre aux questions que m'adresse M. le comte de Pradel et pour le fixer sur le montant des indemnités qui pourraient être rigoureusement dûes à M. Isabey. Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

L'intendant général de l'argenterie, menus plaisirs et affaires de la Chambre du Roi.

DE LA FERTÉ.



Cléopâtre (opéra).
Vestibule.

[illegible] nce et à se [illegible] presse son retour [illegible]

[illegible] de l'Académie impériale de [illegible]

Ce [illegible] 1813.

[illegible]

[illegible] lorsque j'ai été appelé à lui succéder. J'avais le [illegible] pour une année seulement mes appointements à 6000 [illegible] pas [illegible] à 8000.... Je vous prie Monsieur le Directeur de vouloir [illegible]

[illegible] semestre de 1814. [illegible] donné sur [illegible] dois, [illegible] 1814.

[illegible] à la communauté de [illegible] gendre [illegible] qui [illegible]

[illegible]

[illegible] Monsieur le Directeur, à [illegible] traitement [illegible]

[illegible] général de l'argenterie [illegible]



Le Directeur de l'Académie royale de musique à Monsieur Isabey, chef de l'attelier de peinture.

Paris, ce 21 Août 1815.

Monsieur,

Monsieur l'intendant général des Menus Plaisirs m'a prévenu, par sa lettre du 17 de ce mois, que Monsieur le comte de Pradel venait de lui faire connaître ses intentions à votre égard et qu'en conséquence j'aie à vous annoncer qu'à compter de ce jour vos fonctions de chef de l'attelier de peinture de l'Académie royale de musique ont cessé. Telles sont les expressions de la lettre de M. l'intendant général des Menus Plaisirs.

Il est pénible pour moi, Monsieur, d'être chargé de vous faire cette notification, mais je dois obéir aux ordres de l'autorité.

C'est M. Degotty qui est rappellé à la place qu'il occupait avant vous et M. Ciceri, votre gendre, qui est adjoint à M. Degotty.

Je vous prie, Monsieur, de recevoir l'expression de tous mes regrets et l'assurance de mes sentiments les plus affectueux. Picard.

Le Directeur de l'Académie royale de musique à M. de la Ferté, intendant général de l'Argenterie, Menus Plaisirs, etc.

Paris, 21 Août 1815.

Monsieur,

Conformément à votre lettre du 17 de ce mois, j'ai notifié à M. Isabey qu'à compter de ce jour ses fonctions de chef de l'attelier de peinture à l'Académie royale de musique avaient cessé.

L'indemnité que réclamera sans doute M. Isabey aux termes de l'arrêté du 4 Novembre 1808 ne peut être bazée que sur son traitement fixe de 4000 francs, comme cette indemnité est de six mois d'appointement, il reviendra à M. Isabey une somme de deux mille francs.

Le traitement extraordinaire de deux mille francs dont il jouissait et qui lui était payé sur le matériel acheté des décorations fut motivé, non sur une décision, mais sur une convention faite par le surintendant des spectacles. Ce traitement extraordinaire existait avant M. Isabey. Quand en 1808 je rappellai M. Degotty, ses appointements furent portés à 8000 francs du consentement de M. le Surintendant, mais comme la somme allouée par le budget pour la dépense de l'attelier ne permettait pas la collocation de cette somme sur les états, il fut convenu qu'il ne toucherait comme appointements fixes que celle de six mille francs et que les deux mille francs seraient payés comme travaux extraordinaires de peinture.

En 1810 M. Isabey remplaça M. Degotty aux mêmes appointements, mais le surintendant ayant exigé des réformes dans les dépenses du personnel fixe, le traitement de M. Isabey fut réduit à 4000 en conservant toujours les 2000 francs sur le matériel. Je pense que l'indemnité de M. Isabey ne doit être bazée que sur ses appointements fixes; son traitement extraordinaire ne devant être considéré que comme la récompense de sa surveillance et de son activité.

Picard.

Le Directeur de l'Académie royale de musique à Monsieur Isabey.

Paris, ce 27 Août 1815.

Monsieur,

Je vous prie de vouloir bien faire remettre au secrétaire général tous les dessins que vous avés faits pour les décorations qui ont été exécutées pendant le tems de vos fonctions de chef de l'attelier de peinture de l'Académie royale de musique.

Je vous renouvelle l'assurance, etc. Picard.

Il ne faut pas oublier qu'Isabey était peintre décorateur, non seulement à l'Opéra, mais pour les différents théâtres de la Cour et c'est ce qui compliquait sa besogne, puisque rarement le même opéra ou le même ballet était répété plusieurs fois devant l'Empereur et l'Impératrice. Nous donnerons les comptes trouvés pour ces décorations aux archives nationales, c'est encore une des plus sûres sources d'informations, mais bien incomplète, tous les comptes n'ayant pas été conservés.

Exercice de 1809
mois de février

Maison de S. M. L'Empereur, et Roy. No 1121

Service du Grand chambellan. au Theatre des Thuilleries. No 853

Memoire des peintures formant le Complement de la Decoration du Camp. peint par Mathis, et Desroches, peintre Décorateurs a paris. rue des poulies, No 22.

Les dittes Décorations Représentant, la Tente d'achille peinte en Couleur pourpre, ornée de Bas-reliefs, et ornements, en Brocard, Rosé d'or, et Argent Trophées chars et le tout surmonter d'un Couronnement en Drapperies, et figures.
Divers autres tentes. Variés de Couleurs, et ornements accompagnés de Balistes, Catapultes, et autres Instruments de Guerre, le tout accompagnés, d'arbres Divers tel que palmiers, pins, et autres arbres
Derrière de Camp. Et le tout Executer, sur 12 chassis, et trois plafonds. Estimés en totalité la somme de ...... 1650 fr.

1.650 f. 00

Total en Règlement 1650 f. 00

Reg. des prix 1650

Le présent mémoire arrêté par moi à la somme de Seize cent cinquante francs.

ce 8 avril 1808 Isabey

Dessinateur du Cabinet et des Théâtres

Le Comité Consultatif des Bâtiments de la Couronne

Exercice de 1809 Service

vol 21

No 853

Maison de S. M. L'Empereur, et Roy

Service du Grand Chambellan. au theatre des Thuilleries a paris

Mémoire de peinture en Décoration fait par Mathieu et Desroches, peintre Décorateur, a paris rue des poulies No 22

Romeo e Julieta Opera Seria

Décoration des Ruines Gothiques, avec fragments Tombeaux aussi Ruinés, Colonnes, Statues, &c. letout peint Sur Six chassis, une ferme a jour

1260f 00 et un Grand plafond. Estimé letout .... ~~1890~~

Total en Reglement ~~1260f = 00~~ 1260f = Reg Definit total

Le present mémoire Reglé et modéré par moi à la somme de douze cent Soixante francs

ce 8 avril 1809 Isabey

Le Comité consultatif des Bâtiments de la Couronne d'après l'examen du present Mémoire ... Directeur du Cabinet et des Théâtres

Nous remarquerons que les deux documents autographes, reproduits ici, proviennent des archives nationales, O² N° 853, ils sont signés par Isabey et soldent les peintres chargés de brosser les décors, à l'échelle définitive, après agrandissements des maquettes dessinées par notre peintre avec le plus grand soin dans tous les détails. Matis et Desroches étaient constamment employés par lui ; les comptes qui figurent dans ce chapitre nous donnent leurs noms maintes fois. Notons aussi que ces documents datent de 1808 et de 1809, donc Isabey s'occupa des décorations des théâtres de la Cour avant d'être employé officiellement à l'Opéra, mais il se peut aussi qu'à l'Opéra il ait eu la direction de l'atelier depuis 1808 avec Degoti ; les documents ayant disparu et ayant été supprimés, nous nous heurtons à chaque instant à des questions auxquelles nous ne pouvons trouver de solution. Ainsi au théâtre de la Cour, aux Tuileries, le premier acte de l'opéra de Paër, *Achille* est joué le 30 Janvier 1808, le second acte du même opéra le 19 Mars 1808; par conséquent pour que la décoration ait été prête le 30 Janvier, il nous semble qu'Isabey a dû l'exécuter et surveiller le travail déjà à la fin de 1807, mais nous ne pouvons procéder que par suppositions, les documents manquant absolument.

Le *Journal de l'Empire* du 12 Janvier 1808 s'exprime ainsi :

« Le premier opéra seria qui sera joué sur le théâtre de la Cour au palais des Tuileries est intitulé : *Achille*, musique de M. Paër, il sera chanté par Brizzi et Mme Paër. »

Le second document des archives nationales se rapporte à *Roméo et Juliette;* opéra de Zingarelli, donné pour la première fois au théâtre de la Cour, aux Tuileries, le Jeudi 9 Mars 1809, il eut tant de succès qu'on le donna trois fois de suite, la troisième fois le 23 Mars 1809; les représentations eurent un éclat merveilleux; Mme Grassini en Juliette eut des accents magnifiques et un jeu touchant au possible, Crescentini dont c'était le début à Paris, enleva tous les suffrages par son chant, sa méthode impeccable, le timbre de sa voix et ce premier chanteur de l'Italie excita un immense enthousiasme à Paris; au dernier acte, sous la figure de Roméo, il fut éminemment tragique; l'Empereur lui donna une superbe gratification pour lui marquer toute sa satisfaction. Cet opéra plut tellement qu'on le redonna à la Cour à Fontainebleau le 12 Novembre 1809 et au théâtre des Tuileries encore une fois le 13 Décembre 1810. Napoléon avait un goût tout spécial pour la musique de Zingarelli. Joséphine Grassini était d'une beauté merveilleuse et possédait une superbe voix de contralto; fille d'un paysan, on lui fit donner une éducation artistique qui développa ses moyens naturels; Napoléon l'entendit à Milan après la bataille de Marengo, l'attira à Paris, fut séduit dans le véritable sens du mot et l'attacha au théâtre de la Cour. A la chûte de l'empire elle se retira en Italie. Quant à Crescentini, sa voix de soprano le fit remarquer de bonne heure, il avait subi le sort des chantres de la chapelle papale; il fut engagé à Vienne comme maître de chant par la famille impériale et ensuite Napoléon le fit venir à Paris où son triomphe éclata surtout dans cet opéra *Romeo e Julia.* En 1812 il retourna à Naples diriger une école musicale.

L'opéra en trois actes : *Cléopâtre*, de Nazolini dont nous donnons les trois



Cléopâtre (opéra).
Place d'Alexandrie.



décors peints par Isabey, fut donné sur le théâtre de la Cour, aux Tuileries, le 2 Février 1809 et le 16 Février 1809, voici ce que le *Journal de l'Empire* en dit le 3 Février 1809 :

« On a représenté hier au théâtre de la Cour, l'opéra italien intitulé : *Cléopâtre*, musique de Nazolini. L'ouvrage paraît avoir fait une vive impression. Mme Grassini a, dit-on, joué et chanté le rôle de Cléopâtre avec un grand talent, Brizzi s'est aussi distingué comme chanteur et comme acteur dans le rôle d'Antoine. L'assemblée était extrêmement nombreuse. On a surtout remarqué la voix mélodieuse et l'excellente méthode de Mme Grassini qui s'est montrée supérieure aux cantatrices les plus distinguées. »

Ces décors d'Isabey pour *Cléopâtre* peints à l'aquarelle en sépia avec des détails charmants, ont été réduits par nous afin d'avoir la proportion nécessaire à notre volume; mais ils n'ont rien perdu, vu que tous les détails en ressortent parfaitement. Isabey les a numérotés lui-même et nous suivrons cet ordre. Le n° 1, qui manque, devait se rapporter à la première partie de l'opéra ou à un prologue, s'il y en avait un, peut-être y voyait-on la mer et Antoine arrivant avec sa flotte.

vestibule — 3 plans pour la mort de Cléopatre
la peinture de cette décoration montera à la somme
de quinze cent vingt francs prix convenu entre
Messieurs Matis Desroches et Mr Isabey dessinateur
du Cabinet et du théatre de S. M. l'Empereur et Roi.

approuvé la présente décoration
Paris le 30 aoust 1808
Le Premier Chambellan
Rémuzat

Le n° 2, derrière lequel Isabey a écrit de sa main : « Vestibule, trois plans pour la mort de Cléopâtre. La peinture de cette décoration montera à la somme de quinze cent vingt francs; prix convenu entre MM. Matis, Desroches et M. Isabey, dessinateur du Cabinet et du théâtre de Sa Majesté l'Empereur et Roi : Approuvé la présente décoration, Paris 30 Août 1808 (signé) Rémuzat ». Le premier plan représente un rideau relevé qui laisse voir l'entrée d'un temple égyptien, aux massives colonnes, ouvrant sur une plaine immense, une allée de sphinx conduit à l'escalier monumental que l'on ne voit pas, parce qu'il se trouve en dessous, une gigantesque avenue de palmiers borde la ligne des sphinx. Les plafonds, les portes sont décorés d'hiéro-

glyphes, des statues de la déesse Isis et d'Osiris décorent les rampes, alternant avec de grands vases de fleurs; l'aspect est imposant et l'on n'attend que la reine d'Egypte qui, drapée de ses voiles transparents, couverte de bijoux étincelants, s'avance lentement suivie de ses femmes, qui la protègent contre le soleil avec un vaste parasol, tandis que des négrillons, vêtus de couleurs éclatantes, agitent autour d'elle d'immenses éventails de plumes.

Le n° 3 qui est le second décor, a pour inscription de la main d'Isabey : « Place d'Alexandrie, trois plans pour la mort de Cléopâtre. La peinture de cette décoration montera à la somme de quatre mille quatre-vingts francs pour prix convenu entre MM. Matis, Desroches et M. Isabey, dessinateur du Cabinet et du théâtre de Sa Majesté l'Empereur et Roi. Approuvé la présente décoration. Paris le 30 Août 1808 (signé) Rémuzat ». C'est l'entrée du port, la mer déferle au loin et un phare, orné de statues, ainsi que l'escalier qui y mène, se trouve à l'entrée de la rade avec des monuments de marbre blanc et des colonnes de formes diverses; une grande imagination préside à ce décor. Un pavillon s'avance en corbeille sur les flots; des renommées, aux formes élégantes et sveltes, rassemblent des étendards que la bise fouette et lancent des guirlandes de roses qu'un amour ailé attrape et fixe sur le toit du pavillon; on aperçoit un lit de repos sur lequel bientôt Cléopâtre s'étendra avec une mollesse toute orientale; une rampe formée de cygnes au cou flexible, fait communiquer le kiosque avec la place; de l'autre côté, des marches remontent du port et sont encadrées par d'énormes lions en pierre. Le premier plan est formé de massives colonnes de granit, rappelant les temples de Thèbes. Avec l'éclairage multicolore que l'on devait prodiguer, ce décor devait être bizarre et bien asiatique.

Quant au n° 4, il n'est plus égyptien, quoique représentant Alexandrie, il est de pur style grec et romain; nous lisons derrière l'aquarelle, toujours de la main d'Isabey : « Portique d'Alexandrie, sept plans pour la mort de Cléopâtre. La peinture de cette décoration montera à la somme de quatre mille deux cents francs; prix convenu entre MM. Matis, Desroches et M. Isabey, dessinateur du Cabinet et du théâtre de Sa Majesté l'Empereur et Roi, approuvé la présente décoration. Paris 25 Août 1808 (signé) Rémuzat. » Ce portique, qui est plutôt une vaste salle, personnifie, pour ainsi dire, l'art empire dans toute sa grâce, son éloquence, sa noblesse; ces renommées qui tendent des couronnes sont exquises, le temple du fond est une trouvaille et toute la proportion de cet ensemble est du plus haut goût décoratif. Il n'y a que le trône assyrien qui dépare le style impeccable de la salle et Isabey l'a si bien senti, qu'il a mis en marge de son écriture, la remarque qu'il faut ôter ces figures de gauche, cette stalle assyrienne qui n'a aucune raison d'être et mettre à la place un trône. Les murs sont peints à fresques et couverts des combats et des triomphes d'Antoine; c'est dans l'apothéose des victoires de celui qu'elle aimait, que sans nul doute, Cléopâtre appuya l'aspic sur son sein et quitta la vie, en murmurant les paroles que Shakespeare a mises dans sa bouche : « J'ai en mon âme un immortel désir; jamais plus le jus d'une grappe d'Egypte ne mouillera mes lèvres. Hâte-toi, chère Iras, écoute, j'entends Antoine qui m'appelle, je le vois qui se soulève pour applaudir à mon action d'éclat; je l'entends se moquer de la fortune

de César que les dieux donnent aux hommes pour se faire pardonner les effets de leur colère. — Doux époux, je viens; à te donner ce nom, mon courage m'accorde tous les droits! Je ne suis plus que feu et air; les éléments autres de mon être, je les abandonne avec la méprisable vie! »

On donna de nouveau *Cléopâtre* à la Cour le 16 Novembre 1809.

Voici quelques comptes pour le théâtre de la Cour :

Archives Nationales.
O² 33

Théâtre de la Cour aux Tuileries, 18 Janvier 1810.

Décor pour compléter le salon de *Roméo et Juliette* fait par M. Mœnch, 21 rue des Filles du Calvaire.

Il demande 3507 francs.
On réduit à 3069 francs.

ISABEY.
Dessinateur du Cabinet et des théâtres de la Cour.

Approuvé : RONDELET.

Roméo et Juliette, opéra de Zingarelli est donné au théâtre de la Cour, le 9 Mars 1809.

Théâtre de la Cour aux Tuileries, 24 Janvier 1810.

Mémoires de menuiserie pour les décors des ruines gothiques, fait par M. Bouillier menuisier, rue Coquenard 18, pour l'opéra de *Roméo et Juliette.*

Il demande 3423 francs.
On réduit à 2533 francs.

ISABEY.

Théâtre de la Cour aux Tuileries, 29 Janvier 1810.

Mémoires d'ouvrages de menuiserie pour la décoration de l'opéra *Leonora* et celui de *Numa*, fait par M. Bouillier menuisier, rue Coquenard 18, sous la direction de M. Isabey.

Il demande 1776 francs.
On réduit à 1274 francs.

ISABEY.

Leonora, de Paër, fut joué (1 acte) à la Cour, le Mercredi 8 Novembre 1809.
Numa Pompilio, de Paër, créé à la Cour, le Jeudi 12 Janvier 1809.

Théâtre de la Cour aux Tuileries, 7 Février 1810.

Pour l'opéra des *Horaces*, décorations peintes par MM. Matis et Desroches, 22, rue des Poulies.

Ils demandent 4186 francs.
On réduit à 3490 francs.

ISABEY.

Les *Horaces*, opéra de Cimarosa, donné au théâtre de la Cour, le Jeudi 18 Janvier 1810.

Théâtre de la Cour aux Tuileries, 9 Février 1810.

Décors pour la *Vierge du Soleil* et pour les *Horaces*, peints par M. Lemaire peintre, rue Marceau 25.

Il demande 4400 francs.
On réduit à 3320 francs.

ISABEY.

La *Vierge du Soleil*, de Brazier, d'Artois et Théaulou, est créé à la Cour, le 14 Décembre 1809.

Théâtre de la Cour aux Tuileries, 9 Février 1810.

Décorations des *Horaces*, peintes par M. Mœnch, 21 rue des Filles du Calvaire.

Il demande 3609 francs.
On réduit à 2716 francs. ISABEY

Théâtre de la Cour aux Tuileries, 10 Février 1810.

Décorations pour le ballet de *Vertume et Pomone*, peintes par MM. Martis et Desroches, 22, rue des Poulies.

Ils demandent 1280 francs.
On réduit à 1187 francs. ISABEY.

Vertume et Pomone, ballet de Gardel, fut dansé à la Cour, le Jeudi 4 Janvier 1810.

10 Février 1810.

Décorations et peinture du palais grec ou portique d'Alexandre, fait par MM. Matis et Desroches, 22, rue des Poulies.

Ils demandent 4550 francs.
On réduit à 3850 francs. ISABEY.

Alexandre chez Appelles, ballet de Gardel, est créé à l'Opéra, le Vendredi 27 Janvier 1809.

9 Mars 1810.

Décorations du premier acte de la *Vierge du Soleil* et de *Cora*, peintes par M. Mœnch, 21 rue des Filles du Calvaire.

Il demande 916 francs.
On réduit à 736 francs. ISABEY.

Cora, opéra de Méhul, créé à l'Opéra, le 15 Février 1791, fut donné à la Cour, en 1810.

9 Mars 1810.

Décors de l'opéra de *Pygmalion*, peints par MM. Matis et Desroches, 22 rue des Poulies.

Ils demandent 2430 francs.
On réduit à 1875 francs. ISABEY.

Pimmaglione, opéra de Chérubini, fut créé à la Cour, le Jeudi 30 Novembre 1809.

9 Mars 1810.

Décor de l'extérieur du palais des Vierges du Soleil près de Guittot, peint par MM. Matis et Desroches, 22 rue des Poulies (probablement Quito).

Ils demandent 2612 francs.
On réduit à 1649 francs. ISABEY.

4 Mai 1810.

On remet 16530 francs à MM. Ciceri et Gigun, peintres décorateurs du théâtre des Tuileries, pour leurs mémoires de divers décors peints.

Palais de Vénus dans *Pygmalion*, appartements du roi dans *Cora*, ballet de *Télémaque*, *Orphée*.

Selon la coutume, Isabey dessinateur, touche 5 pour cent du montant des règlements soit 816 fr. 50 c.



Cléopâtre (opéra).
Portique d'Alexandrie.

[illegible] *Vierge du* [illegible] la Cour, le [illegible]

[illegible] la Cour aux [illegible]

[illegible]

Théâtre de la Cour aux Tuileries, 10 Février [illegible]

[illegible]
22, rue des Poulies.

[illegible]
On réduit à 1187 francs.

ISABEY.

[illegible] la Cour, le Jeudi 4 Jan-
[illegible]

[illegible]

[illegible]

Il demande 9[illegible] francs.
On réduit à 73[illegible] francs.

ISABEY

[illegible], opéra de Méhul, créé à l'Opéra, le 15 Février 1791, fut donné à la Cour [illegible]

9 Mars 18[illegible]

[illegible]

9 Mars [illegible]

[illegible] le Soleil [illegible] de Guidot, peint[illegible]

On réduit [illegible]

On remet [illegible] francs à MM. Ciceri et Gigun, peintres d[illegible]
[illegible] leurs mémoires de divers décors peints.

[illegible]

N° 4

un trône
[illegible]
figure —

pour servir
de temple —
[illegible]
[illegible]
Bacchantes



Télémaque, ballet repris à l'Opéra, le Vendredi 20 Juillet 1810. *Orphée*, opéra de Glück, non joué alors.

25 Mai 1810.

Isabey est payé 4000 francs par an comme dessinateur du Cabinet, touche par mois 333 fr. 33 cent.

Archives Nationales.
O[2] 39

Théâtre de la Cour aux Tuileries, 17 Janvier 1811.

Mémoire de serrurerie pour le théâtre de la Cour fait par Mignon, serrurier des théâtres de la Cour sous les ordres de M. Isabey, dessinateur du Cabinet pendant l'année 1809.

Il demande 3054 fr. 20 c.
Isabey accorde 2509 fr. 61 c.
Le Comité consultatif donne 2483 fr. 50 c.

Théâtre de la Cour aux Tuileries, 6 Mars 1811.

Maison de l'Empereur, Service du grand Chambellan. Mémoires des ouvrages de menuiserie d'après les dessins de M. Isabey, dessinateur du Cabinet, par Bouillier menuisier, 18 rue Coquenard.

Il demande 1295 francs.
Isabey accorde 886 fr. 93 c.
Le Comité consultatif donne 869 fr. 13 c.

Théâtre de la Cour aux Tuileries, 6 Mars 1811.

Mémoires de menuiserie pour les décors de la *Vierge du Soleil*, par Bouillier, menuisier, 18, rue Coquenard, d'après les dessins de M. Isabey, etc...

Il demande 1368 fr. 15 c.
Isabey accorde 948 fr. 93 c.
Le Comité consultatif règle à 854 fr. 86 c.

Théâtre de la Cour aux Tuileries, 18 Juillet 1811.

Décorations pour l'Opéra seria *Didon*, de Paër, par Matis et Desroches, peintres décorateurs place d'Iéna 22, d'après les dessins de M. Isabey, etc.

Ils demandent 3053 francs.
Isabey accorde 2250 francs.
Le Comité consultatif règle à 2259 francs.
Isabey touche pour son règlement de mémoire 112 fr. 95 c.

Le premier acte de la *Didon*, de Paër, paroles de Métastase, fut joué à la Cour, le 16 Juin 1811 et il fut donné en entier, toujours sur le théâtre de la Cour, le 31 Janvier 1812. Le *Journal de l'Empire* du 2 Février 1812 en parle en ces termes :

« On a représenté avant-hier sur le théâtre de la Cour, au palais des Tuileries, en présence de Leurs Majestés, l'opéra italien de *Didon*, le spectacle était magnifique. La musique est de la composition de M. Paër, directeur des spectacles de la Cour, les danses ont été exécutées par les premiers artistes de l'Académie impériale, sous la direction de M. Gardel, maître des ballets de Sa Majesté. »

le 5 Septembre 1811.

Au théâtre du Trianon, représentation pour la fête de la St. Louis le 25 Août 1811. Décoration pour la campagne agréable, par Matis peintre décorateur, rue du Dragon 14.

Il demande 452 francs.
Isabey règle à 400 francs.
Isabey touche pour son règlement de mémoire 20 francs.

Le 25 Août 1811, il y eut cercle dans les appartements du grand Trianon et ensuite on joua sur le théâtre de ce petit château, une comédie intitulée *les Projets de Mariage* et une pièce de circonstance composée par M. Chazet qui fut très goûtée. Le soir du mariage civil de Napoléon et de Marie-Louise, le 1er Avril 1810, on avait donné, sur le théâtre de la Cour à Saint-Cloud, *Iphigénie en Aulide*, de Glück. Tandis que lors de la fête du 23 Juin 1811, célébrée en l'honneur du roi de Rome, au château de Saint-Cloud, on représenta le soir, sur un théâtre improvisé dans les bosquets du parc réservé, *la Fête du Village*, opéra-comique dont la musique était de Nicolo et les ballets composés par Gardel. Isabey s'occupa, ainsi qu'il en avait mission, de toutes les solennités qu'il plaisait à Napoléon d'ordonner et la tête de chapitre qui commence ces pages, provenant d'une esquisse d'Isabey, doit se rapporter à une décoration exécutée pour une de ces festivités. Il est certain que sous le règne de Napoléon Ier, toutes les fêtes furent réglées et dirigées par Isabey et il est fâcheux qu'il ne soit pas resté plus de documents reproduisant les fantaisies nombreuses de notre artiste, qui, toujours rempli d'invention, d'ingéniosité, avait aussi la capacité, l'intelligence et le talent voulu pour rendre tous les effets que son imagination féconde lui suggérait en abondance.



Vue de la Manufacture de Porcelaine de Sèvres

CHAPITRE VII

Activité à la Manufacture de Sèvres.



BRONGNIART, directeur de la manufacture de Sèvres pendant quarante sept ans, a par ses notes tenues au jour le jour et avec une extrême minutie, facilité nos recherches quant à la carrière d'Isabey, comme peintre de porcelaine; s'il n'avait pas eu l'ordre remarquable et le soin, si rare à cette époque, de tout garder et de tout classer : commandes, correspondances, demandes et réponses, nous n'aurions aucun moyen de connaître ce que notre peintre produisit à la manufacture impériale de Sèvres, ensuite manufacture royale. Le travail qu'Isabey livra à la manufacture peut être divisé en trois parties ; d'abord ses débuts et essais, avec l'assiette où il peint le portrait de l'impératrice Joséphine, et qui donne à Brongniart l'idée de lui confier d'autres travaux et l'exécution de la table des maréchaux. On avait eu, à cause des dimensions inusitées de la plaque, formant le dessus de la table, les plus grandes difficultés pour la fabrication de cette porcelaine; ce n'est que la quatrième cuisson qui réussit, sans aucune fente, ni coups de feu, ni boursouflure et qui donna une plaque abso-

lument nette et plate sur laquelle Isabey put commencer son travail. L'Empereur avait fait cette commande en 1806; nous voyons par les lettres de Brongniart qu'au printemps 1808 seulement, Isabey se mit à la peinture; ce n'est qu'au mois d'Octobre 1810 qu'elle fut terminée. La table des maréchaux figura en Novembre au Salon de peinture et après trouva sa place dans la grande galerie du Louvre. La seconde période des travaux d'Isabey à Sèvres se rapporte au secrétaire que désirait Napoléon, pour lequel Isabey fit différents projets et qui ne plut pas à l'Empereur, si bien qu'un changement fut décidé et il ordonna une table avec les portraits de la famille impériale; mais nous ne croyons pas qu'elle fut ébauchée; il n'en reste aucun dessin; les cuissons pour la porcelaine furent recommencées nombre de fois; le 23 Septembre 1813 Brongniart rencontra Isabey, l'informa qu'une plaque était enfin réussie, et le 25 Novembre, Isabey écrivit à Gérard le chef d'atelier pour fixer l'ajustement de la table. On voit qu'il n'allait pas vite en besogne, son activité embrassait trop de choses pour qu'il put les terminer vivement; l'Empereur abdiqua et partit pour l'île d'Elbe avant que la table fut seulement esquissée. Enfin la troisième période des travaux d'Isabey, à Sèvres, nous amène à l'année 1817; il peint alors à la sépia le déjeuner dont nous reproduisons les six assiettes. En Décembre de cette même année, il avait livré un vase Médicis dont le dessin a été perdu. La porcelaine, étant matière bien fragile, il est vraiment dangereux de confier des œuvres d'art à la merci d'un choc, d'un mouvement brusque, d'un heurt quelconque.

Dans le volume « France » publié par Lady Morgan en 1830, elle raconte sa visite à Sèvres pendant l'hiver et elle déplore aussi la disparition probable de ces beaux objets :

« Le directeur de la manufacture de Sèvres, M. Brongniart, nous accueillit avec la même politesse que lorsque nous y fûmes présentés par notre ami Denon en 1817, nous causâmes beaucoup de cet ami si regretté et des améliorations qui s'étaient faites dans un art auquel il prenait tant d'intérêt. Parmi d'autres beaux ouvrages, dont plusieurs étaient d'Isabey, nous remarquâmes l'entrée d'Henri IV d'après Gérard, par Mme Jacquotot. Nous éprouvâmes de nouveau l'impression pénible à la vue d'ouvrages d'art si éminents, appliqués à des sujets si fragiles. »

Vivant Denon, que nous retrouvons si souvent dans ce livre, a marqué par son esprit primesautier et son goût intelligent; il venait de mourir en 1825. L'idée de la colonne Vendôme, élevée avec les canons pris sur les Russes et les Autrichiens, vient de lui; et il inspira à Napoléon plusieurs mesures fort utiles pour les musées nationaux; c'est lui aussi qui désigna les différentes peintures transportées au Louvre après les victoires de l'Empereur et l'annexion à la France des divers pays conquis, tableaux que les alliés reprirent en 1816.

Le vase Médicis, que nous n'avons pu retrouver, était peut-être encore à Sèvres lorsque lady Morgan s'y rendit; bien informés, par les livres rendant compte des travaux de la manufacture, nous savons exactement ce qu'a produit Isabey et sauf la première assiette, ce vase, les essais pour la table des maréchaux et les différents modèles faits par Isabey et destinés à être copiés à Sèvres, nous ne savons pas ce que lady Morgan a pu voir à Sèvres en fait de peintures d'Isabey. Par la première

lettre d'Alexandre Brongniart, du 26 Août 1807, on remarquera qu'Isabey donnait des renseignements aux peintres de la manufacture de Sèvres, pour tous les personnages en costume de Cour, qu'ils avaient à peindre.

En Janvier 1812, l'Empereur commande un déjeuner (N° 7) très important avec tous les portraits des dames du palais, de Sa Majesté l'impératrice Marie-Louise. Brongniart écrit à chaque dame pour réclamer son portrait, devant figurer sur les tasses du service; plusieurs dames envoient à Sèvres les miniatures qu'Isabey avait peintes d'après elles. Mme de Canisy offre d'abord de prêter son portrait peint par Isabey, Mme de Luçay fait de même, voici la lettre de la comtesse de Lauriston, à M. Brongniart, directeur de la manufacture impériale de Sèvres :

Paris, 30 Août 1812.

J'ai l'honneur de recevoir votre lettre à la campagne, Monsieur; j'aurais eu le plaisir de vous répondre plus tôt, si je n'avais espéré trouver ici mon portrait en miniature fait par Isabey; probablement M. de Lauriston l'aura emporté ; j'en suis bien fâchée, puisque cela m'empêche de remplir votre désir aussi tôt que je l'aurais voulu, surtout étant à la campagne et ne venant que très rarement à Paris; mais cependant je vais m'en occuper. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec la plus parfaite considération.

Ctesse de Lauriston.

Pendant que la comtesse écrivait cette lettre, son mari le général de Lauriston se battait en Russie. L'empereur Napoléon, s'occupant de tout, étendait sa sollicitude jusqu'à la manufacture de Sèvres et critiquait chaque production malheureuse, qui ne marquait pas un progrès dans la marche ascendante de cet établissement, dont il désirait le succès aussi parfait que sous les rois ses prédécesseurs. A plusieurs reprises, il menace de faire fermer la manufacture si les œuvres d'art ne s'améliorent pas et si le style des formes et des peintures ne devient pas meilleur. Avant la direction de Brongniart, les compositions fournies par les artistes marquèrent un moment d'aberration ridicule, on représenta des scènes où les costumes antiques couvraient des héros modernes, des invalides drapés à la manière des grecs ou des romains, des médecins contemporains vêtus comme Hippocrate; on reproduisit même, après 1800, date de la nomination de Brongniart, Napoléon dans le costume des dieux de l'Olympe, sans aucun attribut! Isabey, pour ses compositions à Sèvres, eut le bon goût de rester franchement moderne, de peindre des scènes de la vie réelle, et des personnages vêtus ainsi qu'on les voit chaque jour; c'est ce que préférait l'Empereur qui, en Mars 1814, commande lui-même un déjeuner pour le roi de Rome, amusant et instructif à la fois, avec cartes géographiques, oiseaux, poissons, sujets d'histoire; chaque animal est désigné et le côté pratique est bien compris, de même que le côté artistique.

Suivons maintenant les débuts d'Isabey à Sèvres par les documents trouvés dans les archives de la manufacture; voici premièrement dans le registre de 1807 la première mention de son nom :

Registre des travaux à Sèvres. — M. Isabey.
Une assiette richement décorée avec le portrait de l'Impératrice. . . . . 250 francs.

M. Brongniart, directeur de la Manufacture Impériale de Sèvres à M. l'Intendant général de la maison de l'Empereur, M. Duroc, à Berlin.

Sèvres, 26 Août 1807.

Monsieur l'Intendant général,

Lorsque l'Impératrice vint visiter la manufacture, elle trouva peu ressemblants quelques portraits que nous avions faits de S. M. sur des tasses. Ces observations m'ont affermi dans l'opinion où j'étais déjà, qu'il valait mieux ne pas faire faire à Sèvres de portraits de l'Empereur et de l'Impératrice que d'en faire de médiocres; en conséquence je me suis décidé à suspendre leur exécution tant que je ne pourrais pas avoir des modèles très bien quant à la ressemblance. Je me suis adressé à M. Gérard que Sa Majesté m'a indiqué et il m'a promis un portrait à l'huile de l'Empereur et un de l'Impératrice; mais M. Gérard, étant d'ailleurs fort occupé, ne m'a pas encore remis ces modèles, malgré les demandes réitérées que je lui ai faites au moins une fois par semaine. M. Isabey, pendant cet intervalle, a eu la complaisance de venir à Sèvres et d'exécuter lui-même au milieu d'une assiette richement ornée un portrait de l'Impératrice. Ce portrait a parfaitement réussi, quoique ce soit la première fois que M. Isabey peigne sur porcelaine. Je compte, Monsieur, présenter ce portrait à l'Impératrice, j'ose espérer que vous voudrez bien approuver cette démarche, que je n'aurais point faite, sans vous consulter, si vous n'eussiez pas été à un aussi grand éloignement. M. Isabey, qui ne fait pas les portraits en miniature de Leurs Majestés à moins de 600 francs, ne veut rien pour celui-ci. Mais je désire reconnaître le service qu'il rend dans cette occasion à la manufacture, la grâce qu'il y a mise et les autres services qu'il nous rend journellement en nous donnant, sur les costumes des personnes de la Cour que nous avons à peindre, tous les renseignements que nous lui demandons. Je vous demande donc la permission d'offrir à M. Isabey un présent en porcelaine de 250 francs environ. Je ne puis lui donner cette porcelaine en payement du portrait qu'il a fait, parce qu'il faudrait que M. Isabey m'en donna une quittance, or cet artiste qui veut bien la faire pour rien, ne consentirait pas à reconnaître qu'il a reçu pour 250 francs de porcelaine en payement d'un portrait de l'Impératrice peint sur porcelaine, il n'a même pas connaissance du léger présent que je projète de lui faire. Du reste, Monsieur, ces présents faits à des artistes ou à d'autres personnes, pour services qu'on ne peut payer en argent, se sont faits de tous temps. Le succès que M. Isabey vient d'obtenir pour son coup d'essai en porcelaine me décide tout à fait à lui confier l'exécution de la table qui doit être composée des portraits des généraux de la Grande Armée, si comme je l'espère, nous pouvons convenir ensemble d'arrangements raisonnables pour le prix et pour le temps. Cette table coûtera plus cher à la manufacture, mais elle sera infiniment mieux et aura incomparablement plus de valeur, étant faite par un artiste de mérite et de la réputation de M. Isabey. Elle sera, j'ose le dire, une pièce unique et inappréciable. D'ailleurs il nous serait extrêmement difficile de nous procurer les portraits originaux des personnes qui doivent être placées sur cette table, M. Isabey les possède presque tous et a des moyens faciles de se procurer ceux qui lui manquent.

Je suis avec respect, etc.

Brongniart.

Maison de l'Empereur
Intendant général.

A Monsieur Brongniart, directeur de la Manufacture Impériale de Sèvres.

Berlin, 10 Septembre 1807.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez écrite le 26 Août et par laquelle vous m'informez que la manufacture se trouvant privée des portraits de Leurs Majestés, M. Isabey a eu la complaisance de se rendre à Sèvres et d'exécuter lui-même sur une assiette richement ornée, un portrait de l'Impératrice, qui a parfaitement réussi et dont il n'a pas voulu recevoir le payement.

Je vous autorise, en conséquence, comme vous me le proposez, à offrir à M. Isabey un présent de porcelaine de la valeur de 250 francs pour reconnaître le service qu'il a rendu en cette occasion à la manufacture et ceux qu'il lui rend journellement en vous donnant sur le costume des personnes de la Cour tous les renseignements dont vous pouvez avoir besoin. J'ai l'honneur de vous saluer.

Duroc.



Avant Projet de la table des Maréchaux.
Musée de Sèvres.

M. B[illegible] Manufac[illegible] Impé[illegible] M. l'Intend[illegible] général [illegible]reur, M. Duroc, à [illegible]

[illegible] 1807.

[illegible]endant général,

[illegible] la manufacture, elle trouva [illegible]ants [illegible] que nous [illegible] sur des tasses. Ces observations m'[illegible] [illegible]trais déjà, qu[illegible] faire à Sèvres de portraits de l'[illegible] et de l'[illegible]ratrice que d'en fa[illegible] conséquence je me suis décidé à susp[illegible]

[illegible]

adressé à M. Gérard qu[illegible] m'a indiqué et il m'a promis un portrait à l'huile [illegible] et un de l'Impératrice; mais M. G[illegible]rard, étant d'ailleurs fort occupé, ne m'a pas encore rendu ces modèles, malgré les demandes réitérées que je lui ai faites au moins une fois par semaine. M. Isabey, pendant cet intervalle, a eu la complaisance de venir à Sèvres et d'exécuter lui-même au milieu d'une assiette richement ornée un portrait de l'Impératrice. Ce portrait a parfaitement réussi, [illegible]

présent[illegible] marche[illegible]

[illegible]ment. M. Isabey, [illegible] ne veut rien pour celui-ci. [illegible] manufacture, la grâce qu'il y a mise [illegible]

[illegible]

artistes ou à d'autres [illegible]

[illegible] à fait à lui confier l'exécution de la table qui doit être composée des portraits des généraux de la Grande Armée, si comme je l'espère, nous pouvons convenir ensemble d'arrangements raisonnables pour le prix et pour le temps. Cette table coûtera plus cher à la manufacture, mais elle sera [illegible] mieux et aura incomparablement plus de valeur, étant faite par un artiste de mérite et de [illegible]putation de M. Isabey. Elle sera, j'ose le dire, une pièce unique et inappréciable. D'ailleurs il [illegible] extrêmement difficile de nous procurer les portraits originaux des personnes qui doivent [illegible] table, M. Isabey les possède presque tous et a des moyens faciles de se [illegible]

[illegible]

À M[illegible] Impériale de Sèvres.

[illegible]

J'ai reçu, Monsieur, [illegible] lettre que vous m'avez écrite le 26 Août et par laquelle [illegible] que la manufacture se trouvant [illegible] des portraits de Leurs Majestés, M. [illegible] sance de se rendre à Sèvres et d'exécuter lui-même sur une assiette [illegible] de l'Impératrice, qui a parfaitement réussi et dont il n'a pas voulu recevoir [illegible]

Je vous autorise, en conséquence, comme vous me le propos[illegible] sent de porcelaine de la valeur de 250 francs pour reconnaître le serv[illegible] sion [illegible] la manufacture et ceux qu'il lui rend journellement en vo[illegible] de la Cour tous les renseignements dont vous pouvez avoir besoin [illegible] salut[illegible]



Lettre de Brongniart à l'Intendant général Duroc.

Sèvres, 4 Février 1808.

Monsieur l'Intendant général,

J'aurais désiré que les travaux ordonnés par Sa Majesté en 1806 fussent plus avancés, mais la difficulté de ces travaux, les soins qu'il faut prendre pour les faire réussir, les accidents qui arrivent malgré les soins, la longueur de chaque partie de l'exécution des tables qui ne peut se faire que par une seule personne à la fois, la lenteur des artistes distingués que la manufacture emploie et que le gouvernement emploie aussi pour d'autres ouvrages, toutes ces causes réunies apportent des retards qu'on ne peut éviter. J'espère cependant que deux des quatre tables ordonnées par l'Empereur seront terminées cette année, si toutefois M. Pavant et M. Isabey, qui en sont chargés, ne se laissent pas détourner par d'autres occupations. J'espère aussi que deux des piédestaux des vases de la galerie de St. Cloud seront finis, etc.

Brongniart.

Les deux tables dont parle Brongniart et qu'il espère voir terminées sont la table des généraux de la grande Armée et celle des portraits de la famille impériale; on voulut ensuite de cette dernière faire un secrétaire dont nous reproduisons l'esquisse; puis on y renonça; et quoique la table des maréchaux ait causé des mécomptes à cause du sens circulaire des peintures, on revint pourtant à l'idée d'une table qui ne fut jamais achevée. L'empereur semblait affectionner ce genre de décoration, car il avait commandé deux autres tables, une des grands hommes de l'antiquité et l'autre des principales figures antiques du musée Napoléon.

Lettre de Brongniart à M. le maréchal Bessières.

Sèvres, 4 Février 1808.

Monsieur le Maréchal,

M. Isabey, dessinateur du Cabinet de l'Empereur, est occupé dans ce moment de l'exécution de la table en porcelaine ordonnée à la manufacture par S. Majesté et qui doit offrir les portraits des généraux commandant les sept corps de la grande Armée. Votre portrait, Monsieur le Maréchal, se trouvera sur cette table. M. Isabey désirerait avoir pour quelques jours celui qu'il a fait d'après vous, oserais-je vous prier ou de le lui faire remettre directement ou de le faire remettre au porteur de cette lettre qui est chargé par moi de le porter de suite à M. Isabey.

J'ai l'honneur, etc. Brongniart.

Même lettre écrite au maréchal Duroc, à la même date.

Lettre de Brongniart à S. A. S. le prince de Neufchâtel, maréchal Berthier.

Sèvres, 13 Mars 1808.

Monsieur le Maréchal,

L'Empereur a ordonné à la manufacture de faire une grande table sur laquelle seront peints, au centre, le portrait de S. M^{té} et autour, celui de chacun des généraux, commandant les sept corps de la grande Armée, celui du maréchal Berthier et ceux des deux principaux officiers de l'Empereur. Le portrait de V. A. S., Monsieur le Maréchal, est compris dans la liste qui m'a été remise par M. l'Intendant général pour l'exécuter fidèlement. Il serait nécessaire que vous voulussiez bien me confier l'un des portraits qui pourrait avoir été fait d'après vous et celui que vous trouveriez le meilleur. C'est M. Isabey qui est chargé de l'exécution de cette table; si vous voulez bien avoir la complaisance que je réclame de vous, vous pouvez faire remettre votre portrait au porteur de la présente, qui est chargé par moi de le porter à M. Isabey, à moins que vous n'aimiez mieux l'envoyer directement à cet artiste qui demeure rue des Trois Frères, N° 7. Comme nous devons exécuter cette table dans le plus bref délai, je serais très reconnaissant à V. A. S. Monsieur le Maréchal, de me faire donner une réponse aussitôt que possible.

J'ai l'honneur d'être, etc. Brongniart.

La même lettre fut écrite à tous les généraux dont Isabey n'avait point encore fait le portrait. Le 20 Août 1808 l'Empereur vint visiter la manufacture de Sèvres et on lui montre ce que les efforts de Brongniart ont pu obtenir, car il critique sévèrement toutes les productions des dernières années; il s'informe aussi de la table des maréchaux et des autres commandes.

Le *Journal de l'Empire* du 8 Août 1810 relate que :

« M. Isabey, l'un de nos meilleurs peintres en miniature vient d'exécuter une table en porcelaine de Sèvres. L'Empereur est placé au centre de la table dans le disque d'un soleil en or dont chacun des rayons répand sa lumière sur un des portraits des maréchaux de l'Empire. Cette table est destinée à orner le salon de l'Impératrice dans un des palais impériaux. »

Lettre de l'Intendant général comte Daru, à M. Brongniart, administrateur de la Manufacture impériale de Sèvres.

Paris, 26 Octobre 1810.

Sa Majesté désire, Monsieur, que la table des maréchaux, exécutée à la manufacture de Sèvres, soit placée d'abord aux Tuileries, afin qu'on puisse la voir; dès que Sa Majesté l'aura vue et avant la fin de l'exposition, on pourra la faire mettre au Salon. Je vous engage en conséquence à faire les dispositions convenables pour remplir les intentions de Sa Majesté.

J'ai l'honneur de vous saluer, etc.

Daru.

Ce sont les seuls documents que nous avons découverts à la manufacture nationale de Sèvres, à propos de cette fameuse table des maréchaux, qui est restée unique comme dimensions parmi les produits de cet établissement; malheureusement dans les diverses vissicitudes qu'elle a traversées, à la suite d'un choc, elle a été fêlée et une fente presque imperceptible la partage en deux; ce qui n'est pas étonnant vu que la porcelaine mesure environ un mètre de diamètre. On voit au milieu de la table Napoléon assis sur un trône d'airain, revêtu du costume impérial, tenant d'une main le globe du monde et de l'autre le sceptre. Ce trône est entouré de coussins de velours bleu, l'Empereur repose les pieds sur un coussin de même étoffe, le manteau impérial est de brocard rose groseille brodé d'or, la robe blanche, une large bande d'hermine entoure le manteau et forme pèlerine par devant. Napoléon est couronné de lauriers d'or, sa tête hiératique se détache sur un ciel couchant, qui devient peu à peu d'un bleu très pâle sur les côtés du tableau. Autour du médaillon central treize larges rayons d'or s'écartent sur lesquels sont inscrits en relief les noms triomphants des batailles gagnées par l'impérial héros et ses généraux : Presbourg, Austerlitz, Brünn, Inspruck, Vienne, Diernstein, Linz, Branau, Augsbourg, Ulm, Elchingen, Memmingen, Wertingen; les mêmes sont inscrits sur la colonne Vendôme. Entre chaque rayon, on remarque des torsades de lauriers et les treize médaillons avec les portraits de :

Bernadotte, prince de Ponte Corvo (plus tard roi de Suède).
Joachim Murat, roi de Naples.
Alexandre Berthier, prince de Neufchâtel.
Lannes, duc de Montebello.
Duroc, duc de Frioul.
Caulaincourt, duc de Vicence.
Marmont, duc de Raguse.
Davoust, duc d'Auerstadt, prince d'Eckmühl.

Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa.
Bessières, duc d'Istrie.
Mortier, duc de Trévise.
Soult, duc de Dalmatie.
Augereau, duc de Castiglione.

Le dessus de la table repose sur une colonne également en porcelaine, ornée de cinq figures allégoriques blanches, genre biscuit en relief sur fond d'or, représentant : la Guerre, la Victoire, l'Abondance, la Renommée, l'Histoire. Ces figures furent



Table des Maréchaux.
Appartient au Prince de la Moskowa.

dessinées par Bosio et le plan général de la table composé par Percier, qui reçut 240 francs pour son travail. Les portraits peints par Isabey lui furent payés en différents acomptes, comme nous le verrons plus loin, neuf mille francs en tout ; les ornements d'or furent exécutés par les peintres de la manufacture de Sèvres, spécialistes pour les travaux d'or en relief sur porcelaine, très à la mode à cette

époque, c'étaient Boullimier, Philippine et Moreau. Thomire s'occupa des bronzes du socle, formant large bordure avec palmettes, entre lesquelles se voient des groupes de trois myosotis stylisés; la plaque est enserrée par un bandeau en bronze, doré également, formé de branches de chêne et de laurier entrecroisées de fers de lances, tandis que de distance en distance des couronnes entourent la croix de la Légion d'honneur. Thomire reçut 4000 francs pour ce travail.

La table des maréchaux revint à 30.500 francs net à la manufacture de Sèvres, qui la vendit 35.000 francs à l'Empereur; nous avons relevé toutes ces sommes dans les registres de la manufacture. On a dit que Napoléon, très satisfait, accorda à Isabey sur sa cassette particulière une pension annuelle de 6.000 francs; ceci n'est pas exact, l'Empereur lui fit peut-être un cadeau à cette occasion, pour lui marquer sa satisfaction, mais ce fait non plus n'est pas prouvé.

Nous donnons également ici la reproduction d'un avant-projet de la table des maréchaux qui a été conservé au musée de la manufacture et qui ne fut pas exécuté tel quel; les ornements d'or diffèrent un peu de ce qu'ils seront dans le projet définitif et nous y voyons aussi le portrait de Murat en profil, coiffé d'une toque bleu royal avec panache de plumes blanches, manteau de velours bleu et rabat de dentelle; ensuite tous les portraits seront exécutés de face et tête nue. La table des maréchaux, jusqu'en 1816 resta dans la grande galerie du Louvre; puis, par ordre de Louis XVIII, que ce monument élevé à la gloire de ses ennemis, gênait en tous points, elle fut enlevée du Louvre et cédée à M. Frochon, marchand de curiosités et d'objets d'art. M. des Escures, secrétaire d'état au ministère de l'intérieur, traita avec M. Frochon qui prit la table et donna en échange un certain nombre de bronzes antiques destinés au musée du Louvre. M. Frochon avait l'intention de couper la table en morceaux, afin de vendre à la famille de chacun des maréchaux le portrait qui l'intéressait; Isabey apprenant qu'on voulait mutiler son œuvre, s'adressa à son ami, M. Marcel de Serres, ingénieur connu qui fut envoyé avec Vivant Denon en 1808 à Munich pour étudier l'art lithographique près de Senefelder; et M. de Serres en fit l'acquisition pour 60.000 francs. Plus tard le roi Louis Philippe fit offrir au propriétaire de la table par M. Cavé, chef de la division des beaux-arts la somme de 50.000 francs qu'il refusa. Voici la lettre qui le prouve :

Ministère de l'Intérieur.

Paris, 4 Août 1834.

J'atteste, à qui il appartiendra, qu'il y a environ un an, j'ai, par ordre de Monsieur le Ministre du commerce, appelé dans mon cabinet, M. de Serres, propriétaire de la table dite des maréchaux, que M. de Serres s'est présenté devant moi avec M. Gaudy; qu'ils ont fixé le prix de la dite table à cent cinquante mille francs; je leur ai répondu que ce prix était trop élevé; que la situation du budget des beaux-arts ne permettait pas de traiter pour cette somme; qu'il n'y aurait lieu d'entrer en arrangement que dans le cas où ces messieurs réduiraient leurs prétentions à cinquante mille francs. Je savais, qu'intérêts compris, la table des maréchaux avait à peu près coûté cette somme; M. Rolland de Courbonne qui en avait été antérieurement dépositaire, et que j'avais exprès consulté la veille, m'avait donné ce renseignement.

Le chef de la division des beaux-arts,

CAVÉ.



Projet de secrétaire pour Napoléon Ier.
Musée de Sèvres.

[illegible] ine et Moreau. [illegible]

[illegible] a plaque est enserrée par [illegible] de chêne et de laurier en [illegible] ix d [illegible] 000 francs pour ce travail.

La table des [illegible] à 30.500 francs net à la manufact [illegible] eur ; nous avons relevé toutes ces [illegible] les registres de la [illegible]. On a dit que Napoléon, très satisfait, [illegible] à Isabey sur sa cassette particulière une pension annuelle de 6.000 francs ; ce [illegible] n'est pas exact. l'Empereur lui fit peut-être un cadeau à cette occasion, pour lui marquer sa satisfaction, mais ce fait non plus n'est pas prouvé.

[illegible] d'un avant-projet de la table [illegible] ne fut pas [illegible]

[illegible] la famille de chacun des maréchaux le portrait qui l'intéressait : Isabey apprenant qu'on voulait mutiler son œuvre, s'adressa à son ami, M. Marcel de Serres, ingé- [illegible] le roi Louis Philippe fit offrir au propriétaire de la table [illegible] des beaux-arts la somme de 30.000 francs qu'il [illegible]

[illegible]

Paris, 4 Août 1834.

[illegible] j'ai, par ordre de Monsieur le Ministre [illegible] propriétaire de la table dite des maréchaux [illegible]

[illegible] francs. Je savais, qu'intérêts compris, la table des maréchaux avait [illegible]

[illegible]



Vers ce moment M. de Serres fit faire de la table une gravure que nous citons au n° 30 de notre catalogue, sur laquelle il donne son adresse rue de l'Echiquier n° 40. Voici une lettre qui va nous raconter les péripéties subies par cette pauvre table de 1834 à 1863. M. de Serres est mort et sa veuve, voulant tirer parti de cette œuvre d'art, écrit à l'empereur Napoléon III à la date de 1863 :

A S. M. l'empereur Napoléon III, supplique de Mme veuve de Serres.

Sire,

En 1816, Isabey vint prévenir M. de Serres que l'on était sur le point de vendre séparément chacun des médaillons composant la table des maréchaux ; M. de Serres, pour éviter la mutilation de ce monument national, en fit l'acquisition. En 1834, le gouvernement de 1830 en offrit à M. de Serres 50.000 francs, ainsi que l'atteste la lettre de M. Cavé, alors directeur des beaux-arts, que j'ai conservée. M. de Serres répondit qu'elle lui avait coûté au-delà de cette somme en 1816. En 1839 M. de Serres, contraint par des revers de fortune, la transporta à Londres, où il l'a mise en loterie. Cette loterie n'ayant pas couvert ses frais, ainsi que les droits d'entrée en Angleterre, avancés par les frères Tussaud, la table leur resta en gage jusqu'en 1861.

Aujourd'hui Mme veuve de Serres est heureuse de mettre sous les yeux de S. M. Napoléon III, ce monument national et s'en remet à sa justice.

Quittance de M. Joseph Tussaud à Londres, donnée à M. Charles de Serres.

Je reconnais avoir reçu de M. Charles de Serres, et de ses deniers personnels, la somme de 2193 fr. 75 c. pour le remboursement complet de toutes les sommes que j'ai avancées à M. de Serres père et à sa famille, et pour solde de tout compte.

Au moyen de quoi je n'ai plus aucun droit sur la table dite des maréchaux de Napoléon Ier qui m'avait été remise en nantissement par M. de Serres père.

Fait à Londres, le .. 1861.

2193 fr. 75 c.
plus 37 fr. 50 c. avancés à Mlle de Serres, lors de son départ.
Total : 2231 fr. 25 c.

Signé : Joseph Tussaud, Michel, W^m O'Brien.

Chacun sait que Tussaud (et successeurs) à Londres possède une galerie des célébrités du jour, poupées de cire reproduites avec une vérité très réaliste et habillées de vêtements aussi conformes que possible, à ceux qu'elles doivent représenter ; c'est donc dans ce musée des défroques fastueuses ou criminelles que la table des maréchaux trouva asile pendant 22 ans.

L'empereur Napoléon III remit à M. de Nieuwerkerke, surintendant aux beaux-arts, la supplique de Mme de Serres, et nous pouvons supposer ce que fut la réponse par cette nouvelle lettre de Mme de Serres à M. de Nieuwerkerke :

Mme veuve de Serres à M. de Nieuwerkerke, surintendant aux Beaux-Arts en 1863.

Monsieur le Directeur,

Ma famille persiste à croire que la table des maréchaux ne peut être considérée, en 1863, comme un objet démodé et estimé au-dessous de son prix de revient à la manufacture de Sèvres. Après avoir déclaré le prix de 50.000 francs auquel a été sauvé ce monument et qu'elle a refusé du gouvernement de 1830, en 1834 (comme vous avez tenu dans vos mains la preuve écrite et signée de M. Cavé), ma famille, dis-je, ne peut accepter les 18.000 francs que vous lui offrez, sans se rendre indigne de votre estime et de l'intérêt qu'a bien voulu lui témoigner M. le prince de la Moskowa.

En conséquence, Monsieur le Comte, je suis chargée par ma famille de vous dire qu'elle est

prête à recevoir la table à partir d'une heure, le jour qu'il vous plaira de l'envoyer à son adresse, Faubourg St. Denis 76.

Veuillez agréer, Monsieur le Comte, etc.

M[me] veuve DE SERRES.

Le prince de la Moskowa avait bien voulu recommander la famille de Serres à l'empereur Napoléon III, mais M. de Nieuwerkerke trouvant les prétentions de M[me] de Serres exagérées, il ne put y avoir de suites aux pourparlers et M[me] de Serres écrit au prince de la Moskowa :

M[me] de Serres à Monsieur le prince de la Moskowa en 1863.

Monsieur le Prince,

Je viens au nom de ma famille et au mien, vous remercier de l'intérêt que vous avez bien voulu nous témoigner en mettant sous les yeux de l'Empereur la table dite des maréchaux. Seulement je crois de mon devoir de vous faire connaître ma réponse à M. de Nieuwerkerke, afin que vous puissiez juger par vous-même de la conduite de ma famille qui vous prie, Monsieur le Prince, de croire à sa gratitude envers vous et de bien vouloir agréer avec ses sincères remerciements, l'assurance, etc.

M[me] veuve DE SERRES.

Les années passent et la famille de Serres désirant toujours vendre « ce monument » comme ils l'appellent, qui représente pour eux un grand capital, offre au ministre d'État, de prêter la table des maréchaux, à l'exposition, que le gouvernement organise au château de la Malmaison, sous le patronage de l'impératrice Eugénie, des objets se rapportant au règne de Napoléon I[er], et qui eut lieu pendant l'exposition universelle de 1867. Voici la lettre par laquelle la commission qui dirige cette exposition accepte ce prêt :

Ministère d'État.
Cabinet du Ministre.

A Madame veuve de Serres, 76, rue du Faubourg St Denis, Paris.

Paris, 6 Avril 1867.

Madame,

J'ai l'honneur, par ordre de M. le général comte Lepic, Président de la commission chargée d'organiser à Trianon et à la Malmaison une exposition rétrospective, de vous informer que la commission accepte avec reconnaissance votre offre de lui communiquer la table historique dont vous lui avez envoyé la notice. L'administrateur du mobilier de la couronne, M. Williamson, 103, Quai d'Orsay, est chargé de faire prendre cette table chez vous, et de vous en donner récépissé. Elle vous sera rendue après l'exposition pendant laquelle, elle sera gardée et conservée par les soins et sous la responsabilité de l'administration du mobilier de la Couronne.

Veuillez agréer, Madame, l'assurance de ma haute considération.

M. DE LESCURE.
Secrétaire de la commission.

Pendant l'exposition qui eut lieu à la Malmaison, la table fut installée dans la galerie du rez-de-chaussée de ce château. Ici se place une lacune que nous avons tâché de combler de notre mieux ; parmi les aventures survenues à cet objet d'art, ce n'est pas la moins curieuse. M[me] veuve de Serres finit par vendre cette fameuse table à M. Brooks, marchand de tableaux à Londres, 106 New Bond Street ; pour quelle somme, nous ne savons ; les livres de cet honnête commerçant n'ayant jamais existés

et sa fin ayant été misérable, vu qu'il est mort, enterré aux frais de la commune où il est décédé, non loin de Londres. En 1877 ce M. Brooks profita du décès de sa femme arrivé à Paris, pour faire vendre à l'hôtel Drouot les 16, 17 et 18 Avril 1877, Salles nos 1 et 2 par les soins de MM. Charles Pillet et Haro, une collection de tableaux qui, soi-disant, formaient une galerie célèbre à Londres et qui n'étaient que le résultat de ses achats successifs ; parmi des tableaux des écoles flamande, hollandaise, anglaise,



Pied de la table des maréchaux.
Appartient au Prince de la Moskowa.

et de quelques statues, on fait passer aux enchères la table des maréchaux qui est achetée pour 26.300 francs par Mme Maxime Wey, née Isabey, la fille unique du dernier mariage de notre peintre ; elle demeurait alors 6, place Laborde. En recherchant ce qu'était devenu M. Brooks après cette vente, afin de connaître le prix qu'il avait donné de la table à Mme veuve de Serres, dont la descendance a disparu, nous avons appris que pendant son séjour à Paris, il commit plusieurs irrégularités qui firent rechercher ses origines et l'on découvrit, qu'ancien forçat, il avait dû subir différentes métamorphoses. Il avait été condamné pour avoir avalé à plusieurs

reprises des traites dont il avait à effectuer le paiement et qui, par ce mode inusité, disparaissaient sans laisser de trace. Enfin le 24 Mai 1881, Mme Maxime Wey meurt d'une manière dramatique et lègue cette œuvre de son père, qu'elle avait été heureuse de voir rentrer dans sa famille, avec beaucoup d'autres peintures et études intéressantes de notre artiste, ainsi que toute sa fortune, à son amie Mme Rolle. Cette dernière a vendu il y a six ans au prince Napoléon Ney de la Moskowa la table des maréchaux, ainsi qu'en fait foi le document suivant :

Reçu pour le prix de la table des maréchaux que j'ai vendu à M. le prince de la Moskova la somme de quarante mille francs.

M. Rolle.

Paris, le 28 Novembre 1903.

Nous continuerons, grâce aux documents de la manufacture de Sèvres, le récit des faits et gestes d'Isabey dans cet établissement :

L'Intendant général comte Daru, à M. Brongniart, directeur de la Manufacture impériale de Sèvres.

Vienne ce 23 Mai 1809.

Vous m'avez exposé, Monsieur, qu'il importait, à la sûreté de la caisse de la manufacture, de la transporter de l'atelier des peintres dans le bureau du caissier. Ce changement laissera libre une pièce attenante à l'atelier de peinture. Il nous paraît utile de la disposer de manière à la rendre propre à l'habitation momentanée des peintres occupés extraordinairement aux travaux de la manufacture. Vous y avez envisagé l'avantage de faire peindre à Sèvres même les tables et les vases qu'il a fallu transporter jusqu'à présent à Paris et qui courent nécessairement quelques risques dans le trajet. M. Raymond avait compris dans son premier devis l'arrangement de cette pièce, M. Isabey, destiné à l'occuper pendant le cours de cette année, vous ayant proposé d'y établir un entresol afin de se ménager un atelier, une chambre et un cabinet, vous avez estimé que cette dépense excéderait 1000 francs et vous avez conclu un traité avec lui. Par ce traité il s'engage d'arranger complètement la pièce, conformément au plan qu'il a fait, d'y faire toutes les dépenses de menuiserie, de serrurerie, vitrerie, papiers, peintures, moyennant la dite somme de 1000 francs, à ne changer ni enlever aucun de ces objets, sauf les meubles qu'il aura apportés et à céder le local à l'instant même qu'il cessera de travailler dans la manufacture.

J'approuve, Monsieur, le traité conclu entre vous et M. Isabey, mais sous la condition que M. Raymond surveillera les travaux et qu'aucun payement n'en sera effectué qu'après que les travaux en auront été définitivement reçus par cet architecte.

Recevez, Monsieur, les assurances, etc.

Daru.

Correspondance échangée entre J. B. Isabey, peintre et M. Alexandre Brongniart, directeur de la manufacture impériale de Sèvres, à propos du secrétaire avec les portraits de la famille impériale que l'Empereur avait commandés en Février 1811.

Isabey à Brongniart.

Paris, 16 Mars 1811.

Monsieur,

Je vous prie de me rendre le service de me laisser l'original que je viens de faire pour vous *(certainement un portrait de l'Empereur)*. Permettez que je vous dise pourquoi. Je viens de recevoir une lettre qui, comme vous le verrez est très pressante. Le portrait que je viens de vous faire est chez M. Aubry, pour le voir vous pourrez vous présenter chez lui ; celui que j'ai fait à Compiègne

Assiette du Musée de Hambourg.

[illegible] des traites [illegible] Enfin le 24 Mai [illegible]
d'une manière [illegible] cette œuvre de [illegible]
heureuse [illegible], avec beaucoup d[illegible]
[illegible] toute sa fortune, à [illegible]
Cette dernière a [illegible] au prince Napoléon Ney [illegible]
[illegible] des maréchaux [illegible] le document suivant :

Reçu pour le prix de [illegible] des [illegible] que j'ai vendu à M. le prince de [illegible] la somme de quarante mille francs.

[illegible]

Paris, le 28 Novembre 1803.

[illegible]

M. Isabey, [illegible] vous avez proposé [illegible]
[illegible] dépense excédait 1000 francs et vous avez conclu un traité avec lui. Par ce traité [illegible] d'arranger complètement la pièce, conformément au plan qu'il a fait, d'y faire toutes les dépenses de menuiserie, de serrurerie, vitrerie, papiers, peintures, moyennant la dite somme de 1000 francs, [illegible] aucun de ces objets, sauf les meubles qu'il aura apportés et à [illegible] qu'il cessera de travailler dans la manufacture.
[illegible] conclu entre vous et M. Isabey, mais sous la condition [illegible]
[illegible] par cet architecte [illegible]

[illegible] peintre et M. Alex[illegible]
[illegible]
avec les portraits de la famille impériale [illegible] l'Empereur [illegible]

Isabey à Brongniart.

Monsieur,
Je vous prie de me rendre le service de me laisser [illegible]
[illegible]
[illegible], pour le voir vous pourrez vous présenter [illegible]


La Fenaison

est chez un autre élève et celui qui est en pied est au trait pour la gravure, afin qu'il soit libre lorsque j'irai à Sèvres ; d'autant plus que je commencerai par la grande plaque et qu'il me faudra d'abord les deux portraits en pied de l'Empereur et de l'Impératrice pour composer la table du secrétaire. Si je me hâte de livrer les sept portraits qu'on me demande, c'est afin d'aller plus tôt à Sèvres. Pardonnez tout mon bavardage. J'ai à cœur vis-à-vis de vous de ne dire jamais que la vérité, comme lorsque je vous affirme, Monsieur, que j'ai pour vous la plus parfaite estime.

Isabey.

Isabey à Brongniart.

16 Mars 1811.

Monsieur,

Je m'engagerai à peindre le secrétaire que vous me demandez à autant de feux qu'il en sera nécessaire pour sa perfection et aussi vite qu'il me sera possible aux conditions ci-après :

Premièrement. — Que vous me fournirez tous les portraits qui le composent sans que j'aye à m'occuper de les chercher moi-même, bien entendu que tous ceux que j'ai peint, je les ferai d'après moi.

Il y a 20 médaillons de 3 pouces de diamètre à 600 francs pièce.	12.000 francs.
Le tableau du milieu qui porte 18 pouces sur 20 composé de deux figures de 10 pouces de haut, représentant l'Empereur et l'Impératrice debout devant le trône, la richesse qu'exige cette composition pour ce.	8.000 francs.
(Un pouce est de 4 cent. 1/2).	
Total.	20.000 francs.

Laquelle somme me sera payée suivant, savoir :

Mille francs le jour où je commencerai de peindre. Et mille francs par mois jusqu'à la fin de l'ouvrage. S'il arrivait que je l'aye terminé avant 20 mois, la somme qui resterait me serait payée le mois qui suivrait la terminaison.

Voilà, Monsieur, mes prétentions. J'ai l'honneur de vous saluer.

Réponse, s'il vous plaît.

Isabey.

Brongniart écrit à Isabey le 22 Mars 1811 qu'il ne peut pas entrer en discussion avec lui, mais qu'il ne croit pas devoir dépasser 16.000 francs pour les vingt portraits de la famille impériale et les deux portraits en pied de l'Empereur et de l'Impératrice ; qu'il ne peut faire aucun paiement d'avance, qu'il ne donnera de l'argent qu'en raison de la valeur de *l'ouvrage fait*.

Isabey à Brongniart,

Paris, 24 Mars 1811.

Monsieur,

Je ne puis accepter votre proposition, mon dernier mot est de 18.000 francs. Veuillez me répondre, s'il vous plaît, le plus tôt possible, si vous acceptez ou refusez. Cela me déterminera à entreprendre un ouvrage qui me sera plus lucratif et qui, par le premier payement qui est d'un thiers payé d'avance, me mettra à même de faire ceux que j'entreprends pour mon compte ; il est vrai que les personnes avec lesquelles je traite ont une entière confiance en moi et n'attendront pas que j'aye gagné mon mois pour me le payer, par la raison que lorsqu'on traite avec Isabey, soit le gouvernement ou un particulier, ils doivent avoir confiance entière, sinon Isabey n'entreprend rien.

Vous savez, Monsieur, que le mode de payement sera un obstacle s'il n'est fait comme je vous l'ai proposé, car j'espère bien n'être pas 18 mois à faire cet ouvrage. Si par d'autres occupations qui ne me seraient pas demandées par vous, je cessais de travailler au secrétaire, certainement je ne devrais pas être payé, mais cela n'arrivera pas, car, comme il y aura 5 morceaux de porcelaine, il y en aura toujours au moins un sur lequel je pourrai travailler. Je n'aurais pas fait cette propo-

sition pour la table. D'après ce, Monsieur, si vous ne pourrez jamais donner d'argent qu'en raison de l'ouvrage fait, nous ne ferons pas affaire ensemble.

Cela ne m'empêchera pas, Monsieur, d'être le plus dévoué de vos serviteurs et celui qui vous porte le plus de considération.

Isabey.

Brongniart répond qu'il ne peut accorder aucune avance, vu qu'il lui faudrait une autorisation spéciale et qu'il ne peut s'engager à payer comptant que le travail complètement terminé; qu'il désire d'ailleurs voir Isabey et lui parler le surlendemain 29 Mars 1811. Evidemment leur conversation aboutit, puisque le 24 Avril 1811 Isabey écrit à Brongniart :

Le secrétaire est dans les mains d'un expéditionnaire qui passe à l'encre tous les détails; il n'est pas chez moi, et je ne puis vous répondre où il en est. J'en aurai nouvel demain matin. J'irai à Sèvres Samedi soir, mais, hélas, vous n'y êtes pas. J'y travaillerai Dimanche toute la journée. Si vous voulez charger Gérard *(chef d'atelier et peintre à Sèvres)* de me faire voir la grande épure, ou si par un heureux hasard, vous reveniez dîner à Sèvres Dimanche, nous aurions une heure à causer. Demain il m'est de toute impossibilité d'accepter votre aimable rendez-vous. Ayez de la patience, je ne perdrai pas un moment que vos volontés ne soient accomplies.

Tout à vous de corps et de cœur.

Isabey.

Isabey à Brongniart.

Paris, ce 7 Mai 1811.

Monsieur,

Je ne quitte pas notre secrétaire, demain soir il sera prêt à montrer à l'Empereur. Vous verrez facilement que ce n'était pas un projet à faire en 8 jours, comme je le croyais.

Ce n'est pas autant pour cela que je vous écris, on vient de m'écrire pour me demander du tems pour une somme que j'avais à recevoir, ce qui me ferait manquer un engagement que j'ai pris pour le 10 du présent mois. Si vous avez la bonté de me faire donner 500 francs sur les 600 dont vous m'êtes comptable pour le portrait de l'Impératrice, tâchez de me rendre ce service; vous m'obligerez bien de me le faire parvenir dans la journée du 9 qui est après demain. Je n'ai pas de nouvelles des 1000 francs du logement.

Votre tout dévoué.

Isabey.

Brongniart écrit de sa main sur cette lettre que le 7 Mai il a répondu à M. Isabey et lui a envoyé 600 francs.

Isabey à Brongniart.

11 Mai 1811.

Je ne perds pas un moment, je ne sais où donner de la tête, aussitôt prête je vous l'enverrai (*il s'agit évidemment de l'aquarelle du secrétaire projeté*). Si vous pouviez savoir le matin du jour où vous aurez la visite, je vous l'enverrai de suite.

Tout à vous.

Isabey.

L'Empereur visita le 12 ou le 13 Mai 1811 la manufacture de Sèvres, car le 14 Mai il partit pour Rambouillet, Caen et de là se rendit à Cherbourg. On soumit certainement à son approbation le projet du secrétaire. Le 4 Juin l'Empereur revient à Saint-Cloud et le 9 Juin 1811 le duc de Cadore, intendant général de la maison de l'Empe-

reur, écrit à Brongniart que Napoléon ne désire pas de secrétaire, mais une table avec les portraits de toute la famille impériale.

Brongniart à Isabey.

Sèvres, 13 Juin 1811.

Monsieur Isabey,

S. M. l'Empereur préfère décidément une table à un secrétaire pour y placer son portrait et ceux de la famille impériale. Je désirerais vous voir pour m'entretenir avec vous de la composition de ce meuble. Venez un jour de la semaine prochaine pour venir dîner à Sèvres avec moi et avoir le temps de causer de ce travail, le plus tôt sera le mieux.

J'ai l'honneur d'être, etc. Brongniart.

Isabey à Brongniart.

Paris, ce 20 Juin 1811.

Monsieur,

J'ai seulement reçu hier votre première lettre, je vous dirai pourquoi. J'irai à Sèvres Dimanche. D'ici à ce jour, la fête de St. Cloud m'occupe au point de ne rien faire autre chose. Si je ne vous vois Dimanche, je ferai tout ce qu'il faudra pour vous rejoindre.

J'ai l'honneur de vous saluer. Isabey.

Isabey fait ici allusion à la fête de Saint-Cloud du 23 Juin 1811 en l'honneur du roi de Rome, pour laquelle il organisa toute la fête du soir, dans le parc intérieur, à l'usage de la Cour et des représentants de la France.

Brongniart à Isabey.

17 Juillet 1811.

Je voudrais bien, Monsieur, que nous arrêtassions quelque chose relativement à la table de la famille impériale ; tant que la forme et la dimension ne sera pas déterminé d'une manière définitive, je ne pourrai point les faire et quand cela sera déterminé, il faudra encore du temps pour les obtenir. Je vous renouvelle donc la pressante invitation de nous entendre à ce sujet et pour cela il faut que nous en causions dix minutes, mais à tête reposée, soit chez vous, soit chez moi. Je vous propose ou de venir dîner à Sèvres, ou de m'indiquer un moment où je pourrai vous trouver chez vous sans risquer de faire un voyage inutile. Il est aussi nécessaire que le concierge puisse clore l'état des lieux. Votre logement est le seul qui reste à décrire ; vous présent, ce sera l'affaire de dix minutes. Enfin il est utile dans votre intérêt de vous mettre en mesure pour être payé des 1000 francs qui vous sont dûs pour ce logement et, comme il paraît que M. Remond (l'architecte de la manufacture) a égaré les mémoires, il sera plus court de les faire refaire ; je les renverrai directement à M. l'Intendant général, en lui rappelant sa décision.

J'ai l'honneur, etc. Brongniart.

Notre peintre avait obtenu un logement à la manufacture de Sèvres, ainsi qu'il était parfois d'usage d'en accorder aux artistes qui avaient de grandes pièces à décorer, et il l'avait reçu quand il avait fait la table des maréchaux; on lui consentit aussi des réparations pour son logement qui s'étaient montées à 1330 francs; il ne réclamait que 1000 francs, chiffre accordé par l'intendant général.

Isabey à Brongniart.

5 Septembre 1811.

Monsieur,

J'ai vu le projet de table que m'a apporté la personne à qui vous l'avez confié, je lui ay fait les observations que j'ai cru nécessaires et qu'il a senties. J'ai donné une idée pour remédier à l'inconvénient de renverser le médaillon du centre pour voire les portraits de l'entourage ; il doit vous voir pour vous l'expliquer. Cela nous donne le moyen de faire la table en 7 ou 5 morceaux,

comme il vous plaira. Je vous envoye ci-joint un mémoire de mon logement, montant à 1330 francs ; il suffit, ce me semble, pour en recevoir 1000. Tâchez je vous prie, Monsieur, de faire que je sois payé de cette somme, vous obligerez celui qui a l'honneur d'être votre serviteur.

ISABEY.

Brongniart, dans le journal qu'il tient au jour le jour pour ses travaux, note que le 29 Novembre 1811, l'intendant général lui écrit que Sa Majesté a approuvé le projet de table des portraits de la famille impériale et demande qu'on en hâte l'exécution. On s'occupe de la cuisson des plaques de porcelaine et ceci semble prendre considérablement de temps, presque deux ans. D'après ces notes on suit l'état de différents essais non réussis; cuissons au four qui ne donne que des plaques imparfaites : le 27 Novembre 1812, en Février 1813, en Mars 1813; enfin Brongniart constate que :

« Le 23 Septembre 1813, sur cinq tables non réussies, une est sortie passable du four, mise en fond bleu et acceptée comme bonne ; je vois à ce sujet M. Isabey et je lui envoie les dimensions de la table et du cartel. »

Isabey à Gérard, chef des ateliers de peinture à la Manufacture Impériale, au sujet de la table des portraits impériaux.

Paris, 25 Novembre 1813.

Mon cher Gérard,

Les mille et une affaires qui me sont arrivées depuis quelque tems m'ont fait négliger l'ajustement de la table. Je vais la mettre sous mes yeux et vais m'en occuper. Le dérangement de mon logement de Sèvres est aussi une cause, car j'avais mis dans mes projets d'aller m'en occuper là conjointement avec toi.

Plaisir à la mère Gérard. Amitiés.

ISABEY.

Sans doute l'abdication de Fontainebleau arrêta encore une fois l'exécution de cette table dont on n'a même pas retrouvé l'esquisse. Plusieurs années interrompent la correspondance qui reprend en 1817, lorsque le calme se fait aussi dans les esprits.

M. Isabey à M. Brongniart.

Paris, ce 27 Mars 1817.

Je vous remercie, Monsieur, de l'avis que vous me donnez de la commande qui vous est faite; quand bien même vous n'eussiez pas fait l'énumération des difficultés qu'offre la peinture sur porcelaine, je n'aurais pu me charger de ces deux portraits. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre obéissant serviteur.

ISABEY.

M. Brongniart à M. Isabey.

Sèvres, 13 Mai 1817.

Monsieur Isabey,

Puisque vous n'avez pu vous charger de l'exécution des peintures sur porcelaine, qui me semblaient pouvoir vous convenir sous tous les rapports et qu'avec votre talent et quelques précautions vous auriez certainement très bien exécutées, je les ai données à faire à messieurs Leguay et Georges ; mais ce dernier n'ayant pour modèle qu'une gravure de l'empereur d'Autriche, il lui sera difficile de faire quelque chose d'aussi vrai que s'il eut eu un modèle coloré. Je ne crois pas que vous m'en vouliez pour l'énumération des difficultés renfermées dans ma première lettre et que le désir seul d'un succès complet m'avait engagé à vous remettre sous les yeux. Dans cette persuasion, je vous demande si vous pourriez prêter à la manufacture pour M. Georges une étude



Décorations des 5 autres assiettes du Musée de Hambourg.

[illegible] ci-joint un [illegible], montant à [illegible] recevoir 1000. [illegible], Monsieur, de faire [illegible] celui qui a l'h[illegible] votre serviteur.

[illegible]

[illegible]gniart, dans [illegible] au jour le jour pour [illegible]aux, note que le 29 Novembre 181[illegible] lui écrit que Sa Ma[illegible] approuvé le projet de table des portraits de la famille impériale et demande qu[illegible] l'exécution. On s'occupe de la cuisson des plaques de porcelaine et ceci se[illegible] prendre considérablement de temps, presque deux ans. D'après ces notes on sait l'état de différents essais non réussis; cuissons au four qui ne donne que des plaques imparfaites : le 27 Novembre 1812, en Février 1813, en Mars 1813; enfin Brongniart constate que :

[illegible]

Plaisir à [illegible]

[illegible]

Sans doute l'abdication de Fontainebleau arrêta encore une fois l'exécution de cette table dont on n'a même pas retrouvé l'esquisse. Plusieurs années interrompent la correspondance qui reprend en 1817, lorsque le calme se fait aussi dans les esprits.

[illegible] à M. Brongniart.

[illegible]

[illegible] fait l'énumération des difficultés qu'offre la peinture sur [illegible]

[illegible]

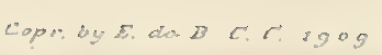
[illegible]

Sèvres, 13 Mai 18[illegible].

[illegible]

[illegible] précautions vous auriez certainement très bien exécutées, je les ai données [illegible] et Georges; mais ce dernier n'ayant pour modèle qu'une gravure [illegible] très difficile de faire quelque chose d'aussi vrai que s'il eût eu [illegible] que vous m'en vouliez pour l'énumération des difficultés renc[illegible] le désir seul d'un succès complet m'avait engagé à vo[illegible]

[illegible]


Copr. by E. de B. C. C. 1909


de 1. à 3h en Aoust.
La Moisson.


de 3 à 5 h en Septembre
Le Labour.


de 5. à 7 h en Octobre.
Le Pressoir.




de 9 à 11 en décembre

coloriée de l'empereur d'Autriche, car je suppose que vous devez avoir entre les mains quelque étude ou copie du portrait de ce prince. J'attends ce service de votre complaisance ordinaire et comme la chose est un peu pressée, je vous demande de vouloir bien me faire un mot de réponse immédiat.

J'ai l'honneur de, etc.

Brongniart.

Isabey à Brongniart.

Paris, ce 15 Mai 1817.

Je suis fâché, Monsieur, de ne pouvoir satisfaire à votre demande. Je ne pourrais vous offrir qu'une gravure. Je pense que vous pourrez en vous adressant à l'ambassade, près de M. le baron Vincent, vous procurer un portrait en pied, peint à l'huile.

J'ai l'honneur, Monsieur, d'être votre obéissant serviteur, etc.

Isabey.

M. Brongniart à M. Isabey.

Sèvres, 7 Novembre 1817.

Je désire depuis longtemps, Monsieur, aller vous voir; mais j'ai toujours été tellement retardé par mes affaires dans Paris que je n'ai pu trouver l'instant convenable, non seulement pour vous rendre visite, mais surtout pour voir le tableau que vous avez mis au Salon quelques jours avant mon départ.

Je désirerais en même temps causer avec vous des travaux que vous avez commencés pour la manufacture et qui ont été bien languissants, je voulais vous prier instamment non seulement de les finir cette année, mais encore de les complèter. J'entends par là composer et peindre les grandes pièces des sujets qui leur conviennent. Craignant de ne pouvoir remplir encore de quelques jours mes projets et mon désir, je prends le parti de vous écrire sur ce double sujet. Je vous demande donc avec instance, d'employer votre talent, votre heureuse et rare facilité et votre activité bien connue, pour terminer ces trois grandes pièces avant le 20 Décembre prochain. Je sais que je m'y prends un peu tard, mais si vous le voulez, c'est encore très possible. Voici les sujets que j'ai l'honneur de vous proposer pour les 5 cartels qui se trouvent sur ces pièces. Il me paraît qu'ils entrent très bien dans l'ensemble du déjeuner, et je les crois agréable à traiter.

Ce seront 5 époques de la vie de l'homme des champs, c'est-à-dire du fermier.

1° — L'enfance du paysan — ses jeux, même ses études et ses espiègleries, les pièges aux petits oiseaux, accompagnant son père aux labours, etc., etc.

2° — La jeunesse du paysan — ses jeux et ses exercices. — La danse champêtre, la chasse, les jeux de balle, enfin un Dimanche de village.

3° — Le mariage du paysan — soit la noce, soit la cérémonie à l'église — soit la promenade de la noce, avec le ménétrier à la tête, comme vous le voudrez.

4° — La naissance du premier né — soit au lit de l'accouchée avec le départ pour le baptême, soit la cérémonie du baptême, si vous ne mettez pas plus haut la cérémonie du mariage.

5° — La vieillesse du paysan ou la fête donnée par les enfants, petits enfants et arrière petits enfants aux grands parents octogénaires.

Si ces sujets vous conviennent, si vous voulez donner à la manufacture une nouvelle preuve de l'intérêt que vous lui portez et enfin remplir en quelque sorte, l'espèce d'engagement que vous avez contracté avec elle, vous suspendrez momentanément tout autre travail pour vous occuper de la demande que je vous fais. Veuillez bien y penser un peu et si j'ai l'espérance de vous trouver Lundi prochain entre midi et 2 h. 1/2, j'aurai l'honneur d'aller vous voir. Les 5 pièces sont décorées et prêtes à être peintes.

Je vous prie de croire à, etc.

Brongniart.

Nous avons relevé dans les feuilles de travaux en activité à la manufacture royale de Sèvres en 1817 tout ce qui suit et ce sont des notes de l'écriture de

M. Brongniart, comme du reste presque toutes les lettres de lui que nous avons copiées et dont il gardait les brouillons.

DÉJEUNER N° 12

Les 24 heures de l'homme du monde et de l'homme des champs.

1 cafetière grecque.
1 pot à lait.
1 pot à sucre.
12 tasses coniques à pied.
12 assiettes à dessert.

Sur les 12 assiettes, 12 sujets peints pris dans la vie de l'homme du monde de 2 en 2 heures.

Sur les 12 tasses, 12 sujets semblables pris dans la vie de l'homme des champs, rien dans les soucoupes ni sur les grandes pièces que des ornements.

Le tout devra être dessiné par Isabey et décoré suivant ses intentions. Il y aura 2 déjeuners, chacun de 6 tasses et de 6 assiettes.

Le prix de chaque sujet demandé par M. Isabey est de 160 francs.

La vie de l'homme des champs de 2 en 2 heures dans un mois différent.

Janvier. — 11 h. à 1 h. du matin — Le sommeil.

Février. — 1 h. à 3 h. du matin — Le battage en grange.

Mars. — 3 h. à 5 h. du matin — Soins donnés à l'écurie par les hommes et à l'étable par les femmes.

Avril. — 5 h. à 7 h. du matin — Départ du bétail pour les champs.

Mai. — 7 h. à 9 h. du matin — Procession des rogations (pour demander à Dieu ses bénédictions pour les biens de la terre).

Juin. — 9 h. à 11 h. du matin — Le marché.

Juillet. — 11 h. à 1 h. — La fenaison, ou les faucheurs.

Août. — 1 h. à 3 h. — Moisson, ou le dîner des moissonneurs.

Septembre. — 3 h. à 5 h. — Dernier labour, ensemencement, hersage.

Octobre. — 5 h. à 7 h. — Retour des vendangeurs.

Novembre. — 7 h. à 9 h. — Le souper à la ferme.

Décembre. — 9 h. à 11 h. — La veillée dans l'étable.

Six de ces sujets, peints à la sépia, figurent dans ce livre; ce sont les six assiettes que nous avons retrouvées au musée pour l'art et l'industrie de la ville de Hambourg et dont nous avons eu les reproductions, grâce à l'obligeance du directeur de ce musée, le docteur Justus Brinckman. Ce sont la Fenaison, la Moisson, le Labour, le Pressoir, la Veillée. Les six autres sujets devaient être sur les tasses; mais on ignore ce que ces dernières sont devenues et si, quelque part servant à une vile besogne, les pauvres tasses ébréchées et cassées existent encore en partie, méconnues et ignorées, après avoir servi aux grands de la terre; car ce service fut donné par le roi Louis XVIII en Janvier 1818 à sa belle-sœur la comtesse d'Artois, femme du futur Charles X. Le roi fit retirer le service après qu'il eut figuré à l'exposition de la fin de l'année 1817; il paya les six tasses avec soucoupes, les six assiettes et les trois grandes pièces 4665 francs. Isabey peignit ces douze sujets chez lui à Paris, on lui portait les pièces et on allait les chercher pour les mettre au four, c'est ce qu'on appelait travailler en extraordinaire. Dans les registres de Sèvres ce service figure comme « livré au Roi pour Madame ». Les trois grandes pièces, sucrier, pot à lait, cafetière, étaient ornées de cinq cartels peints par Develly, peintre attaché à la

manufacture de Sèvres, d'après les modèles à l'aquarelle faits exprès par Isabey, on y voyait :

1° La naissance et le baptême du paysan.
2° L'enfance du paysan et ses jeux (chasse, ballon, etc.)
3° La jeunesse et les jeux du Dimanche.
4° L'âge mûr et le mariage.
5° La vieillesse et la fête des grands parents.

Plusieurs bordures furent proposées pour les six assiettes; la première devait être formée par un chapelet ou galon de cabochons ou de perles fines et les ogives, renfermant des lyres, étaient séparées dans le haut par des caducées; dans le second projet, la bordure était telle qu'elle figure actuellement sur les six assiettes, mais les ogives renfermaient des gerbes de blé et étaient séparées par des caducées; enfin le troisième projet est celui qui fut exécuté et dont nous donnons ici une reproduction exacte en couleur. Il y a tout lieu de croire que ce déjeuner passa par héritage au petit-fils de la duchesse d'Artois, fils du duc de Berry, au duc de Bordeaux, devenu ensuite comte de Chambord (Henri V) qui l'emporta dans son château de Frohsdorf en Basse-Autriche. Lorsqu'il mourut en 1883, ces assiettes furent volées ou vendues et arrivèrent chez un vieux monsieur habitant Münster, en Westphalie, d'où elles passèrent chez un collectionneur de Hambourg, qui les revendit en 1895 à un marchand de cette ville; enfin elles trouvèrent un asile définitif dans le musée pour l'art et l'industrie de la Venise du Nord.

Quant au service de la vie de l'homme du monde, il ne fut jamais exécuté; voici les douze sujets que Brongniart proposait à Isabey :

De 1 h. à 3 h.	la nuit	— Le bal, le jeu.
3 h. à 5 h.	»	— Le sommeil.
5 h. à 7 h.	le matin	— Le réveil.
7 h. à 9 h.	»	— Travail dans le cabinet.
9 h. à 11 h.	»	— Le déjeuner.
11 h. à 1 h.	»	— Les audiences.
1 h. à 3 h.	»	— La toilette.
3 h. à 5 h.	»	— La promenade.
5 h. à 7 h.	»	— Le dîner.
7 h. à 9 h.	»	— Les visites dans le salon.
9 h. à 11 h.	»	— Le spectacle.
11 h. à 1 h.	la nuit	— La musique, le thé.

Lettre d'Isabey à M. le chevalier Brongniart.

Paris, le 8 Octobre 1818.

Monsieur,

Je suis honteux de ne pas m'être occupé de mon déménagement de la manufacture. J'ai arrangé mes affaires de manière à y passer la journée de Dimanche et enlever le tout Lundi matin, à cela près de la démolition de l'écurie et de la maison du jardin, chose que je ne ferai sans votre permission, d'autant plus qu'il serait possible que mon successeur s'arrangea des constructions. Veuillez avoir la bonté, Monsieur, de faire prévenir M. le concierge, afin qu'il puisse Dimanche

matin reconnaître l'état du logement et lui permettre qu'il me procure 3 ou 4 mânes d'osier pour me servir au déménagement de la cave et de la vererie. J'en aurai le plus grand soin et les ferai remettre aussitôt à la manufacture.

Je suis avec considération, Monsieur, votre très humble serviteur.

ISABEY.

Ainsi donc Isabey abandonne définitivement la manufacture puisqu'il quitte ce logement qu'il occupait depuis 1809 sous la condition de céder le local dès qu'il cessera de travailler à la manufacture; et certes, depuis qu'il a terminé la table des maréchaux, il a été trop souvent en voyage de tous les côtés, pour avoir pu beaucoup produire comme peintre sur porcelaine. Il s'était cependant installé peu à peu, puisqu'il avait écurie, maisonnette dans le jardin, cave, etc.

Voici le relevé, dans les registres de la manufacture de Sèvres, de ce que nous avons trouvé sous le nom d'Isabey comme travaux exécutés et par conséquent payés.

1807. —	Une assiette à portrait de l'impératrice Joséphine, richement ornée. . . .	250 francs.
	2 vases fuseaux et un autre assiette lui sont demandés, mais restent non exécutés.	
1808. —	Table des maréchaux, pour laquelle il touche en quatre accomptes en cette année 1808.	4.500 francs.
	1 assiette en bistre reste non exécutée.	
1809. —	Il ne produit rien.	
1810. —	Il retouche la table des maréchaux après deux feux et reçoit pour cette retouche.	4.500 francs.
	Par conséquent, somme totale touchée pour cette table à Sèvres, par J. B. Isabey.	9.000 francs.
1811. —	Un modèle en miniature pour le portrait de l'impératrice Marie-Louise, pour la manufacture.	600 francs.
1812. —	Table de la famille impériale et différents portraits sur vases non exécutés, à reporter sur 1813.	
1813. —	Rien.	
1814. —	Rien.	
1815. —	Rien.	
1816. —	Rien.	
1817. —	(Septembre) 6 assiettes du déjeuner N° 12, dit des 24 heures de l'homme des champs, pour six sujets de figures et paysages à la sépia à 160 francs l'une.	960 francs.
	6 tasses AB pour le même déjeuner et le même nombre de sujets à 160 francs l'un.	960 francs.
	Total.	1.920 francs.
1817. —	(Décembre) 1 vase Médicis (3e) fond vert pour un sujet représentant le Temps faisant passer les génies des arts d'agrément et retenant les génies des arts utiles.	500 francs.
	Pour la location de cinq dessins des sujets pour les 3 grandes pièces de son déjeuner de l'homme des champs, ensemble	80 francs.
	Total général depuis Septembre 1817.	2.500 francs.

On exposa au Salon de 1817 le service du déjeuner appartenant à la comtesse d'Artois, voici en quels termes l'essai sur le Salon en parle :

« Monsieur Isabey a représenté en grisaille, sur un service de déjeuner, l'histoire de l'homme des champs. Dans ses vives peintures de la vie rustique, l'artiste fait estimer la noble profession du

laboureur, respecter ses vertus, aimer ses plaisirs, et envier ce bonheur vrai que la nature donne aux mortels qui suivent ces lois. A la vue de ces productions d'un talent supérieur, on s'écrie involontairement : « O Fortunatos ! »

Nous reproduisons au mieux, en trois parties séparées, la table des maréchaux : la plaque supérieure, le pied de la table et l'essai qui fut fait à Sèvres, qu'on n'exécuta pas textuellement, mais avec des détails divers à peine sensibles ; sauf le portrait de Murat qui est tout différent et par cela même fort intéressant. Ensuite une autre héliogravure nous donne le haut du secrétaire qui fut commandé par Napoléon, projet aquarellé par Isabey, tel que Percier en avait convenu avec lui ; ce meuble devait être exécuté avec cinq plaques de porcelaine de différentes grandeurs; le panneau central, représente l'Empereur et l'Impératrice en costume de mariage, Napoléon légèrement en avant et Marie-Louise, à côté du fauteuil de l'Empereur un peu en arrière; la salle du trône s'aperçoit au fond. Des quatre côtés, des bandes étroites de porcelaine, retenues par de beaux bronzes, devaient recevoir chacune cinq miniatures de la famille impériale ; notre reproduction ne montre que la bande



Échantillon formant le tour des assiettes du Musée de Hambourg.

du bas avec le roi de Rome au centre, elle se répète en haut avec Madame Mère placée au milieu; sur les plaques des côtés dix autres portraits devaient être peints. L'aquarelle représente la partie du haut du secrétaire, celle qui devait se rabattre pour permettre d'écrire; le bas du meuble, que nous ne voyons pas ici, paraît être couvert d'ornements et de bas-reliefs en bronze. Il ne fut pas agréé par l'empereur et c'est dommage, il eut été délicieux de couleur et de composition; mais certainement peu pratique, vu le poids de la partie qui devait, en se rabattant, servir de pupitre.

Quant aux six assiettes, elles figurent les six derniers mois de l'année; il n'y eut que six tasses, elles reçurent comme décoration les six premiers mois.

Voici la description de nos six assiettes : 1° la fenaison; on aperçoit une église dans le lointain, une avenue bordée d'arbres se trouve à droite, sur laquelle circulent des chars remplis de foin ; deux hommes fauchent, tandis que d'autres, hommes et femmes, rassemblent avec des râteaux l'herbe fauchée. Au premier plan, on voit un

chien couché, des provisions, des paniers, des vêtements. En haut on lit : de 11 h. à 1 h. en Juillet.

La seconde assiette : la moisson. On aperçoit au fond une grande plaine, une charrette avec un cheval dételé, des moissonneurs arrivent, d'autres sont déjà assis ou étendus, à l'ombre d'un grand arbre, pour leur repas du milieu du jour ; quelques-uns tendent leurs verres à un homme qui leur verse à boire. Une femme près d'un char vide déballe un panier à provisions, un chien la regarde d'un air fort intéressé. Au premier plan sont entassées des gerbes de blé. On peut lire au-dessus du petit tableau : de 1 h. à 3 h. en Août.

La troisième assiette : le labour. A droite un village se profile sur le ciel, deux bœufs puissants tirent une charrue dirigée par un laboureur, tandis qu'un paysan sème le champ et qu'un chien de berger marche à côté de l'attelage ; au premier plan on distingue des herses et des sacs de grains. L'inscription du haut se lit ainsi : de 3 h. à 5 h. en Septembre.

La quatrième assiette : le pressoir. On voit l'intérieur d'un hangar où de grandes cuves de vin sont enfermées ; des hommes tournent le pressoir, d'autres barriques sont chargées de madriers, on roule des tonneaux, des vendangeurs arrivent courbés sous le poids de la hotte remplie de raisin, l'un est déjà monté à l'échelle et renverse le contenu de son panier dans un grand cuvier. Il est inscrit en haut : de 5 h. à 7 h. en Octobre.

La cinquième assiette : le souper. C'est presque la plus jolie composition, tant Isabey a finement et délicatement peint, dans un très petit espace, cette scène du souper familial dans la grande cuisine de la ferme, où maîtres et valets mangent tous ensemble, où la lumière de l'âtre et des chandelles, posées sur la table, éclaire les visages et laisse toute une partie dans l'ombre. Notre artiste excellait à ces effets de clair-obscur ; personne ne les a rendus aussi savamment, avec des moyens aussi simples ; rien qu'un bout de papier quelconque, un petit pinceau et un peu de sépia ; ici à la place du papier c'est le blanc de la porcelaine qui transparaît. Dans l'âtre, à gauche du tableau, flambent de grosses bûches de bois, une jeune fille se réchauffe à la chaleur du feu, un chat est accroupi près d'elle ; autour de la table, tous sont rassemblés, tandis que la fermière apporte une vaste soupière fumante ; une jeune femme retire de la vaisselle d'une haute armoire ; dans le coin, à droite, un garçon assis boit dans une écuelle et un chien devant lui le contemple avec envie. En haut nous remarquons qu'il est écrit : de 7 h. à 9 h. en Novembre.

Pour terminer, la sixième assiette : la veillée. Nous sommes cette fois dans une vaste étable ; au fond on distingue les râteliers et le bétail qui rumine, une lampe antique à trois becs est attachée aux solives du plafond et répand une vive clarté ; de vieilles commères du village assises en cercle, filent à la quenouille ou au rouet, installées, qui sur une chaise, qui sur un escabeau ; l'unique fauteuil est occupé par un personnage, coiffé d'un tricorne nous tournant le dos ; nous apercevons le livre dans lequel il lit, sans doute, à haute voix. Deux jeunes gens regardent par-dessus son épaule, et à gauche une bande de jeunesses monte sur des sacs, saute, crie,



Pavillon de Lulli.
Dans le parc de l'ancienne manufacture de Sèvres.

[illegible] en couché, [illegible] les [illegible] de 11 h. à 1 h. en [illegible]

[illegible] moissonneurs arrivent [illegible] à [illegible] pour leur repas du [illegible] leurs verres à [illegible] qui leur verse à boire. [illegible]

[illegible] au premier plan [illegible] gerbes de blé. On peut lire au [illegible] petit tableau : de 1 h. à 3 h. en Août.

La troisième assiette, le labour. A droite un village se profile sur le [illegible]

[illegible] sème le champ et qu'un [illegible] le long [illegible] côté de la [illegible]

[illegible]

excellait à ces [illegible] de clair-obscur; personne ne les a rendus [illegible]

[illegible]

antique à trois b[illegible] est [illegible] de [illegible] vieilles commères du village [illegible] filent à la [illegible] installées qui sur une chaise, qui sur un escabeau [illegible]

[illegible] dans lequel il lit, sans doute, à haute voix. Deux [illegible] son épaule, et à gauche une bande de jeunes [illegible]



s'amuse et semble se divertir beaucoup; au premier plan, instruments aratoires et chien qui dort. En haut : de 9 h. à 11 h. en Décembre.

Cette série si intime et si charmante nous fait regretter le reste du service, que nous n'admirerons probablement jamais. Mais ceci nous donne une idée de ce qu'aurait pu produire Isabey, si avec un peu plus de persévérance, il eut travaillé à Sèvres; il ne fit jamais ces peintures qu'à contre-cœur, semble-t-il, et par surcroît de ses autres travaux. Toute la correspondance qu'on vient de lire prouve qu'il fallait lui rappeler sans cesse le travail promis et activer son zèle; il ne prenait pas assez au sérieux son rôle de décorateur à Sèvres; il y a lieu de le regretter vivement.

En tête de ce chapitre on voit l'ancienne manufacture de Sèvres qui fut construite de 1753 à 1756 sur le domaine du château de la Guyarde, ancienne propriété du musicien Lulli, sur le chemin de Sèvres à Meudon. Il ne subsiste plus en ce lieu, de toute l'habitation de Lulli, qu'un élégant petit pavillon qui se trouve derrière la pièce d'eau au fond de la cour intérieure de l'école normale des jeunes filles, laquelle a pris la place de l'ancienne manufacture de Sèvres. Il est construit sur une terrasse à double rampe et se compose d'un rez-de-chaussée et d'une pièce au premier étage à laquelle on arrive aussi par un escalier extérieur; la forme de ce pavillon de l'époque Louis XIV est exquise et d'un rare état de conservation, il se détache à merveille sur le fond boisé du parc, qui escalade la colline en allées ombreuses et tranquilles, on donne 1660 comme date de sa construction. Une délicate sépia d'Isabey, déposée au musée Carnavalet, date de l'époque où notre peintre allait si souvent à Sèvres, cette aquarelle représente un côté du pavillon de Lulli; un arbre, sans nul doute, un charme, ombrage le perron devant la gracieuse bâtisse de pierre, et c'est une étude extraordinaire de feuillage frissonnant et laissant tamiser les rayons du soleil. Il n'y a qu'un seul ton, celui de la sépia, il est combiné avec la transparence du papier et la sûreté du coup de pinceau, de telle sorte que la vie même de la plante s'y fait sentir. On reconnaît l'endroit où Isabey s'est assis, pour peindre cette étude, sur les marches de pierre contournant le pavillon et menant aux allées du parc; actuellement la bâtisse qui se voit en bas n'existe plus. Il lithographia aussi la jolie pièce d'eau poétique, calme et profonde, qui se trouve encore tout en haut de la colline, entourée d'immenses arbres centenaires, après lesquels grimpent et retombent les lierres, les chèvrefeuilles et les clématites, tandis qu'on aperçoit dans le lointain, bien loin en bas, la tumultueuse ville de Paris; nous mentionnons cette lithographie au nº 287 de notre catalogue.

Un bâtiment long, haut de quatre étages, parallèle à la route de Paris à Versailles composait l'ancienne manufacture; par devant, une ceinture de murs épais en pierres de taille formait une sorte de remparts, en-dessous desquels se trouvaient des jardins fruitiers et potagers utilisés par l'établissement; à l'heure actuelle il ne reste plus que les vergers du côté gauche, on a comblé le côté droit de l'avenue conduisant à l'ancienne manufacture. A l'est, une jolie cour, parée d'une monumentale fontaine et fermée d'un mur et d'une grille imposante, de pur style Louis XV, s'ouvrait sur la route royale; elle a gardé jusqu'à présent le nom de « cour du Roi »; on accède de ce côté à un superbe vestibule, aux lignes élégantes et nobles, qui con-

duit aux pièces que le roi habitait lorsqu'il venait visiter son établissement de Sèvres. Ce sont les seuls vestiges restant de cette pauvre manufacture livrée aux mains profanes qui font voisiner l'art nouveau avec les restes authentiques de ce style Louis XV si spirituel et charmant et qui mutilent une bibliothèque, aux vastes proportions et aux délicates boiseries de chêne, badigeonnant leurs formes pures d'un sale ton terne et gris et prostituant de délicieux cadres de bois sculptés de lys grandeur nature et de palmes, décoration cent fois répétée, qui entoure les médaillons du roi Bien-Aimé. Certes la jeunesse studieuse est fort intéressante, mais le respect du passé et le culte du beau n'ont pas droit de cité dans cette école normale. En dessous de la cour du Roi, un petit bâtiment ancien donne sur un jardin en contre-bas, il devait servir de logis aux artistes employés occasionnellement et nous pensons que ce fut peut-être dans ce jardin qu'Isabey construisit son écurie et sa maisonnette; quant à son logement, nous avons vu dans une pièce intérieure du bâtiment principal, les traces d'un petit escalier qui montait à l'entresol de cette pièce coupée en deux dans la hauteur; comme cet arrangement ne correspond à aucune des chambres qui précèdent ou qui suivent, ce pourrait bien être le logement qu'on céda à notre artiste, d'après la lettre du comte Daru à Brongniart le 23 Mai 1809. On démolissait toute cette installation intérieure, lorsque nous avons vu cette pièce, et il est certain que personne n'imaginait qui l'avait disposée ainsi.

Sous le gouvernement de Louis-Philippe, Brongniart trouvant que la manufacture ne répondait plus aux besoins, qu'il fallait l'agrandir, on fit divers projets que les révolutions successives mirent à néant; mais durant le règne de Napoléon III, on commença à construire la nouvelle manufacture sur des terrains dépendants du jardin fleuriste du parc de Saint-Cloud; elle fut inaugurée seulement en 1876. L'ancienne manufacture devint, comme nous l'avons dit, l'école normale des jeunes filles à Sèvres.

Alexandre Brongniart, qu'une lettre de Lucien Bonaparte du 14 Mai 1800, avait appelé à la direction de la manufacture de Sèvres, y resta jusqu'à sa mort arrivée en 1847. Lorsqu'il commença sa gérance, la manufacture avait un passif considérable qu'il mit tous ses soins à éteindre et l'institution, étant ensuite subventionnée par la liste civile, il s'attacha à la faire prospérer artistiquement, plutôt que commercialement; seulement il commit plusieurs erreurs considérables dont les suites se font encore sentir de nos jours. Depuis 1804, il supprima la pâte tendre et fit étudier à fond le perfectionnement de la porcelaine dure et des couleurs vitrifiables. Ensuite à la restauration, il consentit à la destruction de tous les beaux modèles empire, que les Bourbons firent anéantir par haine de l'usurpateur, et ainsi il nous priva de bien des modèles, très supérieurs à ce qu'on fit par la suite, avec le goût douteux et le manque de principe dans la composition qui caractérisent les produits de la manufacture; on peut même dire que Sèvres ne se releva plus de sa décadence successive. La pâte tendre donnait un transparent et un mœlleux aux tons que la porcelaine dure n'imita jamais; et le système préconisé par Brongniart de couvrir tout d'une couche de peinture, sans ménager des espaces blancs, grâce au fond naturel de la porcelaine, amena des effets lourds, sans finesse ni délicatesse.

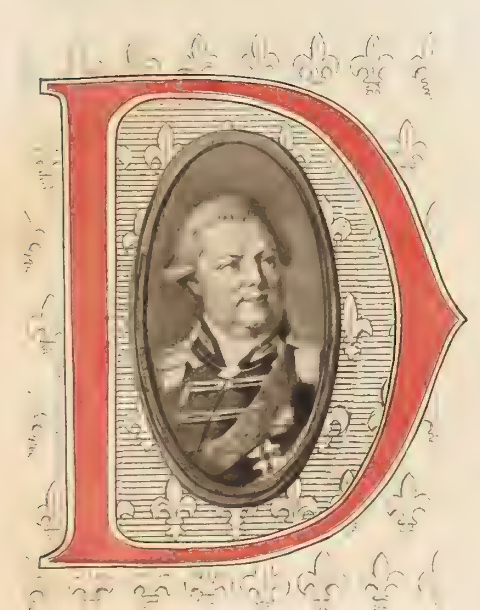
La tasse, qui sert de cul-de-lampe à ce chapitre, fut donnée par l'impératrice Marie-Louise à sa dame d'atour, Mme de Luçay ; elle est, ainsi que sa soucoupe, à fond noir et or, pur modèle comme forme et ornementation de l'époque empire. La miniature de Marie-Louise peinte par Mme Jacquotot, d'après Isabey, est ressemblante, fine et brillante de ton. Il se trouve aussi, de par le monde, quelques vases ornés, d'après les miniatures d'Isabey, de portraits de l'impératrice Joséphine ; mais ces pièces sont rarissimes, car la porcelaine, hélas, est matière fort périssable; et chaque jour risque de voir disparaître peu à peu les quelques objets laissés par Isabey, témoins irrécusables de son talent fin, personnel et varié.



CHAPITRE VIII

1816 - 1829

Louis XVIII, Charles X.



De nouveau la malechance s'acharna contre notre héros; après les Cent Jours, Isabey dut traverser une année terrible de complots avortés, de luttes intestines, de guerre civile, de perquisitions policières. La seconde restauration est pire que la première, la méfiance et la rancune se donnent la main pour paralyser chaque honnête homme qui tâche de réagir; c'est un moment comparable aux pires époques de l'histoire de France, la terreur blanche règne partout. Les alliés, en forces considérables campent dans toute la France, les campagnes et les villes sont ravagées, rançonnées; ils imposent partout leur volonté et leur autorité; les persécutions, les proscriptions, les meurtres politiques, tout est légal, parce que la loi et l'ordre n'existent plus.

On met en jugement La Bédoyère, Drouot, Cambronne, La Vallette, Ney, bien d'autres encore; des massacres ont lieu dans le midi. En de pareils moments, on cherche des boucs émissaires, il semble que le sang versé calme les passions et l'effervescence populaire. Le grand désastre de la Russie avait dissipé l'admiration de bien

des gens pour le génie et la fortune de Napoléon; Waterloo mit le comble à ces défections; on ne tient qu'à ceux que le succès flatte; tous ceux qui n'avaient pas été comblés par l'empire, d'honneurs, d'argent, ceux qui n'avaient ni traitements, ni pensions, ceux qui avaient perdu des parents ou des enfants à la guerre, ceux pour lesquels le soleil levant a toujours plus d'éclat, toutes ces personnes se ralliaient hardiment à la monarchie et fouillant le passé de leurs voisins, les dénonçaient, les traquaient, les espionnaient ; c'est ce qui arriva à Isabey en 1817. Mais n'anticipons point, et assistons avec lui à l'emprisonnement et à la condamnation du maréchal Ney qu'il visita constamment dans sa prison. Ney, pressentant qu'on va l'accuser de n'avoir pas livré sa patrie à l'ennemi, cherche à disparaître de Paris ; il le quitte le 6 Juillet 1815 et va au château de Bessonies chez une parente de la maréchale, non loin de Lyon, où on l'arrête le 3 Août. « Ce sera un grand exemple », dit Talleyrand, lorsqu'on lui apprend cette arrestation. Lui et Fouché continuent à chercher quelles alliances et quelles situations seront les plus favorables à leurs appétits. Ney est conduit à Paris le 19 Août 1815 à la prison militaire de l'Abbaye, puis à la Conciergerie et ensuite au Luxembourg. L'ordonnance du 24 Juillet 1815 déclarait que généraux et officiers qui avaient contribué au renversement du gouvernement royal, pendant les Cent Jours, seraient traduits devant un conseil de guerre; Ney fut défendu par Berryer père et Dupin qui plaidèrent l'incompétence du conseil de guerre, et leur avis ayant eu gain de cause, le 9 Novembre on déféra Ney à la chambre des pairs dont il était membre. Dans ses interrogatoires, il montra un calme que l'on n'attendait pas de sa franchise brusque et impétueuse. Le procès commença le 21 Novembre, le ministre Richelieu demanda un jugement « au nom de la France et de l'Europe » ; pendant les séances des premiers jours de Décembre, il ressortit nettement que le maréchal avait agi loyalement et sans préméditation. Les pairs étaient au nombre de 161 membres dans la séance du 6 Décembre; 5 s'abstinrent, 17 votèrent pour la déportation, 138 la mort selon les formes militaires, et un seul la guillotine. Ce qui prouve combien le maréchal Ney allait à la mort avec tranquillité, ainsi qu'un soldat à la bataille, et pourtant il devait sentir qu'on ne lui ferait pas grâce, car il voyait quel acharnement l'entourait, c'est ce dessin à la plume qu'il fit dans sa prison au Luxembourg, douze jours avant sa mort; Isabey qui était présent, l'emporta comme une relique et le mit dans l'album où il conservait bien des souvenirs précieux peints et dessinés par lui ou par des amis. Le maréchal était gardé dans sa prison, située au second étage du palais, par quatre grenadiers de la Rochejaquelein qui se relayaient deux par deux; est-ce un de ceux-ci qu'il dessina de dos, avec la tournure empêtrée et saisie sur le fait, du cavalier qui, mis à pied, pense toujours qu'il a son cheval entre les jambes et se tient en conséquence ? C'est un dessin naïf à la plume, lavé d'encre de Chine, et une épave touchante, conservée par un ami fidèle, qui paiera durement cette compassion au malheur. L'album appartient maintenant au musée du Louvre et nous y avons pris cette pochade.

Une fois le jugement rendu, l'exécution suivit immédiatement; le lendemain matin à cinq heures, Ney vit sa famille, sa femme accompagnée de sa sœur Mme Gamot, ses trois enfants aînés; il se confessa à un prêtre et à huit heures et demie

Maréchal Ney.

Appartient au Prince de la Moskowa.

[illegible]

[illegible] l'argent, ceux [illegible] ements, n[illegible] [illegible] des parents ou des [illegible] aux pour [illegible] plus d'éclat, toutes ce[illegible] ent [illegible] à la [illegible] le passé de leurs vois[illegible] [illegible] qui arriva à Isabey en 181[illegible] [illegible] risonnement et à la condamnat[illegible] [illegible] qu'il visita [illegible] prison. Ney, pressentant qu'on [illegible] [illegible] cherche à disparaître de Paris ; il [illegible] Juillet 181[illegible] [illegible] chez une parente de la maréchal[illegible] [illegible] de Lyon, où on l'arrête [illegible]. « Ce sera un grand [illegible] dit Talleyrand [illegible] [illegible] quelle [illegible] Ney est condam[illegible]

[illegible]

[illegible] sa [illegible] et [illegible] [illegible] membres dans la séance du [illegible] décembre [illegible] votèrent pour la dépor[illegible]

[illegible] sa mort; Isabey qui était présent [illegible]

[illegible]

Louvre [illegible] pochade.

[illegible] matin à cinq heures [illegible] vit sa famille. La [illegible] [illegible], ses [illegible] enfants [illegible]



du matin, le 7 Décembre 1815, les yeux grands ouverts, il fait face à la mort à cinquante mètres de la grille du Luxembourg, dans l'avenue de l'Observatoire. Adossé contre un mur en construction, il tomba criblé de balles. Ida de Saint-Elme,



Dernier dessin du Maréchal Ney.
Musée du Louvre.

la belle aventurière, qui l'aimait et allait le trouver au milieu des combats, habillée en homme, dit que l'expression de son visage était de ce calme sans ostentation qu'il avait sur les champs de bataille, en face des adversaires de la France, avec quelque chose de plus doux.

Les ennemis et les envieux, jaloux de ceux qui ont places et situations, notèrent ce dévouement d'Isabey pour le prince de la Moskowa, probablement aussi ses visites constantes à la maréchale et à son entourage; visites bien naturelles, qui s'expliquaient par la liaison amicale d'Isabey avec M[me] Campan et sa famille, amitié qui datait de très loin. Mais les espions veillaient, et l'année d'après, Isabey exposant au Salon de 1817 un tableau auquel on se plut à donner une signification politique, la bombe éclata, la police vint perquisitionner chez lui, brisa les planches du portrait du roi de Rome, enleva un grand nombre de dessins faits pendant l'époque impériale et l'accusa d'être l'auteur des caricatures qui circulaient contre les Bourbons. On connaissait son talent pour les portraits-charge, on savait les satires qu'il avait composées pour le journal « *Le suprême bon ton* » à l'époque du Directoire, et comme on ne prête qu'aux riches et à ceux qui sont capables de produire, on mit au compte d'Isabey tout ce que la verve intransigeante et moqueuse des bonapartistes éditait chaque jour. Une caricature entre autre fit grand bruit, représentant d'un côté Napoléon à Austerlitz, de l'autre le duc de Berry à la barrière de Monceau et l'inscription suivante : « A ton tour, Paillasse ! » Nous n'avons pas besoin de faire observer qu'aucun de ces dessins ne sortait du crayon de notre artiste, qui ne toucha jamais à la politique.

Voici ce que dit le *Constitutionnel* du 15 Juillet 1817 sur le Salon de 1817, où Isabey exposa nombre d'aquarelles et de miniatures, justement pour prouver qu'il avait toute autre occupation que de fronder contre le gouvernement :

« Une foule de jolis dessins ornent les embrasures des croisées de la galerie d'Apollon. Ceux de M. Isabey sont au premier rang. Son aquarelle représentant l'escalier du musée est un chef-d'œuvre. Ses portraits sont pleins de finesse et de ressemblance ; mais il affecte trop les mêmes ajustements. Ses éternels voiles dont il enveloppe le cou des femmes, dérobent des accessoires nécessaires et accusent enfin une routine et une manière. On remarque parmi ses plus jolis dessins la figure en pied d'un enfant qui porte dans ses deux mains un énorme paquet de roses. Cette association des couleurs du printemps et des grâces de l'enfance rappelle et rassemble des idées d'espérance. Au milieu du bouquet, l'auteur a jeté de jolies fleurs bleues. L'ensemble de cette composition est du plus riant effet. Ces fleurs se nomment en allemand : « Vergiss mein nicht », « Ne m'oubliez pas. »

Il paraîtrait que l'enfant ressemblait au jeune fils de Napoléon, au duc de Reichstadt, et ce tableau donna lieu à beaucoup de suppositions ; si bien que l'article du *Constitutionnel* cité plus haut, agita la police, et le numéro fut supprimé le lendemain, par ordre du ministère.

L'aquarelle d'Isabey « l'escalier du musée du Louvre » exposée aussi à ce Salon, est au point de vue technique son chef-d'œuvre, car jamais pareille habileté ne fut atteinte avec les couleurs à l'eau; ce tableau est d'autant plus intéressant qu'il représente le haut de l'escalier du Louvre, construit par Percier et Fontaine, qu'on a dû sacrifier en rebâtissant le palais actuel, œuvre gracieuse et pleine de style comme tout ce que concevaient ces artistes du plus grand talent. Cette aquarelle se trouve actuellement au musée du Louvre, elle frappe tous ceux qui la remarquent par le pittoresque des costumes, l'effet de la perspective, la transparence des tons, l'éclat si puissant, et si doux pourtant de la couleur, qui n'est heurtée ni violente



Louis XVIII.

Musée Carnavalet.

[illegible] de ceux qui [illegible] l'état [illegible] ce [illegible] de la Mo[illegible] [illegible] son entourage; [illegible]

[illegible] auquel on se plut à donne[r] [illegible] perquisitionner chez lui [illegible] du portrait du [illegible] un grand nombre de dessin[s] [illegible] l'époque impériale et [illegible] des caricatures qui circulaient [illegible] les Bourbons. On connaissait [son] talent pour les portraits-charge, on savait [illegible] qu'il avait composées pour le journal « *Le suprême bon ton* » à l'époque du Directoire, et comme on ne prête qu'aux riches et à ceux qui sont capables de produire [illegible] chaque jour. [illegible] Napoléon à Austerlitz, [illegible] le duc [illegible] et l'inscription suivante : « A ton tour, Paillasse. » [illegible]

[illegible] ajustements. Ses éternels voiles dont il enveloppe le cou des femmes [illegible] nécessaires et accusent enfin une routine et une manière. [illegible]

[illegible] Au milieu du bouquet l'auteur a jeté de jolies fleurs [illegible] L'ensemble [illegible] est du plus [illegible] effet. Ces fleurs se nomment [illegible]

[illegible] fut supprimé [illegible]

L'aquarell[e] [illegible] exposée aussi [illegible] avec les couleurs à l'eau; ce [illegible] est d'autant plus [illegible]

a dû sacrifier en rebâtissant le palais [illegible]

par le pittoresque [illegible] l'effet de [la] perspe[ctive] [illegible]



nulle part, quoique pleine de vigueur. L'essai sur le Salon de 1817 par M*** la décrit en ces termes :



Maréchal Ney.
Appartient à M. Mühsam.

« Sur le palier du grand escalier du musée, un Turc avance pour entrer au Salon, deux femmes accompagnées de deux officiers qui leur donnent le bras, contemplent avec curiosité ce personnage. Voilà tout le sujet, vous savez avec quel talent il est traité. Habillé des plus riches étoffes, le Turc occupe à lui seul la moitié de l'espace. Toute la magnificence orientale se déploye dans son ample vêtement. Sa démarche est imposante, son caractère est prononcé; il regarde les deux françaises comme un sultan qui n'a pas rencontré de cruelles. Une des femmes en robe de crêpe noir porte un cachemire de même couleur; l'autre femme est vêtue de soie noire, un cachemire vert flotte sur ses épaules. La souplesse des étoffes et les mouvements ondoyants de leurs plis contrastent avec la forme svelte de l'habit militaire; mais la pompe asiatique écrase de son poids l'élégance française.

« On conçoit comment l'aquarelle peut rendre les nuances fines qui colorent la chair, mais on ne s'explique pas comment une peinture à l'eau a pu atteindre à cet éclat, à cette vigueur, à cette intensité de tons que les tissus de la Perse nous présentent et obtenir l'accord le plus harmonieux, en rapprochant les couleurs les plus antipathiques.

« Les carreaux noirs et blancs du pavé, les colonnes de marbre, les vases de porphyre, les statues de bronze, les murailles chargées de sculptures, les arcades, les frises, les balustres, tout le luxe de l'architecture intérieure, les jeux de la lumière qui animent cette architecture, tout cela fait illusion. Ces détails inanimés sont aussi étonnants que les figures vivantes. »

Dans ce même Salon de 1817 on parle d'un cadre de plusieurs miniatures qu'Isabey expose aussi; et on voit par tous les portraits que ce chapitre contient et qui, forcément, sont limités, tandis qu'un grand nombre doivent, faute de place, être mis de côté, qu'Isabey, privé des commandes officielles, travaille davantage pour les particuliers, et que cette époque est l'une des plus fécondes de sa carrière. Nous citons toujours ce même essai du Salon de 1817 :

« Créateur d'un genre vraiment enchanteur, M. Isabey l'a porté à sa perfection. Quelle fermeté dans les portraits d'hommes ! Quelle fraîcheur dans ceux des femmes ! Quelle vie dans tous ! Comme le sang circule sous cette peau délicate dont les lys et les roses forment le teint ! Quelle légèreté aérienne dans ces voiles qui voltigent autour de ces jolies têtes ! La corbeille de Flore, l'écharpe d'Iris, le souffle léger du zéphyr, semblent être à la disposition du peintre, mais il sait user de tant de richesse, et le sentiment de l'harmonie en règle l'emploi ! On désirerait seulement un peu plus de vérité. On a reproché à Isabey de coiffer toutes les femmes avec un voile ; ce n'est pas à lui que ce reproche devrait s'adresser. Qui ne sait, comment se font les portraits ? Si une parure sied à une femme, toutes aussitôt veulent avoir la même toilette. Je ne connais pas de rivalité plus active que celle de la coquetterie. En vain le peintre aura représenté que c'est toujours le même ajustement, le même moyen de séduction, que la transparence de ces voiles, que la variété de leurs mouvements et leurs plis ne les empêchent pas d'être monotones, que son cadre au Salon aura l'air d'un couvent de vestales, remontrance inutile ! « Monsieur Isabey, vous avez mis un voile à Mme X, cela lui sied ; avec ce voile, elle est presque jolie. Il me faut un voile, un voile, ou point de portrait ! » Comment résister à de telles sollicitations. M. Isabey cède et fait un voile. Mais n'accusons pas de manière un talent aussi varié que fécond, et n'imputons pas au peintre, ce qui n'est, selon toute apparence, qu'une fantaisie de ses modèles. »

Durant ces années, les rapports d'Isabey avec son élève la duchesse de Saint-

Leu (la reine Hortense) continuaient aussi affectueux et fréquents que par le passé, quoique la reine, condamnée à l'exil, fut installée d'une manière définitive à Constance et ensuite à Arenenberg. Isabey écrit vers cette époque à M[lle] Cochelet, lectrice de la duchesse de Saint-Leu, et il parle d'abord de divers portraits la représentant elle-même ainsi que d'autres œuvres peintes par la reine Hortense, sans doute les dessins ou aquarelles que l'élève envoyait à son maître, pour être critiqués et corrigés.

« Le vôtre est bien. Je suis pour la peinture ce qu'est un amant pour sa maîtresse; j'aime à entendre dire : Elle est aimable, elle est faite pour faire oublier tous les chagrins de la vie. Bien que le jour je fasse des portraits, le soir encore je dessine tout ce qui me vient par la tête : histoire sacrée, paysages, folies. »

Isabey cependant remarquait que même après avoir été perquisitionné par la police, il restait suspect et, craignant qu'on ne vint chez lui détruire les épreuves du livre du sacre qui n'était pas encore terminé, et qu'on ne continua à le persécuter, il demanda et obtint une audience de Louis XVIII. Le Roi le reçut fort bien, lui permit de faire imprimer chez lui les planches du congrès de Vienne, et lui commanda son portrait. Plusieurs fois Isabey a reproduit les traits de Louis XVIII, qui était très gros, petit, mais il sut tirer parti de son modèle; le portrait qu'il fit à la sépia et qui a été gravé par Debucourt est plein de noblesse et a belle allure; cependant le modèle était difficile à embellir. De ce moment la famille royale protégea Isabey, il ne fut plus en butte aux tracasseries policières, le duc et la duchesse de Berry posèrent pour lui; il dessina aussi la duchesse d'Angoulême, M[me] la Dauphine, fille de Louis XVI, personne triste et sérieuse qui ne pouvait oublier le passé, craignait l'avenir, portait partout sa rancune, ses regrets, sa mélancolie, véritable Antigone, toujours absente d'esprit et revivant les scènes terribles de 1793. Le portrait que notre artiste a fait d'elle est fin, distingué; on sent seulement, en le regardant, tout l'ennui qui émanait de cette pauvre princesse laquelle considérant la vie tragiquement dès son jeune âge, obscurcit toute son existence de ses cuisants chagrins. Le succès qu'Isabey eut au Salon de 1817 fut tel que son ami le comte de Forbin lui écrit pour le féliciter la lettre suivante :

Paris, 1[er] Juin 1817.

Je veux vous dire encore une fois, mon cher ami, parce qu'il me semble que je vous en ai parlé trop en passant, trop légèrement, que votre succès est complet, unanime, éclatant, et qu'il était impossible de ressaisir le sceptre d'une façon plus victorieuse. J'en jouis pour vous, pour les arts, pour notre France, et pour moi; aussi bien je vous en remercie de bon cœur. Agréez ce compliment bien sincère d'un homme, qui admire votre beau talent et qui aime beaucoup votre personne.

Votre tout dévoué.

A. Forbin.

Le comte de Forbin avait eu sa famille massacrée pendant les troubles de Lyon en 1793, il étudia la peinture chez David, où il fut collègue d'Isabey; il devint chambellan de la princesse Pauline Borghèse et fut officier d'état-major pendant les campagnes de Portugal, d'Espagne et d'Autriche. Sous la restauration, on le nomma

Mme de Staël.

Appartient au Dr Oulmont.

[illegible]
quoique la [illegible] fut installée [illegible] à Cons-
tance [illegible] écrit vers cette [illegible] lectrice
de la [illegible] d'abord de div[illegible] ntant
[illegible] peintes par la reine [illegible] les
des[illegible] envoyait à son maître, [illegible]
[illegible]

« [illegible] je [illegible] ce qu'est un amant pour sa [illegible] à
[illegible] re. Elle [illegible] pour faire oublier tous les chagrins de la vie [illegible] ne
[illegible] je fasse des portraits [illegible] je dessine tout ce qui me vient par la tête [illegible]
sacrée, paysages, folies. »

Isabey cependant remarquait que même après [illegible] été perquisitionné par la
[illegible]
du livre du sacre qui n'était pas encore terminé, et [illegible] à le per[illegible]
[illegible] et obtint une audience de Louis XVIII. [illegible] le reçut fort bien.

[illegible]

fille [illegible] ne pouvait oublier le passé, crai-
[illegible]
gone, toujours absente d'esprit et revivant les scènes terribles [illegible] Le portrait
que notre artiste a fait d'elle est fin, distingué [illegible]
[illegible]
[illegible] dès son jeune âge [illegible] toute son existe[illegible]
[illegible] d'Isabey [illegible] au Salon [illegible] tel que [illegible] lui
[illegible]

[illegible]

[illegible] complet, unanime, [illegible], et
[illegible] de bon cœur. A[illegible]

[illegible] vous.

A. [illegible]

Le comte de [illegible] avait eu sa famille massacrée pendant la [illegible]
1793, il étudia la peinture chez David, où il fut collègue [illegible]
[illegible] de la princesse Pauline Borghèse et fut [illegible] d'[illegible]
[illegible] de Portugal [illegible] et d'Autriche. Sous [illegible]


père

membre de l'Institut et directeur des musées royaux à la place de Denon. Au Salon de 1817, Forbin, que ses diverses charges n'empêchaient pas de peindre, exposa une éruption du Vésuve devant Pline le jeune, vue de Stabia, et il rétablissait dans son tableau les monuments apparents de Pompeï et d'Herculanum tels qu'ils devaient être du temps de Tacite et de son ami Pline.



Duc de Wellington.
Appartient au Duc de Wellington.

Lady Morgan, née Owenson, anglaise distinguée, qui voyagea en France vers cette date et publia ses impressions dans un volume intitulé : *France*, relate tout ce qu'elle remarque, va visiter les ateliers des peintres célèbres : Gérard, Girodet, Guérin, Lefèvre et elle ajoute :

« Les miniatures de Saint ont un caractère et une force presque incompatibles avec la délicatesse de sa touche; David a nommé Saint, le Rembrand de la miniature, comme Ysabey, le mœlleux et gracieux Ysabey en a été nommé le Raphaël. »

Cette même lady Morgan revint en France quelques années plus tard, puis se suicida en Angleterre en se pendant à la flèche de son lit.

C'est à ce moment que mourut Mme de Staël, et Isabey, qui peignit son portrait plusieurs fois, se servit des dernières études qu'il avait faites d'après elle, pour exécuter la sépia appartenant au Dr Oulmont, où nous la voyons déjà corpulente, sur le retour, près du buste de l'être qu'elle aima le mieux au monde, près de son père M. Necker; on a dit que les paroles semblaient lui manquer lorsqu'elle voulait exprimer ce qu'elle éprouvait pour lui. Isabey l'a peinte drapée dans un châle, afin de dissimuler l'embonpoint qui l'envahissait; un pupitre, une écritoire, des livres indiquent l'atmosphère savante du bas-bleu. Cette femme auteur harcela de ses traits acérés Napoléon, qui ne pouvait la souffrir et l'exila plusieurs fois; elle ne put rentrer en France qu'après les Cent Jours. Mme de Staël ne fut pas bien vue non plus sous la restauration; on l'accusait d'avoir manqué

d'habileté sous l'empire; aussi disait-elle : « Napoléon me détestait parce qu'il me croyait de l'esprit; ceux-ci me repoussent parce que j'ai le sens commun. » C'était une femme aux traits et à l'esprit virils, qui eut des opinions trop intransigeantes à une époque où l'on ne devait avoir que les opinions des gouvernants. Elle qui savait si bien ce qu'elle voulait, dépeignait son ami Benjamin Constant, l'indécision personnifiée, d'un mot bien caractéristique : « C'est un joli moulin à vent ! »

Notre héros voit à présent sa situation raffermie, les étrangers qui viennent à Paris affluent dans son atelier; la noblesse et la nouvelle bourgeoisie, tous veulent se faire peindre par lui; il n'a pas d'occupation officielle, son temps complètement libre il le consacre au public; jamais, à aucune époque il ne fit une telle quantité de ces belles aquarelles fines et transparentes, quoique vigoureuses, « des Ravissantes et des Charmantes », ainsi qu'on nommait celles que plus tard on appellera « les Lionnes ». Les femmes de l'aristocratie ayant dit que « le Corse n'était pas du monde » elles firent fête aux alliés et aux souverains étrangers, à cause de leur sang royal; ce fut bon genre d'aller visiter le camp des Cosaques aux Champs Elysées et d'y aller promener sa cocarde blanche. La société se composait de beaucoup d'étrangères qui toutes étaient reçues avec grand empressement et dont Isabey immortalisait les traits. De nouveau il attire le beau monde chez lui et le Mardi-Gras 1819 la famille Isabey donne un bal costumé avec invitation illustrée dont nous parlons plus loin. Mme Campan décrit cette fête à la duchesse de St-Leu, ainsi que la mission de dessinateur en jardin que la maréchale Ney, sa nièce, confie à l'actif Isabey :

Lettre de Mme Campan à la duchesse de St-Leu à Augsbourg.

Mantes ce 27 Février 1819.

« Isabey, toujours amateur des mascarades, en a eu une, où il n'était pas permis de se présenter sans costume du meilleur ou du plus bizarre goût, et dont les simples dominos étaient proscrits. Plus que l'égalité régnait dans cette assemblée et vous en jugerez par la liste de quelques noms; il y avait, entre beaucoup d'autres, dont j'ignore les noms : Mme Gail, l'auteur des romances, Mme la duchesse de Raguse, Mme Gavaudan et sa mère, Mme la princesse de Chimay, Mme Belmont (Fanchon la Vielleuse), Mme Lallemand, Levasseur de l'Opéra, Mmes Vernet et Burton (deux Pujols), M. de Brac, Ponchard et sa femme, les Armand du Théâtre français, M. de Montessuis très plaisant en marquis, Amédée Rousseau. Mon fils qui n'a pas voulu faire la dépense d'un costume s'y est présenté en domino et a été refusé. »

Lettre de Mme Campan à la duchesse de St-Leu.

Aux Coudreaux (Propriété de la maréchale Aglaé Ney).

Ce 27 Septembre 1820.

« Aujourd'hui nous attendons Isabey; cela fait grande joie dans la réunion. On a le projet d'employer à l'instant son talent et son goût, non pour lui faire tenir le crayon, mais pour lui présenter une serpette et lui donner la commission d'éclaircir le jardin anglais, où le vulgaire acacia a pris le dessus, nuit à des arbres superbes et dénature des points de vue. Mon fils s'est enrôlé pour être garçon jardinier. Cette besogne est indispensable dans tous les jardins qui commencent à compter huit à dix années de plantation. »

Ayant été l'émule de Lenôtre et de Berthaud, notre artiste se consacre tout particulièrement les années suivantes à la lithographie. L'art de la lithographie, après avoir été simplement un métier, devint un art, et fut inventé par Aloys Sennefelder de Munich qui, d'acteur et d'auteur dramatique, se fit imprimeur et



Escalier du Louvre.
Musée du Louvre.

[illegible] « Nap[illegible] [illegible] parce qu[illegible] » C'était [illegible]

[illegible] son ami Benjamin [illegible]

[illegible] : « C'est un joli mot [illegible]

[illegible] héros voit à [illegible] étrange[illegible] [illegible] dans son [illegible] et la nouvelle bourgeoisie, [illegible] officielle, son temps complète[illegible] il le consacre au [illegible] époque il ne fit une telle quantité [illegible] belles aquarelles [illegible] quoique vigoureuses, « des ravissantes et [illegible] Charmantes », ainsi qu'on nommait celles que plus tard on appellera « les [illegible] ». [illegible] n'était pas du [illegible] leur sang [illegible]

[illegible] sa [illegible]

[illegible] costume du meilleur [illegible] goût [illegible] étaient [illegible]

[illegible] la [illegible] a [illegible] a pris le [illegible] commence [illegible]

[illegible] suivantes à la lithographie.





vers 1798 découvrit peu à peu cette nouvelle méthode de reproduction. Il dessinait sur une pierre ou un métal le sujet qu'il voulait reproduire à l'aide d'un corps gras, puis rongeait à l'acide les parties restées nettes, ensuite lavant à grande eau toute sa planche, obtenait ainsi un relief de son dessin dont il prenait l'estampe en passant un rouleau par dessus le papier. Les parties en creux restaient blanches, celles en relief, demeurées intactes grâce au corps chimique, se marquaient délicatement sur le papier. Voilà en peu de mots, comment se fait une lithographie. Au commencement, cette invention ne réussit guère qu'en Allemagne et en Autriche; en France on n'en comprit d'abord pas les avantages appliqués à l'industrie. Puis vers 1815, ce devint tout à coup une mode, une véritable passion, chacun voulait faire de la lithographie à Paris. Le comte de Lasteyrie en étudia les procédés à Munich, établit un atelier rue du Bac; Engelmann arriva d'Alsace et installa une imprimerie lithographique rue Cassette. La lutte entre eux fut vive, Lasteyrie travailla pour la haute société, Engelmann plus spécialement pour les artistes; la lithographie était la récréation à la mode. On faisait des portraits, des caricatures, des charges, et enfin des satires politiques et de mœurs. Isabey, des premiers, se mit à essayer cette nouvelle invention. En 1818 il publia chez Engelmann un cahier de divers essais lithographiques et une suite de douze caricatures, dont une série avec titres en rébus. Dans les divers essais il se trouve de tout : paysages, monuments, scènes de fantaisie,



Marquise Anaïs de Girardin.
Appartient au Comte de Girardin.

même des portraits. Tout y est bien dessiné, avec une belle entente de la perspective et des effets de lumière, comme Isabey excelle à les montrer. On remarque un paysage de neige rendu avec une réalité et une délicatesse extrêmes; «le bal déguisé», qui servit d'invitation pour cette fête costumée que la famille Isabey donna en 1819, est délicieux d'esprit et de grâce; là aussi, comme dans «le marchand de marrons», l'effet de lumière y joue le premier rôle; tout ce qu'on aperçoit est éclairé par ces luminaires modestes de l'époque, les chandelles et les lanternes; ce jour voilé donne un grand charme d'intimité aux intérieurs, d'autant qu'on devine ce qu'on ne voit pas bien, et que tout concourt à la poésie de ces dessins. Dans cette invitation, le valet de la maison déchiffre le billet que lui tendent un pierrot et une colombine; tous deux paraissent si pressés d'entrer qu'ils semblent déjà sûrs de passer une très bonne soirée; le petit croquis est charmant. Quant aux caricatures, nous les aimons moins, elles nous semblent un peu lourdes comme plaisanteries, c'était le goût du moment et encore Isabey ne tombait pas dans les exagérations parfois grossières de ses contemporains, il restait toujours bien élevé. La bourgeoisie, à l'époque de la restauration, montait à la conquête du pouvoir, elle était en voie de transformation, la société accueillait trop facilement une foule de parvenus, aux origines plus ou moins louches; c'est pour les flétrir qu'Isabey créa le type du nouveau richard très laid et très vaniteux qui devint typique sous le nom de «Mayeux», comme Monnier inventa plus tard son Prudhomme. Traviès et Granville reprirent l'idée d'Isabey et la poussèrent à la charge la plus folle.

La caricature où se trouve le Mayeux d'Isabey représente une grande femme assez jolie, mise avec élégance à la mode de l'empire, elle est entraînée par un petit bossu horrible, grêle et malingre, aux épaules déjetées, coiffé d'un chapeau haut de forme et dont l'outrecuidance s'explique par la badine qu'il a sous le bras gauche; la femme semble perdre l'équilibre, tant elle a de peine à donner le bras à un cavalier si maigrichon. Les autres charges d'Isabey, toutes bien dessinées, restèrent moins légendaires dans les annales de la caricature. En 1819 le comte Forbin fit paraître un «Voyage dans le Levant» qui ne contient qu'une seule planche par notre artiste «La porte de Damas à Jérusalem» assez médiocre. Puis parut «Le voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France», publié par MM. Nodier, Taylor et de Cailleux avec la collaboration de divers artistes : Horace Vernet, Fragonard, Ingres, Picot, Athalin, Bourgeois, Bonington. Isabey y contribua aussi avec six lithographies, les moins bonnes de toutes celles qu'il produisit; elles sont pourtant d'une habileté surprenante, mais traitées dans un «style troubadour» qui choque et qui déplaît. La nature y est interprétée d'une façon convenue, c'est le romanesque de la restauration et non le romantisme de Bonington, de Deveria et plus tard de Delacroix. Le voyage d'Italie, qu'Isabey entreprit en 1822 et dont il profita pour éditer un cahier de trente pièces de paysages, est un de ses ouvrages les plus réussis; tous les dessins en sont intéressants, pittoresques, amusants; parfois l'effet en est un peu plat, les oppositions n'étant pas assez marquées; mais toujours, même dans ceux qu'on peut critiquer, il y a un petit coin charmant et c'est celui où Isabey s'est placé avec la compagne qui ne le quitta pas de tout le voyage, car nous la voyons presque partout, élégante et fine, jeune et anonyme. Ce devait être une élève très aimée et qui



Charles X.
Musée de Chantilly.

[illegible] et de [illegible] excelle à les [illegible] un paysage [illegible] une délicatesse extrême [illegible] isé », qui [illegible] costumée que la famille [illegible] 819, est [illegible], comme dans « le mar[illegible] l'effet [illegible] joue le p[illegible] ce qu'on aperçoit est é[illegible] de l'époque. [illegible] et les lanternes ; ce jour [illegible] intimité aux [illegible] autant qu'on devine ce qu'on ne [illegible] que tout concourt à la [illegible] des dessins. Dans cette invitation, [illegible] maison déchiffre le billet [illegible] tendent un pierrot et une colombine ; [illegible] paraissent si pressés d'entrer [illegible] semblent déjà sûrs de passer une très bonne [illegible] le petit croquis est charmant. Quant aux caricatures, nous les aimons moins, elles nous semblent un peu lourdes comme plaisanteries [illegible] du moment et encore [illegible]

restait [illegible]

[illegible] parvenus, aux origines [illegible]

[illegible] chapeau haut de forme [illegible] qu'il a sous le bras gauche ; la femme semble perdre l'équilibre, tant elle a de peine à donner le bras à un [illegible] chon. Les autres charges d'Isabey, toutes bien dessinées, resteront [illegible] dans les annales de la caricature. En 1819 le comte Forbin fit paraître un [illegible] « Levant » qui ne contient qu'une seule planche par notre artiste [illegible] « [illegible] » assez médiocre [illegible] Le voyage pittoresque [illegible] dans [illegible] Nodier, Taylor et de [illegible] collabo[illegible] Vernet, Fragonard [illegible], Athalin [illegible] aussi [illegible] les m[illegible] [illegible] été surp[illegible] [illegible] fait. La [illegible] ation [illegible] le roma[illegible] croix. [illegible] d'Italie, qu'Isabey [illegible] un ca[illegible]

[illegible] intéressants, pittoresques, [illegible] parfois [illegible] pas assez marqué [illegible] toujours, même [illegible] un petit coin charmant [illegible] celui où [illegible] compa[illegible] pas de tout le voyage, car [illegible] élég[illegible] et anonyme. Ce devait [illegible]



profita des leçons de son maître ; du reste Isabey forma plusieurs élèves femmes ; c'était un prétexte facile à trouver.

Dans beaucoup de ces pièces, où l'architecture tient la première place, le décorateur de théâtre apparaît, car on pourrait affirmer, surtout dans la vue de Parme « Reste d'un grand théâtre bâti sur les dessins de Vignole », que l'on va entendre le ténor chanter et que la prima donna va descendre de ces gradins si bien indiqués. Le style de tous ces dessins est délicat, léger, agréable ; véritable plaisir pour les yeux et souvenir, même à l'heure actuelle, pour ceux qui visitent cette terre promise qu'est demeurée la divine Italie.

Isabey écrit en 1822 au directeur général de l'imprimerie qu'il ignorait qu'un artiste ne pouvait avoir une presse lithographique chez lui, même pour son usage personnel, qu'il l'apprend à l'instant, puisque la presse apportée par M. François Vilain, lithographe, vient d'être saisie ; il demande la levée de cette saisie, afin de pouvoir livrer à ses souscripteurs pour le 1er Janvier 1823 les vingt-quatre planches de son voyage d'Italie. Il n'y avait à l'origine que vingt-quatre pièces, ensuite le cahier fut composé de trente planches.

Mais là où Isabey est inimitable, c'est dans ses portraits, lorsque d'un trait fin, ou large et gras, il nous indique toute une physionomie. Il fit les portraits de Mmes Horace Vernet, Sophie Gail, Ditte-Harmitt, Leverd, Talma, Pavant, Ledieu, Talleyrand, d'Osmond, princesse Czartoriska, duchesse d'Angoulême, de Dino et de bien d'autres encore. Ce sont toujours ces voiles qu'un souffle emporte, qui rendent la femme souple, aérienne pour ainsi dire, car il semble que le vent va l'enlever avec ses écharpes, telle cette grande figure de femme tenant un petit enfant dans ses bras, gravée par Schmitt, appelée « le coup de vent » qui est d'une grâce achevée. Sous ses voiles multiples et que la bise arrache, on sent la chair qui palpite, on voit la poitrine qui se soulève, on entend le souffle qui lutte contre la tempête. Toute cette mode d'enveloppements transparents, cette joliesse des plis onduleux, nous la devons à Joséphine, c'est elle qui, pour cacher les ravages de la vie, avait inventé ces gazes aériennes qui indiquent les formes, sans les trahir, et donnent à la silhouette une grâce de rêve. Elle s'entendait comme nulle autre à la parure ; ce culte de la ligne que nous recherchons tant de nos jours, elle l'avait trouvé, laissant deviner toute la femme, mais avec des enroulements qui, loin de la cacher, ne faisaient que la rendre plus attirante, ensorcelante et désirable. Du reste c'était surtout par la grâce de sa tournure que Joséphine avait séduit Bonaparte, plus que par la beauté de son visage, car elle n'eut jamais de réelle beauté. Isabey fit aussi plusieurs portraits d'hommes, deux surtout sont remarquables, le portrait de Villeau et celui de son fils Eugène. En général ces lithographies restent inconnues, les amateurs d'art ne s'en sont pas encore entichés, on les voit à peine dans les ventes où les grands prix se demandent seulement pour les gravures du dix-huitième siècle ; mais un jour viendra où ces petites pièces seront demandées, cotées, un nombre très limité d'exemplaires en ayant été tiré à l'époque ; elles feront prime et on les recherchera autant que les portraits en couleur d'après Isabey que bien peu de personnes se vantent de posséder. Le mouvement artistique qui se développa si bruyant et si

violent entre les années 1830 et 1848 et qui fit pour ainsi dire cause commune avec la politique, effaça tout ce qui n'était pas lui-même et ses aspirations, on ne regarda plus ce qui avait précédé ; les efforts des trente premières années du siècle tombèrent dans l'oubli, et il arriva qu'on ne rendit pas justice à ces artistes modestes dont le labeur pourtant est digne d'admiration. Nous nous éloignons de ce temps et nous voyons plus juste, les luttes passionnées d'alors nous laissent calmes et froids ; nous apprécions où qu'ils soient, l'art, la beauté, la grâce.

C'est en 1820, qu'Isabey alla à Londres pour une exposition de ses œuvres et il y passa à peu près quatre mois au printemps de cette année, qui le mirent fort en dépense et ne lui firent pas gagner grand argent ; son séjour coïncida avec une période agitée; le vieux roi Georges III venait de mourir le 29 Janvier 1820, et le Régent devenait souverain sous le nom de Georges IV. Dès qu'il prit le titre de roi, il intenta un procès de divorce à sa femme, la reine Caroline, exilée à l'étranger depuis 1814, laquelle revint en Angleterre le 6 Juin pour se défendre contre l'accusation d'adultère portée contre elle. Elle fut jugée par la chambre des lords pendant de longs mois et acquittée en Octobre 1820. Mais l'agitation et l'émotion étaient grandes en Angleterre, la Reine étant très populaire et le public sachant que le Régent s'était marié secrètement avec Mistress Fitzherbert. Isabey trouva fort peu de portraits à faire et pour se procurer de l'argent pendant ce séjour onéreux, il vendit le dessin original de la revue du Quintidi, celui du Congrès de Vienne, l'esquisse de la visite du premier Consul à la manufacture des frères Sevenne, sépia qui fit longtemps partie de la collection Sainsbury, et qui appartient maintenant à Mme de Basily-Callimaki et nombre d'autres œuvres intéressantes qui passèrent à vil prix dans les mains des marchands anglais. Actuellement la famille royale d'Angleterre possède le dessin du congrès de Vienne. Le duc de Wellington recommanda notre peintre à plusieurs membres de l'aristocratie anglaise, mais le scandale du procès de la Reine avait fait partir presque tout le monde et les commandes n'affluèrent pas. Isabey fit les portraits des deux frères Seymour, sir Horace Seymour et l'honorable Frédérick Seymour, deux beaux cavaliers aux uniformes éclatants et splendides dont il rendit la mâle distinction avec beaucoup de bonheur; mais leur sœur Miss Seymour, qui était la fille adoptive de Mrs Fitzherbert, fut peinte probablement à Paris avant le voyage d'Isabey à Londres, car Mrs Fitzherbert ne voulant pas être présente pendant le procès de la Reine, de peur d'allusions à son mariage secret, resta à Paris, où elle se trouvait déjà avec Miss Seymour, depuis Novembre 1819 jusqu'à Octobre 1820. Nous reproduisons une lettre d'Isabey adressée à Mrs Fitzherbert à propos d'une séance du portrait de sa pupille, elle est datée du 17 Février, nous pensons que c'est 1820, car ensuite Miss Seymour se maria au colonel Dawson Damer; nous lisons cependant Londres sous la signature de la miniature et il est probable qu'Isabey la termina à Londres; mais les séances de pose eurent lieu à Paris, d'autant qu'on signale la présence, à plusieurs bals, de Mrs Fitzherbert avec Miss Seymour, à Paris, en Février et Mars 1820 ; et d'ailleurs Isabey dans sa lettre parle de la rencontrer chez le comte de Castellane qui, rallié à la restauration, est colonel des hussards de



Reine Hortense (1827).
Appartient au Prince Victor Napoléon.

lui-même et s…

trente premières

pas justice à ces

Nous nous éloigno…

la grâce.

pour une exposition de ses

… peu près … mps de cette année, qui le mire…

… et ne lui firent pas gagner grand argent; son séjour coïncida avec une …

agitée; le vieux roi Georges III venait de mourir le 29 Janvier 18… et le Regent

devenait souverain sous le nom de Georges IV. Dès qu'il prit … roi, il intenta

un procès de divorce à sa femme, la reine Caroline …

… de Basily-Callimaki.

… à vil prix dans les mains

… royale d'Angleterre possède le

dessin du congrès de Vienne. Le duc de Wellington recommanda notre peintre

à plusieurs membres de l'aristocratie anglaise, mais le scandale du procès de la

… splen-

… leur

… peint

… lisons une lettre d'I…

adressée à M…

… datée du 17 …

mais les … eurent lieu à Paris, …

à plusieurs … Fitzherbert avec … Seymour

… 1820 … Isabey dans sa lettre par…

… à la restauration …



la garde royale, donne des soirées très brillantes et possède un salon des plus fréquentés où l'on joue la comédie et où se rassemble le beau monde de Paris.

Voici la lettre autographe en question :

Madame

Le Jour et l'heure qui vous conviendront;
j'aurai l'honneur, et le plaisir. Je serai
à vos ordres;
J'espère avoir l'avantage de vous présenter
mes devoirs, demain chez M. le Cte
de Castellane
hommage respectueux
du vieux peintre
Isabey
17 février

Par l'entrefilet suivant du *Moniteur Universel*, en date du 5 Juin 1820, il est facile de voir à quel moment Isabey fit son exposition à Londres :

« On nous écrit de Londres : M. le chevalier Isabey, célèbre artiste français dans le genre de notre académicien Cosway, vient d'ouvrir une galerie près l'université anglaise Pall Mall pour l'exposition de ses ouvrages. Cette collection a déjà été admirée à Vienne et à Paris. Cette galerie est constamment remplie par une foule de personnes du premier rang et de la première distinction. Elle renferme à peu près cent tableaux, dessins, portraits, paysages, croquis, etc. Le dessin représentant les ministres plénipotentiaires du congrès de Vienne fixe particulièrement l'attention générale. »

Une gravure, en noir et en couleur dessinée par Isabey et gravée à l'aqua-tinte par W. Bennett, est restée comme souvenir de cette exposition, elle est pittoresque et intéressante, car elle nous fait pénétrer pour un moment dans les mœurs et les coutumes de l'an 1820 et nous en montre les modes amusantes. Une salle assez vaste et donnant sur une seconde pièce, dont on voit la perspective dans le fond, est remplie de grands et de petits tableaux, on reconnaît la Revue du Quintidi, mais les autres sujets ne sont pas aussi distincts, une table ronde et une table carrée couverte d'un tapis vert se trouvent au milieu avec de nombreuses chaises ; par une porte on aperçoit le préposé aux entrées et la rue de Pall Mall avec les passants et les voitures. A l'intérieur, des dames en robes longues à taille courte de diverses couleurs et portant de grands chapeaux en auréole, nous tournent plus ou moins

toutes le dos, car elles considèrent les tableaux et leurs cavaliers, tandis que ces messieurs en culottes et chapeaux haute forme à larges bords et en habits à double rang de boutons, nous font plutôt face. Un officier vêtu d'un élégant uniforme rouge et or se repose près d'une table; le plafond vitré est caché par de vastes draperies blanches qui tamisent le jour et le rendent propice à l'éclairage des tableaux. (N° 196 de notre catalogue).

Nous avons deux lettres d'Isabey pendant ce séjour à Londres.

A Monsieur Robert Balmano, Secrétaire du comité des arts libéraux.

Londres, 26 Avril 1820.

Monsieur,

Je me rendrai avec empressement à l'aimable invitation que vous avez bien voulu m'adresser, veuillez avoir la bonté d'être mon organe près les respectables membres de votre bienveillante société; rien n'est plus flatteur pour moi que la pensée de m'admettre à son jour de fête, j'en conserverai le souvenir d'un des beaux de ma vie; l'expression me manque pour en témoigner toute ma reconnaissance. Me recommandant à votre bienveillance, je suis avec respect, Monsieur, votre très humble serviteur.

J. Isabey.

A Monsieur Colnaghy, marchand de tableaux et gravures à Londres.

Londres, ce 3 Juillet 1820.

Je prie Monsieur Colnaghy de remettre à mon domestique trois portraits de Wellington qui, joints aux six que j'ai retiré ce matin, en fera neuf de moins au dépôt qu'il a.

Salut et considération.

Isabey.

Notre artiste fit différents portraits du duc de Wellington pendant le congrès de Vienne, et pendant ce séjour en Angleterre; deux furent gravés par Mécou en noir et en couleur, un de profil et l'autre de face en buste, et un troisième plus grand à mi-corps fut gravé par l'Anglais Sams. Nous ne savons auquel des trois Isabey fait allusion dans sa lettre. Notre héros revient de Londres à Paris et prend part de nouveau à la vie mondaine qu'il a toujours menée depuis son plus jeune âge; il va à la campagne, chez tous ses amis, entre autre au château de Chimay chez la princesse de Caraman-Chimay, l'ancienne Mme Tallien, qui séjourne pendant de longs mois dans sa belle habitation et attire autour d'elle ses amis d'autrefois; Isabey est du nombre; elle s'est rangée, elle est devenue sérieuse et élève une partie des onze enfants qu'elle a eus de différents côtés.

A la Cour, Louis XVIII est vieux, souffrant, désire une existence tranquille, calme ; sa plus grande distraction lui vient des visites de Mme du Cayla. La duchesse d'Angoulême, aigrie et désabusée, s'enferme dans une étiquette étroite et ne cherche en fait de plaisir que les pratiques religieuses et les bonnes œuvres; mais la duchesse de Berry, à l'Elysée, veut à tout prix s'amuser et ramène la gaieté et la coquetterie avec elle. Marie Caroline de Bourbon, princesse des Deux-Siciles, se maria au duc de Berry le 17 juin 1816; elle n'est pas régulièrement jolie, c'est une « jolie laide », mais elle a un teint éclatant, des yeux bleus et de beaux cheveux blonds, elle est de petite taille et aime à montrer ses pieds qu'elle a très petits, aussi elle encourage la mode des robes courtes. Lorsqu'elle arriva dans cette maussade et mélancolique

Cour de France, où la Dauphine portait un deuil éternel et demeurait comme glacée et figée, ce fut un rayon de soleil qui entra; sa fraîcheur était aussi grande que sa jeunesse. Elle était vive, le duc de Berry était coureur et emporté; mais ils s'entendirent et s'aimèrent, cherchant tous deux le plaisir et le mouvement; la Duchesse raffolait de la toilette et de la danse, elle n'avait aucun préjugé et désirait plaire. L'ambition lui viendra ensuite, lorsque devenue veuve si prématurément, elle tâchera de conserver un trône à son fils le duc de Bordeaux. Le Duc et la Duchesse protégeaient les artistes et encourageaient les arts; ils attirèrent Isabey près d'eux; il fit le portrait du Duc et plusieurs fois celui de Marie-Caroline. Charles-Ferdinand, duc de Berry, avait une grosse tête, une chevelure épaisse, le visage coloré, des yeux bleus à fleur de tête, le cou large et court, les lèvres épaisses. Sa femme avait de belles dents qu'on remarquait surtout parce qu'elle tenait sa bouche toujours en avant et ouverte, ce qui lui donnait un air parfois assez nigaud, bien qu'elle fut d'une intelligence vive et qu'elle eut des répliques inattendues et amusantes.



Duchesse d'Abrantès.
Appartient à M. Mély.

Le 29 Septembre 1820, la duchesse de Berry accoucha d'un fils, connu sous le nom de duc de Bordeaux, ensuite comte de Chambord; le duc de Berry avait été tué par Louvel d'un coup de couteau le 13 Février 1820, donc 7 mois avant la naissance de ce fils, dont la venue fut saluée avec joie par les partisans de la légitimité qui mettaient tout leur espoir sur l'avenir de cet enfant. La famille royale accueillit avec bonté la duchesse de Berry, et celle-ci se lia d'une grande amitié avec sa belle-sœur la duchesse d'Angoulême, avec le duc d'Orléans et avec sa femme Marie-Amélie,

propre tante de Marie-Caroline. Louis XVIII la gâtait et lui passait toutes ses fantaisies; il disait : « Yeux, nez, bouche, rien n'est joli; tout est charmant ». Mais la duchesse était jalouse de Mme du Cayla que le Roi appelait sa troisième fille. Zoé Victoire Talon, née en 1784, élevée chez Mme Campan, épousa M. du Cayla, fut maltraitée par lui, le quitta et recommandée au Roi par sa propre belle-mère, la duchesse douairière du Cayla, implora sa protection pour garder près d'elle ses enfants. Non seulement le Roi la protégea, mais il se prit pour elle d'une affection profonde, lui écrivit chaque jour et finit par la voir toutes les après-midi, jouant aux échecs et se promenant avec elle. On disait que le Roi, priseur endurci, humait son tabac sur le beau sein de Mme du Cayla comme sur une rose. Elle était grande, séduisante, souple, insinuante et savait merveilleusement se mettre à l'air de sa figure; sous l'empire, les mauvaises langues racontaient que le duc de Rovigo lui était un ami bien proche. Le Roi, à la mort de la comtesse Vincent Potocka, acheta le château de Saint-Ouen où il avait couché en 1814, la veille de son entrée à Paris et d'où il avait édicté la charte constitutionnelle. Gardant un souvenir heureux de cet événement, il donna le château de Saint-Ouen à Mme du Cayla, le fit rebâtir dans le style du Trianon, en dessina lui-même les allées et les parterres et y mit un somptueux mobilier. « Sa Majesté, dit le lieutenant général vicomte de Reiset, dans ses mémoires, avait voulu que la personne qui lui était la plus chère, posséda le lieu même où avait été promulgué le plus grand acte de son règne ». Le jour où Mme du Cayla pendit la crémaillère et s'installa dans cette demeure luxueuse, Isabey fut chargé d'organiser la fête d'inauguration, à laquelle tout Paris accourut, voulant saluer bien bas la favorite; voici le récit de cette fête dans le *Journal des Débats* du 3 Mai 1823.

« Une fête charmante a été donnée hier à St. Ouen; le projet de cette fête annoncé et connu, était depuis quelques jours l'entretien de tout Paris. Son exécution brillante, son plein et entier succès, le choix et l'heureux accord des parties qui le composaient, des plaisirs qui y étaient préparés, leur rapide succession qui ne laissaient point ces intervalles fatigants pendant lesquels se glissent la langueur et l'ennui, écueil ordinaire des grandes réunions et des fêtes, les grâces, les soins prévenants, l'aimable accueil de la personne qui recevait chez elle tant de monde, et un monde si choisi, seront encore plusieurs jours le sujet et l'intérêt de toutes les conversations. « Saint-Ouen, avait dit avec beaucoup de grâce et de bonheur Mme la comtesse de Cayla, est le deux Mai, à toute la France; je n'en suis pas la propriétaire, je n'en suis que la concierge. » Ce mot heureux annonce l'objet de la fête, c'est là que Sa Majesté Louis XVIII passa la veille de son entrée dans la capitale de son royaume, le 2 Mai 1814. M. Gérard, le peintre fameux, vient de fixer sur la toile cet intéressant événement; assis à son bureau, dans un cabinet du château de Saint-Ouen, Louis XVIII médite le bonheur de ses sujets. La France a été représentée à cette fête par l'élite de la société : le corps diplomatique, les ministres, les maréchaux, les pairs de France, des grands fonctionnaires, des magistrats, des maires de Paris, des colonels de la garde nationale, une foule de personnes connues et distinguées. Les grâces surtout étaient très bien représentées, plus de deux cents dames ornaient et embellissaient cette fête. On était invité pour midi; à midi et demi tout le monde était rendu. Rien n'avait pu arrêter ou retarder un empressement si général, pas même les toilettes, et cependant les toilettes auraient pu excuser quelques retards. En arrivant l'œil était réjoui par la vue des étendards blancs, aux armes de France, flottant sur les grilles du parc et se jouant dans les airs sur le toit du pavillon. Une musique ravissante, sortant de ce même pavillon, venait enchanter les oreilles. Quatre cents personnes se sont rendues sous une tente gracieusement décorée et se sont assises autour de deux tables. Un déjeuner splendide, malgré toutes les rigueurs du Vendredi, scrupuleusement observées, s'est trouvé servi comme par enchantement. Une aimable

Princesse de la Trémoille.

Collection Pierpont-Morgan.

[illegible] XVIII la [illegible] ses fantaisies; [illegible], rien n'est [illegible]. Mais la [illegible] que le Roi [illegible]. Zoé [illegible] lui, le quitte et [illegible] au Roi par sa propre [illegible] écrit chaque jour et [illegible] toutes les après-midi, jouant [illegible] promenant avec elle. [illegible], priseur endurci, humait son [illegible] sur [illegible] insinuante et savait [illegible] mettre à l'air de sa [illegible] l'empire. [illegible] mauvaises langues racontaient que le [illegible] procur[illegible] le Roi [illegible]

« Une fête charmante a été donnée hier à St. Ouen, [illegible], était depuis quelques jours l'entretien de tout Paris. Son exécution brillante, [illegible] succès [illegible] des [illegible] pendant lesquels [illegible]



gaieté a régné pendant le repas, deux toasts ont été portés, l'un à S. M. Louis XVIII par l'ambassadeur de Sardaigne, l'autre par le Président du conseil des ministres (M. de Villèle) aux souverains alliés à la France. Après le déjeuner, on se promena ensuite dans le superbe parc, puis on est entré sous une seconde tente toute préparée en salle de spectacle. On joua deux pièces très gaies, faites pour la circonstance, et M. Desaugiers, écrivain spirituel et très royaliste, est l'auteur des couplets charmants, chantés entre les deux pièces. La seconde pièce s'appelle « Le Deux Mai », les premiers talents de la capitale ont paru dans cet à-propos qui était plutôt un opéra comique qu'un vaudeville. Aubert en a composé les chants où se trouvent mêlés les airs : Où peut-on être mieux, Charmante Gabrielle, Vive Henri IV. La pièce s'est terminée par une ronde. Après on a fait l'inauguration du tableau du Roi par Gérard. Un chœur composé par Aubert et chanté par les artistes de la Chambre du roi a produit un grand effet; aux sons des mots de la cantate : « Vive le Roi », le rideau de soie verte tomba et découvrit aux regards, l'intéressant portrait. On est sorti de la salle de spectacle où la chaleur était grande, et on est passé sous une troisième tente où étaient servis glaces et rafraîchissements. Les musiciens placés sur le toit à l'italienne du pavillon remplissaient le parc de leurs accords harmonieux. On peut bien dire qu'ici le nom du Roi a été célébré jusque sur les toits. Nous devons dire aussi que l'aimable concierge reprenant un instant son rôle de propriétaire, a fait distribuer, par le maire et le curé, des dons et des aumônes aux malheureux et aux indigents. »



Egédie Beaupoil de Saint-Aulaire, Duchesse Decazes.
Appartient au Duc Decazes.

Le Roi donna à Mme du Cayla une bible d'une édition remarquable et luxueuse, avec 150 gravures, ayant chacune pour les préserver en guise de papier de soie, un billet tout neuf de la banque de France. Un soir de bal, il la fit venir pour admirer sa somptueuse toilette et, sous prétexte d'arranger quelques boucles de sa chevelure, il lui met dans les cheveux un splendide bijou qu'elle ne remarque que par l'admiration qu'il suscite autour d'elle. Et pourtant Mme du Cayla, recevant du roi quatre-vingt mille francs de rente, lui certifiait qu'elle était la seule personne du royaume qui ne put recevoir aucun don de Sa Majesté! Sosthènes de La Rochefoucauld, en relations très intimes avec Mme du Cayla, se servait d'elle pour diriger le Roi et disait de son amie : « Son cœur est sa boussole et sa raison un gouvernail »; c'était probablement une façon honnête de remarquer que Mme du Cayla se donna toute liberté

de n'agir jamais qu'à sa guise; le fait est qu'elle intrigua et fit si bien que seuls pouvaient rester au pouvoir ceux qui agissaient selon ses vues; elle conserva son influence sur le Roi jusqu'à la fin. Une grande amie de Mme du Cayla et de Sosthènes de La Rochefoucauld était la princesse Zénaïde Wolkonsky, beauté superbe, qui prétendait que les Russes étaient de cœur avec la France et que la Néva coulait le long des quais de la Seine; elle fut délicieusement peinte par Isabey pendant le congrès de Vienne.

En date du 30 Janvier 1820, voici une lettre d'Isabey, adressée au comte Fries à Vienne, qui nous fixe sur l'époque à laquelle les gravures du congrès de Vienne furent terminées, ensuite Isabey fit son voyage en Angleterre.

Monsieur le Comte,

J'ai l'avantage de vous prévenir que j'ai pris la liberté de joindre au paquet de Messieurs Geymuller et Ce de votre ville, vos deux gravures de souscription du congrès de Vienne.

Savoir une avant la lettre, une avec la lettre.

Veuillez, Monsieur le Comte, les faire retirer et m'en accuser réception. J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus distinguée, Monsieur le Comte, votre très humble serviteur.

ISABEY.

Au printemps de l'année 1822 se place le voyage d'Italie entrepris par Isabey pour y conduire son fils, dit-il; malheureusement aucun récit ne nous en est resté, seules les jolies lithographies nous racontent les sites qu'il a vus et nous montrent la gracieuse compagne qu'il emmène partout avec lui.

A Monsieur Grégoire, secrétaire de la Surintendance de la Musique du Roi.

Paris, 3 Mars 1822.

Mon cher Monsieur Grégoire,

Je suis bien coupable envers ma chère Thérésia, je viens d'écrire au bon Monsieur Duguet pour m'en excuser. J'ai été si encombré d'ouvrage que j'ai particulièrement négligé mes amis, comptant sur leurs bontés et non sur celle des étrangers; dans trois jours de toute façon j'eusse rendu le portrait, car je pars pour l'Italie dans huit pour y conduire mon fils. Au plaisir de vous revoir, toujours le même, également moi par mon attachement pour vous.

ISABEY.

Nota. — Voici une lettre pour M. Duguet, Thérésia dans sa lettre ne me donne pas son adresse, veuillez la mettre sur la lettre et la faire mettre à la poste, ou remettez-là de suite à mon domestique.

Thérésia est la femme de M. Duguet qui lui-même sera le témoin du second mariage d'Isabey, elle était probablement la fille de Grégoire. Isabey ne dut demeurer que peu de mois en voyage, car on remarquera qu'en Septembre 1822, il reçoit déjà les souscriptions pour ses lithographies et il est à Paris.

Archives de Reims.
Coll. Tarbé. Cart. 21.

Ce 21 Septembre 1822.

Reçu de S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême, par M. le baron de Giresse Labeyrie, la somme de cinquante francs pour deux premières livraisons du voyage d'Italie.

ISABEY.
Rue des 3 Frères, 7.

Le baron de Giresse avait charge de secrétaire des commandements du duc d'Angoulême.

A Monsieur Willaume, receveur du domaine du Roi à Ancenis (Loire-Inférieure).

Paris, 24 Septembre 1822.

Monsieur,

J'ai reçu votre gracieuse lettre par laquelle vous souscrivez à mon voyage d'Italie, vous pouvez être assuré du soin que je mettrai à cette commande pour répondre à votre amour pour les arts. C'est par suite du soin que je tiens à y apporter, que je vous prie de vouloir bien me faire savoir par quelle voye je dois vous faire parvenir la première livraison, vous observant que cela ne peut et ne doit être roulé et qu'il faudrait que cela fut entre deux planches et recouvert en toile cirée, ce qui est une petite augmentation de trois francs, mais qui pourrait servir pour les deux autres si vous pouvez me renvoyer les planches. Relativement au payement, Monsieur, je ne reçois pas en avance; lorsque vous aurez reçu la première vous me ferez parvenir le prix de 25 francs à votre volonté. Je suis avec respect votre très humble serviteur.

Isabey.

Rue des Trois-Frères, N° 7.

Suit le décret de nomination d'Isabey au poste d'inspecteur dessinateur, ordonnateur des fêtes et spectacles. Il est bien vu par tous, protégé de ceux qui ne le jalousent pas; et sous le régime royaliste, il jouit de nouveau de la faveur du souverain; seulement l'impulsion n'est plus la même, la direction, la précision, la netteté manquent dans les ordres donnés; tout sommeille et se traîne dans l'ornière de l'habitude, les caisses du trésor sont vides, les finances en désarroi, l'argent fait défaut, les commandes aussi; et bien que l'on tâche d'imiter encore l'empire, c'est sans cet élan et ce génie que l'aigle emportait si haut sur son aile.

Archives Nationales

O3 355

Au Roi.

Sire,

Monsieur le ministre de la Maison du Roi m'ayant fait connaître une ordonnance de Votre Majesté qui crée dans le service de la Chambre, une place d'Inspecteur dessinateur, chargé de l'ordonnance des fêtes et spectacles de la Cour, j'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté pour remplir cette place le sieur Isabey, dont le talent connu, semble digne de cette faveur. Si votre Majesté daigne approuver cette proposition, Elle est priée de vouloir bien donner ses ordres.

(Ici est écrit de la main du Roi). Approuvé Louis.

Au château des Tuileries, le 12 Juillet 1823.

Pour ampliation, pour le Ministre, le maître des requêtes,
Secrétaire général de la Maison du Roi.

Louis, par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes verront. Salut.

Sur le rapport du ministre secrétaire d'état de Notre Maison, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Article Ier.

Il sera créé dans le service de notre Chambre une place d'Inspecteur dessinateur chargé de l'ordonnance des fêtes et spectacles de la Cour, sous les ordres de notre premier Gentilhomme et du directeur de cette même partie. Le traitement attaché à cette place sera de 5000 francs par an.

Article II.

Le sieur Isabey est nommé Inspecteur dessinateur, chargé de l'ordonnance des fêtes et spectacles de la Cour.

Le ministre secrétaire d'état de Notre Maison est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Donné en Notre Château des Tuileries, le douzième jour du mois de Juillet en l'an de grâce 1823 et de Notre règne le vingt-neuvième.

(Signé) Louis.

Joseph de Villèle.
Ministre secrétaire d'état de la Maison du Roi.

Moniteur du 22 Juillet 1823.

Le Roi vient de nommer M. Isabey, inspecteur dessinateur de l'ordonnance des fêtes et spectacles de la Cour.

Moniteur du 12 Décembre 1824.

Salon de 1824. — Nous sommes depuis longtemps accoutumés à attendre de M. Isabey les plus jolies bagatelles du monde. Rien de plus léger et de plus délicat que ce grand nombre de portraits à l'aquarelle, qu'il a exposés dans le même cadre. Toutes ces figures aériennes sont bien gracieusement embellies, mais ce luxe de gazes, de rubans, de fleurs ajustés avec tant de coquetterie, n'a-t-il pas un peu de superfluité, et M. Isabey, si bon juge en matière de goût, ne pense-t-il pas, comme nous, que l'afféterie nuit à la grâce et que celle-ci tire son plus aimable lustre de la simplicité.

En consultant le livret du Salon de 1824 on trouve le nom de Jean-Baptiste Isabey entre celui d'Ingres et de son fils Eugène Isabey qui, déjà commence à se faire connaître.

Notre héros expose sous six numéros, dont certains comprennent plusieurs sujets.

926. — Un Intérieur, aquarelle.
927. — Portraits, idem.
928. — Études de paysage, idem.
929. — Vue d'Italie à la sépia.
930. — Vignettes pour différents ouvrages, sépia.
931. — Dessin à la sépia pour le voyage de Normandie de MM. Nodier, Taylor et Cailleux.

Isabey continue à être un des premiers dans son art; déjà depuis quelque temps, il ne fait plus de miniatures sur ivoire et c'est à l'aquarelle ou à la sépia sur papier blanc, carton ou peau blanche, qu'il traite tous les sujets qu'il peint, portraits, paysages, et scènes de genre. Nous verrons, dans le chapitre suivant, qu'il a su aussi exceller dans un genre où il est peu connu et qu'il a fait à l'huile des portraits superbes et pittoresques, grandeur nature, qui ne le cèdent en rien comme maestria et charme aux œuvres les plus belles des peintres ses contemporains. Ici on peut voir la réduction du portrait à l'huile grandeur nature de Mme Barbet née Garrick, qui appartient au comte de Girardin; les cheveux châtains sont souples et légers, le visage bien modelé est vivant, la grâce de l'ajustement révèle la main de celui qui savait si bien vêtir et enjoliver les beautés du jour; la collerette de dentelle et broderie est une merveille de souplesse et de fini.

Honorable Frederic Seymour

Sir Horace Seymour

Miss Mary Seymour



Nous devons mentionner ici une élève d'Isabey, Mlle Amélie Romilly, qui étudia d'abord l'aquarelle à Genève comme élève de Massot, portraitiste de cette ville, vint à Paris en 1812 et y retourna plus tard mariée à M. Munier, recteur de l'université de Genève; c'est entre les années 1823 et 1825 qu'elle fut présentée à Isabey, qui lui donna de nombreux conseils pour l'aquarelle et la miniature. Elle fréquentait la société d'Horace Vernet, de Gérard et fit un portrait lithographié du premier. Un autre disciple d'Isabey, Mansion, né à Nancy, a laissé un traité sur la miniature fort intéressant, parce qu'il nous initie aux leçons et aux conseils qu'Isabey donnait à ses élèves. Ce volume sous forme de lettres, ainsi qu'il était de mode alors, parut en 1823 et avait pour épigraphe ces vers qui sont bien dans le style de la restauration :



Redingote de drap garnie de boutons de soie. Pantalon de drap. Gilet de casimir imprimé. Col de maroquin. Canne de baleine. Manteau de drap doublé de pluche

je certifie la présente épreuve conforme au tirage entier. Paris, 15 décembre 1826. La Mésangère

> Vous qui pleurez l'amour, l'amitié, la [nature,
> Sans doute un dieu pour vous a créé [la peinture.

Mansion indique à son élève, une séduisante anglaise, comment préparer et polir son ivoire, puis ébaucher le portrait, enfin modeler les principales vigueurs des figures avec du bistre mêlé de terre de Sienne brûlée, et dans quelques endroits, de précipité rouge; les demi-teintes doivent être faites avec de l'ocre jaune, de l'outremer et très peu de précipité rouge; les tons des chairs sont composés de brun rouge, par dessus lequel il faut revenir avec une petite pointe de laque orangée. Employez d'abord les tons chauds et ne mettez qu'après les demi-teintes grises, qui sont du côté de la lumière; autrement les ombres sont lourdes et sans transparence. Pour les miniatures de femme il faut

éviter le bistre et pour les chairs employer l'ocre, l'outremer, la laque pure, le vermillon, faire surtout les ombres fort transparentes. On ne doit commencer le fond que lorsque la tête est déjà modelée. Mansion parle en ces termes de son maître Isabey :

« Un dessin pur, un coloris harmonieux, des poses gracieuses et toujours variées, des draperies ajustées avec un goût exquis, des accessoires, des fonds qui ne laissent rien à désirer, attestent à tous les yeux la supériorité incontestable d'un homme de génie qui réunit, à la connaissance approfondie de son art, une puissance de conception qui n'est égalée que par la grâce et la facilité de son exécution. Cet artiste, auquel j'ai l'obligation du peu que je sais, a tous les droits possibles à mon admiration et personne n'a été plus à même que moi de juger de l'étendue de son talent. Il est redevable à la nature, d'une heureuse organisation qui le rend apte à réussir dans tout ce qu'il entreprend ; mais s'il n'avait pas joint à cet avantage, une activité infatigable, s'il n'avait pas à l'envie des David, des Gérard, etc., puisé la connaissance de son art dans les meilleures sources, il ne serait point arrivé à cette éminence de talent qui lui assigne, à l'aide des ingénieuses compositions dont il est l'auteur, une place honorable parmi les peintres d'histoire. La peinture en miniature, dans laquelle il a eu tant de vogue et dont il s'occupe peu actuellement, lui a cependant l'obligation, en grande partie, des progrès qu'elle a fait en France depuis trente ans. Quant aux aquarelles d'Isabey, la facilité de son exécution, la grâce qui y est répandue, les effets piquants de lumière qu'il sait obtenir n'ont permis à personne de l'égaler dans ce genre. »

De charmantes miniatures de Mansion se trouvent au Musée Wallace à Londres.

Mlle Mars, la célèbre artiste du Théâtre français était fort amie d'Isabey, son visage fin et distingué, que notre peintre a laissé à la postérité, est une joie pour les yeux; elle eut une longue carrière, déjà célèbre sous le Consulat, elle est dans tout l'éclat de sa réputation en 1824.

Cet hiver-là elle joua *l'École des Vieillards* et, dit Mme Dash dans ses mémoires, « elle y fut ravissante de grâce et de talent ; elle jouait ce rôle d'une façon si mutine, si piquante et la fin d'une manière si dramatique et de bonne compagnie. » *L'École des vieillards* est une comédie en cinq actes de Casimir Delavigne représentée à la Comédie française pour la première fois le 6 décembre 1823 ; Mlle Mars y jouait le rôle d'Hortense Danville, dans lequel elle fit fureur. Elle nuançait chacun de ses rôles avec un art infini; tous les costumes lui allaient bien; « en Russe », on l'acclamait avec délire. Napoléon Ier demandait une fois à Mlle Mars comment elle avait débuté : « Sire, lui répondit-elle avec la grâce spéciale qui la caractérisait, j'ai commencé toute petite. Je me suis glissée sans être aperçue ». — « Sans être aperçue !... vous vous trompez, répliqua l'Empereur, vous voulez dire apparemment que vous avez forcé peu à peu l'admiration. Croyez au reste, Mademoiselle, qu'avec toute la France j'ai toujours applaudi à vos rares talents. » Il semble, en effet, que Mlle Mars reçut peu de leçons et avec son intelligence fine, se forma elle-même, si nous en jugeons par le quatrain suivant trouvé dans un journal du temps de l'empire.

A MADEMOISELLE HYPOLITE MARS

Tu cherches tes secrets dans la vérité pure,
A former tes talents, aucun maître n'eut part,
Et la perfection qui brille dans ton art
Ne doit rien au conseil, mais tout à la nature.

WAZELLE, acteur.

Mlle Mars faisait autorité à cause de sa tenue irréprochable et de son goût parfait ;



elle avait innové des modes nouvelles, s'habillait avec une élégance raffinée et portait des robes que l'on s'empressait de copier. Isabey racontait qu'elle recevait le matin, couchée dans son lit et étendue dans des draps de satin noir, pour faire ressortir la blancheur de sa peau. Elle logeait rue de la Tour des Dames et donnait de belles fêtes. Dans l'hiver de 1824, elle inaugura une robe courte de tulle blanc à deux gros bouillonnés, semée de pois de senteur, qui fut répétée par toutes les femmes les plus en vue de Paris. On s'habillait toujours avec des châles de cachemire, des palatines en étoles, des robes courtes, des chapeaux très grands, en auréole avec voile large et tombant, s'ouvrant sur le côté comme un rideau, et les cheveux en boucles massées sur les tempes et fixées de côté par de petits peignes; les coiffures étaient si élevées que les femmes pouvaient à peine s'asseoir dans les voitures et s'agenouillaient souvent sur le plancher du véhicule; au sommet de la tête, trois coques très lisses s'étalaient et nous pensons que c'est vers ce moment, que l'on vit les coiffures à la girafe.

Isabey avait une adresse extrême pour attifer et habiller les femmes, il était le couturier inédit de Mme Isabey qui, pour ses robes du soir, n'eut jamais recours qu'à son mari ; avec quelques aunes de tulle et de mousseline, lorsque Mme Isabey était coiffée et chaussée, son mari prenant des ciseaux et une boîte d'épingles, lui composait immédiatement la plus fraîche et charmante robe de bal ; il disposait dans les plis, des rubans, des fleurs et en peu d'instants une robe était créée qu'on ne pouvait copier, parce que chaque soir, ainsi qu'une rose, elle avait vécu ; et le jour suivant, c'était une autre combinaison. Une fois, ce mari artiste édita une robe d'un

effet prodigieux, en collant à l'envers du tulle des fleurs de papier d'or et d'argent et en drapant sa femme dans cette étoffe nouveau modèle qui avait le brillant des plus riches étoffes lamées de métal; ainsi l'imagination d'Isabey suppléait à ce qui manquait à sa bourse et, à peu de frais, il faisait remarquer le goût et la grâce de sa femme, dans ces salons dont les habitués étaient des mondains titrés, élégants, fortunés. Mme Isabey Salienne avait à cette époque des cheveux tout blancs, elle était très délicate de santé, fort intelligente et fine, toujours vêtue d'étoffes claires et de blanc, elle donnait une grande impression de fragilité et de distinction.

Ces différentes occupations conduisirent Isabey à s'occuper de dessins pour les journaux de mode; nous avons déjà vu que, sous le Consulat, il s'y était adonné; La Mésangère, qui dirigeait avec habileté des publications de mode, lui demanda son concours pour les dessins de ses « costumes parisiens ». En voici quelques-uns en 1826 : des costumes d'hommes avec le pantalon à sous-pieds, à plis profonds à la ceinture, l'habit bleu ou la redingote bien serrée à la taille, les manches presque à gigot, tandis que le soir on s'enveloppe dans une vaste pelisse, reste des importations russes et cosaques. La gravure de 1830 nous indique les berthes et les manches à gigot de ces dames, tandis que les coques de la coiffure menacent le ciel, soutenues par d'immenses peignes, et le visage est entouré de boucles très mousseuses. Les gravures de 1831, toujours dans le même esprit, nous montrent des coiffures à la vierge en bandeaux plats avec des bijoux sur le front : « belle Ferronnière »; même largeur de berthe et mêmes manches amples.

Louis XVIII meurt le 16 Septembre 1824, la cérémonie pour son enterrement dut être pleine de faste et pompeuse, nous avons la preuve que notre artiste s'en occupa; une aquarelle d'Isabey qui se trouve à Carnavalet nous montre la chambre ardente aux Tuileries et le catafalque très-haut placé sur les marches du trône, tandis qu'un dais royal se trouve au-dessus. Les murs de la salle sont, ainsi que le plafond de la plus grande richesse; par endroit les fresques des murs et les somptueux ornements sont recouverts de grandes tentures sombres avec croix blanche au centre. Sur le cercueil s'aperçoit la couronne royale; de hauts candélabres fleurdelisés sont disposés en rangs compacts autour du catafalque; des pages en costume de hérauts d'armes avec toques ornées de plumes blanches se tiennent à la tête et aux pieds. A gauche sur le devant de l'aquarelle, des prêtres et des enfants de chœur sont massés, parmi eux quelques officiers. Près du manteau royal garni d'hermine, aux pieds du cercueil, le roi Charles X, le Dauphin, la duchesse d'Angoulême, celle de Berry prient à genoux, les dames sont voilées de longs crêpes avec de hautes coiffures; en arrière, des gardes, le sabre au clair, et des grands officiers de la Couronne se tiennent debout.

Pour le sacre de Charles X, Isabey est aussi très occupé; car avec le nouveau règne, il retrouve une véritable protection près de ce prince qu'il avait connu comte d'Artois et pour lequel il avait peint les miniatures de ses fils, les ducs d'Angoulême et de Berry tout enfants. Il prend part à toutes les cérémonies du couronnement. En Mai 1825, son ami M. de Jessaint, préfet de la Marne, l'appelle à Reims et lui fait

donner la direction, en sa qualité de dessinateur, ordonnateur des fêtes et spectacles de la Cour, de tout ce qui incombait à la ville de Reims comme décorations pour la cérémonie du sacre. *La Quotidienne*, le journal royaliste par excellence, relate tout ce qui a trait à cette importante cérémonie et par lui nous recueillons des détails sur l'activité qu'Isabey dut déployer pour cette circonstance exceptionnelle.



Catafalque de Louis XVIII.
Musée Carnavalet.

La ville de Reims fut heureuse de profiter de l'expérience d'un homme qui avait déjà organisé tout pour le sacre du grand empereur. Ce furent les architectes du Roi : Hittorf, Lecointe, Belanger, qui s'occupèrent de l'embellissement de la cathédrale de Reims dans laquelle eut lieu le sacre, mais ils consultèrent Isabey pour les décorations choisies ; il ne semble pourtant pas que ce fut très réussi, c'était plutôt lourd et de mauvais goût. Soixante mille personnes allèrent à Reims pour le sacre.

Victor Hugo s'y rendit et le peintre Gérard, ainsi que nous aurons l'occasion de le savoir. Citons *La Quotidienne* du 26 Mai 1825 :

« L'or, le marbre, l'azur, les étoffes les plus brillantes, les peintures de nos artistes les plus célèbres, couvrent les murs du temple ; la vieille cathédrale a disparu sous les efforts de l'art et l'on n'aperçoit plus de son ancienne architecture que les parties extérieures. Le portail même a été presque recouvert par une décoration qui s'harmonise avec les ogives et les figures gothiques qui décorent la façade. »

Pour cette décoration encore, nous avons une aquarelle d'Isabey au musée Carnavalet ; on voit des constructions en bois qui habillent le portail et le devant de la cathédrale, elles sont drapées en velours bleu et ornements d'or, l'effet n'en est pas beau ; sous ces arcades en faux gothique si choquant à côté de la superbe cathédrale, se massent une quantité de personnes et contre l'église, des soldats au port d'arme font la haie ; un public agité et remuant se presse pour tout contempler ; les costumes du moment sont rendus délicieusement.

Le 27 Mai arrive à Reims dans cinquante fiacres, toute la musique de la chapelle du Roi. On met plus d'une heure à distribuer les billets de logement pour héberger les musiciens chez les habitants de la ville. Tous les murs sont couverts d'écriteaux indiquant des chambres à louer, tant l'affluence d'étrangers est grande ; le maire de la ville se nommait M. Ruinart de Brimont. La musique de la Chapelle royale exécuta pendant les cérémonies du sacre des morceaux de Plantade, de Lesueur et de Chérubini. Le Roi, le 28 Mai, la veille du sacre, arriva de Soissons et s'arrêta à Tinqueux pour monter dans la voiture de gala et entrer ainsi dans la ville de Reims. Les chevaux du cortège s'effrayèrent, une voiture de la suite fut culbutée, et plusieurs des grands officiers de la Couronne furent grièvement blessés. *La Quotidienne* continue en ces termes :

« M. Isabey si connu par son goût exquis a été chargé des embellissements de la fête de la ville. La grille de la porte de Vesle, par laquelle le Roi doit entrer à Reims, sera richement décorée ; c'est là que le maire doit présenter les clefs ; à partir de cette grille, on a disposé à droite et à gauche de grands ceps de douze pieds de hauteur, réunis par des guirlandes de fleurs et surmontés alternativement d'un bouquet de lys et d'un oriflamme fleurdelysé. Cette décoration élégante, qui marquera l'alignement réservé au cortège et qui bordera les rues de Vesle et de la Poissonnerie, jusqu'au parvis de la cathédrale, permettra aux habitants de voir le Roi et d'en être vus. Les habitants ont appris avec une vive reconnaissance, que par l'effet d'une permission bienveillante du Roi, tous les embellissements, travaux et décorations resteront en place pendant les huit jours qui suivront le sacre. »

Le palais de l'archevêché remis à neuf servit de demeure au Roi ; dans l'étage au-dessus on logea la duchesse de Berry et dans une aile latérale du palais on improvisa l'appartement du Dauphin et de la Dauphine, duchesse d'Angoulême. Pour le sacre, les costumes du Roi et des Princes sont surchargés de broderies magnifiques d'or fin, où les palmettes et les lys se mélangent et forment des reliefs d'une richesse incomparable, tandis que tout le manteau royal est semé de lys héraldiques à profusion. Nous pensons bien que là aussi Isabey eut son mot à dire. La duchesse de Berry porte un manteau de cour et une traîne doublés de rose et brodés de lames d'argent ; dans les cheveux, diadème en brillants et marabouts roses. Après les cérémonies on jeta dans la foule quantité de médailles à l'effigie du Roi et des milliers d'oiseaux furent lâchés.



Mlle Mars.
Musée Wallace.

[illegible] Gérard [illegible] l'occasion de le [illegible] 25 Mai 1825.

[illegible] les plus [illegible] cathédrale a [illegible] et l'on [illegible] les parties extérieures [illegible] a été [illegible] harmonise avec les ogives [illegible]

[illegible] nous avons une aquarelle [illegible]

[illegible]

est pas beau ; sous ces arcades en fonte gothique si choquant à côté de la superbe [illegible]

[illegible]

[illegible] la chapelle [illegible]

[illegible] de la ville [illegible]

[illegible]

plusieurs des grandes [illegible] la Couronne furent grièvement blessés. *La Quotidienne* commente en ces termes :

« M. Isabey si connu par son goût exquis a été chargé des embellissements de la fête [illegible] de la porte de Vesle, par laquelle le Roi doit entrer à Reims, [illegible] décorée [illegible] grille, on a disposé [illegible] de grand- [illegible]

[illegible] une tente drapée. Cette décoration [illegible] l'alignement [illegible]

[illegible] place pendant [illegible] le sacre [illegible]

[illegible] latérale du palais on [illegible] l'appartement [illegible] d'Angoulême. [illegible] les costumes du Roi [illegible] modernes magnifiques [illegible] où les palmettes et les [illegible]

[illegible]

manteau de [illegible] traîne doublée de rose et [illegible] chevaux [illegible] brillante et marabouts roses [illegible] l'effigie du Roi [illegible]



Le 31 Mai 1825, le Roi passa au camp de St-Léonard une revue de 10.000 hommes d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, commandés par le duc de Bellune; il termina par une distribution de croix des ordres de St Louis et de la Légion d'honneur; il rentra à Reims par la porte des Lumières, la même par où passa Clovis à son entrée dans Reims. Reprenons le récit de *La Quotidienne* :



Canezou à schall — Coiffure ornée d'une fleur pompon des magasins du petit Tivoli et exécutée par Mr. Hippolyte

« Sa Majesté a descendu par la rue Barbattre, a traversé les magnifiques promenades de la ville et après avoir passé par le Calvaire, s'est rendue au Bazar, où sont exposés les produits des manufactures du département. Ce bazar est adossé à la muraille de la ville, et forme un rang de loges en demi-lune, dont le milieu présente un élégant pavillon surmonté d'une figure du Roi en pied. La décoration de ce bazar a été exécutée d'après les dessins d'Isabey ; ce nom nous dispense de tout éloge. Madame, duchesse de Berry alla le 1er Juin à pied au Bazar, y acheta des mérinos, des schalls et d'autres étoffes des manufactures de Reims, accompagnée de la duchesse de Reggio, de la comtesse de Noailles et du comte de Mesnard. »

Le Roi fut si content de tout ce qu'avait entrepris Isabey que le 31 Mai 1825, après la revue, il le nomma officier de la Légion d'honneur ; il en était chevalier depuis le 31 Janvier 1815.

Suivent cinq documents des Archives municipales de la ville de Reims, carton du sacre de Charles X.

Travaux des embellissements.
Département de la Marne.

Sacre de S. Mté Charles X.

A Monsieur Assy, adjoint de la mairie à Reims.

Paris, 2 Mai 1825.

Monsieur,

Sur les instructions de Monsieur le maire, j'ai commandé 30 fleurs de lys, brodées d'or pour MM. les membres du corps municipal. Je les aurai demain.

J'ai commandé également des boutons pour la livrée de la ville, plus 45 aunes de galons aux armes de la ville. Je vous porterai cette commande dimanche prochain.

Ces avances de fonds que je fais m'ont déterminé à demander à M. le préfet qu'il autorise M. le maire à garder en ses mains une somme de dix mille francs pour ces fortuits, ce qui nous évitera les formalités voulues.

Pressez, je vous prie, le platfond de la salle du bas de la ville, pressez le carlage.

Commandez la restauration du platfond de la 1re salle de la bibliothèque.

Tâchez aussi de presser la démolition de la poissonnerie, le déblayement de la place de l'hôtel de Ville.

J'ai, je crois, trouvé le moyen certain d'avoir des voitures à vos ordres durant les 3 jours.

Voici le fait : l'entrepreneur qui conduit la musique du Roi, conduit 50 fiacres tout neufs. Je vaix lui signifier qu'il faut qu'il n'en mène que 47 et 3 belles voitures de remise de même couleur, sur lesquelles je ferai appliquer les armes que je fais peindre en ce moment.

M. le maire pense qu'on doit faire faire les uniformes de la livrée de Reims, il convient qu'il en faut 30.

Veuillez faire venir un tailleur, afin de voir s'il peut s'en charger, en les commençant de suite, ou attendre à lundi 9 du courant, afin que je les lui explique. (Nota) : Je me trouve le tems de dessiner un modèle, le voilà, il faudra au moins 12 chapeaux à 3 cornes. Je porterai les ganses en argent avec les boutons.

Nous avons arrêté ce matin chez M. de Brézé, avec M. de Brémont, la formule de vos billets d'invitation.

Je n'ay pas le tems de vous en dire plus ; à demain si j'ai le tems.

Agréez Monsieur, et faites agréer mon dévouement à Messieurs vos collègues.

Votre tout soumis serviteur.

Isabey.

Mai 1825.

Messieurs,

Le total des dépenses que j'ai l'honneur de vous apporter monte à 39.489 fr. 38 ; au premier aperçu il alloit à 50.000 francs et plus, comme vous le verrez en réunissant les montants des pièces ci-jointes.

J'ai reçu de la Ville 12.000 francs. Je remets ci-joint des mémoires quittancés au montant de 13.300 francs, attendu que le sieur Maillier a reçu 1.300 francs des mains de M. Lacombe.

Les entrepreneurs de la ville sont satisfaits et peuvent attendre 6 mois pour recevoir le payement définitif, comme il en a été convenu. 3 seulement n'ont pas reçu leur moitié ; ce sont Messieurs Ciceri, Gigun et M. Poussin. Les deux premiers par mon organe vous proposent d'attendre ; le 3e doit attendre.

Je pense que remettant les mémoires quittancés, M. Lacombe doit me remettre les 2 reçus de 6000 francs que je lui ay remis, plus celui de 1300 à M. Meillier, puisqu'il a mis sur les pièces ci-jointe une quittance de 1800 qui comprend les 1300 francs qu'il avoit reçu antérieurement.

Isabey.

Nota. — J'ai à toucher 534 fr. 20. — J'ai un homme depuis mon arrivée à Reims.

Ciceri, gendre d'Isabey, écrit le 9 Mai 1825 et demande un second acompte de 50.000 francs sur les travaux de peinture et de dorure qu'il exécute à Reims ; pendant le sacre de Charles X, Ciceri se cassa la jambe, en s'occupant des décorations et détails du sacre ; elle lui fut remise par le docteur Corvisart ; mais il resta ensuite boîteux toute sa vie. Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur après le sacre.



La Dame au chapeau bleu (pastel).
Appartient à M. Thiébault-Sisson.

[illegible] le dimanche [illegible]

[illegible] nommé à deux [illegible] mille francs [illegible] nous [illegible]

[illegible] de la ville, [illegible]

[illegible] de la bibliothèque [illegible]

[illegible] déblayent [illegible]

[illegible] des voitures à vos [illegible] durant [illegible]

[illegible] du Roi, coûtant 50 francs [illegible] et 3 belles voitures de remise [illegible] sur lesquelles je [illegible] en ce moment.

M. le maire pense [illegible] qu'il en [illegible]

[illegible]

[illegible] 2,500 francs [illegible]

[illegible] M. [illegible]

[illegible]





Archives municipales de Reims
Carton du Sacre de Charles X.

Sacre de S. M[té] Charles X.

Devis de peinture de décoration à exécuter par Messieurs Cicery et Lebe-Gigun, artistes peintres pour l'arrivée et le séjour de S. M. Charles X dans la Ville de Reims.

D'après les dessins de Monsieur J. Isabey, dessinateur ordonnateur des fêtes et spectacles de la Cour.

Savoir :

Grille royale ou porte de Paris.

Peinture.

Les 2 pilastres surmontés chacun d'un trophée à double face représentant les produits de l'agriculture et de l'industrie, quatre médaillons ornés de pampres et fleurs portant cette inscription : (A Charles X, la ville de Reims).	400 francs.
Pour l'oriflamme (60 francs) et quatre drapeaux (à 30 francs) chargés de chiffres du Roi, fourniture, peinture, dorure, etc.	180 —
Cinq cents drapeaux ornés d'une fleur de lys d'or couronnant chaque, sept à 3 francs, pour fourniture, peinture et dorure.	1.500 —
Porte Neuve.	
Sur les pilastres, 4 drapeaux aux armes du Roi pour fourniture, peinture et dorure à 40 francs	160 —
Exposition des produits de l'industrie.	
Peintures et décors du grand pavillon, portrait en pied du Roi, figures, armes, chiffres, inscriptions, façades et décorations des vingt-six boutiques. Pilastres et écussons au chiffre du Roi.	7.000 —
Vingt-huit drapeaux et un oriflamme aux armes du Roi, terminant les pilastres des séparations des boutiques pour les dits, compris fourniture, peinture et pose.	1.000 —
	10.240 francs.
	9.824 —

Reims, ce 1[er] Avril 1825.

LEBE-GIGUN et pour CICERI.

En aperçu montait à.	10.240 francs.
En règlement à.	9.824 —
Bénéfice.	416 francs.

Vu et approuvé à la Commission. — Reims, le 1[er] Avril 1825.

V. A. DÉRODÉ, BARRACHIN, DEHAUSSY.

Vu bon à exécuter.

L'ESPAGNOL DE BEZANNES, RUINART DE BRIMONT, maire.

Conforme aux dessins et conditions portés au programme. Reims, le 28 Mars 1825.

ISABEY.
Dessinateur ordonnateur des fêtes et embellissements de la Ville.

Menuiserie.

Devis de fourniture, construction de chassis, toile marouflée, chantournée, ferrure, etc., à faire pour l'arrivée et le séjour de S. M. Charles X dans la ville de Reims par MM. Cicery et Lebe-

Gigun, d'après les dessins de Monsieur J. Isabey, dessinateur, ordonnateur des fêtes et spectacles de la Cour.

Savoir :

Grille royale ou porte de Paris.

Les 2 grands trophées et les quatre médaillons pour fourniture de toile, chassis, volige, etc . . . . 300 francs.
Plus les écus portant : A Charles X, la ville de Reims.

Exposition des produits de l'industrie.

La construction des chassis des façades des 26 boutiques, de ceux du pavillon du Roi, figures sur piédestaux, pilastres recouvrant les chassis, toile marouflée, chassis chantournée, ferrures, façade et pose. 6.000 —

6.300 francs.

Reims, ce 1er Avril 1825.

Lebe-Gigun et pour Ciceri.

En aperçu montait à 6.300 francs.
En règlement à 6.057 fr. 70 c.

Vu et approuvé par la Commission. — Reims, le premier Avril 1825.
Barrachin, Dehaussy, V. A. Dérodé.
L'Espagnol de Bezannes.

Vu bon à exécuter, Ruinart de Brimont, maire.

Conforme aux conditions portées au programme.

Isabey.
Dessinateur, ordonnateur des embellissements de la Ville.

Sur l'autorisation de Monsieur le Maire, j'ai pris un homme de peine pour faire mon service, pour ce qui regardait la ville, à dater du 1er Mai jusqu'au 31. J'ai dû le conserver pour faire rentrer à l'Hôtel de ville et mettre en ordre les objets qu'on y apportoit ; il a été employé jusqu'à ce jour lundi 13, ce qui donne 42 jours à 2 francs = 84 francs, de laquelle somme la ville m'est redevable.

Isabey.

Le 13 Juin 1825.

Gérard, le peintre si connu, élève de David comme Isabey, vint à Reims faire les études de son tableau du sacre, commandé par le roi Charles X ; de retour à Paris il écrit à notre artiste.

8 Juin 1825.

Mon cher Isabey,

J'étais déjà pris par les yeux, lorsque j'ai reçu ta lettre, et comme je me flattais que je serais bientôt débarrassé, j'avais différé de te répondre pour avoir le plaisir de te remercier moi-même. Malheureusement il n'en a pas été ainsi, et je ne veux pas tarder davantage à te dire combien j'ai été sensible à ton bon souvenir. Tu sais à quel point je suis casanier, c'est un défaut que l'âge ne diminue pas et qui m'a accompagné dans une petite course à Reims. J'y ai passé deux jours dans ma chambre et suis parti immédiatement après la cérémonie. Je te savais d'ailleurs fort occupé et quoique j'aye infiniment regretté de ne pas te voir, j'ai crains d'augmenter le nombre des importuns qui devaient t'accabler. Ne doute pas plus, je te prie, de ma bonne et vieille amitié, que je ne doute de la tienne. Sois persuadé, mon cher Isabey, du plaisir que tu me fais en m'apprenant que tu es heureux, car personne ne prend une plus véritable part à tout ce qui t'intéresse que ton ami.

F. Gérard.



Mme Barbet née Garrick.
Appartient au Comte de Girardin.

[illegible] l'industrie.

[illegible] 26 boutiques, de ceux [illegible]

[illegible] de la [illegible]

[illegible] pour faire mon service, pour ce qui regardait la ville, [illegible] l'hôtel de ville et mettre en ordre les objets qu'on y apportoit; [illegible] ce qui donne 42 jours à 2 francs = 84 francs de laquelle somme [illegible]

[illegible] Malheureusement il n'est pas [illegible] été sensible à ton bon souvenir. Tu sais à quel point je suis [illegible] plus véritable part à [illegible]



De Reims, Isabey écrit au peintre d'Herbet qui va passer par Châlons, pour lui suggérer de se proposer pour les décorations à faire dans cette ville. D'Herbet devait être un collègue et ami de Ciceri.

Ville de Reims, 1er Juin 1825.

Mon cher d'Herbet, puisque vous passez par Châlons, je vous invite à vous présenter à la préfecture de ma part pour offrir vos services, si il y a quelques décors à faire relativement au passage de Mme la dauphine. Je vous remercie du zèle que vous avez mis pour tout ce dont je vous ay chargé.

Bon voyage.

ISABEY.

Voici une faveur accordée à notre héros par un Nancéen, artiste dramatique, auteur de plus de 120 pièces fort médiocres, mais qui eurent pendant trente années la vogue, si bien qu'on surnomma M. de Pixérécourt, à tort ou à raison, le Corneille des boulevards.

Le Directeur du théâtre royal de l'Opéra comique à M. Isabey.

Paris, 23 Novembre 1825.

Monsieur et cher compatriote,

Je m'empresse de vous annoncer que, sur ma demande monsieur le premier gentilhomme de la Chambre, vient de m'autoriser à faire porter votre nom sur la liste des grandes entrées de l'Opéra comique. Cette faveur est un hommage que je suis heureux d'offrir à vos talents distingués. Les arts ne forment qu'une seule famille, et souvent les prestiges du théâtre ont fourni d'heureuses inspirations à la peinture ; puisse notre scène procurer à vos travaux quelques distractions agréables. Votre suffrage sera pour nos artistes un encouragement flatteur et pour moi, une des plus douces récompenses que je puisse ambitionner, puisqu'il m'offrira, tout à la fois, le moyen et l'occasion, d'établir entre nous des rapports intimes et auquel j'attache un prix infini.

Veuillez recevoir, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

A. DE PIXÉRÉCOURT.

Paris, 24 Novembre 1825.

Monsieur,

Je reçois avec fierté la faveur de vous devoir mon entrée au théâtre de l'Opéra comique. Il était de longue date mon théâtre de prédilection. J'y trouverai un double plaisir, celui de cultiver la connaissance de l'homme distingué qui le dirige, et qui fait autant d'honneur aux arts qu'à notre chère patrie. Veuillez recevoir, Monsieur, etc.

ISABEY.

Le curieux et intéressant portrait de la reine Hortense daté de 1827 que nous voyons ici appartient au prince Victor Napoléon ; elle est coiffée d'une toque rose, sorte de béret garni de plumes et de marabouts, que les élégantes mirent à la mode à cette époque, et toute l'aquarelle est dans des tonalités fraîches et transparentes ; c'est la dernière effigie faite par Isabey de cette si séduisante duchesse de Saint-Leu, que la duchesse d'Abrantès trouve ravissante « avec sa taille élancée, ses beaux cheveux blonds, ses grands et doux yeux bleus, et sa grâce toute créole et française à la fois ». Dix ans plus tard, épuisée par les chagrins et par des voyages qui ne lui amenèrent que des déceptions, elle mourait peu après l'échec subi par son fils à Strasbourg ; Louis Napoléon exilé en Amérique revint pour recevoir le dernier soupir de

sa mère. Notre peintre avait dû aller passer quelque temps près d'elle, ainsi qu'elle l'y invite en 1823 par la lettre suivante; car la duchesse de Saint-Leu ne pouvant se rendre sans permission en France, à cause de l'exil prononcé contre elle, ce portrait est une preuve évidente du voyage d'Isabey à Augsbourg ou au château d'Arenenberg.

Augsbourg, 12 Janvier 1823.

J'ai été bien contente de votre lettre, Monsieur Isabey, et vos bons conseils me sont bien agréables et bien nécessaires, je me faisais une fête de vous voir à la campagne et de dessiner toute la journée. J'espère que ce sera pour une autre année; en attendant je vous envoie toujours mes ouvrages pour qu'ils passent à votre critique. Je ne trouve ici aucune ressource, ni aucun conseil; ce qui me découragerait, si je n'avais pas la ferme volonté de surmonter toutes ces difficultés et de trouver dans la peinture une douce distraction. On doit vous remettre un portrait que je viens de faire d'après nature; les choses que vous retoucheriez, je les copierais pour apprendre, car (quoique de si loin) vos leçons sont si bonnes qu'on peut toujours en profiter. J'ignorais absolument qu'il fallut mettre du noir dans les ombres, Garnerey me l'avait bien défendu et cela m'explique pourquoi il est si couleur de rose. Je n'ai pas de bitume, voulez-vous en remettre un petit paquet à M. Darnay quand vous renverrez mes portraits. Je vous remercie encore de vos bons soins, et je vous prie de ne jamais douter de mes sentiments pour mon vieux maître.

Hortense.

La reine détrônée passait alors ses étés au château d'Arenenberg près du lac de Constance en Suisse, qu'elle avait acheté; et à Augsbourg, rue Ste-Croix, elle acquit aussi une maison où elle séjournait l'hiver à proximité de Munich, ville qu'habitait son frère Eugène de Beauharnais, devenu duc de Leuchtenberg. Plus tard la maison d'Augsbourg fut achetée par un comte Pappenheim et devint le palais Pappenheim.

Nous avons vu que depuis 1817, Isabey avait recommencé ses réceptions dans sa maison de la rue des Trois Frères, en 1819 sa fête costumée du mardi gras fit sensation, le lundi gras étant réservé pour le bal de l'Opéra fort à la mode alors; le billet d'invitation en est venu jusqu'à nous; il aimait et savait recevoir avec grâce et amabilité; sous le Directoire, sous le Consulat, sous la Restauration, jusqu'à la mort de sa première femme en 1829, on parle souvent de ses soirées; toute la belle société de l'époque s'y pressait. Non que le public éclectique qui y venait fut mêlé, car Mme Isabey Salienne était difficile dans le choix de ses invités; mais on ne regardait pas aux opinions politiques, et certes, celui qui fut peintre de Marie-Antoinette, ami et élève de David, maître de dessin d'Hortense et de Marie-Louise, portraitiste de Louis XVIII, dessinateur du Cabinet de Napoléon et de Charles X et de leurs sacres, citoyen patriote en 1848, ne pouvait pas faire un crime à ceux qui avaient servi l'un ou l'autre de ces régimes. Une des figures, que l'on vit alors fort souvent chez Isabey, mérite que nous lui consacrions quelques lignes, c'est le comte d'Orsay qui devint son élève et qui, ensuite, profita de ses leçons pour gagner sa vie, en dessinant et sculptant, lorsque ruiné et n'ayant plus ses charmes dont il trafiqua longtemps, telle une jolie femme, il se trouva réduit aux expédients de toutes sortes. Le beau d'Orsay, ainsi qu'on l'appelait, fut le roi des dandys à cette époque, moins matérielle que la nôtre, où l'on se contentait d'une royauté morale;



Princesse Galitzine.
Appartient à Mme Sophie Hall.

tandis que maintenant il faut être roi du pétrole, des aciers, des sucres, des chemins de fer; ce sont les seules royautés qui soient admises. D'Orsay avait, paraît-il, un charme irrésistible; mais si Isabey l'aimait réellement et l'attirait chez lui, Chateaubriand le poursuivait de sa rancune, la jalousie de l'auteur du *Génie du christianisme* était féroce, il ne supportait pas qu'on l'éclipsa en aucun genre. Les succès d'Orsay durèrent plus de vingt ans, quoiqu'il fut perdu de dettes et forcé de ruser de mille manières pour n'être pas séquestré par ses créanciers; la prison pour dettes, à Clichy, existait encore. Intelligent, habile, d'esprit souple et imprévu, il possédait toutes les qualités, sauf le sens moral et la délicatesse de conscience; sa nature d'aventurier ne se démentait jamais. Son histoire est celle de ce couple Blessington, dont il resta le parasite pendant tant d'années; ami intime du comte de Blessington, cet anglais original, amant ensuite de sa seconde femme Mrs Farmer, il épousa la fille du premier mariage de Blessington, Harriett Gardiner qui, à la mort de son père, l'abandonna à sa belle-mère et vécut avec le duc d'Orléans et avec Antoine de Noailles. D'Orsay et sa maîtresse tinrent salon à Rome, à Paris, allèrent à Londres, revinrent ensuite à Paris, chaque fois traqués par leurs créanciers et fuyant devant eux. C'est d'Orsay à Paris qui mit à la mode les courses de chevaux; ayant une écurie, il monta en jockey lui-même et excita l'engouement du public pour ce sport, apprécié surtout en Angleterre auparavant. Horace de Vieil Castel, avec son indulgence coutumière, disait de lui vers 1848 : « Le comte d'Orsay est un vieux beau, que personne ne voit, ni ne veut voir, qui a vécu avec tout le monde, depuis son beau-père lord Blessington jusqu'à sa belle-mère lady Blessington, bas-bleu fashionnable, mais qui n'a jamais vécu avec sa femme. » Ce pauvre vieux beau, tirant parti des leçons de son maître, fit le portrait de Byron, le grand poète anglais, pour servir de frontispice aux mémoires et récits de lady Blessington; ce même

Byron désignait ainsi d'Orsay : « Voilà Cupidon déchaîné ». Lady Blessington finit par se tuer et son amant mourut en 1852 dans un état voisin de la misère, malgré son joli talent de sculpteur. Un des premiers d'Orsay se servit et mit à la mode à Paris les traîneaux russes que l'on lançait au triple galop, la dame assise par devant et le cavalier en arrière conduisant habilement son cheval; l'été tout homme élégant avait son cabriolet et les dandys qui se respectaient, ne se montraient que dans des équipages copiés sur ceux du comte d'Orsay.

Le salon d'Isabey était fréquenté par une quantité d'artistes en tous genres, lesquels, chacun par amitié pour le maître du logis, contribuaient à l'agrément de ses soirées et donnaient sans compter : les musiciens, les compositions les plus intéressantes de leurs œuvres; les chanteurs toutes les perles de leurs gosiers; celui-là récitait des vers, ceux-ci déclamaient des scènes dramatiques, d'autres racontaient des histoires de revenants, d'apparitions ou de tables tournantes. Bref les maîtres de maison faisaient preuve d'une hospitalité charmante, simple, et rassemblaient autour d'eux une société intéressante et variée. Ciceri, le gendre d'Isabey, le peintre décorateur, aidait à recevoir et s'ingéniait à combiner des décorations, des éclairages et des effets nouveaux. Thomas, ami d'enfance d'Isabey, peintre de paysages, qui longtemps demeura près de la duchesse Stéphanie de Bade, revenu à Paris fréquentait constamment la maison de son ami, ainsi qu'Horace Vernet et Gérard, les deux peintres fameux. Mme Gail, née Garre, femme séparée de l'helléniste de ce nom, amie peu farouche de notre héros, fort intime avec lui, chantait, composait des opéras estimables, dit-on, et donnait de vrais concerts dans le salon de la rue des Trois Frères avec Nourrit élève de Garat, ténor remarquable; Martin baryton, qui avait une voix exceptionnellement belle et bien stylée, chantait des duos avec Elleviou excellent comédien ainsi qu'artiste lyrique. Mme Dugazon, dont Isabey fit de si jolis portraits, charmait aussi l'auditoire de sa voix ravissante et c'était un privilège d'entendre ces exécutants uniques au monde. Chérubini, Boïeldieu, Grétry, Adolphe Adam, Halévy, tous compositeurs de talent, dont les œuvres sont restées, jouaient des fragments de leurs opéras nouveaux dans ce cénacle d'art et se déchiraient mutuellement à belles dents, car il est rare qu'un compositeur de musique aime un confrère. Zimmermann, pianiste remarquable, donnait aussi les agréments que son talent lui permettait d'offrir; Arnault le poète, spirituel et émouvant conteur, tenait son public sous le charme de ses récits; Mmes Paradol, Duchesnois, Mars, MM. Potier, Talma, et toutes les célébrités théâtrales du temps, étaient de l'intimité et ne manquaient pas d'amuser leur hôte et ses invités. Les tragédiens se faisaient une fête d'aborder la comédie, et les comédiens déclamaient des scènes de tragédie, afin de se reposer et d'étonner leur auditoire.

Talma, que Napoléon admirait et qui, dans ses rôles tragiques, était puissant et terrible, laissait reprendre à sa nature gaie tout son naturel et ne jouait chez Isabey que des rôles comiques; ainsi dans la scène de rupture entre Marinette et Gros René du *Dépit amoureux*, il réjouissait son public au-delà de toute expression. Potier, acteur comique des Variétés, se déguisa un soir, dans l'atelier d'Isabey, en grec des temps anciens et déclama, en la parodiant, la scène entre Agamemnon et Achille de

Marquise de Talhouet-Roy.
Appartient au Comte de Talhouet.

Comte Roy.
Appartient au Comte de Talhouet.


Copr. by E. de B. C. C.

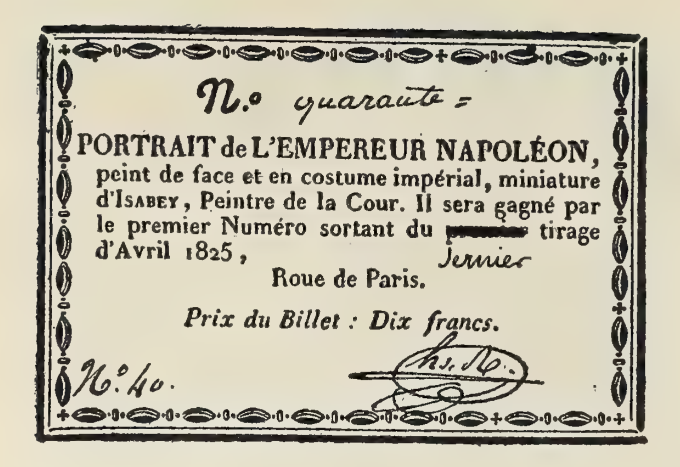
l'Iphigénie en Aulide d'une façon si plaisante que chacun pleurait de rire, Talma tout le premier; il contrefaisait les patois de France, et affublait Agamemnon d'un caractère normand, tandis que le bouillant Achille devenait un citoyen des bords de la Garonne. Quelque trente ans auparavant Offenbach était inventé !



Baronne Stroganow, née d'Alveida.
Collection Stroganow.

Parmi les amis de notre peintre, on voyait aussi le chevalier de Mirabeau, ancien capitaine de vaisseau, le comte de Forbin-Janson, bel homme, esprit distingué, directeur des musées, le marquis de Louvois, les duchesses de Raguse et de Massa, la comtesse Regnault de Saint-Jean d'Angely, les peintres Lethière, David, Mme Vigée-Lebrun. David l'ancien régicide, Mme Lebrun fervente royaliste jouaient souvent ensemble au whist; un soir que l'auteur des Horaces avait pour partenaire la célèbre portraitiste de Marie-Antoinette, celle-ci, par distraction, garda un roi de carreau qui, joué à propos, eut décidé du gain de la partie; David mécontent s'emporta, invectiva l'aimable Mme Vigée-Lebrun, lui reprochant vertement la faute commise, et lui demandant pourquoi elle n'avait pas joué à temps son roi de carreau; à bout de patience Mme Lebrun se leva, quitta le jeu, et riposta : « Pourquoi, Monsieur, parce que je sais le sort que vous leur réservez, aux rois ! » A cette allusion sanglante, David se précipita hors du salon et ne reparut chez Isabey qu'après le départ pour Londres, de la vipère, ainsi qu'il appelait Mme Vigée-Lebrun.

Une fois par an on donnait ce fameux bal masqué dont chacun se disputait les invitations, car les locaux assez restreints ne permettaient d'inviter que 120 à 130 personnes au plus, aussi était-ce un brevet de distinction que s'y faire admettre; des rafraîchissements, glaces et sorbets, étaient servis dans le salon par de jeunes bonnes en costumes suisses, italiens ou espagnols; à minuit sonnant on ouvrait la salle à manger et on se rendait au buffet dont les élèves du maître et sa famille faisaient les honneurs; innovation fort appréciée en ce temps-là, on considérait ce buffet comme un luxe inusité. L'atelier et le salon de la rue des Trois-Frères, meublés dans ce style de faux gothique qui succéda à l'antique, communiquaient ensemble;


N.° quarante =

PORTRAIT de L'EMPEREUR NAPOLÉON,
peint de face et en costume impérial, miniature
d'ISABEY, Peintre de la Cour. Il sera gagné par
le premier Numéro sortant du [redacted] tirage
d'Avril 1825, dernier
Roue de Paris.

Prix du Billet : Dix francs.

N.° 40.

il y en avait encore un second atelier plus petit à l'étage mansardé. Au milieu du salon, se voyait un canapé, fort innocent d'apparence et qui s'ouvrait au milieu comme une porte pour livrer passage à un escalier tournant descendant à la salle à manger, à l'étage au-dessous. On disait qu'Isabey l'avait fait faire pour éviter à sa femme, qui était délicate de poitrine, le passage des corridors et des escaliers glacés en hiver, afin qu'elle put se rendre directement de sa chambre à la salle à manger, par le salon. Mais il servait aussi de sortie précipitée à ceux qui redoutaient les rencontres par le grand escalier; parce que, racontait-on, bien des couples sous prétexte de portrait, se rencontraient chez Isabey et à la moindre alerte, il était très facile d'en partir inaperçu, grâce à cet escalier dérobé. La chambre de Mme Isabey Salienne passait pour un modèle d'élégance ; blanche dans les moindres détails et drapée de bazin blanc à l'athénienne, cette pièce avait les murs, les portes, les croisées, les meubles tendus d'étoffe et la maîtresse du logis elle-même, avec ses cheveux blancs de neige et sa robe de mousseline immaculée, filait à un rouet d'ivoire.

Le romantique de l'époque s'aperçoit à ce tableau, le faux gothique triomphe partout grâce à l'influence de Walter Scott, de ses chevaliers, de ses troubadours, de ses jeunes filles échevelées, de ses tours et de ses chapelles au bord des lacs ; qui de nous n'a feuilleté des albums de ce temps-là et ne se fait une idée de cette influence assez néfaste du goût, qui succéda au style empire ferme, solide, aux lignes pures, et qui produisit de la part d'Isabey des œuvres pareilles à cette sépia datée de 1822 : « *La déclaration*, dans un salon du moyen-âge, orné de sculptures et de la statue du Silence, un jeune homme agenouillé aux pieds d'une gracieuse châtelaine, assise devant un orgue, a saisi sa main qu'il presse sur son cœur. La crainte du danger agite les heureux amants, et, ajoute le catalogue où nous avons trouvé cette œuvre citée, cette gracieuse composition est d'un fini ravissant et une des meilleures productions d'Isabey en ce genre. » Heureusement qu'à côté des écarts où l'entraînaient les modes et les engouements de ce style restauration, il produisit de belles et superbes œuvres, car il était encore en pleine possession de son talent et il n'a jamais mieux saisi la nature qu'à ce moment, lorsqu'il veut bien la regarder en face et non suivre la convention.

Le grand portrait de la princesse de la Trémoille, née Joséphine de Walsh Serrant qui appartient à M. Pierpont-Morgan nous la montre posant en plein air, assise sur une balustrade à côté d'un vase rempli des plus belles fleurs, peintes, dit-on, par Spaendonck. C'est une magnifique aquarelle, la princesse est vêtue de blanc diaphane, couronnée de fleurs blanches qui font étoiles dans ses cheveux noirs; la pose en est gracieuse et poétique, le parc fait un fond idéal à cette jeune fée qu'on souhaite avoir été heureuse et n'avoir connu de la vie que les roses qu'elle tient entre ses mains.



Ville d'Italie.
Musée du Louvre.

[illegible] etit à l'étage [illegible] salon, [illegible] voyait un [illegible] rence et qui s'ouvrait [illegible] porte pour livrer pas[illegible] nant descendre à la [illegible] au-dessous. On disait qu[illegible] faire pour éviter à sa femme, qui était délicate de poitrine, le passage des corridors [illegible] se rendre directement de [illegible] chambre [illegible] salle à manger, par le salon. Mais il servait aussi de sortie [illegible] à ceux qui redoutaient les rencontres par le grand escalier : parce que [illegible]ait-on, bien [illegible]

[illegible]

[illegible] troubadours, de [illegible] ses chapelles au bord des lacs : qui de nous n'a feuilleté des [illegible] de ce temps-là et ne se fait une idée de cette influence assez défavorable du goût, qui succéda au style empire terne, [illegible] aux lignes [illegible], et qui produisit de la part d'Isabey des œuvres pareilles à cette sépia [illegible]

[illegible] aux pieds d'une [illegible]

[illegible] des meilleures [illegible] produisit de belles et superbes œuvres, [illegible] talent et il [illegible]

[illegible] suivre [illegible]

[illegible] qui appartient à M. Pierpont Morgan nous la montre posant en pied [illegible] à côté d'un vase rempli des plus belles fleurs, [illegible] C'est une magnifique aquarelle, la princesse est vêtue [illegible] couronnée de fleurs blanches qui font étoiles dans ses cheveux [illegible] un tendre [illegible] à cette [illegible]



Dans un autre genre, la sépia, légère esquisse du maréchal Ney à cheval, destinée vraisemblablement à un grand tableau, forme un croquis d'un vif intérêt historique; la femme au chapeau bleu, pastel grandeur nature, qui appartient à M. Thiébault-Sisson étonne par sa dimension inusitée dans l'œuvre d'Isabey, l'habileté et l'adresse déployées sont extrêmes et ceux qui prétendent qu'Isabey ne pouvait faire que de petites miniatures, des dessins de peu d'importance, reçoivent là un démenti formel, que les œuvres mentionnées dans le chapitre suivant ne feront que confirmer. Voici encore un portrait de la duchesse Decazes, née Egédie Beaupoil de Saint-Aulaire, que Louis XVIII maria avec son favori le duc Decazes, elle était belle, riche, intelligente, fille d'un ancien chambellan de l'Empire, ses yeux tendres et vifs nous attirent et nous retiennent. Le comte Roy, ministre des finances, donnait des bals très élégants dont les honneurs étaient faits par ses deux filles, Mmes de Talhouet et de la Riboisière, il figure ici avec sa fille Mme de Talhouet; nous le retrouverons prochainement. Mme d'Abrantès, née Laure Permont, femme du général Junot, dont les mémoires sont souvent cités dans ce livre, fut peinte par son ami Isabey; cette jolie miniature appartient à M. Mély qui la recueillit à Chartres où elle avait échoué après la mort solitaire d'un inconnu dans la demeure duquel, au fond d'un village, douze de ces gracieuses aquarelles furent acquises par des paysans pour un écu de cinq francs chacune; où sont ces occasions d'antan? De combien d'autres belles œuvres d'Isabey, ne pouvons-nous parler, hélas, faute de place et qui toutes datent de cette époque, une des plus fécondes de sa vie et des meilleures certainement. Le marquis de Biron possède cinq portraits de femmes plus délicieuses les unes que les autres, créatures de charme, mais non de rêve, car elles existèrent bien vivantes et réelles, celles dont nous ne savons plus les noms, aimables inconnues qui ne servent désormais qu'à glorifier celui par qui elles furent peintes.

Ce n'est pas seulement dans la reproduction de la figure humaine qu'Isabey triompha, nous en donnons la preuve par cette vue d'Italie, grisaille relevée de gouache et de traits à l'encre de chine, merveille de perspective et document précieux d'une place de petite ville italienne, avec l'architecture variée, fantaisiste, qui nous enthousiasme lorsque nous parcourons ces villes de l'Ombrie. Là encore se rencontrent intacts des coins délicieux tels que la renaissance italienne les a laissés et où la peu esthétique maison à innombrables étages ne dépare pas les visions d'autrefois. Si nous regardons cette aquarelle avec attention, nous remarquerons que les moyens employés pour en rendre l'effet sont fort simples, et pourtant combien ils sont effectifs et justes; parce que la perspective en est admirable et la science du dessinateur parfaite; celui qui a le génie des proportions peut tout représenter et avec quelques touches faire œuvre d'art.

Pendant les années qui suivent, Isabey alla parfois visiter à Enghien son fils, Eugène, qui y était installé au bord du lac, canotant et peignant tour à tour, et notre peintre se rappelait le temps heureux de ses jeunes années où, avec ses compagnons de l'atelier de David, ils commettaient mille folies à Enghien, dans les environs et à Montmorency, surtout à l'Hostellerie du Cheval blanc, où il faisait avec Gérard et joyeuse compagnie féminine des dépenses dont la note se montait à 1800 francs,

et plus, somme énorme pour la poche de cette jeunesse qui ne savait plus à quel expédient recourir pour réduire cette addition formidable et la payer; la tradition raconte aussi qu'à dos d'âne ils montaient au premier étage de l'hôtel du Cheval blanc.

Depuis cette époque, Isabey signe souvent ses peintures et ses lettres : Isabey père; car son fils Eugène prenait chaque année plus de célébrité et devenait le fameux peintre de marine et de scènes de genre dont les tableaux très appréciés se vendent à si hauts prix. Jusqu'à 21 ans, son père avait subvenu à tous ses besoins, lui donnant largement ce qu'il fallait pour jouir de la vie ; mais à sa majorité, Isabey refusa de continuer, lui remit cinq cents francs et l'engagea à se tirer d'affaire lui-même et à travailler avec courage pour gagner sa vie, ainsi qu'il l'avait fait lui-même. Eugène partit pour le Havre, s'installa au bord de la mer et fit pochade sur pochade jusqu'à ce que, deux toiles terminées lui parurent moins mauvaises que les autres; tout tremblant d'émotion, il les rapporta à Paris. Isabey plein de joie accueillit son fils avec enthousiasme, admira la vie et l'habileté que ces marines décelaient et prédit à Eugène une carrière brillante que l'avenir ratifia. Ces deux premiers essais furent vendus le même jour quinze cents francs, et le jeune homme désormais n'émargea plus à la bourse paternelle. A quelque temps de là, Lafitte, dessinateur du Cabinet du Roi, étant mort, Charles X récompensa Isabey de la peine qu'il avait prise pour la cérémonie du sacre, en lui donnant la succession de Lafitte et par ce fait, la même position qu'il avait sous Napoléon ; mais combien étaient autres les circonstances et quelle somnolence régnait là où tant d'activité avait fait vibrer l'organisme entier de la France.

Archives Nationales.
O3 355

Intendance générale de la Maison du Roi.

Rapport au Roi.

Sire,

Le sieur Lafitte, dessinateur du Cabinet vient de mourir. Cette place ne peut être plus dignement remplie que par le sieur Isabey, dessinateur, ordonnateur des fêtes et spectacles, qui avait autrefois ce titre et qu'il devait à ses talents. J'ai l'honneur de proposer au Roi ces deux places, sous la dénomination de dessinateur du Cabinet et des fêtes et spectacles, en faveur du sieur Isabey.

Le traitement du sieur Lafitte était de 3000 francs, celui du sieur Isabey de 5000 francs, en le portant à 6000 francs, il en résultera une économie pour la liste civile. Si le Roi daigne approuver cette proposition, il est prié de faire connaître ses intentions.

Duc CHARLES de DAMAS.
Premier gentilhomme de la Chambre.

(*Écrit de la main du Roi*). Approuvé CHARLES.

Le pair de France, Ministre d'état, Intendant général de la Maison du Roi.
Baron DE LA BOUILLERIE.

Au château de St Cloud, 5 Août 1828.

Moniteur du 8 Août 1828.

St Cloud. — Le Roi a daigné nommer M. Isabey dessinateur du Cabinet de S. M. en remplacement de M. Lafitte décédé.

Moniteur du 27 Avril 1828.

On clôture le Salon d'exposition du musée royal, le roi Charles X, ayant à sa droite M. de Martignac ministre de l'intérieur, à sa gauche M. de Labouillerie intendant de sa Maison, accompagné du vicomte Siméon, du vicomte de La Rochefoucauld, du comte de Forbin directeur des musées, de M. de Clarac conservateur du musée des antiques, de MM. Champollion, de Cailleux secrétaire général des musées etc., a parcouru les salons du Louvre et remis lui-même les décorations. M. de Forbin a fait l'appel des artistes recevant les médailles, que leur remettait le vicomte de La Rochefoucauld.

A cette cérémonie, Isabey reçut une médaille de première classe; le peintre Heim fit un tableau représentant la clôture de ce salon de 1828, tableau qui fut gravé; on reconnaît aisément Isabey dans la foule de messieurs qui se trouvent à gauche (en regardant le tableau) ses lunettes rondes frappent et attirent le regard, on y remarque aussi Carles Vernet. Charles X déployait plus de luxe que son frère, il multipliait les charges de Cour et les dépenses, mais ne savait pas arriver au faste ordonné et entendu de l'empire. On donnait des bals, des représentations de gala où un luxe extraordinaire de luminaire était déployé. En 1828, la duchesse de Berry organisa aux Tuileries un bal turc ravissant, le quadrille des dames était d'une grande richesse; elles étaient toutes en turban et aigrette avec tunique de velours sur des jupes de satin blanc brodées d'or et d'argent, un long voile lamé pendait en arrière, les manches de gaze étaient bouffantes, nous reproduisons un petit croquis qu'Isabey fit pour les d'Osmond de ce joli costume inspiré par lui; le costume est blanc, bleu et or. Pour les jours gras, le 2 Mars 1829, la duchesse de Berry imagina de faire revivre la Cour des Valois, Marie de Lorraine venant en France visiter sa fille Marie-Stuart, reine d'Ecosse. Marie Caroline se costuma en Marie-Stuart et François II fut personnifié par le duc de Chartres, fils du duc d'Orléans, qui avait 18 ans et était fort beau. Garnerey, dessinateur de l'Opéra, Lecomte, Isabey, Fragonard, composèrent les costumes et, comme chacun avait sa clientèle, et qu'ils ne s'entendirent pas, il y eut certains manques dans l'ensemble. Eugène Lami, à la demande de la duchesse de Berry, composa un album à l'aquarelle de tous ces différents personnages dans leurs costumes, représentés par les plus grands noms de France et d'Angleterre. Le vicomte d'Arlincourt, poète extravagant, ami de notre miniaturiste, prétendait avoir vécu dans ce bal



Costume pour le bal turc de la Duchesse de Berry
Appartient au Duc de Maillé.

une nuit de revenants, il offrit ensuite une fête splendide à la duchesse de Berry.

C'était l'époque où Châteaubriand et Lamartine tournaient les têtes des belles évaporées, où Boïeldieu fort à la mode, faisait jouer à l'Opéra comique la *Dame blanche*, les *Deux nuits*, dont chacun fredonnait les airs, devenus très populaires. Le Roi étant un amateur passionné de chasses et de courses de chevaux, on chassait avec conviction et on allait aux courses où Charles X pariait avec les membres de sa famille. L'anglomanie commençait, le comte d'Orsay y avait fortement contribué, tout ce qui venait de l'autre-côté de la Manche était accepté et admiré. Les élégantes, qui, sous le directoire et l'empire, vêtues à peine de robes transparentes « en nuage » et de petits souliers de satin en cothurnes, vivaient étendues sur leurs sofas, commencent à mener une vie active; on devient vif, alerte, on chasse, on marche, on monte à cheval, on nage et quoiqu'on soit romanesque et qu'on ait des airs penchés et sentimentaux, on cesse d'être langoureux et l'on cultive les sports sans parvenir encore à l'exagération qui mènera à l'automobilisme en passant par le lawn-tennis pour arriver à l'aviation.

Dans la société de tous côtés pénètrent les membres de la haute finance et de la grande industrie, les femmes d'origine roturière apportent la fortune à ceux qui n'ont que les titres sonores; c'est le règne de la riche bourgeoisie qui va commencer. Isabey est toujours à la mode; ainsi les gazettes du temps racontent le beau mariage de Mlle Alix Laffitte mariée au prince de la Moskowa et elle monte à l'autel avec un délicieux missel offert par la maréchale sa belle-mère, tout orné de miniatures sur vélin par Isabey, relié en velours blanc avec chiffre en brillants et fermoir formé d'un énorme diamant. La cérémonie eut sans doute lieu à Saint-Thomas d'Aquin, car c'était l'église attitrée de la société élégante.

Le duc de Berry avait acheté en 1818 à M. Mourault pour deux millions la seigneurerie ainsi que le château de Rosny et la duchesse vint s'y installer en 1819; elle fit construire deux ailes à ce château situé pittoresquement sur les bords de la Seine, bâti dans un joli style et entouré d'un parc charmant. Après la mort du duc de Berry, Marie Caroline y venait constamment pour l'embellir et s'y reposer; elle y arrivait le lundi et en repartait le samedi suivant, pour assister aux Tuileries le dimanche à la messe du Roi. En souvenir de son époux, Madame créa à Rosny des fondations pieuses et fit construire une chapelle destinée à recevoir le cœur du duc de Berry. La vie durant l'été s'animait fort au château, on organisait des concerts, on dessinait le soir dans le salon, on lithographiait des sîtes intéressants, on dansait, on déjeunait et on se promenait dans la forêt. La duchesse aimait à s'entourer d'artistes, de littérateurs, de musiciens, de chanteurs célèbres, de peintres en renom; Isabey surtout recevait des invitations pour des séjours prolongés. Il peignit sur l'ordre de Marie Caroline une suite de onze sujets en grisaille qui reproduisent des scènes de la vie au château de Rosny et qui se trouvent maintenant à Brunnsee, en Autriche, chez l'aimable duc della Grazia, fils de la duchesse de Berry. Une grande miniature ronde forme le milieu du groupe, elle représente la cour du château de Rosny, la duchesse y arrive en voiture; les dix autres gouaches sont de forme carrée. Dans l'une on voit la duchesse jouant au billard dans le fumoir,

puis l'escarpolette dans le jardin, l'étude à la bibliothèque, l'escalier du manoir, la messe à la chapelle, la salle de musique, l'entrée du château du côté du parc, le péristyle voûté où l'on montre des plans à la duchesse, le fond de la chapelle où est placé le cœur du duc, enfin pour finir, une réception de Marie Caroline signant un acte de donation pour une œuvre de bienfaisance, devant le maire de la commune. Ces miniatures se trouvent reproduites dans l'ouvrage du vicomte de Reiset, « Marie Caroline, duchesse de Berry ». En 1830 Isabey fit le portrait de la châtelaine de Rosny, elle est en robe montante bleu de ciel, grand col de lingerie avec dentelle, écharpe autour du cou, boucles sur les tempes, toque en soie bleue avec deux longues plumes blanches, dont une tombe jusqu'à l'épaule, sa physionomie semble



volontaire. La duchesse possédait beaucoup d'œuvres d'art et de miniatures de Blarenberghe, d'Isabey, d'Augustin, de la Rosalba, de Guérin, qui toutes ornaient les salons de Rosny.

La révolution de 1830 va bouleverser Paris, la duchesse de Berry partira avec Charles X pour l'exil; en 1831, elle vendit le château de Rosny au banquier M. Stone; il appartient actuellement à M. Paul Lebaudy.

De grands changements se préparent dans la vie de Jean-Baptiste Isabey; sa femme meurt le 31 Janvier 1829, il devra vendre sa maison de la rue des Trois Frères afin de partager l'avoir venant de leur mère entre lui et ses enfants, tous trois majeurs et héritiers de « Madame Justine Laurice de Salienne leur mère, décédée, épouse de M. Isabey père, avec lequel elle était commune en biens suivant la coutume de

Paris » dit l'acte de vente. Par les actes notariés d'alors, on peut constater que l'enterrement de la pauvre Mme Isabey coûta 648 francs; mais il nous a été impossible de savoir de quelle maladie elle mourut, quoique sa santé délicate doive nous laisser supposer, qu'en plein hiver, un refroidissement l'emporta. Le ministère Polignac se forme, les funestes ordonnances supprimant toutes les libertés promises seront promulguées, l'émeute commence à gronder, la révolution de Juillet se prépare et notre héros va subir encore une fois le contre coup des événements politiques.



CHAPITRE IX

1829-1849

Second Mariage d'Isabey.



Rose Maystre, tel est le nom de la seconde femme d'Isabey qu'il épouse le 12 Août 1829, c'est-à-dire six mois après avoir perdu sa première femme. Voici l'acte de mariage religieux, tel qu'on le trouve dans les registres de l'année 1829 déposés à l'archevêché de Paris :

Le 12 Août 1829, après la publication des bans entre Jean-Baptiste Isabey, peintre du cabinet du Roi, fils majeur de Jacques Isabey et de Marie-Françoise Poirel, décédés, le futur demeurant rue des Trois-Frères, n° 7, paroisse de Notre-Dame de Lorette, et Rosa Maistre, fille majeure de André Maistre, décédé et de Jeanne-Marie Pariat, son épouse, la future demeurant rue Cadet, n° 5, même paroisse, vu le certificat de la mairie du 2e arrondissement qui constate le mariage civil, ainsi que la permission de M. le Curé de la paroisse de Notre-Dame de Lorette, qui autorise la célébration du

mariage dans la paroisse de Saint-Vincent de Paul, je soussigné, prêtre administrateur de cette paroisse, certifie avoir reçu le consentement mutuel des parties contractantes et toutes cérémonies observées, leur avoir donné la bénédiction nuptiale en présence de : Eugène-Louis-Gabriel Isabey, peintre, rue de la Rochefoucauld n° 5, et de Jean Duguet, négociant, rue de la Tour-d'Auvergne n° 28, de Etienne-Laurent-Jean-Elizabeth Cabanis, négociant, rue des Bourbonnais n° 3, de Auguste-Emmanuel Taigny, négociant, rue des Mauvaises-Paroles n° 17, lesquels ont signé avec les époux.

J. B. Isabey. R. Maystre.
E. Isabey. Duguet. E. Cabanis. A. Taigny.
N. Buteux, prêtre.

Voici quelques détails sur les témoins du mariage d'Isabey. Dans le bottin de 1829 on lit : Taigny frères et Turpin, nouveautés pour gilets et pantalons, nankins, fabricants d'articles de coton, 17 rue des Mauvaises Paroles. Cabanis frères, bonneteries, dépôts de bas de soie de Ganges, de bas de coton, de bourre, de bonnets de soie de leur fabrique.

L'église de Saint-Vincent de Paul, où Isabey se maria, située 6, rue Montholon, était insignifiante et fut construite en 1802. On la démolit lorsqu'on perça la rue Lafayette; il s'y donnait d'admirables concerts de musique classique. On lit dans *Le Moniteur universel* du 21 Novembre 1834 : « Samedi 22 Novembre, à midi très précis MM. Liszt et Urhan exécuteront, pendant une messe basse, le grand duo pour piano et violon dédié à Kreutzer, composé par Beethoven, dans l'église de Saint-Vincent de Paul, rue Montholon, faubourg Poissonnière. »

La seconde femme d'Isabey était jolie et gracieuse, comme nous pouvons en juger ici même; son mari a fait d'elle plusieurs ravissantes aquarelles dans des tonalités distinguées et fines. Elle avait un frère qui demeura célibataire et fut le commensal habituel de la famille Isabey; sa jeune sœur Emilie Maystre, belle personne, épousa M. Auguste Taigny que nous voyons figurer ici comme témoin d'Isabey et dont le fils Edmond Taigny a écrit une petite brochure sur la vie de notre héros. Les Maystre originaires de Montpellier ne semblent pas avoir été très fortunés. Isabey se maria la deuxième fois, ainsi que la première, sous le régime de la communauté de biens et son contrat de mariage fut signé le 11 Août 1829 par devant MM. Principe Leroux aîné et André Clairet, notaires royaux, dont les successeurs sont messieurs Maciet et Nottin, notaires à Paris; on remarquera que pas un seul des trois enfants majeurs d'Isabey ne fut présent; il n'y avait que la mère de la future, Mme veuve Maystre, sa sœur et son beau-frère Taigny et Mme Leroux son amie, épouse du notaire Principe Leroux avec laquelle Mme Isabey Maystre resta liée jusqu'à la fin de sa vie.

Notre artiste avait donc soixante-deux ans lorsqu'il se remaria et n'hésita pas à le faire, car il était si bien portant et vigoureux, qu'il ne fut jamais sérieusement malade jusqu'à sa mort, survenue à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Deux enfants naquirent de ce second mariage : un fils Henri qui mourut en bas âge et une fille Henriette, née le 13 Février 1837, baptisée le 23 Mai 1837; elle eut comme parrain son oncle Auguste Narcisse Taigny et comme marraine Henriette Rath, l'élève très aimée de son père. Les nouveaux mariés habitèrent la maison de la rue des Trois Frères jusqu'au 1er Octobre 1830, car ainsi qu'il est stipulé dans le contrat de vente

Mme Isabey Maystre.
Appartient à Mme Taigny.





passé, le 10 Juillet 1830 par devant Jean-Baptiste André Clairet et Principe Leroux notaires à Paris, on devait la céder à Mme Perin de Sérigny le 1er Octobre 1830.

L'inventaire de tout ce que la famille possédait, avait été fait le 11 Mars 1829, après la mort de Mme Isabey Salienne; trois sixièmes de la fortune revenaient à Isabey père et un sixième à chacun de ses trois enfants. Le 29 Août 1829 ils se partagèrent différents objets; l'estimation de tout ce qui se trouvait dans la maison est sous nos yeux et il est curieux de voir les prix de l'époque; dans l'atelier du premier il est mentionné entr'autres :

L'escalier du musée du Louvre, aquarelle de M. Isabey, dans son cadre de bois, sous verre, estimé	4.000	francs.
La barque, dessin original (1797)	1.200	—
Esquisse du congrès de Vienne (1815), dans son cadre doré et sous verre	200	—
Dessin du port de Cherbourg (1813), dans son cadre doré et sous verre	200	—
Autre esquisse du couronnement de Napoléon	500	—
Esquisse de l'escalier du musée	180	—
Cinq paysages aquarelles par Isabey, dans leurs cadres et sous verre	250	—
Deux esquisses du roi de Rome par Isabey	200	—
Esquisses de Napoléon et de Joséphine	120	—
12 portraits (aquarelles) faits par Isabey	2.000	—
14 dessins et esquisses encadrés	1.400	—
Un portefeuille de paysages en sépia	600	—
Album de M. Isabey par différents maîtres	600	—
Un portefeuille de croquis et autres	400	—
12 caricatures par Isabey	240	—
Plusieurs esquisses et décorations pour le théâtre	300	—

Plus loin se trouvent la liste et l'estimation de certaines gravures faites par et d'après Isabey :

Gravures à l'eau forte du sacre de Napoléon	1.000	francs.
300 gravures du congrès de Vienne avant la lettre	24.000	—
12 épreuves, avant la lettre, de la revue du 1er Consul	12.000	—
200 gravures de la barque d'Isabey	2.000	—
125 épreuves du coup de vent	625	—
200 gravures, avant la lettre, de Napoléon et de Marie-Louise en pied, en leurs costumes de mariage	3.000	—
200 épreuves du portrait de Marie-Louise, buste colorié	200	—
12 épreuves du portrait de Bonaparte à la Malmaison	240	—
100 épreuves du port de Cherbourg	400	—
La planche de cuivre de la revue du 1er Consul	8.000	—
Planche gravée du congrès de Vienne	6.000	—
Planche de l'Empereur et de l'Impératrice en costume de mariage	4.000	—
30 cahiers complets, dont 1 relié, en lithographies de M. Isabey, voyage en Italie	1.500	—
300 lithographies du duc de Bordeaux, entrant à Chambord	450	—
24 cahiers de lithographies de M. Isabey	200	—

Ensuite sont mentionnées des liasses de documents intéressants à consulter, mais nous ne pouvons pas tout détailler. Dans l'atelier, outre les œuvres d'Isabey, l'objet, côté au prix le plus élevé, est une statue d'Hébé, terre cuite originale de Lemot qui en exposa le marbre au salon de 1812; elle est estimée 600 francs et

sa hauteur atteint cinq pieds. Lemot, sculpteur, eut une certaine notoriété, il est l'auteur de la statue d'Henri IV qui se trouve encore sur le Pont-Neuf, pont Louis XVI à l'époque, et du grand fronton du Louvre du côté de Saint-Germain l'Auxerrois. Les valeurs mobilières contenues dans la maison de la rue des Trois Frères se taxèrent à 107.061 fr. 27 et c'est la somme déclarée appartenir au futur, en objets mobiliers, par le contrat de mariage du 11 Août 1829; il est ajouté en italique les mots : « Y compris deniers comptants. » La future n'apporta rien. Mme Sophie Hitroff, veuve de M. René François Sifrain Perin de Serigny, avoué honoraire à Paris, acheta la maison au prix de 130.000 francs; elle paya en plus 1.910 francs pour certains meubles et glaces; lorsqu'elle acquit la maison, elle demeurait au n° 9 de la rue Louis le Grand. La progression du prix de cet immeuble est curieuse à établir. Isabey l'acheta le 15 Avril 1805 au prix de 38.000 francs; il le revendit le 10 Juillet 1830 pour 130.000 francs; Mme Perin de Serigny mit en vente cette maison, ou ses héritiers le firent en 1834. Nous n'avons pu trouver pour quelle somme elle passa en la possession de Jean-Jacques Berger, qui la céda à Jules Dubois, agent de change, demeurant 31, rue Le Peletier, au prix de 170.000 francs à la date du 29 Janvier 1856. Ce qui donnera aussi un aperçu intéressant de la vie de ce temps, c'est que dans le relevé des comptes, après la mort de Mme Isabey Salienne, il est porté un mois de gages pour les trois domestiques, qui montent ensemble à la somme de 89 fr. 15; on ne les payait certes pas au prix actuel; dans la cave, un grand nombre de bouteilles de vin sont évaluées 600 francs, la batterie de cuisine 450 francs, le mobilier de salle à manger avec les tableaux 2.162 francs.



Isabey et sa famille.
Appartient à Mme Taigny.

Nous ne savons en quel endroit Isabey et sa jeune femme se logèrent, lorsqu'ils durent quitter un mois et demi après leur mariage, le numéro 7 de la rue des Trois Frères, où ils avaient comme voisin au numéro 11, M. de Jouy, auteur comique, journaliste spirituel, connu surtout comme auteur des livrets de plusieurs opéras : *La Vestale*, *Fernand Cortez*, *les Bayadères*, *les Abencérages*, *Moïse*, *Guillaume Tell*, etc. Ces livrets se rapportent justement à quelques-uns des opéras pour lesquels notre peintre fit les décors, détail assez curieux. M. de Jouy donna aussi à la scène diverses tragédies qui n'eurent aucun succès ; il n'est parvenu jusqu'à nous que certains de ses articles de journaux réunis en volumes sous le titre de : l'Ermite de la Chaussée d'Antin (la rue des Trois Frères était située dans le quartier de la Chaussée d'Antin), l'Ermite en province, l'Ermite au Louvre, satires où il se moquait de tous, en commençant par lui-même.

Isabey déjà en Février 1830, soucieux de se trouver un logis, écrit au ministre d'état M. Pair pour lui demander un appartement à l'Institut.

Archives Nationales.

O3 725

A. S. E. le Ministre d'état, Intendant général de la Maison du Roi.

Paris, 24 Février 1830.

Monseigneur,

Lorsque le Roi me fit l'honneur de me nommer dessinateur du Cabinet, j'adressai au ministre de l'intérieur une demande tendant à obtenir le logement qu'occupait en cette qualité M. Lafitte mon prédécesseur. Je me crois doublement autorisé à faire cette réclamation, ayant déjà obtenu un logement du gouvernement en 1798 et pour lequel j'ai une indemnité qui, par le fait rentrerait à la caisse de l'intérieur. J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Excellence les objections qui ont été faites pour suspendre la donation de ce logement.

1° — Que l'on devait abattre les pavillons du palais des beaux-arts ;

2° — Que l'Institut devait prendre ce local pour agrandir le sien ;

3° — Que l'architecte en survivance n'avait pas de logement ;

4° — Que la veuve Lafitte y était encore pour un an.

A ces objections, je répondrai par les observations suivantes qui militent en ma faveur :

1° — Que le projet d'abattre les pavillons a été ajourné par le Conseil d'état ;

2° — Que ce logement est dans l'aile opposée à l'Institut et en est séparé par le dôme ; plusieurs membres de l'Institut et de l'Académie ont assuré qu'il n'en avait jamais été question ;

3° — Que l'architecte du palais M. Vaudoyer a son logement qui reviendra de droit à son successeur ;

4° — Que la veuve Lafitte n'occupe qu'une partie du logement dont le suppliant s'engage à lui laisser la jouissance tant que le gouvernement lui accordera la permission d'occuper le dit logement, et enfin qu'il ne demande qu'un provisoire.

Il est avec respect, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très respectueux serviteur.

Isabey.

Cabinet.

A. S. Excellence Monsieur le Baron de Montbel, Ministre de l'Intérieur.

Paris, le 27 Février 1830.

Monsieur le Baron,

Feu M. Lafitte, dessinateur du Cabinet du Roi jouissait à ce titre d'un logement dans les bâtiments de l'Institut, et M. Isabey qui lui a succédé en cette qualité désire que j'appuye auprès de vous la demande qu'il a faite de jouir du même avantage. Je satisfais volontiers au vœu exprimé

par M. Isabey, qui se borne à demander la portion du logement non occupé par la veuve de M. Lafitte et qui me paraît mériter à tous les égards la bienveillance que j'ai l'honneur de réclamer en sa faveur de Votre Excellence. Cette mesure amènerait une économie, puisqu'elle donnerait lieu à la suppression d'une indemnité, qui est accordée à M. Isabey pour un logement qu'il avait déjà obtenu en 1798. Agréez, Monsieur le Baron, l'assurance de ma haute considération.

Le ministre d'état,
PAIR.

Cabinet.

A Monsieur Isabey, dessinateur du Cabinet du Roi.

Paris, le 27 Février 1830.

Je m'empresse de vous prévenir, Monsieur, que je viens d'écrire à Son Excellence, M. le Ministre de l'intérieur, pour lui recommander la demande par laquelle vous sollicitez, au moins provisoirement, une partie du logement qui était accordé à M. Lafitte, dessinateur du Cabinet du Roi auquel vous avez succédé. Je désire que ma démarche puisse contribuer à applanir les obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement de vos désirs, et vous prie de recevoir, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Le ministre d'état,
PAIR.

Cabinet.

A Monsieur Isabey, dessinateur du Cabinet du Roi.

Paris, le 13 Mars 1830.

Je vous transmets ci-joint, Monsieur, la réponse du baron de Montbel à la lettre que je lui avais écrite en votre faveur le 27 Février dernier. J'aurais désiré que ma démarche contribuât au succès de votre demande et je regrette sincèrement, que des motifs particuliers, aient forcé M. le Ministre de l'intérieur à persister dans son refus.

Recevez, Monsieur, l'expression réitérée de mes regrets et l'assurance de mes sentiments distingués.

Le ministre d'état,
PAIR.

Isabey continua ses démarches et nous constatons par le bottin de 1834 qu'il s'installe cette année-là à l'Institut; on lui donne le logement situé dans la quatrième cour à droite du portail, ses fenêtres ouvrent sur la place de l'Institut, dans la partie circulaire toujours à droite du portail. Il occupait le premier et le second étage avec quatre pièces à chaque étage; le second était mansardé. Il avait reçu ce logis « comme artiste ». Son appartement était joli, arrangé avec goût et ingéniosité, il travaillait à tout disposer, étant habile menuisier et armé d'une quantité d'outils et d'un établi, dont il savait fort bien se servir; il faisait lui-même tous ses chevalets et les aménagements intérieurs. Les meubles et l'arrangement étaient de style empire; une des pièces du premier étage fut disposée en atelier. On ne reçut plus comme autrefois, car Mme Isabey Maystre, d'esprit économe et souvent souffrante au commencement de son mariage, demeurait volontiers étendue sur sa chaise longue, dolente et languissante; ensuite elle devint d'une santé robuste et plutôt corpulente. Elle n'alla que peu dans le monde, mais son mari continuait à être mondain et se rendait seul dans les bals et les soirées, ainsi que dans les châteaux de ses amis où il était le bienvenu et où il passait de longs mois. Sous le règne de Louis-Philippe, on leur accorda aussi un logement dans le château de Versailles, où ils villégiaturaient



M. Auguste Taigny.
Appartient à Mme Taigny.

[illegible] portion du [illegible] par la venue de [illegible]

[illegible] arrènerait une [illegible] il [illegible] erait [illegible] à M. Isabey [illegible] déjà [illegible]

Le [illegible]

[illegible] Cabinet du Roi.

Paris, le 27 Février [illegible]

J[illegible] de vous prévenir, Monsieur, que je viens d'écrire à Son Excell[illegible] Ministre de l'Intérieur, pour lui recommander la demande par laquelle vous sollicitez, au [illegible] provisoirement, une partie du logement qui était accordé à M. L[illegible], dessinateur du Cabinet du Roi [illegible] vous avez [illegible] à [illegible] les obstacles [illegible]

[illegible]

[illegible] l'assurance de mes sentiments d'estime [illegible]

Le ministre d'état [illegible]

[illegible] donne le [illegible] même [illegible] comme [illegible] de son mariage demeurait [illegible] sur sa chaise [illegible] n'alla que [illegible] le monde, mais son mari [illegible] à [illegible] de longs mois. Sous le règne d[illegible]



pendant la belle saison; cette faveur fut continuée jusqu'à la mort d'Isabey. L'appartement se trouvait au premier étage, dans le corps de bâtiment qui est à droite du château, immédiatement en entrant dans la cour d'honneur par la place, non loin de la grande grille; les fenêtres donnaient sur la rue Colbert et au coin de la place d'Armes; la salle à manger en était la plus grande pièce. Actuellement M. Lambert architecte du château occupe ce logis. M. Eudore Soulié, le conservateur qui a précédé M. de Nolhac, demeurait en dessous au rez-de-chaussée; il fut le beau-père de Victorien Sardou.



Dame inconnue.
Musée Wallace.

Nous relevons dans le *Moniteur*, en date du 2 Juillet 1830, un entrefilet qui nous apprend que juste avant la révolution de Juillet, Isabey présenta à Saint-Cloud au roi Charles X un dessin fait par son fils Eugène : le panorama de la rade de Toulon. Eugène avait suivi en Afrique l'expédition militaire du maréchal de Bourmont qui s'empara d'Alger; et au départ de Toulon, il fit ce dessin, très remarquable comme exactitude et peut-être fort utile stratégiquement, mais d'un moindre intérêt artistique :

« Aujourd'hui après la messe, M. Isabey, dessinateur du Cabinet du Roi, a eu l'honneur de présenter à Sa Majesté une vue en panorama de la rade de Toulon, dessinée par M. Eugène Isabey, son fils, un des peintres de la marine royale pour l'expédition d'Afrique. Sa Majesté a daigné témoigner sa satisfaction de l'exécution de ce dessin, et M. le Dauphin a bien voulu en accepter la dédicace. »

Cette présentation a lieu dans les derniers jours de la monarchie des Bourbons; ils vont être forcés de quitter la France. L'orage s'amassait depuis plusieurs années; l'entourage de Charles X, bigot et peu intelligent, commettait mille maladresses. Chateaubriand remarque que : « La famille royale végétait isolée dans cette citadelle



Comtesse Benoît.
Appartient à Mme de Voize.

de la bêtise et de l'envie qu'assiégeaient, sans pouvoir y pénétrer, les générations nouvelles. » L'influence de la duchesse d'Angoulême, à l'esprit étroit et rétrograde, était prépondérante sur son beau-père ; mais elle jugeait sensément la situation et était plus perspicace qu'eux tous, surtout que son mari le Dauphin, personnage niais, de peu de raisonnement, n'ayant aucun esprit de conduite et dont le confident, de même que celui du Roi, était ce jésuite fatal à la branche aînée des Bourbons, l'archevêque Latil, celui qui confessa Mme de Polastron à son lit de mort et depuis garda une influence absolue sur le comte d'Artois, prêtre détesté au moins autant que Jules de Polignac ; aussi lorsque ce dernier devint ministre en 1828, ce fut le commencement de la fin. Après une revue passée par le Roi, le 29 Mai 1829, la garde nationale, conspuant les jésuites et le ministère, on les licencia ; si bien qu'on se priva d'un moyen efficace de défense pour les jours d'émeute. Polignac, président du conseil des ministres, homme à préjugés, esprit fermé à tout progrès et à toutes réflexions, aux tendances absolutistes, commet l'immense faute, de concert avec le Roi, de promulguer le 26 Juillet 1830 les fameuses ordonnances qui suspendent la charte, la constitution. Ce fut le signal de la révolution, les barricades s'élevèrent : Paris fut en feu, on se battit avec acharnement dans les rues les 27, 28 et 29 Juillet.

Charles X se sauve à Rambouillet avec le duc d'Angoulême, la duchesse de Berry et ses enfants; la Dauphine les rejoint; ils arrivent à Cherbourg et s'embarquent pour l'Angleterre; ensuite ils s'établirent en Autriche. La duchesse de Berry, vêtue en homme et pistolets à la ceinture, prétendait défendre leur retraite.

Le duc d'Orléans, d'abord acclamé Lieutenant général du royaume, est nommé roi par la Chambre des députés le 7 Août 1830 et on hisse le drapeau tricolore à la place du drapeau blanc à fleurs de lys. Le règne de Louis-Philippe dura jusqu'à la révolution de 1848; ce fut le règne de la paix à outrance et le triomphe de la classe moyenne, voulant s'enrichir à tout prix. Fils d'un père à l'existence agitée et aux idées fort avancées, Louis-Philippe, ayant accepté les principes de la révolution, par ce fait même, devint un ennemi pour la branche aînée des Bourbons ; et après la

restauration, Louis XVIII et Charles X l'accueillirent avec méfiance. Il sut agir adroitement, louvoya pendant tout son règne entre les partis extrêmes de la droite et de la gauche; mais à son arrivée au pouvoir, il fraternisa trop avec le peuple et la garde nationale, et se déconsidéra aux yeux de bien des gens. La foule frondeuse ne respecte pas ce qui se met à son niveau, elle méprise qui la flatte. Il usa de nombreux ministères : Dupont de l'Eure, Laffitte, Broglie, Casimir Perier, Molé, Thiers et enfin Guizot, qui fut son ministre favori, celui avec lequel il s'entendait à merveille. Envers et contre tous, Louis-Philippe ménagea l'alliance anglaise; l'entente cordiale est l'expression qui date de son règne, quoiqu'il semble que ce soit une nouveauté à l'usage de la politique du xxe siècle. Le roi, fort intelligent et avisé, étalait un étrange mélange de simplicité bourgeoise, de préjugés de naissance, de sentiments révolutionnaires et de craintes suscitées par cette même révolution; il se montrait bourgeois et grand seigneur à la fois.

La reine Marie-Amélie de Bourbon, fille du roi de Naples Ferdinand IV, d'une nature douce, bonne, bienfaisante, très religieuse, s'effaça toujours par grande modestie et sentiment des convenances; mais avec tact et mesure, elle influait sur les événements plus qu'il ne paraissait, justement à cause de sa retenue si grande; aussi fut-elle respectée même par les adversaires politiques. Le monde entier pour elle se résumait dans l'existence de son mari et de ses enfants et elle s'entendait avec sa belle-sœur Mme Adélaïde dans le culte qu'elles avaient toutes deux pour le Roi et dans l'amour qu'elles lui portaient, ainsi qu'aux sept enfants encore vivants de Louis-Philippe. Mme Adélaïde, au caractère assez cassant, détestait la noblesse et les émigrés, en parlait avec une grande amertume et protégeait seulement ceux qui partageaient sa manière de voir. Intimement liée avec son frère, elle ne formait qu'une âme et qu'un cœur avec lui; seconde mère pour ses neveux et nièces, elle sut, ainsi que le Roi, fort bien s'occuper de ses affaires d'intérêt pour avantager sa famille ; Louis-Philippe se persuadait qu'un jour viendrait où ses enfants seraient aussi pauvres qu'il l'avait été lui-même, c'est pourquoi il s'ingénia avec ardeur à augmenter ses revenus et il gérait ses biens avec une entente parfaite. Toute la famille demeura très unie; il est touchant de voir l'affection qui ramenait ces enfants autour de leur mère et les faisait se soutenir et s'aimer mutuellement. Tous intelligents, distingués, élevés dans des principes de vertu, de droiture et des sentiments religieux véritables, ils firent honneur à leur patrie; il est regrettable que les circonstances n'aient pas permis de les voir plus longtemps au service de la France.

Avec l'avènement des orléanistes, Isabey perdit toutes ses charges, cependant ses amis ne l'abandonnaient pas; sa réputation le désignait toujours à l'attention publique et à diverses reprises, il est appelé à la Cour pour faire les portraits des princesses royales. Le *Moniteur* du 4 Août 1832 nous fixe à cet égard :

« Paris, 3 Août 1832.

« Le 9 Août verra s'accomplir le mariage de S. A. R. la princesse Marie-Louise d'Orléans avec le roi des Belges. La reine vient de faire demander à St Cloud notre célèbre peintre Isabey. Sa Majesté a bien voulu le charger de faire le portrait de S. A. R. la princesse Louise. »



Mme de Senones.
Collection Hodgkins.

La fille aînée de Louis-Philippe, personne simple, calme, pondérée, charitable, épousa à Compiègne le roi des Belges Léopold de Saxe Cobourg, qui, depuis un an, venait d'accepter la couronne de Belgique. C'est une curieuse miniature que celle de la princesse Louise, appartenant actuellement à M. Pierpont-Morgan, intéressante comme costume et comme type de l'époque, maniérée comme il était de bon ton de le paraître. La jeune princesse a un bonnet de dentelle et broderie avec ruban mauve, une robe de couleur violette, un châle blanc et or sur les genoux; elle s'absorbe dans la lecture d'un livre et ne nous laisse pas voir ses yeux chastes et purs; le profil est joli, mais le dessin des bras et des mains n'a pas cette sûreté qui, d'ordinaire, caractérise le talent de notre artiste.

La France entière était à cette heure troublée par les événements de Vendée, la duchesse de Berry, avec un courage auquel son esprit de conduite n'était pas égal, luttait pour reconquérir le trône de son fils; et les légitimistes suscitaient mille embarras au nouveau régime, afin de l'affaiblir et d'aider au succès de la malheureuse princesse; celle-ci ne tarda pas à être arrêtée, et après un court emprisonnement, on l'envoya en Sicile; elle ne revint plus en France. Quelques années se passèrent dans le calme; la conquête de l'Algérie se poursuivait, les fils de Louis-Philippe s'y rendaient tour à tour et s'y distinguaient. Ensuite, les difficultés augmentèrent entre le roi et son peuple, l'abime se creusa; et, ce roi, qui possédait toutes les qualités pour être un grand souverain, ne devint qu'un médiocre intendant de la nation; parce qu'il s'appuya sur la bourgeoisie, sur ceux dont l'unique but, manquant d'élévation, était d'augmenter leurs richesses. Le malentendu exista dès l'origine, on voulait une royauté sans initiative, sans pouvoir, ni faste, ni cour, une royauté



Princesse Louise d'Orléans, Reine des Belg.
Collection Pierpont-Morgan.

[illegible] simple. [illegible] table, [illegible]

[illegible] vensit d[illegible]

[illegible] appartenant actuellement [illegible] M. Pierpont-Morgan, inter- [illegible]

[illegible] pour [illegible]

[illegible] porter leurs richesses. Le maleu[illegible]



bourgeoise ne s'appuyant ni sur l'aristocratie, ni sur le clergé, ni sur l'armée, ni même sur le peuple, mais seulement sur la classe moyenne; d'où il s'ensuivit de perpétuelles luttes et humiliations pour Louis-Philippe qui désirait être vraiment roi, gouverner, mais non devenir le chef d'une république qui n'en était pas même une.

Vers cette époque commence une éclosion admirable de chefs-d'œuvre dans les arts et la littérature, glorieuse renaissance qui a illuminé tout ce milieu du XIXe siècle. Une lutte terrible s'engage entre les classiques et les romantiques; en Février 1830 on donne *Hernani* à la Comédie française, Mlle Mars jouait Dona Sol et Firmin représentait Hernani; il se déchaîna une tempête tumultueuse lorsqu'à la fin on nomma Victor Hugo; une parodie en fut jouée au Vaudeville sous le nom de *Arnali* ou la contrainte par cor. Mlle Mars était admirable, d'une diction enchanteresse et costumée avec un art consommé. Ensuite « Notre-Dame de Paris », « Les Feuilles d'automne », paraissent, et Hugo s'impose à l'admiration générale; Lamartine, comme poète et comme homme politique, avait ses enthousiastes, mais il s'imaginait surtout que la France ne respirait que grâce à lui, et un de ses contemporains le surnommait « le cygne aux ailes de moineau »; Alexandre Dumas venait de faire jouer *Anthony;* Meyerbeer surveillait à l'Opéra les répétitions de *Robert le diable;* Rossini avait en 1829 donné la première de son *Guillaume Tell;* Balzac éditait sa « Peau de chagrin » et préparait cette immortelle galerie de types créés par lui, parfois trop humains et cruels; George Sand publiait « Indiana » et allait s'immortaliser, en s'associant avec Alfred de Musset, en le quittant et en écrivant avec son génie et avec son cœur, ce qu'elle n'eut peut-être pas écrit avec sa raison. Delacroix peignait « La Liberté guidant le peuple sur les barricades » et partait faire au Maroc et en Algérie ces études superbes qui éclaireront son œuvre de la lumière de l'orient et du midi. Théophile Gautier, Alphonse Karr, Eugène Sue, Paul Delaroche, Chassériau, Alfred de Vigny, Eugène Soumet, Gudin, Ary Scheffer, tous contribuaient à cet ensemble admirable d'art et de beauté, à cette vie nouvelle, qui devait trouver son écho dans le monde entier.

Les modes sous le règne de Louis-Philippe nous sont indiquées par deux artistes charmants, spirituels, mordants, féconds qui, avec leurs pinceaux habiles et leurs crayons expressifs nous font vivre des mœurs de cette époque, et nous initient au luxe, à l'élégance, à la bohême, à la misère de leurs contemporains. Dans les aquarelles d'Eugène Lami, on voit les belles dames assises sur les causeuses capitonnées, décolletées, souples et langoureuses, sortant leurs épaules d'ivoire de leurs corsages à berthes de dentelle, la jupe est ballonnée, recouverte de volants, la petite tête, expressive et fine, aussi on les appelait un peu plus tard « des biches », sort d'un bonnet de dentelle garni de fleurs, ou bien de chastes bandeaux lisses couvrent les oreilles et rejoignent le chignon, placé assez bas et accompagné sur le côté de quelques roses; parfois au lieu de bandeaux, de longues boucles à l'anglaise tombent de chaque côté du visage, le rétrécissant, l'allongeant et faisant paraître immenses les yeux de la jeune beauté. Les hommes portent des pantalons clairs, bouffants à la ceinture et à plis, étroits du bas; leur redingote est à jupe très ample,

pincée à la taille, fuyante par devant et laissant apercevoir un gilet cossu, des revers de velours et une cravate fortement étoffée; quand c'est l'habit que revêt le cavalier, le gilet est clair et la différence n'est pas grande. Leurs cheveux sont longs, touffus, bouclés, ils portent toute leur barbe courte, à la manière d'Alfred de Musset, et ont des airs romantiques et penchés. Gavarni aussi a dessiné d'une manière exquise les jolies femmes d'alors, « lionnes ou lorettes », à la capote étroite, encadrant le doux visage accompagné de longues boucles régulières, à la jupe froufroutante et large, à l'écharpe moulant le buste et les bras étroitement gaînés dans la robe de soie, tandis qu'un col plat découvre le cou de cygne; et l'élégant cavalier qui l'accompagne porte son chapeau haut de forme à larges bords, sa bouffante chevelure, sa barbe courte et parfumée, sa redingote à jupe, son pantalon fort clair et sa cravate savante; il lui débite mille douceurs. Ou bien un Gavarni, d'une époque un peu antérieure, nous montre un couple qui se promène; elle en jupe écossaise énorme, manches aussi volumineuses que des ballons, col double qui retombe jusqu'au coude, capote à auréole et nœuds de ruban menaçant le ciel, dégageant le visage qui est entouré de boucles folles; lui est en pantalon blanc, en redingote foncée et juponnée, d'une main il tient sa canne, de l'autre son chapeau et ses gants, sa cravate de satin noir est à double tour, il est coiffé en toupet et murmure sans doute à sa compagne : « Qu'on n'a plus ni plaisir ni peine, quand les dénouements sont prévus; les amours n'ont qu'une semaine, dont tous les jours sont convenus. »

Voilà le milieu où évoluait notre héros qui, s'adaptant à ces changements fréquents, toujours gai et entrain, ne regrettant rien dans le passé, regardant toujours en avant, s'intéressait à tout ce qui l'entourait et tâchait d'en tirer le meilleur parti possible; un de ses amis Pierre Guérin, peintre d'histoire, élève de Regnault, lui écrit la lettre que nous allons lire. Guérin avait été nommé en 1822 directeur de l'École française des beaux-arts à Rome; il était rentré en France et logeait à l'Institut. Eugène Delacroix avait compté parmi les élèves de l'atelier qu'il dirigeait.

Lundi, 8 Octobre 1832.

Mon cher Isabey,

Une dame anglaise, Miss Kingston, qui s'occupe de miniature d'une manière très distinguée, désirerait connaître celui qui, chez nous, a porté cette branche de l'art à un point si élevé et si séduisant. Elle a pensé qu'une recommandation de ma part pourrait remplir son but, en lui donnant accès près de toi; je me suis volontiers prêté à son désir, parce que cette dame, passionnée pour la peinture, est bien à même d'apprécier la faveur qu'elle sollicite, et que j'espère, tu ne lui refuseras pas.

Ton vieil ami et affectionné confrère.

Guérin.

On peut voir par cette recommandation de Guérin qu'Isabey, malgré la pléiade d'artistes renommés qui de toutes parts surgissaient, restait aussi considéré qu'écouté et que sa réputation ne diminuait pas. L'année suivante, Guérin mourut dans son logement de l'Institut, sa veuve y demeura; ce n'est que l'an passé qu'elle le quitta pour son dernier et éternel repos. Isabey très mondain, malgré le logement que l'Etat lui donnait à Versailles, passait ses étés à aller de droite et de

gauche chez ses intimes ; jusqu'aux deux ou trois dernières années de sa vie il ne manqua jamais à cette habitude. Un de ses anciens amis, M. Pierre de Pavant, notaire, avait à Glatigny, aux portes de Versailles, un pittoresque petit château où Isabey, de 1829 à 1850, alla chaque année passer un ou deux mois, s'y transportant avec sa seconde femme et la jeune Henriette pour de longues semaines. M. Pierre de Pavant avait avec lui son fils Emile et sa belle-fille née Breton, dont Isabey fit des portraits divers, après avoir fait celui de Mme de Pavant mère, née Mony, que la lithographie d'Isabey a fait connaître à tous les collectionneurs (n° 108 de notre catalogue). Son petit-fils nous racontait se souvenir des séjours d'Isabey, chez son grand'père, de son caractère gai, entrain, de son activité industrieuse; Ciceri accompagnait souvent son beau-père. Le château de Glatigny n'existe plus et le parc a été morcelé.

Nous avons dans le précédent chapitre, parlé du comte Roy qui, ministre des finances de Louis XVIII, de Charles X et pair de France, avait acquis une grande fortune dans l'achat de biens au commencement du XIXe siècle et avait marié une de ses filles au marquis de Talhouet à la condition que les Talhouet joindraient son nom au leur, vu qu'il n'avait par d'héritier mâle; nous connaissons aussi son portrait peint par Isabey et celui de sa fille. Les Talhouet possédaient le château de Saint-Martin d'Ablois, Isabey y fit aussi des séjours prolongés pendant la belle saison; il lithographia une vue du château et nous reproduisons son dessin comme tête de ce chapitre. Le vieux peintre demeurait dans le pavillon de gauche du château, dénommé « pavillon des célibataires » et on lui avait attribué une chambre que nul n'occupait que lui; on y trouve encore une jolie armoire ancienne, dans le bois de laquelle notre artiste, peu respectueux des charmants objets d'autrefois, avait planté un clou à crochet pour suspendre ses habits. Le pavillon de droite contient une petite salle de théâtre construite pour jouer la comédie ; l'exécution du rideau et des décors fut confiée à Isabey, qui se fit aider par son gendre Ciceri. Bien des portraits, restés dans la famille, sont de la main de notre peintre, malheureusement nous n'avons pas la place de les reproduire tous.

Dans le pays, on parle encore de la gaieté d'Isabey, de son amour de la plaisanterie et de son goût pour les farces et les niches de toutes sortes. La marquise de Talhouët, née Roy, était excellente pour le vieil artiste, aussi lorsqu'elle mourut, Isabey ressentit un vif chagrin; il vit partir avant lui ses deux amies les marquises d'Osmond et de Talhouet. Les époux de Talhouet-Roy laissèrent plusieurs héritiers; mais l'autre fille du comte Roy, Élisa de Lariboisière, n'ayant point d'enfant, légua par testament en 1851, trois millions aux pauvres de Paris, avec lesquels on construisit l'hôpital qui porte son nom; elle avait été fort jolie, une maladie lui enleva toute trace de beauté ; mais, pendant des années, on la vit à l'Opéra dans une des premières loges de face en grand décolleté avec un superbe bouquet près d'elle. Sous le règne de Louis-Philippe, le comte Roy donnait chaque lundi des petits bals qui commençaient à huit heures et devaient finir à minuit sonnant; son gendre M. de Talhouet avait mission de parcourir les salons et de veiller à ce que la fête cessa brusquement au son des douze coups; le vieux pair de France le voulait ainsi.

Le château de Saint-Martin d'Ablois fait partie de l'arrondissement d'Epernay, dans le département de la Marne; il appartenait à la maison de Luxembourg, devint propriété de Charles duc de Vieuville, ensuite en 1754 il fut acheté par M. de Meulan, passa à sa descendance, laquelle la céda à M. Potin de Vauvineux. Ce dernier, perdu de dettes, se vit vendre au tribunal de la Seine; si bien que le 24 Mai 1792 château et terres furent acquis par François Sanegou, marchand de bois. Les fils de Sanegou vers 1818 ou 1820, ici la date n'est pas précise, le cédèrent au comte Roy qui possédait déjà des bois dans les environs; le domaine était considérable, cette grande et belle terre est restée la propriété des Talhouet, tandis que le château était acheté en 1888 par M. Adrien Géliot qui le possède actuellement.

Pendant nombre d'années, chaque été, Isabey fut le bienvenu au château de Pontchartrain près de Rambouillet, en Seine-et-Oise, et les hôtes de notre artiste appartenaient à la famille aujourd'hui éteinte des d'Osmond. Pontchartrain a passé dans des mains étrangères; ce milieu si charmant, si vivant, grâce à une femme d'élite, va être évoqué par nous pour quelques instants; car c'est un des foyers où Isabey était aimé, apprécié et où il laissa ses plus belles œuvres. L'hôtel d'Osmond était situé, à Paris, au n° 8 de la rue Basse-du-Rempart, à l'endroit où se trouve à présent le grand magasin de blanc, boulevard des Capucines, presque vis-à-vis de l'entrée de la rue de la Paix; il avait été bâti en style greco-italien et fort luxueusement par l'architecte Brongniart, père du directeur de la manufacture de Sèvres, pour M. Bouret de Vezelai en 1775 et ensuite acheté par M. de Sainte-Foix qui le vendit à M. Destillières, père de la marquise d'Osmond. Vers les années qui nous occupent, la marquise d'Osmond recevait chaque semaine pendant l'hiver à Paris; et les vendredis de l'hôtel d'Osmond étaient très courus; mais pour les amis intimes, elle restait chez elle chaque soir. Dans le grand salon décoré d'un ameublement en faux gothique, style de la restauration, une immense table ronde se trouvait au milieu de la pièce avec une lampe à abat-jour, répandant une lumière douce et agréable, de ces intimités qu'Isabey savait si bien rendre avec des effets de noir et de blanc; autour de cette table, Eugène Lami, Lepaulle, Poitevin, Isabey venaient dessiner et faire de l'aquarelle avec la marquise d'Osmond; on remplissait des albums de ces dessins auxquels chacun devait contribuer pour sa part et on nommait ces cahiers « Les soirées de l'hôtel d'Osmond ». Parmi ceux qui fréquentaient l'hôtel, nous pouvons nommer : le marquis et la marquise de Pastoret, le comte de Salvandy, le duc et Mlle de Crillon, une des amies dévouées de la marquise d'Osmond; la comtesse de Pozzo di Borgo, la duchesse de Caraman, la princesse de Beaufremont, la marquise de Colbert, Mme d'Appony, la duchesse de Gramont, le marquis d'Aligre, M. Émile de Girardin et sa femme, la célèbre Delphine Gay, qui sous le nom de vicomte de Launay, écrivit des feuilletons fameux et aida si intelligemment son mari le fondateur du journal *La Presse*, M. de Lancy, Royer Collard, le prince Menschikoff, Horace Vernet, George Sand, les marquises de Choiseul et de Praslin, toutes deux portant de ces grands bonnets à nœuds papillon qui restèrent légendaires.



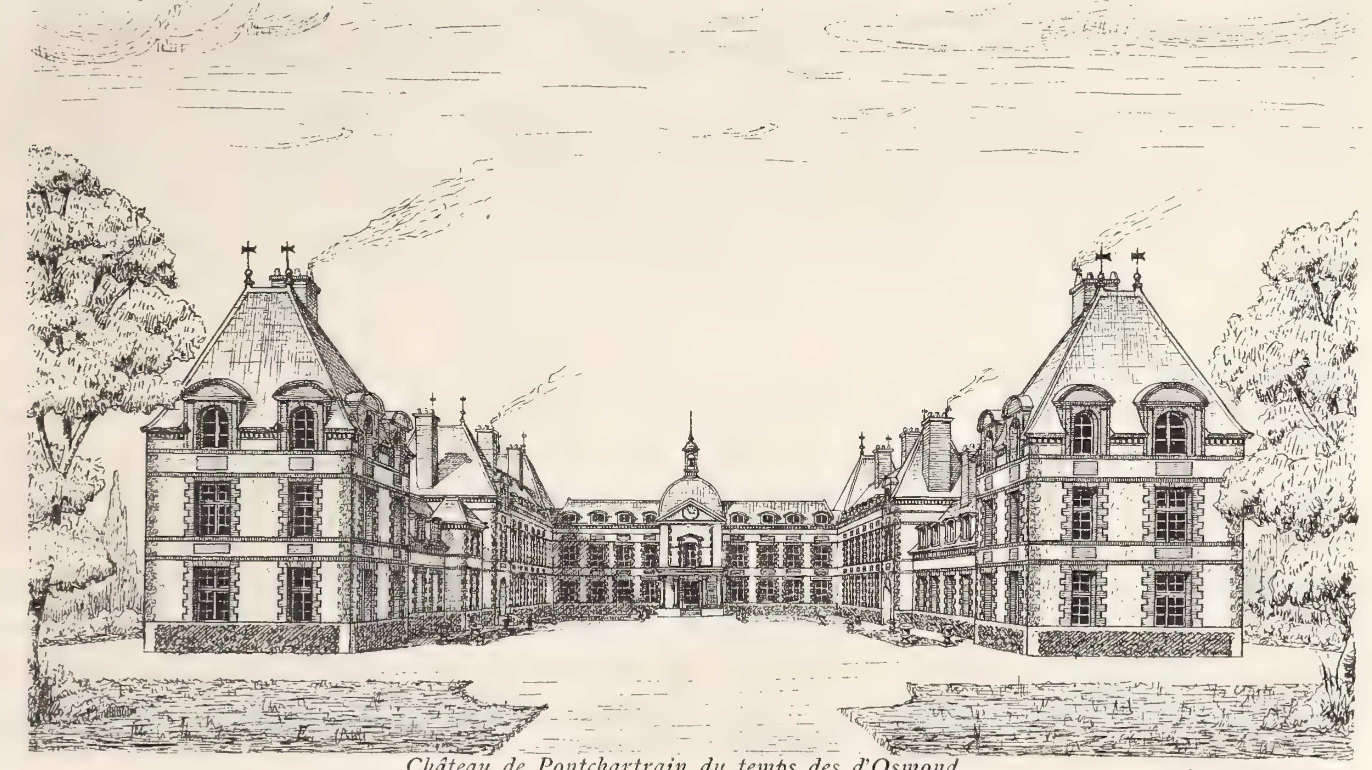
Princesse Marie d'Orléans,
Duchesse de Wurtemberg.
Musée de Chantilly.

[illegible] il appartenait à la [illegible] mbourg, [illegible] euville, ensuite [illegible] par [illegible] laquelle la céda à M. [illegible] acquis par François S[illegible] [illegible] 1800, ici la date n'est pas pr[illegible] [illegible] des bois dans les environs; le [illegible] terre est restée la propriété des Talh[illegible] [illegible] en 1888 par M. Adrien Géliot qui le [illegible]

Pendant nombre d'années, chaque été, Isabey fut le bienvenu au château de Pontchartrain près de Rambouillet, en Seine-et-Oise, et les hôtes de notre artiste appartenaient à la famille [illegible] qui le vendit à M. [illegible] Vers les années qui nous occupent, la marquise d'Osmond recevait chaque semaine pendant l'hiver à Paris; et les vendredis de l'hôtel d'Osmond étaient très courus; mais pour les amis intimes, [illegible] emplissait des [illegible] on nommait [illegible] taient l'hôtel, [illegible] de Salvandy [illegible] marquise d'Osmond; [illegible] princesse de Beau[illegible] [illegible] ment, le marquis [illegible] vicomte de Launay [illegible] écrivit des [illegible] fameux et aida si intel[illegible] [illegible] Vernet, George Sand, les marquises [illegible] et de Praslin, [illegible] de ces grands bonnets à nœuds [illegible] légendai[illegible]



Rachel débuta à l'hôtel d'Osmond, elle avait été découverte par le marquis d'Osmond dans un modeste taudis, et cette tragédienne, qui enthousiasma le monde entier et qui personnifia la muse tragique par la noblesse de son allure et la puissance de sa diction, se fit entendre et applaudir à ces vendredis où chantaient Lablache, Mario, Rubini, Duprès, Baroilhet, Mme Dorus, la Grisi, la Sonntag, où Liszt émerveillait et transportait l'auditoire, où tout ce que Paris contenait de célébrités de tous genres tenait à se faire voir. Les diplomates accrédités à Paris s'y montraient, les gens d'esprit, tels que Humbold et Metternich, ceux que des scrupules politiques n'empêchaient pas d'aller dans une maison légitimiste. Mme de Boigne, dont les souvenirs publiés dernièrement ont fait sensation, était la sœur du beau marquis Rainulphe d'Osmond, lequel épousa vers 1817 Aimée Carvillen Destillières, héritière d'une immense fortune pour ce



Château de Pontchartrain du temps des d'Osmond.

temps, car elle possédait, disait la chronique, 800.000 livres de rente; les héritières américaines nous ont appris à ne pas nous étonner si facilement; elle s'éprit du beau marquis, le choisit et lui redora son blason. Elle était un peu contrefaite, point jolie; mais comme nous le pouvons constater ici, d'une physionomie charmante et distinguée, intelligente et fine. Mme Aimée d'Osmond sut se faire bien venir de toute la société titrée qui battait froid d'abord à la jeune intruse; le marquis, honnête homme et parfait gentlemen, avait horreur du monde, le fuyait, laissant sa femme recevoir et s'entourer à Paris et à la campagne d'une compagnie nombreuse et bruyante. Il chassait, s'occupait de ses plaisirs particuliers et abandonnait à sa femme le soin de diriger sa fortune et d'élever ses deux enfants, un garçon et une fille, qui épousa plus tard le duc de Maillé. Par la suite, lorsque la marquise devint souffrante, constamment étendue sur sa chaise longue, ou visitant

son parc de Pontchartrain dans un fauteuil roulant, il s'absentait moins et par délicatesse, pour ne pas la chagriner et aviver sa jalousie toujours en éveil, il restait chez lui, évitant de se mêler à la nombreuse société, mais s'enfermant dans une retraite absolue. Plus jeune que sa femme de quelques années, M. Rainulphe d'Osmond aurait pu mener une vie active et se mêler à la politique; mais ils demeurèrent fidèles à la branche aînée des Bourbons et la marquise ne tolérait aucune compromission ni aucune hésitation dans le dévouement politique. Elle avait distingué elle-même son mari après les Cent Jours, lorsqu'il revenait en France d'un exil passé en Angleterre, où il était menin du dauphin et vivait dans la plus grande pénurie. Le caractère ferme de la marquise lui permit de diriger sa famille et sa maison avec une autorité indiscutable et indiscutée; généreuse et décidée elle faisait énormement de bien autour d'elle; à Pontchartrain elle était la providence du pays tout entier. En 1830 elle accueillit chez elle tous ceux qui avaient été frappés dans leurs intérêts et leur situation par l'exil de la branche aînée. Le marquis de Courbon, M. de Grasse et tant d'autres vécurent à Pontchartrain comme chez eux et le comte Gabriel d'Osmond, fils de la marquise, se souvenait du profond respect avec lequel il devait traiter tous ces hôtes de sa mère. Isabey, qui avait souffert aussi dans ses intérêts du départ de Charles X, fut accueilli doublement bien par son élève de Pontchartrain, car la marquise, passant ses étés à dessiner et à faire de l'aquarelle, ne pouvait se passer des conseils de son vieux maître et l'y attirait pendant des mois entiers; c'était au printemps et en automne, pour les chasses, qu'il y avait grande compagnie à Pontchartrain. Aimée Destillières, ou des Tillières, ou bien encore d'Estillères (nous avons vu ce mot écrit de trois manières différentes dans des documents de l'époque), avait hérité du château de Pontchartrain à la mort de son père Claude Xavier Carvillen Destillières le 23 Mai 1814, elle était fille unique, et c'est ainsi que la fortune de Destillières, marchand de biens, financier très expert et confident de Talleyrand pour les jeux de bourse, auxquels celui-ci se livrait sans cesse, parvint tout entière à la famille d'Osmond. Ce Destillières était l'associé d'Antoine Roy, dont nous venons de parler à propos de Saint-Martin d'Ablois, et il est naturel qu'Isabey fut accueilli intimement dans ces deux familles que des affaires d'intérêt liaient journellement; Destillières faisait courir aussi et gagnait parfois des prix avec ses chevaux de course. Les deux associés avaient acheté ensemble le domaine de Navarre, que Napoléon les obligea à lui céder pour l'impératrice Joséphine; ils avaient avancé à la duchesse de Cossé-Brissac un million sur les terres qu'elle possédait en Seine-et-Oise, dans le Cher, dans la Nièvre et à Paris. Le 18 Mai 1801 (28 Germinal an IX) ils lui achetèrent Pontchartrain qui, avec les terres environnantes et celles de Neauphle-le-Vieux comprenait 3.235 hectares pour lesquels ils lui donnèrent la somme de 1.800.000 francs. Ce même jour, Roy et Destillières partagèrent, entre eux, les biens qu'ils avaient acquis et le domaine de Pontchartrain resta à M. Destillières; les actes furent passés devant M. Péan de Saint-Gilles, notaire à Paris. Plus tard, lorsque le marquis d'Osmond hérita de sa femme, Marie Aimée Angélique Carvillen Destillières, décédée le 2 Avril 1853, le domaine n'était plus que de 1.735 hectares;

le parc à lui seul comprend 70 hectares. Pontchartrain est un vieux mot qui signifie : pont construit sur la route allant à Chartres. Le château fut bâti au XVII[e] siècle par Phélypeaux, comte de Pontchartrain, puis il passa par héritage au comte de Maurepas, ministre sous Louis XV et Louis XVI, et au duc de Cossé-Brissac, gendre du duc de Nivernais. Par un acte passé devant M[e] Lavanne, notaire à Paris, le 4 Juillet 1855, le château de Pontchartrain resta au marquis d'Osmond, parmi les biens dépendants de la succession de sa femme; et le 4 Juin 1857, M. Rainulphe d'Osmond étant mort à son tour, son fils le marquis Charles Everest Gabriel d'Osmond, par acte passé devant M[e] Mocquart, notaire à Paris, cède la terre de Pontchartrain et le château à Pauline Lachmann, mariée au marquis de Païva d'Aranjo. Pauline Lachmann meurt le 21 Janvier 1884 et lègue Pontchartrain à son troisième mari, le comte Henckel de Donnersmark, elle était veuve en premières noces de M. François Villoing et en secondes noces de M. Albino Francesco de Païva d'Aranjo. Enfin le 27 Octobre 1888 par-devant les notaires Gamard et Mahot de la Quérantonnais, le comte Guido Henckel de Donnersmark, domicilié au château de Neudeck en Silésie (Allemagne), et sa seconde femme Catherine de Slepzoff vendent le château et le domaine de Pontchartrain, qui n'a plus que 809 hectares, pour la somme de 2.300.000 francs à M. Auguste Dreyfus, dont la veuve possède actuellement ces biens et se nomme marquise de Villa Hermosa.

Il est question ici de Pauline Lachmann, si connue sous le second empire sous le nom de « la Païva », cette juive polonaise qui arriva à Paris en guenilles, épousa en 1836 un petit tailleur à façon nommé Villoing, puis lancée dans la galanterie, vécut avec Herz, le compositeur et pianiste célèbre, lequel partit pour l'Amérique, la laissant dans une misère noire. Elle sut en sortir, et affolant les hommes de son temps, devenir une des hétaïres les plus connues, par son faste, son luxe insensé et son esprit extraordinaire. Elle se fit épouser par le ministre de Portugal, le marquis de Païva, qu'elle ruina et qui disparut; elle convola ensuite avec le comte Guido Henckel de Donnersmark, un des plus grands seigneurs de Prusse et en fit son héritier. C'est elle à qui Arsène Houssaye disait : « C'est l'amour qui vous a appris le français », et qui répondait : « Non, c'est le français qui m'a appris l'amour. »

Le passé du château de Pontchartrain tient à l'histoire, Montesquiou y était souvent le commensal du comte de Maurepas et le 12 Mars 1754 il date une de ses lettres de ce beau château qui contenait déjà, comme à présent, quatre-vingt-trois chambres spacieuses. Autrefois un fossé régnait tout autour du château, le parc fut planté par Lenôtre et il est toujours superbe avec deux jolies pièces d'eau et de beaux arbres, quoiqu'il ait subi de nombreuses modifications en ces dernières années; il s'y trouvait aussi du temps des d'Osmond une orangerie, un haras, un manège et de vastes écuries qui furent bâties avec les pierres de l'abbaye de Port-Royal. Quant à l'hôtel des d'Osmond à Paris, vers 1860 il devint la propriété du Crédit mobilier, qui le loua au concert Musard et ces salons, qui avaient contenu l'élite du monde raffiné, servirent de lieu de divertissement à la foule brutale qui s'amuse sans grande distinction.

Isabey, pendant les vingt dernières années de sa vie, passait des mois entiers près des châtelains de Pontchartrain, organisant toutes les décorations des fêtes qu'on y donnait, s'occupant de toute la partie artistique que la marquise lui confiait; et il peignit, pour ces hôtes charmants, les plus beaux portraits qu'il ait jamais faits : ce sont trois grands tableaux à l'huile, grandeur nature, qui représentent les trois dames de la famille d'Osmond, debout et jusqu'à mi-jupe. Ces portraits furent peints à Pontchartrain; puis une fois le château vendu, on les transporta près de Bourges à Châteauneuf, belle propriété qui appartenait aussi aux d'Osmond, et qui a passé en héritage au petit-fils de la marquise Aimée d'Osmond, au duc de Maillé. Nous voyons ici le premier en date de ces portraits peint en 1828, il représente la marquise douairière Hélène d'Osmond, née Dillon, belle-mère de la marquise Aimée. Peinture exquise, exécutée finement, sans minutie pourtant, avec fermeté, souplesse, d'une pâte grasse et brillante à la fois, d'un coloris distingué et chaud, chef-d'œuvre d'un maître; on reste confondu en la regardant et on regrette que celui, qui savait si bien manier la palette, les pinceaux et les couleurs à l'huile, n'en ait pas fait usage plus souvent et ne nous ait pas donné plus d'œuvres importantes, se contentant de faire des aquarelles et des miniatures. Un rideau de velours d'un bleu intense forme le fond, sans aucune dureté ni lourdeur; en bas on aperçoit la campagne et le lointain, traités à la manière des peintres anglais. La marquise, entièrement vêtue de blanc, forme une symphonie de tons dans toutes les gammes de l'argent, du crême, du blanc pur et de tous les tissus rendus d'une manière délicate et avec un brio extraordinaire. Le teint frais et transparent de la vieille dame, quoique indiquant bien son âge, s'encadre à merveille dans ses boucles blanches où s'aperçoit un reste du blond cendré qui dora sa chevelure; ses yeux de saphir d'une intelligence grave et attendrie nous charment et nous attirent; le bonnet de dentelle, le ruban de satin, la robe de linon, le châle de crêpe de Chine crème, le satin blanc aperçu en transparence sous le linon, les gants blancs, tout cela est exprimé avec une maëstria incomparable et une vie réelle. Depuis longtemps, celle qui fut peinte là, n'existe plus, et l'artiste a reproduit ses traits avec une si saisissante vérité qu'elle semble vivre dans ce cadre et qu'elle va remuer dans ce salon de château ancien dont elle est une des habitantes exquises et surannées. C'est une aïeule délicieuse, c'est l'aïeule idéale; et nous croyons que nous ne pouvons faire à



Marquise d'Osmond, née Dillon.
Appartient au Duc de Maillé.



Hélène Dillon, Marquise d'Osmond.
Appartient au Duc de Maillé.

[illegible] res années de sa vie [illegible] des mois entiers près des [illegible] ganisant toutes les [illegible] des fêtes qu'on [illegible] partie artistique que la [illegible] lui confiait; et il [illegible], les plus beaux portraits [illegible] : ce [illegible] grandeur nature, qui représente [illegible] mes [illegible] jusqu'à mi-jupe. Ces portraits [illegible] vendu, on les transporta près [illegible] à Ch[illegible] [illegible] tenait aussi aux d'Osmond, et qui [illegible] héri[illegible] Aimée d'Osmond, au duc de Maillé. Nous [illegible] ici [illegible] en date de ces portraits peint en 1828, il représente la marquise [illegible] Hélène d'Osmond, née Dillon, belle-mère de la marquise Aimée. Peinture [illegible] exécutée [illegible], avec fermeté, souplesse, d'une pâte grasse et brillante à la fois, d'un coloris distingué et chaud, chef-d'œuvre d'un maître; on reste [illegible]

[illegible] manière des peintres anglais. La [illegible] vêtue de blanc, forme une sym[illegible] [illegible] mains d'une manière délicate et avec un brio extraordinaire. Le teint frais et trans[illegible] [illegible] à merveille dans ses [illegible] reste du [illegible] de linon, [illegible] le satin [illegible] sous le linon. [illegible] exprimé avec [illegible] iste a reproduit ses [illegible] vivre dans ce cadre et qu'elle va [illegible] nous croyons que [illegible]


HELENE DILLON MARQUISE D'OSMOND, 1820.

notre héros un meilleur compliment, qu'en remarquant qu'il a créé là le type de la grand'mère et de la grande dame.

Le second portrait peint en 1844 nous fait connaître le visage intéressant et sympathique de la marquise Marie Aimée d'Osmond. Elle quitte la chapelle, derrière elle on voit les stalles, le tronc pour les aumônes, les fenêtres en ogives qui répandent une clarté douce. La marquise est vêtue de taffetas noir; sous le capuchon, contre les boucles brunes, une fanchon de dentelle blanche et un ruban rose éclairent, de leur ton frais, ce deuil par trop sérieux pour ce visage si jeune encore, aux yeux bruns, mélancoliques et persuasifs. Toute l'âme de la femme se montre dans ces yeux, qu'Isabey a su rendre tels qu'il les connaissait, et qui semblent raconter une vie un peu déçue et un peu chagrine, malgré tous les éléments de bonheur réunis. Les étoffes et la fourrure du manchon sont d'une facture excellente; le taffetas crisse et se froisse, il semble qu'on l'entende et le ton général nous frappe par sa sobriété sans aucune monotonie. Seconde œuvre magistrale de notre héros, traitée avec pittoresque et originalité, ce tableau restera à la plus grande gloire de l'artiste; il est signé J. B. Isabey et bien que daté, ne se démodera pas plus que celui de l'aïeule. Le troisième tableau, portrait de la comtesse Adélaïde de Boigne, née d'Osmond, fille et belle-sœur des deux précédentes, intéressera toujours, mais paraît moins remarquable. C'était une fort jolie femme d'un type un peu affecté, que cette Mme de Boigne, bien peu indulgente à une quantité de gens et jugeant les événements à un point de vue trop personnel; elle fut aigrie par un mariage mal assorti, qui ne lui donnait de satisfaction d'aucune sorte. Ses mémoires forment cependant un appoint intéressant à l'histoire de la première moitié du XIXe siècle. Isabey l'a peinte en robe blanche décolletée, une torsade de gaze pékinée blanche, jaune et bleue garnit sa robe et passe sur ses épaules, ses cheveux sont blonds, ses yeux bruns, son teint rosé; des plumes de paradis naturel ornent ses cheveux et s'envolent avec une légèreté incomparable; une écharpe de tulle diaphane flotte légèrement, adoucissant les contours; le fond est d'un gris qui devient presque jaune pâle et finit dans le haut par une légère teinte bleue. La tonalité de ce tableau, fine et distinguée, n'arrive pourtant pas à l'impression voulue, les effets sont plats, la peinture trop transparente prend un aspect d'aquarelle; les deux autres portraits s'affirment de tels



Hélène de Maillé.
Appartient au Duc de Maillé.



Henriette Isabey.
Appartient au Duc de Maillé.

chefs-d'œuvre, qu'ils tuent ce qui leur est inférieur; et cette peinture, jugée toute seule, paraîtrait ce qu'elle est, gracieuse et bien peinte, tandis que le voisinage des autres lui nuit considérablement. Il y a encore à Châteauneuf différents petits croquis d'Isabey; nous en donnons trois jolis et délicats, une légère sépia d'un baby, la fille aînée de la duchesse de Maillé, la petite Hélène, dessinée en 1846, puis un charmant petit dessin fait en quelques traits de plume et de crayon : la marquise d'Osmond Dillon vue de dos, lisant appuyée contre une chaise; dessin à peine indiqué et vivant, on ne voit pas le visage et on reconnaît la personne, on devine l'âge et l'humeur; c'est daté de 1821. Ensuite ce petit croquis d'Henriette Isabey, la fillette de notre peintre qui, s'il avait été terminé, offrirait sans doute une délicieuse aquarelle; tel qu'il est, il fait pressentir la jolie personne qui devint Mme Maxime Wey, les traits sont réguliers, le charme est grand, on dirait une petite étude de Vélasquez, tant ce croquis nous rappelle certains portraits du maître.

D'autres objets, hélas, peints par Isabey pour les seigneurs de Pontchartrain sont partis ou disparaissent peu à peu. Où se trouve cette imitation de Jésus-Christ que notre miniaturiste composa pour la marquise Aimée d'Osmond avec sept sépias figurant les sept sacrements? Ensuite une table gothique, avec pieds en ogives réunis en un seul faisceau, qu'on dénommait : « La vie à Pontchartrain » elle comprenait huit sépias sous une glace sertie de cuivre, formant le dessus d'une table; les dessins en sont très fins et composés avec beaucoup de goût. Les sujets représentent : La messe au château de Pontchartrain avec tous les invités dans la chapelle, la salle à manger rassemblant les convives, le jeu de la bouillote autour de la table du salon, effet d'abat-jour et de clair-obscur. Quatrièmement, la chasse au furet contre les lapins de garenne dans le parc, cinquièmement, la cour de l'hospice fondé par Mme d'Osmond, puis la chasse à l'araignée dans l'escalier du château et tous les visiteurs avec leurs bougeoirs à la main, prêts à remonter dans leurs chambres et poursuivant l'animal déplaisant; ensuite une vue du parc avec les biches et les daims. Au centre du guéridon se voit une plus grande sépia où Isabey lui-même s'est dessiné dans la pièce qu'il occupait à Pontchartrain, près d'une table et en robe de chambre. Malheureusement, celui qui possède ce joli objet, estimant que les œuvres d'art ne sont profitables que comme spéculation, n'a pas voulu nous en permettre la vue. Un portrait au crayon de la duchesse d'Angoulême,

reproduit par Isabey en lithographie, appartenait aussi aux d'Osmond et fut offert au duc Robert de Parme par la comtesse Thérèse d'Osmond. Il nous est tombé dans les mains une lettre écrite par Isabey au marquis Rainulphe d'Osmond peu d'années avant la mort de la marquise.

Ce 1er de 1851.

Mon bon Monsieur Renulphe,

Je vous adresse notre esquisse, vous savez avec quelle promptitude elle a été faite; sans reproche, c'est bien un peu de votre faute, car durant les deux bons mois que j'ai eu l'honneur d'être à Pontchartrain, vous eussiez dû plus tôt frapper à ma porte. En tous cas ce faible trait servira pour recevoir les bons conseils de Madame la Marquise pour en faire un second, si Dieu le permet.

Au père Isabey.

Quelle meilleure preuve de l'aimable hospitalité reçue par notre peintre à Pontchartrain, chez les d'Osmond, que ce petit billet griffonné à la hâte par un ami dévoué et intime; car on n'écrit ainsi qu'aux personnes avec lesquelles on a l'habitude d'être en rapports constants. Une fois de plus on peut dire, comme Saint Simon dans ses mémoires si connus, consignant ses observations sur Pontchartrain au commencement du dix-huitième siècle : « Grande et riche terre, aimable demeure ».

Enfin un autre château où Isabey passait d'agréables vacances, où il alla dès son mariage, en compagnie de sa femme cette fois, et où ils retournèrent souvent, c'est le château de Rocquencourt et il appartenait à M. Léon Beer Fould. Rocquencourt se trouve non loin de Versailles, en Seine-et-Oise. En 1779, le comte de Provence, futur Louis XVIII, acheta à M. de la Faye la terre de Rocquencourt; sa femme la comtesse de Provence fit démolir l'ancien château et en 1781 commença à en bâtir un nouveau, qui fut achevé seulement après la révolution par le dernier acquéreur M. Dommère-Belan, receveur général du Bas-Rhin. Celui-ci le vendit en 1828 à M. Eugène Bonnafous, neveu du roi Murat, lequel en 1830 le cède à M. Léon Beer Fould, banquier israélite, père de M. Achille Fould et de Mme Elie Furtado, mariée à Furtado l'associé de la banque Fould et Cie. La silhouette du vieux financier, dessinée par Isabey, reproduite sur ces pages, nous semble fort amusante. On peut imaginer le vieux monsieur souriant, aimable, se promenant avec son peintre attitré dans sa propriété, en costume campagnard, vaste chapeau de paille jauni et noirci par la bise et le soleil, déformé par la pluie, houppelande verdâtre pendant par devant sur les pieds alourdis, tandis



Appartient à M. Achille Fould.

que les pantalons déformés plissent dans tous les sens et que la canne, soulevée difficilement, bute à chaque pierre et frappe un coup sec à tous les pas. Devant tous les massifs on s'arrêtait; pour les allées, on discutait longuement, car la tâche de dessiner et de disposer le parc avait été dévolue à Isabey. Mme Furtado demeurait en été à Rocquencourt avec son père, plus tard elle hérita de la propriété. Son frère Achille Fould y séjournait sans cesse aussi; et se liant extrêmement avec Isabey et sa jeune femme, il se prit ensuite d'un intérêt paternel pour la petite Henriette que plus tard, après la mort d'Isabey, il maria et dota même, dit-on; en tout cas il resta le protecteur dévoué de Mme Isabey et de sa fille. M. Achille Fould a laissé des mémoires, qui ne seront peut-être jamais publiés, dans lesquels il parle



CHÂTEAU DE ROCQUENCOURT

à plusieurs reprises de son ami Isabey et des relations qu'il eut avec lui. Etrange caractère, Fould prit une énorme influence sur le Prince président Louis Napoléon et se rendit indispensable pendant quelque temps à l'empereur Napoléon III. Viel Castel, qui était depuis 1852 conservateur du musée des souverains, dont les jugements sont très sujets à caution, car par jalousie et envie il dénigre toutes les actions qui ne sont pas siennes, ne peut souffrir Fould qui, vraisemblablement, ne faisait nulle attention à lui; aussi il écrit au commencement du second empire que « l'astre régnant aujourd'hui à la Cour est Fould », il l'attaque plus d'une fois à propos de l'Opéra, des appuis et protections que le ministre accorde aux belles cantatrices et ballerines qui daignent lui sourire, laissant entendre qu'on ne peut faire partie de l'Opéra qu'à cette condition. Il est de fait, que Fould, ministre d'état



Aimée d'Estillères, Marquise d'Osmond.
Appartient au Duc de Maillé.

[illegible] dans tous les [illegible] soulevé [illegible]

[illegible] dévolue à Isabey. [illegible] le pourrait [illegible] tard elle hérita de [illegible] aussi; et se liant extrê[illegible] après la mort d'Isabey, il maria et dota même, dit-on, [illegible] protecteur dévoué de [illegible] Isabey et de sa fille. M. Ach[illegible]

[illegible] Napoléon [illegible]

faire [illegible]


D'OSMOND,

et directeur des théâtres impériaux, se comportait en vrai dictateur et n'admettait que ses volontés. Homme ambitieux, esprit fin, intelligent, rompu aux affaires, il quitta la banque en 1849, après avoir été plusieurs années député de la ville de Tarbes et avoir critiqué vivement la politique financière du gouvernement de 1848; collègue dans l'Assemblée nationale du prince Louis Napoléon, il se fit apprécier par ce dernier et se rallia nettement au parti bonapartiste; plusieurs fois il devint ministre des finances du Prince-président et de l'Empereur et ensuite ministre de la Maison de sa Majesté. Ecouté en toutes circonstances par son souverain, il le poussa au mariage; et à défaut d'une princesse royale, enchanta l'Empereur en approuvant ses fiançailles avec Mlle de Montijo; ensuite il perdit de son influence sur Napoléon III qui écouta d'autres cloches et d'autres sons. Sa femme née Goldsmith, chargée par l'Empereur au moment du mariage des cadeaux à faire à la jeune impératrice, s'occupa de la corbeille et des splendeurs qu'elle contenait. Achille Fould séducteur de toutes les beautés qui lui plaisaient, disait lui-même cyniquement qu'il n'accordait de faveurs et d'aide qu'aux femmes qui lui donnaient à leur tour quelque chose. Nieuwerkerke et la princesse Mathilde s'entendirent bien avec lui et devinrent ses amis, Nieuwerkerke, directeur des musées, ambitionnait la place de surintendant des beaux-arts qu'il obtint en 1853; mais Fould en général se faisait peu aimer, on jalousait son influence sur l'Empereur et on détestait son caractère arbitraire. Morny entre autre, se montra toujours en opposition avec lui. L'exposition universelle de 1855, la première de ces foires mondiales, occupa Fould pendant de longs mois et le développement rapide que prirent à cette époque les chemins de fer en France, doit lui être attribué, car il en comprit l'importance dès l'abord.

Isabey étant de l'intimité du château de Rocquencourt et visiteur assidu, chez Mme Furtado, de son bel hôtel de la rue Monceau à Paris, dessina toute la famille; il subsiste encore une miniature de Mme Furtado, un portrait de M. Achille Fould, que notre artiste lithographia (au catalogue, sous le n° 144); différentes vues de Rocquencourt se trouvent dans un album qui appartient à la famille Murat. Deux lettres écrites par le père à son fils Eugène Isabey, sont datées de Rocquencourt; les voici toutes deux :

Rocquencourt, 28 Avril 1832.

Ta lettre, cher ami, m'a fait grand plaisir. Dieu te conserve, car tu es pour moi toute ma gloire et mon bonheur et lorsque la pensée te rappelle à moi, tout ce que les événements ont amené de changements dans ma position disparaît et je me trouve le plus heureux des pères.

Isabey père.

Rocquencourt, 7 Septembre 1836.

J'ai cependant été à Paris, cher ami, pour la réunion des élèves de David. Nous étions cinquante-deux. Cela s'est passé très cordialement et mon amour-propre est flatté par la considération que me donne le titre du plus ancien. C'est la consolation de n'être plus jeune. Je travaille ici. J'ai apporté mon mannequin de femme et je m'occupe des portraits des deux Américaines. Je crois que tu seras content de moi. Au plaisir, me voilà plus content. J'avais besoin de causer avec toi. J'ai courage dans l'espérance que tu trouveras que je fais des progrès, malgré mes soixante-dix ans dans six mois....!

Isabey père.

C'est quelques mois après cette lettre, en Février 1837 que naquit la dernière fille d'Isabey, Henriette, peu de temps avant ses soixante-dix ans accomplis! En 1838 la fille de Mme Furtado épousa M. Heine et plus tard Mme Heine, adoptant sa nièce, unique enfant d'un frère chéri mort tout jeune, elle la maria au prince de la Moskowa; c'est ainsi que le château de Rocquencourt passa dans la famille Murat où il est encore, par le mariage de Mlle Ney d'Elchingen avec le prince Murat.

Voici encore plusieurs lettres d'Isabey intéressantes, soit par les détails qu'elles contiennent, soit à cause des personnes à qui elles sont adressées.

Isabey à M. de Montferrand, architecte.

Paris, 1er Mai 1835.

Monsieur,

Votre demande me flatte, la modestie me conseille de refuser, en vous disant que je ne suis pas digne de l'honneur que vous me faites; je cède au désir que vous me témoignez de joindre à vos lettres autographes, le nom de votre serviteur.

J. B. ISABEY.

M. de Montferrand architecte, élève de Percier, passa presque toute sa vie en Russie, où il construisit à Saint-Pétersbourg, la cathédrale de Saint-Isaac, à laquelle il travailla pendant quarante ans et plusieurs autres monuments moins importants.

A Mme Duguet, rue Neuve St Georges, 5, à Paris.

Paris, Mercredi 29 Janvier 1836.

Ma chère Theresia, ne vous découragez pas, du courage; l'aquarelle de vos petits enfants que vous m'avez envoyée n'est pas mal. Joignez à cela deux autres choses sur une même planche et cela fera votre première apparition à l'exposition. Vous garderez Mme de Miville pour l'année prochaine, vous avez votre excuse dans la triste raison de la maladie de Maman. La petite Champolion réduite à l'ovale que je vous avais indiqué, pourrait aller aussi. En tout cas j'estime que vous avez envoyé votre notice qui doit être ainsi : « plusieurs portraits sous le même numéro » (aquarelles). Eugène n'a pu vous aller voir hier. Quand vous pourrez sortir, venez me voir, je vous aiderai pour l'arrangement d'une planche pour réunir vos ouvrages.

V. a. ISABEY.

La petite Champollion dont parle Isabey est la fille de l'égyptologue et archéologue Champollion qui venait de mourir en 1832, ce fut lui qui découvrit le premier et déchiffra les hiéroglyphes. Mme Duguet est la femme du témoin d'Isabey lors de son second mariage.

A Monsieur de Mirbel, Membre de l'Académie, rue St Dominique, 72 — S. G.

Paris, 21 Février 1840.

Mon cher Monsieur de Mirbel,

J'ai la croyance que personne n'a plus de titre que mon camarade M. Berget pour succéder à mon vieil ami Redoutté. Je viens d'apostiller sa demande. J'ai la ferme conviction que le concours lui sera favorable, c'est dans cette espérance que je viens vous prier de le recommander et lui accorder votre bienveillance pour la place qu'il sollicite. Recevez de nouveau, l'assurance de la haute considération de votre dévoué serviteur.

ISABEY père.

M. de Mirbel, époux de la célèbre miniaturiste Mme de Mirbel, professeur au Jardin des plantes, botaniste, directeur sous le Consulat des serres et jardins de la Malmaison eut divers emplois politiques et en 1829 fut nommé professeur de culture au

muséum d'histoire naturelle de Paris. Joseph Redouté était depuis 1822 professeur d'iconographie au Jardin des Plantes; il mourut en 1840 et il s'agit évidemment de sa succession, qu'Isabey sollicite pour son ami Berget; mais la place resta libre pendant plus d'un an et en 1842 on nomma à ce poste M. Lesourd de Beauregard.

Une lettre d'Isabey écrite au mois de Mars 1834 à M. Audot autorise ce dernier à reproduire, en les réduisant, les deux dessins : Bonaparte à la Malmaison et la revue du premier Consul, à condition que rien dans cette reproduction ne viendra ternir la mémoire du grand homme; ceci nous prouve combien notre héros était resté attaché au souvenir de Napoléon et nous le constatons avec plaisir; c'eut été une ingratitude sans pareille de la part d'un homme qui avait été protégé et favorisé par son souverain, comme Isabey le fut par l'empereur Napoléon Ier; il comprenait maintenant ce qu'il avait perdu, d'autant plus qu'il ne se consolait point de la privation de toutes ses charges de Cour, supprimées depuis l'arrivée au pouvoir de la branche cadette des Bourbons. C'est à peu près vers cette date que passe en vente une sépia d'Isabey : « le temps gravant le nom de Bonaparte sur la boule du monde ». A la vente Lafitte, le 11 Décembre 1834 on vendit dans les salons du musée Colbert rue Vivienne n° 2, par les soins de M. Charles Paillet, commissaire, expert honoraire des musées royaux, rue Grange-Batelière n° 24, une peinture à l'huile sur panneau de bois par M. Isabey père, composition de deux figures, connue et lithographiée sous le titre de « l'escalier de la tourelle du château d'Harcourt. On en voit descendre une dame dans un costume élégant, appuyée sur le bras d'un page qui semble diriger ses pas. Au prix de 2.000 francs. »



Napoléon.
Musée de Nancy.

Il est probable qu'Isabey fit à ce moment un voyage à Nancy, d'où cette



Princesse Hélène d'Orléans.
Appartient à Mme Buchey.

délicieuse aquarelle que nous reproduisons et qui nous donne une vue de la ville aperçue d'un des faubourgs, près des tanneries ; on distingue au loin les casernes Sainte-Catherine et la cathédrale.

En Mai 1837 le duc d'Orléans épouse la princesse Hélène de Mecklembourg Schwerin ; elle arrive en France accompagnée de sa belle-mère, la grande duchesse douairière de Meklembourg. Le 24 Mai, les princesses passent la frontière française et le 28 Mai le duc d'Orléans s'empresse d'aller au devant d'elles à Châlons-sur-Marne, pour faire la connaissance de sa fiancée et lui présenter ses hommages ; il repart après une visite d'une heure pour Fontainebleau ; Isabey qui était dans la suite, reste avec la princesse, continue le voyage avec elle et dessine vivement son portrait le même jour pendant une halte à Epernay. Nous reproduisons ici ce croquis fait par Isabey qui nous montre la nouvelle duchesse d'Orléans, charmante, gracieuse, pas jolie, mais élégante et souple. Mme de Boigne, dans ses mémoires, parle d'elle en ces termes :

« Son visage était bien mieux de face que de profil, sa bouche s'embellissait en parlant, la vivacité de son regard, lorsque le sourire l'animait, faisait oublier l'absence des cils. Ses façons, pleines d'obligeance et d'affabilité envers les personnes qui lui étaient présentées, montraient qu'elle avait deviné le rôle que la providence lui assignait, et le besoin, que tout ce qui tient à une nouvelle dynastie doit se faire, de plaire au public. »

Toutes ces périphrases prouvent, et le dessin d'Isabey en est un témoin irrécusable, que la princesse n'était point belle ; elle était pâle, maigre, sans menton, sans cils ;



Dame inconnue.
Musée Wallace.

[illegible] vue de [illegible] des [illegible]
Catherine [illegible] trale.

En Mai [illegible] duc [illegible] cesse Hélène de Meck- lembourg Schwerin ; elle arrive en France accompa- [illegible] douai- [illegible] pour faire la connaissance de sa fiancée et lui présenter ses hommages ; il repart après une visite d'une heure pour [illegible]tainebleau ; [illegible] dans la [illegible] la prin- [illegible] le voyage [illegible] son portrait le [illegible] pendant une halte [illegible] gracieuse. [illegible] en ces termes :

[illegible] de plaire au public. »

[illegible] prouvent, et le dessin d'Isabey en est [illegible]



d'un esprit et d'un caractère sérieux, distingué, d'une nature fine et sensible; elle se donna toutes les peines possibles pour plaire à son époux, à sa nouvelle famille et à sa très capricieuse patrie d'adoption. Le mariage eut lieu à Fontainebleau le 30 Mai 1837, de brillantes fêtes suivirent et le 4 Juin la princesse Hélène subit victorieusement l'épreuve d'une entrée triomphale dans la capitale; elle fut trouvée « parisienne » par ce peuple de Paris pour lequel ce mot est synonyme de perfection et on lui fit fête, en attendant le moment où dix ans après, on la forcerait de quitter rapidement la France. Son ambition grandissante, après la naissance de son fils le comte de Paris, né le 24 Août 1838 et la mort subite de son mari en 1842, lui retira les sympathies de ceux qui savaient que ses prétentions à la régence ne pouvaient se soutenir.

Henri Heine, le poète fameux, définit le duc d'Orléans comme « le Français dans la plus aimable acception du mot » et il a dépeint ainsi ce prince charmant que toutes les femmes se disputaient, qui était bel homme, grand, élancé, bon cavalier, élégant, séduisant, type du dandy aristocratique de l'époque, nature brillante et spirituelle, ami des arts et des artistes. Nous avons vu qu'il protégeait Isabey, puisque, voulant un souvenir de celle qui allait devenir la meilleure moitié de lui-même, il en chargea celui qui passait pour être le peintre idéal des femmes; évidemment Isabey fit un autre portrait plus complet et plus fini de la duchesse d'Orléans, à loisir, autrement qu'au sortir d'une berline de voyage et d'un nouveau départ hâtif et bruyant; nous ne savons ce qu'il est devenu. Seulement l'inauguration du musée de Versailles va avoir lieu le 10 Juin 1837, peu après le mariage; Isabey est de ceux qui suivent le Roi à travers les salles du château et la faveur royale va de nouveau se tourner vers lui; il va être nommé conservateur adjoint des musées, il va peindre le portrait de la princesse Marie.

Louis-Philippe, fier de sa descendance directe avec le roi Soleil, auquel on prétendait qu'il ressemblait, avait rénové et réparé le château de Versailles, négligé depuis la révolution; après les fêtes du mariage de son fils, il voulut inaugurer le musée qu'il avait établi dans les nouvelles salles restaurées; malheureusement son goût ne répondait pas à son zèle et il dépensa sans compter pour des peintures que l'on peut qualifier de médiocres. Une foule considérable se précipita à sa suite, lorsqu'il parcourut avec la famille royale, les galeries et les salons qu'il considérait comme son œuvre personnelle. M. Guizot a écrit à propos de cette cérémonie de Versailles :

« C'était la France nouvelle, la France mêlée, bourgeoise, démocratique, envahissant le palais de Louis XIV, pairs, députés, guerriers, magistrats, administrateurs, savants, lettrés, artistes; invasion pacifique mais souveraine, conquérants un peu étonnés au milieu de leur conquête et assez mal dressés à en jouir, mais bien assurés et bien résolus à la garder. »

Il y eut un banquet de quatorze cents personnes dans les salons et les galeries, une représentation dans le théâtre du château où on joua le *Misanthrope*, avec M[lle] Mars, *Iphigénie en Aulide* de Glück, des fragments de *Robert le Diable*, chantés par Duprez, Levasseur et M[lle] Falcon et un intermède de circonstance composé par Scribe et mis en musique par Auber. Toutes les nouvelles salles de peinture ouvertes par le Roi au château de Versailles rendaient la tâche du conservateur plus difficile

et, M. Cailleux, conservateur adjoint des musées royaux, en profita pour intriguer pour son ami Isabey. Il avait collaboré avec lui à l'occasion du voyage pittoresque dans l'ancienne France, publié par Cailleux, Taylor et Nodier, publication pour laquelle Isabey avait donné quelques lithographies, ainsi que nous l'avons déjà vu. M. Cailleux parvint à son but, d'autant que lui-même avait une excellente position, ayant été, sous la restauration, secrétaire général des musées et allant en 1841 devenir directeur général des beaux-arts. Le *Moniteur* du 12 Décembre 1837 annonce :

« Le grand nombre d'ouvrages de peinture placés dans les galeries historiques du palais de Versailles ayant augmenté les travaux de la conservation, le Roi vient d'adjoindre à M. Granet, conservateur des musées royaux, M. Isabey père avec le titre de conservateur adjoint. »

Moniteur du 11 Octobre 1837 :

« M. Isabey, conservateur adjoint des musées royaux a été appelé à St Cloud pour y faire le portrait de S. A. R. la princesse Marie, pour le Roi. »

Cette fille de roi qui fut une artiste et mourut, à la fleur de son âge, le 2 Janvier 1839 à 26 ans, est une figure poétique, charmante, près de ce trône qui vivait des réalités de la vie, alors qu'elle, toujours absorbée dans ses rêveries, ne prenait aucune part à la vie officielle et restait à l'écart, travaillant dans son atelier de Neuilly et s'occupant de charités et de bonnes œuvres. Dès son enfance, le dessin passionna la seconde fille de Louis Philippe, elle eut pour professeur Ary Scheffer et s'adonna à la sculpture. Sa Jeanne d'Arc du musée de Versailles est représentée dans l'aquarelle d'Isabey ; elle fit encore une autre Vierge de Domrémy : l'héroïne vient d'abattre d'un coup de lance un soldat anglais, et troublée par ce corps qui tombe devant elle, la pitié la glace et elle recule son cheval. La princesse Marie d'Orléans modela aussi un ange qui s'envole vers le ciel, portant vers Dieu les larmes des pêcheurs repentants et exécuta beaucoup d'autres dessins, ainsi que des vitraux d'église. Deux ans avant sa mort, elle avait épousé le duc Alexandre de Wurtemberg, elle accoucha d'un garçon ; peu après ses couches, une maladie de poitrine se déclara et elle fut enlevée à la tendresse des siens avec une rapidité foudroyante; elle mourut à Pise en Italie; sa mort affligea ceux qui avaient connu cette jeune princesse si artiste et si heureusement douée. Elle était populaire à Paris, fort aimée à cause de sa modestie et de sa charité ; Alfred de Musset, sous cette impression composa les vers suivants :

Quand cet esprit charmant, quand ce naïf génie,
Qui courait à sa mère au doux nom de Marie,
Sur son œuvre chérie, penche son front rêveur
Et pour nous peindre Jeanne interrogeant son cœur
A la fille des champs, qui sauva sa patrie,
Prête sa piété, sa grâce, sa pudeur ;
Alors ces nobles mains qui, du travail lassées,
Ne prenaient de repos que le temps de prier,
Ces mains riches d'aumône et pleines de pensées,
Ces mains où tant de pleurs sont venus s'essuyer,
Frissonnent tout à coup et retombent glacées.
Le cercueil est à Pise, on va nous l'envoyer.

Jeanne d'Arc et Napoléon, telles étaient les figures favorites de la princesse Marie d'Orléans; la gloire et le malheur frappaient son imagination; le buste de Napoléon se trouvait dans son cabinet de travail et pendant qu'Isabey la faisait poser pour son portrait, que de questions n'a-t-elle pas dû lui poser sur le grand homme qu'elle vénérait et, qu'avec son esprit primesautier, le vieux peintre savait si bien faire revivre. Du reste un revirement s'accomplissait dans l'opinion publique, le recul nécessaire permettait de voir à quel génie la France avait dû sa gloire; et lorsqu'en Décembre 1840, le prince de Joinville revient de Sainte-Hélène avec le cercueil de Napoléon, malgré la neige, la glace, le froid terrible, les multitudes l'accueillent avec délire; et c'est au milieu d'une voie triomphale et de la foule enthousiaste qu'on dépose aux Invalides les restes de celui qui, vingt-cinq ans auparavant, avait quitté la France, seul, honni et proscrit, pour périr de chagrin sur un roc isolé. Le triomphe de l'oncle allait par surprise préparer le retour du neveu. Louis Bonaparte avait déjà tenté par deux fois d'organiser une conspiration pour renverser le Roi à Strasbourg, puis à Boulogne et avait été emprisonné au fort de Ham.

L'aquarelle de la princesse Marie par Isabey que nous voyons dans ce livre provient des portraits de famille de son frère le duc d'Aumale.

Au milieu des soucis de son existence, un chagrin perpétuel rongeait Isabey qui, pendant des années, ne l'abandonnera pas et qu'on s'étonne de lui voir conserver, lui dont l'esprit indépendant aurait dû se moquer de certains titres et dont l'humeur joyeuse ne s'accommodait pas des rebuffades et des intrigues. Il logeait au palais Mazarin et ne faisait pas partie de l'Académie des beaux-arts! Lemercier, poète et auteur d'une quantité de tragédies, de comédies, de drames, aujourd'hui oubliés, et qui était un des meilleurs amis d'Isabey et membre de l'Académie française, le consolait de ses échecs et lui disait souvent : « Ne crie pas si haut, car tu apprendrais au monde entier que tu n'en es pas. » Dans les lettres parisiennes du vicomte de Launay, Mme de Girardin note le 15 Décembre 1836 qu'Isabey brigue la succession de Carle Vernet, à l'Institut, ses concurrents sont Schnetz, Picot, Steuben, Louis Boulanger, Charlet, Roqueplan et d'autres peintres encore. Isabey n'est pas nommé et nous voyons qu'en 1838 il fait de nouveaux efforts et écrit à David d'Angers, le célèbre statuaire, élève de David et de Canova, auteur du fronton du Panthéon et de beaucoup de médaillons et de bustes intéressants :

Paris, 27 Avril 1838.

Mon cher camarade,

Je viens préalablement, en attendant que je puisse sortir, vous témoigner ma reconnaissance de l'aimable accueil que vous avez fait à la demande que vous a adressée mon cher Eugène. J'ose espérer que vous trouverez dans vos honorables confrères quelques bons camarades qui me sont dévoués. Je devrais compter sur certains, mais ils ont oublié les services que je leur ai rendus. Je n'ose vous les nommer; cependant l'un est architecte, il faut l'oublier. Mais ce dont il faut se souvenir, c'est que la bizarre fortune vient souvent faire échouer la meilleure intention des amis. N'importe, quel que soit le résultat, je n'en conserverai pas moins une reconnaissance bien sentie.

Votre tout dévoué.

Isabey père.

Isabey au comte Turpin de Crissé, membre de l'Académie des beaux-arts.

Paris, Mai 1838.

Monsieur le Comte,

Je viens vous renouveler la demande que j'ai eu l'honneur de vous faire, de m'être favorable dans la supposition (que je ne prévois pas) qu'un autre candidat serait en ballotage avec moi. Je serais heureux de joindre cette reconnaissance, à celle que je vous dois, pour la bienveillance que vous m'avez témoignée en plus d'une occasion. Je prends la liberté de vous adresser copie d'une note, en réponse aux objections qui ont dû être faites, relativement à ma prétention à la place de membre libre à l'Académie des beaux-arts.

Je suis avec la plus haute considération, Monsieur le Comte, votre très humble et très obéissant serviteur.

Isabey.

Note d'Isabey à Messieurs les membres de l'Académie des beaux-arts.

« Plusieurs membres de l'Académie chez qui je me suis présenté pour solliciter leurs suffrages, m'ont fait l'honneur de me dire qu'il était superflu de demander une place d'académicien libre, alors que par son talent, on pouvait prétendre au titre d'académicien. Mais ils avaient oublié que, peintre en miniature, il m'est interdit de me présenter pour cette nature d'admission. Je ne puis donc que me retrancher dans l'article du règlement qui détermine le choix des académiciens libres, parmi les hommes que leur goût, leurs connaissances théoriques ou pratiques dans les arts peuvent distinguer. Pour savoir si je mérite en effet cette distinction par mes travaux, j'en appelle à mes contemporains comme à la jeune peinture, qui veulent bien consulter ma vieille expérience. M'objectera-t-on que mon admission encouragerait les peintres en miniatures à se présenter à l'avenir, mais l'Académie sera toujours maîtresse de son jugement. Qu'il me soit permis de rappeler ici à l'Académie que je me suis toujours attaché par goût et par position à seconder les beaux-arts, soit par mes travaux, soit par ma faible influence et que plus d'un grand artiste a trouvé près de moi cette sympathie et cet appui que l'on semble rechercher dans le choix des académiciens libres. »

Encore une fois, notre pauvre peintre subit un échec ; l'élection du 26 Mai 1838 favorisa le comte de Clarac, ancien précepteur des enfants Murat, qui a laissé un catalogue très détaillé du musée du Louvre, auquel il travailla pendant vingt ans, il ne méritait peut-être pas autant l'honneur qu'on lui fit, que celui qui depuis cinquante ans préservait de l'oubli et gardait pour la postérité les traits de ses contemporains. Le comte Turpin de Crissé près duquel Isabey s'adressa, connu comme paysagiste et architecte, avait été inspecteur général des musées royaux. Une défaite ne décourageait jamais Isabey, qui se retournait d'un autre côté avec une persévérance digne d'éloges ; nous ne savons s'il fit de nouvelles démarches pour l'Académie des beaux-arts, mais c'est probable. Une légère satisfaction lui est accordée, par la protection de la reine Louise de Belgique, laquelle continue sa bienveillance au vieux peintre qui a fait d'elle un si joli portrait.

Moniteur du 3 Mai 1842

Bruxelles, 30 Avril 1842.

« Les arrêtés royaux nomment diverses personnes officiers de l'ordre de Léopold, entre autre M. J. B. Isabey peintre, conservateur adjoint des musées royaux de France. »

Si la chance ne daignait sourire à notre héros, il ne s'aigrissait pas, tâchait d'être serviable pour les autres et de leur obtenir ce qu'il n'arrivait à avoir pour lui-même ; voici la lettre qu'il écrit au peintre Heim, son voisin de logis à l'Institut, Isabey

Vue de Nancy.
Musée du Louvre.

[illegible] eu l'honneur [illegible]
[illegible] votre [illegible]
[illegible] celle que je vous [illegible]
[illegible] je prends la liberté de vous [illegible] d'une
[illegible] faits, relativement à ma [illegible]

[illegible]

[illegible] une fois, nous pouvons [illegible] l'exécution du 26 Mai 1836 [illegible] de Clarac, [illegible] des enfants Murat, qui a laissé [illegible]

[illegible]

[illegible] 30 Avril [illegible]

[illegible] à notre [illegible], je ne [illegible]

[illegible]



se trouve à quarante lieues de Paris, probablement à Saint-Martin d'Ablois près d'Epernay.

A Monsieur Heim, membre de l'Institut.

Ce 1er Octobre 1846.

Mon cher voisin,

Je viens franchement vous demander votre voix pour le comte de Nieuwerkerke, il se met sur les rangs pour obtenir l'honneur d'être de l'Institut, membre libre de la section des beaux-arts. Son talent comme sculpteur, sa belle statue de Guillaume le Taciturne sont des titres qui justifient son honorable ambition. Soyez-lui favorable, en outre de son talent ce sera un aimable homme de plus dans votre société. Si vous n'avez pas pris d'engagement, soyez-lui favorable, je vous en remercierai bien à mon retour. Mes hommages à Mesdames s. v. p.

Tout à vous,

Isabey père.

A quarante lieues de Paris.

Le peintre Heim, élève de Vincent, prix de Rome en 1807, nommé membre de l'Institut à la place de Regnault, devint en 1831 professeur à l'École des beaux-arts en remplacement de Lethière. Nous avons vu dans le précédent chapitre qu'il peignit en 1828 un tableau de la distribution des récompenses au Salon par le roi Charles X. Ses compositions historiques et religieuses, froides et peu pittoresques n'eurent jamais grand succès; mais ses portraits et ses dessins sont remarquables. Le comte de Nieuwerkerke, malgré son nom étranger est un statuaire français; la protection d'Isabey n'amena alors aucun résultat en sa faveur. Il fut plus heureux en 1853 et réussit à se faire nommer membre libre de l'Académie des beaux-arts à la place de Dumont. En 1851, il avait été appelé à la direction des musées nationaux comme successeur de Charles Blanc; en 1853 il devint Intendant des beaux-arts de la maison de l'Empereur et directeur général des musées pendant le ministère d'état de Fould. Sous l'empire, Nieuwerkerke jouit d'une grande faveur, composa une statue équestre de Napoléon III et fit plusieurs bustes dans le monde bonapartiste.

Nous dirons quelques mots ici des bals et des salons de cette fin du règne de Louis-Philippe; car on dansait dans tous les mondes. On dansait à la Cour, au milieu d'une cohue fort peu élégante de gardes nationaux et de bourgeois, tout le monde pouvant aller chez « l'élu de la nation ». On dansait chez les princes, chez le duc, ensuite chez la duchesse d'Orléans, chez le duc de Nemours au pavillon Marsan, où des bals intimes et choisis rappelaient le passé de la Cour de France; on dansait dans les ambassades où les fils de Louis-Philippe se rendaient aussi, par conséquent ceux auxquels leurs convictions légitimistes défendaient de les rencontrer évitaient d'y aller. On dansait dans les salons des nobles du faubourg Saint-Germain, en rivalité avec ceux de la finance et de la bourgeoisie du faubourg Saint-Honoré et de la Chaussée-d'Antin; société du blason et société de l'argent. On dansait aux bals masqués de Musard, rue Saint-Honoré, où l'on s'amusait follement, où des quadrilles travestis copiés des opéras à la mode avaient le plus grand succès; où tous ceux qui avaient un nom dans les lettres, la politique et les arts passaient quelques instants pour regarder, être regardés et causer avec les actrices et les lorettes qui commençaient à prendre une position qu'elles n'avaient point eue jusque-là. Ensuite on



Duchesse de Talleyrand-Périgord.
Collection Hodgkins.

allait souper et Roger de Beauvoir, le poète, le lion de l'époque, celui qui rallia tous les romantiques autour de lui, ne manquait pas d'inventer quelque exploit excentrique que la galerie se redisait le lendemain en riant aux éclats. On était lion ou lionne, lorsqu'on était extravagant, élégant, riche et qu'on avait quelque titre de gloire dont la singularité dépassait la limite ordinaire; une fête n'avait aucun succès si le lion ou la lionne du jour n'y figurait point. Ceux qu'on honorait de ce surnom devaient se montrer au spectacle, aux courses, aux chasses, aux bals et ne manquer aucune occasion de faire admirer leurs toilettes, leurs bijoux, leurs costumes, leurs atours. On dansait et la révolution de 1848 se préparait; des attentats, des soulèvements, des émeutes partielles éclataient sans cesse. La duchesse de Praslin, amie intime des d'Osmond est assassinée par son mari, pair de France, et ce fait, indépendant par lui-même, contribua à envenimer les luttes de castes qui se préparaient; l'oligarchie bourgeoise allait disparaître, le prolétariat se disposait à prendre sa place. Trois grands principes vont être proclamés : le suffrage universel, l'abolition de l'esclavage et la suppression de la peine de mort en matière politique. M. Guizot gouvernait la France depuis sept ans; calviniste et doctrinaire, il considérait toute innovation comme dangereuse et repoussait le suffrage universel, sans même vouloir le discuter. M. Thiers, opportuniste, prêt à tous les changements jugés utiles, se tenait dans l'opposition et attendait le moment d'arriver au pouvoir; mais personne ne croyait à la révolution. L'agitation causée par la discussion de l'adresse, par le

banquet permis, puis interdit, ne fit que croître et augmenter; les manifestations contre le gouvernement, maladroitement réprimées, dégénérèrent en rassemblements, en émeutes, en barricades; le ministère tomba, les troupes firent défection. Louis-Philippe abdique et fuit vers l'exil le 24 Février 1848. Le gouvernement provisoire s'établit; Lamartine tâche de calmer, d'apaiser le peuple et d'empêcher les excès de toutes sortes. On essaie d'organiser la république, mais des troubles continuels agitent la France, des barricades et des luttes ensanglantent les rues et le 10 Décembre 1848, l'élection du Président de la république, par le suffrage universel, appelle au pouvoir le prince Louis Napoléon. Notre artiste qui était un opportuniste dans toute la force du terme, attendu que chaque régime lui était bon, pourvu qu'il put en tirer parti, saisit le moment où Granet, conservateur des musées royaux, près duquel il est adjoint, est destitué pendant la révolution de 1848 et il prie son ami David d'Angers d'obtenir pour lui cette fonction vacante; le célèbre sculpteur était alors député de Maine-et-Loire à l'Assemblée constituante.

26 Mars 1848 — An 1er de la république.

Honorable camarade,

Ci-joint une demande que par votre entremise, j'ose adresser au citoyen Ledru-Rollin, ministre de l'Intérieur. La préférence que je sollicite trouve son excuse dans la fortune de Granet célibataire. Vous connaissez mon respect et mon admiration pour les bons citoyens qui se dévouent au bien de tous.

Isabey père, patriote de 89.

Isabey ne réussit pas et dès ce moment, on le met à la retraite, il n'a plus que le titre de conservateur honoraire des musées; le successeur de Granet se nomme Frédéric Villot, lequel en 1851, sera remplacé par Nieuwerkerke.

La révolution dura de longs mois, sans cesse des émeutes éclataient; on ne réveille pas impunément les instincts populaires et Isabey raconta lui-même à Mme Castel, tante de l'aimable M. Gaston Schefer, bibliothécaire à l'Arsenal, des épisodes de ces journées de Juin 1848 où bien du sang fut encore versé. Cette spirituelle et alerte vieille dame se souvient fort bien de notre héros et grâce à ses récits pleins de charme, nous avons pu saisir sur le vif la nature et le tempérament de l'artiste octogénaire.

Pendant ces terribles journées, on ne quittait pas volontiers son chez-soi et un soir, Isabey qui logeait à l'Institut, comme nous le savons et dont les fenêtres donnaient sur le quai, fut attiré vers neuf heures à la fenêtre par un vacarme épouvantable, mille cris effrayants; on chantait, on vociférait la Marseillaise et le Ça ira. Il s'apprêtait à se coucher et avait revêtu sa robe de chambre, tandis que ses pieds nus étaient dans de simples pantoufles. Il descendit en cet état sur la place, devant le quai, pour persuader aux émeutiers qu'il valait mieux s'en aller, ne pas troubler à cette heure tardive tout un quartier fort tranquille, laisser en repos les bons bourgeois effarés et renoncer à planter l'arbre de la Liberté, le peuplier qu'ils avaient apporté avec eux et dont ils voulaient orner la place. Ils commencèrent par maugréer et finirent par s'en aller, cédant aux exhortations, pleines de bon sens, du vieux peintre qui leur persuadait que la lumière du soleil manquait à leur fête républicaine et interloqués par le calme imperturbable de ce petit homme à cheveux

et à favoris blancs en costume étrange. Petit à petit tous disparurent dans le silence de la nuit et la paix régna de nouveau sur ce bord endormi de la Seine.

M[me] de Boigne, dans ses mémoires, parle aussi de ces arbres de la Liberté que les gens du peuple traînaient après eux, les plantant aux coin d'une rue ou sur une place et exigeant qu'un prêtre vint de l'église la plus voisine, en étole et en surplis, bénir ce peuplier symbolique; puis la bande des forcenés allait de porte en porte recueillir des quêtes pour arroser de libations cette cérémonie dérisoire; après laquelle hommes et femmes se transportaient plus loin et recommençaient ces cérémonies grotesques.

Il en est de même, hélas, chaque fois que les passions s'emparent de la pauvre humanité, et l'on revient facilement à la sauvagerie et à la brutalité natives, quand on ne connaît plus ni règle, ni frein, ni loi.

Pour Isabey, peu d'années restaient à vivre, mais c'est dans le calme qu'il termine son existence; le retour des bonapartistes au pouvoir va lui assurer une protection nouvelle et donner à la fin de sa vie quelques joies bien méritées.





CHAPITRE X

1849-1855

Fin de la vie d'Isabey.



GAVARNI, ce dessinateur unique, dont le crayon et l'esprit réunis, ont créé des types inoubliables et marqué d'un trait indélébile toute une époque, lithographia aussi son contemporain Isabey. D'un trait gras, large et ferme, il nous donne une silhouette vivante et caractéristique ; c'est bien l'homme âgé, fatigué, rapetissé déjà par le poids des ans, mais toujours vif, fringant, portant beau, qui tient d'une main son chapeau haut de forme et de l'autre ses gants nuance beurre frais, vêtu du paletot à col de velours ; la gravure est noire comme toutes les lithographies, on peut dire cependant qu'elle a de la couleur, tant les tons en sont profonds, variés, veloutés ; un lointain paysage largement traité s'estompe vaguement. La date est marquée au bas : 1854 ; notre héros avait donc quatre-vingt-sept ans, lorsque Gavarni le dessina ; la place malheureusement nous fait défaut pour le reproduire en entier, mais ici dans la lettrine de ce dernier chapitre, voici la tête de ce remarquable portrait. Sulpice Paul Chevalier, dit Gavarni, car celui qui s'immortalisa sous ce nom ne

l'avait adopté que comme surnom, en souvenir du spectacle grandiose et de l'impression éprouvée par lui devant le cirque de Gavarni dans les Pyrénées, et c'est ainsi qu'il passera à la postérité, était bien moins âgé que son ami Jean-Baptiste Isabey; il avait soixante-cinq ans lorsqu'il mourut en 1866. Après des commencements difficiles, Gavarni fut, ainsi qu'Isabey, distingué par la Mésangère qui l'accapara pour ses gravures de mode; aussi le grand tailleur de l'époque 1830, Humann disait : « Il n'y a qu'une personne qui sache faire un habit noir, c'est Gavarni. » Ensuite il se spécialisa dans la satire des mœurs et des ridicules de ses contemporains; dessinateur de génie et philosophe acerbe, il composait non seulement les dessins, mais aussi les légendes de ses caricatures; il a laissé plus de 8.000 pièces, dessins, lithographies, aquarelles.

Nous avons quitté Isabey au moment où Louis Napoléon devient Président de la république et cette élection cause une vive joie au vieil ami de la reine Hortense. Le prince président l'appelle immédiatement et lui octroie une pension de six mille francs jusqu'à la fin de ses jours. Isabey touchait déjà du service des beaux-arts, nous avons la pièce en main datée de 1849, une indemnité annuelle de 1200 francs par an, payable par trimestre de 300 francs, nous ignorons à quel titre, peut-être comme retraite en qualité de conservateur honoraire des musées; mais il est certain que le Président, qui avait une si vive affection pour sa mère, dut accueillir avec une bonté particulière celui dont il entendait parler depuis sa naissance et par les soins duquel il possédait tous les portraits des siens. Du reste Louis Napoléon était bienveillant, avait l'âme compatissante et ne désirait rien tant qu'apporter du bonheur autour de lui; seulement flegmatique et fataliste, il agissait rarement avec rapidité et énergie, laissait trop faire autour de lui, alors qu'il eut été utile de diriger d'une main ferme l'entourage toujours si néfaste aux souverains.

Élevé par sa mère, la reine Hortense, dans l'idée napoléonienne, ne pensant qu'à la politique, Louis Napoléon se préparait dès longtemps à régner, mais la tâche qui lui incombait n'était point de celles qu'on porte facilement; la succession du grand homme exigeait de la gloire, des triomphes, des victoires; il est des héritages écrasants; c'en fut un.

Lorsque le prince Louis Bonaparte demanda son élection au suffrage universel, il n'avait à proprement parler, comme partisan enthousiaste, que M. de Persigny, le seul qui eut foi en son étoile et qui l'aida de tout son pouvoir; ensuite son nom le porta, l'épopée napoléonienne qui revivait dans les imaginations lui amena les votes par milliers, par millions; les femmes du peuple étaient toutes pour lui et poussaient leurs hommes à acclamer le neveu de celui que les poètes chantaient. Surtout dans les campagnes, son succès s'accentua plus que dans les villes, où l'idée républicaine avait davantage pris racine, où les deux tentatives manquées de Strasbourg et de Boulogne lui suscitaient les railleries et les caricatures des journaux satiriques. La grande ombre de l'oncle combattit pour le neveu.

Louis Napoléon resta quatre ans Président de la république. Avec une décision et une fermeté, que l'on ne lui reverra pas souvent, il organise le coup d'état du 2 Décembre 1851. Il dissout l'Assemblée nationale, fait occuper Paris par l'armée,

Jean-Baptiste Isabey et sa mère.

Musée du Louvre.

distingué par Mésangère

faire un habit noir, dit Gavarni. » Ensuite il

et des ridicules de ses contemporains : dessi-

, il composait non seulement les dessins,

; il a laissé plus de 8 000 pièces, dessins,

une vive joie ami de la reine Hortense.

touchait

rapidité et énergie.

une main ferme

la tache qui

du grand

héritages écra-



arrête les députés, change le ministère et après une lutte assez vive et des barricades nombreuses renversées, il devient maître absolu de la situation, et se fait nommer par le suffrage d'une nouvelle constitution président pour dix ans; puis un nouveau plébiscite a lieu les 21 et 22 Novembre 1852 pour l'acceptation de l'empire par le peuple et Napoléon III entre solennellement dans Paris le 2 Décembre 1852.

L'Empereur épousait civilement M[lle] de Montijo le 29 Janvier 1853 et amenait le lendemain à Notre-Dame, en grande pompe, l'élue de son cœur pour la consécration par l'Eglise de ce mariage conclu, malgré les conseils désintéressés de ses amis qui auraient préféré le voir s'allier à une famille régnante d'Europe. Trois ans de bonheur conjugal et de prospérité politique suivirent ce mariage, jusqu'à la naissance du Prince impérial. Isabey à qui il restait à vivre deux ans encore, disparut en plein triomphe de la dynastie bonapartiste, ne vit pas les revers qui succédèrent peu à peu à ce brillant apothéose, à cette année 1855 qui réunit tous les succès : la visite de l'Empereur et de l'Impératrice en Angleterre pendant laquelle notre héros mourut à Paris, celle que leur rendit la reine Victoria, l'exposition universelle, la fin victorieuse de la guerre de Crimée, la venue à Paris du roi Victor Emmanuel.

Louis Napoléon voulut revivre la grande aventure de son oncle, mais il n'en eut ni le tempérament, ni les moyens; le malheur du second empire fut d'être un accident du sort; on ne s'improvise pas empereur, on ne devient pas impératrice; le passé a plus de droits sur l'homme qu'on n'imagine et la tradition sert davantage de frein à la nature humaine qu'on ne peut le concevoir. A ce génie immortel qu'était Napoléon I[er], les règles générales ne peuvent être appliquées; d'ailleurs il arrivait au trône déjà avec une auréole, l'admiration s'imposait; mais même à ce triomphe il y eut une limite, la catastrophe fut aussi tragique que la victoire avait été triomphale; pour le neveu qui rentrait dans la loi ordinaire, dont l'intelligence éclairée se troubla par la suite, le sort fut moins clément; il y eut aussi de courts moments de gloire, il put imaginer recommencer l'épopée de son oncle, mais la fin fut cruelle. Pourtant la préoccupation constante du règne fut de copier le premier empire jusque dans ses moindres détails. Isabey sans cesse convoqué, devait rappeler ses souvenirs et aider à établir un protocole sur le modèle de celui de Napoléon I[er]; au système il ne manquait que l'homme qui, d'un mot, faisait marcher le monde, tandis que Napoléon III laissait à ceux qui l'approchaient toute latitude, et indifférent par moment, il permit à sa Cour une allure qui lui conserva un renom de frivolité, d'immoralité et de folie, alors qu'une discipline ferme eut fait rentrer sous terre tous les appétits déchaînés.

En politique à l'intérieur, l'Empereur commença son règne avec des principes absolutistes et autoritaires; ensuite à la constitution de 1852, il en substitua une plus libérale en 1860; ce fut sa perte, car il ne satisfit en aucune manière les libéraux et il mécontenta ses plus fermes partisans, ses meilleurs appuis. A l'extérieur, Napoléon III poursuivit le rêve des nationalités, il libéra avec le sang et l'influence de la France les peuples qui réclamaient leur autonomie, et il ne remarqua pas le déséquilibrement européen dont la Prusse sut tirer avantage, se créant des alliés

que l'Empereur avait négligés et laissant la France isolée, à l'heure néfaste de la guerre de 1870.

S'il est un mérite réel au second empire, c'est le développement immense d'idées nouvelles dans les domaines de l'industrie, de l'économie publique, des problèmes sociaux; idées que l'Empereur encouragea de son mieux et qui, à l'heure qu'il est, mises en pratique, font la richesse de la France. Et si ce n'était que pour reconnaître ces grands services que Napoléon III rendit à sa patrie, il faudrait avec indulgence, considérer ce qu'on a appelé avec passion, la corruption et le dévergondage du second empire.

Le mariage de l'Empereur fut aussi une faute, car il ne lui amena que des difficultés et aucune alliance, l'Europe faisant d'abord grise mine à celle que Napoléon III avait élevée jusqu'à lui; l'Empereur fit un mariage de passion, Eugénie de Montijo fit un mariage d'ambition; intelligente, froide, mais peu cultivée, vraie espagnole, elle perdit l'affection de son mari après la naissance du prince impérial et ne conserva son influence, qu'au moyen de scènes souvent réitérées et redoutées et de jalousies qu'expliquaient les fugues constantes de l'Empereur, pour lequel la femme fut une préoccupation perpétuelle. Dans les premières années du règne, l'Impératrice, toute à la joie de son ambition satisfaite, de sa beauté couronnée, des plaisirs nouveaux, ne s'occupait pas de politique; ensuite pleine de volonté, de ténacité, d'entêtement, elle se mêlait des questions d'état qui l'intéressaient et elle tenait en échec, non seulement l'Empereur, mais tous les ministres et poursuivait ses buts avec une netteté qui la conduisait malheureusement quelquefois au succès. L'idée religieuse et du pouvoir temporel du pape domina toujours chez elle, très bigote et superstitieuse, et embrouilla inutilement les situations extérieures. Sa nature fantaisiste et aventureuse quoique foncièrement honnête, lui donna fréquemment des apparences de légèreté qu'elle n'avait pas; très versatile et changeante, elle fut peu aimée et plutôt crainte par ceux qui l'entouraient, tandis que l'empereur s'attira des dévouements et des enthousiasmes. Le peuple français n'adopta pas la souveraine qui lui resta toujours étrangère, lui reprochant de s'entourer de trop d'exotiques et de permettre à la Cour un ton libre et léger, des indécences de bonne compagnie, qui n'étaient ni l'allure ni la tenue convenables pour l'entourage de souverains français et qui discréditaient et déconsidéraient tout un pays par des relâchements, sinon de mœurs, du moins d'étiquette. L'Impératrice irritée de l'ironie du monde et du langage des journaux, en particulier de la *Lanterne*, se jeta de plus en plus dans la société cosmopolite, et les salons des Tuileries furent remplis d'une foule à laquelle on ne demanda ni ses origines, ni une grande moralité; aussi le monde de l'empire conserva la réputation de plaisirs faciles, de voluptés vénales, de jouissances malsaines, de curiosités excentriques qui conduisirent les femmes, bourgeoises ou aristocrates, à une folie de sensations nouvelles et d'aventures scabreuses et en firent des détraquées.

C'est de l'époque impériale que date l'envahissement des salons de Paris par un public étranger, millionnaire ou accepté comme tel, princes, comtes ou barons supposés qui, dans leur pays, n'oseraient prendre la place qu'ils affichent à Paris, se substituant petit à petit à la société française, alors que leurs titres et leur argent

sont rien moins qu'authentiques et que tout leur bagage consiste en aplomb et en bagout boulevardier. La capitale de la France est le sol où l'étranger se complaît, on accourt à ses fêtes, s'il daigne en donner, on l'adule, on ne considère jamais ce qu'il vaut réellement; on ne fait pas la différence entre celui qui pose pour être une valeur et celui qui, ignoré de tous, sans esbrouffe, mène sa vie dignement.

Les fêtes, les comédies, les charades, les tableaux vivants, les divertissements se succédaient à la Cour, l'élégance y régnait; l'Impératrice, très belle en grande toilette, se montrait aux bals des Tuileries en robe éblouissante avec les diamants de la couronne, au bois de Boulogne, en voiture à la Daumont, au théâtre en robe à traîne et décolleté superbe; partout elle brillait d'un éclat extraordinaire, par la fraîcheur de son teint, son profil de camée, ses cheveux magnifiques. Dans un portrait célèbre de Winterhalter, l'impératrice Eugénie est coiffée de bandeaux roulés, tombant dans le cou et formant chignon sur la nuque, un vaste chapeau de paille d'Italie en forme de cloche, mais s'abaissant sur le front, genre Paméla, est garni en dessous de fleurs et de dentelles et laisse apercevoir dans l'ombre, de beaux yeux bleus pleins d'une lumière douce et sagace à la fois; un corsage largement décolleté accompagne les épaules dont la forme élégante a une ligne tombante pleine de grâce, il est orné de dentelles et de rubans ainsi que la large jupe que soulève la crinoline et qui est couverte de volants de tulle, de dentelle et de nœuds de soie. Un long voile tombe du chapeau, flotte en arrière; de ses belles mains fines, l'impératrice joue avec une guirlande de fleurs et la manche flottante accompagne le bras jusqu'au coude. Ce n'était plus, hélas, notre pauvre artiste qui pouvait peindre la jeune et belle souveraine, ainsi qu'il immortalisa tant de beautés dans sa vie; à quatre-vingt-six ans sa main tremblante ne lui permettait plus de tracer des traits superbes qu'il eut rendus autrefois avec une telle grâce; déjà depuis plusieurs années, il s'était arrêté, ne voulant pas laisser à la postérité des œuvres indignes de lui. Ce portrait que nous donnons ici de M. Benoît Rollet, qui appartient au comte de Talhouët, doit être une de ses dernières œuvres; ce vieux monsieur de soixante-douze ans peint par celui qui, lui-même en avait soixante-dix-huit, est curieux à considérer; si les deux vieillards se racontèrent de ce qu'ils avaient vu passer devant leurs yeux pendant presque un siècle, le portrait ne dut pas sembler long à faire à l'un ni à l'autre. Pour ce chapitre final de sa vie, nous avons aussi réservé le portrait de la mère d'Isabey et le sien dessinés par lui-même en 1806 avec le caniche intelligent qui leur quémande un morceau de sucre; il nous a semblé qu'à la fin de son existence, Isabey devait aimer à revoir les traits chéris de celle qui l'avait élevé et pour laquelle il fut toujours un bon fils. En quelques traits de crayon et avec quelques touches de teinte neutre, l'année d'avant sa mort, Isabey fit une charge de lui-même, fort amusante à regarder; ses cheveux blancs forment ailes de chaque côté de sa tête et ses lunettes lui donnent un air de hibou qui rend parfaitement sa physionomie particulière; ce fut sans nul doute le dernier genre qu'il put dessiner, sa vue baissant tout à fait et sa main tremblant. Ce sont maintenant les autres qui reproduisent ses traits; dans l'album du Louvre, où nous avons déjà puisé plusieurs fois, se trouve une aquarelle faite par Eugène Isabey dans les années dernières de



M. Benoît Rollet.
Appartient au Comte de Talhouët.

la vie de son père et qui le représente en pantalon de nankin, habit bleu, dessinant quelques lignes dont il veut garder le souvenir; il est ganté, ce ne sera par conséquent, qu'une œuvre hâtivement terminée que notre vieux peintre désire faire; le regard à travers les lunettes est perçant et vif, le croquis spirituel.

En 1852, Isabey avait écrit à Napoléon III pour lui demander de nommer son fils Eugène, peintre et dessinateur du Cabinet, ainsi que lui-même l'avait été sous Napoléon Ier; nous ne savons ce que l'Empereur répondit, mais cette charge ne fut point rétablie et Napoléon III donne à Isabey, le 12 Janvier 1853, la croix de commandeur de la Légion d'honneur; il en était officier depuis le sacre de Charles X. Un autre portrait de notre héros, aquarelle habile et vivante, peinte pendant les derniers mois de la vie d'Isabey, par une femme pleine de finesse et d'intelligence, remarquable et distinguée, par la princesse Mathilde, est intéressante et par l'homme qu'elle représente et comme œuvre de la cousine de Napoléon III. La princesse Mathilde, fille du roi Jérôme de Westphalie et de la princesse Catherine de Wurtemberg, née à Trieste en 1820, épouse séparée du prince Anatole Demidoff, produisait un grand effet par son allure imposante et noble, son profil de médaille romaine, ses cheveux blonds cendrés, ses toilettes riches et pleines de goût, ses joyaux extraordinaires. Elle avait dû épouser son cousin, le prince Louis Napoléon; la reine Hortense avait été fort déçue de ce mariage projeté et non réalisé; avec son intelligence lucide, elle avait compris que la princesse Mathilde aurait apporté à son fils ce qui lui manquait et que l'alliance de ces deux Bonaparte eut réalisé des

miracles. Ce fut dans le salon de la princesse Mathilde que le Prince président rencontra pour la première fois Mlle de Montijo, mais elle déconseilla à l'Empereur, bien en vain, d'unir son sort à celui d'Eugénie comtesse de Téba. Arsène Houssaye caractérise ainsi la princesse Mathilde, dont le type ainsi que celui de son frère Jérôme Napoléon, rappelait fortement la dynastie à laquelle ils appartenaient tous deux : « Grand air de Princesse, tête héraldique et olympienne, portant bien sa couronne. Le style, l'esprit et la bonté se reflètent sur cette figure digne du marbre ». Elle avait le titre d'Altesse impériale et un train de maison princier, recevait le dimanche et le mardi de chaque semaine; pendant plus d'un demi-siècle, son salon fut le terrain neutre où se réunissaient tous les gens de mérite, artistes, littérateurs, princes, diplomates, causeurs spirituels; tous ceux qui eurent de la valeur voulurent connaître cette femme remarquable qui, artiste elle-même, faisait des aquarelles et des pastels de mérite. On voyait chez elle : Théophile Gautier, Viel Castel, Dumas, Sardou, Sainte Beuve, Goncourt, Mérimée, parmi les lettrés; Hébert, Giraud son maître et son peintre favori, Baudry, Stevens, Fromentin, Ary Scheffer parmi les artistes, ainsi qu'Isabey, qui amusait l'esprit vif et fin de la princesse par ses récits sur le premier empire et la rapidité avec laquelle il savait établir un dessin, en faire une aquarelle charmante et donnait ainsi une leçon profitable à son sens artistique et à son dilettantisme princier. Pendant la présidence et jusqu'en 1854, ce fut au pavillon de Breteuil, dans le parc de Saint-Cloud, que la princesse résida l'été et qu'Isabey vint souvent l'y voir. Ce pavillon de Breteuil, où avait logé Eugène de Beauharnais, où Napoléon avait installé la duchesse de Montebello comme dame d'honneur de Marie-Louise, avait été en dernier lieu, sous le règne de Louis-Philippe, occupé par M. de Montalivet. Ensuite la princesse s'installa à Saint-Gratien, près d'Enghien, petite résidence bâtie sous le premier empire par M. de Luçay, préfet du palais. Le prince Jérôme Napoléon, le frère de la princesse Mathilde, avait certaines idées communes avec elle de libéralisme et de démocratie, mais il n'eut pas l'esprit de conduite dont elle fit toujours preuve et se querella plus d'une fois avec sa sœur à cause de ses intempérances de langage et de ses écarts d'existence. Il joua sous l'empire le rôle d'un mécontent, s'opposa nettement au coup d'état de 1851, se brouilla à ce sujet avec Louis Napoléon, mais se réconcilia ensuite avec lui et resta toujours très lié d'affection avec son cousin, malgré les efforts des courtisans et de l'Impératrice qui le provoquaient sans cesse et le forçaient à se défendre contre leurs attaques constantes; l'Impératrice ne pouvait lui pardonner, ainsi qu'à la princesse Mathilde, d'avoir été contraire à son mariage. Portant le masque des Césars et de Napoléon Ier, le prince Jérôme Napoléon était impressionnant à rencontrer, lorsque d'un regard ardent et volontaire, il vous fixait de ses yeux d'aigle; ce fut l'un des Bonaparte les plus intelligents et les plus personnels; causeur brillant, charmeur quand il voulait s'en donner la peine, sa pensée fut toujours supérieure à sa conduite pleine d'inconséquences, d'ambitions déçues et de colères réfrénées. Son éloquence et sa verve en faisaient un orateur de premier ordre; mais rempli de contradictions, il posait en grand seigneur et en démocrate, en libéral, tout en restant autoritaire.

La princesse Mathilde se lia très intimement avec le comte Nieuwerkerke, que

nous avons vu dans le chapitre précédent, recommandé par Isabey au peintre Heim et se présentant pour être élu à l'Institut, devenu avec l'empire surintendant des beaux-arts. Chaque vendredi soir, Nieuwerkerke, dans les superbes salles du Louvre, donnait une soirée d'hommes où se réunissaient à peu près les mêmes personnes que chez la princesse Mathilde ; après le départ des invités, Giraud le peintre restant avec quelques intimes, faisait la caricature de ceux qui avaient passé la soirée chez le surintendant des beaux-arts. Un tableau de Biard, appartenant à M. Firmin Rainbeaux, représente une de ces soirées au Louvre, pendant l'hiver de 1855, on y voit presque tous ceux que nous avons cités plus haut et beaucoup d'autres : Haussmann, le maréchal Canrobert, Eugène Delacroix, Pasdeloup, Fould, Horace Vernet, Camille Doucet, Morny, Aubert, Kisseleff, le maréchal Magnan, Alfred de Musset, Scribe, Meyerber, etc. Isabey se trouve justement sur le devant du tableau, assis sur une chaise assez basse, non loin d'Ingres, il est fort ressemblant; d'une main, il semble boutonner son habit; de l'autre, il tient son chapeau de soie qui pose presque sur le tapis, ses jambes sont croisées et il est de profil ; sur le dossier de sa chaise s'appuye Mérimée, des deux mains jointes. Ce tableau renferme cinquante et un personnages, tous gens connus à l'époque, les murs sont couverts de splendides tapisseries anciennes appartenant à l'État; le surintendant des beaux-arts avait un sens raffiné et des goûts de grand seigneur. Prosper Mérimée, écrivain original, fréquentait chez la princesse Mathilde, tout en étant très ami de l'impératrice Eugénie et de sa mère, qu'il avait connues en Espagne, lorsque les deux filles de Mme de Montijo étaient encore tout enfants, aussi l'Impératrice qui lui avait gardé une vive amitié, le fit-elle nommer sénateur en Juin 1853. Nieuwerkerke, fort bel homme, très adulé par les femmes, ne cachait pas assez sa liaison avec la princesse Mathilde et lui était souvent infidèle, dit-on; elle fut aussi intime avec Chaplin et Claudius Popelin, tous deux artistes de mérite. Si la princesse Mathilde et son frère montrèrent une prédilection particulière pour les arts et surent s'en occuper intelligemment, il n'en était pas de même à la Cour, où l'art complètement ignoré, ne reçut aucune protection, où aucune intellectualité ne fut admise, où les distractions et l'esprit restèrent de commune et basse catégorie. Les femmes de la Cour, et la société très cosmopolite qui formait l'intimité, s'amusaient à des fantaisies sottes et dévergondées; les souverains n'eurent, ni l'un ni l'autre, le goût et l'éducation nécessaires pour diriger dans un sens plus élevé ceux qui les entouraient.

Les ministres de l'Empereur, Morny, Fould, Rouher, Baroche, intriguaient autour du pouvoir; Fould enrichissait ses amis et lui-même en les intéressant aux constructions de chemins de fer, dont il comprit un des premiers l'importance capitale; Morny et Rouher se disputaient la présidence de la Chambre; Billault, Walewski, Persigny voulaient des places pour leurs partisans et l'Empereur toujours distrait et rêveur, dont l'œil ne s'animait qu'à la vue d'une jolie femme, laissait faire et restait songeur. Morny, ce frère de l'Empereur, avoué sur le tard, cet aventurier pour lequel aucun scrupule n'exista jamais et aucune raison convaincante, si ce n'est le succès, cet utilitaire qui ne perdit jamais son temps à moraliser ni à être scrupuleux, excepté lorsqu'il y gagnait quelque chose, voilà une des figures

Jean-Baptiste Isabey, par la princesse Mathilde.
Musée Carnavalet.

[illegible] précédent, recommandé [illegible] au peintre Heim [illegible] Jeanron, devenu avec [illegible] surintendant des [illegible] Nieuwerkerke, dans les [illegible] du Louvre, [illegible] réunissaient à peu près [illegible] personnes [illegible] après le départ des invités, [illegible] le peintre [illegible] caricature de ceux qui avaient [illegible] la soirée [illegible]. Un tableau de Biard, appartenant [illegible] Firmin [illegible] au Louvre, pendant l'hiver de [illegible] on y voit [illegible] que nous avons cités plus haut et beaucoup d'autres : Haussmann, [illegible] Eugène Delacroix, Pasdeloup, Fould, Horace Vernet, [illegible]

[illegible] Biard, de [illegible] qui pose [illegible]

[illegible] splen- [illegible]

[illegible] lui avait gardé une vive amitié, le [illegible] Nieuwerkerke, fort bel homme, très adulé par [illegible]

[illegible] l'art complètement ignoré, ne reçut aucune [illegible]

[illegible] constructeurs de chemins de fer, dont il comprit un des premiers [illegible] la présidence de la Chambre [illegible]

[illegible] dont l'œil ne s'animait qu'à la vue d'une [illegible]

[illegible] un scrupule n'exista jamais et [illegible]

[illegible] qui ne perdit jamais [illegible]

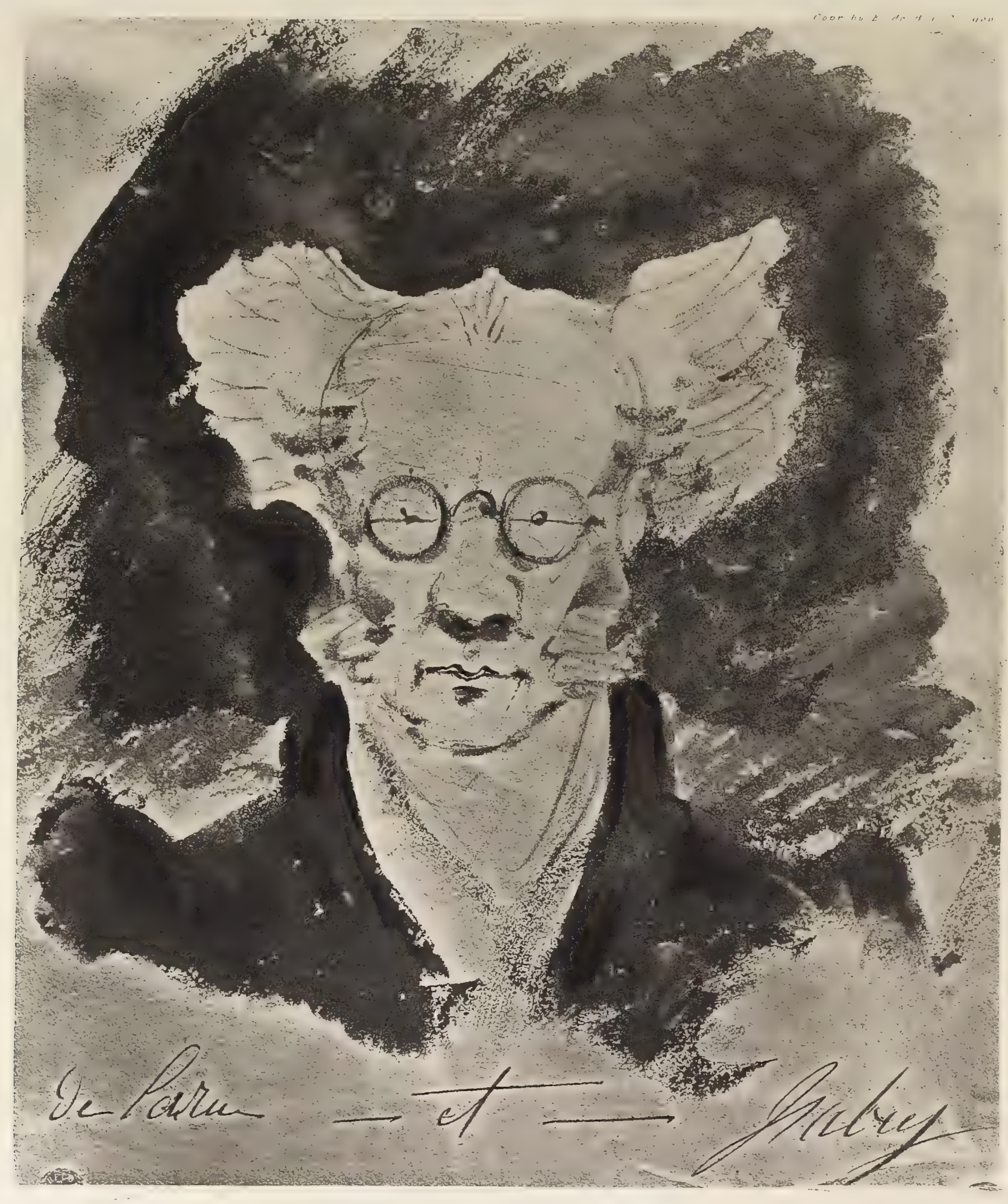
[illegible] quelque chose [illegible]



les plus marquantes du règne. Celui auquel l'Empereur confia l'exécution du coup d'état le 2 Décembre 1851, celui qui lia la politique intimement aux affaires, qui tirait des ressources énormes des entreprises financières et industrielles et des jeux de bourse dans lesquels il s'était engagé, quitte à gagner gros ou à essuyer des défaites énormes, celui qui s'entremettait dans les affaires et usait de son influence légitimement ou non, tel fut le confident de Napoléon III et son aide le plus précieux; car il faut de ces caractères dans les moments où tout est à risquer, où l'on joue son existence, où tout tient au hasard; bien que le hasard ne soit jamais que le résultat des circonstances. Charmeur, le duc de Morny savait gagner ceux qu'il voulait séduire; avec son intelligence vive, claire, il eut de la décision là où il en fallait et il vit juste, avec bon sens, dans les circonstances les plus graves; d'un esprit libéral et opportuniste, il aurait peut-être épargné bien des revers, si la mort ne l'avait emporté brusquement. Rouher personnifia l'empire autoritaire et avocat habile, il sut défendre suivant les besoins, le pour et le contre; son influence était devenue si grande qu'on l'appelait le vice-empereur. Baroche et Billault luttèrent, combattirent pour le régime bonapartiste et sont de ceux, dont les noms reviennent à chaque instant, sous ce règne commencé si brillamment, d'une vie intense, brutale et effrénée, où se brassèrent des moissons d'idées que nous relevons encore, où l'on se rua dans une fièvre de luttes et de plaisirs et dont le réveil effaré, sanglant, monstrueux, désastreux, causé par la guerre de 1870, peut être comparé à un cauchemar. Cette guerre terrible amena, par une succession tragique, la chute de ce trône, l'exil de cette famille impériale, la défaite de tout un peuple, la révolte de toute une classe de réprouvés, de déclassés, la guerre fratricide, la mort de l'Empereur sur le sol étranger, celle de l'héritier dans les déserts africains et le veuvage sombre et solitaire de la mère éplorée; telle fut la fin lugubre de cette aventure!

Alfred Stevens et Constantin Guys, peintres de l'éternel féminin, personnifient pour nous, arrivés trop tard pour les avoir connues, les modes du second empire. Stevens, avec ses femmes mélancoliques et distinguées à l'air fatal, héroïnes, idoles ou victimes, bourgeoises, grandes dames ou mondaines; ce bruxellois vécut sur les bords de la Seine et sut rendre la grâce parisienne, avec une ombre mystérieuse d'aventures et d'adultères secrets, qui piquent vivement nos curiosités rétrospectives; nous admirons ces peintures exquises où la femme toujours habillée à la dernière mode et parée, révèle par son attitude ce que son âme espère, craint et désire. Tel le tableau intitulé : « Rentrée de bal ». Elle retire ses bijoux, détache un bracelet, assise dans un confortable fauteuil, la vaste jupe en taffetas terminée par un volant s'étale autour d'elle, soutenue par des dessous ballonés; le corsage échancré largement laisse apercevoir ses épaules et ses bras, une lampe posée sur un guéridon jette un jour mystérieux dans le somptueux salon; cette femme blonde, songeuse et préoccupée, à l'œil fixe, réfléchit à tout ce qu'on lui a dit pendant ce bal entraînant et veut conquérir, vaincre et se venger, s'il le faut. « La femme au chien » ouvre une porte, pleine de grâce et de charme, se retournant à demi pour voir son petit chien blanc qui jappe près d'elle; une majestueuse robe de velours noir gonflée par la crinoline la pare, elle relève négligemment sa jupe qui permet d'apercevoir son

jupon blanc, un cachemire drapé tombe en pointe sur sa robe, dégageant ses épaules et formant des plis gracieux; une capote foncée à bavolet et à brides, encadrant le visage d'une ruche claire, couvre la petite tête aux bandeaux ondulés et plats et aux traits délicats, tandis qu'une voilette de chantilly est rejetée en arrière.



Portrait-charge d'Isabey par lui-même.
Collection Malherbe.

Constantin Guys, plus éclectique dans ses goûts, va chercher la femme dans toutes les classes, depuis le trône jusqu'au bouge et ne reste pas, comme Stevens, dans les milieux riches, élégants, où les intérieurs sont japonais, chinois, Henri II, ou meublés par Giroux ou Tahan. Théophile Gautier a dit de Guys que, possédant à un rare degré le sens des corruptions modernes, il savait, aussi bien faire déborder

la jupe d'une petite dame sur le bord d'un panier traîné par des poneys, qu'établir un cocher de bonne maison sur l'énorme siège d'un grand coupé à huit ressorts. Le fait est qu'il dessina la femme brillante, parée, hautaine, coquette, vénale, depuis la première dame de France jusqu'à la dernière coureuse des rues ; il fut le peintre de la crinoline qu'on nommait cage, de la promenade à cheval et en victoria, de la ballerine inspectée par les vieux messieurs, de la prostituée de bas étage, de la cocodette piaffeuse et des petits crevés, de la danseuse du bal Mabille, de la maritorne de cabaret ; toujours il sut trouver la ligne qui leur convient et la silhouette qui les distingue. Dans la promenade au bois de Boulogne, un duc attelé d'une belle paire de chevaux, savamment dessinés, est conduit par une dame, coiffée d'un gros chignon surmonté d'une petite toque à plumes, un large canezou habille son buste, sa jupe immense couvre presque la voiture ; tandis qu'à côté d'elle, à peine visible sous sa robe, une autre dame est assise, qui s'abrite derrière une toute petite ombrelle, d'une forme kiosque chinois ; un laquais les bras croisés s'immobilise sur le siège de derrière. « La Femme au Manchon », gouache mouvementée, jupe énorme qui se gonfle capricieusement, manchon et palatine en fourrure, manches à larges volants, capote à brides et à nœuds énormes sous le menton. L'aquarelle intitulée « Sortant du théâtre », représente une cloche immense formée par une jupe toute recouverte de volants qui donnent à la silhouette de la femme la tournure d'un gros dahlia, très fourni, que l'on aurait laissé tomber à terre ; un court mantelet, terminé aussi par un volant, enserre le corsage et les bras ; la capote à ruches bien fournies, encadre le visage et se noue sous le menton avec de larges brides, par derrière un bavolet, ajoute un volant de plus à la silhouette féminine et termine la capote. Nous en pourrions citer mille dans ce genre, mais ce serait toujours la même femme amplement vêtue de sa crinoline, tandis que les cavaliers qui passent près d'elle, la dévisagent avec ardeur. Un autre peintre véridique des mœurs et des folies pendant les dix-huit ans du règne de Napoléon III se nomme Offenbach, ce musicien qui parodia la vie de plaisirs, d'excentricités, de désordre, d'amours légers et faciles de ce temps, qui mit la raillerie à la mode et prépara le scepticisme envahissant et destructeur des générations suivantes, quoiqu'il fut spirituel, endiablé, vivant ; et que philosophe à sa manière, il sut rendre le vide et la vanité insensée de nos existences factices.

Isabey invité à toutes les fêtes du Prince président et de l'Empereur ensuite, était très bien vu à la Cour, l'Impératrice s'informait toujours avec beaucoup d'intérêt de tout ce qui le concernait, de même que l'Empereur ; pendant la dernière année de la vie de notre héros, un jour que la souveraine passait en victoria sur la place de la Concorde, remarquant un petit vieillard qui la saluait profondément, elle reconnut Isabey, fit arrêter sa voiture et s'informa de sa santé. Gigoux, artiste apprécié sous le second empire et qui a laissé différents récits sur ses contemporains, raconte qu'Isabey venait souvent le voir dans son atelier, rue de l'Abbaye près de St-Germain-des-Prés, amenant toujours sa petite fille avec lui, la jeune Henriette, qu'il tenait par la main ; seulement il la laissait descendre seule l'escalier, parce que malgré ses quatre-vingts ans, s'aidant de ses deux mains et se mettant à cheval

sur la rampe, il se laissait glisser gaiement et rapidement jusqu'en bas. Il faut supposer que l'escalier ne devait pas être bien haut, sans cela le père affectionné n'eut pas abandonné sa fille, justement là où son appui lui était le plus nécessaire, ni le vieillard âgé, aussi souple et ingambe qu'il était, n'eut pas dévalé aussi vite trois ou quatre étages. Il est vrai que ceux qui se souviennent d'Isabey racontent qu'il grimpait jusqu'à ses derniers jours sur l'impériale de tous les omnibus, même en plein hiver, avec la plus grande agilité; et ce n'était pas le confortable escalier de nos jours, mais une véritable échelle de maçon. Le goût inné qu'avait notre artiste pour les farces et les attrapes de toutes sortes a été l'origine de bien des racontars; il était possédé par ce penchant depuis sa jeunesse, les rapins et les peintres eux-mêmes gais et bruyants se livraient à mille folies et Isabey d'un naturel insouciant, jovial devait pratiquer la plaisanterie plus qu'un autre. On se racontait cette histoire à propos du chien d'un bon provincial, qui ne manque pas d'ironie. Un beau jour, un monsieur vint trouver le père Isabey, ainsi qu'il se nommait lui-même et lui demanda le portrait de son chien sur une tabatière : « Ce sera trois cents livres », lui répondit le peintre et l'affaire fut conclue. Au bout d'une semaine, notre homme revint et Isabey de lui montrer la tabatière avec l'effigie du toutou assis sur son derrière. « Mais, dit le bon bourgeois, lorsque mon chien est assis, il est dans sa niche, faites aussi la niche, je vous prie ». Notre héros de répondre que moyennant deux cents livres en plus, on aurait la niche; il demande un délai de trois jours pour remplir les désirs de son client. Quand ce dernier revient, on lui remet la tabatière sur laquelle s'étale, peinte avec tout l'art possible, une belle niche, rien de plus. « Mais où donc est mon chien ? » s'écria le bourgeois indigné. « Il est dans la niche », répliqua Isabey. L'histoire ne dit pas si le monsieur s'en alla satisfait et content.

Isabey fatigué, âgé et souffrant parfois de l'estomac, avait cessé d'aller en villégiature chez ses amis; de plus, les marquises de Talhouët et d'Osmond, près desquelles il trouvait soins et affection, venaient de mourir et il lui arrivait, ce qui chagrine ceux qui vivent très vieux, de voir partir tous ses contemporains avant lui. Installé avec sa femme et sa fille à l'Institut pour l'hiver, comme nous l'avons déjà dit et pour l'été au château de Versailles, il recevait aussi ses petits enfants et arrière petits enfants, c'est-à-dire les enfants des filles mariées de Ciceri, le peintre décorateur lui-même, sa femme, les Collioud et Eugène Isabey; mais il n'aimait guère les avoir trop souvent, craignant toujours de devoir leur donner quelque chose, par une manie imputable à son âge avancé; cependant le confortable régnait chez lui, deux domestiques soignaient le ménage et une gouvernante élevait la jeune Henriette. Isabey avec l'âge était devenu moins facile à vivre; gai et charmant en dehors de chez lui, il était grognon et maussade dans son intérieur et n'aimait pas s'employer pour aider sa famille, disant que s'il usait de son influence pour les autres, il ne pourrait plus en disposer suffisamment pour lui-même. Mme Isabey-Maystre d'ailleurs, peu généreuse pour la famille de son mari, mettait de côté tout ce qu'il était possible d'économiser pour sa fille Henriette et voyait avec peu d'indulgence les enfants du premier mariage, ainsi qu'il arrive généralement. Un petit fait raconté

par sa femme, nous donnera un aperçu du caractère d'Isabey, resté énergique et volontaire jusqu'à la fin. Dans l'appartement de l'Institut, il avait demandé à l'architecte, une porte de communication entre deux pièces, qui lui fut refusée pour une raison ou pour une autre. Isabey ne se tint pas pour battu, mais au milieu de la nuit, il se leva, dessina la forme et la grandeur de la porte sur le mur ; puis découpant lui-même la paroi, il l'avait taillée jusqu'à l'aube, afin que l'ouverture fut suffisante, en avait fait disparaître petit à petit les gravats ; ensuite un menuisier installa la porte. Une élève d'Isabey, Mlle Grevin, qui passait pour être sa fille, était sans cesse chez lui, c'est elle qui faisait les fonds de ses portraits lorsqu'il peignait encore; elle mourut très jeune et laissa une mère inconsolable, que la fille d'Isabey, Mme Maxime Wey soutint longtemps de ses deniers. Quand Henriette devint jeune fille, souvent on organisait de petits bals dans l'appartement de l'Institut, mais elle ne se maria qu'après la mort de son père, le 24 Novembre 1857 ; elle épousa M. Maxime Wey, homme distingué ayant charge d'agent de change. Jolie femme, pleine de charme, charitable, aimée par tout le monde, agréée par l'Empereur et par l'Impératrice, elle était reçue à la Cour et des amies du général Fleury, le bras droit et le grand écuyer de Napoléon III ; avec lui, elle s'occupait de sports et de chevaux, apprenait à conduire avec maëstria. Lors d'un bal déguisé chez la duchesse d'Albe, toute jeune mariée, elle eut le plus grand succès en chat botté des contes de Perrault et l'on racontait qu'à une autre occasion, elle s'était cachée sous l'immense crinoline de l'Impératrice pour dépister ceux qui la cherchaient un soir qu'on s'amusait à de petits jeux de société. Le ministre Fould s'occupa de son mariage et montra le plus grand intérêt pour son avenir ; le reste de la famille vit d'un très mauvais œil les trois cent mille francs qui parurent à son contrat de mariage, d'autant qu'à la mort d'Isabey, il n'y avait pas eu de déclaration de succession et que chacun des autres enfants renonça à l'héritage, Mme Isabey Maystre ayant déclaré qu'il ne restait absolument rien.



Jean-Baptiste Isabey par son fils Eugène.
Musée du Louvre.

Jules Lecomte, auteur du livre « Le Perron de Tortoni », raconte que peu de

jours avant sa mort, Isabey assistait à la revue de la garde impériale, passée par Napoléon III, dans la cour des Tuileries et que se souvenant des revues jadis présidées par Napoléon Ier et de celle du Quintidi si célèbre, qu'il avait dessinée, il disait : « Hélas, je ne dessinerai pas celle-là ; nous ne sommes plus que deux survivants de la dernière revue, passée par le premier Consul dans la cour du Carrousel ; c'est le maréchal Jérôme et moi. « Isabey voulait parler du roi Jérôme de Westphalie, du frère de Napoléon Ier, qui mourut en 1860. A l'issue de cette parade, l'Empereur adressa quelques mots à notre artiste qui, pressentant sa fin prochaine, recommanda sa famille en termes émus au souverain. En effet, il ne devait plus le revoir ; fût-ce en restant en plein air à cette occasion, fût-ce peu après, Isabey prit froid et une fluxion de poitrine l'emporta doucement ; il s'éteignit le 18 Avril 1855, à six heures et demie du matin. Trois mois avant sa mort, il avait écrit les deux billets suivants :

A Madame Lecomte à l'Institut.

Paris, 12 Janvier 1855.

Chère Voisine,

Je n'étais pas chez moi lorsque vous m'avez fait demander la clef de l'ami. Je vous l'envoie, j'attends encore demain la famille de Padoux; renvoyez-la moi ce soir. Vous avez une fille très aimable et bonne, dites-lui de la part du vieil ami de la famille.

Le père Isabey.

A Madame Lecomte, Cour de l'Institut

Ce 14 de 1855.

Madame,

Mon ami Horace m'a remis sa clef pour accompagner la famille de Padoux et de Rigny à son atelier ; ayant rempli cette promesse, je vous préviens que j'ai fait remettre à Charles cette double clef. Recevez, Madame, les salutations du vieil ami de la famille.

Isabey père.

Horace Vernet habitait, depuis le 28 Septembre 1845, l'appartement dans la partie ouest de l'Institut. Il avait son atelier (atelier N° 6) dans la partie circulaire donnant sur la place de l'Institut, à gauche du portail, depuis le 18 Août 1851. Mme Lecomte était Mme Lecomte-Vernet, fille de Carle, sœur d'Horace ; elle occupait depuis le 15 Novembre 1849, après le désistement de Paul Delaroche, dans la troisième cour de l'Institut, un logement que son fils Emile Lecomte habita en 1858, après la mort de sa mère et qui, depuis 1874, fait partie du bureau des longitudes. La famille de Rigny était celle de l'amiral du même nom qui prit part aux guerres de l'empire, se distingua à la bataille de Navarin en 1827, fut ministre de la marine sous Louis-Philippe, ensuite ministre des affaires étrangères et ambassadeur à Naples ; il était mort en 1835.

Après le décès d'Isabey, sa femme et sa fille quittèrent l'appartement du palais de l'Institut et celui de Versailles et s'installèrent rue de Verneuil. Le logement du quai Conti fut cédé à Ingres par le décret du 26 Avril 1855 ; ce dernier renonça à l'occuper et M. Fromental Halévy, secrétaire perpétuel de l'académie des beaux-arts le reçut par décret du 3 Novembre 1856. Successivement il fut remplacé par messieurs Beulé, Delaborde, Larroumet et Roujon ; présentement c'est M. Roujon qui l'habite.



Tombe d'Isabey au Père Lachaise.

[illegible] à la revue de [illegible] passée par [illegible] et que se [illegible] jadis présidées [illegible] nous ne sommes pas [illegible] Consul dans la cour [illegible] 1860. A l'issue de cette [illegible] il s'éteignit le [illegible] Avril [illegible] et [illegible] sa mort, il [illegible] billets suivants :

[illegible]


TUITE
ISABEY
PEINTRE EN MINIATURE,
COMMANDEUR
DE LA LÉGION D'HONNEUR,

C'est ainsi que le *Journal des Débats* du Jeudi 19 Avril 1855 annonce la mort du pauvre Isabey :

« M. J.-B. Isabey, peintre de portraits de Napoléon Ier et de Louis XVIII et commandeur de la légion d'honneur est mort aujourd'hui. Ses obsèques auront lieu demain 19 Avril à l'église Saint-Germain des Prés. On se réunira à dix heures en son domicile, palais de l'Institut 25 quai Conti. Sa famille prie les personnes qui n'auraient pas reçu de lettre, de considérer cet avis comme en tenant lieu. »

Et voici son acte de décès reconstitué, puisque les incendies de la Commune le détruisirent avec bien d'autres également.

Préfecture du Département
de la Seine.

Acte de décès reconstitué, en vertu de la loi du 18 Février 1872 par la section de la Commission.

18 Avril 1855.

Isabey (Jean-Baptiste).

L'an mil huit cent cinquante cinq, le dix-huit Avril est décédé à Paris, quai Conti vingt-cinq, dixième arrondissement, Jean-Baptiste Isabey, âgé de quatre-vingt-huit ans, artiste peintre, né à Nancy (Meurthe) marié....

Le membre de la Commission,
signé : Dufresne.

Nous voyons ici sa tombe, située au cimetière du Père Lachaise, dans la 20e division, chemin du Bassin. Ce tombeau où notre vieux peintre trouva le repos définitif est charmant de calme et de paix ; quatre stèles de marbre posées debout, formant comme un paravent ouvert, avec deux côtés à angles droits, sont entourées d'une grille de fer qui s'ouvre sur le devant, deux des stèles sont à la famille Isabey, elles ont reçu les inscriptions de Jean-Baptiste, de son fils Eugène, de sa seconde femme ; sur la stèle du côté gauche se trouve le nom de son frère Louis ; ensuite les autres stèles du côté droit appartiennent à la famille Constantin, celui dont le chef fut conservateur des œuvres d'art de Joséphine à la Malmaison, chargé par Eugène de Beauharnais de l'organisation et de la conservation de sa galerie particulière et plus tard marchand de tableaux. De beaux arbres ombragent ce lieu, dont les habitants ne disent plus mot, selon le terme du psalmiste.

Le docteur Herpin, genevois établi à Paris, fut le médecin d'Isabey pendant les dernières années de sa vie et le soigna aussi au moment de sa mort. Sa fille, Mlle Luce Herpin, l'écrivain si connu sous le nom de Lucien Perrey, se souvient bien du petit vieux, mince, remuant et agile, avec une masse de cheveux blancs et un fréquent mal d'estomac, qui était l'ami de son père. Il fit cadeau à son médecin de sa miniature, peinte au temps du Consulat, et du portrait à la sépia, rehaussé de traits à la plume, de Vivant Denon. Isabey l'a représenté debout près d'un pliant et d'accessoires de dessin, tandis que dans le lointain s'étend le vaste désert et se dressent solitaires les Sphinx d'Egypte ; c'est une aquarelle majestueuse de simplicité savante et originale de pose.

La seconde femme d'Isabey mourut après lui, le 22 Juillet 1863 ; et sa fille Mme Maxime Wey, devenue veuve, menant une vie indépendante et tranquille, se

tua cependant d'un coup de revolver et fut trouvée morte dans sa chambre à coucher, vers midi, le 24 Mai 1881. Ainsi finit d'une manière tragique celle que son père avait aimée, le dernier rayon de soleil de sa vieillesse.

Nous avons tenu à donner ici la Vierge en pierre du XVII[e] siècle qui, depuis deux siècles et demi, orne l'angle de la maison où notre héros vit le jour et sur laquelle ses yeux se reportèrent avec affection chaque fois que, revenant dans sa ville natale, il visitait la maison qui avait appartenu à son père. Voici l'origine de cette Vierge, vénérée à Nancy, selon la légende racontée par les anciens. Pendant la fin de la guerre de trente ans, sous la minorité de Louis XIV et la régence d'Anne d'Autriche en France, le duc Charles IV de Lorraine ne vécut pas en bonne intelligence avec ses voisins les Français et s'alliant avec les Espagnols, il guerroya contre Mazarin, si bien que le duché de Lorraine fut la proie de guerres et de pillages continuels; déjà en 1637, la peste avait dévasté la ville de Nancy ainsi qu'une famine; en 1645, un immense incendie dévora plusieurs quartiers de la ville et les habitants des environs de la place du Marché firent un vœu à la Vierge Marie, promettant de lui élever une statue si, par son intercession toute puissante, le terrible fléau était écarté. Le quartier fut épargné, l'incendie s'arrêta avant la rue Saint-Dizier et on érigea une madone au coin de la maison qui appartint plus d'un siècle après au père de notre artiste. L'abbé Lionnois dans un ouvrage sur la ville de Nancy, publié en 1779, mentionne en ces termes la maison natale dont nous parlons :

« La maison du sieur Isabey marchand, où se voit à l'angle de la place du Marché et de la rue Saint-Dizier, l'image de la Vierge, possédait un puit, dit le puit Isabé. On a dit que ce puit était minéral et pouvait avoir de grandes propriétés, mais cela n'a pas eu de suite ».

La ville de Nancy étant bâtie sur un terrain ferrugineux, il n'est pas étonnant que les sources soient plus ou moins chargées de matières minérales. Le *Moniteur* du 26 Octobre 1866, fait allusion en ces termes à cette ancienne construction qui n'était pas alors défigurée, comme maintenant, par une boutique de chapelier et des annonces peu esthétiques.

« La maison où est né J. B. Isabey à Nancy, vient d'être complètement restaurée. C'est un beau logis du XVII[e] siècle, situé à l'angle de la place du Marché et de la rue Saint-Dizier. On l'appelle la maison de la Vierge, à cause d'une assez bonne statue de la Vierge qui se trouve à l'angle du bâtiment, dans une niche ornée d'emblèmes et d'armoiries lorraines. L'inscription suivante a été gravée dans un cartouche, au dessus de la porte d'entrée donnant sur la rue Saint-Dizier :

Maison natale d'Isabey père
1767-1855.

Une rue de Nancy porte le nom d'Isabey ainsi qu'une rue du 16[e] arrondissement dans l'ancien Auteuil à Paris. Nous avons pensé que rien ne terminerait plus heureusement ce volume que le médaillon de David d'Angers, exécuté en 1845 et reproduisant les traits de notre héros, auquel le célèbre sculpteur ne survécut pas longtemps, car il mourut un an après lui. Le professeur Eduard Leisching de Vienne, auteur d'un beau livre documenté et intéressant sur l'art de la miniature (volume traitant surtout de cet art en Autriche), parle incidemment de notre artiste et le définit joliment; mais comme tous ceux qui ne l'ont étudié qu'en passant et avec

ce qu'ils en pouvaient facilement connaître et qui n'ont pas fait de son existence une étude spéciale, M. Leisching ne le juge que partiellement, par conséquent il ne peut l'apprécier à sa juste valeur. « Celui qui connaît l'art de la miniature et qui en parle, pense à Isabey », dit-il, et l'auteur viennois ajoute cette réflexion amusante :

« A nous autres Autrichiens, il est spécialement sympathique, car il vint souvent à Vienne et y produisit plusieurs de ses meilleures œuvres. Comme peintre de Napoléon, on le regardait parfois de travers, il était l'ami de notre ennemi, malgré que l'on aima extrêmement se faire peindre par lui et ainsi en être tributaire. Tous ne savaient pas combien il avait été dévoué à Marie-Antoinette et combien il faillit payer cher ce dévouement ».

Le distingué critique d'art anglais, le docteur Williamson, auquel nous devons communication des portraits d'Isabey appartenant à M. Pierpont-Morgan, a raconté dans le beau livre publié par lui sur les miniatures de la collection Pierpont-Morgan, comment Isabey composait sa palette : Blanc d'argent pour les rehauts seulement, ocre jaune, jaune doré, vermillon de Chine, brun rouge, laque de garance, carmin de garance, bistre, terre de Cologne, indigo, noir d'ivoire, précipité rouge, outremer. Il ajoute :

« Telles étaient ses couleurs pour les portraits à l'aquarelle ou ses miniatures sur papier. Dans son « Escalier du Louvre », il a employé beaucoup de blanc pour le ciel et craignant que la couleur faite avec du plomb ne changea de ton, il eût l'idée de la remplacer par de l'émail blanc, qu'il réduisit en poudre impalpable et lava à plusieurs reprises. Il m'a dit s'être également servi, pour les jaunes et dans les verts, de gomme gutte qu'il rendait très durable, mettant un morceau dans une soucoupe, le couvrant d'eau, puis décantant cette eau plusieurs fois ; ainsi la partie gommeuse en était éliminée et il ne restait que la partie résineuse et colorée très fixe. »

Vierge de la maison natale d'Isabey à Nancy.

Par ces renseignements intéressants, on peut juger combien Isabey était consciencieux et ingénieux, se préoccupant, non seulement de faire œuvre d'art, mais de les rendre stables, solides et de laisser à la postérité un souvenir qui mit son nom en honneur et en vedette. Inventif en toutes choses, il s'occupait lui-même de fabriquer ses couleurs ; lorsqu'il voyait un inconvénient à surmonter, il trouvait toujours moyen de tourner la difficulté, car il mettait de l'esprit en tout. En effet, il

n'est peut-être pas d'œuvre où l'esprit et l'habileté occupent une place aussi importante que dans celle d'Isabey. Aucun peintre ne sut comme lui examiner et connaître ses modèles, reproduire avec leurs traits distinctifs, leurs sentiments personnels et comprendre le côté dont il fallait tirer parti pour les peindre à leur avantage, en les laissant ressemblants. Toutes les femmes élégantes qui brillèrent pendant la première moitié du XIXe siècle, vinrent lui demander leur image; toutes il sut les faire, gracieuses, charmantes et pourtant personnelles, car il avait le don de saisir dans chaque physionomie le côté agréable et attrayant de la personne, comme il savait prendre de la vie ce qu'elle pouvait donner de bon, n'en demandant que le possible et oubliant le reste. Au point de vue du dessin, Isabey demeure le maître impeccable auprès duquel chacun peut trouver un enseignement; c'est avec une sûreté infinie et un soin méticuleux qu'il préparait tout ce qu'il peignait et dessinait; sa finesse de touche, sa précision en font un artiste unique; un charme et une suavité exquises émanent de ces portraits féminins. Il a rénové l'art de la miniature, abandonnant l'ivoire qui ne donne que des effets restreints, par des moyens toujours les mêmes et qui s'oppose aux grandes compositions; et il a inauguré les aquarelles transparentes, légères, amenant des ressemblances précises, mais laissant aux chairs de femmes et d'enfants tout leur éclat et permettant des effets inconnus dans la miniature, grâce aux transparences du papier, du carton ou de la peau employés comme fond. Isabey exposa à vingt-et-un salons; d'abord en 1791 pour la première fois, quoiqu'il ne figure pas dans le livret, mais la critique parle de ses œuvres et le traite de « premier peintre en miniature et merveilleux dessinateur », ensuite ses succès continuent aux salons de 1793, 1795, 1796, 1799, 1804, 1806, 1810, 1812, 1817, 1824, 1827, 1831, 1834, 1835, 1836, 1837, 1838, 1839, 1840, 1841.

Isabey, comme peintre, peut ne pas être un talent de premier ordre; mais il est des artistes de second plan qui, dévoués à l'art, ont plus fait pour lui que les autres, et dont le travail importe plus pour les générations suivantes que ceux dont le génie ne marque aucun progrès en avant. Tous les novateurs de talent ont droit à la reconnaissance de la postérité, surtout ceux qui, ainsi que notre peintre, ont une personnalité que le temps n'effacera pas. D'ailleurs, ainsi que nous l'avons vu dans ce volume, Isabey ne se spécialisa pas, il eut un talent qui le fit toucher à toutes les cordes de la lyre, c'est pourquoi il choisit, pour le cachet particulier qu'il apposait aux pièces lithographiées ou gravées sortant directement de sa maison de la rue des Trois-Frères, cette marque en noir, presque triangulaire, formée d'une lyre coiffée d'un caducée, que des rayons environnent, avec les deux initiales I. I.



Nous voulons mentionner encore dans ce livre, un portrait à l'huile d'Isabey que nous avons découvert dernièrement, qui se trouve chez le prince N. Obolensky à Moscou et qui représente le prince Boris Vladimirovitch Golitzin en costume Directoire, habit de chasse, fusil sous le bras, poire à poudre au côté, chapeau de soie gris, avec fond de forêt rappelant étrangement le paysage de « la Barque ». Ce portrait qui devait être fort ressemblant, fut certainement peint dans l'année où Isabey composa ce célèbre dessin et fit la gouache représentant son atelier et sa femme posant pour un

tableau à l'huile; une étroite parenté semble lier ces trois œuvres. D'ailleurs par une brochure du baron de Baye nous savons que les deux frères Boris et Dmitri Golitzin habitaient Paris vers cette époque, avant de rentrer dans leur pays pour prendre part à la lutte contre Napoléon en Autriche et en Russie.

Quelques élèves d'Isabey ont conservé un renom que le temps n'amoindrira pas, ce sont Mansion dont nous avons déjà parlé dans le chapitre VIII, Jean-Baptiste Singry, auteur d'un portrait de son maître que nous avons employé pour la lettrine du chapitre premier; il naquit à Nantes en 1780 et se distingua par de belles miniatures bien dessinées et précises, d'une couleur franche et agréable; nous connaissons de lui un intéressant portrait de Ciceri lequel appartient au Dr Albert Figdor; il mourut à Paris en 1824. Le troisième, Jean-Désiré Muneret copia fort souvent les miniatures de Napoléon peintes par Isabey et arriva ainsi à une certaine notoriété; les deux filles qu'il avait eues de sa femme Mlle Giosi, furent tenues sur les fonts baptismaux par Baptiste aîné et Talma de la Comédie française. De même, Jacques et Aubry s'ennorgueillissaient de devoir leur réputation à un talent acquis près de ce peintre illustre, dont le mérite a été plus facilement accepté par ses contemporains que par la postérité. Contrairement à l'adage populaire qui veut que la renommée couronne surtout ceux qui ne sont plus, l'oubli se fit rapidement autour de notre héros; dès que la tombe se referma sur lui, on ne parla plus de ses mérites réels et des qualités exceptionnelles qui le caractérisaient. De nouvelles écoles d'esthétique et de peinture luttaient pour se faire une large place au soleil et on méconnaissait celui dont le talent probe, honnête, consciencieux, fut un hommage constant à l'art et à la nature.

Certains font à Isabey le reproche de ce qu'il servit durant sa vie tous les régimes : il sut être royaliste comme favori de Marie-Antoinette, républicain pendant la Terreur, faire les beaux jours du Directoire et du Consulat, devenir le peintre ordinaire de Napoléon Ier et du congrès de Vienne, l'ordonnateur des fêtes de Louis XVIII et de Charles X, et mourir à l'Institut. On a certainement tort. Sans aucun doute les difficultés de la vie enlevèrent à Isabey toute opinion politique; s'il eut un faible, ce fut pour l'empire, moment où sa renommée parcourut l'Europe, où ses services furent réclamés par le maître du monde. Mais comme tous les artistes, surtout à cette époque, il lui fallait l'appui des gouvernants pour subsister, avoir des commandes, des places, vivre en un mot. Dans ce temps-là, un peintre ou un musicien dépendait de l'état pour recevoir des charges, des commandes, une pension sur la fin de sa vie. Maintenant l'art est bien plus indépendant de la tutelle gouvernementale; les riches particuliers abondent, l'argent beaucoup plus dispersé fait sentir son influence dans toutes les directions et l'on peut se permettre ce qu'alors on n'osait trop risquer, de fronder le parti dirigeant ou tout au moins de s'en tenir éloigné. On peut dire aussi qu'Isabey pendant toute son existence s'ingénia à se faire donner places, nominations, titres, gratifications, pensions. Mais à cette accusation nous répondrons : quel est celui qui dans ce monde léger, persifleur, envieux, un peu bohème de l'art de cette époque ne fit pas de même? Plus un homme était en vue, à cause de son métier et du monde qu'il fréquentait, plus il avait de dépenses, de besoins d'argent et de désirs de se mettre à l'abri des revers de la fortune et de l'inconstance du

goût public. On a dit que les principes sont toujours dangereux, surtout si l'on en change; nous croyons qu'à ces époques de transition, c'était un bagage dont on s'embarrassait le moins possible. Les honnêtes gens, et ils étaient pourtant nombreux, se distinguaient en se faisant aimer de leurs compagnons de lutte, en les aidant; on remarquait ceux dont l'âme était empreinte d'une certaine délicatesse et répugnait aux actions basses; mais en dehors de cela, les convictions n'arrêtaient personne et on pouvait compter ceux qui refusaient telle place ou telle nomination, parce qu'ils n'auraient pas voulu servir un parti dont ils ne partageaient pas les passions. Chacun était élevé dans l'utilitarisme le plus étroit qui amenait forcément à l'irréligion, résultat des doctrines philosophiques du XVIII[e] siècle où l'idée de devoir, de sacrifice et d'enthousiasme ne tenait guère de place. Tout ce fatras d'altruisme était considéré comme démodé, on y avait substitué « la sensibilité ». Une âme sensible était le plus bel éloge que l'on put faire d'un être humain. D'ailleurs Isabey disait que les opinions d'un peintre doivent être, comme sa palette, où il se trouve toutes les couleurs et il conforma sa vie à ce principe. Il ajoutait : « Les peintres ne sont pas seuls dans cette catégorie, car depuis le Directoire, je fréquente les salons des Tuileries et j'y ai rencontré, je ne dirai pas toujours les mêmes personnes, car peu de gens ont le bonheur de vivre aussi longtemps que moi, mais toujours les mêmes noms, ce qui veut dire les mêmes familles. »

Paul Mantz, au moment de la mort d'Isabey, écrivit dans « l'Artiste » un de ses articles vivants et imagés qui rend bien la physionomie de notre peintre; malgré beaucoup d'inexactitudes, cet écrivain a saisi sur le vif le caractère définitif de la carrière d'Isabey et il nous semble que les dernières lignes de sa notice doivent trouver ici leur place :

« Quelle existence a été mieux remplie et que de souvenirs emporte avec lui ce spirituel vieillard qui, témoin de tant d'événements et d'avènements, avait vu finir le monde et l'avait vu recommencer! Bien que l'art ait élargi son horizon, bien qu'un souffle puissant l'entraîne vers de plus hauts sommets, l'avenir n'oubliera pas ce maître, au talent précis et fidèle, qui nous a conservé la ressemblance de tant de tribuns et de tant de rois et qui fera vivre à toujours dans la vérité immortelle de leur pensée ou de leur sourire tant de têtes illustres ou charmantes. Il vient un jour où les créations de la fantaisie pâlissent et disparaissent, mais le portrait défend le portraitiste et l'éternise. Quiconque voudra bien connaître les grandeurs et les misères de ce temps devra interroger l'œuvre d'Isabey, car l'image vaut le livre ».

Charles Blanc, le critique d'art si autorisé, assure que Jean-Baptiste Isabey, malgré la solidité de son talent qui fut très sérieux, sous des apparences légères, n'aurait pas acquis la réputation dont il a joui si longtemps et qui lui a survécu, s'il n'avait eu à peindre que de simples bourgeois et d'honnêtes femmes de comptoir. « Mais ses modèles, dit-il, furent des héros, des princes, des grands hommes et des grandes dames, tous ses portraits eurent un nom. » Charles Blanc, lorsqu'il écrivit cette phrase, ne connaissait certainement pas les grands portraits à l'huile des dames de la famille d'Osmond peints par Isabey, sans cela il n'aurait pas émis l'idée que celui qui peut produire pareilles toiles a besoin de gens connus pour donner de la réputation à sa peinture; ici les œuvres parlent pour elles-mêmes et les noms, quoique de « nobles et gentilles dames » n'ont rien à y voir. Isabey s'y montre peintre

remarquable, connaissant son métier et les ressources de son art comme pas un, suivant de près la nature et l'interprétant fidèlement, sachant lutter avec les difficultés et en venir à bout magistralement ; il nous donne des œuvres d'une exécution ferme, serrée, brillante, d'un charme et d'une grâce délicate ; il ne se contente jamais des à peu près que les artistes actuels, sous figure de modernisme et d'impressionisme, nous offrent sans cesse, escamotant dessin et couleur et enveloppant d'un nuage ou d'un brouillard propice, une œuvre rapidement conçue et plus vivement encore exécutée.

Les anciens n'auraient pas osé devant la nature choisir le moment où indistincte et voilée, elle ne revèle pas ses nobles contours et ses teintes harmonieuses ; ils aimaient le soleil, la franche lumière, ils savaient en profiter ; mais en ce temps-là on devenait moins vite célèbre ; est-ce à dire qu'on fut moins capable ?

Nous aurons rempli notre tâche si, faisant mieux connaître notre héros et conduisant le lecteur pendant un siècle à travers l'histoire, nous avons pu faire comprendre le côté vivant, intelligent, émouvant de cette riche nature, en proie aux événements contraires, luttant toujours et travaillant quand même.



SOUSCRIPTION.

L'ACCEUIL frvorable que le public a bien voulu faire aux deux desseins du citoyen ISABEY, qu'il a expose cette année, au salon des Arts ; l'un représentant le *Départ*, l'autre le *Retour*.

Le desir qu'a témoigné, en même-tems le public de voir ces desseins gravés par une main habile, pour en pouvoir jouir comme des originaux qui ne peuvent appartenir qu'à un seul. L'auteur, ISABEY, pour lequel ce desir est le plus grand éloge qu'on puisse faire de ses travaux, la déterminé à les faire graver par association avec un artiste qui a travaillé chez *Bartollozi*.

Pour rendre plus prompte la jouissance des amateurs, les auteurs viennent d'ouvrir, pour ces deux desseins, une souscription, avec l'engagement de fournir les épreuves dans huit mois au plus tard, c'est-à-dire, vers la fin de cette quatrième année, du mois de septembre 1795, vieux style.

Le prix de l'abonnement, pour chaque, est de 48 liv. avant la lettre, et de 24 liv. après la lettre.

On verra les desseins, et l'on souscrira chez le citoyen ISABEY. auteur des desseins, rue Saint-Marc, n°. 27.

Le public est prévenu que passé le dernier ventos prochain, ou premier mars 1795, vieux style, la souscription sera fermée.

De l'Imprimerie d'Aug. *JAMAIN*, rue Montmartre, n°. 124.

Paris, ce 1.er Germinal an 11.


Monsieur

J'ai l'honneur de vous prévenir que la Gravure faite d'après le portrait en pied du premier Consul Bonaparte, que j'ai exposé cette année au Salon, est terminée.

Les Personnes qui se sont fait inscrire, et celles qui desirent avoir des premières Epreuves, sont priées de s'adresser chez moi dans le courant du mois.

Salut et respect,

Isabey

Nota;

L'Estampe est gravée par Lingée, et terminée par Godefroy.

Chez Isabey, Peintre, aux galeries du palais du Muséum, rue des Orties, N°. 23.

60 fr. avant la lettre.
30 avec la lettre.

Monsieur

Je viens de mettre au jour une Estampe représentant le Port de Cherbourg. L'instant est celui où l'Océan perce le Batardeau, en présence de Sa Majesté l'Impératrice et Reine Régente.

J'ai l'honneur d'être

Monsieur le Baron

Votre très-humble Serviteur

Isabey

N. B. Cette Estampe a 22 pouces sur 16. Le prix est de 24 fr. avant la lettre, et 12 fr. avec la lettre. Se trouve chez moi, Rue des Trois-Frères, n.° 7.

SOUSCRIPTION.

De la gravûre d'un dessin fait d'après nature par Isabey, représentant UNE CONFÉRENCE DU CONGRÈS DE VIENNE.

L'instant choisi pour le Tableau est celui où les Membres causent entre eux après la Séance levée.

Pour rendre cette estampe plus intéressante Mr. Isabey l'a entourée d'une vignette qui réunit les portraits des Souverains.

Au bas sont les armoiries des Puissances: à droite et à gauche les armoiries et les noms des Ministres par ordre alphabétique.

Cette gravûre qui réunit 31 portraits, aura 22 pouces de haut sur 29. mesure de France.

L'Estampe paroîtra à la fin de 1816, et sera gravée à la taille et au pointillé, par John Godefroy.

Le prix en souscrivant est de 120 francs avec la Lettre, et de 240 avant la lettre; il sera du double pour les personnes qui n'auront pas souscrit.

On s'inscrit pour les premières épreuves en payant moitié d'avance; l'autre moitié en rapportant son reçu, pour retirer les épreuves retenues.

A Paris chez Mr. Isabey, rue des 3. Frères No. 7.

Et à Vienne à son logement, Leopoldstadt, au Caffé Jüngling No. 500, jusqu'au premier Mars prochain.

Janvier 1815.

CATALOGUE



DE L'ŒUVRE GRAVÉE ET LITHOGRAPHIÉE

Par et d'après ISABEY

PORTRAITS

Pour les indications de gauche et de droite, la direction est toujours prise face au spectateur. — H. signifie hauteur. — L. largeur. — M. milieu. — T. C. trait carré. — D. droite. — G. gauche. — B. bas. — fil. d'enc. filet d'encadrement.

1. — Bonaparte, en pied. Gravure au pointillé. Bonaparte debout, est tourné vers la droite, se promenant dans le parc de la Malmaison, il est coiffé du tricorne légendaire, une de ses mains dans son gilet; au fond et à droite, on aperçoit une aile du château et des arbres. T. C. H. : 665, L. : 440. On lit dans le bas à G. : *Dessiné par Isabey à la Mal-Maison*, au M. : *Déposé à la Bibliothèque Nationale 1803*, à D. : *Gravé par C. L. Lingée et terminé par Godefroy*, puis plus B. : *Bonaparte, dédié à Mme Bonaparte par son très humble et très-obéissant serviteur Isabey. — Se vend à Paris, chez Isabey aux Galeries du Louvre, n° 23, — imprimé par Sampierdarena.*

1er Etat. Avant la lettre.

2e Etat. Avec la lettre. L'état décrit.

2. — Même portrait. Gravure au pointillé. H. : 647, L. : 439. On lit au bas à G. : *dessiné par Isabey à la Mal-Maison*, au M. : *Déposé à la Bibliothèque royale 1806*, à D. : *Gravé par Louis Rados*, puis en marge autour des armes de l'Empire français : *Napoléon le Grand, Empereur des François* (sic), *Roi d'Italie. — Se vend chez le graveur et chez Joachim Bettalli, marchand d'estampes à Milan, rue du Chapeau, n° 4031.* (L'Empereur porte l'étoile de la légion d'honneur).

3. — Même portrait. Gravure au pointillé. H. : 357, L. : 267. On lit au bas à G. : *Dessiné par Isabey à la Mal-Maison*, à D. : *Gravé par C. J. Linges et terminé par R. Cooper;* puis en marge : *Adieu Mal-Maison ! !*

4. — Même portrait. Gravure en taille-douce. H. : 143, L. : 106. On lit au bas à G. : *Isabey père pinx*, à D. : *Henry Robinson Sc.*, puis en marge : *Bonaparte Ier Consul.*

5. — Même portrait. Gravure en taille-douce. H. : 133. L. : 098. On lit au bas à G. : *Isabey del*, à D. : *Geoffroy Sc.*, puis en marge : *Bonaparte.* (Planche publiée dans l'ouvrage de A. Thiers : *Le Consulat et l'Empire*).

6. — Bonaparte, en médaillon. Tourné de profil à droite, nu-tête Pièce de forme ronde. Diam. : 077. On lit sur le médaillon, en exergue : *Bonaparte Ir Ce*, puis sous le médaillon : *Dessiné par Isabey et gravé par Alexdre Tardieu, Gr de la Marine*, et en marge : *« Qui prêtera jamais pour tracer son histoire, Une plume à Clio? L'aile de la victoire. » Par Theveneau. Déposé à la Bibliothèque Nationale le 26 Ventose an 9. — A Paris chez Tardieu, rue de l'Université, n° 296, et Jauffret, Md d'Estampes, Palais Egalité, n° 61.*

1er Etat. Avant la lettre; seulement avec l'inscription sur le médaillon et autour. A la suite du mot Marine : trois croix et six points.

2e Etat. Avec la lettre. Celui décrit.

7. — Même portrait. Gravure en taille-douce. H. : 076. L. : 067. On lit au-dessus du médaillon : *A Napoléon*, puis au-dessous à G. : *Isabey Del.*, à D. : *Alexe Tardieu Sc.*, puis au bas : *Empereur des Français.*

8. — Même portrait. De forme ovale allongé. H. : 130. L. : 099. On lit en H. du médaillon, en exergue : *Bonaparte Ier Consul*, puis au bas : *Dessiné par Isabey, et gravé par Alexdre Tardieu Gr de la Marine. « Qui prêtera jamais pour tracer son histoire, Une plume à Clio? L'aile de la victoire. » Par Théveneau. — Déposé à la Bibliothèque Nationale, le 1er Vendémiaire an X. A Paris chez Tardieu, rue de l'Université, n° 296 et chez Jauffret, Md d'Estampes, Palais Egalité, n° 61.*

9. — Napoléon le Grand. Gravure en taille-douce et au pointillé. En buste, de 3/4 à D., nue-tête, en uniforme des chasseurs de la Garde, cordon de la légion d'honneur en sautoir. Ovale équarri; dans un encadrement richement orné de style empire, et surmonté du chiffre de Napoléon; à la base, les armes impériales. H. du cuivre : 280, L. : 190. On lit à l'intérieur de l'encadrement à G. : *Peint par J. Isabey 1812*, à D. : *Gravé par Mécou*, puis en marge : *Napoléon le Grand. — Déposé à la Direction Générale de l'Imprimerie et de la Librairie. — A Paris chez l'Auteur, rue des Trois Frères, n° 7.*

1er Etat. A la lettre grise et avant les adresses.

2e Etat. Celui décrit.

10. — Napoléon, en grand habit de sacre. En pied, debout, tourné à gauche, tête laurée, en manteau de sacre; il tient dans la main gauche la main de justice et dans celle de droite un sceptre sur lequel il s'appuie; tapis parsemé d'abeilles. T. C., et tablette blanche. H. : 320. L. : 237. On lit au bas, sur la tablette : *Grand Habit de Sa Majesté l'Empereur Napoléon Ier, le jour du Couronnement*, puis au-dessous à G. : *Dessiné par Isabey*, au M. : *Déposé à la Bibliothèque Impériale*, à D. : *Gravé à l'eau-forte par Pauquet,*

enfin plus bas : *Se vend à Paris chez Pauquet, Graveur rue St-Jacques, près celle de St-Dominique, n° 166. Maison de l'Apothicaire. — Et chez tous les Marchands d'Estampes.*

11. — Même portrait. H. : 301. L. : 226. On lit sur la tablette : *Grand Habit de Sa Majesté l'Empereur Napoléon Ier le jour du Couronnement*, puis au B. à G. : *Dessiné par Isabey*, au M. : *Déposé à la Bibliothèque National*, à D. : *gravé à l'eau-forte par F. Bellemo. — Se vend à Milan chez Joseph Sardi Graveur; et Marchand d'Estampes.*

12. — Même portrait. H. : 223. L. : 198. On lit au bas à G. : *gez. v. Isabey*, à D. : *gest. v. Schenck*, puis plus B. : *Napoléon Ier Kayser der Franzosen in Krœnungs-Costüme.*

13. — Même portrait. H. : 122. L. : 100. On lit en bas à G. : *nach Isabey, in Paris*, à D. : *gest von G. G. Endner in Leipzig*, puis en marge : *Napoléon Ier Kayser der Franzosen in Krœnungs-Costüme.*

14. — Napoléon le Grand. En pied, debout, près du trône, en grand habit de mariage, chapeau à plumes; habit à palmes brodées, épée attachée par une large ceinture; rideaux et draperies, salle du trône s'apercevant au fond. H. : 540. L. : 370. On lit au bas à G. : *Peint par Isabey*, à D. : *Gravé par Mécou*, puis en marge, autour des armes impériales : *Napoléon le Grand. — Imprimé par Durand.*
1er Etat. Avant la lettre.
2e Etat. Celui décrit.

15. Napoléon lauré. Médaillon, en habit de sacre, à mi-corps, tourné à G. H. : 082. L. : 079. On lit : *Gravé par A. Tardieu 1er Ventôse an XIII 1805*, puis plus bas : *Napoléon Ier Empereur des Français et Roi d'Italie.*

16. — Napoléon, en petit chapeau. Gravure en taille-douce et au pointillé, à mi-corps; la croix de la légion d'honneur sur la poitrine, petit chapeau, uniforme d'officier d'artillerie, une main passée sous le gilet. H. : 272. L. : 214. On lit au B. à G. : *Isabey designo*, à D. : *Guis. Canacci inicise.* Planche imprimée en couleurs, avec rehauts.

17. — Même portrait. Avec double décoration sur la poitrine; au bas, une tablette sur laquelle est représentée la scène du Sacre, d'un dessin primitif. H. : 150. L. : 107. Doubl. fil. d'enc. On lit au bas à G. : *Isabey Pinxt*, à D. : *Eginton Sculp.*; puis au M. : *Napoléon. — Leeds, Published by Edwd Baines June 12, 1815.*

18. — Même portrait. H. : 106. L. : 073. Sur la tablette : *Bonaparte*, puis au-dessous à D. : *d'Argent Sc.*

19. — Même portrait. H. : 110. L. : 102, à claire-voie. Sans décoration. On lit au bas à D. : *Forestier Sculp.*, au M. : *Bonaparte à la Bataille d'Austerlitz. — Ambroise Tardieu Direxit.*

20. Même portrait. En buste à claire-voie. Sans décoration. H. : 147. L. : 128. On lit dans la marge : *Napoléon le Grand en uniforme de Grand Officier de la légion d'honneur*, à G. : *Bortignoni, des.*, à D. : *L. dal Soglio gravé.* Planche gravée au pointillé et imprimée en couleurs (habit bleu, gilet gris, épaulettes jaunes, col rouge, visage rehaussé.)

21. — Même portrait. Sans décoration, à claire-voie. H. : 097. L. : 098. Au bas au M. : *Joubert d'après Isabey*, puis : *Bonaparte. — Publié par Furne, à Paris.*
1er Etat. Avant la lettre. On lit seulement tracé à la pointe : Gravé par Joubert d'après Isabey, 1833.
2e Etat. Celui décrit.

22. — Même portrait. Sans décoration, à claire-voie. H. : 105. L. : 098. Au bas : *Hopwood sc.*, puis : *Bonaparte Premier Consul. — Publié par Furne, à Paris.*
1er Etat. Avant la lettre.
2e Etat. Avec la lettre. L'état décrit.

23. — Même portrait. Sans décoration, à claire-voie. H. : 095. L. : 094. Au bas à G. : *Isabey gemalt*, à D. : *Stahlstich von Carl Mayer*, puis plus bas : *Bonaparte. Druck bei Carl Mayer, Nbg.* (Nuremberg).

24. — Napoléon, en médaillon. Tourné à G. dans un petit médaillon surmonté d'une étoile rayonnante, et supporté par l'aigle impérial qui tient dans son bec un rameau d'olivier, et dans ses serres, des foudres; au-dessous, on aperçoit au milieu de nuages, le globe terrestre. Fil. d'enc. Sans aucune lettre. H. : 162. L. : 096.

25. — Napoléon, en buste. Nu-tête, tourné de 3/4 à D., en uniforme des chasseurs de la Garde; à claire-voie. H. : 110. L. : 115. On lit à G. : *Isabiey* (sic) *Pinx*, à D. : *H. Meyer Sculpt*, puis au bas : *Napoleon late Emperor of France.* Estampe imprimée en 5 couleurs.

26. — Napoléon, à mi-corps. De 3/4 à D., en costume des chasseurs de la Garde, double décoration sur la poitrine, la main G. dans le gilet. De forme ovale avec encadrement. H. : 178. L. : 150.
1er Etat. On lit sous l'ovale au M. : *Jügel fecit*, puis : *Napoléon I. Empereur des Français. Roi d'Italie, etc., etc. — Publié et se vend à Mannheim chez Domco Artaria. — (A Vienne chez Artaria et Comp.). = A Milan chez Ferd. Artaria.* En trois couleurs.
2e Etat. Toute la lettre (hormis le nom de l'artiste) effacée et remplacée par : *l'Empereur Napoléon. — A Vienne chez Artaria et Comp.* Tirage postérieur.

27. — Napoléon, de face. A mi-corps, nu-tête, en uniforme, double décoration, fond de ciel. H. : 109. L. : 079. Gravure au pointillé, anonyme, de forme ovale, imprimée en couleurs avec rehauts. On lit dans la marge : *Napoléon Ier Empereur des Français, né à Ajaccio le 15 Août 1769.*

28. — Napoléon, à mi-corps. De 3/4 à D. petit chapeau, uniforme d'officier d'artillerie, les bras croisés sur la poitrine, à claire-voie. H. : 091. L. : 089. On lit au bas à D. : *Couché fils sculp.*, puis en marge : *Bonaparte.*

29. — Napoléon en profil. Lauré, tourné à gauche, en costume de Sacre, médaillon cadre perlé avec branches de laurier et palmes posées sur le cadre. H. (du cuivre) : 180. L. : 113. On lit sous le cadre : *Dessiné par Isabey, gravé par A. Tardieu, Napoléon I Empereur des Français et Roi d'Italie*, puis au-dessous : *Déposé à la Bibliothèque Nationale le 1 Ventôse an XIII, 1805.*

30. — Médaillon central de la Table des Maréchaux. Napoléon assis sur un trône, est entouré de génies qui le couronnent. Dans le haut, figures allégoriques et divers ornements complètent le sujet, on lit : *lith. par Maurin aîné, ornements par Fragonard, à Paris chez M. de Serres, propriétaire de la table, rue de l'Echiquier 40, et chez Rettner et Goupil, 15 Bvard Montmartre.* Lithographie sur papier teinté gris. H. : 495. L. : 430. Les ornements entourant l'Empereur ne se trouvent pas sur la table des maréchaux, ont été ajoutés ainsi que les génies dans la gravure seulement.

31. — Le Roi de Rome. Gravure au pointillé, en buste, tourné de 3/4 à D. Chevelure bouclée, col de linon, grand cordon et étoile de la légion d'honneur. De forme ovale. H. : 140. L. : 105. On lit à l'intérieur de l'ovale : *Isabey à Vienne, Mars 1815*, puis au-dessous à D. : *Gravé par Mécou*, et en marge autour de l'aigle impérial : *Napoléon François Charles Joseph, Prince Impérial, Né le 20 Mars 1811. Déposé à la Direction Générale. Se trouve à Paris chez l'auteur, Rue des Trois Frères, n° 7.* Il existe de cette planche des épreuves imprimées en couleur.

1[er] Etat. Avant la lettre.
2[e] Etat. Avec la lettre. Celui décrit.

32. — Même portrait. Gravure au pointillé, de forme ovale. H. : 140. L. : 106. A l'intérieur de l'ovale, on lit : *Isabey à Vienne, Mars 1815*, puis au-dessous : *gravé par I. Rosaspina. — Napoléon François Charles Joseph, Prince de Parme, Né le 20 Mars 1811. In Genova presso Domo Maggi, strada di Luccoli, vicino alla piazza de Merli.*

33. — Même portrait. Gravure au pointillé, à claire-voie. H. : 110. L. : 102. On lit à G. : *Isabey à Vienne Mars 1815*, à D. : *Gravé par Weis 1816*, puis au-dessous, autour des armes du duché de Parme : *Napoléon François Charles Joseph, Prince de Parme, Né le 20 Mars 1811.* Estampe imprimée en couleurs (cheveux en bistre, habit bleu, ruban sanguine).

34. — Même portrait. Copie anonyme de l'estampe de Mécou. De forme ovale (vers 1825). H. : 141. L. : 106. A l'intérieur de l'ovale : *Isabey à Vienne Mars 1815*, puis au-dessous à D. : *Déposé*, et dans la marge : *Napoléon Duc de Reichstadt, Né à Paris, le 20 Mars 1811. — A Paris chez Grognet, Imprimeur, Rue des Ecoles 38.*
1[er] Etat. Avant la lettre.
2[e] Etat. Celui décrit.

35. — Même portrait. Gravure au pointillé de forme ovale. H. : 140. L. : 107. On lit à l'intérieur de l'ovale : *Isabey à Vienne Mars 1815*, puis en marge : *Napoléon François Charles Joseph, Prince de Parme, Né le 20 Mars 1811. — Gravé par Gimbrede N. Y.* (New York).

36. — Même portrait. En buste dans un ovale, à l'intérieur duquel on lit : *Isabey à Vienne Mars 1815*, puis au-dessous à G. : *Gravé par A. Rivelante.* Autour des armes de Parme, l'inscription suivante : *Napoléon François Charles Joseph, Prince de Parme, né le 20 Mars 1811.* H. : 141. L. : 107.

37. — Même portrait. Lithographie de forme ovale. H. : 135. L. : 103. A l'intérieur de l'ovale, on lit à G. : *Lefèvre Ch, del.*, puis au-dessous : *Lithog. d. L. ch. à Lyon. — Le Prince de Parme.*

38. — Même portrait. Gravure en taille-douce, à claire-voie. H. : 084. L. : 075. On lit à G. : *Isabey Pinx 1815*, à D. : *Bertonnier Sculp. 1841.*
1[er] Etat. Avant la lettre.
2[e] Etat. Avec la lettre.

39. — Même portrait. Gravure en taille-douce, à claire-voie. H. : 091. L. : 093. On lit à G. : *Marckl del.*, à D. : *Lecomte* sc., puis en marge : *Le Roi de Rome. — Publié par Furne, à Paris.*

40. — Même portrait. Identique, à claire-voie. H. : 091. L. : 093. On lit à G. : *Marcke* (sic) *del.*, à D. : *Hopwood sc.*, puis en marge : *Le Roi de Rome. — Publié par Furne, à Paris.*

41. — Le Roi de Rome. A mi-corps, tourné 3/4 à G. cheveux bouclés; col en linon, uniforme de hussard avec col de fourrure, brandebourgs, grand cordon de la légion d'honneur. De forme ovale, sur fond équarri. Pièce anonyme, gravée au pointillé. On lit en marge : *Son Altesse Sérénissime le Prince François Joseph, Charles Napoléon Duc de Reichstadt, Fils de Napoléon, Né Au Château des Tuileries Le 20 Mars 1811.*

42. — Même portrait. Au-dessus de l'ovale équarri, une étoile, et au-dessous, l'aigle impérial. Gravure anonyme. H. : 114. L. : 082. On lit en marge : *Dessiné à Vienne d'après nature.* Il existe des épreuves imprimées en couleurs de cette planche.

43. — Même portrait. Tourné à droite, dans un ovale équarri, avec fil. d'enc. H. : 105. L. : 086. On lit en marge : *Napoléon, François, Joseph, Charles, ci-devant King of Rome. — Engraved by T. Wright from an original miniature by Isabey. — In the possession of R. Watson esq[r]. — London Published by Lackington et C[o] 20, 1820.*

44. — Même portrait. Pièce anonyme gravée au pointillé, à claire-voie. H. : 113. L. : 090. On lit en marge : *Le Duc de Reichstadt Né à Paris, le 20 Mars 1811.*

45. — Même portrait. Pièce anonyme de forme ovale, gravée en taille-douce et au lavis. H. : 133. L. : 103. On lit en marge : *Napoléon François Ch., J[h] Duc de Reichstadt né à Paris, le 20 Mars 1811.*

46. — Même portrait. A mi-corps, de 3/4 à D., cheveux bouclés, col en linon, grand cordon et étoile de la légion d'honneur, ceinture, manches longues. Portrait anonyme de forme ovale, gravé en taille-douce, H. : 158. L. : 121. On lit sous l'ovale : *Peint à Vienne*, puis en marge, autour des armes d'Autriche : *Napoléon François Charles Joseph Duc de Reichstadt, Né à Paris, le 20 Mars 1811.*

47. — Le Roi de Rome. A mi-corps, tourné de 3/4 à D., cheveux bouclés, collerette à triple rang festonnée, étoile de la légion d'honneur, écharpe nouée à G., trois rangs de boutons. De forme ovale, double fil. d'enc. H. : 151. L. : 115. On lit sous l'ovale : *I. Isabey pinx.*, puis en marge : *François Joseph Charles Duc de Reichstadt. — A Vienne chez D. Sprenger au Kohlmarkt N[o] 266.* Gravure anonyme au pointillé (gravée par C. Pfeiffer).

48. — Le Roi de Rome. Lithographie par Senefelder. De forme ovale, double fil. d'enc. Tête tournée à D., cheveux bouclés, costume de velours, collerette brodée à triple rang, écharpe nouée à G., trois rangées de boutons. H. : 150. L. : 115. Lithographie éditée à Munich en 1818, dans le recueil suivant : *Mehreren Musterblættern in verschiedenen Lithographischen Kunstmanieren als Beylage zü Alois Senefelders Lehrbüch des Steindrücks.*

49. — Le Roi de Rome. En pied dans un paysage; il est tourné à D., la jambe gauche en avant, un bras replié en arrière, tandis que de l'autre main il tient un chapeau à plumes blanches ; souliers découverts, écharpe à franges supportant un sabre, vêtements de velours, soutaché aux poches du pantalon. H. : 260. L. : 255. A claire-voie. On lit : *Painted by I. Isabey, by order of his Imperial Majesty the Emperor of Austria. Napoléon Francis Charles, Prince of Parma, Knight of the illoustrious Order of Maria Theresa*, etc., etc.; ensuite à D. au B. : *Engraved by W. Fry*, puis au-dessous : *Published May 10[th] 1817 by J[s] Jonkins N[o] 48 Strand, London.* Les épreuves que l'on rencontre de cette pièce, sont coloriées.

50. — Le Roi de Rome du musée de Nancy. Lithographie. Figure entière, il est âgé d'environ un an, assis sur un petit fauteuil formant trône ; il est revêtu d'une petite chemise et porte le cordon de la légion d'honneur en sautoir; ses pieds reposent sur un coussin. T. C. H. : 180. L. : 145. On lit au B. à G. : *Thorelle Lith.*; à D. : *Nancy, Imp. de A. Paullet*, puis en-dessous, au M. : *Le Roi de Rome d'après une miniature d'Isabey, déposée au Musée de Nancy.*

51. — L'Impératrice Joséphine. Figure entière, assise, en grand costume du sacre, tenant de la main droite la lettre qui lui annonce la victoire d'Austerlitz. Au fond à D. une tenture. T. C. et tablette blanche au bas. H. : 318. L. : 235. On lit sur la tablette : *Grand Habit de Sa Majesté l'Impératrice Joséphine le jour du Couronnement*, au-dessous à G. : *Dessiné par Isabey*, au M. : *Déposé à la Bibliothèque Impériale*, à D. : *Gravé à l'eau-forte par Pauquet, Graveur, Rue*

Saint-Jacques, près celle Saint-Dominique N° 166. Maison de l'Apothicaire. — Et chez tous les marchands d'Estampes. Cette planche fait pendant à Napoléon en grand habit de couronnement (voir le N° 10).

1er Etat. Avant la lettre.
2e Etat. Celui décrit.

52. — L'Impératrice Joséphine. A mi-corps de 3/4 à D., la tête tournée à G.; coiffée d'une plume, corsage décolleté en pointe, avec chérusque, chaîne à portrait de Bonaparte, robe de velours, tenant une lettre. H. : 240. L. : 178. On lit sous la main à D. : *A. Deveria d'après Isabey*, puis au B. à G. : *Lith. de Villain*, puis en marge : *Joséphine Rose Tascher de la Pagerie Bonaparte, Femme du Premier Consul. — D'après le portrait en miniature peint par Isabey et se trouvant actuellement dans son Cabinet. — Publié à Paris, par J. Straszewicz, Rue du Colombier, N° 3.*

53. — Même portrait. A claire-voie; gravure en taille-douce et au pointillé. H. : 123. L. : 105. On lit au bas : *H. Meyer Sculpt — Isabey pinxt — The Empress Josephine. From the Original picture. — London F. Lover. Aldine Chambers. Paternoster Row. 1844.*

54. — Même portrait. En sens inverse. Lithographie à claire-voie. H. : 097. L. : 080. On lit à G. : *N. Maurin del.*, à D. : *Lith. de Villain*, puis plus bas : *Joséphine Rose Tascher de la Pagerie Bonaparte. Femme du Premier Consul. D'après le portrait en miniature peint par Isabey et se trouvant actuellement dans son cabinet.*

55. — Même portrait. Lithographie anonyme à claire-voie. H. : 093. L. : 077. On lit : *Lith. v. Frdr. Krœtzschmer. — Joséphine, Rosa Tascher de la Pagerie Bonaparte. Gemahlin des Kaisers Napoléon. Nach einem Original Portrait in Miniatur von Isabey, in dessen Cabinet in Paris.*

56. — L'Impératrice Joséphine. A mi-corps, tournée de 3/4 à gauche, coiffure très élevée avec aigrette, plusieurs rangs de perles au cou, corsage décolleté, ceinture sous les seins. De forme ovale équarri. H. : 088. L. : 070. On lit au B. : *Dessiné par Isabey et gravé par Walwert à Nuranberg* (sic) — puis : *Madame Bonaparte, Gemahlin des ersten Consuls.*

57. — L'Impératrice Joséphine. En buste, tourné de 3/4 à G., voile de tulle l'enveloppant, giroflées dans les cheveux, ruches autour du cou et aux manches. A claire-voie. H. : 065. L. : 062. On lit au bas à G. : *Isabey pinx*, à D. : *Couché Fils sc.*, puis dans la marge : *Joséphine.*

1er Etat. Avant toute lettre.
2e Etat. Celui décrit.

58. — L'Impératrice Joséphine. A mi-corps, de face, le visage légèrement tourné à D., rose dans les cheveux, ruches et chaînes d'or au cou, ceinture à boucle et manches bouffantes. A claire-voie. H. : 072. L. : 070. On lit au B. : *Isabey inv. — Ch. Ransonnette sc. — Joséphine.*

59. — Même portrait. Légères variantes dans le costume et la coiffure : le corsage est orné de brandebourgs. Gravure anonyme, à claire-voie. H. : 084. L. : 075. On lit au B. : *Joséphine.*

60. — L'Impératrice Joséphine. A mi-corps, tournée à gauche, de forme ovale, gravé en couleurs au pointillé par Monsaldy; giroflées dans les cheveux, voile très diaphane l'enveloppant de ses plis et retombant sur la robe blanche, ceinture, colliers et passementeries dorées, fond à peine bleuté. H. de l'ovale : 130. L. : 100. A droite dans l'ovale on lit : *Peint par J. Isabey et gravé par Monsaldy*, et en B. au-dessous de l'ovale : *L'Impératrice Joséphine.*

61. — Impératrice Joséphine. A mi-corps, presque de face, gravé par Bertonnier, à claire-voie; diadème, collier, boucles d'oreilles en perles fines avec poires en perles; corsage brodé et décolleté, chérusque aux épaules. H. : 110. L. : 085. On lit à G. : *Bertonnier*, à D. : *Isabey pinx.* Ce portrait est gravé d'après le modèle qu'Isabey avait fait du portrait de l'Impératrice pour la manufacture de Sèvres.

62. — L'Impératrice Marie-Louise. En pied, debout, en grand costume de mariage, coiffée d'un diadème et revêtue du manteau impérial; au fond à G., salle du trône et draperies. H. : 540. L. : 365. On lit au bas à G. : *Peint par Isabey*, à D. : *Gravé par Mécou*, puis en marge autour des armes de France et d'Autriche : *Marie-Louise Archiduchesse d'Autriche Impératrice, Reine et Régente.*

1er Etat. Avant la lettre.
2e Etat. Avec la lettre. L'état décrit.
Cette planche fait pendant au N° 14.

63. — L'Impératrice Marie-Louise. A mi-corps, tourné de 3/4 à G., voile de tulle entourant la tête, guirlande de roses s'enroulant autour du cou, puis descendant jusqu'à la ceinture, robe blanche; fond de ciel. Gravé en couleurs au pointillé, par Monsaldy, de forme ovale. H. : 133. L. : 099. On lit à l'intérieur de l'ovale à G. : *Peint par I. Isabey et gravé par Monsaldy*; puis en marge, autour des armes de France et d'Autriche : *Marie-Louise Archiduchesse d'Autriche, Impératrice-Reine et Régente. — A Paris chez l'auteur Rue des Trois Frères N° 7. — Déposé à la Direcon Imple de l'Impie et de la Libie.*

1er Etat. Avant toute lettre.
2e Etat. Avec la lettre. L'état décrit.

64. — Même portrait. Ovale équarri, dans un encadrement de style Empire, aux chiffres de Napoléon et de Marie-Louise, et aux armes de France et d'Autriche. H. : 210. L. : 137. On lit à l'intérieur de l'encad. : *Peint par I. Isabey 1812. — Gravé par Mécou*, puis en marge : *Marie-Louise Archiduchesse d'Autriche Impératrice Reine et Régente. — Déposé à la Direction générale de l'Imprimerie et de la Librairie. — Ce* (sic) *trouve à Paris chez l'Auteur Rue des Trois Frères N° 7 et chez tous les marchands d'Estampes.* Ce portrait fait pendant à celui de Napoléon le Grand, par le même artiste (voir le N° 9).

1er Etat. A la lettre grise et avant les adresses.
2e Etat. Celui décrit.

65. — Même portrait. De forme ovale. H. : 144. L. : 106. On lit sous l'ovale à G. : *Isabey dis.*; à D. : *gravé par L. Rados*; puis en marge, autour des armes de Parme et d'Autriche : *Marie-Louise Archiduchesse d'Autriche, Duchesse de Parme. — Déposé à la C. R. Bibliothèque-Milan chez Ant. Tenenti rue Ste Marguerite N° 120.*

66. — Même portrait. Gravure au pointillé, anonyme, de forme ovale. H. : 138, L. : 103. On lit au B. : *Marie-Louise Impératrice des Français, née à Vienne, le 12 Décembre 1791.* Il existe de cette planche des épreuves imprimées en couleurs.

1er Etat. Avant toute lettre.
2e Etat. Celui décrit.

67. — Même portrait. Gravure au pointillé anonyme (peut-être par Ambroise Tardieu) de forme ronde, dans un cadre équarri. H. et L. : 132. En marge on lit : *Marie-Louise. — Née le 12 Décembre 1791, à Vienne Autriche.*

1er Etat. Avant toute lettre.
2e Etat. Celui décrit.

68. — Même portrait. Gravure au pointillé, à claire-voie. H. : 118. L. : 092. Estampe imprimée en 5 couleurs. On lit au bas à G. : *I. Isabiey* (sic) *pinx.*; à D. : *H. Meyer*

Sculpt, puis plus bas : *Maria Louisa Late Empress of France. — Published by S. Knight 3 Tweeting Alley Royal Exchange Nov. I. 1813.* Ce portrait fait pendant à celui de Napoléon Ier par le même graveur (voir le N° 25).

69. — MÊME PORTRAIT. De forme ovale, équarri, double fil. d'enc. H. : 140. L. 103. On lit au bas à G. : *Painted by I. Isabey 1812.* à D. : *Engraved by Meyer*, puis en marge : *Maria-Louisa Archiduchess of Austria Empress and Regent of France. — Engraved expresly for N° 51 of La Belle Assemblée Decr I. 1813.*

70. — MÊME PORTRAIT. Gravure au pointillé avec enc. strié. H. : 206. L. : 173. On lit sous l'enc. à D. : *I. Rêmon sc.*, puis en marge : *Maria Louise Herzogin von Parma.*

71. — MÊME PORTRAIT. De forme ovale, sur fond équarri, triple fil. d'enc. H. : 112. L. : 081. On lit sous l'enc. à G. : *Isabey pinxt*, à D. : *Dean sculpt*, puis en marge : *The Empress Marie-Louise. — London Published by Henry Colburn et Richard Bentley, 1831.*

1er Etat. Celui décrit.

2e Etat. La lettre en marge effacée et remplacée par la suivante : *The Empress Marie-Louise. — London Published by Richard Bently, 1835.*

72. — MÊME PORTRAIT. A claire-voie. H. : 094. L. : 086. On lit au bas : *Mme Fournier sc.*, puis en marge : *Marie-Louise. — Publié par Furne à Paris.*

1er Etat. Avant la lettre.

2e Etat. Celui décrit.

73. — L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE. En buste, de face, diadème dans les cheveux, collier orné de pendentifs, corsage très décolleté, chérusque aux épaules. Gravure au pointillé de forme ronde, avec fil. d'enc. On lit à l'intérieur des filets : *Marie-Louise Impératrice des Français, née le 12 Décembre 1791. — Mariée à Napoléon le Gd le 1er Avril 1810*, puis au bas, dans la marge : *A Paris, chez Auber, éditeur, Rue St-Lazare, Chaussée d'Antin, N° 88. — Déposé à la Bibliothèque Nationale, le 6 Juin 1811.* — Diam. : 085. Estampe au pointillé, tirée en trois tons (bistre, sanguine, noir).

74. — MÊME PORTRAIT. De forme ovale avec 4 fil. d'enc. Diam. : 080. On lit sous l'enc. : *Peint en Miniature par Isabey et gravé par Bock*, puis plus bas : *Marie-Louise Impératrice. — A. Nuremberg chez Frédéric Campe.*

75. — L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE. Tournée à D., tête-nue, fraise autour du cou. A claire-voie. H. : 145. L. : 105. On lit au B. : *Isabey pin*, à G. : *G. Rosaspina inc*, puis au-dessous : *Sua Maestà Maria Luigia Principessa Impériale Arciduchessa d'Austria. Duchessa di Parma, Piacenza e Guastalla, etc etc etc.*

76. — MÊME PORTRAIT. A claire-voie. H. : 056. L. : 048. On lit au bas à G. : *Isabey pinx.*, à D. : *Couché Fils sc.*, puis plus bas : *Marie-Louise.*

1er Etat. Avant toute lettre.

2e Etat. Avec la lettre. Celui décrit.

77. — L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE. En buste, de face, à claire-voie, diadème de pierreries sur le front, collier en diamants et pierres fines, avec le médaillon de Napoléon, corsage décolleté, chérusque aux épaules. H. : 110. L. : 087. On lit à droite : *Isabey delt*, à G. : *Bertonnier sculp.*, en-dessous : *Marie-Louise.* Ce portrait est gravé d'après le modèle qu'Isabey fit du portrait de l'Impératrice pour la manufacture de Sèvres.

78. — MARIE-LOUISE, en Veuve. De forme ovale, en buste, coiffée d'un voile noir qui part de la coiffure, couvre en partie le front et descend sur la robe noire, col plat blanc, de style Médicis avec broderie. H. : 157. L. : 100. Pièce sans aucune lettre, gravée par Mécou.

79. — NAPOLÉON Ier ET MARIE-LOUISE. Deux portraits en médaillon sur le même cuivre : à G. Napoléon en buste, en costume de mariage, tourné à D. le front couronné de lauriers et tenant la main de justice. A D., l'impératrice Marie-Louise, fort peu ressemblante. tournée de 3/4 à G., est également en costume de mariage, couronne sur la tête. Entre les deux médaillons, ornés de rubans et de lauriers, se voient les armes de France. On lit en marge : *Napoléon le Grand Empereur des Français et Roi d'Italie, Marie-Louise d'Autriche Impératrice des Français et Reine d'Italie. — Dessiné par Isabey. — In Firenze appo : Giacomo Moro. — Gravé par Ant. Verico à Florence.* H. (du cuivre) : 180. L. : 239.

80. — LA REINE HORTENSE. En buste, tournée de 3/4 à G., regardant de face, coiffée de boucles légères, avec touffes de « Ne m'oubliez pas » et d'hortensias placés au sommet de la tête, voile de tulle attaché sous les fleurs, et enveloppant légèrement la tête et le cou, pour revenir sur la robe bleue ; un peigne de perles et saphirs retient à gauche les boucles de la coiffure ; ruches très fournies autour du cou ; fond de ciel orageux. Ce portrait fort rare et non publié, est gravé au pointillé, par Monsaldy. H. : 125. L. : 094. Planche imprimée en couleurs avec quelques rehauts, sans aucune lettre.

81. — LA REINE HORTENSE. A mi-corps, assise, tournée vers la G. jouant du luth ; elle regarde en face et un voile s'enroule autour de sa tête et de ses bras ; une couronne royale est posée fort en arrière sur la coiffure ; elle porte une robe très ample, ruche fournie autour du cou. Des rayons lumineux forment auréole, sur fond de ciel. Gravure au pointillé, entourée d'un trait carré. H. : 107. L. : 125. On lit à gauche : *Isabey Pinx*, puis à D. : *Monsaldi sculp.* Sans aucune autre lettre. Cette estampe non publiée et fort rare a été tirée en 4 couleurs d'un ton fort doux.

82. — MÊME PORTRAIT. Répétition de la pièce précédente par Monsaldy, croit-on. Plusieurs détails en sont légèrement différents. Ce second portrait édité dans le *Recueil des Romances de la Reine Hortense*, a été tiré en noir ou en bistre, parfois sur papier gris. On lit en marge : *Hortense Duchesse de Saint Lue* (sic), *ex-Reine de Hollande.* H. : 104. L. : 126.

83. — LA REINE HORTENSE. Lithographie de forme ovale d'après le baron Gérard, supposée d'Isabey. En buste, tournée de 3/4 à G. regardant de face. Une natte de cheveux surmonte la tête, formant couronne, accompagnée par un diadème en perles fines, mêmes perles aux oreilles ; point de bijou au cou qui est svelte et long ; corsage décolleté à peine indiqué. H. : 169. L. : 129. On lit à G. à l'intérieur de l'ovale : *d'après Gérard*, sans aucune autre lettre.

84. — PAPE PIE VII, en buste, tourné à droite, à claire-voie, figure âgée, tiare sur la tête, en chasuble brodée. H. du cuivre : 105. L. : 070. On lit à G. en dessous : *Isabey del*, à D. : *Delvaux sculp.*, puis en dessus : *Pie VII*, et en bas près du cuivre : *à Paris chez Banco, Md d'Estampes rue St Denis.*

85. — LOUIS XVIII, Roi de France. A mi-corps, en uniforme militaire avec épaulettes, le grand cordon de la Légion d'Honneur traverse sa poitrine ; il porte un tricorne à plumes sous le bras gauche. H. : 395. L. : 329. On lit au bas à G. : *Peint par I. Isabey*, à D. : *Gravé par P. L. Debucourt.* Au-dessous les armes des Bourbons, écusson entouré de rayons et de nuages.

On lit : *Louis XVIII. — A Paris chez l'Auteur Rue des Trois Frères N° 7. — Déposé à la Dir. G^le de la Lib.*

1er Etat. Avant toute lettre.

2e Etat. Avec la lettre grise, mais avant le fleuron.

3e Etat. Avec la lettre terminée et avec le fleuron. L'état décrit.

86. — Même portrait. Gravure au pointillé, entourée d'un double fil. d'enc. H. : 146. L. : 113. On lit en marge : *Louis XVIII. — Engraved by Holl from an original Painting by Isabey. — Published by Edwd Baines Leeds May I. 1815.*

87. — La Duchesse d'Angoulême. En buste tournée à G., coiffée de plumes blanches et d'un bandeau de pierreries; cheveux très bouclés, voile de gaze enveloppant la tête et le cou, boucles d'oreilles formées de 4 pierres. A claire-voie. H. : 242. L. : 180. On lit vers le bas à D. : *Isabey 1824*, puis à G. : *Lith. de Villain.*

1er Etat. Avant toute lettre.

2e Etat. Celui décrit.

3e Etat. On lit dans la marge : *S. A. R. Madame la Dauphine*, puis plus bas : *on souscrit chez Mrs. les Editeurs Rue Cassette N° 16.*

88. — Même portrait, mais en petit et tourné dans le sens opposé, à droite. H. : 100. L. : 080. En buste, on lit en bas à G. sous le portrait : *E. Barry d'après Isabey*, à D. : *Lith. Kaepplin 17 Quai Voltaire Paris.* (Annuaire de la Noblesse 1852).

89. — Bigottini (Mlle) gravée par David Weiss. In-4°. Pièce citée par Ch. Le Blanc *(Manuel de l'Amateur d'Estampes).*

90. — Catherine Pawlovna, Duchesse d'Oldenbourg (ensuite Reine de Wurtemberg). En buste presque de face, légèrement tournée à G. cheveux bouclés, nœud de ruban au sommet de la tête, ruches au cou et aux épaules; elle est vêtue d'une robe montante avec nœuds sur le devant du corsage et à la ceinture. Gravure au pointillé anonyme, de forme, ovale, avec enc. On lit dans la marge : *S. A. I. Madame la Grande Duchesse Catherine Duchesse d'Oldenbourg. — Chez Artaria et Comp.* H. : 153. L. : 125. Il existe de cette estampe des exemplaires en noir et en bistre.

91. — Duchesse de Dino (Dorothée de Courlande). En buste de 3/4 à G. boucles abondantes, natte de cheveux formant diadème; corsage décolleté avec berthe de mousseline brodée à deux rangs, ceinture sous les seins, buste entouré par des nuages. H. : 102. L. : 081. Gravure au pointillé par Mécou.

1er Etat. Avant toute lettre.

2e Etat. Avec la lettre.

92. — Même portrait. On lit en B. : *Mente, Ingenio, Forma, Natalibus, Praestat*, puis : *D. de Courlande(C. de P.).* Planche anonyme. H. : 107. L. : 089.

93. — Même personne. A mi-corps, visage tourné de 3/4 à G.; le corps presque de face, légèrement tourné en sens inverse; coiffée d'un turban en étoffe de soie brochée, boucles nombreuses sur les tempes, robe décolletée en pointe, retenue sur l'épaule par un camée; un châle est jeté sur l'épaule gauche. Au fond on voit des collines. Lithographie. H. : 226. L. : 179. T. C. On lit au bas à G. : *Gérard pinx^t*, au M. : *Imp. Lith. Delpech*, et à D. : *Isabey del. pinx^t.*

94. — Ditte-Harmitt (Mme). A mi-corps, tournée vers la G., visage de face; coiffure bouclée sur les tempes, voile épinglé par une broche dans les cheveux, entourant le cou et descendant jusqu'à la ceinture. Corsage décolleté, robe de gaze rayée, manches longues. Lithographie originale d'Isabey. De forme ovale. H. : 135. L. : 098. On lit à l'intérieur de l'ovale à D. : *I. Isabey 1825.*

95. — Dugazon (Louise-Rosalie Lefèvre, Mme). En buste, de face; un voile enroulé autour de la tête; teint fortement coloré; costume blanc, fleurs bleues. De forme ovale. H. : 125. L. : 092. On lit au B. : *Mme Dugazon, dédié à son fils par son ami Isabey*, puis dans l'ovale : *peint par Isabey, gravé par Monsaldy. Déposé à la Direction Imp^le.* Planche imprimée en couleurs.

96. — Elisabeth Alexiewna, Impératrice de Russie. En buste presque de face, légèrement tournée à G., en robe blanche, décolletée en pointe, ruches autour du décolleté, manches garnies de velours, collier de perles à six rangs avec médaillon retenu à la ceinture; coiffure très relevée avec boucles au sommet de la tête et voile retombant en arrière piqué d'une grande épingle. De forme ovale. H. : 138. L. : 106. On lit sous l'ovale à G. : *Peint par Isabey à Vienne 1815*, à D. : *Gravé par Mécou*, puis en marge : *Elisabeth Alexiewna, Impératrice de toutes les Russies.* — Il existe de ce portrait des épreuves imprimées en cinq couleurs.

1er Etat. Avant la lettre.

2e Etat. Avec la lettre. Celui décrit.

97. — Gail (Sophie). En buste, tournée à G., la tête en sens inverse; quelques boucles de cheveux sur le front, la tête est entourée d'un turban sur lequel on voit quelques roses; robe montante, ruche fournie autour du cou, manches à gigots. A claire-voie, sur teinte ou sur papier blanc. Lithographie originale d'Isabey. H. : 187. L. : 150. On lit au bas à D. : *Par son ami I. Isabey 1819*, puis plus bas en marge : *Sophie Gail. — « Et la main qui tirait de la Lyre des sons si harmonieux, s'est glacée ! Et la voix qui modulait des accents si mélodieux s'est éteinte ! » (Extrait de la notice nécrologique sur Mad^e Gail. Par A. V. Arnault). Lith. de G. Engelmann.*

1er Etat. Seulement avec la signature de l'artiste, la date et le nom du personnage tracés au crayon lithographique. Très légère indication de T. C.

2e Etat. Celui décrit.

98. — Même portrait, réduit. Dans un cadre carré formé de raies horizontales, avec double fil. d'enc. H. (du cuivre) : 150. L. : 140. On lit au bas à G. sous le cadre : *Isabey del.*, puis plus bas : *Mme Gail.* A dû servir pour illustrer un livre de l'époque.

99. — Herminie (Mlle). Lithographie à claire-voie. A mi-corps, cheveux nattés formant chignon, boucles sur les tempes, fichu autour du cou, montre dont le cadran s'aperçoit sur le corsage. H. : 090. L. : 050. On lit au bas : *Mlle Herminie*, puis : *Duroure* (nom de la personne).

100. — Mme Isabey-Salienne. En buste de profil à G. coiffée d'un chapeau Directoire avec voile relevé par devant et retombant en arrière, sur les boucles de la chevelure. Gravure à la manière noire par J. Clarot. Ovale équarri. H. : 292. L. : 222. On lit dans la marge du bas à G. : *Isabey pinx.*, puis à D. : *J. Clarot fec.*

101. — La Valette-Chamand (Comtesse Marie de). En buste, tournée de 3/4 à D. regardant de face; cheveux bouclés tombant des deux côtés du visage, bouquet de fleurs dans la coiffure à gauche, voile de dentelle entourant les épaules; corsage décolleté, collier de perles avec médaillon. Gravure au pointillé, anonyme. H. : 128. L. : 126. On lit au B. : *Marie*

Chamand Comtesse de la Valette. — Engraved from an original Pencil Drawing after Isabey of Paris.

102. — Lecouvreur (Adrienne). De face, tournée à G. et rejetée en arrière, cheveux bouclés tombant sur les épaules, voile de crêpe descendant des deux côtés jusqu'à la ceinture; yeux levés au ciel exprimant la douleur et les larmes. Lithographie d'Isabey, de forme ovale. H. : 143. L. : 114. On lit dans la marge : *Adrienne Lecouvreur, Rôle de Cornélie, d'après Charles Coypel. — I. Isabey 1823. — Lith. de Demanne.*

103. — Ledieu (Mlle). A mi-corps, presque de profil à D., cheveux très bouclés, la tête recouverte d'un voile qui traverse tout le portrait, cache presque le visage et s'attache à la ceinture, ruche très fournie autour du cou. Lithographie originale d'Isabey, à claire-voie, sur teinte. H. (de la teinte) : 150. L. : 120. On lit au bas à G. : *I. Isabey*, puis à D. : *Lithogie de C. Motte.*

1er Etat. On lit seulement à G. les initiales I. I.

2e Etat. Celui décrit.

Il y a des exemplaires sur papier teinté et d'autres sur blanc.

104. — Leverd (Mlle E.). A mi-corps, légèrement tournée de 3/4 à G., cheveux bouclés sur les tempes, lilas et pervenches ornant la coiffure, voile tournant autour de la tête et par un nœud s'attachant sur sur la poitrine, ruban rayé aux épaules et à la ceinture, ruche très fournie autour du cou. De forme ovale. H. : 130. L : 098. On lit sous l'ovale à G. : *Isabey pinxt*, au M. : *1822*, puis à D. : *J. Mécou, sculpt*, et en marge : *Mlle E. Leverd, Sociétaire du Théâtre Français. — A Paris chez Noël et Dauty, Palais-Royal, Galerie de Nemours.*

1er Etat. Seulement avec le nom des artistes et la date.

2e Etat. Celui décrit.

Il existe aussi de ce portrait de rares spécimens gravés en couleurs.

105. — Metternich (La Princesse Léontine de). Petite fillette en buste, de face, tenant des roses dans ses mains; ses cheveux sont partagés en deux masses qui retombent de chaque côté en boucles légères. Elle est vêtue d'une petite robe de linon, garnie de ruches de dentelles autour du cou et aux bras. De forme ovale. H. : 138. L. : 102. On lit sous l'ovale : *Gravé à Paris par J. Mécou*, puis au-dessous : *La Princesse Léontine de Metternich.* — On l'attribue à Isabey.

1er Etat. Avant la lettre.

2e Etat. Celui décrit.

106. — Montebello (Maréchale Lannes, Duchesse de). En buste, tournée à G., voile noué sous le menton et s'abaissant snr le front, robe montante avec ceinture sous les seins, ruches au cou et aux entournures, marguerites, pervenches et bleuets en bouquet dans les cheveux. forme ovale. H. : 120. L. : 094. On lit au bas à G. : *I. Isabey Pinx. 1812*, puis à D. : *Mécou sculpt*. Sans aucune autre lettre.

107. — Osmond (Comtesse d'). En buste, presque de face, cheveux bouclés sur les tempes plus gonflés à gauche, le voile retombe sur le front, puis disparaît derrière l'épaule; ruches autour du cou et au corsage par devant, chaîne avec médaillon orné d'une croix, fond de nuages. Au bas, armoiries de la famille d'Osmond surmontées d'un hibou ; au-dessous, une banderolle avec la devise : *Nihil obstat*, puis autour de l'écusson les lettres *D. O.* (Destillères, Osmond). A claire-voie. H. : 175. L. : 105. Lithographie originale d'Isabey. On lit au B. à D. : *I. Isabey 1821*, et à G. : *Lith. de G. Engelmann.*

108. — Pavant (Mme de, née Mony). En buste, de face, regardant à D., coiffure de plumes d'autruche avec voile passant sous les plumes, pour revenir sur le devant du corsage; ruche très volumineuse engonçant le cou et se répétant aux épaules; une chaîne retient un médaillon à la ceinture. Lithographie originale d'Isabey à claire-voie, sur teinte. H. de la teinte : 160. L. : 136. On lit au bas à G. : *I. Isabey*, puis à D. : *Lith. de G. Engelmann.*

109. — Potocka (Comtesse Severin). A mi-corps, le visage légèrement penché et tourné à G., chevelure bouclée, encadrant le visage; elle porte un mantelet et un fichu qui descendent jusqu'à la taille ; elle est coiffée d'un bonnet forme Charlotte Corday. De forme ovale. H. : 165. L. : 140. On lit à G. : *Peint par Isabcy*, à D. : *Gravé par C. Pfeiffer;* puis plus bas au M. on voit un petit médaillon où 3 amours jouent avec les accessoires de la peinture, de l'architecture et de la sculpture, et en dessous l'inscription : *Comtesse Severin Potocka.*

110. — Récamier (Mme, née Juliette Bernard). Debout jusqu'aux genoux, de face, posée sur un léger fond d'arbres avec un escalier au premier plan, Mme Récamier est vêtue d'une robe de linon décolletée que des perles retiennent sur l'épaule; un voile de dentelles, qu'elle relève de la main droite, couvre en partie ses che veux. L'estampe est entourée d'un T. C. et d'un encadrement à quadruple bordure. On lit entre les fil. d'enc. à G. : *R. Cosway R. A. del.*, à D. : *Anthy Cardon sculp.*, puis sur le plein de la bordure : *Madame Récamier Dédié à Monsr Laurent Récamier son frère, par son très humbe et Obét Servr G. Bartolozzi*, enfin en marge : *London Published as the Act directs June 10th 1802 by G. Bartolozzi No 82 Wells Street Oxford Street.* H. : 280. L. : 189. Bien que portant le nom du peintre Richard Cosway comme dessinateur, nous pouvons affirmer que le portrait original de Mme Récamier qui a servi de type pour cette estampe, a été exécuté d'après nature par J. B. Isabey et non par l'artiste anglais, qui ne fit en la circonstance qu'une simple copie de l'œuvre de l'artiste français; nous restituons donc à l'œuvre d'Isabey, un portrait qui lui appartient sans nul doute.

Il existe du portrait de Mme Récamier des épreuves tirées en noir, en bistre et en couleurs à quatre tons.

111. — Même personnage. En sens inverse de le planche précédente. Estampe anonyme publiée dans l'ouvrage de la Mésangère (le *Costume Parisien*). l'an XI (1803) Pl. 425. H. : 162. L. : 094. Double fil. d'enc. On lit dans la marge au bas : *Voile et Tunique à la Vestale.*

112. — Même personnage. En buste, tourné de 3/4 à G. Voile de dentelle tombant sur une partie du visage. Gravure de forme ronde, entourée d'un filet. Diam. 068. On lit dans la marge du bas : *French. — Cosway pinxt, Freeman sculp. Published & sold June 4, 1816, by Edxd Orme, Publisher to his Majesty & H. R. H. The Prince Regent, Bond Street — Corner of Brook Street.*

113. — Talleyrand. (Mme de, Mrs Grant). En buste, tournée de 3/4 à D, corsage montant, ruche autour du cou et des épaules, voile partant du sommet de la tête sous une touffe de fleurs et tournant à G. pour se croiser sur la poitrine ; boucles sur le front. Lithographie de forme ovale H. : 130. L. : 095. On lit à l'intérieur de l'ovale à G. *I. Isabey*, puis en marge *Litho. de G. Engelmann — Schmit del. 1821.*

114. — TALMA (Mme). A mi-corps, tournée de 3/4 à G, regardant de face ; cheveux bouclés relevés au sommet de la tête, et retenus par un peigne ; costume blanc avec boléro festonné et brodé, formant ruche autour du cou, sur le devant du corsage et aux emmanchures. De forme ovale. H. : 122. L. : 092. Nous ne connaissons de cette pièce anonyme, gravée au pointillé, et qui était destinée à être imprimée en couleurs, ainsi qu'en témoignent les deux points de repère, en marge, que des épreuves en noir et sans aucune lettre.

115. — VERNET (Mme Horace). Lithographie originale d'Isabey, en buste, coiffée d'une capote à auréole, mèches de cheveux bouclés sur le front se mêlant à des plumes d'autruche souples et longues ; au cou, une ruche à peine distincte, indication légère du corsage. Mme H. Vernet est tournée presque de profil à droite. Lithographie d'un grain très délicat et en même temps très gras. H. : 110. L. : 093. A claire-voie. On lit à à G. *I. I.* Nous reproduisons cette lithographie rarissime à la première page de notre catalogue.

116. — MÊME PERSONNAGE — Lithographie originale d'Isabey. En buste, tournée de 3/4 à D., visage légèrement penché, robe décolletée en carré, avec ruche festonnée ; cheveux bouclés sur les tempes ; coiffure en plumes d'autruche, voile de tulle tombant à droite. Tirée sur teinte, sans rehauts, à claire-voie. H. (de la teinte) : 140. L. : 120. On lit dans la marge du bas à G. : *I. Isabey*, puis à D. : *1818. — Imp. Lithog. de Langlumé ;* elle existe aussi sur papier non teinté.

117. — MARIE PAWLOVNA, DUCHESSE DE SAXE WEIMAR ET EISENACH (Grande Duchesse de Russie). En buste, légèrement tournée de 3/4 à D., coiffée de boucles, front dégagé, fleurs de pervenches sur le sommet de la tête ; au cou, une ruche attachée d'un nœud de ruban, autres nœuds sur les épaules, ceinture sous les seins. Ovale entouré de filets. H. : 154. L. : 126. On lit sous l'ovale à G. *I. Isabey Pinx.* 1814. à D. *J. G. Mansfeld Sc*, puis au-dessous : *Maria Grossfürstin von Russland vermæhlte Erbprincessin von Sachsen-Weimar und Eisenach — Wien bei Artaria u. Comp.*

1er Etat. Avant la lettre.

2e Etat. Avec la lettre. Celui décrit.

Il existe de cette planches des épreuves en noir et en bistre.

118. — ZAMOYSKA (Comtesse Sophie) née Princesse Czartoryska, à mi-corps, de 3/4 à G, cheveux en coup de vent, revenant sur la figure, écharpe qui moule le corps étroitement et que le vent soulève par endroit, quoi qu'elle soit retenue près du visage par la main droite ; robe très décolletée, manches courtes, ceinture froncée sous les seins. Ovale dans un encadrement rayonnant, surmonté par une couronne princière et orné au bas de branches de lys et de roses. L'ovale repose sur une tablette, on y lit : *Sophia Countess Zamoyski, born Princess Czartoryski. — London Pub. Jan. I. 1804, at R. Ackermann's Gallery. N° 101. Strand*, puis sous l'ovale à gauche : *Isabev del*, et à droite : *Agar Sculpt.* H. : 320. L. : 257.

1er Etat. Les armoiries sont à fond blanc.

2e Etat. Les armoiries sont sur un fond légèrement ombré. On connaît de cette planche des épreuves tirées en trois tons, puis d'autres dans lesquelles l'ovale a été reporté dans un cadre mobile.

119. — MÊME PERSONNAGE. Gravure au pointillé, sur acier, d'après le portaait précédent. Fil d'enc. dans la partie inférieure. Avec une légère variante à la ceinture qui se trouve attachée par un nœud. H. : 096 : L. : 091. On lit sous le T. C. à G. *J. Isabey del*, au M. *(De la Collon de L. Chodzko)* à D. *James Hopwood, sc*, puis au-dessous : *Sophie Zamoyska née Czartoryska, 1799 Warsovie Florence 1837 — Mangeon Impr.*

1er Etat. Avant toute lettre.

2e Etat. Avec la lettre. Celui décrit.

120. — WOLKONSKY (Princesse Sophie). En buste, tournée à D ; des roses, des primevères et des épis de blé forment une couronne autour de la tête ; un voile passe à gauche sous les fleurs, couvre le front en partie, se croise sur la poitrine et entoure les épaules ; la guimpe est plissée, terminée au cou par une ruche, large ruban sous la poitrine et aux entournures. H. : 126. L. : 100. On lit au B. à G. *I. Isabey 1814*, puis à D. *D. Weiss sc.* Sans aucune autre lettre.

121. — GERMAN (portrait inconnu). Tête de jeune femme de face, cheveux châtains bouclés, recouverts à D. par un voile qui, passant sous le menton, encadre le visage ; médaillon entouré d'un filet et de rayons formant étoile. H. du cuivre : 172. L. : 149.. On lit au bas à G. *Isabey pinxt*, au M. *German*, à D. *Fry sculp.*, puis plus bas dans la marge : *London Pubd. March I 1824, by S. & J. Fuller 34 Rathbone Place.* Planche imprimée en couleurs.

122. — ANONYME. (Portrait de femme). A mi-corps, tournée de 3/4 à D., coiffure 1830, anglaises de chaque côté du visage, chignon très en l'air, manches à gigot, taille longue, corsage échancré au cou. Lithographie entourée de 4 fil. d'enc. H. : 196. L. : 140. On lit au bas à G. au-dessus des fil. d'enc. : *Anaïs Thouren 1837.* Sans aucune autre lettre.

123. — MÊME PORTRAIT. Lith. en sens inverse, à claire-voie. H. : 134. L. : 096. On lit au bas à G. : *Isabey Pinx.*, à D. : *Athe Roulliet Lith.*, puis en marge : *Paris, chez Chavant, Editeur, Rue de Cléry N° 19. — Lith. de Bénard et Frey.*

124. — AGASSE (Isidore). En buste, tourné de 3/4 à G., cheveux ramenés sur le front, favoris, cravate très ample, habit à revers avec décoration. De forme ovale, sur teinte. H. : 133. L. : 099. On lit au-dessous : *Singry d'après Isabey — Lith. de Langlumé — M. F. Ysidore Agasse né le 13 Février 1770. Mort le 18 Février 1818.*

1er Etat. Avant la lettre, seulement le nom des auteurs et de l'imprimeur.

2e Etat. Celui décrit.

125. — ALBINAC (Général d'). En buste, de face, complètement rasé, légèrement tourné à gauche, en uniforme de général ; croix de la légion d'honneur au cou, décoration sur la poitrine. T. C. H. : 160. L. : 115. On lit au bas à G. : *Jacques, pinxt 1823*, à D. : *I. Isabey, del.*, puis au-dessous : *le Gal d'Albinac — Lith. de Villain.*

1er Etat. Avant la lettre.

2e Etat. Celui décrit.

126. — ALEXANDRE Ier, Empereur de Russie. En buste, de face, légérement tourné à G. ; tête nue, en uniforme de général, avec décorations ; cheveux légèrement bouclés, favoris courts. H. : 178. L. : 141. De forme ovale, avec fil. d'enc. On lit au bas : *I. Isabey pinx.*, *Blasius Hœfel sc. 1815 — Alexander I Empereur de toutes les Russies, Roi de Pologne*, etc., etc.

1er Etat. Seulement avec les noms des artistes.

2e Etat. Celui décrit.

127. — MÊME PERSONNAGE (portrait identique). Gravure au pointillé, anonyme (par Ehrenreich). Ovale équarri. H. : 170. L. : 138. On lit sous l'enc. : *I. Isabey pinx.*, puis plus bas : *Alexander I, Empereur de toutes les Russies. Roi de Pologne*, etc., etc. — *à Vienne chez Artaria et Compag.*

128. — Même personnage (portrait identique). De forme ovale avec double fil. d'enc. Gravure au pointillé. H. : 148. L. : 114. On lit sous l'enc. : *Isabey p. F. John Sc.* Sans aucune autre lettre.

129. — Arlincourt (Charles Victor Prévot, Vicomte d'). En buste, de face, favoris courts, enveloppé d'un vaste manteau rejeté sur l'épaule, col de fourrure; chevelure opulente et bouclée. Il tient dans sa main D. un calepin. T. C. H. : 098. L. : 070. On lit en marge : *Isabey Pinx*t *1824 — J. Mécou sc. — Le Vicomte d'Arlincourt.*

1er Etat. Avant la lettre.

2e Etat. Celui décrit.

130. — Barbier de Valbonne (Jacques Luc). A mi-corps, assis, de face, regardant à D., il fume une pipe à long tuyau, qu'il tient avec sa main G.; il est vêtu d'un habit soutaché genre hussard, avec gilet et cravate directoire; ses cheveux bouclés tombent jusque sur ses épaules et encadrent son visage rasé, un bonnet de fourrure le coiffe. T. C. H. : 268. L. : 208. On lit sous le T. C. à G. : *Dessiné par Isabey*, à D. : *Gravé par Aubertin*, puis en marge, les initiales *I. L. B.* entourées de fioritures.

1er Etat. Avant la lettre.

2e Etat. Celui décrit.

Il existe de cette pièce des épreuves en noir et en couleurs; mais ces dernières sont des épreuves modernes.

131. — Baptiste Ainé (Nicolas Anselme, dit). Lith. En buste de face, la tête tournée à D., regardant à droite; il porte des cheveux bouclés et une haute cravate Directoire avec jabot, complètement rasé. A claire-voie, sur fond estompé. H. : 230. L. : 206. On lit au bas à G. : *Isabey 1808*, à D. ; *H. Grevedon 1826 — Baptiste Aîné — Lith. de C. Motte. à Paris.*

132. — Barère de Vieuzac (Bertrand). A la tribune. A mi-corps, debout, tourné de 3/4 à G., cheveux bouclés, il tient un feuillet dans la main droite et avance l'autre bras dans un geste de péroraison; devant lui la tribune du comité du salut public sous la Terreur. H. : 320. L. : 253.

1er Etat. Avant toute lettre et avant divers détails se trouvant sur le costume du personnage.

2e Etat. Encore avant la lettre, mais avec des traits verticaux ajoutés au costume du personnage.

3e Etat. Avec la lettre. On lit au B. : *BARÈRE.*

133. — Même personnage. A mi-corps, de 3/4 à G., cheveux ondulés, chemise entr'ouverte, col rabattu par derrière, redingote avec deux brandebourgs. A claire-voie. H. : 120. L. : 110. On lit au bas : *Dessiné par Isabey 1793 — Gravé par Vallot 1842 — B. Barère — Publié par Jules Labitte.*

1er Etat. Avant la lettre, seulement le nom des artistes à la pointe.

2e Etat. Celui décrit.

134. — Bassano (Hugues Bernard Maret, Duc de). A mi-corps en uniforme brodé, jabot de dentelles, cheveux partagés par une raie et ondulés. Cadre ovale avec raies de cœur, dans un enc. à soubassement orné des armoiries des Bassano. H. : 112. L. : 076. On lit au B. *Isabey Pinx*t *— Tony Goutière sculp*t.

135. — Eugène Beauharnais. Lithographie originale d'Isabey. En buste, tourné de 3/4 à D, cheveux rares ramenés en avant, favoris et moustaches ; en uniforme avec épaulettes et décorations, cravate noire, gilet blanc. A claire-voie. H. : 103. L. : 108. On lit en bas à G. *Peint à Vienne en 1814 par I. Isabey*, à D. *Lithographié par S. J. Le Gros, terminé par Isabey.* Puis plus bas : *Le Prince Eugène — Imp*ie *Lithog*que *de C. Motte.*

1er Etat. Avant toute lettre.

2e Etat. Celui décrit.

136. — Même personnage. Gravure au pointillé, anonyme. A mi-corps, tournée de 3/4 à D. boucles ramenées sur le front ; en uniforme, avec hausse-col, enveloppé dans un vaste manteau se croisant sur la poitrine. Décorations et grand cordon de la légion d'honneur. De forme ovale H. : 138. L. : 103. On lit en marge : *Eugène Beauharnais, Prince d'Eichstadt Duc de Leuchtenberg, Né le 3 Septembre en 1780. A Paris chez Jean fils, quai des Augustins, N° 29.*

137. — Bosquillon (E. F. M.). En buste, dans un médaillon suspendu sur un fond, au moyen d'un anneau, avec tablette au bas. De face, légèrement tourné à D. en perruque, complètement rasé ; habit de velours à demi-boutonné, cravate blanche Directoire. On lit sur la tablette : *Edu*us *F*cus *M*ria *Bosquillon. Saluberrimae Facultatis Parisiensis Doctor Regens, in Franciae collegio Graecarum Litterarum Professor, Societatis Medicae Edinburgensis Socius. Ann. Ætat. 54.* — puis en marge : *Isabey pinxit — S*t *Aubin Sculpsit 1798.*

1er Etat. Avant toute lettre ; la tablette est blanche. Seulement avec les lettres A. S. en monogramme.

2e Etat. Encore avec la tablette blanche, mais avec les noms des artistes tracées à la pointe.

3e Etat. Avec la lettre. L'état décrit.

138. — Bourdois (L. J.). A mi-corps, tourné de 3/4 à D., cheveux abondants, très courts favoris, avec manteau sur les épaules, fond de paysage. T. C. avec tablette H. : 205. L. : 147. On lit sur la tablette à D. *I. Isabey 1811*, à G. *Mécou Sculp.* puis au-dessous : *L. J. Bourdois Médecin des Enfans de France, Chevalier de l'Empire et de la Légion d'Honneur*, etc., etc.

1er Etat. Avant la lettre et avant la tablette.

2e Etat. Celui décrit.

139. — Colbert (Général). A claire-voie, gravé au trait, de face, en uniforme militaire, col brodé, épaulettes, croix de la légion d'honneur H. : 55. L. : 66. On lit en dessous au M. *Le Général Colbert*, à G. *Isabey pinx*, à D. *Fremy del et sculp.*

140. — Denon (Dominique Vivant). A mi-corps, tourné de 3/4 à G. et regardant de face ; cheveux peignés en arrière, légers favoris, visage rasé ; il est vêtu d'un habit large avec col brodé et porte une cravate Directoire. T. C. On lit au bas à G. : *Isabey del.*, à D. : *Denon Scul.*, puis plus bas : *Denon, Membre de l'Institut National de la Légion d'Honneur, Directeur général du Musée Napoléon, de la Monnaie, des Médailles*, etc., etc., etc.

1er Etat. Avant la lettre, seulement les noms des artistes tracés à la pointe.

2e Etat. Les noms des artistes sont gravés au burin.

3e Etat. Avec la lettre. Celui décrit.

141. — Même personnage (portrait identique). En buste. A claire-voie. H. : 220. L. : 135. On lit au bas : *Engraved by Thomson, from a Drawing by Isabey*, le fac-simile de la signature de Denon, puis au-dessous : *Published by Fischer son and C*o *Caxton London 1825.*

142. — Dubois (Antoine). Lithographie d'Isabey d'après le Bon Gérard. En buste, presque complètement de profil à D., crâne chauve, cheveux frisés sur les tempes, cravate et jabot blancs, fond de nuages. A claire-voie. H. : 124. L. : 109. On lit au bas à G. : *peint par F. Gérard. Lithographié par I. Isabey*

Paris 1818, puis plus bas : *A. Dubois (Caducé d'Hippocrate) — Lith. de G. Edgelmann.*
1er Etat. Avant toute lettre.
2e Etat. Celui décrit.

143. — Esterhazy (Prince Nicolas). A mi-corps, de 3/4 à G., en uniforme de magnat hongrois, avec la Toison d'or au cou, cravate noire, décorations sur la poitrine ; on aperçoit la main G. qui est gantée. De forme ovale sur fond équarri. H. : 250. L. : 191. On lit au bas à G. : *Peint par Isabey*, à D. : *Gravé par Kininger 1814*, puis au-dessous, autour des armoiries : *Nicolas Esterhazy de Galantha, Prince, Comte d'Edelstetten, Seigneur de Frakno, Chevalier de la Toison d'Or, Grand Croix de l'Ordre de Saint-Etienne, Chambellan et Conseiller actuel intime d'Etat, Comte suprême et héréditaire du Comitat d'Oedenbourg, Lieutenant Général, Colonel propriétaire d'un régiment d'Infanterie, et Capitaine de la Garde noble hongroise au service de Sa Majesté Im. Roy. et Apostolique.*
1er Etat. Avant la lettre.
2e Etat. Celui décrit.

144. — Fould (Achille). Lithographie originale d'Isabey. En buste, tourné de 3/4 à G., regardant de face, presque rasé, courts favoris, redingote et gilet blanc, cravate noire. T. C. On lit dans la marge du bas à gauche : *I. Isabey*. Sans aucune autre lettre. H. : 150. L. : 115.

145. — Goujon (J. M. C. A.). En buste, tourné de 3/4 à D., cheveux longs se terminant en boucles, visage imberbe, chemise très ouverte, manteau ample. De forme ovale avec filet. H. : 109. L. : 086. On lit au-dessous : *Peint par Izabé — Gravé par Bonneville*, puis plus bas : *J. M. C. A. Goujon. Né à Bourg, Département de l'Ain, le 13 Avril 1766. Député du Département de Seine-et-Oise à la Convention Nationale, l'un des six Représentants du Peuple qui se sont poignardés à la Commission Militaire, le 29 Prairial an 3e de la République Française. A Paris, chez l'auteur, Rue Jacques, No 195. Déposé à la Bibliothèque Nle le 3 Brum. an 9e.*

146. — Grétry, musicien (A. E. M.). En buste, de face, rasé, très légèrement tourné à G. le ruban de la légion d'honneur à la boutonnière, habit et cravate Directoire. Ovale avec filet et fleuron au B. Le fleuron représente une lyre, des couronnes, des partitions, un encrier, des plumes, le tout entouré de nuages et de rayons. H. (y compris le fleuron) : 115. L. 074. Sous l'ovale à G. *Isabey Pinxt*, à D. *I. P. Simon Sculpt* — puis en marge : *A. E. M. Grétry, Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur. — Se trouve à Paris chez Flamand, Quai Voltaire No 1. Au Dépôt de Sculptures.*
1er Etat. Avant la lettre.
2e Etat. Celuit décrit.

147. — Grétry jouant du clavecin, le musicien est représenté assis à son piano, de face, petite gravure de peu d'importance, à claire-voie, que nous n'avons pu avoir entre les mains pour en donner les mesures.

148. — Isabey (Eugène). Lithographie originale de J. B. Isabey. En buste de 3/4 à D. cheveux abondants bouclant sur le front, moustaches naissantes, col blanc, cravate noire, à claire-voie. H. : 115. L. : 086. On lit au bas : *Mon fils, mon élève et mon ami. — J. Isabey 1821. — Lith. de G. Engelmann.*
1er Etat. On lit seulement : I. Isabey 1821.
2e Etat. Celui décrit.

149. — Joseph, archiduc palatin d'Autriche. En buste, tourné de 3/4 à D. tête nue, en costume de magnat hongrois avec bordures de fourrure, la Toison d'or au cou ; cheveux courts, favoris et moustaches. De forme ovale, avec fil. d'enc. H. : 175. L. : 151. On lit au bas : *Dav. Weiss sc. — Joseph Erzherzog von Oestreich. Palatinus von Ungarn — Wien, bei Artaria & Comp.*
1er Etat. Avant la lettre.
2e Etat. Avec la lettre. Celui décrit.

150. — Jourdan (Maréchal Jean-Baptiste). En buste, de 3/4 à G., en uniforme de général. Ovale équarri H. : 245. L. : 158. On lit sous l'ovale : *Gravé par Ruotte d'après la miniature peinte par Isabey, puis plus bas : JOURDAN — Ex-général en chef de l'Armée de Sambre et Meuse, Député au Conseil des Cinq Cents — à Paris chez Basset rue Jacques No 670 — à Limoges, chez la Violette, Md d'Estampes.*

151. — Même personnage. Gravure au pointillé, anonyme. En buste, de face, regardant à D., en habit de général, cravate blanche, cheveux frisés, rasé, courts favoris, au fond on aperçoit un camp retranché. Médaillon entouré de branches de chêne et de laurier, sur fond équarri, avec tablette au B. Sur la tablette on lit : *Jourdan, Général en Chef de l'Armée du Danube.* H. : 139. L. : 089.

152. — Jouy (E). En buste, tourné de 3/4 à D, regardant de face, cheveux en désordre, visage bouffi, rasé, courts favoris, pelisse à col de fourrure, cravate ample à raies. T. C. H. : 097. L. 071. On lit au bas à G. *Peint par Isabey*, au M. *Terminé par Mécou*, à D. *Gravé par Massol*, puis au dessous : *E. Jouy.*
1er Etat. Avant la lettre, non terminé.
2e Etat. A la lettre grise, la planche terminée.
3e Etat. Le nom du personnage est en lettres ornées.

153. — Le Gros (Sauveur). En buste, tourné de 3/4 à G. front dénudé, cheveux bouclés, rasé, cravate formant plusieurs tours. A claire-voie, H. : 125. L. : 122. On lit en marge : *S. J. L. G.* (en monogramme) *S. J. Le Gros, d'après I. Isabey, 1818. — Impie Lithogque de C. Motte.*

154. — Lichtenstein (Prince Maurice). En buste, tourné à D., cheveux bouclés, favoris, en cuirasse et uniforme militaire autrichien. De forme ovale, avec double fil. d'enc. H. : 148. L. : 113. On lit au-dessous de l'ovale *I. Isabey Pinx*, à D. *Dav. Weiss sculpt.* puis en marge : *Moritz Fürst zu Lichtenstein — Kaiserl, Königl, Feldmarschall-Lieutenant, Ritter des Milit. Maria-Theresien, Grosskreuz des königl preussichen rothen Adler Orden, Inhaber des Cuirassier Régiments Nro 6 — Geb. den 21 Juli 1775, gest. den 24 März 1819.*

155. — Ligne (Charles-Joseph, Prince de). En buste, tourné de 3/4 à G., cheveux bouclés et rejetés en arrière, visage rasé ; en uniforme militaire avec rubans de divers ordres, Toison d'or au cou, et décorations sur la poitrine. T. C. H. : 133. L. : 104. On lit au-dessus du T. C. à G. *Isabey Membre de l'Académie de Vienne*, puis au-dessous à G. *D. Weiss*, à D. *Décembre 1814*, enfin en marge : *à la Mémoire du Maréchal Prince de Ligne. — Cette gravure se vend au bénéfice des veuves et orphelins des artistes et se trouve à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne. — Prix 5 florins.*
1er Etat. Avant la lettre, seulement les noms des artistes tracés à la pointe.
2e Etat. Celui décrit.

156. — Même personnage (portrait identique). Lithographie à claire-voie. H. : 248. L. : 220. On lit à D. *H. Grevedon 1825*, puis au bas : *Le Prince de Ligne.*
1er Etat. Avant la lettre.
2e Etat. Celui décrit.

157. — Montessuy (M. de). Lithographie originale d'Isabey. En buste, tourné à G. cheveux ramenés sur les tempes et le front, cravate et gilet blancs, chemise à jabot. A claire-voie. H. : 140. L. : 108. Sur teinte. On lit à D. : *I. Isabey 1823*. Sans autre lettre.

158. — Montmorency (Duc Mathieu de). A mi-corps dans une bordure simulant un cadre, au chiffre et aux armes des Montmorency; le personnage est vu de face, légèrement tourné à G., rasé, avec haute cravate à jabot et trois décorations à la boutonnière; au-dessous, la scène de sa mort à St-Thomas-d'Aquin, devant le tombeau du Christ, le Vendredi Saint 1826. H. : 334. L. : 241. On lit en haut : *Au profit des pauvres Duc Mathieu de Montmorency*, contre la bordure intérieure latérale à G. : *D'après Caminade*, puis plus bas : *Mort à trois heures le Vendredi Saint 1826*, et dans la marge : *Imp. Litho. de Bove*, *dirigé par Noël aîné et Comp. — Dédié au Roi*, puis à G. : *Chez l'Auteur Rue des Trois Frères N° 7 — Noël aîné et Cie*, *rue de Vaugirard N° 34 — et les principaux marchands*, et enfin à D. : *Par son très humble*, *très soumis et très fidèle sujet — I. Isabey*.

N.-B. — Certaines épreuves de ce portrait, sont habillées au moyen d'une autre lithographie découpée en forme de barbe et donnant au personnage le caractère d'une tête du Christ. Cet habillage est signé : *I. Isabey 1826*.

1er Etat. On lit *fidel*, au lieu de *fidèle*.

2e Etat. La faute est corrigée. L'état décrit.

159. — Murat (Prince Joachim). En buste, presque de face, cheveux et favoris frisés, en grand costume, avec le collier de la légion d'honneur au cou, jabot de dentelle; au fond se voient les cordages d'un navire. De forme ovale, sur un enc. orné de branches de lauriers avec couronne royale; au bas, une tablette sur laquelle on lit : *Joachim*, *Duc de Berg et Clève*, *Gd Amiral de France*, *dédié à Son Altesse Impériale Madame la Duchesse Caroline*, puis dessous à G. : *Isabey delt.*, à D. : *E. Thélott Sculpt*, et au M. : *par son très humble et très obéissant Ernst Thélott*. H. : 230. L. : 150.

160. — Même personnage (portrait identique), sans les lauriers ni la couronne royale. H. : 142. L. : 088. On lit sur la tablette : *Murat Prince*, *Gd Amiral*, *Maral d'Empire. — Né le 25 Mars 1771*, puis plus bas à G. : *Isabey Delt*, et à D. : *I. Simon Sculpt*.

1er Etat. Lettre grise.

2e Etat. La lettre est ombrée.

161. — Même personnage (portrait identique), dans un ovale à cadre. H. : 112. L. : 087. On lit sous l'enc. : *F. Jügel fec. Berolini 1806*, puis en marge : *Joachim Herzog von Cleve und Berg*, et plus bas au M. : *im Verlag des Verfertigers*.

1er Etat. Avant la lettre.

2e Etat. Celui décrit.

162. — Même personnage (portrait identique), dans un ovale avec filet. H. : 097. L. : 073. On lit à G. : *Isabey Delint*, à D. : *L. Portman*, *sculp.*, puis en marge : *Joaquim Duc de Berg et Clève*; *Gd Amiral Maréchl d'Empire — Né le 25 Mars 1771. — Se vend à Amsterdam*, *au Grand Magasin d'Estampes*, *chez E. Maaskamp*, *Kalverstraat & Dam N° 1*.

163. — Même personnage (portrait identique sans le collier de la légion d'honneur). Ovale équarri avec tablette. H. : 138. L. : 092. On lit sur la tablette : *Joachim Murat Né à la Bastide*, *près Cahors le 25 Mars 1771. Mort le 13 Octobre 1815*. Puis au-dessous : *Alexdre Massard scul. 1824*.

1er Etat. Avant la lettre.

2e Etat. Avec la lettre.

164. — Neufchateau (François de). A mi-corps, de face, le personnage légèrement penché à G. d'aspect corpulent, perruque blanche, complètement rasé, redingote boutonnée à double revers. T. C. H. : 088. L. : 077. On lit sous le T. C. à G. : *Casanova del*, à D. : *Laugier Sculp.*, puis en marge, autour d'armoiries gravées : *N. François de Neufchâteau Né en 1750. Peint en 1798 par Isabey. Gravé en 1812*.

1er Etat. Avant la lettre.

2e Etat. Avec la lettre. Celui décrit.

165. — Même personnage (portrait identique en sens inverse). Fleurs ajoutées aux revers du gilet. A claire-voie. H. : 213. L. : 236. On lit à G. : *I. Lith. de Delpech*, à D. : *Zin Belliard*, puis plus bas : *Fois de Neuf-Chateau. — Né en Lorraine le 17 Avril 1750. Mort à Paris le 11 Janvier 1828*.

1er Etat. Avant la lettre, seulement le nom de l'artiste.

2e Etat. Celui décrit.

166. — Odiot Père. En buste, tourné de 3/4 à D., courts favoris, habit à grands revers, décoration de la légion d'honneur, cravate et jabot blancs. Lithographie anonyme à claire-voie. H. : 110. L. : 121. On lit en H. à G. : *Biographie des hommes du jour*, puis au B. : *Imp. d'Aubert & Cie — Odiot* (*Père*). *D'après un tableau d'Isabey*.

167. — Ouwaroff (Général). En buste, presque de face, en costume de général russe, la poitrine couverte de décorations, les cheveux légèrement bouclés, favoris assez courts. De forme ovale avec fil. d'enc. H. : 154. L. : 134. On lit sous l'ovale à G. : *I. Isabey pinx. 1814*, à D. : *I. G. Mansfeld sc.*, puis en marge : *Ouwaroff Général de Cavalerie, et premier Aide-de-Camp Gén. de S. M. I. de toutes les Russies. — A Vienne, chez Artaria et Comp.*

1er Etat. Avant la lettre, seulement avec les noms des artistes.

2e Etat. Avec la lettre. Celui décrit.

168. — Parny (Evariste). Lithographie originale d'Isabey. De profil, tourné à D., en buste, cheveux abondants et bouclés tombant sur le front, complètement rasé, cravate blanche formant jabot, redingote à col et revers. H. : 170. L. : 129. On lit au bas à D. : *I. Isabey*, puis plus bas : *Evariste Parny — Lithog. de C. de Last*.

1er Etat. Un double fil. d'enc. entoure le portrait.

2e Etat. Le double fil. d'enc. est enlevé, et la pierre complètement retouchée.

169. — Même personnage (portrait identique). De forme ovale, H. : 084. L. : 065. On lit au bas à G. *J. Isabey delt*, à D. *Ambroise Tardieu sculpt*, puis en marge : *Parny*.

1er Etat. Avant toute lettre.

2e Etat. Avec la lettre grise.

3e Etat. La lettre est ombrée.

170. — Même personnage (portrait identique). Entouré de nuages, au-dessus d'un rocher battu par les flots, et couvert des attributs de la poésie. Gravure en taille-douce anonyme, sans aucune lettre, à claire-voie. H. : 109. L. 078.

171. — Perier (J. Constantin). En buste, de face, légèrement tourné à G. cheveux blancs rejetés en arrière, visage complètement rasé, habit boutonné, cravate blanche. A claire-voie H. : 085. L. : 092. On lit au bas : *Isabey pinx — E. Conqui sculp. — Perier* (*J. Constantin*).

1er Etat. Avant la lettre.

2e Etat. Avec la lettre. Celui décrit.

172. — Potocki (Les Enfants). Dans un jardin près d'une barrière, on voit trois fillettes à cheveux bouclés; la

plus petite qui se trouve sur le devant de la composition, tient un chat dans ses bras. De forme ovale, avec fil d'enc. H. : 410. L. : 328.

1er Etat. Avant la lettre, les noms des artistes tracés à la pointe.

2e Etat. Avec la lettre. On lit sous l'ovale à G. *Dessiné, d'après nature par Isabey* à D. : *et gravé par Copia*, puis en marge : *Wanda, Paulina, y Teofila. Corki Sewerina Potockiego y Anny Xzat Sapiechow Potockiey* — enfin à D. *Wanda, Pauline et Emma, Filles de Severin Potocki et d'Anne Potocka née Sapiecha*.

3e Etat. Toute la lettre a été effacée, et la planche presque complètement reprise. On lit alors sous l'ovale à G. *Dessiné par Isabey*, à D. *Gravé par L. Copia*, puis au bas : *le Chat désiré — A Paris chez Cn Copia et chez Bance rue Severin No 115*.

On rencontre des épreuves de cette pièce tirées indifféremment en noir, en bistre et en couleurs.

173. — Robert (Hubert). En buste, de face, le visage tourné à G., complètement rasé, tenant d'une main un carton à dessin, vêtu d'un gilet rayé, cravate Directoire, cheveux blancs ondulés, front découvert. T. C. H. : 273. L. : 221. On lit au bas à G. *Dessiné par Isabey*, à D. *Gravé par Miger l'an 7ème de la R. F.*, et en marge : *Hubert Robert, Peintre.*

Isabey, tes crayons ont sçu donner la vie
Au portrait que Miger retrace sur l'airain.
Robert, tes traits, ton art, ton génie,
Tout respire sous ce burin.

1er Etat. Avant toute lettre.

2e Etat. Avec les noms des artistes seulement.

3e Etat. Celui décrit

174. — Saxe-Teschen (Albert-Casimir, Duc de). En buste, rasé, tourné de 3/4 à D., uniforme avec broderie formant galon, décorations, jabot de dentelle. Ovale avec fil d'enc. H. : 151. L. : 125. On lit en marge : *Albrecht Casimir Königlicher Prinz von Pohlen und Lithauen Herzog zù Sachsen-Teschen, Ritter des Spanischen Goldenen Vliesses, Gross Kreuz des Ungarischen St. Stephans, und des Oesterreichischen Léopolds Ordens, K. K. General Feldmarschall u Inhaber eines Cuirassiers Regents* ; puis plus bas à G. : *Gemahlt von Isabey*, et à D. : *Gestochen v. C. H. Pfeiffer, Mitglied der kk. Academie d. bild. Künste.*

1er Etat. Avant la lettre.

2e Etat. Celui décrit.

175. — Thomas (F.) Lithographie originale d'Isabey. En buste tourné de 3/4 à D, cheveux longs et bouclés ramenés autour du visage, courts favoris. A claire-voie. H. : 105. L. 096. On lit au bas à G. : *Lith. de G. Engelmann*, puis en marge : *F. Thomas, par son ami I. Isabey.*

176. — Trauttmannsdorff (Prince Ferdinand). En buste, de face, légèrement tourné à G., cheveux courts poudrés, rasé ; en uniforme à col très montant, décorations diverses, ordre de la Toison d'or; fond de nuages. Ovale, dans un enc. de même forme au pointillé. H. : 168. L. : 135. On lit au bas à G. : *Gemahlt von Isabey*, à D. : *Gestochen von C. Pfeiffer, Mitglied der k. k. Acad. der bild Künste*, — puis en marge autour d'armoiries : *Sr Kais. Kœnig Majestaet Erster Obersthofmeister Ferdinand Furst zu Trauttmannsdorff.*

1er Etat. Avant la lettre.

2e Etat. Celui décrit.

177. — Villeau. Lithographie originale d'Isabey. En buste, de face, cheveux rares et bouclés sur un front bombé, favoris blancs, lèvres rasées, cravate ample, gilet blanc, redingote. T. C. H. : 150. L. : 120. On lit au-dessus du T. C. à G. : *I. Isabey 1823.*

178. — Wolkonski (Prince Serge). Eau-forte anonyme moderne, de forme ovale. En buste, tourné de 3/4 à G. H. : 108. L. : 078. On lit en H. (en russe) : *d'après une miniature d'Isabey, en 1814;* sur le fond : *Isabey 1814*, puis au-dessous de l'ovale (toujours en russe) : *Le Gal Major Prince Serge Grigorovitch Wolkonski de la suite de S. M.* Nous reproduisons ci-dessous le texte russe :

СВИТЫ ЕГО ВЕЛИЧЕСТВА ГЕНЕРАЛЪ МАІОРЪ КНЯЗЪ СЕРГѢИ ГРИГОРЬЕВИЧЪ ВОЛКОНСКІИ

179. — Wellington (Duc de). En buste, de profil à D., rasé, en costume de feld-maréchal anglais ; habit rouge, brodé de feuilles de chêne en or sur le col, épaulettes d'or, cravate en jabot. T. C. H. : 144. L. : 107. On lit à l'intérieur du cadre : *I. Isabey, 1815 — Gravé par Mécou — Lord Wellington*, puis au-dessous : *A Paris chez l'Auteur, Rue des Trois Frères No 7.* Il existe de cette pièce des épreuves tirées en noir et en couleurs.

180. — Même personnage. En buste, de 3/4 à D. en costume de feld-maréchal, sans épaulettes. De forme ovale. H. : 140. L. : 105. On lit sous l'ovale : *Peint par Isabey 1817 — Gravé par Mécou — Le Duc de Wellington — à Paris rue des Trois Frères No 7.* Il existe de cette pièce des épreuves tirées en noir et en couleurs.

1er Etat. Avant la lettre.

2e Etat. Celui décrit.

181. — Même personnage. A mi-corps, tourné de 3/4 à D., en costume de feld-maréchal, sans épaulettes, un rouleau de papier dans sa main D. A claire-voie. H. : 210. L. : 203. On lit au bas : *Field-Marshall, His Grace the Duke of Wellington K. G. &&. — To His Most Gracious Majesty George 4th This Print is humbly dedicated by His Majesty's most faithful Subject & Servant — William Sams.* — Puis plus B. : *Drawn by Isabey & Engraved by Cochran, London, Published Oct. I. 1824, by W. Sams, Royal Library, I St. James Street.* Les armoiries du duc sont au bas de cette pièce.

182. — Même personnage. Lithographie. En buste, tourné à G. dans un encadrement à raies horizontales, entourant un ovale. H. : 250. L. : 165. On lit au B. : *Herzog von Wellington;* puis : *von Isabey 1817 — Auf Stein gez. u. lith. von van Hove.*

183. — Woronzow (Comte Michel). En buste, tourné à D. mais regardant de face, en costume de général russe. De forme ovale. H. : 140. L. : 108. On lit au bas à G. : *I. Isabey Pinxt. Paris 1817*, puis à D. : *S. J. Le Gros, delt sculpt.*; et enfin en marge, une inscription russe suivie de celle-ci : *Le Lieutt Général Comte Michel Woronzow, Aide de Camp général de S. M. l'Empereur de Russie. A Paris, chez l'auteur rue de Tournon, No 2, F. S. G.* Nous donnons ci-dessous le texte russe :

ГЕНЕРАЛЪ АДЮТАНТЪ ГЕНЕРАЛЪ
ЛЕИТЕНАНТЪ ГРАФЪ МИХАИЛЪ ВОРОНЦОВЪ

184. — Portraits des députés de l'Assemblée Nationale.

15 Portraits gravés d'après Isabey *pour la collection complète des portraits de MM. les Députés, à l'Assemblée Nationale de 1789, à Paris chez le Sieur Déjabin Md d'Estampes et éditeur de cette collection, Place du Carrousel No 4.* — Toutes ces pièces sont de même dimension et même disposition, il n'y a que le portrait qui diffère ; regardant à droite, rarement à gauche, toujours de profil ; l'inscription et

l'armoirie varient. Médaillon rond dans un encadrement à raies horizontales, reposant sur un soubassement où se lit l'inscription. Les armoiries se trouvent à la base du soubassement. H. : 160. L. : 087; en dessous on lit à G. : *Isabey del*, et à D. le nom du graveur.

1°. — *Bonnemant (M.), né à Arles le 3 7bre 1747, Député de la même ville à l'Assemblée Nationale de 1789. Courbe sculp.*

2°. — *Bouchotte (Frois Joseph), avocat, né à Winnezele en 1736 Député du Baille de Bailleul à l'Assemblée Nationale; Courbe sculp.* 2 différents états : 1er état, avant l'adresse Déjabin en dessous et le N°; 2e état, après l'adresse; on lit dans l'encadrement : *Gravé à l'eau-forte par Paris.*

3°. — *Bouvier (M.), Procr du Roi et Profr en droit civil, né à Orange en 1769, député, etc., Courbe sc.*

4°. — *Brueys (Gabel Frçois de), Baron d'Aigalliéra, né à Uzès le 28 Février 1743, député de la Senssee de Nîmes et Beaucaire, Courbe sculp.* — 2 états : 1er état, avant l'adresse et le N°; 2e état, après l'adresse.

5°. — *Buffy (M.), notaire, né en 1742, Député de Dourdan. Courbe sculp.* — 2 états : 1er état, avant l'adresse et le N°; 2e état, après l'adresse.

6°. — *Epinettes (Luis Paultre des), Né à Gien sur Loire le 29 Xbre 1747. Député d'Auxonne — Le Tellier sculp.* — 2 états : 1er état, avant l'adresse et le N°; 2e état, après l'adresse.

7°. — *Flory (Moriet de), avocat et trésorier des Etats de Marsan, né à Villeneuve de Marsan le 21 Jer 1755, Député à l'Assemblée Nat. — Desliens sc.* — 2 états : 1er état, avant; 2e état, après l'adresse.

8°. — *Gillon (J. N.), avocat, né à Troyon sur Meuse, Député des Baillages de Verdun et Clermont en Argone 3 Evêchés. Beljambe sculp.* — 2 états.

9°. — *Grieu (Louis Charles de), Prieur Commendataire de St Himaire, né à St Benoît d'Hibertot en 1755, Député du Baillage de Rouen — Beljambe sculp.* — 2 états.

10°. — *Lienart (M.), Avocat au Parlement, né à Mondidier le 28 Janvier 1748, Député des Baillages de Peronne, Mondidier et Roye. — Courbe sculp.* — 2 états.

11°. — *Martin (M.), Curé de St Aphrodise. Député de la Sénéchaussée de Beziers. — Courbe sculp.* — 3 états : 1er avant toute lettre, profil sur fond blanc; 2e avant l'adresse et le N°; 3e après l'adresse.

12°. — *Mechin (Antoine Alexandre), Curé de Brains, né à l'Isle de Bouin le 13 Janvier 1746. Député de Bretagne. Courbe sc.* — 2 états.

13°. — *Roussel (M.), né à Merville le 15 7bre 1734. Curé de Blarenghem, Député du Baillage de Bailleul. Courbe sculp.* — 3 états : 1er avant l'adresse; 2e après l'adresse et 3e dans l'entablement on lit : *B. Le Bert aquaf.*

14°. — *St Florent (M. Guiot de), né à Saumur en Auxois le 27 Juillet 1755, Député d'Auxois — Le Tellier sc.*

15°. — *St Michel (Stlas Ber, Pre Victe Dustou), Cher de l'ordre militaire de St Louis, Député de Cominges et Nébouzan, Courbe sculp.* — 3 états : 1er celui décrit au-dessus, 2e avec l'adresse, 3e autre inscription : *Stalas Bnard Pierre Vicomte d'Ustou St Michel Cher de l'ordre militaire de St Louis, né à l'Isle de St Domingue le 16 Juillet 1739, Député de la Nobsse de Cominges aux Etats généraux de 1789.*

185. — Sarrette (Bernard). A claire-voie, en profil, tourné à gauche, avec tricorne posé sur le front, en arrière on voit la perruque et le catogan long, habit Directoire, jabot, col double très montant (1790-1794). H. : 120. L. : 110. A paru dans le volume de M. Constant Pierre sur Sarrette et les origines du conservatoire national de musique.

Différents autres portraits ont été gravés d'après des dessins ou miniatures d'Isabey, nous les avons vus, mais n'avons pu les avoir entre les mains pour les décrire.

1°. — Prince de Talleyrand, gravé par Napier.

2°. — Grand Duc Michel Pawlovitch, gravé à Paris (petit portrait).

3°. — Comtesse de Sternberg, gravé par J. Clarot (1792, portrait grandeur moyenne).

4°. — Princesse Zénaïde Wolkonsky, gravé par Weiss (petit portrait).

5°. — Comtesse Sophie Zamoyska, née Czartoryska, gravé par Riedl.

6°. — Le Comte de Nesselrode.

7°. — Le Général Moreau, gravé par Freschi en 1813.

8°. — Napoléon, gravé par Convert (Genève).

L'œuvre d'Isabey est si dispersée que nous ne pouvons être certains d'avoir tout mentionné ; ce catalogue, résultat de nombreuses recherches, peut être encore incomplet.

DIVERS

186. — Congrès de Vienne. Grande planche représentant le congrès de Vienne, siégeant en 1815 au palais de la Ballplatz à Vienne, tous les personnages énoncés dans le n° suivant s'y trouvent. La séance est levée, les membres conversent ensemble, certains sont levés, d'autres assis autour d'une grande table ; la gravure est encadrée par les médaillons des huit souverains signataires du congrès, dans la marge du haut; les armes des différents pays dans la marge du bas et les armoiries des plénipotentiaires de chaque côté. Tous ces médaillons, très finement reproduits, forment cadre au tableau du congrès. H. : 650. L. : 820.

1er Etat. Avant la lettre : on lit en bas à G. gravé à la pointe : *I. Isabey à Paris, rue des 3 frères N° 7 ;* au M. : *Déposé à la Direction Royale de la librairie ;* et à D. : *J. Godefroy 1819.*

2e Etat. Avec la lettre. On lit en bas : *Congrès de Vienne, Séance de Plénipotentiaires des huit puissances signataires du Traité de Paris.*

187. — Congrès de Vienne. Lith. originale d'Isabey. Poncif des 23 personnages figurant dans cette composition. Chaque portrait s'arrête aux épaules, il est surmonté du nom de la personne ; et en dessous on lit le nom du pays que le plénipotentiaire représente au congrès. A claire-voie H. : 150. L. : 640. Ces personnages sont, en commençant par la gauche : *Le Duc de Wellington (Angleterre)* — le *comte de Lobo (Portugal)* — *M. de Saldana (Portugal)* — le *comte de Lôwenhielm (Suède)* — le *comte Alexis de Noailles (France)* — *le Prince de Metternich (Autriche)* — le *comte de Latour Dupin (France)* — le *comte de Nesselrode (Russie)* — *le comte de Palmella (Portugal)* — le *comte de Castelreagh (Angleterre)* — le *Duc de Dalberg (France)* — le *Baron de Wessenberg (Autriche)* — *le Prince de Rasoumoffsky (Russie)* — le *général lord Stewart (Angleterre)* — le *chevalier Gomez Labrador (Espagne)* — le *comte de Clancarty (Angleterre)* — *M. Wacken* — *le chevalier Gentz* — *le baron Humboldt (Prusse)* — le *général comte Cathcart (Angleterre)* — Au-dessous du chevalier Gentz le *Prince de Talleyrand (France)* — Au-dessous du comte de Lobo le *Prince de Hardinberg (Prusse)* — Au-dessous du comte Cathcart, *le comte de Stackelberg (Russie).*

On lit au bas à G. : *I. Isabey*, au M. : *Noms des ministres du Congrès de Vienne, an 1815*, puis à D. : *Imprimerie lithographique de G. Engelmann, rue Louis le Grand N° 27.*

1er Etat. Avant toute lettre.

2e Etat. Celui décrit.

188. — Facsimilé du Congrès de Vienne en 1815. Gravure au trait, donnant en petit la gravure de Godefroy, avec un numéro au-dessus de la tête de chaque personnage, se rapportant aux noms écrits au-dessus de la gravure en quatre colonnes placées dans la largeur de la gravure. Mêmes noms que dans le poncif d'Isabey. H. du cuivre : 160. L. : 270. T. C. autour de la gravure.

1er Etat. Sans aucune inscription.

2e Etat. Celui décrit, puis on lit en dessour : *Facsimilé du Congrès de Vienne en 1815.*

189. — Livre du Sacre. Nous ne mentionnons que les planches où Isabey dessina des figures et ces figures ; les planches uniquement composées par Percier et Fontaine rentrent dans leur œuvre, nous n'en parlons pas, de même que nous ne décrivons pas les ornements exécutés par eux. Nous avons pris comme type du livre du sacre, celui qui appartient à Mr. Garnier de Boulogne, vu qu'il possède presque toujours les trois états ; mais il se peut qu'il existe d'autres planches dans un état plus ou moins achevé, qui ont échappé à nos investigations.

1°. — *Sortie du Palais des Tuileries.* Au fond on remarque le palais des Tuileries, la foule massée sur le parcours que va suivre le cortège ; on voit défiler trois carrosses attelés de plusieurs paires de chevaux, se rendant à Notre-Dame. Napoléon sort du palais, il est en toque à plumes, grand costume, et va monter en carosse ; au premier plan officiers et dignitaires à cheval. H. : 380. L. : 515.

1er Etat. Ni palais, ni ciel, gravé à la pointe, à G. on lit : *Isabey et Percier del,* au M. : *Couché fils aqua forti sculp. 1811.*

2e Etat. Pas de ciel ; palais et personnages à l'état d'eau-forte.

3e Etat. Celui décrit, rien de gravé au M. ; à G. on lit : *Dessiné par Isabey et Fontaine,* à D. : *gravé par Dequevauviller,* en desssous le titre donné plus haut.

2°. — *L'Arrivée à Notre-Dame.* On voit le carrosse de Napoléon devant Notre-Dame, une foule considérable est contenue par une ligne de grenadiers à pied, voitures de gala à huit chevaux, état-major et nombreux officiers à cheval, cavaliers sonnant des fanfares, salves d'artillerie ; au premier plan, militaires repoussant la foule, plusieurs chiens. 3 états. — 1er Etat d'eau-forte, 2e Etat sans aucune inscription, 3e Etat on lit à G. : *Dessiné par Isabey et Fontaine,* à D. : *Gravé par Dupreel;* puis en dessous le titre donné plus haut.

3°. — *Les Onctions.* Intérieur de l'église de Notre-Dame, le trône n'est pas occupé ; devant l'autel Napoléon agenouillé reçoit du pape Pie VII, assis sur un escabeau, la sainte onction sur le front; loges dans toute la hauteur de l'église remplies de dames, prélats au fond à droite et à gauche, l'Impératrice et ses dames s'avancent, grands personnages debout. 3 Etats, le 1er à l'eau-forte, le 2e non terminé, sans inscription, au 3e on lit à G. : *Dessiné par Isabey*

et Fontaine, à D. : *Gravé par R. Delvaux*, puis en dessous : *Les Onctions.*

4°. — *Le Couronnement.* Intérieur de Notre-Dame. L'impératrice Joséphine à genoux devant le Pape assis et qui joint les mains. En arrière l'Empereur est debout contre un fauteuil, la famille impériale rangée en cercle, toute la Cour et les grands officiers attentifs regardant l'autel. A droite, évêques mitrés assis sur des banquettes. 3 Etats — 1er à l'état d'eau forte ; 2e sans inscription, 3e état on lit à G. : *Dessiné par Isabey et Fontaine.* à D. : *Gravé par Lavalé*, puis en dessous le titre de la gravure.

5°. — *Les Offrandes.* Intérieur de l'église de Notre-Dame — Napoléon, debout devant l'autel, appuyé sur une canne. L'Impératrice et les dames portant les offrandes au milieu de l'église, tout le public rangé autour de l'église. — 3 Etats comme décrits pour les autres pièces. Dans le 3e Etat on lit en bas à G. : *Dessiné par Isabey et Fontaine ;* à D. : *Gravé par Simonet.*

6°. — *Le Serment.* Intérieur de l'église de Notre-Dame. Grand escalier au haut duquel se trouve le trône placé devant l'orgue. L'Empereur sur le trône avec un type césarien fortement accusé, lève la main pour prêter serment sur l'Evangile que tient devant lui un évêque. L'Impératrice, assise à côté de lui à gauche ; nombreux personnages debout sur les côtés de l'escalier et en bas ; grands officiers et public assis sur des gradins de chaque côté de l'escalier.

3 Etats. 1er Etat à l'état d'eau-forte, 2e non terminé, une colonne à gauche reste en blanc, 3e état avec l'inscription en bas à G. : *Dessiné par Isabey et Fontaine*, à D. : *Gravé par Pauquet et Delignon.*

7°. — *Distribution des Aigles au champ de Mars.* — Tribune d'un grand style construite contre le bâtiment de l'école militaire ; le trône, sous une sorte de pavillon est élevé en avant, public très nombreux remplissant les tribunes, en bas des régiments entiers à pied et à cheval défilent, grenadiers, sapeurs, etc.

4 Etats. 1er d'eau-forte pure — 2e Etat plus avancé, sans aucune insription — 3e Etat sans le titre de la planche, on lit gravé à la pointe au milieu en bas : *Gravé par Malbeste en 1812 d'après le dessin de M. Isabey, peintre du cabinet de S. M. l'Empereur et Roi.* — 4e Etat terminé avec titre de la planche et en bas à G. : *Dessiné par Isabey et Fontaine*, à D. : *Gravé par Malbeste.*

Personnages seuls, 31 planches à portraits ; chacune en 3 états: l'état d'eau-forte, l'état avant la lettre, l'état après la lettre. H. : 400. L. : 225.

1°. — *L'Empereur en grand costume.* 1er Etat au trait avec certains détails terminés. 2e Etat : on lit à G. : *Isabey détint*, à D. : *Alexandre Tardieu Scl* gravé à la pointe. 3e Etat complet.

2°. — *L'Empereur en petit costume.* — 3e Etat sans le nom d'Isabey : *gravé par Ribault.*

3°. — *L'Impératrice en grand costume.* — *Gravé par Audouin.*

4°. — *L'Impératrice en petit costume : gravé par par Ribault.*

5°. — *Le Pape : gravé par L. Petit.*

6°. — *Prince français : gravé J. B. Simonet.*

7°. — *Princesse : gravé par R. Delvaux.*

8°. — *Prince grand dignitaire* (portrait de Murat) : *gravé par L. Petit.*

9° — *Maréchal d'empire portant les honneurs : gravé par Uin Massard.*

10. — *Dame du Palais portant les offrandes* (portrait de Mme Duchâtel) : *gravé par Pauquet et Dupréel.*

11°. — *Cardinal grand Aumônier : gravé par Audoin.*

12°. — *Grand maître des cérémonies*, 3 Etats ; mais après le dernier vient une même pièce qui change de titre et représente un personnage différent ; à la troisième planche l'inscription porte : *Grand Maître des cérémonies, Louis Philippe de Ségur*, et la planche définitive ne porte comme titre que : *Grand Officier de la Couronne*, le visage ainsi que les cheveux sont un peu différents — *Gravé par Uin Massard.*

13°. *Ministre grand Juge.* — Au second état se trouvent deux planches : une en noir, l'autre en bistre : *gravé par Ribault.*

14°. — *Ministre : gravé par Simonet.*

15°. — *Colonel Général des Cuirassiers : gravé par Guttenberg.*

16°. — *Colonel Général des Dragons : gravé par Pigeot.*

17°. — *Colonel Général des Hussards* (la seconde planche a deux exemplaires : une en bistre, l'autre en noir) : *gravé par Pauquet.*

18°. — *Colonel Général des Chasseurs à cheval* (planches en noir et en bistre) : *gravé par Pauquet.*

19°. — *Officier civil de la maison : gravé par Delvaux.*

20°. — *Aide des Cérémonies : gravé par Delvaux.*

21°. — *Maître des cérémonies de l'Eglise : gravé par Lavalé.*

22°. — *Page — gravé par Petit.*

23°. — *Chef des hèraults d'armes : gravé par Uin Massard.*

24°. — *Huissier de la Chambre : gravé par Massard père.*

25°. — *Sénateur : gravé par Lavalé.*

26°. — *Conseiller d'Etat : gravé par Massard père.*

27°. — *Membre du Corps législatif : gravé par Ribault.*

28°. — *Membre du Tribunal* (portrait de Mr. de Girardin) : *gravé par Lavalé.*

29°. — *Premier Président de la Cour de cassation : gravé par Uin Massard.*

30°. — *Maire de ville : gravé par Audouin.*

31°. — *Président de canton : gravé par Ribault.*

190. — Revue du Général Bonaparte, premier Consul. Connue sous le nom de revue du Quintidi an X (1880). La scène se passe dans la cour des Tuileries ; le général Bonaparte à cheval, entouré d'un nombreux état-major, regarde défiler les troupes qui évoluent dans la cour du palais. H. : 930. L. : 615. On lit à G. les noms d'*Isabey et de Carle Vernet*, puis à D. : *gravé par Pauquet, terminé par Mécou ; plus bas : Revue du Premier Consul.*

1er Etat. Le groupe de droite seul est gravé.

2e Etat. Le groupe de gauche est gravé ; avant les constructions du fond.

3e Etat. Avec les constructions du fond (Les Tuileries indiquées au trait).

4e Etat. Le ciel non entièrement terminé ; avec les noms des artistes tracés à la pointe, au milieu de la marge du bas.

5e Etat. La planche est complètement terminée ; avec la lettre tracée.

6e Etat. La lettre est ombrée ; état définitif.

191. — Revue du Général Bonaparte. Poncif au trait. Réduction de la planche précédente, accompagnée de numéros se rapportant aux noms des principaux personnages représentés. L. : 232. H. : 148. Double fil. d'encadrement. On lit dans le haut de la planche, divisés en quatre compartiments les noms des 32 personnages, puis dans la marge du bas : *Facsimilé*

de la revue du Général Bonaparte 1er Consul an IX..... 1800.

192. — Revue du Général Bonaparte. (Réduction de l'estampe précédente, gravée au trait par Réveil) sans numéro ni nom, Double fil. d'enc. H. : 097. L. : 149. On lit au bas à G. : *Isabey P.*, puis en marge : *Revue du Premier Consul.*

193. — Inauguration du port de Cherbourg en présence de l'Impératrice Marie-Louise. Sur la jetée de Cherbourg, au premier plan dans un pavillon dressé sur la rive, l'impératrice Marie-Louise entourée de sa suite, assiste à l'arrachement des digues et à l'arrivée de la mer qui remplit les nouveaux bassins. De nombreux personnages sont échelonnés au second plan et vers le fond. Sur le devant, à droite, des soldats et quelques autres personnes. L.: 032. H. 370. Gravure à l'aquatinte. On lit au bas sur une tablette : *Napoléon le Grand a décrété le 15 Mars 1803 qu'un port serait creusé pour les grands vaisseaux de guerre, dans le Roc de Cherbourg à 50 pieds de profondeur, au-dessous des hautes marées. Ce monument a été terminé et son enceinte ouverte à l'Océan le 27 Août 1813 en présence de Sa Majesté Marie-Louise d'Autriche, Impératrice et Reine Régente : Napoléon son Auguste époux étant en Allemagne à la tête de ses Armées. Le Vice-Amiral Duc de Crès Ministre de la Marine, Le Baron Cachin, Directeur en Chef des travaux, le Chevalier Molini, Préfet Maritime.* Puis en marge à G. : *Dessiné d'après nature par Isabey*, à D. : *Gravé par Piringer*, au M. : *Dédié à Sa Majesté l'Impératrice et Reine Régente. — Se trouve à Paris, chez l'Auteur, Rue des Trois-Frères No 7. Déposé à la Direction Générale de l'Imprimerie et de la Librairie. — Imprimé par Bassand. — Pai son très humble et très obéissant Serviteur et fidèle sujet : J. Isabey, Dessinateur du Cabinet & Maître de Dessin de S. M. I. & R.*

Il existe de cette pièce des épreuves imprimées en couleurs.

1er Etat. Avant la lettre.

2e Etat. Celui décrit.

194. — Arrivée de Son Altesse Royale le Duc de Bordeaux, a Chambord. Au centre de la gravure une dame d'honneur, portant le petit duc de Bordeaux, le présente aux hommages de la foule rassemblée pour recevoir la duchesse de Berry; un groupe de jeunes filles offre une bannière sur laquelle se trouve l'inscription : « *Nos cœurs et nos fleurs* ». La duchesse de Berry descend d'une berline, sous un dais élevé pour la circonstance; nombreux personnages à l'entour; perspective du château dans le fond. Au premier plan, installations foraines; à droite, une gargotte à l'enseigne : « Aux bien-venus »; à gauche, des musiciens sur une estrade, un mât de cocagne. H. : 315. L. : 448. T. C. Marge au bas : *Tiré des albums de S. A. R. Madame la Duchesse de Berry.* Titre : *Dédié à Son Altesse Royale Madame la Duchesse de Berry par son très humble et très obéissant serviteur J. Isabey invenit et fecit 1821. Imp. de C. Motte, litho. de S. A. S. Mgr le Duc d'Orléans, rue des Marais, Faub. St-Germain. A Paris, chez l'auteur, rue des Trois-Frères No 7.* Au milieu de la marge au bas, double écusson armorié avec couronne et branches de lis des deux côtés.

195. — Armée française en Afrique. — Situation du Camp du 16 au 18 Juin 1830, a Torre-Chica. Le point de vue est pris du côté est de la presqu'île de Sidi-Ferruch; la mer à droite. Le terrain, qui occupe tout le premier plan, porte à gauche, sur une petite élévation, une sorte de tour carrée où flotte le drapeau du quartier-général. Au pied de cette hauteur, près de la mer, le camp avec ses tentes; des troupes, des ballots, des fortifications. Dans la rade, la flotte française ancrée; à l'horizon, l'Atlas. H. : 270. L. : 2m400. Pièce imprimée en cinq feuilles réunies. T. C. Marge du haut : indications topographiques et autres; marge du bas : *Armée française en Afrique. Situation du camp du 16 au 18 Juin 1830, à Torre-Chica. Dessinée d'après nature par Eugène Isabey, litho. par son père, 1830. Les vaisseaux par St Aulaire.* Et au-dessous : *Publié par H. Jannin, No 20, rue du Croissant, à Paris.*

196. — Salle d'Exibition de J. Isabey a Londres. Dans une galerie vitrée et tendue d'un velum, une douzaine de personnes regardent les œuvres d'Isabey, exposées le long des parois; au premier plan à D., près d'une table ronde, quatre personnages, dont un assis, conversent ensemble. Dans le fond, on aperçoit la rue de Pall Mall à Londres. Estampe gravée à l'eau-forte et terminée à l'aqua-tinte. H. : 185. L. : 251. On lit au bas à G. : *J. Isabey Fecit*, à D. : *Aquatinted by W. Bennett*, puis en marge à G. : *Monsr J. Isabey's exhibition rooms 61, Pall Mall*, à D. : *Salle d'exhibition de J. Isabey à Londres*, et au M. : *Published by J. Isabey, June 1820.*

1er Etat. A l'eau-forte pure, avant toute lettre.

2e Etat. Terminé à l'aqua-tinte; avec la lettre. L'état décrit. Il existe de cette pièce des épreuves tirées en noir et d'autres en couleurs avec rehauts.

197. — Bal déguisé de J. B. Isabey. Un pierrot donnant le bras à une colombine présente sa lettre d'invitation à un valet costumé en mousquetaire; ce dernier, vu de dos, la déchiffre à la lueur d'une bougie. De forme cintrée. H. : 084. L. : 059. Au-dessus, une tablette, trait d'encad. Teinte uniforme sur la tablette, avec des rehauts réservés sur le dessin. On lit en haut, dans l'espace qui se trouve entre le cintre et la tablette : *Bal déguisé de J. Isabey*, puis au B. : *MM. montrez-moi vos billets*, et sous le fil. d'encad. à D. : *Lith. de G. Engelmann.* Sur l'autre page du billet, se lit l'invitation suivante : *La famille Isabey vous prie de lui faire le plaisir de venir au bal du mardi gras 1819. Le déguisement est de rigueur (le domino, excepté). — Lith. de G. Engelmann.*

198. — La Barque d'Isabey. Dans une barque qui occupe tout le premier plan, Isabey, nue tête, rame lentement, il est en gilet rayé et en bras de chemise, devant lui sont assis sa femme et ses trois enfants, garantis par une draperie des ardeurs du soleil; au second plan, un petit pont de bois, puis dans le fond, un pavillon entouré d'arbres. Gravure à l'aqua-tinte. H. : 880. L. : 665. T. C. On lit au bas à G. : *Dessiné par Isabey*, au M. : *Déposé à la Bibliothèque Impériale;* à D. : *Gravé par Aubertin*, ensuite au-dessous en marge : *La Barque d'Isabey — Se vend à Paris chez Isabey et chez tous les marchands d'Estampes — Imprimé par Bassand.*

199. — La Barque d'Isabey. (Réduction au trait de la planche précédente). En sens inverse. H. : 100. L. : 145. On lit au bas à G. : *Isabey del.*, et à D. : *C. Normand sculp.*

A paru dans le catalogue du Salon de l'an IX, 1801.

200. — Le Coup de Vent. Une jeune femme tenant un enfant dans ses bras, qu'elle protège contre la tempête, lutte contre le vent, tout son corps se défend, elle se présente presque de dos et la bise tord ses vêtements. Gravure à l'aqua-tinte, entourée d'un T. C, et d'un fil. d'encre. H. : 590. L. : 425. On lit au bas à G. : *Dessiné par Isabey*, au M. : *Déposé à la*

bibliothèque Impériale, à D. : *Gravé par Aubertin*, puis en dessous : *Le Coup de vent*.
1er Etat. Avant la lettre.
2e Etat. Avec la lettre.

201. — Le Départ. — Le Retour. — Deux pièces gravées au pointillé par Darcis, se faisant pendants.
Le Départ. Scène à trois personnages. Au M. de l'estampe, un militaire en uniforme du Directoire embrasse son enfant que sa femme tend à ses baisers, il retient son fusil sur son épaule ; au fond à G. on aperçoit des canons en batterie, par derrière des fascines. T. C. et fil. d'enc. H. : 419. L. : 339.
1er Etat. Avant toute lettre.
2e Etat. On lit au bas à G. : *Isabey delt*, à D. : *Darcis sculpt*, puis en marge : *Le départ*.
3e Etat. Avec l'adresse de Bance.

202. — Le Retour. Le même militaire embrasse sa femme, tandis qu'il tient aussi son enfant pressé sur son cœur ; au second plan à G. un tonneau, sur lequel sont placés un panier de pommes et une cruche en forme d'amphore. T. C. et fil. d'enc. H. : 414. L. : 331.
1er Etat. Avant toute lettre.
2e Etat. On lit au bas à G. : *Isabey delt.*, à D. : *Darcis sculpt.*, puis en marge : *Le Retour*.
3e Etat. Avec l'adresse de Bance.
Il existe également de ces deux pièces des épreuves imprimées en couleurs et d'autres en bistre.

203. — Le Départ. — Le Retour. — Réductions anonymes, en médaillon, des deux compositions décrites ci-dessus. H. : 130. L. : 123.
Les épreuves de ces deux réductions sont généralement imprimées en couleurs.

204. — Geneviève et Lancelot. Intérieur de palais gothique, avec fenêtres profondes, vitrail ; le long du mur, lit à baldaquin. A gauche, un guerrier agenouillé reçoit l'écharpe de sa dame. H. : 065. L. : 070. On lit au bas à G. : *Mr. Isabey*, à D. : *Mr. Debucourt*, puis au-dessous : *Geneviève et Lancelot*, et enfin : *No 13 — L'Album*, (planche publiée dans *l'Album*, tome Ier — année 1821).
1er Etat. Avant toute lettre.
2e Etat. Celui décrit.

205. — La Mère attentive. Vignette composée pour « *Le Mérite des Femmes* », par G. Legouvé (Paris, P. Didot l'aîné, an IX). Une jeune femme, une lumière à la main, quitte son lit et se dirige vers le berceau de son enfant endormi. H. : 092. L. : 063. On lit au bas à G. : *Isabey inv.*, à D. : *J. Duplessi-Bertaux* ; au-dessous :
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils.
1er Etat. Avant la lettre.
2e Etat. Avec la lettre. L'état décrit.

206. — Sombreuil (Mlle de). Sur une place publique, Mlle de Sombreuil implore ceux qui veulent tuer son père, déjà tombé à terre. Sur le devant de la scène, plusieurs cadavres ; puis au fond, la prison de l'Abbaye près de laquelle d'autres révolutionnaires continuent le massacre. T. C. H. : 092. L. : 064. On lit à G. : *Isabey inv. et del*, à D. : *J. Duplessi-Bertaux*. Plus bas une ligne de points et les deux vers suivants :
Sombreuil vient éperdue affronter le carnage :
C'est mon père, dit-elle, arrêtez inhumains.
Fait partie du même ouvrage de G. Legouvé, *Le Mérite des femmes*, que la précédente vignette.

207. — Tombeaux de Paul et de Virginie. Vignette pour *Paul et Virginie*, par Bernardin de Saint-Pierre.
Une plantation de bambous ombrage les tombes de Paul et de Virginie et celles de leurs parents ; à côté des tombes, le squelette d'un chien ; des rayons de soleil filtrent à travers les arbres, tandis qu'au fond d'une allée on aperçoit la mer agitée. H. : 200. L. : 160. On lit au bas à G. : *Dessiné par Isabey*, au M. : *Gravé à l'eau-forte par Pillement Fils*, à D. : *Terminé par Bovinet*, en marge : *LES TOMBEAUX. — « On a mis auprès de Virginie, aux pieds des mêmes roseaux, son ami Paul, et autour d'eux leurs tendres mères et leurs fidèles serviteurs. »*
1er Etat. A l'eau-forte pure, seulement avec le nom de Pillement fils.
2e Etat. Avec la lettre. L'état décrit.

208. — Tombeaux de Paul et de Virginie. (Réduction de la planche précédente). H. : 108. L. : 083.
1er Etat. Avant la lettre, sur le cartel ; on lit seulement le nom de *Desaulx 1818*, tracé à la pointe, à D. au bas.
2e Etat. Encore avant la lettre, mais on lit au bas à G. : *Terminé par Bovinet*, au M. : *De Saulx acq.*, et à D. : *Isabey inv. del.*
3e Etat. Avec la lettre.

209. — Prière a Marie. Dans un paysage qui représente un chemin montant, une jeune fille, les mains jointes, prie devant une petite chapelle renfermant une statue de la Vierge ; à G. et à D., des collines et un saule. H. : 080. L. : 055. Double fil. d'enc. On lit à l'intérieur des filets :
Une Vierge à genoux, demandait à Marie,
.... *Son amant pour époux,*
puis en marge à G. : *Isabey del.*, à D. : *Lambert scul.* (les noms gravés à la pointe). Planche publiée dans le *Souvenir des Menestrels*, 2e année (1815). recueil de romances, paraissant chaque année à la date du 1er Janvier.

210. — Tombeau de Prascovia (Comtesse Schérémetieff). On voit une pierre tombale, ombragée d'arbres touffus, une fontaine jaillit du tombeau. Sur cette pierre des génies funéraires pleurent et éteignent une torche. On lit l'inscription suivante sur le marbre : « *A Prascovia Comsse de Schérémétoff* ». Un vieillard somnole assis près de cette fontaine, une jeune femme se tient près de lui cueille des fruits aux arbres voisins, un petit enfant en mange, tandis qu'un passant prend de l'eau à la fontaine ; une besace et un bâton sont à terre au premier plan. Gravé en ton de sépia. T. C. H. : 175. L. : 105. On lit en dessous :
Ainsi l'humanité, qu'elle a toujours suivie,
Trouve à son tombeau même une source de vie.
Sous le trait à G. : *Composé par Isabey*, à D. : *Gravé par Aubertin.* (Didot l'aîné 1804/Paris).

211. — Deux sujets de fantaisie. Sur une même feuille, on voit à G., une jeune femme dessinée jusqu'à moitié du corps, elle tient un enfant dans ses bras ; la tête du baby repose sur le sein de la mère, tandis qu'il saisit dans ses menottes, le fichu noué négligemment autour du cou de sa maman ; robe avec manches à gigots ; à D. une jeune fille, en large chapeau orné de fleurs, porte un éventail dans sa main gantée ; un bouquet composé de trois roses orne son corsage. Ces deux dessins sont lithographiés au trait. A claire-voie. H. : 159. L. : 250. Sous chaque sujet à G. on lit : *Isabey Sct.*

212. — La Balançoire. Lithographie originale d'Isabey. — Deux jeunes femmes se balancent ensemble sur une escarpolette, que deux messieurs mettent en branle ; la scène se passe dans un parc ombragé. A claire-voie. H. 140. : L. : 170. Au bas à G. *I. I. B.* (les deux dernières lettres en monogramme), puis plus bas

encore à G. : *J. B. Isabey*, enfin à D. *Lithog. de G. Engelmann.*

1er Etat. Avec les initiales de l'artiste seulement.

2e Etat. Avec les noms de l'artiste et de l'imprimeur, mais avant la lettre. L'état décrit.

3e Etat. On lit : *La Balançoire, paroles et musique de Mr. Amédée de Beauplan.*

« Balançons-nous à l'abri du feuillage,
Pour nous, ma sœur, c'est un plaisir charmant,
Goûtons ainsi la fraîcheur de l'ombrage.
On nous permet un doux amusement. »

4e Etat. Le titre et les vers ci-dessus sont effacés et remplacés par l'inscription suivante : *Trois romances par Mr. Amédée de Beauplan — Prix 5 f. — à Paris au Ménestrel Languedocien, chez S. Gaveaux, éditeur de musique Md. d'instruments, ci-devant Passage Feydeau, maintenant Rue Feydeau No 14, vis à vis le palais de la Bourse. Déposé à la Direction.* Puis enfin : *la Balançoire, paroles et musique de M. Amédée de Beauplan.*

Balançons-nous à l'abri du feuillage,
Pour nous, ma sœur, c'est un plaisir charmant.
Goûtons ainsi la fraîcheur de l'ombrage.
On nous permet ce doux amusement.

Nos pieds effleurent-ils la terre ?
Soudain nous sommes dans les cieux,
Du zéphir l'haleine légère,
Vient se jouer dans nos cheveux.
Balançons-nous à l'abri du feuillage.

Seconde romance : *On n'aime bien qu'une fois.*
Troisième romance : *Le chagrin secret.*

213. — La Dame voilée et les petits enfants. Une femme debout, les bras croisés, la tête entièrement voilée, est adossée à une barrière ; un petit enfant, à ses côtés, appuie sa tête et ses bras contre elle ; près d'eux, deux autres marmots sont couchés sur de la paille, tandis que deux autres accroupis, près d'une lumière, semblent regarder la scène ; au fond, un mur de chapelle, et au premier plan à D., un arbre. T. C. et fil. d'enc. H. : 112, L. : 084. Lithographie avec teinte et rehauts réservés. On lit au bas à G. : *J. Isabey*, à D. : *1818*, ensuite en marge : *Lith. de G. Engelmann.* Sans autre lettre. (a dû servir pour une œuvre de bienfaisance).

214. — Le Marchand de Marrons. Lithographie originale d'Isabey. Sous un auvent adossé contre une maison, un marchand de marrons vu de face, la tête baissée, semble soulever le couvercle de son fourneau ; près du montant de l'auvent à G., une lanterne éclaire une femme debout qui semble attendre ou causer ; effet de lumière. H. : 111, L. : 80. Lithographie anonyme sans aucune lettre.

1er Etat. Celui décrit.

2e Etat. La planche reprise, est beaucoup plus poussée à l'effet, et le sujet réduit dans sa hauteur, ne mesure plus que 093 de H/.

215. — Le même sujet. Lithographie en sens inverse, par Schmitt, T. C., H. : 109. L. : 077. Lithographie tirée avec teinte et rehauts réservés. On lit au bas à G. : *Isabey invt*, au M. : *lith. de G. Engelmann*, à D. : *Schmitt delt*, puis en marge : *Le marchand de marrons. No — (L'Album).*

216. — Essais de Lithographie. Sur une planche de divers sujets groupés en trompe-l'œil, et comprenant huit motifs, on voit au bas à G., deux infirmes de sexes différents et vus de dos se donnant le bras : ce groupe est tiré de *l'Arrivée du duc de Bordeaux à Chambord* (voir le No 194). On lit dans le milieu de la feuille : *Essais Lithographiés par L. Houbloup ; d'après différents dessins et Gravures. — A Paris de l'Imprimerie Lithographique de C. Malapeau* H. : 307. L. : 239.

217. — La Jeune Fille malade. (Vignette pour les poëmes de Campenon). — Dans un lit à baldaquin, au fond duquel se voit une image de la Vierge, une jeune femme, dans l'attitude de la douleur, serre le bras d'une morte ; dans le fond à D., une table avec deux flambeaux et buis béni. H. : 099. L. : 073. (y compris le fil d'enc.).

1er Etat. A l'eau-forte pure, avant le fil d'enc. On lit au bas à G., *tracé à la pointe : Godefroy.*

2e Etat. Terminé ; on lit sous le fil d'enc. : à G. *Isabey delt*, à D. : *Aden Godefroy sc.* Sans aucune autre lettre.

218. — L'Avare et son Trésor. (Vignette pour un ouvrage inconnu). — Au premier plan, des sacs d'argent rangés côte à côte, avec des livres, des caisses et des ballots de papier ; au M. : un homme, vêtu d'une redingote à collet, est assis sur une des caisses et reste sourd à l'appel de deux personnes lui montrant le feu qui commence à dévorer le fond du magasin, dans lequel ils se trouvent. Au bas à G. on lit : *Isabey del*, à D. : *C. Beyer sc.* Sans aucune autre lettre.

219. — L'Enfant Prodigue. — 1o Portes de Memphis. — 2o Place publique à Memphis. — 3o Campagne de l'Arabie.

Trois planches de décors composés par J. B. Isabey alors qu'il était décorateur en chef de l'Opéra de 1808 à 1815 ; ces trois décors ont été reproduits au trait dans le recueil de décorations théâtrales et autres objets d'ornements composé par Léger Larbouillat, Paris, chez l'auteur, rue Mazarine, no 32 — 1830. H. : 155. L. : 190 On lit en bas à G. : *Isabey del*, sous le trait d'encad. et à D. : *Léger* (ouvrage très rare).

220. — Caricatures. Les douze pièces de cette suite sont entourées d'un trait carré sur lequel ont été prises les dimensions qui suivent et de trois filets à peine séparés. Elles sont numérotées en haut à droite à l'intérieur du trait carré et portent, en bas, à droite, au-dessous du dernier filet : *Lithog. de C. Motte.* Les Nos 1, 2, 3, 4, 6, 8, 11 et 12 de la suite, sont signés, à droite des initiales *J. I.* Les mêmes initiales sont à gauche dans le No 5 ; on ne les trouve pas dans les Nos 7 et 10. Couverture imprimée portant, au milieu d'un encadrement formé de 8 filets : *Caricatures de J. I. 1818 à Paris chez l'Auteur, rue des 3 Frères, No 7, Chaussée d'Antin. Et chez Alphonse Giroux, rue du Coq St. Honoré (chez les principaux marchands).* — Au-dessous de l'encadrement à G. : *Lithographie de C. Motte.* — Cette suite se rencontre en noir, et en épreuves coloriées à la main.

221. — Titre en rébus. — K RI 4 *HURE* (de sanglier) 10 et un *ABBE*. La hure est tournée à D., l'abbé est de profil, tourné à G. H. : 088. L. : 104. — Sans encadrement. En bas, au M. la date : *1818.*

222. — No 1. — Le Salut. Un galant en costume du xviiie siècle, salue le plus cérémonieusement du monde une beauté qui accueille en minaudant ses politesses. Il s'incline si bas que son chapeau tricorne, qu'il tient des deux mains, touche jusqu'à terre. La dame joue de l'éventail en faisant la révérence. Les deux personnages sont de profil, le jeune homme à G. H. : 168. L. : 188.

223. — No 2. — L'achat d'un Journal. Un bonhomme de l'ancien régime s'est accroupi à droite, près d'une borne, pour satisfaire un besoin immédiat. Un garçon en sabots et bonnet de coton vient de lui vendre un numéro de journal, fort utile probablement, et

fouille dans sa poche pour lui rendre la monnaie. H. : 169. L. : 187.

224. — N° 3. — Le Lorgnon. A droite, un marquis dont la vue paraît moins longue que son nez, s'avance de profil, pour lorgner de fort près une énorme beauté très décolletée et à l'air satisfait. Elle porte une jupe garnie de roses, et une aigrette surmonte sa coiffure. Elle minaude avec son éventail. H. : 169. L. : 186.

225. — N° 4. — Le Barbier. Un barbier très maigre, le peigne dans les cheveux, les manches retroussées, les jambes aussi écartées que possible, rase un gros petit bonhomme assis sur une chaise, et le tient par le nez. A. G. sur une chaise, l'habit, la perruque, la canne de la pratique, et le plat à barbe; à droite, à terre, un chapeau avec des instruments dedans. H. : 169. L. : 187.

226. — N° 5. — La Promenade. Vus de dos tous les deux, un grand monsieur excessivement maigre et mal bâti, donne le bras à une très grosse petite dame. Ils sont vêtus avec prétention. La dame retrousse très haut une jupe garnie de roses comme sa vaste capote; le monsieur tient son chapeau à la main. H. : 168. L. : 187.

227. — N° 6. — Le coup de vent. Le zéphir insolent tourmente les passants et emporte le chapeau de la dame, celui du monsieur, sa perruque. Il a retourné le parapluie du mari et passé la robe de la dame par dessus sa tête. L'un et l'autre luttent vaillamment. H. : 158. L. : 186.

228. — N° 7. — Séminariste et Vieille Marquise. Le séminariste a l'air idiot; vu de profil, coiffé d'un vaste tricorne, il a sa main gauche sur son cœur, et de la droite il relève par derrière son petit manteau. La marquise, presque de face, en élégante robe Pompadour et coiffure mirobolante, pose sa main droite sur le cou de l'abbé et lui touche le menton de la main gauche. H. : 162. L. : 162.

229. — N° 8. — La Lassitude. Une énorme femme et un homme, tous deux point jeunes, sont assis sur un sofa. La femme est en bonnet de nuit, très débraillée : un pied sur un tabouret elle se renverse en s'étirant et en bâillant. L'homme sommeille accablé, la perruque de travers, les mains pendantes. La vie les ennuie; au mur du fond sont accrochés une cage et un coucou; sur une table, une chandelle cassée par le milieu fume en s'éteignant. H. : 165. L. : 221.

230. — N° 9. — La Confidence. Un jeune homme, en redingote boutonnée, et chapeau haut de forme, la canne sous le bras, parle à l'oreille d'un autre personnage costumé à l'ancienne mode, en habit, culotte et perruque. Ce dernier l'écoute avec attention, les mains dans les poches, son tricorne sous son bras gauche. Que lui dit-il? — H. : 161. L. : 161.

231. — N° 10. — La Partie de Cartes. Un gros abbé, vu de dos, joue aux cartes avec une vieille dame, à la lumière de deux bougies. Une dame plus jeune regarde la partie, debout près d'eux. Elle a relevé ses jupes et présente ainsi cette partie de sa personne au feu de la cheminée. H. : 169. L. : 188.

232. — N° 11. — Le Bossu en Promenade. Une très grande femme assez jolie, mise à la mode de l'empire, donne le bras à un petit bossu, coiffé d'un chapeau haut de forme. Il tient une badine sous son bras gauche, et une grosse breloque est suspendue par un ruban à son gousset. C'est le fameux Mayeux d'Isabey. H. : 170. L. : 187.

233. — N° 12. — Le double Clystère. Un monsieur en chemise et bonnet de coton est debout, et s'administre un remède d'un air malheureux. La dame fait de même sur le coin d'une chaise. A terre un pot et une bouilloire. H. : 164. L. : 210.

234. — Trophée de St Hubert. Lithographie originale d'Isabey. Une tête de cerf, surmontée de la croix lumineuse, est flanquée d'une pique, d'un étendard fleurdelysé, d'un cor de chasse et d'un bouclier sur lequel sont tracés en monogramme, les lettres J. B. A claire-voie, (devait servir pour les invitations aux chasses royales sous Charles X). H. : 090. L. : 075. Sans aucune lettre.

235. — Voyage dans le Levant, par le comte de Forbin, Paris 1819. Porte de Damas à Jérusalem.

La porte est d'architecture gothique. Trois turcs à droite, et trois autres du côté opposé, dans des attitudes variées; à gauche, un palmier. H. : 265. L. : 210. T. C. On lit en bas : *J. Isabey, Lith. de G. Engelmann* et le titre de l'estampe.

236. — Voyages Pittoresques et Romantiques dans l'ancienne France. Par MM. Ch. Nodier, J. Taylor et Alph. de Cailleux. «Normandie». Paris, Didot. 1er vol. 1820, renfermant les numéros 31 à 34; 2e vol. 1825, renfermant les numéros 35 et 36.

237. — Ruines de l'Abbaye de St Wandrille (Seine-Inférieure). Un moine, tenant à la main un crucifix, prononce un sermon au milieu des ruines. Ses auditeurs, debout ou assis, forment cercle autour de lui. A droite, un groupe de grands peupliers. H. : 320. L. : 221. Pièce cintrée du haut avec un trait tout autour.

1er Etat. Sans aucune lettre.

2e Etat. On lit en bas : *J. Isabey. Lith. de G. Engelmann*, et le titre de l'estampe.

238. — Escalier de la grande Tour au Chateau d'Harcourt. L'étroit escalier en colimaçon est éclairé à gauche par une sorte de meurtrière. Un jeune seigneur soutient une dame et l'aide à descendre. Tous deux sont richement vêtus de costumes Louis XIII. Il tient à la main sa canne et son chapeau. Le château d'Harcourt est à Lillebonne dans la Seine-Inférieure. H. : 257. L. : 147.

1er Etat. Sans aucune lettre.

2e Etat. On lit en bas : *J. Isabey, 1822. Lith. de G. Engelmann.*

239. — Intérieur de l'église de Graville (département de la Seine-Inféaieure). A travers l'arcade ogivale, servant d'entrée à la chapelle de Ste Honorine, on distingue, l'une au-dessus de l'autre, deux statues encastrées dans le mur du fond, et à droite une fenêtre coupée dans sa hauteur par la perspective. Un ouvrier est assis au pied du pilier droit de l'arcade, son chapeau est sur sa tête, sa pioche et sa pelle à côté de lui. H. : 268. L. : 167. Pièce en ogive par le haut, sans trait autour. — Teinte avec des rehauts réservés.

1er Etat. On lit en bas : *J. Isabey 1821, Lith. de G. Engelmann*, sans le titre.

2e Etat. Avec le titre de l'estampe.

240. — Fragments de Sculpture et d'Architecture (cul-de-lampe). Une statue romane appuyée contre des chapitaux renversés. A gauche, debout, une grande pierre couverte de reliefs représentant une lutte de chevaliers ; une autre pierre, ornée d'une tête barbue; un chapiteau sur le devant. H. : 105. L. : 165. A bords perdus; on lit en bas : *J. Isabey 1821. Lith. de G. Engelmann*, (et ordinairement N° 26 imprimé typographiquement). Ce cul-de-lampe orne la page 101 du tome Ier; le chapitre qu'il termine est celui du Havre-Graville.

241. — Caveau de l'église Notre-Dame, renfermant les débris des Tombeaux des Comtes d'Eu. Le caveau, que l'on voit de l'entrée, est éclairé par le fond, d'une vive lumière, qui tombe sur des débris de pierre. Au premier plan, un artiste coiffé d'une casquette, dessine assis sur un bloc de marbre. Une statue de chevalier écornée, est dressée à gauche contre le mur. H. : 195. L. : 253. T. C.

1er Etat. Sans aucune lettre.

2e Etat. On lit en bas : *J. Isabey 1822. Lith. de G. Engelmann.* Titre de l'estampe.

242. — La Chambre de Henri IV, au Chateau de Mesnières. En face, au fond, dans l'alcôve, un grand lit de milieu à colonnes, devant lequel se trouvent une chaise et un escabeau. A. D., près de la fenêtre drapée de rideaux, Gabrielle d'Estrées est assise dans un fauteuil. Elle tient une lettre à la main, et tourne la tête semblant écouter. H. : 165. L. : 196. — T. C. ; double filet. — On lit en bas : *J. Isabey 1823. Lith. de G. Engelmann.* Titre. — A la table du volume, cette pièce porte le titre suivant : *Gabrielle tenant une lettre de Henri IV, dans la chambre que ce roi a habitée au château de Mesnières.*

1er Etat. Avant toute lettre.

2e. Etat. L'état décrit.

243. — Voyage en Italie. — Par J. Isabey, en 1822. — Les 30 pièces composant cet album sont numérotées en haut, en chiffres arabes imprimés après coup. Elles sont toutes entourées d'un trait d'encadrement ; entre ce trait et le N° d'ordre dans la marge du haut, on lit le nom de l'endroit représenté. Au bas sous le trait on lit la date et : *J. Isabey*, puis au-dessous le titre ; et encore plus bas : *Imprimé par F. Villain*, ou seulement : *Imprimé par Villain*, à l'exception toutefois des numéros 9, 11, 16, 17 et 18 qui portent : *Imprimé par C. Constans*, ou seulement : *Imprimé par Constans.*

244. — 1. — Rome, Bénitier de la Basilique de St-Pierre. Près du bénitier, soutenu par deux anges de marbre blanc, une paysanne est agenouillée, tenant devant elle son enfant. Son mari est debout près d'elle appuyé sur un long bâton, le chapeau à la main. H. : 147. L. : 110. — *Avril 1822.*

245. — 2. — Rome, Arcade du Colisée; 1er Etage. A droite au premier plan, vu de dos, Isabey et sa compagne, se donnant le bras, entrent sous l'arcade par laquelle arrive la lumière. H. : 194. L. : 149. — *Avril 1822.*

246. — 3. — Florence, Colosse l'Apennin a Pratolino. La statue est vue de 3/4 à G. Sur son pied gauche sont assis un monsieur et une dame. Trois autres personnes, debout, la regardent. Arbres par derrière ; au premier plan, l'eau du bassin. H. : 165. L. : 122. — *Juin 1822.*

1er Etat. Avant le ciel.

2e Etat. Avec le ciel terminé. L'inscription en marge, plus forte, et avec l'adresse de Villain.

247. — 4. — Naples, Cratère du Vésuve, après l'éruption de 1822. Une fumée abondante s'échappe du volcan. Sur le bord, plusieurs groupes de personnes ; à D. trois touristes et leurs guides boivent la traditionnelle bouteille de Lacryma Christi. H. : 209. L. : 159. *Mai 1822.*

248. — 5. — Naples. Tombeau de Virgile. Le tombeau en ruines occupe le milieu du dessin, il est situé sur une éminence et recouvert de plantes. La compagne d'Isabey s'est assise. Debout devant elle, un livre à la main, le peintre lui déclame les vers du poète. H. : 194. L. : 150. — *Mai 1822.*

249. — 6. — Pise. La Tour penchée. A G., l'abside du Dôme, la Tour à D., nombreux personnages sur la place. H. : 193. L. 151. — *Juin 1822.*

250. — 7. — Lac de Come. Le Pont de Nesso. Au fond, on voit un pont formé d'une seule arche sur un étroit et calme cours d'eau qui se jette dans le lac. A droite, à la tête du pont, une fabrique, près de laquelle se trouve une cascadé. Une barque vide à côté. Autre barque à G., dans laquelle trois hommes prennent une collation. H. : 192. L. : 149. — Pièce cintrée du haut. — *Juin 1822.*

251. — 8. — Terni. Cascade de la Marmora. A D., au premier plan, Isabey et sa compagne, abrités par une ombrelle que tient l'un deux, s'avancent sur la berge ; à leur gauche, le guide, vu aussi de dos, tient un grand bâton. H. : 195. L. 153. — Pièce cintrée du haut. — *Mai 1822.*

252. — 9. — Florence. Cour des Prisons. La vue est prise de l'entrée, face au grand escalier. A droite, un prisonnier assis sur un banc, deux hommes sont debout, et deux carabiniers paraissent monter la garde ; à gauche, on voit une femme et une petite fille, qui sont venues chercher de l'eau à la fontaine de la prison. H. : 213. L. : 171. — *Juin 1822.*

253. — 10. — Lac Majeur, Statue de St. Charles de Borromé. L'immense statue est vue de 3/4 par derrière, la tête tournée vers la droite. Autour, trois groupes de touristes se promènent, un groupe composé de deux personnes et les autres de trois. H. : 189. L. : 143. — *Juillet 1822.*

254. — 11. — Venise. Intérieur de St-Marc. A droite un confessionnal ; à gauche une femme agenouillée près du banc qui fait le tour du pilier. Au milieu, un prêtre allant dire la messe, accompagné de ses deux servants. H. : 196. L. : 151. — *Juin 1822.*

255. — 12. — Pestum. Galerie latérale d'un Temple de Pestum. A gauche on voit la rangée des massives colonnes doriques du temple de Neptune ; sur un soubassement de colonne est assis un papier à la main, un monsieur en chapeau haut de forme. Au fond à D., un monsieur et une dame se tiennent debout, et un voyageur est assis. H. : 215. L. : 155. — *Mai 1822.*

256. — 13. — Rome. Vomitoir du Colisée. Isabey et sa compagne, en robe blanche, descendent un escalier à droite, sous la voûte sombre des ruines du Colisée. H. : 120. L. : 143. — *Avril 1822.*

257. — 14. — Ferrare. La Prison du Tasse. On voit au fond une ouverture fermée par une massive grille en fer, puis une porte aux ferrures énormes. A gauche, debout, vu de dos, Isabey dessine. Sa canne, son chapeau et un foulard blanc reposent à terre devant lui. H. : 113. L. : 151. — *Juin 1822.*

258. — 15. — Terracine, Route de Rome a Naples. On voit la mer, avec d'énormes blocs de rochers près de la rive. A droite, contre le parapet, en costume de paysans, trois indigènes causent debout. H. : 144. L. : 187. — *Avril 1822.*

259. — 16. — Tivoli. Grotte de Neptune. Une cascade tombe au fond, vivement éclairée. A droite, Isabey est assis sur une pente rocailleuse, sa canne à côté de lui. H. : 122. L. : 163. — *Avril 1822.*

260. — 17. — Salerne. Port de Salerne. La côte est à droite, une longue jetée s'avance dans la mer. Au premier plan, deux grandes barques échouées. Paysans sur la route qui longe la mer, et sur la grève ; au second plan, deux pelotons de soldats faisant l'exercice. H. : 123. L. : 165. — *Mai 1822.*

261. — 18. — Naples. Salle basse du Palais de la Reine Jeanne. Intérieur voûté. A droite, on voit Isabey

assis sur des marches. A côté de lui, son carton à dessins. H. : 127. L. : 153. — *Mai 1822.*

262. — 19. — ROME. LE CAMPO VACCINO PRIS DU HAUT DU COLISÉE. A droite, la compagne d'Isabey qui nous tourne le dos, est assise sur une pierre et dessine. Isabey debout près d'elle, un livre à la main, semble lui expliquer quelque chose; derrière lui, à terre, sa canne et son carton à dessins. H. : 147. L. : 191. — *Avril 1822.*

263. — 20. — TIVOLI. INTÉRIEUR DU PALAIS DE MÉCÈNE. Série d'arcades à droite, par où pénètre le jour. L'eau se précipite venant de deux côtés à la fois et forme une cascade au premier plan. A droite, Isabey dessine, un genou à terre. H. : 146. L. : 192. — *Avril 1822.*

264. — 21. — ROME. FONTAINE DU JARDIN BORGHÈSE. On voit une fontaine à trois vasques superposées et des jets d'eau, des arbres sont par derrière, de différentes essences, à gauche on remarque deux grands pins. A droite, au premier plan, se promènent deux ecclésiastiques en tricorne, suivis d'un laquais portant sous son bras un parapluie. H. : 145. L. : 203. *Mai 1822.*

265. — 22. — NAPLES. LE CAPO DI MONTI. Vue prise des environs de Naples, avec la mer et l'île de Capri à l'horizon. Au premier plan sur le chemin, deux femmes portent chacune un fardeau sur la tête et un homme conduisant un âne. H. : 193. L. : 249. — *Mai 1822.*

266. — 23. — FLORENCE. LE PONT ALLA CARRAJO. Vue prise du quai, le pont est à droite; de nombreux personnages, à gauche au premier plan, se dirigent vers le pont, un homme tire une voiture à bras que deux autres hommes poussent par derrière. H. : 160. L. : 234. — *Juin 1822.*

267. — 24. — NAPLES. VUE DU CHATEAU DE L'ŒUF. La mer est à gauche. A droite l'extrémité du Pizzofalcone. H. : 179. L. : 251. — *Mai 1822.*

268. — 25. — NAPLES. CHATEAU DE LA REINE JEANNE. Une ruine se dresse à gauche; au loin le Vésuve qui fume. Au premier plan, sur la falaise qui domine la mer, un homme est debout et un autre assis. H. : 195. L. : 253. — *Mai 1822.*

269. — 26. — ROME. LE TEMPLE D'ESCULAPE A LA VILLA BORGHÈSE. Le temple, de forme carrée, avec un fronton triangulaire est à l'arrière plan, il est soutenu par quatre colonnes. On voit Isabey, son carton à dessins sous le bras et son parapluie à la main, marchant dans l'allée qui borde la prairie près d'un étang, devant le temple ; deux autres personnes se promènent sous un parasol. H. : 137. L. : 191. — *Avril 1822.*

270. — 27. — NAPLES. VUE PRISE DU CHATEAU-NEUF. On voit à droite la mer, au fond Naples et le Vésuve, à gauche le Pausilipe; la vue est prise des fortifications qui bordent la mer. H. : 147. L. : 194. — *Mai 1822.*

271. — 28. — LAC MAJEUR. ROUTE DU SIMPLON. Au premier plan on voit la route, ombragée à gauche par de grands arbres. Un homme est assis sur une borne, causant avec une paysanne. Sur le lac à droite, se trouve une barque avec son abri de toile, et sa voile déployée; plusieurs autres barques sont amarées à la rive. H. : 150. L. : 233. — *Juillet 1822.*

272. — 29. — CADENABIA. VUE PRISE DU JARDIN DE LA VILLA SOMMARIVA. Isabey montre à sa compagne le lac de Côme qui s'étend à leur gauche; un serviteur se tient à une certaine distance derrière eux, portant un carton sous le bras, et tenant un parasol fermé. Très gros arbre à droite. Deux arbres au milieu. H. : 138. L. ; 191. — *Juin 1822.*

273. — 30. — PARME. RESTE D'UN GRAND THÉATRE BATI SUR LES DESSINS DE VIGNOLE. La scène à gauche, les gradins à droite, porte d'entrée au milieu, surmontée d'une statue équestre. Personnages sur la scène, sur les gradins et dans divers endroits de la salle. H. : 190. L. : 236. — *Mars 1822.*

1[er] Etat. Avec 3 personnages seulement. L'aspect de la pièce est très blond.

2[e] Etat. La planche est complètement reprise et de nombreux personnages sont répandus un peu partout. L'état décrit.

274. — VUE GÉNÉRALE DE LA RADE DE TOULON. La mer est à gauche, Toulon à droite. Les collines qui sont au premier plan portent à gauche une tour ruinée et un poteau à signaux; au milieu se trouve la citadelle d'où Isabey a pris son croquis, à gauche une tour démantelée. La flotte à l'ancre dans la rade. Horizon de collines. H. : 270. L. : 2^{m}750. Pièce imprimée en six feuilles réunies. T. C. Marge du haut : indications topographiques et autres, donnant les noms des lieux, des navires, etc. On lit en bas : *Vue Générale de la Rade de Toulon et de la Flotte Française pour l'Expédition d'Afrique, dessinée d'après nature par Eugène Isabey, lithographiée par son père, 1830. Les vaisseaux par A. St. Aulaire.*

275. — LE PETIT COBLENTZ. La scène se passe à Paris, sur le boulevard de Gand, actuellement boulevard des Italiens; au 1[er] plan, à droite, un incroyable en la personne de Garat, son chapeau sous le bras, s'avance avec fierté et en se dandinant, donne le bras à une merveilleuse, M[me] Récamier; à gauche autre incroyable, Vestris, lorgne le couple précédent; devant Vestris se trouve Isabey; au second plan, du même côté, groupe de trois personnages, dont deux assis; puis à droite, deux autres : Bonaparte et Talleyrand. L. : 317. H. : 259. On lit au bas à G. : *Isabey del*, à D. : *E. Loiselet sc.*, puis en marge : *Le Petit Coblentz — Boulevard de Gand sous le Directoire — Isabey — Vestris — J[m] Murat — Garat — M[me] Récamier — Bonaparte — Talleyrand. — Le dessin original fait partie du Cabinet de Mr. le C[te] de la Béraudière. Imp. Beillet Quai de la Tournelle, 35 Paris.*

1[er] Etat. A l'eau-forte pure.

2[e] Etat. Avec un grain d'aqua-tinte ajouté.

3[e] Etat. Le grain d'aqua-tinte recouvert par un travail au lavis.

4[e] Etat. Avec la lettre. L'état décrit.

276. — CHATEAU DE ST-MARTIN D'ABLOIS. — Le château est au fond avec deux pavillons sur les côtés ; au milieu grande cour d'honneur bornée en avant par un saut de loup, et fermée par une grille au premier plan ; derrière le château, on voit les arbres du parc, puis sur les côtés, des quinconces ; de nombreux personnages circulent sur le perron. Ce château appartenait il y a quelques années au comte de Talhouët-Roy. Maintenant il est la propriété de Mr. A. Géliot. Lithographie entourée de cinq fil. d'enc. On lit au bas, à G. : *Dessiné d'après nature par J. B. Isabey*, au M. : *Imp[e] Lith[e] de Engelmann et C[o]*, à D. : *Lith[e] par L. Courtin.* Puis plus bas dans la marge : *Château de St. Martin d'Ablois.* H. : 226. L. : 348.

277. — SITE D'ITALIE. (Venise ?). Au premier plan à G., une gondole portant plusieurs personnes se dirige vers la voûte d'un palais, qui forme plusieurs coupoles et à laquelle on accède par un large escalier, deux personnes y montent ; un énorme pilier à D., soutient la première voûte ; il est entouré d'un balcon dans le haut, et d'une terrasse dans le bas ; enfin sur le devant à gauche, un pilier, à la base duquel est une fontaine. H. : 075. L. : 110. Au bas à G. on lit : *Eugène Isabey d'après son père.*

278. — Divers Essais Lithographiques de J. B. Isabey, *publiés à Paris en 1818 ; à la lithographie de G. Engelmann, rue Louis le Grand, N° 27, au coin du boulevard, (ci-devant rue Cassette, N° 18). Chez l'auteur, rue des Trois Frères, N° 7. Chez Alphonse Giroux, rue du Coq St. Honoré et chez les principaux Mds d'estampes.* — Généralement ces essais lithographiques comportent 10 pièces.

279. — La Neige. Le dessin est pris de l'intérieur d'un hangar ouvert. Une femme vue de dos s'apprête à sortir ; elle a déjà le pied sur le seuil. Une enseigne en forme de petit drapeau est fixée à l'une des poutres du hangar ; on y distingue une croix. H. : 114. L. : 080. — Sans trait carré. On lit en bas : *J. Isabey 1818. Lith. de G. Engelmann.*

1er Etat. Avant toute lettre.
2e Etat. Celui décrit.
3e Etat. L'adresse d'Engelmann, remplacée par celle de C. de Lasteyrie ; la date est effacée.

280. — Vallée de Royat. Paysage boisé ; montagnes au fond. Au premier plan, un homme tient une petite fille par la main, et marche sur une route. H. : 203. L. : 158. — Trait carré. On lit en H. : *Auvergne :* On lit en B. : *I. Isabey 1818. Vallée de Royat près de Clermont. Lith. de G. Engelmann.*

281. — La Cathédrale. L'église se dresse au milieu, dominant les terrasses qui la supportent. On voit un profond ravin sur lequel sont jetés deux ponts et un escarpement de terrain à gauche au premier plan. H. : 162. L. : 116. — Trait carré ; teinte avec des rehauts réservés. — On lit en bas : *J. Isabey, 1818. Lith. de G. Engelmann.*

282 — Vue du Mont Blanc, prise du village de Chamounie. On voit à droite un escarpement considérable derrière lequel se dresse le glacier. Au premier plan, plusieurs chalets, un dont la cheminée fume. H. : 178. L. 133. — Sans trait carré. — Teinte avec des rehauts réservés.

1er Etat. On lit en H. : *Suisse* ; en B. : *J. Isabey, 1818.* Titre : *Lith. de C. de Last.*
2e Etat. Lith. de G. Engelmann.

283. — Escalier de l'Hopital, à Aix en Savoie. Vaste escalier de pierre montant de gauche à droite. Il est de style gothique, soutenu pas des nervures reposant sur des colonnes. Porte d'entrée à gauche. H. : 203. L. : 158. — Trait carré. Teinte avec des rehauts réservés. — On lit en haut : *Savoie ;* en B. : *J. Isabey, 1818.* Titre *Lith. de G. Engelmann.*

1er Etat. On lit : *Savoye.*
2e Etat. On lit : *Savoie.*

284. — Carrière, près de l'Isle-Adam. Vue prise du fond de la carrière ; on aperçoit le jour de l'entrée qui est à demi masquée par des arbres ; flaque d'eau à gauche, au premier plan. H. : 108. L. : 150. — 1er Etat : sans trait carré ni filet, sans aucune lettre et sans teinte. — 2e Etat : trait carré, teinte avec des rehauts réservés. On lit en bas : *J. Isabey. Lith. de G. Engelmann.*

285. — Le Sermon. Intérieur d'Eglise. Au millieu de l'estampe, on voit un gros pilier rond auquel est attachée la chaire. Le prédicateur élève une croix dans sa main droite, l'assistance est dans la nef et dans le bas côté, derrière la chaire à droite. H. : 103. L. : 074. — Sans trait carré ; teinte avec des rehauts réservés. On lit en bas : *J. Isabey, 1818. Lith. de G. Engelmann.*

1er Etat. Avant toute lettre.
2e Etat. Avant le nom de G. Engelmann.
3e Etat. L'état décrit.

286. — France. Le Val près l'Isle-Adan. Paysage formé par des arbres de toutes essences. Des pierres au bord d'un chemin. A gauche : *1818.*

287. — Vue de Pièce d'eau. Les deux rives sont ombragées de grands arbres aux cimes arrondies ; au fond, on voit une flèche de clocher et, à droite, un chevet d'église. Au premier plan à gauche, une barrière de bois et une croix. Effet de lumière matinale. H. : 087. L. : 116. — Sans T. C. On lit en bas : *J. Isabey. Lith. de C. de Last.*

288. — Le Jardin de la Manufacture de Sèvres. Vue du parc avec pièce d'eau au premier plan. Quelques pierres à droite, un banc mousseux sous de grands arbres. H. : 119. L. : 168. T. C. et fil. d'enc. On lit en bas à G. : *I. Isabey*, puis à D. : *Lith. de G. Engelmann.* Cette pièce d'eau se trouve encore en haut du parc de l'école normale des jeunes filles à Sèvres, laquelle a succédé à l'ancienne manufacture de porcelaine.

289. — La Petite Cascade. Une cascade occupe tout le premier plan du dessin, passe sous l'arche d'un pont presque en ruines ; à gauche on voit une vanne. Double fil. d'enc. H. : 153. L. : 198. A gauche : *I. Isabey*, à D. : *1818.* Sans autre lettre.

290. — Vue de St. Cloud, du côté du Parc. Planche en largeur, tirée en couleur (nous n'avons pu l'avoir entre nos mains).

291. — La Tour au sommet de la Colline. Une tour en ruines est placée sur une éminence, elle se détache sur un ciel pluvieux et orageux. Gravure à l'aqua-tinte, sans aucune lettre, ni signature. (A claire-voie. H. : 205. L. : 200).

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

CONTENUES DANS CE VOLUME

PRÉFACE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

Pages

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

ERRATA

Page 75. Ligne 38. — Lire : *dessin, très soigné, teinté légèrement de couleurs et signé d'Isabey.* Au lieu de : *dessin, très soigné, teinté légèrement d'aquarelle et signé d'Isabey.*

Page 76. Ligne 27. — Lire : « *Le Prince Louis Napoléon vit avec sa mère, la Reine Hortense, etc.* Au lieu de : « *Le Prince Louis Napoléon! Vit avec sa mère, la Reine Hortense, etc.*

Page 140. Lignes 38-39. — Lire : *Le trio Fouché, Talleyrand, Metternich, agissait dans l'ombre;* au lieu de : *Le trio Fouché, Talleyrand, Metternich, agissaient dans l'ombre;*

Page 179. Légende. — Lire : *Appartient à la Duchesse d'Isly.* Au lieu de : *Appartient à la Duchesse de l'Isly.*

Page 200. Ligne 3. — Lire : *fonction depuis 1808.* Au lieu de : *fonctions depuis 1808.*

Page 261. Légende. — Lire : *Echantillon en couleurs de la bordure des assiettes du Musée de Hambourg.* Au lieu de : *Echantillon formant le tour des assiettes du Musée de Hambourg.*

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE DIX NOVEMBRE MIL NEUF CENT NEUF
PAR
FRAZIER-SOYE
153, RUE MONTMARTRE

ALEXANDRE BRANDE, PROTE — J. CHOLET, METTEUR EN PAGES
DOUCHET, CONDUCTEUR

HÉLIOGRAVURE DE CHAUVET

TIRAGE DES GRAVURES DE PORCABEUF

GRAVURES EN COULEURS DE LŒWY, A WIEN

PAPIER DE PERRIGOT-MASURE

BROCHAGE DE HENNEBERG